

57

J. M. Alexander
1846

(3)

L : 8/10 5 ins

4 Vol. 1=10 0

Avec tout le [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

TOME PREMIER.

SECONDE EDITION.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXXV.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ.



A MONSEIGNEUR

COLBERT,

CHEVALIER, MARQUIS

DE SEIGNELAY ET AUTRES LIEUX,

Commandeur & Grand Treſorier des Ordres de Sa Majeſté, Conſeiller ordinaire en tous ſes Conſeils, & au Conſeil Royal, Contrôlleur Général des Finances, Surintendant & Ordonnateur Général des Baſtimens, Arts & Manufactures de France.



ONSEIGNEUR,

Comme il n'y a que Dieu qui connoiſſe le prix des Rois, il n'appartient qu'aux Rois à

bien connoiſtre ce que valent les autres hommes. Auſſi l'on peut dire que Sa Majeſté ayant réſolu de rendre ſes peuples heureux, a bien veû que vous eſtiez celuy dont Elle pouvoit ſe ſervir pour l'accompliſſement d'un ſi grand deſſein. C'eſt par les lumieres de ſon eſprit ſi clairvoyant qu'Elle a découvert les rares qualitez que le Ciel vous a données, ſi propres à éxécuter ſes ordres. Ses yeux ont pénetré juſques dans voſtre cabinet, où ils vous ont veû attaché à regler des affaires tres-épineuſes & tres-importantes; & ç'a eſté voſtre maniere de vivre ſi occupée & ſi laborieuſe, ou plûtoſt cette beauté d'Ame qu'Elle a reconnuë en vous, qui l'a perſuadée que vous eſtiez ce fidelle ſerviteur dont Elle avoit beſoin. Elle a jugé avec raiſon qu'Elle pouvoit attendre une fidelité inviolable d'un homme que le plaiſir, l'ambition, & l'amour des richeſſes ne ſont point capables de corrompre, ni meſme de détourner des moindres choſes qui regardent ſon ſervice.

En effet, à qui le Roy pouvoit-il mieux confier les emplois qu'il vous a donnez, qu'à celuy qui s'y applique avec tant d'aſſiduité, & qui s'y conduit avec tant de prudence? qui prend luy meſme connoiſſance de toutes

choſes ; qui travaille jour & nuit pour ne pas remettre à d'autres des affaires ſi importantes ; qui n'a d'intereſt que celuy du Roy & de l'Eſtat ; qui conſidere tous les Sujets de Sa Majeſté comme enfans d'un meſme pere ; qui ne connoiſt pour parens & pour amis que ceux qui ſont les plus affectionnez au ſervice de ſon Prince ; qui s'eſt aquis une entiere confiance dans tous les eſprits par la ſincerité de ſes paroles ; & de qui enfin tous les gens de merite doivent eſtre aſſeûrez, qu'il n'aura jamais pour eux que des loûanges dans la bouche, pour leur procurer auprés de Sa Majeſté des honneurs & des liberalitez ?

Ne ſoyez pas ſurpris, MONSEIGNEUR, *ſi je parle ſi hardiment de ce que toute la terre remarque en vous. On regarde les perſonnes conſtituées en la dignité où vous eſtes, avec reſpect ; mais on les regarde comme des Aſtres dont on obſerve le cours, les qualitez, & les diverſes influences. On meſure toutes leurs démarches, on les conſidere avec attention, & ils ne font point de pas qu'on ne croye eſtre utiles ou préjudiciables à ceux qui ſont au deſſous d'eux.*

Quand on conſiderera bien quelles ſont

vos occupations, & quelle est cette administration toute desinteressée, on aura lieu d'attendre de vous beaucoup de grandes choses. On ne doit pas craindre qu'un homme qui a les mains si pures dans le maniement des Finances, souffre desormais que les peuples soient foulez par les exactions cruelles de ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir aux dépens du public. On doit esperer plûtost que nous reverrons dans peu de temps nos provinces rétablies & nos campagnes cultivées, puis que mesme vous portez vos soins au-delà du Royaume, travaillant comme vous faites à l'établissement & à la seûreté d'un commerce nouveau qui doit augmenter nostre abondance des biens & des richesses des païs étrangers.

Il semble que les biens & les richesses que la France produit elle-mesme, & qui la font considerer pardessus tous les autres Royaumes, ne soient pas capables de satisfaire au desir que vous avez de la rendre heureuse. Vous voulez que toutes les parties du monde contribuent à son abondance, & viennent comme tributaires du plus grand Roy de la terre, répandre à ses pieds ce qu'elles ont de plus rare & de plus précieux. Vous voulez que l'on voye nos villes opulentes, &

nos champs chargez de moissons; & que nos mers & nos rivieres couvertes de vaisseaux apportent jusques dans nos ports toutes les richesses des Indes.

Certes y a-t-il rien qui soit plus digne d'une éternelle loûange, que de se servir comme vous faites de la faveur du Roy, non pas pour augmenter vostre fortune, mais pour accroistre la gloire de Sa Majesté & le bien de ses sujets? Il y a grande apparence que celuy qui porte ses soins jusqu'aux extrémitez du Monde pour la grandeur de son Prince & les interests de son païs, en conserve encore de plus grands pour le dedans de l'Estat, où vous travaillez si heureusement à toutes les choses necessaires & avantageuses aux peuples.

Aussi c'est par vos continuels travaux, MONSEIGNEUR, *qu'en donnant des marques de vostre zele à nostre grand Roy, vous donnez en mesme temps des témoignages de vostre affection pour le bien public, & de vostre grande capacité en toutes choses. C'est par là que vous immortaliserez vostre nom, ou plûtost c'est par tant de bienfaits que vous éleverez vous-mesme dans les cœurs des peuples un monument d'éternelle durée,*

& mille fois plus glorieux que tous ceux que l'Art pourroit inventer.

Mais vos ſoins ne s'arreſtent pas ſeulement à pourvoir à tous les beſoins du Royaume, vous les étendez encore plus loin. Car dans le deſir que vous avez de voir cette Monarchie floriſſante, vous ne vous contentez pas de travailler pour l'honneur du ſiecle preſent, vous ſongez encore aux ſiecles à venir. Vous établiſſez des Academies pour les plus beaux Arts, afin que la France ſurpaſſant comme elle fait les autres nations en grandeur de courage, ne manque pas auſſi d'excellens ouvriers pour repreſenter les actions de noſtre Auguſte Monarque, pour immortaliſer tous les grands hommes qui ont l'honneur de ſervir ſous luy, & pour ſe voir un jour embellie de travaux qui ſoient dignes d'un ſi grand Empire.

Ceux qui viendront aprés nous, qui joüiront des biens dont Sa Majeſté nous enrichit, & qui ſe ſeront rendus ſçavans par les connoiſſances que vous nous procurez dans les Sciences & dans les Arts, ne parleront-ils pas de ſon regne comme d'un regne tout-à-fait heureux ? Et quelle idée ne ſe formeront-ils point de voſtre vertu & de voſtre mérite,

quand ils sçauront l'estime que vous avez eüe pour la vertu & pour le merite des autres?

Combien toutes les Maisons Royales ont-elles changé de face depuis que vous en avez la direction, & combien ces beaux lieux sont-ils ornez d'ouvrages magnifiques, & convenables à la dignité du Prince qui les habite? Il y a eû des temps où l'on ne connoissoit ces Maisons que par leurs ruines & par le mauvais estat où elles estoient. Mais aujourd'huy nous voyons le soin que vous prenez à les rétablir; & nous considerons avec une joye meslée d'admiration, comme de toutes parts les plus excellens hommes contribuent à l'embellissement de ces superbes édifices.

Voyoit-on avant vous des Surintendans des Bastimens se donner la peine d'examiner jusques aux moindres desseins de tous les ouvrages qu'on fait pour le Roy? Prenoient-ils comme vous une entiere connoissance des plus petites choses? Vous ne dédaignez pas de vous trouver mesme souvent parmi les ouvriers: vous ordonnez de leurs travaux: vous leur communiquez vos lumieres; & par vostre vigilance & vostre activité vous leur servez d'exemple à travailler avec plus de zele & de diligence pour la satisfaction du Roy.

Außi quand on penſe à toutes les belles choſes qui ont eſté faites depuis que vous en aveȥ la conduite, on croiroit preſque que tout cela ſe fait par enchantement, puis que nous voyons tout d'un coup des Maiſons baſties & ornées, des Parcs accomplis, & des Jardins que la Nature regarde comme des productions où elle croit n'avoir point de part.

Cependant, MONSEIGNEUR, *ſi vous faites paroiſtre tant de magnificence dans les Palais du Roy, on ne voit rien de ſuperbe dans voſtre maiſon. Vous eſtes le premier qui dans vos baſtimens donneȥ à tous les ſujets de Sa Majeſté un exemple de moderation, & qui dans toutes vos actions leur eſtes un exemple de modeſtie. Mais cette grande moderation & cette extréme modeſtie, ſont des vertus qui jettent un éclat beaucoup plus brillant que tout ce pompeux appareil, ce luxe & ces dépenſes exceßives, par leſquelles tant d'autres Miniſtres ont prétendu ſe ſignaler.*

Mais ce qui n'eſt pas un moindre ſujet d'admiration, & que nous devons conſiderer comme un gage & une aſſeûrance du bonheur de tout le Royaume, eſt qu'au lieu de vous voir ſans ceſſe environné de ces gens ambitieux qui prétendent toûjours enrichir les

Princes en ruinant l'Eſtat, vous ne donnez une favorable audience qu'à ceux qui trouvent des moyens d'enrichir l'Eſtat aux dépens du Roy. Car nous voyons que Sa Majeſté a fait elle-meſme les premieres dépenſes de toutes les entrepriſes où vous avez cru que le peuple aura moyen de profiter, ſoit par le commerce, ſoit dans les Manufactures que vous avez établies en divers endroits du Royaume.

Un temps ſi heureux me fait prendre la liberté de mettre au jour, & ſous la protection de voſtre nom, un Ouvrage que j'ay medité il y a long-temps. Il eſt vray que je ne pouvois me réſoudre à l'expoſer au public, parce que les Arts ne me ſembloient pas alors aſſez eſtimez pour en faire connoiſtre le merite & l'excellence. Mais aujourd'huy que le Roy leur fait un ſi bon accueïl, qu'ils ont l'honneur de voſtre appuy, & que vos faveurs rappellent les Muſes qui eſtoient bannies, & donnent une nouvelle vigueur aux Sciences & aux Arts: je n'ay plus de répugnance à faire paroiſtre ce que j'ay écrit pour honorer la Peinture, l'une de ces filles toutes divines qui ne fait la cour qu'aux Vertus; & qui à l'envi de la Poëſie & de l'Elo-

quence, travaille à immortaliſer les grands hommes.

L'honneur que Sa Majeſté m'a fait d'agréer mes Ouvrages, & de me charger d'un employ où j'auray ſujet de traiter de ces ſomptueux Baſtimens & de ces riches Manufactures dont vous avez pris la conduite: cét honneur, dis-je, que vous m'avez procuré m'eſt d'autant plus avantageux, qu'il me donnera lieu de faire connoiſtre à tout le monde les grandes choſes que vous faites, & de vous témoigner avec combien de reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obéiſſant ſerviteur, FELIBIEN.



PRÉFACE.

SI je n'avois pour exemple plusieurs grands hommes qui ont écrit des Sciences & des Arts dont ils n'ont jamais fait profession, j'aurois lieu de craindre qu'on trouvast à redire de ce qu'aujourd'huy j'entreprens de parler d'un Art si éloigné des occupations que j'ay eûës. Mais puis qu'en cela je ne fais qu'imiter les personnes les plus doctes, on ne s'étonnera pas si j'écris de la Peinture, principalement quand on sçaura que de tout temps j'ay eû une si forte inclination pour ce bel Art, qu'il n'y a gueres de parties qui en dépendent dont je n'aye voulu avoir une connoissance exacte, & mesme où je n'aye quelquefois passé des préceptes à l'éxécution.

Il est vray que j'ay eû cét avantage de connoistre les plus excellens Peintres de nos jours; & qu'ayant demeuré quelques années en Italie, ce fut-là que je m'efforçay d'acquerir, autant qu'il me fut possible, en-

core plus de lumiere de cét Art que celle que j'en avois déja.

Aussi quand je pense à ces Bastimens antiques, à ces Statuës & à ces Tableaux dont je faisois mon plus grand divertissement pendant le sejour que j'ay fait à Rome, je trouve encore un plaisir extréme à repasser dans ma memoire les images de tant de rares & excellentes choses.

J'avois l'honneur d'estre employé auprés de feu Monsieur le Marquis de Fontenay Ambassadeur extraordinaire pour le Roy prés d'Innocent X. & qui dans sa premiere Ambassade prés d'Urbain VIII. avoit déja laissé dans l'Italie une haute estime de cette grande capacité, de cette sagesse & de cette probité qui rendent par tout sa memoire si recommandable. Et c'estoit dans le temps où les troubles de Naples donnoient matiere à ce digne Ministre de faire valoir toutes ses belles qualitez, en travaillant aux affaires les plus importantes qui fussent alors dans l'Europe.

Comme pendant tout le temps de son Ambassade il se passa plusieurs choses tres-considerables qui m'obligeoient d'estre presque toûjours auprés de luy, je n'avois que peu d'heures pour me délasser. J'employois

néanmoins

néanmoins le peu de temps qui me restoit, ou à visiter les personnes les plus versées dans les Sciences & dans les Arts, ou à voir les églises & les palais.

Entre les Peintres qui paroissoient dans Rome avec davantage de réputation, je puis remarquer icy comme les plus célebres, le Chevalier Lanfranc, le sieur Pietre de Cortone, & le fameux M. Poussin, que je nomme le dernier comme le plus jeune des trois. Je pris grand soin de les connoistre, & particulierement M. Poussin, avec lequel je fis une amitié tres-étroite. Tout le monde sçait quel a esté son merite; & pour moy je ne croy pas qu'il y ait eû de Peintre qui ait possedé une plus haute idée de la perfection de la Peinture, ni qui ait mieux sceû que luy tout ce qui peut rendre un Ouvrage accompli. Que si nous en voyons de puissantes marques dans ceux que nous avons de sa main, il en donnoit encore de plus fortes preuves par ses discours; & je suis obligé de confesser que ce fut dans son entretien que j'appris alors à connoistre ce qu'il y a de plus beau dans les Ouvrages des excellens Maistres, & mesme ce qu'ils ont observé pour les rendre plus parfaits.

Bien qu'il affectast d'estre fort retiré quand il travailloit, afin de n'estre pas obligé de donner entrée chez luy à plusieurs personnes qui l'auroient interrompu par leurs visites trop frequentes : je vivois néanmoins de telle sorte avec luy, que j'avois toûjours la liberté de le voir peindre ; & c'estoit pour lors que joignant la pratique aux enseignemens, il me faisoit remarquer en travaillant, & par une sensible démonstration, la verité des choses qu'il m'apprenoit par ses discours.

Je voyois avec beaucoup de plaisir de quelle sorte il se conduisoit pour representer sur une toile ces grands & nobles sujets dont il avoit formé les ordonnances dans son esprit. J'observois exactement de quelle maniere il desseignoit ses figures, & en prononçoit tous les traits, s'il m'est permis d'user de ce mot, avec une netteté qui faisoit bien voir celle de ses pensées. Je considerois avec un soin tout particulier comment il mesloit les couleurs ensemble pour donner cette diminution de teintes necessaire à arondir les corps, à faire paroistre les jours & les ombres, & à produire ces divers degrez d'éloignement qui font fuir ou avan-

cer toutes les parties d'un Tableau : ce qu'il a ſceû exécuter avec tant d'art & de beauté.

Je commençay chez luy quelques petits Ouvrages, pour taſcher de mettre en pratique ſes doctes leçons: mais les affaires qui m'occupoient inceſſamment, ne me donnerent pas le temps d'achever ſeulement la premiere choſe que j'entrepris de faire. C'eſt pourquoy quelque forte paſſion que j'aye eûë pour une ſcience ſi noble, je n'ay jamais pu m'y attacher autant que je l'euſſe ſouhaité. Toutefois le peu d'experience que j'en ay acquiſe n'a pas laiſſé de me faire comprendre, que quelque theorie qu'on ait de la Peinture, on eſt incapable de rien éxécuter de parfait ſans une grande pratique; & c'eſt en travaillant que je me ſuis bien apperceû qu'il ſe rencontre mille difficultez dans l'éxécution d'un Ouvrage que tous les préceptes ne ſcauroient apprendre à ſurmonter.

Car on ne peut bien dire comment il faut donner plus de force, plus de majeſté & plus de grace aux figures: tout cela dépend de l'excellence du genie du Peintre. On ne peut encore déterminer une meſure

asseûrée pour les diverses teintes des couleurs, & pour les effets differens de leurs mélanges : c'est par une longue experience, une grande pratique & un raisonnement solide que toutes ces choses s'apprennent. S'il y a un moyen pour faire davantage paroistre les parties d'un tableau, pour leur donner plus de force, plus de beauté & plus de grace : c'est un moyen qui ne consiste pas en des regles qu'on puisse enseigner, mais qui se découvre par la lumiere de la raison, & où quelquefois il faut se conduire contre les regles ordinaires de l'Art. Et de cela on ne doit point s'en étonner, puis que dans la Nature il se rencontre mille diférentes beautez qui ne sont rares & surprenantes, que parce qu'elles sont extraordinaires, & bien souvent contre l'ordre naturel.

Qu'on ne s'imagine donc pas qu'en cét Art, non plus qu'en plusieurs autres, toutes les regles en soient aussi certaines comme dans la Geometrie, où l'on peut toûjours travailler avec seûreté : ni qu'un excellent tableau doive estre censuré de tout le monde, lors que dans une petite partie il semble qu'on n'ait pas observé un je ne sçay quoy

d'Optique, principalement quand ce defaut n'est pas considerable; & que l'on a negligé ces moindres choses pour s'attacher à de plus importantes.

Je sçay bien qu'un excellent Peintre n'est pas loüable, si dans ses ouvrages il laisse des fautes si grossieres, que tout le monde les apperçoive d'abord; & je sçay bien encore que la perspective est si necessaire à cét Art, que l'on peut dire qu'elle est mesme de son essence. Cependant cette partie n'entre pas en comparaison avec tant d'autres qu'un Peintre doit sçavoir, & qui sont d'une étude bien plus longue & plus penible, puis que se conduisant en celle-là par le moyen de la regle & du compas, la pratique n'en est pas moins facile que les regles en sont aisées à comprendre, n'y ayant gueres d'esprits, pour peu intelligens qu'ils soient, qui ne puissent s'y rendre sçavans en tres-peu de temps.

Des gens néanmoins qui n'ont de connoissance qu'en cela, ne laissent pas quelquefois de blasmer hautement un excellent tableau, & de vouloir diminuer de l'estime du Peintre, parce qu'il aura omis ou negligé quelque chose qui n'ira pas chercher le point de veûë. Et comme ces Censeurs ont

facilement appris la perſpective, mais qu'ils ignorent les parties les plus difficiles de la peinture, ils ſe récrient ſur ce petit defaut, comme s'ils eſtoient les juges ſouverains des plus beaux ouvrages ; bien qu'à dire vray, il ſe trouve beaucoup de telles gens qui ſont fort peu capables d'en connoiſtre tout l'art & toute la perfection.

Pour moy, j'ay appris des plus grands Maiſtres, & je l'ay meſme reconnu par les diférens travaux que j'ay veûs, qu'il n'y a jamais eû de Peintre qui ait poſſedé au dernier degré d'excellence toutes les parties de ſon Art. Quelques-uns ſont ingenieux dans l'invention, d'autres deſſeignent avec force ; les uns ſont ſçavans dans les expreſſions, & les autres peignent avec beaucoup de grace & de beauté : mais il y en a peu qui ayent tous ces avantages à la fois ; & ſi quelqu'un a eſté aſſez heureux pour les recevoir du Ciel, il y a toûjours quelque partie dans laquelle il eſt inferieur à un autre.

L'on doit donc conſiderer ce qui eſt de plus excellent dans les tableaux, & ne pas mépriſer les moins parfaits. Il eſt vray qu'il s'en trouve où l'on rencontre diverſes beau-

tez jointes enſemble ; & comme ceux-là ſurpaſſent de beaucoup tous les autres, j'ay pris plaiſir à les voir ſouvent, j'en ay obſervé les diverſes manieres, & je me ſuis étudié à en connoiſtre l'excellence.

Pour m'inſtruire encore mieux, j'ay leû tous les livres qui ont traité de cét Art : je m'en ſuis entretenu avec M. Pouſſin, & avec d'autres des plus ſçavans Peintres ; & lors que j'allois voir dans Rome les anciens baſtimens pour en remarquer l'artifice, ou que je viſitois les vignes & les palais remplis de tant de rares ſtatues & de riches tableaux, je prenois un ſoin particulier de ne rien laiſſer échaper à mes yeux de tout ce qui meritoit d'eſtre conſideré.

Cette grande eſtime que j'avois pour ces beaux Arts, fit qu'eſtant de retour en France, j'employay les heures de mon loiſir à mettre par écrit ce que j'en avois appris, & à ranger ſous quelque ordre les obſervations que j'en avois faites ; & c'eſt ſur ces remarques que j'ay établi les principaux fondemens de cét ouvrage. Mais ayant jugé que pour mieux donner connoiſſance de la Peinture aux Gens de lettres auſſi-bien qu'à ceux qui veulent en faire profeſſion, il

falloit parler des Peintres & de leurs tableaux : j'ay crû devoir faire des entretiens familiers, dans lesquels on pust apprendre ce qui regarde les vies de ceux qui ont esté les plus célebres, & où en rapportant quelques-uns de leurs ouvrages, j'eusse lieu de faire remarquer tout ce qui appartient à l'excellence de cét Art.

Comme l'Architecture & la Peinture ont beaucoup d'union l'une avec l'autre, parce qu'elles ont toutes deux pour fondement le dessein, & pour objet la belle proportion : il m'a semblé que je pouvois d'abord dire quelque chose des bastimens qui sont les dépositaires des beaux tableaux, estant mesme necessaire de ne pas ignorer quel est l'art de bien bastir, dont la beauté contribuë si fort au plaisir de la veûë. Toutefois comme mon principal but n'a pas esté de traiter à fond cette matiere, je n'entre pas dans le détail ; je me contente de former une idée générale de son excellence, & de découvrir en quoy consiste la science d'un Architecte. Aprés avoir fait voir qu'elle tire ses principes de la raison, dont les lumieres doivent estre l'unique guide & les seuls instrumens de celuy qui travaille à de grandes entreprises,

prises, je tasche de montrer qu'un veritable Architecte n'agit pas simplement sur des exemples, & ne se conduit pas seulement par des regles que d'autres ayent pû inventer, mais qu'il se forme luy-mesme un modelle parfait qui n'est point composé d'un amas confus de diverses pieces prises de plusieurs autres ouvrages, comme l'on en voit assez; son principal dessein estant toûjours de ne rien faire qui ne convienne à son sujet.

Ce discours qui comprend ce que c'est que la proportion & la grace, donne entrée à un autre où je parle des qualitez necessaires à un sçavant Peintre; ensuite de quoy je commence à rapporter ce qui regarde les Vies & les Ouvrages de ceux qui ont excellé dans cette profession.

J'ay pris pour titre de mon livre celuy d'Entretiens, parce qu'en effet l'on ne peut mieux faire pour s'instruire dans cét Art, que d'en parler souvent avec les personnes qui s'y connoissent. Et j'ay sceû de quelques-uns des plus grands Maistres, qu'ils n'ont point trouvé de moyen plus utile pour profiter de leurs études, que de s'en entretenir avec les plus sçavans, & de méditer sans cesse sur les plus beaux ouvrages, dont ils

gardoient une idée dans leur eſprit, ſur laquelle ils taſchoient de former enſuite la beauté de leurs conceptions.

Encore que le Dialogue ait eſté en uſage parmi les plus ſçavans hommes de l'Antiquité, je ſçay bien néanmoins qu'il ne plaiſt pas à tout le monde, parce qu'il eſt ſouvent rempli de pluſieurs diſcours qui s'éloignent du principal ſujet, & où l'Auteur, en penſant mieux marquer le caractere de la converſation, ne laiſſe pas d'ennuyer le Lecteur qui ne cherche qu'à s'inſtruire promptement de ce qu'on promet de luy enſeigner. Mais je ſçay bien auſſi que quand on veut retrancher les choſes inutiles, & ſe renfermer dans ſon ſujet, cette maniere d'écrire eſt tres-propre pour traiter des Arts & des Sciences; & l'on en voit des meilleurs Ecrivains de ce temps qui ne ſont pas moins agreables que remplis de beaucoup d'érudition. Le Dialogue de M. Sarazin, qu'il n'a fait qu'à l'imitation de celuy de la lecture des vieux Romans de M. Chapelain, comme il l'a dit luy-meſme, fait bien voir que noſtre langue peut, comme les autres, ſouffrir ces ſortes d'ouvrages, quand ils ſont traitez par des perſonnes auſſi ſçavantes que ces Meſſieurs, dont le dernier

en a fait plusieurs qui peuvent servir de modelle en ce genre d'écrire. Mais quoy-qu'il soit bien difficile de les égaler, on ne peut manquer toutefois de les suivre. Et c'est pourquoy je n'en ay pas fait difficulté, ayant tasché autant que j'ay pû de ne faire point trop d'interruptions par des demandes & des repliques; qui est la seule chose, à mon avis, qui ennuye le plus, & qui peut avoir rendu les Dialogues moins agreables à quelques-uns.

Toutefois comme les gousts sont diférens en toutes sortes de choses, je ne sçay pas si mon dessein sera approuvé de tout le monde: mais afin qu'il en soit mieux receû, j'ay mélé parmi les préceptes de l'Art d'autres discours divertissans, afin que les Gens de lettres ne se lassent pas, & que les Peintres ne croyent pas aussi que j'affecte trop de vouloir donner de continuelles leçons.

Je ne doute pas que quelques-uns ne m'accusent d'écrire beaucoup de choses des Peintres anciens, que Pline & d'autres Auteurs ont rapportées avant moy; & que pour ce qui regarde les modernes, je ne fais que suivre ce que Vasari, Borghini, Ridolfi, le Cavalier Baglion, & quelques autres en ont

écrit aſſez amplement. C'eſt dont je demeure d'accord, & je ne prétens pas auſſi parler de Peintres inconnus, & dont l'on n'ait jamais rien dit : mais il y en a pluſieurs que ces Ecrivains ont bien voulu comprendre parmi les autres, deſquels je n'ay pas jugé à propos de groſſir mon ouvrage, parce qu'il n'y a rien ni en leur vie, ni dans leurs tableaux qui ſoit digne de remarque.

Comme je n'ay pu connoiſtre les Peintres les plus eſtimez que par ceux qui ont eû ſoin d'en faire la vie, je me ſuis ſervi de leurs memoires. Mais mon deſſein eſtant de faire voir en noſtre langue ce qu'on a écrit d'eux en Latin & en Italien, j'ay taſché de ne rapporter que ce qu'il y avoit de plus conſiderable, & qui pouvoit davantage inſtruire & divertir tout le monde.

C'eſt pour cela que je n'ay point parlé de quantité de Peintres dont nous ne voyons plus rien ; que je n'ay pas voulu écrire une infinité de petites hiſtoires & de contes aſſez fades, dont Vaſari a rempli ſes livres, & que j'ay laiſſé tous ces grands catalogues de tableaux qui groſſiſſent les volumes de ces Auteurs Italiens. Mais en échange j'ay pris ſoin de marquer quelques actions & quelques é-

venemens particuliers ausquels les Peintres dont je parle ont eû part, ou qui leur ont donné sujet de faire quelques ouvrages.

Je ne défere pas aussi toûjours au jugement de ces Ecrivains: car je prétens estre dans un païs de liberté, où l'on peut dire son sentiment sur toutes sortes de tableaux, & rendre témoignage à la verité en toutes choses. Il me semble mesme qu'on ne peut bien faire connoistre la capacité d'un Ouvrier, ni la beauté de son travail, si l'on ne remarque ce qu'il y a de bon & de mauvais; & lors qu'on en reprend quelque partie, c'est comme une preuve que l'on a de l'estime pour les autres.

Vasari ayant écrit dans un temps où beaucoup de Peintres dont il parle estoient encore vivans, il a plus pensé à les loûër qu'à faire connoistre leur veritable merite, affectant toûjours d'élever ceux de son païs pardessus les étrangers, suivant l'inclination naturelle des Ultramontains.

Pour moy, quand je viendray à faire mention de nos derniers Peintres François, je n'oublieray pas ceux qui ont merité quelque estime. Comme l'on n'a pas lieu de craindre que l'interest ni l'envie me fassent rien di-

re qui ſoit deſavantageux aux uns plûtoſt qu'aux autres, on peut croire que ſi j'en fais quelque jugement, ce ſera ſans deſſein de nuire à leur memoire, mais plûtoſt avec intention d'eſtre utile à ceux qui étudient d'aprés eux, leſquels doivent toûjours conſiderer exactement ce qui eſt digne d'eſtre imité, & ne ſe pas laiſſer ſurprendre par des choſes qui ne meritent pas d'eſtre eſtimées.

J'auray pourtant cét avantage de parler avec éloge d'un * Peintre François qui a eſté l'honneur & la gloire de noſtre nation, & qu'on peut dire avoir enlevé toute la ſcience de la Peinture, comme d'entre les bras de la Grece & de l'Italie pour l'apporter en France, où les plus hautes Sciences & les plus beaux Arts ſemblent s'eſtre aujourd'huy retirez. Ses tableaux dont le cabinet du Roy eſt enrichi, & tant d'autres qui ſont répandus en divers endroits de l'Europe, ſerviront de témoins irreprochables aux choſes que j'avanceray en parlant de ce grand homme.

* M. Pouſſin.

J'avoûë que l'eſtime que noſtre grand Monarque a pour les ouvrages de ce fameux Peintre, & pour ceux de tous les Maiſtres les plus ſçavans, eſt une des choſes qui a le plus contribué à me faire écrire ſur cette matiere,

que j'aurois peut-eſtre laiſſée à traiter à quelque autre. Mais voyant comme Sa Majeſté prend ſoin de faire fleurir en France tous les beaux Arts, & particulierement celuy de la Peinture, il m'a ſemblé que j'eſtois obligé d'expoſer en public ce que j'en avois remarqué, puis que le Roy luy-meſme n'omet rien de tout ce qui peut contribuer à faire paroiſtre cét Art avec honneur, à l'exemple de tous les plus grands Princes qui ont eſté, dont pluſieurs ne ſe ſont pas contentez d'admirer une ſcience ſi élevée, mais ils ont encore voulu avoir part au plaiſir qu'il y a de produire de ſi beaux ouvrages.

J'écris donc pour contribuer de ma part aux nobles deſirs de Sa Majeſté, qui travaille inceſſamment pour la gloire de ſon Eſtat; j'écris pour l'honneur de cét Art, qui paroiſt aujourd'huy en France avec un nouveau luſtre; j'écris pour la ſatisfaction des honneſtes gens qui ſont bien-aiſes de s'en inſtruire; & j'écris pour moy-meſme, qui prens plaiſir dans l'entretien de tant de choſes agreables & divertiſſantes. Peut-eſtre qu'il y aura auſſi des Peintres à qui ces diſcours ne ſeront pas deſagreables; & quoy-que les plus ſçavans ayent moins beſoin d'eſtre inſtruits que les autres, j'eſpere

néanmoins que ce ſeront eux qui conſidereront plus volontiers ce que je rapporteray, & qui me ſçauront bon gré d'avoir fait voir en noſtre langue des choſes qui peuvent contribuer à faire connoiſtre le merite & l'excellence de leur profeſſion.



ENTRE-



ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

PREMIER ENTRETIEN.



OMME LE ROY voulut il y a quelque temps que les plus sçavans Architectes de son Royaume examinassent un modelle qu'on a fait de tout le Louvre, afin d'avoir leur avis sur ce qui reste à bastir pour le devant de ce superbe édifice : Pymandre qui de tous mes amis est celuy qui a le plus de curiosité pour ces beaux ouvrages,

m'engagea d'aller voir avec luy le deſſein de ce magnifique Palais.

Nous trouvaſmes dans la chambre où eſtoit ce modelle pluſieurs perſonnes dont nous priſmes grand plaiſir d'entendre les diférens jugemens qu'ils en faiſoient.

Cét ami qui a le ſens bon, & le gouſt aſſez délicat en toutes choſes, obſervoit exactement ceux qui ſembloient avoir plus de connoiſſance de l'Architecture. Et de vray, l'amour qu'il a pour cét Art fait qu'il en remarque fort bien toutes les beautez, & qu'il parle avec beaucoup de jugement de la diſtribution d'un baſtiment & des ornemens qui ſervent à l'embellir.

Cependant n'eſtant ni l'un ni l'autre de profeſſion à donner nos avis, nous conſideraſmes ſans rien dire le modelle de cet édifice admirable, qui ſera un jour l'une des merveilles du monde. Aprés quoy nous deſcendiſmes dans la grande ſalle du Louvre, où nous demeuraſmes quelque-temps à nous entretenir de ce que nous avions entendu dire à des gens qui prétendoient eſtre fort ſçavans dans l'art de baſtir.

Pymandre ne pouvoit aſſez admirer les divers ſentimens des hommes, & comme quoy ils ſont ſi ſouvent de diférens avis en toutes choſes. En combien de figures, me diſoit-il, ce modelle nous auroit-il paru naguéres, ſi ceux qui l'examinoient avec tant de ſoin avoient pû luy donner la forme que chacun luy ſouhaitoit? Au lieu d'un deſ-

ſein, nous en euſſions veû une douzaine; & ſi ces douze-là avoient eſté expoſez au jugement de quelques autres perſonnes, je ne doute pas qu'ils n'euſſent eſté multipliez encore de la meſme ſorte, parce que chacun trouve toûjours à redire aux choſes qu'il voit, ou plûtoſt deſirant d'avoir part à leur production, taſche au moins de mettre ſes penſées au jour quand il n'y peut travailler en effet.

C'eſt pourtant, luy dis-je, au milieu de toutes ces diférentes penſées que ſe trouve engagé celuy qui a l'intendance de tous ces baſtimens. Ne vous ſemble-t-il pas qu'un Prince, ou celuy qui commande ſous ſes ordres, doit avoir des lumieres d'autant plus grandes qu'il eſt comme le ſeul juge de tant de deſſeins qu'on luy preſente, qui ayant tous des beautez diférentes, ſont capables de tenir l'eſprit en ſuſpens dans l'incertitude du choix qu'il en doit faire?

C'eſt, dît Pymandre, ce qui me faiſoit tantoſt penſer quelle doit eſtre la ſcience d'un Architecte qui entreprend un ſi grand ouvrage; quelle eſt la force d'eſprit de celuy qui doit donner le mouvement à une ſi haute entrepriſe; & quelle eſt la grandeur d'ame du Roy, qui aprés avoir établi la paix dans ſon Royaume, travaille encore avec tant de ſoin à en augmenter la gloire.

Pour moy, je vous avoûë que dans le plaiſir que j'ay de voir former tant de nobles deſſeins, je reſſens une ſecrette douleur quand je

pense que des travaux de si grande étenduë m'ostent en quelque sorte l'esperance de les voir dans leur perfection; & j'envie à la posterité la joye qu'elle aura de contempler ces grandes choses achevées, que nous ne voyons presentement qu'en idée.

Pourquoy, luy repartis-je, voulez-vous que nous ne les voyions pas achevées? Il n'y a que six ans qu'on commence à travailler de nouveau à l'achevement du Louvre; & cependant considerez combien l'ouvrage est avancé. Et quand il arriveroit que ni vous ni moy ne verrions pas de nos yeux l'accomplissement de ces beaux édifices, laissons nous de le voir déja des yeux de l'ame dans la connoissance que nous avons que la France est gouvernée par un Roy qui s'applique si fort à la rendre florissante?

Je demeure d'accord, dît Pymandre, qu'on ne doit pas simplement regarder quelle est la grandeur d'un Estat au moment qu'on le considere: mais d'ailleurs vous sçavez aussi qu'il n'arrive pas toûjours que l'on mette entierement à éxécution tous les desseins qu'on se propose de faire, parce qu'on les forme souvent trop grands & trop difficiles.

Cela pourroit arriver, luy repartis-je, à un Prince qui n'auroit pas cette jeunesse, cette grandeur de courage, & cette fermeté inébranlable de nostre Auguste Monarque: mais toutes ces belles qualitez qu'il possede souverainement, nous

doivent persuader qu'on verra dans peu d'années tous ces beaux travaux entierement accomplis.

Toutefois, repliqua Pymandre, à considerer les choses selon le cours ordinaire, nous voyons que les hommes font souvent des projéts que le temps ou les affaires ne permettent pas d'éxécuter.

On peut répondre à cela, luy dis-je, qu'il est toûjours digne d'un Roy & de tous les grands hommes, de concevoir des desseins extraordinaires. Leur gloire ne consiste pas seulement dans la fin qu'ils ont envisagée d'abord, mais elle éclate dans la volonté qu'ils ont de s'immortaliser par les difficultez de ce qu'ils entreprennent, & par ces hautes pensées qui les font paroistre d'un esprit élevé audessus des autres hommes.

On sçait bien qu'un Roy ne bastit pas luy-mesme son palais; & comme on ne luy pourroit imputer les defauts qui se trouveroient dans l'ordre de l'Architecture, de mesme il n'est pas responsable de l'ouvrage quand il ne s'avance pas autant qu'il le souhaite. Que si cét ouvrage est promptement achevé, & que l'éxécution en soit belle: on estimera ce Prince-là bienheureux d'avoir vécu dans un temps où il aura trouvé des ouvriers capables de mettre au jour ses grands desseins; & les ouvriers auront part à l'honneur de ces beaux travaux & à la bonne fortune d'un regne si glorieux.

Mais quand leur science & leur art ne pourroit atteindre à la grandeur de leurs conceptions, ni

répondre entierement à ce qu'on attendoit d'eux, croyez-vous que la gloire d'un Roy en diminuast pour cela? Non certes, car en quelque estat que soient ces grands ouvrages, ils ne laissent pas de faire connoistre son nom à la posterité.

Les Pyramides d'Egypte n'ont rien de considérable que leur grandeur prodigieuse: cependant la memoire des Rois qui les ont fait bastir, ne s'est pas renduë moins celebre par ces sortes de monumens, que celle des Grecs & des Romains par la structure magnifique de leurs temples & de leurs palais. Les restes de l'ancienne Persepolis que l'on voit encore aujourd'huy, impriment dans l'ame de ceux qui les regardent une haute idée de la puissance des Rois de Perse, bien que dans ces ruines on n'y voye aucun vestige de cette beauté qui a paru dans celles d'Athenes & de Rome.

De sorte que si ces grands ouvrages des Perses & des Egyptiens, quoy que brutes & mal polis, sont des marques éternelles de la grandeur de leurs Monarques: ne m'avouerez-vous pas que quand un Roy, considérable par sa puissance & par la force de son esprit, prend luy-mesme le soin des affaires de son Royaume, tout ce qu'il fait faire est alors beaucoup plus parfait, parce qu'on y remarque un caractere de la dignité de sa personne & de la grandeur de son ame? Comme il est le premier mobile qui donne le mouvement à toutes choses, il ne choisit que des per-

ſonnes capables & intelligentes pour éxécuter ſes volontez : de maniere qu'il voit avec plaiſir des hommes vigilans, des Miniſtres incomparables qui ramaſſent, pour ainſi dire, toutes ſes lumieres pour s'en éclairer eux-meſmes; qui ſçavent agir fidellement ſous ſes ordres, & qui travaillent avec un amour & un zele plein d'ardeur à laiſſer de toutes parts des marques de ſa Majeſté & de ſa puiſſance. Il regarde avec joye ces beaux genies des Sciences & des Arts, qui ſecondant ſes nobles deſirs, s'employent à faire paroiſtre la grandeur de l'Eſtat, & à immortaliſer celuy qui le gouverne.

Ainſi pendant que les Rois d'Egypte, les Grecs & les Romains ont eſté comme les maiſtres des autres nations, on voyoit parmi eux les plus ſçavans hommes de la terre contribuer à la gloire de leur gouvernement.

Combien de temps avons nous eſté ſans connoiſtre en France l'excellence de la Peinture, ni la veritable façon de bien baſtir ? Il n'y a pas deux cens ans que nous commençons d'en diſcerner les beautez, & de bien juger de la raiſon qui a porté les anciens Maiſtres à en former un Art ſi excellent.

Ce n'eſt pas que nos premiers Rois n'ayent fait une infinité d'édifices, qui marquent encore aſſez aujourd'huy leur puiſſance & la grandeur de cét Eſtat : mais cependant comme ils manquoient d'hommes qui puſſent éxécuter dignement leurs

intentions, vous voyez bien que dans ces grands ouvrages qui paroiſſent principalement par nos égliſes, il n'y a que le zele des Princes, la dévotion des peuples, & la grandeur des baſtimens qui ſoient dignes d'admiration. S'il y euſt eû alors des ouvriers plus ſçavans dans l'Architecture, ces ouvrages marqueroient avec autant de luſtre & d'éclat la grandeur de nos Rois, que ces reſtes de la Grece & de l'Italie font connoiſtre quelle a eſté celle de leur Empire & de leurs Républiques.

Car ce n'a eſté qu'un peu avant François I. que les Architectes & les Peintres de France ont comme ouvert les yeux pour reconnoiſtre combien leur ſcience eſtoit inférieure à celle des anciens Grecs & Romains. Mais auſſi vous m'avouerez que depuis cent ans l'on a commencé de faire icy des travaux qui donnent ſujet d'eſperer qu'un jour nous ne cederons en rien à toutes ces anciennes Monarchies, auſſi-bien en ce qui regarde les Arts, comme en toute autre choſe.

On peut meſme dire que dés à preſent nous voyons paroiſtre ce jour fortuné, puis que dans le deſſein que le Roy a de faire connoiſtre à la poſterité la grandeur de ſon regne, il embellit ſes maiſons, & remplit ſon royaume de toutes ſortes de grands hommes, par les bienfaits dont il comble les habiles gens.

Car dites-moy, je vous prie, peut-on mieux traiter les Sciences que de vouloir connoiſtre comme il fait toutes les perſonnes de lettres & de

merite,

merite, non ſeulement qui ſont dans toutes ſes provinces, mais encore dans les païs étrangers, afin de leur faire part de ſes faveurs? Peut-on prendre plus de ſoin des beaux Arts, que d'établir comme il a fait une Academie de Peinture & de Sculpture? Il la loge auprés de ſon Auguſte perſonne; il la comble d'honneurs & de privileges pour relever l'eſtime qu'on en doit avoir; & pour la rendre plus célebre à l'avenir, il y entretient des Profeſſeurs qui enſeignent la jeuneſſe, il y propoſe des prix de temps en temps pour donner de l'émulation aux étudians, il en choiſit meſme tous les ans quelques-uns qu'il envoye en Italie afin de ſe perfectionner davantage dans cét Art.

Ces riches Manufactures de tapiſſeries où l'on travaille tous les jours, ne ſont-elles pas des marques évidentes & avantageuſes des ſoins que ce grand Monarque ſe donne luy-meſme pour la gloire de l'Eſtat & pour le bien de ſes peuples?

C'eſt une choſe digne d'admiration de voir de quelle maniere il ſçait bien juger de toutes les belles choſes. Cependant il ne s'aſſûre pas toûjours ſur ſes propres connoiſſances; mais il fait examiner par les plus ſçavans hommes les deſſeins de tous les ouvrages qu'il fait faire, afin qu'il ne manque rien à leur perfection. Et vous voyez quelle circonſpection l'on apporte dans ce qui reſte à finir au Louvre, & à ne rien faire, je ne dis pas qui ne ſoit auſſi excellent que ce qui eſt déja fait,

mais qui ne ſurpaſſe de beaucoup tout ce que nous en voyons.

Peut-on, me dît Pymandre, ajouſter quelque choſe à ſon premier deſſein, & ne ſuffit-il pas de l'achever auſſi-bien qu'il eſt commencé? Car ſi l'on augmente ou qu'on diminuë les ordres & la diſpoſition de ce grand édifice, ne paroiſtra-t-il pas composé de pluſieurs parties diférentes, comme nous en voyons déja dans la grande Gallerie & dans le coſté des Tuilleries?

Baſtimens du Louvre & des Tuilleries.

Ceux-là ſe trompent fort, repartis-je, qui croyent que les Tuilleries & le Louvre ont eſté baſtis pour un meſme deſſein. Je ne ſçay pas ſi vous ſçavez bien vous-meſme que ce ſont deux diférens Palais. Quand le Roy Henri II. fit commencer le Louvre, on ne penſoit alors ni à la grande Gallerie, ni aux Tuilleries. Ce fut la Reine Catherine de Medicis qui fit baſtir les Tuilleries pour en faire ſa demeure; & Henri le Grand les joignit depuis au Louvre par le moyen de cette Gallerie.

Vous pouvez bien croire que ſi alors on euſt formé un deſſein du Louvre auſſi grand qu'il eſt à preſent, l'on auroit pris d'autres meſures pour la diſtribution d'un baſtiment tel que celuy-là. Les Architectes qui travailloient en ce temps-là eſtoient ſans doute aſſez intelligens pour connoiſtre ce qui appartient à la compoſition & à l'ordonnance d'un ſi grand ouvrage: mais comme chacun d'eux avoit un deſſein particulier, celuy

Le ſieur de Clagny.

qui conduisoit le Louvre fit le sien selon la grandeur que l'on en avoit déterminée alors ; & celuy qui a basti les Tuilleries chercha à satisfaire la Reine Catherine, qui vouloit avoir un palais particulier, & séparé de celuy du Roy. *Philbert de l'Orme.*

Cependant ces excellens hommes ont admirablement réüssi dans ce qu'ils ont fait ; & s'il s'est trouvé ensuite que pour joindre ces deux maisons on n'a pas gardé une égale simetrie dans cette grande Gallerie, c'est parce qu'elle a esté faite à plusieurs fois. D'abord elle n'alloit que depuis le Louvre jusques aux murailles de la ville qui estoient derriere Saint Thomas. C'est pourquoy la partie qui est la plus proche des Tuilleries, & qui a esté faite la derniere, est d'un ordre plus grand & plus magnifique. Car ceux qui furent employez à ce travail, voyant qu'on vouloit joindre tous ces bastimens, crurent qu'ils en devoient faire les parties plus puissantes pour estre mieux proportionnées au tout, puisque c'est en effet ce qui donne davantage de noblesse & de majesté aux grands palais.

A present qu'il est question de finir le Louvre, & d'en faire le devant, vous voyez bien que c'est un ouvrage où les plus sçavans hommes d'aujourd'huy peuvent dignement travailler. Car comme il faut en quelque façon s'assujétir au premier bastiment, pour ne rien faire qui sorte des mesures qu'on y a gardées, & que d'ailleurs on peut aussi former quelque chose qui en soit di-

férent; c'eſt dans cette rencontre qu'un excellent Architecte pourra faire paroiſtre ſa ſcience & ſon jugement.

Celuy qui eſt obligé non-ſeulement de produire un ouvrage nouveau, mais encore de ſuivre ce qu'un autre a déja fait, aquiert ſans doute une réputation d'autant plus grande qu'il réüſſit mieux dans cét aſſemblage de diférentes parties. Vous ſouvient-il combien nous admirions dernierement le devant d'un baſtiment qui eſt proche de la Place Royale, parce que l'Architecte non-ſeulement a conſervé ce qu'il y avoit de beau dans l'ancien portail, mais il a joint avec tant d'art & d'induſtrie ſes penſées à celles du Maiſtre qui avoit travaillé devant luy, qu'il ſemble que l'ancienne ſculpture ſoit comme un précieux joyau qu'il ait richement enchaſſé dans ce qu'il a fait de neuf? De-ſorte qu'en voyant cét ouvrage on ne ſçait lequel eſtimer le plus, ou l'art dont il s'eſt ſervi pour conſerver, comme il a fait, ce qu'il y avoit de beau dans le vieux portail, ou la ſcience avec laquelle il a rebaſti le devant de cet Hoſtel. Ainſi jugez quel avantage c'eſt à un grand homme de trouver une occaſion auſſi favorable qu'eſt celle de travailler au Louvre, puis qu'il aura lieu d'en ſurpaſſer le premier deſſein par la grandeur & la beauté de ſes penſées, & de donner un nouveau luſtre à ce qui eſt déja fait.

L'ancien Hoſtel de Carnavalet.

Le ſieur Manſart.

Jean Goujon.

Qualitez d'un Architecte.

Pour moy, quand je penſe quel doit eſtre un

Architecte, je ne m'étonne plus des difficultez que l'on a d'en rencontrer beaucoup d'aſſez excellens pour des entrepriſes auſſi importantes. C'eſt ce qui me donne de l'eſtime & de la veneration pour ceux qui portent dignement ce nom. Car dites-moy, je vous prie, combien peu en voyons-nous qui entrent dans ces hautes meditations & dans ces profonds raiſonnemens, par leſquels les Anciens ont ſi heureuſement trouvé l'art de bien baſtir? Croyez-vous qu'il y en ait beaucoup de ceux qui s'en meſlent aujourd'huy qui ſçachent pourquoy l'on a inventé tous ces ordres diférens, ces diviſions ſi juſtes, & ces ornemens qui embelliſſent l'architecture? Ceux qui ont trouvé la beauté des baſtimens n'en ont pas cherché la raiſon en meſurant ſeulement les ouvrages de leurs prédéceſſeurs, comme font aujourd'huy la pluſpart de ceux qui les veulent imiter. Ils ont premierement recherché cette raiſon dans toutes les choſes que la nature leur fourniſſoit de plus régulier : mais enſuite ils ont élevé leur eſprit plus haut pour découvrir la cauſe de ce qu'il y a de plus parfait. Ils ont veû que les choſes ne ſont excellentes que quand elles ſont utiles : qu'elles ne peuvent eſtre utiles que par le rapport qu'elles ont entre elles. C'eſt ce qui leur a fait connoiſtre qu'il y en a qui ne ſont capables de ſervir utilement, qu'autant qu'elles ſont plus ou moins ſolides. Ainſi ils ont fait diférens ordres de baſtimens ſelon leurs diférens beſoins;

ils ont donné plus de force aux uns & moins aux autres. Mais ils ont connu en meſme-temps que ce qui ſert à la ſolidité ſert auſſi à la beauté : que quand les parties qui doivent porter davantage ſont plus fortes que celles qui portent le moins, alors les unes & les autres contribuent par cette bienſeance ſi utile à former la beauté.

Or il eſt certain que tout ce que les Anciens ont arreſté pour la diſtribution des parties d'une maiſon, tant de celles qui ſont neceſſaires pour la commodité des appartemens, que de celles qui regardent la décoration, ils en ont trouvé les regles dans ce rapport que les choſes doivent avoir les unes avec les autres. Ils ont connu que la beauté ne paroiſt que par la convenance des parties ; & aprés avoir bien compris de quelle ſorte on peut proportionner toutes ces diférentes parties pour rendre viſible cette beauté, ils en ont établi des maximes générales pour ſervir à ceux qui veulent ſe conduire ſelon leurs principes.

Mais comme ce n'eſt pas aſſez à un Peintre qui veut paſſer pour habile homme, de ſçavoir toutes les proportions d'un corps, mais qu'il doit avoir une notion générale de toutes les choſes qui regardent ſon art : de meſme il ne ſuffit pas à un Architecte de ne pas ignorer toutes les diférentes façons de baſtir, les ordres des Anciens & les meſures qu'ils ont gardées. Il en doit ſçavoir toutes les raiſons, puiſque ces diférentes manieres, ces ordres & ces meſures n'eſtant tirées

que de la raiſon, elles doivent changer autant de fois que la raiſon le veut.

Il faut outre cela que celuy qui entreprend de grands ouvrages ſoit doûé d'une infinité de belles connoiſſances, s'il prétend meriter par-là l'eſtime & l'admiration de tout le monde. C'eſt pourquoy Pythius qui baſtit à Pryenne ce temple fameux de Minerve, vouloit qu'un Architecte euſt de tous les arts une ſcience auſſi parfaite que ceux meſmes qui ne font profeſſion que d'un ſeul art.

Il eſt certain, dît Pymandre, que dans ces ſortes de travaux, comme dans tous les autres, on y connoiſt toûjours le genie de l'Auteur; & l'on voit bien meſme s'il a excellé en quelque partie, ou s'il y en a d'autres qu'il ait entierement ignorées.

Un Architecte, luy repartis-je, qui veut rendre un baſtiment parfait, doit, ce me ſemble, avoir deux principales fins dans tout ſon ouvrage. La premiere eſt d'achever cét ouvrage ſelon l'intention de celuy qui fait baſtir; & l'autre, de l'accomplir dans cette beauté & cette perfection que luy enſeignent la raiſon & les regles de ſon art. Or il eſt vray qu'il ne peut parvenir à cette perfection & à cette beauté, s'il ne garde un ordre & une diſpoſition dans ce qui concerne la quantité & la qualité des parties qui doivent compoſer tout ſon ouvrage.

Et parce qu'on n'en doit jamais entreprendre

aucun, qu'on ne veuïlle le finir dans ſon tout, auſſi-bien que dans chacune de ſes parties : il eſt important, outre l'ordre qu'il faut tenir dans la diſtribution des parties, qu'il y ait encore entre elles une correſpondance de meſures qui ait un tel rapport avec le tout, qu'en propoſant la meſure d'une ſeule partie, on ſçache la grandeur du tout ; & qu'en connoiſſant la grandeur du tout, on puiſſe juger auſſi de la grandeur de chacune de ſes parties. Cette correſpondance de meſures eſt ce qu'on appelle Simetrie.

Et comme les baſtimens doivent eſtre non-ſeulement utiles, mais conſerver une nobleſſe qui les rende recommandables ; il faut prendre garde d'un coſté à trouver dans la diſtribution des appartemens toutes ſes commoditez, & de l'autre à faire paroiſtre dans l'Architecture & dans les ornemens qui l'enrichiſſent, une beauté & une bienſéance proportionnée à leur grandeur & à leur uſage.

C'eſt pourquoy ce n'eſt pas aſſez d'avoir une meſure commune qui ſerve de regle pour la grandeur des parties : il faut encore trouver un ordre pour bien arranger les choſes qui ſont compoſées de pluſieurs parties, pour les comparer les unes aux autres, & pour les mettre chacune dans leur place. Ce qui ſe fait par la conſideration qu'on apporte à les bien diſpoſer, non pas comme grandeurs & quantitez du plan de l'ouvrage, mais comme membres de l'élevation de l'édifice.

Et

Et c'eſt cette belle diſpoſition que les Grecs nomment Eurithmie.

Or comme les choſes que l'on conſidere de prés,& qui ſont élevées, paroiſſent à nos yeux tout d'une autre maniere que celles qui ſont éloignées de nous, & que l'on voit ou baſſes ou moins exhauſſées; & que les objets qui ſont dans un lieu renfermé font encore un autre effet à la veûë que ceux qui ſont à découvert : c'eſt dans ces diférens aſpects & dans ces diverſes ſituations qu'un ſçavant Architecte doit employer ſes lumieres & ſes connoiſſances pour bien conduire ce qu'il veut expoſer en public.

Pour cela, aprés avoir diſpoſé ſes grandeurs & ſes diminutions ſelon les lieux & les baſtimens qu'il entreprend de faire, il cherche d'abord à concevoir une noble idée de ſon deſſein; & lors qu'il la poſſede, il établit une meſure qui luy ſert de loy & de raiſon, par laquelle il ordonne avec ſeûreté des changemens de toutes les choſes qui entrent dans la compoſition de ce qu'il veut baſtir.

Quand il a une fois déterminé ſes meſures, & choiſi les ordres qu'il veut ſuivre, il travaille à la proportion des parties & aux ornemens qu'elles ſont capables de recevoir; & ainſi par la force de ſon imagination, par la conduite de ſon jugement, & par les regles de ſon art, il donne à tout ſon ouvrage cette union & cét accord qui le rendent agreable.

Mais cela ne ſe fait pas en un moment, & par une ſaillie ou une promptitude d'eſprit, comme beaucoup d'autres productions dont une partie de la beauté & de la grace dépend ſeulement de la vivacité de l'imagination qui les enfante, & de la diligence avec laquelle ils ſont éxécutez. Car comme les idées des choſes ſont pures & ſimples, il eſt neceſſaire lors qu'un Architecte prétend de les unir à la matiere, qu'il épure auſſi cette matiere pour la rendre capable de cette union : ce qu'il ne peut faire qu'avec beaucoup de raiſonnemens, & en réformant pluſieurs fois ſon deſſein. Il doit meſme examiner toutes les parties interieures, & faire comme l'anatomie de tout le corps de ſon ouvrage, avant que de travailler à ſa décoration exterieure : imitant en cela les plus excellens Peintres, qui, pour mieux veſtir leurs figures, les deſſeignent toutes nuës auparavant, & marquent juſqu'aux nerfs, aux muſcles, & aux moindres apparences, afin d'eſtre aſſeûrez que ſous les veſtemens qu'ils font enſuite il y a un corps caché.

Le corps de l'homme, à mon avis, luy peut encore ſervir d'un parfait modelle, pour obſerver comme quoy toutes les parties interieures en ſont diſpoſées avec un ſi bel ordre & une ſi ſage diſpenſation, qu'elles ont toutes un rapport & une communication les unes avec les autres ſelon la neceſſité de leurs fonctions; car il n'y a point de partie noble, ni meſme d'os, de veines, ni de fibres qui ne ſoient placez avec raiſon.

Et comme les organes du corps ont rapport à l'ame qui les fait mouvoir, il faut auſſi que toutes les parties d'une maiſon ayent relation avec le maiſtre qui la doit habiter. Car ſi l'on ne recherche les choſes que pour l'uſage des ſens, ce ſont eux qu'il faut taſcher de ſatisfaire lors qu'on entreprend de baſtir. Ainſi les lieux qui ſont deſtinez pour y manger, doivent eſtre diſpoſez d'une maniere propre pour cela ; ceux qui ſont réſervez pour la muſique, ne ſont pas bien baſtis s'ils ne le ſont de telle ſorte que les voix y ſoient entenduës facilement. La ſtructure des égliſes & des lieux d'oraiſon, doit par elle-meſme élever nos yeux & nos cœurs au Ciel. Mais parce que de tous les ſens il n'y en a point qui prenne tant d'intereſt dans les ouvrages de l'Art que la veûë, il faut faire en ſorte qu'elle ſoit ſatisfaite dans tout ce qu'elle peut découvrir.

Ce n'eſt donc pas encore aſſez de déterminer les meſures des colonnes & de tous les autres membres de l'Architecture ſelon la grandeur de l'édifice : il faut qu'il y ait une proportion de ces meſmes meſures avec l'œil de celuy qui les voit, c'eſt à dire, que de l'endroit où ce meſme œil ſera placé, il puiſſe découvrir toutes les beautez & les graces qui doivent paroiſtre dans un baſtiment. C'eſt ce qui fait que l'on trouve tant de differentes meſures dans les ordres antiques, parce qu'encore que chaque ordre ſemble avoir une meſure arreſtée & qui luy ſoit propre, toutefois ces meſu-

res changent ſelon la ſituation des lieux, & ſelon que les choſes ſont differemment diſpoſées, comme je vous ay déja dit.

C'eſtoit dans ces rencontres que les Anciens employoient toutes les connoiſſances & les lumieres qu'ils avoient receûës de la Geometrie & de l'Optique, afin de plaire à la veûë, & empeſcher que l'œil ne rencontraſt quelque choſe qui puſt l'offenſer. Et c'eſt par cette ſcience & par cette conduite qu'un Architecte ſe rend célebre, & s'éleve au deſſus des autres.

Encore que les proportions engendrent la beauté, on ne peut pas dire neanmoins que les hommes ayent ſceû la proportion des choſes avant que d'en avoir connu la beauté : au contraire, ç'a eſté ſur la beauté des corps qu'on a obſervé les proportions. Car de meſme que dans la Muſique on a trouvé la conſonance des voix & des tons par la remarque qu'on a faite de ceux qui eſtoient agreables à l'oreille ; auſſi dans l'Architecture, en conſiderant la diſpoſition des parties, on a connu d'où procedoit cette beauté qui plaiſt ſi fort à la veûë.

C'eſt de ces obſervations que les plus intelligens ont fait un art & des regles pour ſervir à ceux qui d'eux-meſmes ne peuvent pas pénétrer dans ces premieres raiſons de beauté, qui ne ſe laiſſent voir qu'aux eſprits les plus ſubtils. Car il eſt certain que la beauté n'eſt pas apperceûë de tout le monde ; qu'on ne la découvre qu'avec

bien du temps, & qu'on ne la repreſente pas ſans beaucoup de difficultez.

Mais ſi nous ne pouvons jamais bien exprimer les idées des choſes comme nous les concevons, parce que la plus grande partie des eſpeces s'en perd avant que nous puiſſions les repreſenter: il ne faut pas douter que celuy qui invente & qui produit ſes penſées, ne doive luy-meſme les éxécuter, puis qu'il eſt bien difficile que ceux qui voudroient travailler aprés luy puſſent connoiſtre ſes intentions, & ſuivre les mouvemens de ſon eſprit.

Car s'il a beaucoup de peine luy-meſme à mettre au jour ſes conceptions, & ſi ce qu'il fait approche ſi peu de l'excellence de ce qu'il a imaginé: comment ceux qui prétendroient de l'imiter ne diminueroient-ils point encore de la grandeur & de la beauté de ſon deſſein? Vous ſçavez bien qu'encore qu'on euſt le plan & les élevations de ce Temple ſi ſomptueux que la Reine mere du Roy fait baſtir, & qui ſera à jamais une marque de ſa pieté & de ſa magnificence; & que l'Inventeur de ce grand ouvrage l'euſt fait commencer luy-meſme, & l'euſt élevé de neuf à douze pieds de haut au deſſus du rais de chauſſée de l'Egliſe: toutefois comme l'eſprit qui l'avoit produit n'a pas eſté le meſme qui l'a achevé, on voit bien la diférence qu'il y a entre ce baſtiment & une Chapelle que le meſme Architecte fit faire ſur le meſme deſſein il y a prés de vingt ans. Car bien que le diametre de la coupe de la Chappelle de

L'Egliſe du Val de Grace.

La Chapelle de Freſne.

Fresne n'ait gueres que la troisiéme partie du diamettre de la coupe du bastiment du Val de Grace: neanmoins toutes les personnes intelligentes regardent ce petit modelle comme un chef d'œuvre où il n'y a rien qui s'éloigne de l'idée de l'Architecte.

Eglise des Jesuites.

On voit bien encore la diférence qu'il y a entre l'Eglise des Jesuites du Fauxbourg Saint Germain & leur grande Eglise de Saint Louïs de la ruë Saint Antoine, dont on osta la conduite à celuy qui d'abord en avoit fait le dessein, & qui l'avoit commencée: mais parce qu'il n'estoit qu'un simple Frere, on la donna à un Pere, qui pour avoir leû quelques livres d'Architecture, présumoit beaucoup de son sçavoir, lequel entreprit ce bastiment, changea tout le dessein du Frere, & mit l'ouvrage en l'estat où vous le voyez aujourd'huy. Ce Frere neanmoins fit ensuite l'Eglise du Fauxbourg Saint Germain, & je laisse aux sçavans à juger laquelle des deux leur plaist davantage; & s'il n'est pas vray qu'un mesme dessein peut estre exécuté diféremment selon les personnes qui y travaillent.

Vous voyez donc bien que ceux qui ne font que copier les ouvrages des autres, & qui n'entrent point dans les secrets de la science & de l'art, ne sont point asseûrez de bien reüssir dans ce qu'ils entreprennent, & ne font passablement bien qu'autant qu'ils sont exacts à imiter avec justesse ce qu'ils prennent pour modelle.

Quant à ceux qui n'ont nulle lumiere d'eſprit, qui s'éloignent des regles des Anciens, & qui croyent qu'il ſuffit de ſuivre les meſures des ordres qu'ils ont pratiquez, & quelque reſſemblance dans les ornemens, vous ne devez pas douter qu'ils ne ſoient ſujets à faire de fort mauvais ouvrages. Car s'ils gardent quelque proportion en certaines parties, on voit bientoſt aprés qu'il n'y a ni ſimetrie ni diſpoſition dans les choſes principales.

Nous voyons des baſtimens qui ne ſont qu'un amas confus de corps avancez & d'arriere-corps: cependant leurs Auteurs les croyent merveilleux quand ils les ont repreſentez avec autant de teſtes qu'une Hydre, & autant de bras que Briarée. Ils penſent avoir mis une agreable varieté dans leur compoſition, lors que toutes les parties en ſont irrégulieres & diſſemblables; qu'il y a plus d'ordres differens que les Grecs & les Romains n'en ont jamais pratiqué; que les ornemens couvrent toute l'étoffe; que la couverture contient quaſi la moitié de l'édifice; & qu'il y paroiſt une infinité d'angles & d'inégalitez.

C'eſt ſur cela qu'un de mes amis tres-ſçavant dans les Mathematiques, regardant il y a quelque temps un baſtiment fait de la ſorte, me diſoit aſſez plaiſamment, qu'il euſt volontiers ſouhaité un lieu dans l'air d'où il euſt pû voir toutes ces nouvelles manieres de couvertures où il appercevoit plus de diférentes ſections de lignes qu'il n'y

en a dans Euclide, & où il ſemble que ces Architectes ayent entrepris de faire voir une infinité de figures dont l'on ne s'eſt jamais aviſé.

Auſſi faut-il demeurer d'accord, que ſi la pluſpart de ceux qui travaillent aujourd'huy & qui veulent paſſer pour Architectes, recherchent ſur la figure du corps humain leurs meſures & leurs proportions ainſi que Vitruve le leur enſeigne; ce n'eſt pas aſſeûrément des belles ſtatuës antiques dont ils ſe ſervent pour modelle. On croira plûtoſt qu'ils prennent pour exemple ces figures de Calot, où en repreſentant une infinité de poſtures, il a fait, pour ſe divertir, des hommes qui ont le dos & les épaules plus hautes que la teſte, les bras rompus ou tournez de diverſes manieres, les jambes de longueurs differentes, & les coiffures plus amples que le reſte des habits, puis que dans leurs baſtimens comme dans les groteſques de ce graveur, on voit que tous les membres en ſont eſtropiez, & qu'ils ſont plûtoſt une image de la diſproportion & de l'irrégularité, qu'une imitation de la belle ſimetrie & de la juſte convenance qu'on doit chercher ſur le corps d'un homme bien proportionné, & qu'on doit ſuivre encore à cette heure dans tous les édifices, comme les Anciens faiſoient autrefois.

Je ſçay bien que ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'il y a des eſprits ténébreux qui ne peuvent juger de la beauté des choſes, & des hommes remplis d'eux-meſmes, qui n'ont pas aſſez de modeſtie

pour

pour vouloir déferer aux avis des perſonnes doctes. Vitruve ſe plaignoit de ſon temps de ce qu'il y avoit des gens qui faiſoient des choſes tout à-fait barbares & ridicules, croyant paroiſtre plus habiles que les Maiſtres, en s'éloignant de leur maniere, & en mépriſant leurs préceptes. Mais il ſeroit à ſouhaiter que de telles perſonnes compriſſent bien que ces grands hommes n'ayant point eû d'autre regle que la raiſon meſme, on ne peut mieux faire que de les imiter, lors qu'on n'a pas aſſez de lumiere pour ſe conduire ſoy meſme. Ou plûtoſt je deſirerois qu'ils ſceuſſent que la premiere étude des Ouvriers doit eſtre d'apprendre à connoiſtre cette regle infaillible qui eſt la maiſtreſſe des ſciences & des arts, & la regle avec laquelle toutes les autres ſe meſurent.

Cependant quoy-que l'Architecture ne conſiſte pas en vains caprices & en imaginations fantaſtiques, mais en ſolides raiſonnemens & veritables démonſtrations; on voit néanmoins que la pluſpart du monde ſe laiſſe plûtoſt ſurprendre aux penſées bizarres d'un homme imaginatif, qu'à la raiſonnable conduite d'un homme ſçavant, puis que la ſeule qualité de Pere & une réputation mal fondée fit que l'Egliſe de Saint Louïs ne fut pas achevée par ce Frere qui en avoit donné le premier deſſein, & qui par ſes autres œuvres a fait voir combien il eſtoit plus habile & plus judicieux que le Pere qu'on luy préféra. *Frere Martel Ange.*

Cela montre bien en effet, dît Pymandre, que

pour juger de la ſcience des hommes, il faut comparer leurs Ouvrages les uns aux autres ; & que quand on fait des entrepriſes de grande importance, on ne doit point avoir de conſideration pour une perſonne plûtoſt que pour une autre, mais préferer à tous celuy qui a le plus de merite & de capacité. Auſſi je ne doute pas qu'on n'apporte toute ſorte de ſoin dans ce qu'on entreprendra au Louvre, & que pour cela on ne faſſe choix des hommes les plus excellens.

Celuy, repris-je, qui pour faire l'emblême d'un Architecte a repreſenté la figure d'un homme qui n'a point de mains, mais qui a de bons yeux & de grandes oreilles, n'a pas à mon ſens tout-à-fait bien exprimé ſa penſée. Car un ſçavant Architecte doit ſans doute avoir des mains pour travailler & pour tracer ſes deſſeins : mais cét emblême convient mieux à un Prince qui fait baſtir, ou à un Surintendant & Ordonnateur des baſtimens, leſquels n'eſtant point en eſtat de travailler eux-meſmes, n'ont beſoin que de bons yeux pour juger de ce que l'on fait, & d'oreilles pour recevoir les avis & les conſeils de toutes les perſonnes capables d'en donner de bons.

Car il eſt certain que comme la gloire d'un Roy paroiſt dans les choſes qui reſtent de luy à la poſterité : de meſme l'honneur de celuy qui eſt prépoſé à la conduite des baſtimens d'un grand Prince, conſiſte dans la belle éxécution des choſes qu'il fait faire ; & il ſuffit d'une riche piece

pour servir d'éternel monument à la haute estime qu'on doit avoir d'un sage Monarque, & à la grandeur d'un Estat.

Mais c'est aux Rois & à leurs Ministres à faire eux-mesmes un choix judicieux de ce qui peut davantage éterniser leur memoire. Plutarque loûë Alexandre de ce qu'il aimoit la Peinture & la Sculpture dont il vouloit connoistre les beautez, non pas pour travailler comme un Peintre & un Sculpteur, mais pour sçavoir bien juger de toutes choses comme un grand Prince & un Ministre doivent faire.

Car les hommes estant facilement éblouïs par les inventions nouvelles & extraordinaires des Ouvriers, ils ont besoin de quelque étude pour conduire leur jugement, & discerner si les choses sont faites avec raison & avec ordre. Ce que l'on rapporte d'un fameux Architecte de Macedoine me paroist un exemple admirable & plein d'instruction pour faire comprendre que ce beau feu qui échauffe l'esprit des sçavans hommes, leur donne aussi quelquefois des pensées plus brillantes que judicieuses ; & qu'en plusieurs rencontres les Princes ont besoin de toutes les lumieres de leur esprit & de toute la force de leur jugement pour connoistre tant de vaines idées & de desseins capricieux que toutes sortes de personnes leur proposent, & dont le faux éclat surprend assez souvent ceux-mesmes qui ont quelque intelligence dans les Arts.

Dinocrate eſt cét Architecte dont je veux parler, lequel ſe confiant dans ſon grand ſçavoir, & dans la force de ſon imagination, partit de Macedoine pour ſe rendre à l'armée d'Alexandre. Et parce qu'il deſiroit particulierement d'eſtre connu de ce Conquerant, il prit de tous ſes amis des lettres de recommandation pour les principaux Seigneurs de la Cour, afin d'y avoir par leur moyen une entrée plus favorable. En effet, ils le receurent agréablement. Mais aprés les avoir priez de le preſenter au Roy, voyant qu'ils le faiſoient toûjours attendre, & le remettoient de jour en jour, il crut qu'ils ſe moquoient de luy. De ſorte que penſant en luy-meſme par quel moyen il pourroit approcher de ce Monarque, il n'en trouva point d'autre que de ſe mettre dans un eſtat ſi extraordinaire, que chacun euſt la curioſité de le voir. Dinocrate eſtoit d'une taille avantageuſe & d'un regard agreable, & l'on voyoit dans ſon port & dans ſa maniere d'agir beaucoup de majeſté & de grace tout enſemble. Ces avantages de la nature luy donnerent la hardieſſe de quitter ſes veſtemens, de ſe froter tout le corps avec de l'huile; & aprés s'eſtre couvert d'une peau de Lion, couronné de feuïlles de peuplier, & ayant pris une maſſuë dans ſa main, il alla en cét eſtat ſe preſenter au Roy qui alors eſtoit dans ſon trône où il rendoit la juſtice.

La nouveauté de cette action ſurprit tout le peuple, qui le voyant veſtu de la ſorte, ſe tour-

na auſſitoſt pour le conſiderer. Alexandre l'ayant auſſi apperceû, commanda qu'on luy fiſt place, & qu'on le laiſſaſt approcher ; & quand il fut aſſez prés, il luy demanda qui il eſtoit. Je ſuis Dinocrate, répondit-il, Macedonien & Architecte, qui apporte icy des penſées dignes de ta grandeur. J'ay imaginé un deſſein qui n'aura jamais rien d'égal : c'eſt de faire ta Statuë du mont Athos. Ce Coloſſe tiendra dans ſa main droite une ville toute entiere, & dans ſa main gauche un vaſe, qui aprés avoir receû les eaux des toutes les rivieres qui coulent de cette montagne, les verſera dans la mer.

Alexandre qui avoit eſté ſurpris d'abord en voyant un homme veſtu comme eſtoit Dinocrate, prit plaiſir de l'entendre parler d'une entrepriſe ſi extraordinaire. Mais en meſme temps il demanda s'il y avoit ſur cette montagne des plaines fertiles qui puſſent fournir les grains neceſſaires pour la nourriture de ceux qui habiteroient cette ville qu'il prétendoit de baſtir ; & ayant appris que c'eſtoit un lieu deſert & ſterile, où l'on ne pourroit tirer d'autre ſecours que par la mer, J'admire, dît-il, l'invention d'un ſi grand deſſein, mais je conſidere que ceux qui voudroient habiter ce lieu-là ne le pourroient faire ſans eſtre blaſmez de peu de jugement ; puis que comme un enfant qui vient de naiſtre a beſoin d'une nourrice pour l'élever, de meſme une ville ſans terre & ſans fruits ne peut ſe maintenir, & des peuples qui ne recevroient aucun ſecours pour vivre, n'y demeureroient pas

long-temps. C'eſt pourquoy ſi j'eſtime la rareté d'une telle penſée, je trouve beaucoup à redire dans le choix d'un lieu ſi mal propre pour un tel deſſein.

Voilà comme un Prince & ſes Miniſtres doivent examiner les propoſitions qu'on leur fait, & conſiderer éxactement ce qui eſt de plus convenable à faire, & de plus glorieux à leur réputation, ſans ſe laiſſer ſurprendre à de vaines promeſſes & à de fauſſes apparences. Auſſi n'y a-t-il rien de plus digne de la grandeur du Roy & de l'honneur de la France, ni de plus capable de réſiſter à l'effort des temps, que ces grands baſtimens que le Roy fait faire. Car ſi dans les choſes naturelles c'eſt la forme qui maintient l'eſtre, & qui eſt le principe de la durée; dans les ouvrages de l'art, c'eſt la matiere qui conſerve la forme.

Mais vous pouvez juger par tout ce que je viens de vous dire, ſi c'eſt peu de choſe que de ſçavoir bien diſpoſer & mettre à éxécution de ſi grands travaux; & ſi l'on ne doit pas les conſiderer avec admiration, quand on y voit, je ne dis pas cette beauté que la raiſon & l'art fait produire aux Ouvriers, mais encore cette grace qu'on ne trouve que difficilement, que peu de gens ſçavent donner à leurs Ouvrages, mais qu'on admire par tout où elle ſe rencontre. Car vous ſçavez bien qu'il y a des graces qui ne conſiſtent pas ſimplement dans la belle proportion. Dans les Ouvrages de l'art auſſi-bien que dans les productions

de la nature, on voit des beautez qui n'ont ni la grace, ni ce je ne ſçay quoy qui rend certaines perſonnes ou certains ouvrages plus agréables que d'autres qui ſont néanmoins plus parfaits.

Quelle diférence, reprit Pymandre, mettez-vous donc entre la grace & la beauté, & comment les ſeparez-vous l'une de l'autre? Car ſi la beauté vient de la proportion des parties, la grace peut-elle ſe trouver dans des ſujets qui ne ſont ni beaux ni proportionnez?

Je puis vous dire en peu de mots, luy repartis-je, la diférence qu'il y a entre ces deux charmantes qualitez. C'eſt que la beauté naiſt de la proportion & de la ſimetrie qui ſe rencontre entre les parties corporelles & materielles. Et la grace s'engendre de l'uniformité des mouvemens interieurs cauſez par les affections & les ſentimens de l'ame. De la beauté & de la grace.

Ainſi quand il n'y a qu'une ſimetrie des parties corporelles les unes avec les autres, la beauté qui en réſulte eſt une beauté ſans grace. Mais lors qu'à cette belle proportion on voit encore un rapport & une harmonie de tous les mouvemens interieurs, qui non ſeulement s'uniſſent avec les autres parties du corps, mais qui les animent & les font agir avec un certain accord & une cadence tres-juſte & tres-uniforme: alors il s'en engendre cette grace que l'on admire dans les perſonnes les plus accomplies, & ſans laquelle la plus belle proportion des membres n'eſt point dans ſa

derniere perfection. Et mesme lors qu'il arrive que cette uniformité de mouvemens vient à paroistre sur des visages moins beaux, & dont les traits ne sont pas achevez, on ne laisse pas de les admirer, parce qu'on y voit de la grace; & comme les beautez spirituelles sont plus excellentes que les corporelles, on préfere quasi toûjours une personne dont la beauté du corps n'est que mediocre, mais qui a de la grace, à une autre personne qui sera d'une beauté plus grande, mais qui n'aura pas de grace. Ainsi quoy-que Quintia dans Tibulle fust plus belle que Lesbia; néanmoins celle-cy avoit un air & un je ne sçay quoy qui la rendoit beaucoup plus agréable que l'autre.

Pour vous faire voir que la grace est un mouvement de l'ame, c'est qu'en voyant une belle femme on juge bien d'abord de sa beauté par le juste rapport qu'il y a entre toutes les parties de son corps; mais on ne juge point de sa grace, si elle ne parle, si elle ne rit, ou si elle ne fait quelque mouvement.

Il en est de mesme des Ouvrages de Sculpture & de Peinture, ou la grace ne paroist point si les Ouvriers ne sçavent donner à leurs figures un tour & un mouvement conforme à la beauté de leurs membres & à l'action qu'elles doivent faire. C'est pourquoy quand il y en a quelques-unes où ils ont heureusement exprimé ces mouvemens, on les admire, quoy-que d'ailleurs elles n'ayent pas cette proportion qui les rendroit accomplies.

Que

Que s'il ſort quelques figures de la main des plus excellens Maiſtres, où l'on rencontre une juſte convenance de toutes les parties du corps, & une belle uniformité de mouvemens qui concourent à une meſme fin : c'eſt alors qu'on admire comme quoy la beauté & la grace forment un ouvrage parfait.

Ce je ne ſçay quoy qu'on a toûjours à la bouche, & qu'on ne peut bien exprimer, eſt comme le nœud ſecret qui aſſemble ces deux parties du corps & de l'eſprit. C'eſt ce qui réſulte de la belle ſimetrie des membres & de l'accord des mouvemens ; & comme cét aſſemblage ſe fait par un moyen extrémement ſubtil & caché, on ne peut le voir aſſez, ni le bien connoiſtre, pour le repreſenter & pour l'exprimer comme l'on voudroit. Cependant on peut dire qu'il ſe remarque ſur un viſage de la meſme ſorte que cette fraiſcheur & ce feu que l'on voit au matin ſur une roſe qui commence à s'épanoûïr ; la forme, & la beauté de ſes couleurs eſtant comme le ſiege de cette fraiſcheur & de cét éclat qui paroiſt d'une maniere toute ſpirituelle. Car ce je ne ſçay quoy n'eſt autre choſe qu'une ſplendeur toute divine, qui naiſt de la beauté & de la grace.

Cette obſervation de beauté & de grace m'a fait connoiſtre pourquoy dans ces viſages de cire qu'on moule ſur le naturel, je n'y trouvois pas toûjours cette forte reſſemblance que tout le monde admire.

Sur cela j'apperceûs que Pymandre me regardoit fixement. Vous me regardez, luy dis-je? Il est vray, me repartit-il, parce qu'il me semble que vous avancez un paradoxe qui n'est gueres soustenable. Peut-on faire la ressemblance d'un visage plus parfaitement qu'en la tirant sur le visage mesme?

Je ne prétends pas pourtant, luy repartis-je, établir une opinion fausse, quand je vous dis que j'ay remarqué en effet qu'encore que ces Images de cire ayent les mesmes traits de la personne sur laquelle on les a formez; que le mélange des couleurs y soit observé avec un soin si particulier, & une exactitude si grande que l'on y voit toutes les teintes de la chair, les veines, les fibres, & mesme jusques aux pores, & que l'on se soit donné la peine d'imiter dans les yeux ce brillant & cette humeur cristalline qui les rend si clairs: j'ay remarqué, dis-je, que cette ressemblance surprend plûtost la veûë qu'elle ne persuade l'esprit, & qu'elle ne fait point une image veritable de la personne qu'on prétend representer. La raison que j'en trouve, est que ceux de qui on moule le visage, demeurant dans une assiette tranquille pendant qu'on y travaille, la matiere qu'on employe & dont on couvre tous les traits, empesche leurs fonctions naturelles; chasse & repousse, s'il le faut ainsi dire, de telle sorte les esprits & les mouvemens interieurs qui leur donnent la vie, qu'il s'en fait une suspension qui est cause que ces mesmes

traits demeurant ſans aucun ſouſtien on n'en tire qu'une maſſe qui veritablement conſerve la reſſemblance & la forme où elle les trouve, mais qui n'eſt qu'une reſſemblance morte & inſenſible. Ainſi elle eſt beaucoup moins parfaite que celle qu'un excellent Peintre, ou un Sculpteur ſçavant, repreſente par le moyen de ſes couleurs, ou de ſon ciſeau : parce que le Sculpteur & le Peintre cherchent, en travaillant, à donner de la vie à leur ouvrage, & à luy inſpirer de la beauté & de la grace, en imitant le mieux qu'il leur eſt poſſible l'objet qu'ils ont devant eux ; au lieu que ce moule qui eſt le ſeul artiſan de ces autres portraits, ne peut repreſenter que ce qu'il rencontre & ce qu'il trouve capable d'eſtre imprimé.

Voilà pourquoy dans ces figures moulées ſur le naturel, la grace & ce je ne ſçay quoy n'ont garde de s'y appercevoir, puiſque cette grace n'eſtant autre choſe que la repreſentation des mouvemens interieurs de l'ame joints à la beauté des parties du corps, comme je vous ay dit, elle en eſt privée par l'éloignement des eſprits interieurs qui en ſont la ſource.

Il y a donc bien de la diférence, je ne dis pas entre un excellent Peintre ou un habile Sculpteur, & ceux qui moulent ces ſortes de figures ſur le naturel, dont je compte la ſcience pour rien ; mais je dis entre un viſage moulé & un portrait peint par un excellent homme, ou ces belles medailles, telles que nous en voyons du Roy &

de la Reine, si doctement fabriquées au Louvre.

Or encore qu'un Architecte n'ait pas besoin d'observer tous ces mouvemens qui engendrent la beauté & la grace, quand il n'est question que d'ordonner des appartemens, des pilastres, des colomnes, & des principales parties qui composent un bastiment; néanmoins il ne laisse pas de communiquer à tout ce qu'il fait cette grace & cette beauté qui se peuvent répandre généralement dans toutes les productions de l'esprit. Car les proportions de toutes les parties qui composent un édifice, en font la beauté corporelle; & la conduite & sage dispensation qui se fait de toutes ses parties par le mouvement de l'esprit de l'Architecte, est ce qui donne toute la grace.

Mais il est vray que tous ceux qui se mélent de bastir, ne conduisent pas leurs ouvrages avec cette raison & cette intelligence qui les rendroit si recommandables. Encore qu'ils n'ayent pas besoin de desseigner aussi parfaitement que les Peintres & les Sculpteurs, il faudroit pourtant qu'ils sceussent du moins la theorie de la Peinture, puisque la lumiere de cét Art est la mesme qui les doit éclairer. Car si les Peintres ont l'avantage de sçavoir bien imiter Dieu dans cette espece de création qu'ils semblent faire en representant tous les corps naturels; l'Architecte n'en fait-il pas de mesme dans la production de ses Ouvrages quand il sçait les rendre beaux, solides & commodes,

puiſque dans la ſtructure de l'univers nous y voyons ces trois nobles qualitez dans un ſi haut luſtre? Et ſi quand les Peintures ſont excellentes, elles charment nos yeux & émeuvent nos affections : de meſme dans l'Architecture, quand toutes choſes y ſont faites avec un bel ordre & une belle ſimetrie, elles élevent noſtre eſprit & portent noſtre ame juſques dans les Cieux.

C'eſt ce qui m'arriva il n'y a pas long-temps en conſiderant cette Chapelle dont je parlois tantoſt. Car en contemplant toutes les parties les unes aprés les autres, & en portant peu à peu mes regards en haut, je me ſentois doucement attiré juſqu'au milieu de la voûte. Il me ſembloit que plus je la regardois, plus elle s'élevoit en l'air, & paroiſſoit ſe ſouſtenir d'elle-meſme. Ainſi je rencontrois dans cét édifice comme la fin & la perfection des choſes que l'art peut produire.

C'eſt de la ſorte qu'en voyant un jour tous ces beaux baſtimens que le Roy fait faire, tout le monde en admirera l'excellence. Et parce que le Louvre ſera orné d'une maniere digne de la grandeur de ce Prince, on y verra ſa vie & ſes actions dépeintes en tant de nobles & diférentes manieres, que la poſterité ne cherchera point ailleurs d'autre ſujet de ſon étude & de ſon admiration.

Icy je finis mon diſcours, & m'eſtant levé, je témoignay à Pymandre qu'il y avoit aſſez long-temps que nous eſtions dans une meſme place, &

que nous pouvions aller faire un tour de promenade : ce qu'il approuva.

Nous sortismes donc pour aller aux Thuilleries, mais nous ne quittasmes nostre entretien de l'Architecture que pour entrer dans un autre de Peinture. Pymandre me parla de celles qui sont au Louvre. Il me fit cent questions sur tous les Ouvrages que l'on fait pour le Roy ; & aprés nous estre entretenus quelque temps de ces beaux Tableaux dont j'ay fait quelques descriptions pour sa Majesté, il me dit : Est-ce que vous n'écrirez jamais de la Peinture, comme il y a si long-temps que vos amis vous en convient, & ne ferez-vous point part au public des connoissances que vous avez d'un Art si excellent ?

Comme je vis qu'il me parloit de la sorte, je me mis d'abord à soûrire en le regardant, mais en suite je luy dis :

Vostre conseil me seroit sans doute avantageux, & seroit encore utile à beaucoup de personnes, si j'avois dequoy répondre au sentiment favorable que vous avez de moy. Mais trouvez bon, s'il vous plaist, que je vous die que vous témoignez n'avoir pas de la Peinture une opinion aussi haute qu'elle le merite. C'est un Art qui embrasse tant de choses, qu'il faut un esprit plus éclairé que le mien pour le pouvoir traiter dignement.

Car vous ne considerez pas, que pour écrire à fond de tout ce qui est necessaire pour faire un excellent Peintre, & pour donner à tout le mon-

de, non ſeulement une idée générale, mais une notion plus particuliere de ce qui concerne cét Art, il faudroit former un deſſein trop vaſte & de trop grande étenduë.

Et pour vous montrer combien ce traité embraſſeroit de choſes, & que je n'ay pas tort de vous dire que c'eſt une entrepriſe qui ſurpaſſe de beaucoup mes forces, je vous feray voir dés à preſent, ſi vous le deſirez, que pour s'en aquiter il ſeroit neceſſaire de traiter doctement diverſes matieres.

Car pour bien expliquer toutes les choſes que j'ay appriſes des plus ſçavans Peintres, il faudroit faire un Ouvrage dont le corps fuſt diviſé en trois principales parties. La premiere, qui traiteroit de la COMPOSITION, comprend preſque toute la theorie de l'Art, à cauſe que l'operation s'en fait dans l'imagination du Peintre, qui doit avoir diſpoſé tout ſon Ouvrage dans ſon eſprit, & le poſſeder parfaitement avant que d'en venir à l'éxécution.

Les deux autres parties qui parleroient du DESSEIN & du COLORIS, ne regardent que la pratique, & appartiennent à l'Ouvrier : ce qui les rend moins nobles que la premiere qui eſt toute libre, & que l'on peut ſçavoir ſans eſtre Peintre.

Pour bien compoſer un Tableau, le Peintre doit donc avoir une ſcience & générale & particuliere de toutes les parties qui y entrent. Et comme il n'y a rien dans la nature qu'il ne doive quelque-

fois repreſenter, il faut auſſi qu'il ait une connoiſſance parfaite de tous les corps naturels avant que d'entreprendre d'en faire l'image. Mais il doit ſe ſouvenir qu'encore que l'art de portraire s'étende ſur tous les ſujets naturels tant beaux que difformes, toutefois quand il viendra à l'éxécution, s'il veut tenir rang entre les plus habiles, il eſt obligé de faire choix de ce qu'il y a de plus beau : car encore que les corps naturels luy ſervent de modele, néanmoins comme ils ne ſont pas tous également beaux, il ne doit conſiderer que ceux qui ſont les plus parfaits.

Mais parce que ſouvent on peut ſe tromper dans ce choix des belles choſes, il me ſemble qu'il faudroit dire en premier lieu ce que c'eſt que la Beauté, & en quoy elle conſiſte, principalement dans le corps humain, qui eſt le plus parfait ouvrage que Dieu ait fait ſur la terre. Et comme il eſt conſtant qu'elle procede de la proportion des parties, comme je vous diſois tantoſt, il faudroit parler enſuite de ce qui eſt neceſſaire dans chacune de ces parties pour produire cette proportion admirable, afin que le Peintre en ayant une exacte connoiſſance, puiſſe égaler à ſon ſujet la beauté de ſes figures lors qu'il viendra à deſſeigner ſur le naturel; & l'on ſe réſerveroit à traiter des meſures dans la ſeconde partie, où l'on parleroit du Deſſein.

Comme un Tableau eſt l'image d'une action particuliere, le Peintre doit ordonner ſon ſujet & diſtri-

& diſtribuer ſes figures ſelon la nature de l'action qu'il entreprend de repreſenter. Et parce que ce Tableau eſt ou une invention nouvelle du Peintre, ou une hiſtoire, ou une fable déja décrites par les Hiſtoriens ou par les Poëtes, il faudroit faire voir de quelle ſorte il doit traiter tous ces diférens ſujets, & comment il y doit exprimer les mouvemens du corps & de l'eſprit. On parleroit meſme des Paſſions de l'Ame, eſtant une partie qui bien que dépendante du deſſein, doit eſtre toute entiere dans l'idée du Peintre, puis qu'elle ne ſe peut bien copier ſur le naturel.

Il faudroit enſeigner enſuite à bien obſerver la convenance en toutes ſortes de ſujets. Pour cét effet il ſeroit beſoin de faire voir au moins comme le Peintre doit avoir connoiſſance de l'Hiſtoire & de la Fable; de la Religion des anciens peuples; des mœurs & des façons de vivre des diverſes nations; de leurs Dieux, de leurs temples, de leurs édifices; de leurs ceremonies aux ſacrifices, aux funerailles, aux triomphes, & aux jeux; de leurs diférens habits en paix & en guerre, de leurs armes & de leurs meubles.

Aprés avoir parlé de tout ce qui regarde plûtoſt la theorie que la pratique, mais qui eſt tres-neceſſaire à l'Ouvrier qui veut ſe rendre parfait, on pourroit commencer la ſeconde Partie, qui eſt celle du Deſſein, & auſſi qui d'ordinaire ſert de principe à tous ceux qui veulent apprendre cét Art. Car c'eſt en deſſeignant que l'on jette les pre-

miers fondemens de la Science, ſur leſquels toutes les connoiſſances qui s'aquierent doivent s'établir, parce que ſans cette partie toutes les autres n'ont point de ſolidité.

C'eſt ce qui obligeroit celuy qui feroit une ſi grande entrepriſe, à donner des préceptes pour conduire les apprentifs de degré en degré, comme par la main : & comme il ne ſert de rien à un voyageur de faire de grandes journées, & de voir des provinces & des royaumes, s'il ne conſidere la nature des païs & les mœurs des peuples ; de meſme on devroit montrer de quelle ſorte il faut enſeigner ceux qui commencent cette étude, & les inſtruire des belles choſes, afin qu'en les remarquant ils puſſent les graver dans leur eſprit, & n'y meſler rien qui luy ſoit nuiſible ou inutile.

Il taſcheroit auſſi de leur montrer les chemins les plus ſeurs & les plus faciles pour arriver à leur but, & par des exemples familiers les rendre capables de ſe conduire eux-meſmes dans un travail, qui doit eſtre celuy de toute leur vie. Sur tout il leur feroit connoiſtre, combien les Mathematiques ſont neceſſaires à un Peintre, principalement la connoiſſance de la Geometrie & de la Perſpective, qui doivent ſervir de regle à tout ſon ouvrage.

Il auroit encore à faire voir de quelle ſorte le Peintre doit ſe rendre ſçavant dans cette partie de l'Anatomie qui regarde la connoiſſance des

mufcles, des nerfs, des os, des ligamens, & des apparences des uns & des autres.

Il expliqueroit que le Deffein ayant pour partage la proportion, il la doit garder dans toutes les parties de fon ouvrage; que c'eft à luy à juger de leur convenance, & de la jufte égalité qui doit eftre entre elles; & que de luy dépend la pofition des figures pour eftre mifes fur leur plan, ou pour mieux dire fur leur centre, avec la ponderation ou équilibre qui les peut tenir en eftat: tafchant de faire concevoir autant qu'il eft poffible de quelle forte fe forme cette beauté & cette grace fi excellente dont nous venons de parler; ce je ne fçay quoy qui ne fe peut exprimer, & qui confifte entierement dans le Deffein.

Quant à la troifiéme Partie, qui feroit du Coloris: aprés avoir parlé de la nature des couleurs, de l'union & de l'amitié qu'elles ont entre elles, il faudroit montrer de quelle forte elles doivent eftre employées pour produire ces beaux effets de clair & d'obfcur qui aident à faire paroiftre le relief des figures & les enfoncemens dans les tableaux.

Il faudroit traiter de cette Perfpective qu'on appelle aërienne, qui n'eft autre chofe que l'affoibliffement des couleurs par l'interpofition de l'air; de ces accidens du Lumineux & du Diaphane qui fe remarquent dans la Nature, & des obfervations qu'on y doit faire; des diférentes Lumieres tant des corps illuminans que des corps illuminez; de

leurs réfléxions, de leurs ombres; des erreurs que les Peintres font ſouvent en peignant aprés la boſſe éclairée par des jours particuliers; des diférentes viſions ou aſpects ſelon la poſition du regardant ou des choſes regardées; des apparences des corps dans l'eau; de ce qui produit cette force, cette fierté, cette douceur, & ce précieux qui ſe trouvent dans les tableaux bien coloriez; des diverſes manieres de Coloris, tant aux figures qu'aux païſages, & de celle qu'on doit ſuivre comme la plus excellente. Et enfin il faudroit accompagner ces enſeignemens de quelques exemples, où l'on feroit voir la beauté & la perfection de ces trois parties, COMPOSITION, DESSEIN, & COLORIS.

Jugez, je vous prie, de quelle étenduë ſeroit ce travail; & ſi vous devez vouloir que j'entreprenne un Ouvrage, qui non ſeulement demanderoit la capacité du plus ſçavant Peintre de noſtre ſiecle, pour parler de toutes ces choſes ſelon les termes de l'Art, mais qui pour parler avec grace de cette Peinture, qui repreſente ſi noblement tous les objets par la vivacité de ſes couleurs, auroit encore beſoin d'une plume auſſi ſçavante & auſſi docte que devroit eſtre le Pinceau qui pourroit donner cét agrément & cette force qu'on recherche dans les tableaux.

Ne pouvant donc pas m'engager dans une entrepriſe ſi diſproportionnée à mes forces, ne trouvez pas, s'il vous plaiſt, étrange ſi je ne me rends

pas à vos perſuaſions, & ſi je vous dis que vous ne devez pas attendre de moy un Ouvrage qui réponde au deſſein que je viens de vous tracer. Je ſerois meſme bien faſché que vous euſſiez la penſée que par ce que je viens de vous dire, j'aye eû intention d'en établir des regles, & donner des enſeignemens à ces ſçavans hommes qui travaillent aujourd'huy avec tant de ſuccés & de bonheur, & dont quelques-uns d'eux, que j'ay ſouvent entretenus, & de qui j'ay beaucoup appris, ſeroient incomparablement plus capables que je ne le ſuis d'écrire ſur cette matiere.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſe puiſſe rencontrer quelque occaſion qui me donnera peut-eſtre lieu de ſatisfaire en quelque ſorte à voſtre deſir; & alors je ſeray bien-aiſe de vous faire part de ce que j'ay remarqué autrefois pour ma ſatisfaction particuliere ſur toutes ces diverſes parties de la Peinture, ſoit en voyant les tableaux des plus ſçavans Peintres, ſoit dans les divers entretiens que j'ay eûs ſur ce ſujet.

Quand vous ne feriez, me dît alors Pymandre, que quelques obſervations ſur la Peinture, bien qu'elles ne fuſſent pas traitées auſſi amplement que le ſujet le merite, elles ne laiſſeroient pas toutefois de faire voir l'avantage de cét Art pardeſſus les autres. Les Peintres meſme n'auroient pas lieu d'eſtre faſchez que tout le monde appriſt dans vos diſcours à juger de l'excellence de leurs tableaux & de la beauté de leurs figures, & qu'on y

étudiaſt le ſecret de l'Art, afin qu'en connoiſſant la perfection de l'Ouvrage, on faſſe cas de l'Ouvrier.

Ils ont aſſez d'intereſt, luy repartis-je, qu'au moins les perſonnes doctes, & tous les honneſtes gens connoiſſent l'excellence de la Peinture, dont ils ne conſiderent le plus ſouvent que la ſeule ſuperficie, ſans porter leurs penſées juſques dans le fonds de cette Science, qu'on peut dire avoir quelque choſe de divin, puis qu'il n'y a rien en quoy l'homme imite davantage la toute-puiſſance de Dieu, qui de rien a formé cét Univers, qu'en representant avec un peu de couleurs toutes les choſes qu'il a créées. Car comme Dieu a fait l'homme à ſon image, il ſemble que l'homme de ſon coſté faſſe une image de ſoy-meſme, en exprimant ſur une toile ſes actions & ſes penſées d'une maniere ſi excellente qu'elles demeurent conſtamment & pour toûjours expoſées aux yeux de tout le monde, ſans que la diverſité des Nations empeſche que par un langage muet, mais plus éloquent & plus agreable que celuy de toutes les langues, elles ne ſe rendent intelligibles, & ne ſe faſſent comprendre dans un inſtant à chacun de ceux qui les regardent.

Excellence de la Peinture.

Si vous voulez meſme prendre la peine de faire réfléxion ſur les diverſes parties de cét Art, vous avoûërez qu'il fournit de grands ſujets de mediter ſur l'excellence de cette premiere lumiere d'où l'eſprit de l'homme tire toutes ces belles idées, &

ces nobles inventions qu'il exprime enſuite dans ſes Ouvrages.

Car ſi en conſiderant les beautez & l'art d'un tableau, nous admirons l'invention & l'eſprit de celuy dans la penſée duquel il a ſans doute eſté conceû encore plus parfaitement que ſon pinceau ne l'a pû éxécuter: combien admirerons-nous davantage la beauté de cette ſource où il a puiſé ſes nobles idées? Et ainſi toutes les diverſes beautez de la Peinture ſervant comme de divers degrez pour nous élever juſqu'à cette beauté ſouveraine, ce que nous verrons d'admirable dans la proportion des parties, nous fera conſiderer combien eſt encore plus admirable cette proportion & cette harmonie qui ſe trouve dans toutes les creatures. L'ordonnance d'un beau Tableau nous fera penſer à ce bel ordre de l'Univers. Ces lumieres & ces jours que l'Art ſçait trouver par le moyen du mélangé des couleurs, nous donneront quelque idée de cette lumiere éternelle, par laquelle & dans laquelle nous devons voir un jour tout ce qu'il y a de beau en Dieu & dans ſes creatures. Et enfin quand nous penſerons que toutes ces merveilles de l'Art qui charment icy-bas nos yeux & ſurprennent nos eſprits, ne ſont rien en comparaiſon des idées qu'en avoient conceû ces Maiſtres qui les ont produites: combien aurons-nous ſujet d'adorer cette ſageſſe éternelle qui répand dans les eſprits la lumiere de tous les Arts, & *S. Aug. de ver. Relig.*
qui en eſt elle-meſme la loy éternelle & immua-

ble? Cette lumiere est la lumiere d'une ſageſſe infiniment ſuperieure à la lumiere de tous les eſprits créez, comme elle le dit elle-meſme par ſon Prophete: *Mes penſées ne ſont pas comme vos penſées, ni mes voyes comme vos voyes; mais il y a autant de diſtance entre mes voyes & vos voyes, entre mes penſées & vos penſées, qu'il y en a entre le Ciel & la Terre.*

Iſaïe c. 55. v. 8.

S. Jean Chryſ.

Lors que Dieu créoit les Aſtres, dit un grand Saint, *les Anges chantoient des Cantiques à ſa loüange en admirant le nombre, la beauté, la ſituation, la varieté, les graces, l'éclat, l'harmonie, & toutes les autres perfections de ces corps ſublimes dont ils connoiſſent l'excellence beaucoup mieux que nous.* Quand donc nous conſiderons dans les ouvrages de l'eſprit humain tant de beautez, tant de graces & tant de charmes, plus noſtre connoiſſance nous en fait remarquer les perfections, & plus nous nous trouvons obligez de loüër celuy qui fait ces merveilles ſur la terre, comme il a fait ces autres merveilles dans les Cieux.

Aprés cela je demeuray quelque temps ſans parler. Mais Pymandre trouvoit tant de douceur dans cét entretien, qu'il prit occaſion de me dire: Au moins ſi vous n'eſtes pas encore réſolu de ſatisfaire au deſir de vos amis, apprenez-moy, je vous prie, l'hiſtoire de ces ſçavans Peintres dont vous me diſiez il y a quelque temps de ſi belles choſes; car je n'ay pas oublié tout ce que vous rapportaſtes alors à leur avantage, & que vous me promiſtes de me faire un diſcours de l'origine de la Peinture & de ceux qui ont excellé en cét Art. Si depuis

depuis ce temps-là nous n'avons pas rencontré une occasion favorable pour cela, il vous est bien aisé à present de vous aquiter de vostre promesse, & de poursuivre ce que vous aviez commencé sur ce sujet : car pourveû que cela ne vous incommode pas, il me semble que nous ne pouvons mieux employer le reste de la journée qu'à cét agreable entretien.

Il ne tiendra pas à moy, luy répondis-je, que vous ne soyiez satisfait. Je commençay donc ainsi mon discours.

Origine de la Peinture.

Comme tous les Arts ont esté fort grossiers & fort rudes dans leur naissance, & ne se sont perfectionnez que peu à peu, & par une grande application : il ne faut pas douter que celuy de la Peinture aussi-bien que tous les autres n'ait eû un commencement tres-foible, & ne se soit augmenté que dans la suite des temps. Mais comme la Peinture est assûrément fort ancienne, il est difficile de bien connoistre son origine. Pour moy, je ne doute pas qu'elle ne soit née avec la Sculpture ; & que le mesme esprit qui enseigna aux hommes à former des images de terre ou de bois, ne leur apprit aussi en mesme-temps à tracer des figures sur la terre ou contre les murailles.

Si on vouloit ajouster foy à quelques Ecrivains, on pourroit croire qu'Enos fils de Seth, fut le premier qui forma des images pour porter les peuples à adorer une Divinité. Mais parce qu'il n'y a gueres d'apparence de s'arrester à cette opinion,

je vous diray ſeulement, qu'aprés le Deluge Promethée fils de Japhet fut le premier qui inventa la maniere de faire des images de terre cuite ; & comme il eſtoit homme de grand eſprit, il fut en une merveilleuſe eſtime parmi les Peuples d'Arcadie, où par ſa conduite il apprit à ces Barbares à vivre civilement, & par l'excellence de ſon eſprit fit valoir ſon Art, qui commença peu à peu à ſe répandre dans le monde: ce qui a donné lieu aux fables des Poëtes.

S. Aug. lib. 18. de Civit. c. 8.

Cependant, interrompit Pymandre, l'on a obſervé que Nynus a eſté le premier qui a rendu les Statues célebres. Car aprés avoir fait les funerailles de Belus ſon pere, que les Aſſyriens nommerent Saturne, & qui fut le premier Roy de Babylone, il en fit tailler une image, afin d'adoucir par cette repreſentation, la douleur qu'il reſſentoit de ſa mort.

Alors me ſouvenant de ce que j'ay leû autrefois de la magnificence de Babylone, Ce ne fut pas ſeulement en Sculpture, luy dis-je, que les Babyloniens furent les premiers à faire de grands Ouvrages, puiſque Semiramis ayant fait rebaſtir leur ville, il y avoit une muraille de deux lieuës & demie de tour, dont les briques avoient eſté peintes avant que d'eſtre cuites, & repreſentoient diverſes ſortes d'animaux. Mais cette ſorte de peinture, me dit alors Pymandre, n'eſtoit-elle point ſemblable à ce qu'on appelle Email, & de meſme que celuy dont l'on fait encore à preſent

Diod. Sic. lib. 2. c. 4.

plusieurs ouvrages? Quand cela seroit, repliquay-je, s'ils avoient ce secret-là, il ne faut pas douter qu'ils n'eussent aussi celuy de peindre toute autre chose; & ce que l'Auteur de cette Histoire rapporte dans la suite de son discours nous le peut faire connoistre. Car il dit qu'il y avoit une autre muraille où l'on voyoit plusieurs figures de toutes sortes d'animaux peints & colorez selon le naturel, & qu'il y avoit mesme des tableaux qui representoient des chasses & des combats: cependant, il ne dit point que ces divers tableaux fussent ni faits de brique ni émaillez. De sorte qu'ils pouvoient bien aussi estre peints à fraisque; & c'est par là, ce me semble, qu'on peut juger que l'invention de la Peinture est tres-ancienne: mais je ne vous puis pas dire qui en a esté l'Auteur. Je croy mesme qu'il seroit assez inutile d'en vouloir faire la recherche, puisque nous voyons que tous les Anciens qui en ont écrit sont de diférente opinion. Néanmoins, repartit Pymandre, les Egyptiens qui ont des premiers possedé les Arts & les Sciences, disent que la Peinture estoit parmi eux plusieurs siecles avant qu'elle fust connuë des Grecs. Oüi, luy repliquay-je: mais les Grecs qui n'ont jamais manqué de s'attribuer, autant qu'ils ont pû, la gloire des Sciences & des Arts, écrivent aussi que ce fut à Scicyone ou à Corinthe que la Peinture commença de paroistre. Mais à vous dire vray, les uns & les autres s'accordent si peu touchant celuy qui en fut l'Inventeur, que l'on ne

ſçauroit qu'en croire : ils conviennent tous ſeulement que le premier qui s'aviſa de deſſeigner, fit ſon coup d'eſſay contre une muraille en traçant l'ombre d'un homme que la lumiere faiſoit paroiſtre. Et pour donner plus de beauté à cette hiſtoire, il y en a qui ont écrit que l'Amour, qui en effet eſt le grand maiſtre des inventions, fut celuy qui trouva celle-cy, & qui apprit à une jeune fille le ſecret de deſſeigner,en luy faiſant marquer l'ombre du viſage de ſon Amant, afin d'avoir une copie des traits de la perſonne qu'elle aimoit. Cependant nous ignorons le nom de celuy qui réduiſit cette invention en pratique, & en fit un Art qui eſt depuis devenu ſi noble & ſi excellent. Les uns veulent que ç'ait eſté un Philocles d'Egypte; les autres un certain Cleante de Corinthe; & d'autres qu'Ardice Corinthien & Thelephanes de Chiarenia au Peloponeſe, ayent commencé à deſſeigner ſans couleurs & avec du charbon ſeulement, & que le premier qui ſe ſervit d'une couleur pour peindre, ait eſté un Cleophante de Corinthe, qui pour cela fut ſurnommé MONOCROMATOS. Ce fut donc ce Cleophante, interrompit Pymandre, qui apporta auſſi la Peinture en Italie, lors qu'il y vint avec le pere du premier Tarquin, pour éviter la perſecution de Cipſelle Roy de Corinthe? La Peinture, luy repliquay-je, eſt encore plus ancienne que cela en Italie; & ce ne peut eſtre ce Cleophante dont vous parlez qui l'y ait apportée, quoy-qu'à la ve-

rité, il ſe trouve quelques Hiſtoriens qui ont eû la meſme penſée. Mais ils avoûent néanmoins, que dés ce temps-là il y avoit dans la ville d'Ardée prés de Rome des tableaux peints contre les murailles d'un Temple, qui eſtoient faits long-temps avant que Rome fuſt baſtie, & dont les couleurs s'eſtoient pourtant ſi bien maintenuës, qu'ils ſembloient fraiſchement achevez ; & que dans Lavinie, avant la fondation de Rome, il y avoit auſſi deux tableaux, qui repreſentoient, l'un Athalante, & l'autre Helene. Et ainſi vous pouvez juger que ce Cleophante qui alla avec Demeratus n'eſtoit point celuy qui trouva l'invention des couleurs ; & qu'il faudroit meſme, ſi cela eſtoit, que les Latins euſſent eû la Peinture long-temps avant que les Grecs en euſſent eû connoiſſance. Mais parce que dans la recherche d'une choſe dont la memoire a eſté obſcurcie par tant d'années, & dont les Ecrivains ſont ſi diférens dans leurs opinions, il eſt bien difficile d'en découvrir la verité : il faut ſe contenter de ſçavoir ſeulement les choſes qui ſont les plus connuës, & qui paſſent pour veritables.

Des premiers Peintres.

Je ne vous parleray donc point de HYGIE'NONTE's, de DINIAS, ni de CHARMAS, qu'on dit encore avoir eſté des premiers à portraire d'une ſeule couleur. Je ne vous diray rien non plus de cét EUMARUS d'Athenes, qui peignit les hommes & les femmes d'une diférente maniere ; ni de ſon Diſciple CIMON Cleonien,

qui trouva les racourcissemens dans les corps, & qui commença à les poser en diverses attitudes & postures: car auparavant luy les figures n'avoient nulle action, & il fut le premier qui representa les jointures des membres, les veines du corps, & qui contrefit les diférens plis des draperies.

BULARCHUS.

Romulus mourut en la 2. année de la 16. Olympiade, l'an du monde 3269. & devant la naissance de Jesus-Christ 715.

Mais je vous diray qu'on tient pour certain que dés le temps de Romulus, Candaule surnommé Myrsilus Roy de Lydie, & le dernier de la race des Heraclides, acheta au poids de l'or un tableau de la façon du Peintre BULARCHUS, où la Bataille des Magnesiens estoit representée. Cependant par le prix de ce tableau qui estoit tres-considerable, & par l'estime qu'il a eüë, il y a bien apparence que cét Art estoit déja fort avancé.

PANOEUS.

L'an du monde 3535. & devant Jesus Christ 449.

PANOEUS frere de Phidias parut avec estime en la 83. Olympiade. Il peignit cette fameuse journée de Marathon, où les Atheniens défirent en bataille rangée toute l'armée des Perses; & quoyque tous les Chefs de part & d'autre y fussent fort bien representez, néanmoins POLYGNOTUS Thasien, venant en suite fut le premier qui mit l'expression dans les visages, & qui donnant je ne sçay quoy de plus libre & de plus gay à ses figures, quitta tout-à-fait l'ancienne façon de peindre, dont la maniere estoit barbare & pesante. Il prit plaisir principalement à representer les femmes; & ayant trouvé le secret des couleurs

POLYGNOTUS.

vives, il les veſtit d'habits éclatans & agreables, fit leurs coeffures diférentes, & les enrichit de nouvelles parures.

Cette belle maniere éleva beaucoup l'Art de la Peinture, & donna une grande réputation à Polygnotus, qui aprés avoir fait pluſieurs Ouvrages à Delphes, & ſous un Portique d'Athenes, dont il ne voulut recevoir aucun payement, fut honoré par le Conſeil des Amphictions du remerciement ſolennel de toute la Grece, qui pour témoignage de ſa reconnoiſſance luy ordonna aux dépens du public des logemens dans toutes ſes villes.

Au meſme-temps que Polygnotus travailloit à ce Portique, il y avoit un certain MYCON qui peignoit auſſi dans ce meſme lieu, & qui, moins généreux que luy, prit de l'argent de ſes Ouvrages, dont il ne receût pas auſſi tant d'honneur. MYCON

Environ la 90. Olympiade parurent AGLAOPHON, CEPHISSODORUS, PHRILUS, & EVENOR, pere & maiſtre de Parrhaſius, dont nous dirons quelque choſe en ſuite. Tous ces Peintres furent veritablement excellens en leur Art; mais je ne m'y arreſteray pas, pour parler d'APPOLLODORE Athenien, qui vivoit avec grande eſtime dans la 93. Olympiade. AGLAOPHON. *L'an du monde 3563 devant Jeſus-Chriſt 421.*

Ce fut cét Appollodore qui commença d'obſerver la beauté de tous les corps pour la repreſenter dans ſes Tableaux, parce qu'avant luy les autres Peintres ſe contentoient de bien reüſſir APPOLLODORE *L'an du monde 3576. devant Jeſus-Chriſt 409.*

dans la reſſemblance, ſans faire chóix des belles parties.

Il fit auſſi paroiſtre dans ſon travail une maniere, qui pour eſtre diférente des autres n'en fut pas moins agreable : car il donna tant de beauté & tant de grace à ſon coloris, qu'il ſurpaſſa tous ceux qui l'avoient précedé.

ZEUXIS.

En la 95. Olympiade, l'an du monde 583. devant Jeſus-Chriſt 401.

ZEUXIS vint en ſuite, qui tira un grand ſecours des Ouvrages d'Appollodore ; & voyant comme ſa belle maniere de peindre eſtoit bien receûë de tout le monde, pouſſé d'une généreuſe émulation, il ſe réſolut de ne laiſſer pas la Peinture au point où il la trouvoit, mais d'y ajouſter encore de nouveaux charmes. En effet, il ſe perfectionna de telle ſorte dans cét Art, & devint ſi excellent Coloriſte, qu'Apollodore admirant ſes Ouvrages, confeſſa qu'il ne ſe pouvoit rien faire de mieux.

Cét Appollodore, interrompit Pymandre, n'eſtoit-il point celuy qui pour marque de l'eſtime qu'il faiſoit de Zeuxis pardeſſus les autres Peintres, compoſa des vers, où il ſe plaignoit que l'Art de la Peinture luy avoit eſté dérobé, & que Zeuxis en eſtoit le raviſſeur ?

C'eſt le meſme, pourſuivis-je : & pour vous dire quelque choſe des plus beaux Ouvrages de Zeuxis, on eſtime particulierement une Athalante, dont il fit preſent aux Agrigentins en Sicile ; un Dieu Pan, qu'il donna au Roy Archelaüs ; & cette admirable figure qu'il peignit pour ceux de Crotone,

tone, en laquelle il fit paroiſtre ce qu'il y avoit de parfait dans les plus belles filles de la Grece. Néanmoins le tableau où il repreſenta un Athlete, fut celuy de tous qu'il eſtima davantage, & qui paſſa dans ſon eſprit pour ſon chef-d'œuvre : car croyant ne pouvoir rien faire de mieux, il oſa bien le propoſer comme un défi aux plus excellens Peintres de ſon temps, en écrivant au bas, qu'il s'en trouveroit ſans doute pluſieurs qui y porteroient envie, mais qu'il ne s'en trouveroit point qui puſt l'égaler. Zeuxis.

Lors qu'il fut devenu fort riche, il ne travailla plus que pour la gloire ; & eſtimant ſes tableaux ſans prix, il les donnoit liberalement aux Princes, & aux villes qui avoient le plus d'admiration pour ſes Ouvrages.

Il eût néanmoins pour concurrent Parrhaſius, qui le vainquit dans une gageure qu'ils avoient faite à qui repreſenteroit le mieux la verité de quelque choſe. Cette Hiſtoire eſt ſi célebre, que chacun ſçait que Zeuxis ayant expoſé en public un tableau où il avoit ſi bien peint des raiſins que les Oiſeaux venoient pour les bequeter, Parrhaſius en fit apporter un autre où eſtoit un rideau ſi artiſtement fait, que Zeuxis y fut trompé le premier ; car le voulant tirer pour voir l'Ouvrage qu'il croyoit eſtre caché au deſſous, il receût la honte de s'eſtre mépris, & avoûa que Parrhaſius l'avoit vaincu.

Je penſe, dît alors Pymandre, que ces Meſſieurs

ZEUXIS. les Hiſtoriens nous en font accroire : car ou les Oiſeaux de ce temps-là avoient les ſens beaucoup moins ſubtils que ceux d'à preſent, ou bien ceux d'aujourd'huy ont bien plus de jugement pour ne ſe méprendre pas, puiſque nous ne voyons point qu'il y en ait qui s'arreſtent non ſeulement à des fruits peints ſur une toile, mais meſme à ceux qui ſont de relief, & qui ont la forme & la couleur des fruits naturels.

Si vous croyez, repartis-je, en riant, que les Oiſeaux de ce temps-cy ayent plus de diſcernement que ceux du temps dont je parle, il faut donc croire auſſi que les hommes d'alors avoient la veuë moins délicate que ceux d'à preſent, puiſque Zeuxis luy-meſme tout habile qu'il eſtoit ſe trompa au tableau de Parrhaſius. Mais eſtant difficile de donner ſon jugement ſur les Ouvrages de ces anciens Peintres, puis qu'il ne nous en reſte rien que nous puiſſions confronter avec les Modernes, je penſe qu'il nous eſt libre d'en avoir telle opinion que bon nous ſemble. Néanmoins comme l'on voit encore aujourd'huy certaines Peintures qui trompent les yeux des hommes & le ſentiment des beſtes, je ne croy pas que l'on doive douter que celles de ces Anciens ne fiſſent un ſemblable effet, puiſque meſme il y a des tableaux fort mediocres en bonté, qui ſe trouvent propres à tromper la veüë de ceux qui les voyent, plûtoſt que ne feroient d'autres Ouvrages plus excellens.

Or pour reprendre mon discours, je vous diray que comme l'on a trouvé avec le temps beaucoup de choses qui manquoient aux Arts, l'on y a aussi corrigé plusieurs défauts. Car si l'on demeuroit dans la seule imitation, dit Quintilien, & qu'il ne fust pas permis d'ajouster aux choses déja commencées, la Peinture seroit encore dans ce premier estat, où elle n'avoit simplement que le dessein & les contours. ZEUXIS.

Ce PARRHASIUS dont je viens de parler augmenta beaucoup cét Art. Il fut le premier qui observa la simetrie, & qui fit paroistre de la vie, du mouvement, & de l'action dans ses figures. Il trouva le moyen de bien representer les cheveux. Il s'étudia à donner de l'expression aux visages; & Pline remarque qu'il estoit celuy de tous les Peintres de son temps qui avoit le mieux sceû arrondir les corps, & fait fuir les extrémitez pour faire paroistre le relief. PARRHASIUS.

Il fit plusieurs tableaux, & entre autres il y en avoit un à Rome qui representoit le Grand-Prestre de Cybelle, dont l'Empereur Tibere faisoit grand cas, & qu'il avoit acheté soixante sesterces. *Environ mille écus de nostre monnoye.* Mais la vanité insupportable de ce Peintre diminuoit beaucoup de l'estime qu'on avoit de luy: car semblable à plusieurs de ces Ouvriers d'aujourd'huy il se loûoit sans cesse luy-mesme, & ne pouvoit souffrir qu'on ne le préferast pas à tous les autres. Il estoit toûjours vestu d'une maniere particuliere; & pour estre encore plus respecté, il

ſe diſoit eſtre de la race d'Apollon, faiſant croire qu'il avoit ſouvent communication avec Hercule qui luy apparoiſſoit en dormant, & que le tableau qu'il en avoit fait eſtoit tout ſemblable au naturel. Cependant ayant fait un tableau d'Ajax, Thimante le ſurpaſſa par un autre Ouvrage qu'il fit; & dans la colere qu'il en eût, il dit avec ſa vanité ordinaire, que ſon plus grand déplaiſir eſtoit de voir que ſon Ajax fuſt ſurmonté par un homme indigne de remporter cette gloire.

Ce tableau eſtoit à Lyndos, ville ſituée dans l'Iſle de Rhodes.

Mais ce n'eſtoit pas le ſentiment de tous ceux de ce temps-là. Ils eurent beaucoup moins d'eſtime pour luy que pour THIMANTE; car ce dernier eſtoit un homme d'eſprit & de jugement, qui faiſoit tous ſes Ouvrages avec art & avec ſcience.

THIMANTE.

Le tableau qu'il fit d'un Cyclope & celuy du ſacrifice d'Iphigenie ont eſté ſi célebres & ſi loûez par les meilleures plumes de l'Antiquité, qu'il n'y a perſonne qui ſur le rapport des Hiſtoriens n'en conçoive une eſtime tres particuliere.

EUXENIDAS.

En ce meſme temps vivoit EUXENIDAS qui fut maiſtre D'ARISTIDE, & EUPOMPE de qui Pamphile fut diſciple.

PAMPHILE.

Ce PAMPHILE eſtoit natif de Macedoine, & fut celuy qui joignit à l'art de la Peinture l'étude des belles Lettres. Il en tira un ſi grand ſecours, qu'il aquit une réputation extraordinaire.

Entre tant de belles Sciences qu'il poſſedoit, il ſçavoit parfaitement les Mathematiques; & les

croyoit ſi neceſſaires pour la Peinture, qu'il diſoit ſouvent qu'un Peintre qui les ignore ne peut eſtre parfaitement ſçavant dans ſa profeſſion. PAMPHILE.

Mais remarquez, s'il vous plaiſt, que le merite des perſonnes honore les Arts & les Sciences, de meſme que les Sciences & les Arts rendent recommandables les perſonnes qui les poſſedent. Car lors qu'un homme n'excelle pas ſeulement en ſon Art, mais qu'il a encore d'autres belles qualitez, il ſe fait un rejaliſſement de ſon merite ſur l'Art dont il fait profeſſion qui donne de la nobleſſe à ſes Ouvrages. C'eſt pourquoy comme Pamphile n'eſtoit pas un homme du commun; qu'il avoit l'eſprit éclairé de pluſieurs ſciences & de belles notions qui le faiſoient rechercher de tout le monde, il donna un ſi haut éclat à l'Art de la Peinture, que meſme les perſonnes de condition deſirerent de s'inſtruire dans une ſcience où ils trouvoient tant de beautez & de charmes.

Il ne refuſa pas ſon aſſiſtance à ceux qui voulurent apprendre de luy: mais afin que cét Art ne tombaſt pas dans le mépris qu'on fait d'ordinaire des choſes qui ſont fort communes, il obtint par ſon credit qu'il n'y auroit que les enfans des Nobles qui s'exerceroient à la Peinture, & qu'on défendroit aux eſclaves de s'en meſler; ce qui fut fait par un Edit public, premierement à Scicyone, & en ſuite par toute la Grece.

Il eût pour diſciples MELANTHIUS, & APPELLE, qui mit la Peinture à un ſi haut point, MELANTHIUS. APPELLE.

APPELLE.

que depuis luy il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait pû atteindre à la perfection où il arriva. Je ne m'arreſteray point à vous parler du premier, ni de deux autres qui eſtoient aſſez en vogue en la 107. Olympiade. Je vous diray ſeulement que le fameux Appelle vint depuis, & qu'il a excellé de telle ſorte dans la Peinture, que ſa réputation en ſera immortelle.

Echion & Therimachus.

Il commença de paroiſtre en la 112. Olympiade, l'an du monde 3652. devant Jesus Chriſt 332.

Le lieu de ſa naiſſance fut dans l'Iſle de Coos; & je ne doute pas qu'il ne tiraſt ſon origine d'une maiſon noble, puis qu'il avoit eſté inſtruit par Pamphile qui ne recevoit pour diſciples que des perſonnes de cette condition, dont il prenoit pour les inſtruire des ſommes preſque incroyables. Veritablement Appelle n'eût pas ſujet de plaindre ni ſon argent ni ſon temps. Son naturel eſtoit ſi beau, que ne ſe contentant pas de pratiquer les inſtructions d'un ſi ſçavant Maiſtre, ſon ambition le porta juſqu'à ſurmonter tous ceux de ſon temps; & il y travailla de telle ſorte, qu'il parut entre eux comme un miracle.

Je ne ſçay ſi je vous dois parler davantage de cét homme merveilleux, puis que ſa réputation eſt ſi grande, qu'il ſeroit inutile de vous en entretenir plus long-temps.

Tout ce que vous rapporterez, dît Pymandre, me ſera toûjours non ſeulement tres-utile, mais encore fort agréable, quand meſme j'en aurois déja connoiſſance: c'eſt pourquoy ne me cachez rien, je vous prie, de ce que vous ſçavez de ces

grands hommes, si vous ne voulez diminuer le plaisir que je reçois en vous entendant discourir. APPELLE.

Je vous diray donc, puis que vous le voulez, continuay-je, que les Ouvrages d'Appelle n'estoient pas simplement accomplis dans ces belles parties de l'Ordre, du Dessein & du Coloris. Car outre qu'il estoit abondant en Inventions, sçavant dans la Proportion & dans les Contours, charmant & précieux dans le Coloris, il avoit encore cela pardessus les autres Peintres, qu'il donnoit une beauté extraordinaire à ses Figures; & par un bonheur tout particulier, il fut le premier & presque le seul qui receût du Ciel cette science toute divine, qui sçait comme inspirer la grace, & donner ce je ne sçay quoy de libre, de vif, de rare, ou pour mieux dire, de celeste, qui ne se peut enseigner, & que les paroles mesme ne sont pas capables de bien exprimer.

Il me souvient, interrompit Pymandre, que ce Peintre est un de ceux qui a laissé le plus d'Ouvrages aprés sa mort. Car du temps de Pline, il y avoit encore à Rome plusieurs tableaux de sa main que l'on avoit en grande estime; & j'ay remarqué que l'on faisoit particulierement estat d'une Venus sortant de la mer nommée à cause de cela ANADYOMENE', que l'Empereur Auguste dédia dans le Temple de son pere; & je pense aussi que ce fut à la gloire de ce tableau qu'Ovide fit ces deux Vers:

APPELLE.

Si Venerem Coïs numquam pinxisset Apelles,
Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.

Ce n'est pas de ce tableau-là, repliquay-je, dont Ovide entend parler; mais c'est d'une autre Venus qu'Appelle avoit commencée pour les habitans de Coos, qui, à ce qu'on dit, surpassoit de beaucoup la premiere, tant dans la force du dessein, que dans la beauté du coloris. Mais la mort de cét homme incomparable fut cause que cét Ouvrage demeura imparfait, qui néanmoins se trouva si excellent, que nul ne fut jamais assez hardi pour entreprendre d'achever ce qui en restoit à faire.

Entre les tableaux dont Rome faisoit le plus de montre dans ses lieux publics & dans ses temples, aprés s'estre enrichie des dépoüilles des autres nations, ceux d'Appelle tenoient toûjours le premier rang; & vous aurez peut-estre remarqué que l'Empereur Auguste avoit une estime toute particuliere pour deux tableaux que ce Peintre avoit faits. Dans l'un il avoit representé Castor & Pollux, l'image d'une Victoire, & le portrait d'Alexandre; & dans l'autre il avoit peint ce grand Monarque comme triomphant du Dieu de la Guerre, qui ayant les mains liées derriere le dos suivoit le char de son Triomphe. Il me souvient d'avoir leû en quelque endroit que l'Empereur Claude fit effacer de ce tableau le visage d'Alexandre pour y mettre celuy d'Auguste. On voyoit encore dans le Temple d'Antoine une

image d'Hercule de la main de ce grand homme : mais le portrait qu'il fit d'Alexandre tenant un foudre à la main, & qui fut mis dans le Temple de Diane à Epheſe, paſſoit pour une merveille de l'Art. Ce ne fut pas le ſeul portrait qu'il fit de ce Conquerant, qui prenoit ſouvent plaiſir à ſe faire peindre par luy, ſans permettre à nul autre de l'entreprendre, & ſe divertiſſoit meſme quelquefois à le regarder travailler, & à l'entendre parler, parce que ſa converſation n'avoit pas moins de charmes que ſes Ouvrages. APPELLE.

Je ſerois trop long, ſi je voulois vous rapporter tout ce qu'on a écrit d'Appelle. Je vous diray ſeulement qu'encore que cét excellent homme tinſt le premier rang entre tous ceux de ſa profeſſion, il ne laiſſoit pas d'avoûër ſincerement qu'Amphion le ſurpaſſoit dans l'Ordonnance, comme Aſclepiodore dans les Proportions : il rechercha meſme la connoiſſance de Protogene, dont il eſtima tant les Ouvrages, qu'il les rendit recommandables aux Rhodiens, qui avant cela ne les conſideroient pas.

PROTOGENE.

Ce PROTOGENE eſtoit natif d'une ville de la Cilicye nommée Caunus, & ſujette aux Rhodiens. Il vécut au commencement fort pauvrement, parce que ſon deſir d'apprendre luy faiſoit employer tout ſon temps à étudier, ne travaillant pas comme pluſieurs autres à faire promptement des tableaux pour en tirer de l'argent. On ne ſçait qui fut ſon Maiſtre : mais il avoit plus de

PROTOGENE.

cinquante-cinq ans lors qu'il commença d'eſtre en réputation; encore ne peignoit-il alors que des navires ſeulement. Le plus eſtimé de tous ſes Ouvrages fut un Jalyſus, lequel a eſté long-temps conſervé à Rome dans le Temple de la Paix. On écrit que pendant qu'il travailloit à ce tableau il ne vivoit que de lupins trempez, de crainte que les vapeurs que les autres viandes envoyent d'ordinaire au cerveau, ne diminuaſſent la force de ſon eſprit, & n'offuſquaſſent cette belle imagination qui le faiſoit réüſſir ſi heureuſement. Ce fut ce tableau qui ſurprit ſi fort Appelle, qu'il confeſſa que c'eſtoit la plus belle choſe du monde. Il dit néanmoins pour ſe conſoler, qu'il y manquoit encore cette grace, que luy ſeul ſçavoit donner ſi parfaitement à ſes ouvrages. Protogene, pour conſerver la durée de ce tableau, le couvrit de quatre couleurs, afin que le temps en effaçant une, il s'en trouvaſt une autre qui fuſt toute fraiſche.

Fils de Cercaphus, & fameux chaſſeur, qui fit baſtir une ville dans l'Iſle de Rhodes à laquelle il donna ſon nom.
Strab. lib. 14.

Je penſe qu'il n'eſt pas beſoin que je m'arreſte à vous décrire ce tableau. Je vous diray ſeulement qu'entre autres choſes on y voyoit un chien, à la perfection duquel l'art & la fortune avoient également contribué. Car Protogene eſtant en colere de ne pouvoir aſſez bien repreſenter à ſon gré l'écume qui ſort de la gueule des chiens lors qu'ils ſont fort échauffez, il jetta par dépit ſon pinceau contre ſon Ouvrage, & vit alors qu'en un moment le hazard avoit produit tout ce

que ſon art n'avoit pû faire en beaucoup de temps. PROTOGE-NE.

Je croyois, interrompit Pymandre, avoir oüi dire que cét accident eſtoit arrivé en peignant un cheval. Il eſt vray auſſi, répondis-je, que Protogene n'a pas eſté le ſeul qui a receû de la fortune un ſecours ſi favorable. Car la meſme choſe arriva au Peintre Neacles, lors qu'il vouloit, comme vous le dites, repreſenter l'écume d'un cheval. Mais pour achever ce que j'ay à vous dire de Protogene, ce tableau de Jalyſus dont j'ay parlé fut le ſalut de toute la ville de Rhodes lors que Demetrius l'aſſiegea. Car ne pouvant eſtre priſe que du coſté où eſtoit la maiſon de Protogene, ce Roy aima mieux lever le ſiege que d'y mettre le feu, & de perdre un Ouvrage ſi admirable. Et ayant ſceû que meſme pendant le ſiege Protogene ſe tenoit dans une petite maiſon qu'il avoit hors de la ville, où nonobſtant le bruit des armes, des tambours & des trompettes il travailloit avec un eſprit tranquille, il le fit venir, & luy demanda s'il oſoit bien demeurer ainſi à la campagne, & ſe croire en ſeûreté au milieu des ennemis des Rhodiens. A quoy il luy repartit qu'il ne croyoit pas eſtre en aucun peril, parce qu'il ſçavoit bien qu'un grand Prince comme Demetrius ne faiſoit la guerre qu'à ceux de Rhodes & non pas aux Arts. Ce qui plut ſi fort à ce Conquerant, que depuis il n'eût pas moins d'eſtime pour ſa perſonne que pour ſes ouvrages.

PROTOGENE.

Une marque de la tranquillité toute extraordinaire de l'eſprit de Protogene, eſt qu'en ce temps-là, & au milieu des troubles de cette guerre, il fit ce fameux tableau d'un Satyre joüant d'un flageolet & appuyé contre une colomne : ce qui fut cauſe qu'on le nomma ANAPAVOMENOS. L'on dit qu'il avoit repreſenté ſur la colomne une caille ſi bien faite, qu'on vit pluſieurs de ces oiſeaux voltiger à l'entour d'elle.

C'eſt à dire : Le Satyre ſe repoſant.

Alors regardant Pymandre qui ſoûrioit, Je croy bien, luy dis-je, que vous n'ajouſterez pas plus de foy à cette hiſtoire qu'à celle des Ouvrages de Zeuxis & de Parrhaſius : mais comme je n'ay pas entrepris de vous perſuader, il me ſuffit de vous divertir par le recit de pluſieurs choſes extraordinaires, où voſtre eſprit eſt entierement libre de prendre tel parti que bon luy ſemblera.

Vous ſçaurez donc que Protogene fit encore pluſieurs autres tableaux fort eſtimez ; & qu'outre la Peinture qu'il ſçavoit ſi parfaitement, il travailla auſſi à des figures de bronze.

ARISTIDE.

En ce meſme temps vint ARISTIDE. Il eſtoit de Thebes, & quoy-que veritablement ſon coloris ne fuſt pas ſi agreable, & qu'il travaillaſt d'une maniere un peu ſeche, il avoit néanmoins d'autres parties qui luy ont donné rang entre les plus grands perſonnages.

Pymandre m'interrompant, dît, Il me ſemble que vous oubliez à parler de cét Aſclepiodore, dont vous m'avez dit qu'Appelle faiſoit tant de

cas. C'eſt, repliquay-je, que je ne ſuis pas encore arrivé à luy, car je taſche autant qu'il m'eſt poſſible de garder un ordre dans les choſes que j'ay à vous dire de ces anciens Peintres. Que ſi vous jugez que les obſervations que je fais ne ſoient pas tout-à-fait à propos, ou qu'elles ſoient trop longues, prenez-vous-en à vous-meſme, qui dés le commencement m'avez engagé à remarquer le temps auquel ces grands hommes ont paru. En verité, répondit Pymandre, cette remarque particuliere m'eſt fort agreable; auſſi ne m'en plains-je pas; au contraire je la trouve tres-neceſſaire au deſſein que j'ay d'apprendre de vous, ſelon la ſuite des années, de quelle ſorte la Peinture eſt venuë à ſa derniere perfection; & je n'ay eû autre penſée en vous interrompant, que de vous avertir d'une choſe que j'avois peur qui ſe fuſt échapée de voſtre memoire. ARISTIDE.

Afin donc, repartis-je, de ſuivre l'ordre que j'ay tenu juſqu'à cette heure, vous ſçaurez que cét Ariſtide a paſſé pour eſtre le premier qui a repreſenté le plus parfaitement ſur les viſages toutes les paſſions de l'ame.

Entre ſes tableaux, celuy où il repreſenta la priſe par force d'une ville, luy aquit une gloire merveilleuſe à cauſe des belles expreſſions qu'il y mit. Il peignit auſſi la guerre d'Alexandre contre les Perſes, & cét Ouvrage eſtoit compoſé de cent figures. L'on vit encore de luy quantité d'autres tableaux tres-excellens, dont

plusieurs ont esté long-temps dans Rome. Enfin il fut si parfait dans son Art, & ses pieces furent mises à un si haut prix, que le Roy Attale paya cent talents d'un de ses tableaux.

ASCLEPIODORE.

Quant à ASCLEPIODORE, ses Ouvrages furent fort recherchez à cause de la belle proportion qu'il sçavoit parfaitement donner à ses figures, & l'estime qu'Appelle en faisoit les rendoit encore plus considerables. Il fit douze Portraits des Dieux, dont Mnason Roy d'Elate luy donna trois cens mines d'argent pour chacun.

THEOMNESTUS.

THEOMNESTUS qui vivoit en ce mesme temps eût un don particulier à bien faire les Portraits; & ce mesme Roy d'Elate qui estoit curieux de toutes sortes de tableaux, payoit cent mines d'argent de tous ceux qu'il rencontroit de sa façon.

NICOMAQUE *estoit fils & disciple* d'ARISTODENUS.

NICOMAQUE eût aussi la réputation d'estre tres-sçavant, & fut recommandable par la grande vîtesse avec laquelle il travailloit: car il peignoit d'une maniere si prompte, qu'ayant entrepris un tombeau qu'Aristratus Prince de Scicyone faisoit orner de peintures pour le Poëte Thelestus, il le finit en fort peu de temps, & d'une maniere tres-excellente.

ARISTIDE *&c.*

Il eût pour disciples son frere ARISTIDE, son fils ARISTOCLE, & PHILOXENE, qui peignit pour le Roy Cassandre la Bataille où Alexandre défit Darius. Ce dernier imita son Maistre dans cette prompte maniere de travailler.

L'on peut encore mettre au rang de ceux-là NICOPHANE, qui ne peignit pas ſeulement avec grace & avec politeſſe, mais encore avec force. Il avoit l'eſprit prompt & vif, & prenoir plaiſir à repreſenter les choſes antiques pour n'en pas laiſſer périr la mémoire. En effet, ſoit qu'il copiaſt tout ce qu'il y trouvoit de beau, ou que de luy-meſme il inventaſt les choſes qu'il mettoit au jour, on luy attribuë ce que la Peinture a eû de majeſtueux & de grand. NICOPHANE.

PERSE'E diſciple d'Appelle fut doûé d'un naturel admirable, d'une excellente doctrine, & d'une ſinguliere induſtrie. Il écrivit un Traité de ſon Art qu'il dédia à ſon Maiſtre. PERSE'E.

Ariſtide le Thebain eût auſſi pour diſciples NICEROS & ARISTIPPE; & ce dernier fut le Maiſtre d'ANTHORIDE & d'EUPHRANOR cét homme excellent qui ne fut pas ſeulement Peintre, mais qui ſceût auſſi travailler de Sculpture, & former des figures de marbre, de bronze & d'argent. Il a eſté recommandable pour avoir eſté l'un des premiers qui a ſceû donner aux Heros cette majeſté qui doit paroiſtre dans leur port auſſi-bien que dans leur viſage ; & ce fut luy qui conſidéra la beauté des proportions, & qui en dreſſa des regles. On trouvoit pourtant à dire à ſes figures, de ce qu'elles avoient le corps trop menu, les jointures & les doigts un peu trop gros. NICEROS, ARISTIPPE, ANTHORIDÉ, & EUPHRANOR.

J'oubliois à vous parler de PAUSIAS de Scicyone diſciple de Pamphile. Il fut le premier PAUSIAS.

PAUSIAS. qui commença à peindre les lambris & les voutes des palais ; ce qui jusques alors n'estoit point encore en usage. N'estoit-ce pas ce Peintre, interrompit Pymandre, qui eût tant d'amour pour la bouquetiere Glicere ? Luy-mesme, répondis-je, & il representa dans sa passion cette fille composant une guirlande de fleurs. Ce tableau eût une si grande réputation, que Luculle en acheta la seule copie deux talens dans Athenes.

NICIAS. NICIAS Athenien, qui vint depuis, fut encore en grande estime. Il peignit les femmes en perfection, & entendit fort bien l'arrondissement des figures, pour faire paroistre le relief. Il fit un tableau tres-excellent, où il avoit representé l'Enfer de la mesme sorte qu'Homere l'a décrit. Il en refusa soixante talens, aimant mieux le donner à sa patrie que de le vendre

ATHENION. Il y eût aussi ATHENION Maronite, disciple de Glaucion Corinthien, lequel ne fut pas moins estimé que Pausias : car bien que son coloris fust plus sec & moins agréable, il avoit toutefois beaucoup de science, & ne manquoit pas d'approbateurs. On croit que s'il eust vécu plus long-temps il auroit tenu rang entre les plus excellens Peintres, parce qu'il travailloit avec grand soin, & ne laissoit rien échaper de toutes les belles connoissances qu'il pouvoit aquerir, ayant une industrie particuliere à s'en servir avec grace.

Quoy-que je tasche d'abreger le discours de ces grands Peintres, de crainte de vous estre enfin

trop

trop ennuyeux : néanmoins je ne ſçaurois finir ſans vous parler d'un certain CLESIDES, qui ſemble s'eſtre rendu immortel, autant par ſa haute temerité & par les marques d'un reſſentiment trop hardi, que par la perfection de ſes ouvrages. Car n'ayant pas eſté receû de la Reine Stratonice femme d'Antiochus avec tous les témoignages d'eſtime qu'il croyoit mériter, il fit un tableau où il repreſenta cette Princeſſe d'une maniere fort offenſante pour elle ; & l'ayant expoſé publiquement ſur le port, il ſe ſauva dans un vaiſſeau preſt à faire voile, aſſez content d'avoir par ce moyen ſatisfait ſa vengeance

Clesides

Il eſt donc, interrompit Pymandre, auſſi dangereux d'eſtre mal avec les Peintres qu'avec les Poëtes ; car Platon aſſeûre que Minos Roy de Candie eſtoit un tres-bon Prince, qui n'a eſté maltraité par les Poëtes, que parce qu'il avoit mépriſé leur amitié.

Il ne faut pas que vous en doutiez, repartis-je, puiſque vous ſçavez bien de quelle ſorte Michel-Ange peignit dans ſon Jugement un Prélat Maiſtre des Ceremonies du Pape duquel il avoit eſté offenſé.

Mais pour revenir à Cleſides, la Reine ne ſe mit pas fort en peine du mauvais traitement qu'elle en avoit receû : car quoy-que ſon tableau fuſt injurieux à ſa réputation, elle s'y trouva ſi belle & ſi bien peinte, & l'Ouvrage luy parut ſi accompli, qu'elle aima mieux qu'il demeuraſt ex-

CLESIDES. posé aux yeux de tous, & laisser ainsi subsister les marques de l'affront qui luy estoit fait, que de brusler une Peinture si parfaite.

C'est, dît Pymandre en soûriant, que la plus-part des femmes aiment si fort à paroistre belles, qu'elles pardonnent volontiers toutes les autres injures, pourveû qu'on les flate en cela ; & je m'asseûre que de l'humeur dont estoit cette Reine, le Peintre l'auroit davantage offensée en la peignant laide, qu'en la peignant de la maniere qu'il fit.

THIMOMACHUS. Du temps de Jules Cesar, poursuivis-je, il y eût à Rome un THIMOMACHUS de Bizance qui fit plusieurs tableaux pour cét Empereur, & entre autres un Ajax & une Medée, dont il luy fit payer quatre-vingts talens.

LUDIUS. Un autre Peintre nommé LUDIUS fut en grand credit sous Auguste. Il excelloit principalement en grandes imaginations ; & ce fut luy qui le premier commença de peindre dans les ruës de Rome contre les murailles, y feignant de l'Architecture & toutes sortes de païsages.

Je ne m'arreste pas à vous déduire par le menu une infinité d'autres Peintres qui ont esté en estime, & qui ont eû assez de merite pour laisser leur nom à la posterité. Entre ceux-là plusieurs ont fait de grands ouvrages, & plusieurs aussi se sont

PIRRICHUS. arrestez à travailler en petit. PIRRICHUS est l'un de ceux qui a esté le plus fameux, quoy-qu'il ne s'arrestast qu'à faire de petites choses, & à traiter des sujets fort mediocres, comme à represen-

ter des herbages, des animaux, des boutiques d'artiſans, & autres ſortes de ſujets qui n'ont aucune nobleſſe: auſſi à cauſe de cela il fut ſurnommé RHYPAROGRAPHOS.

PIRRICHUS.

C'eſt à dire: Peintre de choſes baſſes & communes.

C'eſt aſſez, ce me ſemble, d'avoir remarqué les principaux & les plus excellens Maiſtres de l'Antiquité, pour connoiſtre le commencement & le progrés qu'a eû la Peinture.

Il eſt certain que quand les Arts ont ceſſé parmi les Grecs, ils ont commencé à déchoir dans l'Italie; & depuis ce Ludius qui parut ſous Auguſte, & quelques-uns qui ont peint du temps de Neron, nous ne ſçavons plus qui furent ceux qui peignoient dans Rome. Meſme je croy que les memoires en ont eſté perdus, auſſi-bien que les tableaux de ce temps-là, puis qu'il ne reſte plus rien de toute l'Antiquité, ſi ce n'eſt des morceaux à fraiſque qu'on a tirez de la ville Adriane, le peu qui ſe voit à Saint Gregoire, ce qui eſt encore dans les ruines des thermes de Tite, & cette friſe repreſentant un mariage, laquelle eſt dans la Vigne Aldobrandine.

Néanmoins par ce peu-là qui eſt demeuré dans Rome juſques à cette heure, on peut juger de l'excellence de la Peinture ancienne: car l'on reconnoiſt principalement dans cette friſe une meſme idée de beauté que celle qui ſe voit dans les Statues antiques. Mais comme les guerres & les deſaſtres qui ſont arrivez dans l'Italie ont cauſé la perte d'une infinité de belles choſes, il ſemble

aussi que les Arts ont esté comme accablez sous les ruines de la Monarchie Romaine jusques au temps de CIMABUÉ, qui le premier commença de rétablir la Peinture, qui s'est ensuite perfectionnée au point où nous la voyons, par le soin & le travail de tant d'excellens hommes qui sont venus depuis, & desquels nous pourrons dire une autre fois quelque chose.

Voilà quel fut l'entretien que nous eusmes ce jour-là Pymandre & moy : aprés quoy nous sortismes, & nous nous separasmes.



ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

SECOND ENTRETIEN.

PYMANDRE qui dans noſtre derniere converſation avoit écouté avec plaiſir ce que j'avois rapporté de l'origine & du progrés de la Peinture, deſirant de ſçavoir encore comment cét Art s'eſtoit renouvellé, & quels Peintres avoient eû part à ſon rétabliſſement, ne manqua pas dés le lendemain de venir me voir.

Il me trouva comme je conſiderois les deſſeins de quelques ouvrages qu'on doit faire pour le Roy ; & aprés en avoir obſervé toutes les beautez, Sçavez-vous, me dît-il, que j'ay de la peine à ne pas croire qu'il ne ſoit de la Peinture ainſi

que de toutes les autres choſes pour leſquelles on a toûjours une haute eſtime dans les temps où elles ſont en credit? Car lors que je regarde tant de rares tableaux que l'on fait aujourd'huy, & que je penſe encore à ceux que nous avons veûs autrefois à Rome, je ne puis m'imaginer que les Appelles & les Protogenes en ayent fait de plus excellens que ceux-là.

De l'excellence des Peintres anciens.

Quand nous n'aurions pas, luy repartis-je, le témoignage des plus ſçavans Hiſtoriens de l'antiquité, vous ſçavez bien que par les ſtatues qui ſont demeurées entieres juſqu'à preſent, nous pouvons juger du merite des Peintres de ce temps-là, qui aſſûrément n'eſtoient pas moins habiles que les Sculpteurs, puiſque les uns & les autres prenoient tant de peine à ſe rendre ſçavans. Car ſi Zeuxis apporta un ſi grand ſoin à bien obſerver dans les filles de la Grece les mieux faites, ce qu'elles avoient de plus parfait & de plus agreable pour repreſenter cette fameuſe image d'Helene: il ne faut pas douter que les autres Peintres qui eſtoient alors en grande réputation ne travaillaſſent de meſme à rendre leurs ouvrages accomplis.

Mais nous pouvons dire que des Peintres modernes il n'y en a gueres qui ſe rendent auſſi conſiderables que ces anciens, parce qu'il y en a peu qui s'adonnent comme ils devroient à l'étude d'un Art qui demande une ſi forte application.

Cependant, dît Pymandre, ſi l'honneur qu'on

rend à la vertu, & l'eſtime qu'on fait des plus excellens hommes, eſt le vray moyen de porter les Arts à leur perfection : il ſemble que ce ſiecle doit produire pluſieurs ouvrages admirables, puiſque tous les ſçavans hommes ſont honorez aujourd'huy de la faveur & de la protection du plus grand Roy du monde.

Ce n'eſt pas aſſez, repartis-je, que les Rois & leurs Miniſtres reconnoiſſent par leurs liberalitez & par leurs faveurs le merite des perſonnes de ſçavoir : il faut que ceux qui ſe veulent rendre recommandables n'ayent d'ambition que pour l'honneur. Car il eſt certain que quand les ouvriers ne ſont pas portez au travail par ce noble motif, ils ne tardent gueres à perdre l'eſtime qu'on avoit pour eux.

Du temps que la ſeule vertu faiſoit le plaiſir des Grecs & des Romains, les beaux Arts floriſſoient parmi eux ; & il y avoit un agreable debat entre les gens les plus doctes à qui produiroit quelque choſe de nouveau, afin qu'il ne demeuraſt rien de caché, & pour avoir la gloire de mettre au jour tout ce que nous devions poſſeder aprés eux. Si l'on prend pour exemple ceux qui ont excellé dans la Sculpture, on trouvera que cette haute ambition a eſté cauſe que Lyſippe eſt mort de pauvreté, parce qu'au lieu d'avoir ſoin d'aquerir meſme de quoy vivre, il eſtoit inceſſamment occupé à l'étude de ſon Art ; & que Myron qui animoit preſque les ſtatues qu'il jettoit ſi

heureusement en bronze, laissa si peu de bien, qu'il ne se presenta point d'heritiers pour recueïllir sa succession.

Des ouvriers, dît Pymandre, les uns travaillent pour l'honneur, & les autres pour le gain: mais comme la réputation de ceux qui ne sont connus que par les richesses qu'ils amassent est une réputation dont les fondemens n'ont rien de solide, nous la voyons bientost abbatuë. Les ouvrages mesme par lesquels ils ont prétendu se faire considerer sont les premiers qui déposent contre eux; & s'ils passent pour de grands personnages dans l'esprit des ignorans, ils sont reconnus pour tres-ignorans parmi les personnes sçavantes.

C'est pourquoy, repliquay-je, on ne peut avoir trop d'estime pour ceux qui ne cherchent qu'une veritable gloire : & si non seulement les Républiques les mieux policées, mais aussi les Princes les plus puissans ont ennobli la Peinture, ils se sont aussi immortalisez eux-mesmes par son moyen, & en ont tiré de tres-grands secours.

Car l'utilité qu'on en reçoit, n'est-elle pas réciproque entre l'ouvrier & celuy qui le fait travailler ? L'esprit de l'homme demeureroit enseveli dans de profondes tenebres, & ne surmonteroit jamais toutes les difficultez qui s'opposent à ses recherches, si la force de cét Art ne retiroit du tombeau les choses passées, n'autorisoit les nouvelles, ne rétablissoit ce qui n'est plus en usage, ne

ne donnoit de la grace aux choſes deſagreables, ne mettoit en lumiere ce qui eſt dans l'obſcurité, & enfin l'on peut dire que la pluſpart des Arts ſe perdroient ſi celuy de la Peinture ne contribuoit à leur conſervation.

Avantages de la Peinture.

Sur cela, pour témoigner davantage les prérogatives de cét Art, nous remarquaſmes comment dans la formation des corps animez, elle eſt meſme capable de remedier aux defauts qu'ils pourroient recevoir de la nature. Nous nous ſouvinſmes de ce que l'Ecriture rapporte des brebis de Jacob ; de ce qu'Opian a écrit de ceux qui nourriſſent des pigeons ; & ce qui eſt plus conſiderable, de ce que Saint Auguſtin & pluſieurs autres nous ont appris d'un Roy de Chypre, lequel eſtant fort laid de viſage, & craignant d'avoir un enfant qui luy reſſemblaſt, fit peindre dans la chambre de ſa femme une figure parfaitement belle, afin qu'en la voyant ſouvent, ſon imagination puſt corriger ſur un ſi beau modelle ce que la nature auroit pû ébaucher de difforme dans l'enfant dont elle eſtoit enceinte.

Pymandre relevoit encore le merite de la Peinture par cette merveilleuſe puiſſance qu'elle a de nous mettre devant les yeux une image veritable des perſonnes que nous cheriſſons, & de les repreſenter ſi parfaitement, qu'il nous ſemble, quoyqu'éloignez d'elles, les avoir preſentes, & joüir de leur compagnie.

Ces diverſes réfléxions ſervirent à nous entre-

tenir agreablement. Car demeurant d'accord que la Peinture s'eſtoit miſe en eſtime par l'avantage qu'elle a de ſi bien repreſenter les perſonnes abſentes, qu'elle tient lieu d'une choſe réelle : je dis à Pymandre qu'elle avoit pourtant aquis ſa principale réputation de ce qu'on n'a point trouvé de plus beau moyen pour récompenſer les vertus des grands hommes, & pour rendre leur nom immortel, qu'en laiſſant leur image à la poſterité. Ceux d'Athenes, luy dis-je, ne dreſſerent une ſtatue à Eſope qui n'eſtoit qu'un eſclave, qu'afin d'apprendre à toutes ſortes de perſonnes que le chemin de la gloire leur eſt ouvert, & que l'on ne rend pas honneur ni à la nobleſſe ni à la naiſſance illuſtre des hommes extraordinaires, mais à leur vertu & à leur merite. Car ce ne fut pas pour avoir ſeulement le portrait de cét eſclave, qui eſtant tres-laid de viſage & tres-contrefait de corps, n'eſtoit pas un ſujet qui meritaſt d'eſtre regardé.

Pymandre, en m'interrompant, repartit à cela, qu'en élevant par des tableaux & des ſtatues des monumens à la memoire des grands perſonnages, l'on expoſoit auſſi leurs images aux yeux de tout le monde qui eſt bien-aiſe de les voir, quand meſme ils ſeroient difformes. Ainſi Alexandre, me dît-il, ayant fait dreſſer des ſtatues à ces vaillans hommes qui perirent dans ſon armée au paſſage du Granique, laiſſoit à leurs enfans la reſſemblance de leurs peres en meſme

temps qu'il récompensoit si glorieusement le service de ses soldats : de mesme que les Romains, qui ne trouvant rien de plus avantageux à la memoire des grands hommes, que de mettre leurs statues dans les places publiques, accordoient aussi cette faveur à ceux qui avoient fidelement servi leur païs. Les femmes pouvoient aussi avoir part à cette gloire, puis que pour décerner des honneurs particuliers à la vertu de Clelie, on luy dressa une statue où elle estoit representée sur un cheval. Et cela se faisoit-il à autre dessein que pour satisfaire au desir qu'on a ordinairement de connoistre les personnes qui se sont signalées par leurs belles actions ?

Mais quel que soit le sujet qui ait rendu la Peinture si illustre ; je croy que l'ordre qui s'observoit anciennement parmi les Ouvriers estoit une des causes pourquoy il y en avoit de si excellens dans cét Art. Car tous les Egyptiens, à ce qu'on remarque, ne devenoient sçavans dans toutes sortes de professions, que parce qu'ils avoient une loy qui ne permettoit pas à ceux qui une fois avoient fait choix d'un employ, d'en embrasser plusieurs à la fois, ni de tenir aucuns offices dans l'Estat, de crainte qu'un desir ambitieux d'entrer dans la magistrature, ou l'occupation des affaires publiques ne les détournast de leur travail ordinaire.

Il est assez difficile en effet, luy dis-je, qu'un mesme homme puisse éxécuter parfaitement plusieurs choses de diférente nature. Mais à mon

avis, ce n'a pas esté une mauvaise conduite dans les Arts, qui a fait perdre aux Grecs & aux Romains l'avantage qu'ils avoient autrefois dans ceux de la Sculpture & de la Peinture.

Je sçay bien, repliqua Pymandre, que les guerres & les desordres en sont la premiere cause. Je croirois mesme que quand nostre Religion s'est établie, elle a commencé de renverser les statues en détruisant le culte des faux Dieux; & ainsi cét Art dont le plus grand honneur parmi les Payens estoit de bien faire un Jupiter tonnant, ou un Appollon environné de lumiere, est venu à se perdre quand il n'a plus esté occupé à representer ces fausses Divinitez. Car comme toute la Religion payenne consistoit dans la veneration des Idoles, les Sculpteurs prenoient un soin particulier de les bien tailler, & ce n'estoit pas un employ peu considerable que celuy de faire des Dieux que tant de peuples adoroient.

Il peut bien estre vray, repartis-je, que le travail d'un si grand nombre d'Idoles a esté cause en partie de ce que la Sculpture s'est si fort perfectionnée. Mais je pense aussi que s'il en faut attribuer le relaschement & la perte à quelque chose, c'est à l'oisiveté & à l'ignorance dont les derniers siecles ont esté corrompus, plûtost qu'à la pieté des Chrestiens, qui en abolissant le culte des faux Dieux, n'ont point touché à une infinité de rares ouvrages, ni condamné un Art si noble & si excellent.

Je ne nieray pas que quand l'Eglise se vit delivrée de la tyrannie des Princes payens, le zele des Chrestiens ne leur fist aussitost renverser toutes les idoles, & abbatre plusieurs statues qui remplissoient les temples, & ornoient les places publiques. Ce furent eux qui acheverent de ruiner la ville Adriane où il y avoit quantité de statues & de peintures, prenant plaisir à démolir ces lieux qui sembloient conserver encore quelque reste de l'orgueil du paganisme, pour en faire servir le jaspe & le porphyre à un plus saint usage. Et comme la veritable pieté mit dans l'esprit des gens de bien d'autres pensées que celles de la curiosité, on fut assez long-temps à Rome que la haine qu'on portoit aux idoles empeschoit qu'on n'eust tant d'amour pour un Art qui avoit esté en si grande estime.

De sorte qu'on peut dire que nous avons presque veû la Peinture & la Sculpture se relever comme d'une espece de létargie où elles avoient demeuré un si long-temps, puisqu'elles n'ont commencé à paroistre avec cét air majestueux qu'elles avoient eû autrefois, que quand Michel Ange, Raphael, & les autres grands Peintres de leur temps ont trouvé des Papes & des Rois disposez à cherir & à favoriser les beaux desseins de ces personnes illustres.

Et certes il estoit necessaire que ces sçavans hommes vinssent au monde pour rétablir aussi parfaitement qu'ils ont fait, des Arts qui n'avoient

nulle vigueur, & qui ne paroiſſoient plus que comme de vains fantoſmes. Car bien que depuis les Cimabué & les Giotti, la Peinture euſt donné quelques petits ſignes de vie, & montré quelques foibles deſirs de s'accroiſtre, ſon abbatement néanmoins eſtoit ſi grand, qu'elle n'avoit pas beſoin pour ſe fortifier, comme elle a fait, d'un moindre ſecours que celuy qu'elle a receû de ces deux hommes célebres, j'entens Raphael & Michel Ange.

Quant à Michel Ange, repliqua Pymandre, on dit que dans l'Architecture & dans la Sculpture qu'il a ſi parfaitement pratiquées, il tiroit quelques ſecours du reſte de ces baſtimens antiques, & de tant de ſtatues que le temps n'a pas entierement ruinées. Mais pour Raphael, je croy qu'on ne doit qu'à l'excellence de ſon genie la beauté & la perfection de ſes peintures, puiſque de ſon temps l'on ne voyoit plus rien de peint qui fuſt ni auſſi beau ni auſſi parfait que ce qu'il nous a laiſſé.

Il n'a regardé, luy dis-je, les ouvrages de ces Maiſtres que pour les ſurpaſſer; & pouſſé d'une généreuſe ambition, il n'a voulu eſtre diſciple que de la belle nature & de ces grandes idées dont ſon imagination eſtoit remplie, & que Platon dit eſtre le plus parfait original des belles choſes.

L'on aſſeure pourtant, interrompit Pymandre, qu'il n'a pas mépriſé les ouvrages des anciens Sculpteurs; qu'il a imité ſans ſcrupule cette gran-

deur & cette majeſté des Antiques, & meſme qu'il s'eſt ſervi hardiment de tout ce qu'il a trouvé de beau dans les bas-reliefs.

Il eſt vray, repartis-je, qu'il a fait une étude toute particuliere de ce que les Anciens nous ont laiſſé de plus excellent, & il a tellement compris leurs penſées, & eſt entré ſi avant dans leur eſprit, qu'on peut dire, en comparant ſes peintures à leurs ſtatues, qu'il a formé des images vivantes ſur le modelle des choſes mortes.

Leonard de Vinci qui vint un peu devant luy, eſt un de ceux de qui les belles inclinations & le ſoin qu'il prit à les cultiver, ont montré par les divers ouvrages qu'il a laiſſez, combien l'Art de la Peinture eſt excellent, mais auſſi combien cette excellence eſt difficile à aquerir; quel travail on doit y employer; & meſme comme quoy cét Art en embraſſe pluſieurs autres qui ſont neceſſaires à ſa perfection. C'eſt une perte pour le public d'eſtre privé des remarques qu'il en avoit faites, puiſque par les fragmens qui nous reſtent on voit bien que s'il euſt mis luy-meſme au jour ce qu'il avoit écrit de la Peinture, il nous auroit communiqué beaucoup de bonnes choſes.

Cependant je ne deſeſpere pas que nous ne voyions un jour ces beaux Arts dans un degré auſſi haut qu'ils ont eſté ſous les Grecs & ſous les Romains. Car ſi ces belles ſtatues antiques qu'on poſſede encore aujourd'huy, ſont l'étude de plus de huit ou neuf cens ans, & le fruit de la medita-

tion d'une longue ſuite de tant d'excellens Maiſtres, ne peut-on pas croire qu'avec le temps on arrivera encore à cette meſme perfection?

Bien qu'il y euſt une infinité de ſçavans ouvriers en Grece & en Italie, tous néanmoins n'ont pas eſté auſſi excellens que les Phidias & les Praxitelles. Parmi ce grand nombre de ſtatues qui nous reſtent, l'on auroit peine d'en trouver cinquante d'une beauté égale à la Venus de Medicis, au Laocoon, & à l'Hercule de Farneſe. Ce ſont les chefs-d'œuvres de pluſieurs ſiecles,& le dernier effort du ſçavoir de tous ces grands Maiſtres. Auſſi je pourrois vous montrer que les ouvriers de ces temps-là, non ſeulement n'eſtoient pas également ſçavans, mais que pluſieurs, meſme des plus ſçavans, n'avoient pas une connoiſſance univerſelle de leur Art. Car chacun d'eux en étudioit une partie à laquelle il s'adonnoit entierement; & l'on voit par leurs ouvrages que s'ils finiſſoient parfaitement une figure, & la rendoient admirable, ils abandonnoient les autres choſes dans leſquelles on peut remarquer beaucoup d'ignorance, ou du moins une negligence tres-vicieuſe.

Il n'y a rien de plus beau que la Venus de Medicis: cependant y a-t-il quelque rapport entre cette figure, & l'Amour & le Dauphin qui ſont à ſes pieds? La ſtatue de Commode eſt un travail recommandable parmi tous les Maiſtres de l'Art: l'enfant néanmoins qui eſt ſur ſon bras ne paroiſt que le travail d'un apprentif. Dira-t-on que cét enfant

enfant n'ait pas esté taillé par la mesme main qui a fait la statue de l'Empereur ; & que ces excellens ouvriers se contentant de finir la principale figure abandonnoient le reste à leurs éleves ? C'est en effet ce qu'on peut dire de plus raisonnable pour leur défense: mais pourtant cela ne les justifie pas assez, puis que dans les plus beaux bas-reliefs antiques, nous y voyons aussi des defauts de jugement, & des manquemens tout-à-fait contre l'Optique. Il y a des bastimens qui ne peuvent contenir la moitié d'un homme ; des figures éloignées qui sont plus grandes que celles qui sont sur le devant ; & d'autres choses que je ne m'arreste pas à rapporter, mais qui peuvent faire croire qu'il y en avoit beaucoup que ces anciens Sculpteurs ignoroient. Car comment se persuader que les sçachant, ils eussent commis ces fautes, ou qu'ils eussent pû souffrir qu'un autre les eust faites dans leurs propres ouvrages. Si ce n'est qu'on veuïlle dire que s'attachant à la principale partie de leur sujet, ils en negligeoient les autres.

Aussi est-il certain qu'ils étudioient particulierement à bien faire une figure ; qu'ils en ont representé toutes les parties avec une force & une beauté merveilleuse ; qu'ils ont exprimé les mouvemens du corps & les passions de l'ame d'une maniere presque inimitable. Mais sçavez-vous comment ils s'y sont rendus si sçavans ? C'est qu'alors il y avoit un nombre infini d'esclaves qui la

pluſpart du temps eſtoient tout nuds ; & comme ils les avoient continuellement devant les yeux, ils obſervoient toutes leurs actions, & remarquant ce qui eſt de plus beau dans les membres du corps & dans leurs diférens mouvemens, ils s'en formoient de fortes idées. Ainſi étudiant à toute heure aprés le naturel, ils ont eû cét avantage de pouvoir ſe perfectionner dans cét Art avec bien plus de facilité qu'on ne peut faire à preſent. C'eſt pourquoy l'on peut meſme douter ſi les Sculpteurs ne ſurpaſſoient pas les Peintres dans l'excellence de leur travail ; & l'on pourroit croire auſſi que ſi d'un coſté les Peintres ſçavoient alors ſi bien repreſenter le nud des figures, peut-eſtre que d'ailleurs ils ignoroient d'autres choſes que Raphaël a mieux poſſedées. Mais cependant il eſt certain qu'ils ont fait des ouvrages admirables ; & ſi nous les égalons en quelques-uns, il y en a eû de tres-conſiderables, où je croy qu'ils nous ont ſurpaſſé de beaucoup.

Ayant ceſſé de parler ; Si vous voulez, me dît Pymandre, nous pouvons maintenant nous entretenir des Peintres modernes avec encore plus de plaiſir & plus d'utilité que des anciens, puiſque nous avons les tableaux des uns pour témoins de leur merite, & que nous ne pouvons parler des autres que par conjecture. Si vous le jugez donc à propos, vous reprendrez voſtre diſcours où vous le quittaſtes, obſervant toûjours le temps & la ſuite de ceux qui ont vécu juſques à preſent.

Je témoignay à Pymandre que j'eſtois diſpoſé à faire tout ce qu'il voudroit ; & nous eſtant aſſis, je luy parlay de la ſorte.

Je croy vous avoir dit qu'on ne ſçait point quels Peintres travaillerent en Italie, depuis le regne d'Auguſte, ni quels ouvrages on y a faits ; ſoit que dés-lors la peinture euſt commencé à déchoir, ſoit que tant de changemens arrivez dans l'Europe en ayent fait perdre la connoiſſance. Il eſt bien vray que quand les Conſtantins & les Theodoſes ont pris la protection de l'Egliſe, auſſi-bien que le gouvernement de l'Empire, on a fait quelques ouvrages de ſculpture & de peinture pour l'ornement des temples : mais dans ce qui reſte de ces ouvrages il n'y a rien de conſiderable que les marques de la pieté de ces Princes.

Auſſi depuis la décadence de l'Empire Romain, l'Italie a eſté dans des troubles & des agitations ſi grandes, que le miſerable eſtat où elle s'eſt veüë tant de fois réduite, ne donnoit pas le temps à ces beaux Arts, qui ſont des fruits de la paix, de croiſtre, & de venir à maturité. Combien s'eſt-il écoulé de ſiecles pendant que Rome ne voyoit que guerres & que deſaſtres, & que les peuples les plus barbares venoient de toutes les parties du monde faire de cruelles invaſions ſur ſes terres, renverſer les riches monumens de ſon ancienne grandeur, & mettre tout à feu & à ſang ? Quand ces armées ſi nombreuſes de Gots & de Vandales eurent, comme un torrent, ravagé tout

Guerres d'Italie.

ce païs-là, il y demeura encore une ſemence de diviſion, qui de tous ſes voiſins luy fit autant d'ennemis.

Lors que la peinture commença de renaiſtre, l'Italie eſtoit encore dans ces calamitez. Car en l'an 1239. ceux de Milan & pluſieurs villes de la Toſcane & de la Pouïlle s'eſtant ſoulevées à la ſuſcitation du Pape Gregoire IX. contre l'Empereur Frederic II. ſous un ſpecieux prétexte de liberté; & meſme des Eveſques luy manquant de foy, & s'eſtant emparez de quelques villes de l'Empire: Frederic irrité contre eux mit en peu de temps ſur mer & ſur terre deux grandes armées. Il donna le commandement de celle de mer à ſon fils Laurens qu'il avoit declaré Roy de Sardaigne; & avec celle de terre, il entra luy-meſme dans l'Italie. Le Milanois ſentit les premiers effets de ſa colere: il déſola toute la campagne; & ſon armée groſſiſſant de jour à autre, par le ſecours de pluſieurs Seigneurs voiſins qui eſtoient jaloux de la puiſſance du Pape, il ruina toutes les villes qui luy voulurent réſiſter.

Gregoire voyant les affaires de l'Empereur réüſſir ſi avantageuſement, ſe ſervit des cenſures Eccleſiaſtiques. Il l'excommunia pour la troiſiéme fois, & le bannit de l'Italie comme un hérétique. Mais parce qu'il vit bien que ces ſortes d'armes n'eſtoient pas ſeules capables d'empeſcher ſes progrés, il eût recours aux Venitiens; & pour obtenir leur aſſiſtance, & les engager à prendre ſes in-

terefts, il leur reprefentoit les avantages qu'ils retireroient de la victoire qui leur eftoit affûrée, en les faifant fouvenir de celle qu'ils avoient autrefois remportée fur l'Empereur Frederic Barberouffe. Le Pape tafcha d'attirer encore à fon parti le Roy de France; mais Frederic de fon cofté employoit toutes chofes pour l'en divertir. *Saint Loüis.*

Cette guerre entre le Pape & l'Empereur caufa tant de maux dans l'Italie, que plufieurs Villes en furent entierement ruinées; & celles qui éviterent le fer ou la flâme, demeurerent remplies de tant de divifions & d'inimitiez, que les habitans avoient tous les jours les armes à la main pour s'égorger les uns les autres.

Ce fut alors que prirent naiffance ces deux horribles factions des Guelfes & des Gibelins, qui pendant plus de 260. années ont caufé de fi grands maux à l'Italie. Ces deux noms odieux, & la fource de tant de malheurs furent inventez, à ce que dit Platine, dans la ville de Piftoye où eftoient deux freres Allemans, l'un nommé Guelfe, & l'autre Gibel, chefs des deux partis. Il y en a qui difent que ce fut l'Empereur qui appella en Allemand ceux de fon parti Gibelins, parce qu'il s'appuyoit fur eux, de mefme que les chevrons d'une maifon s'appuyent fur le faifte qui les retient par le haut; car Giobel en Allemand, que l'on prononce Gibel, veut dire le faifte ou le fommet d'un édifice: & ceux qui fecouroient le Pape, il les nomma Guelfes, qui fignifie loups. D'autres

asseurent que ce furent seulement des noms que l'Empereur renouvella, & qui avoient esté en usage en Italie, lors que Roger Roy de Sicile appella à son secours Guelfon Duc de Baviere, pendant qu'il estoit en guerre avec l'Empereur Conrard III. du nom. Car ce Guelfon ayant envoyé des troupes Allemandes pour fortifier le parti de Roger & du Pape, on les nomma Guelfes; & les gens de l'Empereur furent appellez Gibelins, à cause que Henri son fils qui commandoit l'armée se faisoit nommer Gibelin, en memoire d'une ville ainsi appellée où il avoit pris naissance.

Quoy qu'il en soit, on vit par ces deux noms diférens, les villes & les campagnes pleines de sang, & couvertes de morts & de fugitifs. Les Florentins chasserent de leurs murailles les Nobles qui favorisoient la faction Gibeline. Ceux d'Arezzo & de Sienne firent pareillement sortir de chez eux tous les Guelfes; & à leur exemple les principales villes d'Italie se déclarerent la guerre. L'Umbrie, la Toscane & Viterbe s'estant soustraites de l'obeïssance du Saint Siege pour suivre les passions de l'Empereur, ceux de Rome estoient prests de les imiter, si le Pape qui les larmes aux yeux porta processionnellement les Reliques des Apostres Saint Pierre & Saint Paul, n'eust émeû le peuple à compassion, & par le discours qu'il leur fit dans l'Eglise de Saint Pierre ne les eust entierement persuadez de changer de dessein, & de prendre les armes pour la défense de l'Epouse de

JESUS-CHRIST: de ſorte que Frederic s'eſtant preſenté devant Rome, ils le repouſſerent généreuſement.

Voilà l'eſtat où eſtoit l'Italie au commencement de l'année 1240. quand CIMABUE' vint au monde, lequel eſtant né pour rétablir la peinture que les deſordres & les guerres en avoient bannie, prit cependant naiſſance dans le temps des plus grands deſordres dont l'Italie ait eſté jamais affligée. CIMABUE'.

Comme c'eſt le premier de tous les Peintres qui a remis au jour un Art ſi illuſtre, c'eſt avec raiſon qu'on peut le nommer le Maiſtre de tous ceux qui ont paru depuis ce temps-là. Il eſtoit d'une noble famille de Florence. Ses parens croyant qu'il avoit un naturel propre pour les ſciences, le mirent d'abord ſous des maiſtres pour en apprendre les premiers rudimens. La Peinture commence à ſe rétablir en Italie.

Mais il fit bientoſt paroiſtre que ſon eſprit eſtoit moins porté à l'étude des lettres qu'à la recherche des Arts. L'on connut ſon inclination pour celuy de la Peinture par les griffonnemens dont il rempliſſoit tous les jours ſes livres; & comme il avançoit en âge, & qu'inſenſiblement il trouvoit plus de facilité à deſſeigner, il s'y appliquoit auſſi davantage, & déroboit les heures de ſes leçons pour voir travailler certains Peintres groſſiers & ignorans, que ceux qui gouvernoient dans Florence avoient fait venir de Grece, & qui peignoient la Cha-

CIMABUE'. pelle de l'illustre famille de Gondy, qui est dans *Santa Maria novella.*

Pymandre m'interrompant, Est-ce, me dît-il, qu'il y avoit encore dans la Grece des successeurs de ces grands Peintres dont vous m'avez parlé ? C'estoit bien en effet, luy repartis-je, les successeurs de ces fameux Peintres Grecs: mais il y avoit entre les derniers & les premiers la mesme diférence qui se trouvoit entre l'estat déplorable où estoit alors ce païs-là, & l'estat florissant où il avoit esté du temps des Zeuxis & des Appelles ; c'est à dire que ces derniers Peintres dont je parle, n'estoient que les miserables restes de ces grands hommes. Cependant comme si c'eust esté une fatalité à l'Italie de ne pouvoir posseder la Peinture que par le moyen des Grecs, ce furent eux qui l'y apporterent pour la seconde fois, & qui dés l'an 1013. firent à Florence & en plusieurs autres lieux des ouvrages de Mosaïque & de Peinture. Il est vray que dans leurs Tableaux il n'y avoit que les premiers traits marquez avec de la couleur : mais quoy-que ces Peintures fussent fort grossieres, on ne laissoit pas de les admirer ; & elles servirent mesme d'exemples aux Italiens, pour apprendre ensuite à peindre & à travailler de Mosaïque.

Mais pour revenir à Cimabué, comme ses parens reconnurent le grand amour qu'il avoit pour la Peinture, ils penserent qu'ils devoient laisser aller son esprit du costé où la nature le portoit,

portoit, & luy permirent de quitter l'étude des Lettres pour apprendre cét Art, qui estant alors encore fort imparfait, receût de luy peu de temps aprés plus de politesse & de perfection. C'est à dire, interrompit Pymandre, une perfection un peu plus grande que celle de ces vieilles peintures gotiques qui ne sont considerables que par leur antiquité. Mais comme alors tout le monde estoit assez ignorant en cét Art, je croy qu'il n'estoit pas difficile à Cimabué de s'y faire admirer. CIMABUE'.

Je repartis à cela: Quoy-qu'il n'ait pas mis la Peinture au point où elle est parvenuë depuis, il a eû la gloire néanmoins de l'avoir comme retirée du tombeau; & les ouvrages qu'il fit parurent si admirables en comparaison des autres qu'on voyoit en ce temps-là, qu'ayant peint une Vierge pour mettre dans l'Eglise de *Santa Maria Novella* de Florence, tout le peuple fut prendre ce tableau chez luy, & avec une joye extraordinaire le porta en pompe au bruit des trompettes jusqu'au lieu où il devoit estre posé.

C'estoit en ce temps-là que Charles d'Anjou Frere de S. Louïs, aprés avoir esté couronné Roy de Sicile & de Jerusalem par le Pape Clement IV. & avoir défait Manfroy à Benevent, alla en Toscane où il favorisoit le parti des Guelfes contre les Gibelins. Comme il passa à Florence, les Magistrats crurent ne le pouvoir mieux régaler que de luy faire voir les tableaux de Cima-

CIMABUE'. bué, particulierement celuy dont je viens de parler, auquel il travailloit alors. Et parce que ce Peintre s'estoit retiré dans une maison hors de la ville pour estre plus en repos, & que personne n'avoit encore veû cét ouvrage, il y eût tant de monde qui suivit le Roy quand il alla voir ce tableau, que presque tout le peuple sortit de Florence: ce qui donna occasion aux habitans de ce Fauxbourg qui virent avec joye une si grande Cour chez eux, de nommer ce lieu là, *Il Borgo allegri.* Aprés que Cimabué eût fait une
En 1300. infinité d'ouvrages, il mourut âgé de 70. ans.

ANDRE' TAFFI. Dans ce mesme temps il prit aussi envie à un ANDRE' TAFFI de Florence, d'apprendre cét Art: mais parce qu'il luy sembla que la Mosaïque duroit davantage que la Peinture, il s'y appliqua entierement; & pour en avoir une connoissance plus parfaite, il alla à Venise où un certain APOLLONIUS Peintre Grec travailloit alors dans l'Eglise de Saint Marc. Comme il eût contracté amitié avec luy, il fit si bien par argent, par prieres & par promesses, qu'il le mena à Florence, où il apprit de luy de quelle maniere il faut émailler & recuire toutes ces diférentes petites pieces qui servent à faire les tableaux de Mosaïque, & comment on leur donne les couleurs necessaires à representer les diférentes teintes que l'on employe dans cette sorte de travail. Aprés que Taffi eût sceû le secret de cét Art, il s'associa avec Appollonius, & ils firent ensemble

dans Rome, dans Florence & dans Piſe, pluſieurs ouvrages que tout le monde admiroit, parce qu'alors il n'y avoit point d'ouvriers plus excellens qu'eux. Taffi mourut âgé de 81. an. *En 1294.*

Il ſembloit que ces Peintres inſpiraſſent par leurs exemples à tous les Florentins le deſir de peindre: car on en vit tout d'un coup une infinité qui s'adonnerent à cét Art. GADDO GADDI fut un des premiers à imiter Cimabué, parce qu'ils eſtoient amis. MARGUARITONE originaire d'Arezzo s'eſtant rendu des plus conſiderables, fut employé par le Pape Urbain IV. à faire quelques tableaux dans l'Egliſe de Saint Pierre de Rome; & lors que Gregoire X. revenant de Lion où il avoit tenu un Concile, alla à Arezzo, & y mourut, les Aretins choiſirent ce Peintre pour faire dans la grande Egliſe le tombean de ce Pape qui avoit donné trente mille eſcus pour achever de la baſtir. Marguaritone fit ſur ce tombeau la ſtatuë de Gregoire en marbre, & embellit de pluſieurs tableaux la Chapelle où eſtoit cette ſepulture. Il mourut enſuite âgé de 77. ans.

GADDO GADDI.

MARGUARITONE.

En. 1275.

Mais celuy de tous les Peintres qui eût le plus de réputation, aprés la mort de Cimabué, fut GIOTTO ſon diſciple, qui n'ajouſta pas peu aux enſeignemens de ſon Maiſtre. Il avoit tiré ſa naiſſance d'un Bourg éloigné de Florence d'environ cinq lieuës, & il eſtoit encore tout jeune quand Cimabué le prit avec luy. Car l'ayant rencontré dans la campagne qui gardoit des moutons, & GIOTTO.

Giotto.

qui en les regardant paistre les desseignoit sur une brique, il conceût une si bonne opinion de l'inclination naturelle de ce jeune enfant, que l'ayant demandé à son pere, il l'emmena chez luy, où il le vit s'avancer tellement dans la peinture, que non seulement il se rendit en peu de temps égal à son Maistre, mais il le surpassa de beaucoup. Car il quitta cette maniere rude que ces nouveaux Grecs, Cimabué, & les autres Peintres pratiquoient en ce temps-là, & fut le premier qui se mit à faire des portraits au naturel, dont l'usage estoit comme perdu.

Je ne m'arresteray pas à vous faire un détail des ouvrages qu'il fit à Florence, à Arezzo, & en plusieurs autres lieux. Je vous diray seulement qu'ayant aquis une haute réputation en Italie, le Pape Benoist XI. qui succeda à Boniface VIII. voulant non seulement remedier à tous les maux dont l'Italie estoit alors affligée, & à tous les desordres que l'horrible ambition de son prédecesseur y avoit causez, mais desirant encore travailler à l'ornement & à la décoration des Eglises, envoya un Gentilhomme exprés à Sienne pour s'informer quels Peintres il y avoit en plus grande estime, avec un ordre particulier d'aller à Florence voir les ouvrages de Giotto, dont la réputation avoit fait naistre au Pape le desir de le faire travailler à Saint Pierre. Ce fut alors que ce Gentilhomme estant allé trouver Giotto, & luy ayant demandé un dessein de sa main, ce Peintre

qui eſtoit d'un temperament jovial & facetieux, luy fit cét O dont on a tant parlé, & qui meſme donna lieu à un proverbe Italien. GIOTTO.

Je vous prie, me dît alors Pymandre, de m'apprendre l'hiſtoire de cét O, dont je n'ay pû encore ſçavoir l'origine.

Je vous la diray, ſi vous le voulez, repartis-je: mais je doute que vous en ſoyiez bien ſatisfait; car c'eſt une de ces ſortes d'hiſtoires qui ne ſignifient pas grand' choſe, & dont cependant des Auteurs font quelquefois grand bruit. Vous ſçaurez donc que l'Envoyé du Pape ayant veû à Sienne & à Florence tous les Peintres les plus fameux, s'adreſſa enfin à Giotto, auquel, aprés avoir témoigné l'intention du Pape, il luy demanda quelque deſſein pour le montrer au Pape, avec ceux qu'il avoit déja des autres Peintres. Giotto qui eſtoit extrémement adroit à deſſeigner ſe fit donner auſſitoſt du papier, & avec un pinceau, ſans le ſecours d'aucun autre inſtrument, il traça un cercle, & en ſoûriant le mit entre les mains de ce Gentilhomme. Cét Envoyé croyant qu'il ſe moquoit, luy repartit que ce n'eſtoit pas ce qu'il demandoit, & qu'il ſouhaitoit un autre deſſein. Mais Giotto luy repliqua, que celuy-là ſuffiſoit; qu'il l'envoyaſt hardiment avec ceux des autres Peintres, & qu'on en connoiſtroit bien la diférence. Ce que le Gentilhomme fit, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir davantage.

Or on dit que ce cercle eſtoit ſi également

Giotto. tracé, & ſi parfait dans ſa figure, qu'il parut une choſe admirable quand on ſceût de quelle ſorte il avoit eſté fait; & ce fut par là que le Pape & ceux de ſa Cour comprirent combien Giotto eſtoit plus habile que tous les autres Peintres dont on luy envoyoit les deſſeins. Voilà l'hiſtoire de l'O de Giotto, qui donna lieu auſſitoſt à ce Proverbe Italien: *Tu ſe' più tondo che l'O di Giotto*, pour ſignifier un homme groſſier & un eſprit qui n'eſt pas fort ſubtil.

Il ſemble par là, dît Pymandre, que le principal ſçavoir de tous ces anciens Peintres conſiſtaſt dans la ſubtilité & la délicateſſe de leurs traits. Car ce fut encore par des lignes tres-ſubtiles & tres-déliées qu'Appelle & Protogene diſputerent à qui l'emporteroit l'un ſur l'autre; & Protogene ne ceda à Appelle que quand celuy-cy eût coupé avec une troiſiéme ligne plus délicate, les deux qu'ils avoient déja tracées l'une auprés de l'autre. A vous dire le vray, repartis-je, ni l'O de Giotto, ni ces lignes d'Appelle & de Protogene ne ſont point capables de nous donner une haute idée de leur grand ſçavoir.

Il eſt vray que nous voyons dans les plus anciens tableaux que les ouvriers avoient un ſoin tout particulier de finir & de marquer les choſes fort délicatement, taſchant de repreſenter juſqu'aux cheveux & aux moindres poils par des traits les plus ſubtils qu'il leur eſtoit poſſible; & il n'y eût, comme je croy, que cette délicateſſe

de trait & cette parfaite rondeur que Giotto dé- GIOTTO.
crivit ſans l'aide d'aucun inſtrument, qui fut cauſe qu'on admira cét O.

Ce fut donc enſuite de cela que le Pape le fit aller à Rome, où en peu de temps il acheva pluſieurs ouvrages : entre autres ce grand tableau de Moſaïque qui eſt à preſent audeſſus de la grande porte de l'Egliſe de Saint Pierre. C'eſt ce qu'on appelle *la Nave del Giotto*, où l'on voit Saint Pierre marchant ſur les eaux. Il fit encore quelque autre ouvrage dans l'Egliſe de la Minerve : mais comme Benoiſt XI ne remplit la Chaire de Saint Pierre que pendant huit mois & quelques jours, & que par ſa mort les choſes changerent de face dans Rome, cela donna occaſion à Giotto d'en ſortir, & de retourner chez luy.

Cependant il n'y demeura pas long-temps. Car aprés la mort de Benoiſt qui arriva à Perouſe où *A la fin de May 1303.* il s'eſtoit retiré avec le College des Cardinaux, pour travailler à la pacification des troubles d'Italie & aux bons deſſeins qu'il avoit pour l'Egliſe, aprés la mort, dis-je, de ce Pape, & aprés encore que le Siege eût vaqué prés d'un an, Bertrand de Gout Archeveſque de Bordeaux fut éleû ſouverain Pontife.

Ayant eû la nouvelle de ſon élection, il ſe fit nommer Clement V. & partit auſſitoſt pour ſe rendre à Lyon, où il appella tous les Cardinaux pour ſe faire couronner. Si toſt qu'il y fut arrivé, il fit ſon entrée avec beaucoup de magnificence,

GIOTTO. eſtant accompagné des Rois de France, d'Angleterre & d'Arragon, & fut couronné publiquement & avec grande ſolennité dans l'Egliſe de Saint Juſt. Il eſt vray que la joye de cette feſte fut troublée par un accident qui cauſa beaucoup de mal & de deſordre. Car comme il y avoit une extraordinaire affluence de peuple qui eſtoit accouru de toutes parts, & que chacun montoit ſur les toits & ſur les murs pour voir paſſer le Pape, il y eût une vieille muraille de Saint Juſt qui tomba, & dont pluſieurs perſonnes furent ou écraſées ou bleſſées. Entre autres Jean Duc de Bretagne y fut tué ; le Roy y fut bleſſé ; & le Pape renverſé de ſon cheval, & rudement foulé, de ſorte meſme que ſa thiare eſtant tombée, il s'en perdit une eſcarboucle eſtimée plus de ſix mille florins d'or. Il y eût encore pluſieurs perſonnes de marque étouffées.

Aprés que cette pompe eût eſté achevée, Clement créa douze Cardinaux tous François; & à la perſuaſion de Philippes le Bel qui vouloit bien vivre avec luy, laſſé des diférends qu'il avoit eûs
En 1306. avec Boniface, il établit le Siege Apoſtolique dans Avignon, qui enſuite fut la demeure ordinaire des Papes pendant 72. ans.

Or comme toute la Cour Romaine ſe rendit alors dans Avignon, il y eût quantité d'Italiens qui la ſuivirent, les uns attachez aux intereſts de leurs Maiſtres, les autres cherchans à faire leur fortune auprés du Pape & des Cardinaux. Ce fut

ce

ce qui donna occaſion à Giotto de quitter ſon païs, & d'aller à la Cour de Clement, où il fut parfaitement bien receû. GIOTTO.

Il commença auſſitoſt pluſieurs tableaux pour le Pape & pour des principaux Seigneurs de ſa ſuite. Il fit leurs portraits, & entreprit d'autres ouvrages à fraiſque qu'il acheva heureuſement, & qui luy aquirent beaucop de réputation parmi le monde.

Aprés avoir demeuré quelques années en Provence, il s'en retourna en ſon païs, chargé de biens & d'honneurs, un peu avant la mort de Clement. Mais il ne s'arreſta pas long-temps chez luy: car il s'en alla à Padouë, de là à Verone; puis paſſant à Ferrare, il y rencontra le Dante Poëte Fameux, qui eſtoit alors exilé de l'Eſtat de Florence. Comme ils eſtoient tous deux d'une meſme ville, & tous deux recommandables par leur merite, ils s'unirent d'une amitié ſi étroite, que le Dante ne pouvant ſe ſeparer de Giotto, l'obligea d'aller avec luy à Ravenne, où il demeura quelque temps. Enſuite il alla à Urbin, à Arezzo, à Faenza; & dans tous ces lieux il y laiſſa quelques ouvrages de ſa main. *En 1316.*

Eſtant de retour chez luy il apprit avec beaucoup de douleur la mort de Dante ſon ami. Quelque temps aprés il travailla pour Caſtruccio que les Luquois quelques années auparavant avoient élevé ſur le trône de la Principauté de Luques, aprés l'avoir retiré des mains d'Ugucion & de ſon *En 1321.* *En 1316.*

GIOTTO. fils Neri comme ils vouloient le conduire au ſupplice. Enſuite de cela Robert Roy de Naples ayant mandé à ſon fils le Duc de Calabre, qui eſtoit alors à Florence, de luy envoyer Giotto, ce Peintre partit auſſitoſt pour ſe rendre à Naples, où il fit dans le Chaſteau de l'Ove & dans le Monaſtere de Sainte Claire que Robert avoit fait baſtir, pluſieurs peintures dont le Roy fort ſatisfait le récompenſa royalement.

Il ſortit de Naples pour aller à Rome; & en paſſant à Gaïette, il y fit auſſi quelques tableaux. Il ne s'arreſta pas long-temps à Rome, parce que Malateſte Seigneur de Rimini l'emmena avec luy. Enfin, aprés avoir travaillé à Milan & en pluſieurs autres lieux d'Italie, il s'en retourna à Florence, où il mourut l'an 1336.

Il fut enterré dans l'Egliſe de *Santa Maria del Fiore*, où long-temps aprés la République de Florence, pour marque de l'eſtime qu'elle faiſoit de ce Peintre, ordonna par un decret public que ſon image fuſt taillée en marbre, & miſe ſur ſon tombeau: ce qui fut éxécuté par les ſoins de Laurens de Medicis, qui avoit une affection particuliere pour toutes les perſonnes vertueuſes.

Je puis dire de plus, que Giotto ayant paru dans un ſiecle où la Peinture ne faiſoit que de renaiſtre, & ayant beaucoup contribué luy-meſme à la mettre au jour, il s'aquit une haute réputation parmi tous les grands Seigneurs & tous les hommes doctes. Et comme le Dante eſtoit

ſon ami intime, on dit qu'il conſultoit quelquefois cét excellent Poëte ſur les ſujets qu'il vouloit peindre; qu'il recevoit de luy des penſées pour la compoſition de ſes ouvrages, & que les hiſtoires de l'Apocalypſe qu'il fit à Naples eſtoient de l'invention de Dante. GIOTTO.

Mais il faut que je vous diſe comment Petrarque qui vivoit auſſi en ce temps-là, parle de Giotto avec éloge. *Pour paſſer*, dit ce Poëte, *des Peintres anciens aux modernes, & des étrangers à ceux de noſtre nation; je vous diray que j'ay connu deux fameux & ſçavans Peintres, ſçavoir Giotto Florentin, dont la réputation eſt extraordinaire parmi tous ceux de ce temps, & Simon qui eſtoit natif de Sienne.* Et dans ſon Teſtament il y a un article où il dit: *Et parce que M. Padoûan n'a pas beſoin de biens, & que je n'ay rien de plus digne de luy eſtre preſenté que mon tableau de la Vierge, qui eſt de la main du célebre Giotto, & qui m'a eſté envoyé de Florence par mon ami Michel Vanis, je luy donne cét ouvrage dont les ignorans ne connoiſſent pas toutes les beautez, mais dont l'artifice étonne & ſurprend les ſçavans.* *Epiſt. famil. liv. 5.*

Veritablement, dît Pymandre, voilà des témoignages tres-autentiques de l'eſtime qu'on avoit alors de Giotto, & qui luy ſont d'autant plus avantageux, qu'eſtant donnez par un des plus polis Ecrivains de ce temps-là, ils ſurvivront ſes Peintures, & rendront ſon nom immortel beaucoup plus que tous les ouvrages qu'il a faits.

GIOTTO.

Je ne m'arresteray pas, repris-je, à vous faire un portrait exact de ce Peintre, dont l'esprit vif & l'humeur enjoûée a paru en mille rencontres par les bons mots & les promptes reparties que l'on a écrites de luy : car je craindrois de vous estre ennuyeux par le recit de plusieurs choses qui n'auroient pas en nostre langue toute la grace & l'agrément qu'elles ont dans la langue Italienne. Si je voulois mesme vous divertir par les histoires qu'on rapporte de quelques Peintres de ce temps-là, je n'aurois qu'à vous parler de BUONAMICO BUFFALMACCO Florentin, & grand ami de ce Bruno & de ce Calendrin, dont le Bocace a fait de si plaisans contes.

BUFFALMACCO.

Ce BUFFALMACCO estoit disciple d'André Taffi. Lors qu'il travailloit à Pise dans l'Abbaye de Saint Paul, Bruno qui peignoit aussi dans le mesme lieu, ne pouvant donner à ses figures ni un coloris assez vif, ni une expression assez forte, consulta là-dessus Buffalmacco pour en tirer quelque secours. Mais celuy-cy qui naturellement estoit enclin à faire quelque bon tour, se souvenant d'avoir veû des figures peintes par Cimabué, de la bouche desquelles sortoient des rouleaux où il y avoit des paroles écrites, aprés avoir enseigné à Bruno la maniere de donner plus de beauté à son coloris, il luy conseilla, pour donner aussi une plus forte expression à ses figures, & faire qu'elles semblassent parler les unes aux autres, de faire sortir de leur bouche

de ces ſortes de rouleaux. Et comme Bruno travailloit alors à une Sainte Urſule, il repreſenta une femme à genoux ; & par le moyen de ces écriteaux on voyoit les demandes & les réponſes que ces deux figures ſe faiſoient l'une à l'autre. BUFFALMACCO.

Cette nouvelle maniere d'exprimer les choſes parut ſi belle à Bruno, & aux Peintres ignorans de ce temps-là, qu'ils s'en ſervirent enſuite dans la pluſpart de leurs ouvrages; & cela merite aſſez d'eſtre remarqué, qu'une choſe que Buffalmacco fit alors par raillerie, a eſté la cauſe de ce que beaucoup de Peintres, d'ailleurs aſſez intelligens, les ont imitez dans une expreſſion auſſi ridicule comme eſt celle-là. Ce Buffalmacco mourut l'an 1340.

Ce ſeroit abuſer de voſtre patience que de vous parler d'un AMBROGIO LORENZETTI Siennois, & d'un PIETRO CAVALLINI natif de Rome, qui travailloit ſous Giotto, lors qu'il fit cette barque de Saint Pierre dont je vous ay parlé. Toutefois vous ſerez peut-eſtre bien-aiſe de ſçavoir qu'outre pluſieurs Ouvrages de Moſaïque que le Cavallini a faits dans l'Egliſe de Saint Paul hors les murs de Rome, le Crucifix qui eſt dans la meſme Egliſe, & que l'on aſſeûre eſtre celuy qui parla à Sainte Brigide, eſt de la façon de ce Peintre qui travailloit auſſi de Sculpture. AMBROGIO LORENZETTI. PIETRO CAVALLINI. *En 1370.*

Je m'imagine, dît Pymandre, que vous n'avez pas oublié de bien regarder ce Crucifix ;

Cavallini.

& qu'ainſi vous pouvez juger du travail de ce temps-là.

A vous dire le vray, luy répondis-je, c'eſt un ouvrage dont le deſſein n'eſt pas fort exquis. Cependant il y a quelque choſe d'aſſez hardi dans la diſpoſition du corps : il me ſouvient que la teſte du Chriſt eſt tournée d'une certaine maniere fiere, & que toute la figure eſt dans une attitude extraordinaire. C'eſtoit environ l'an 1364. que le Cavallini travailloit à Saint Paul, où eſt ſa ſepulture.

Il me ſemble, dît Pymandre, que vous avez parlé d'un Simon que Petrarque mettoit en parallele avec Giotto : cependant vous n'en avez rien dit de particulier, quoy-que le jugement de ce Poëte luy ſoit aſſez favorable.

Simon Memmi.

Ce Peintre, repartis-je, ſe nommoit Simon Memmi, & eſtoit originaire de Sienne : mais il fut aſſeûrément bienheureux d'eſtre né dans le temps de Petrarque, puiſque ſes tableaux ne l'auroient pas ſi bien fait connoiſtre que les lettres & les vers de ce ſçavant homme.

Il s'adonnoit particulierement à faire des portraits ; & Pandolfe Malateſte Seigneur de Rimini ſouhaitant d'avoir celuy de Petrarque, l'envoya exprés en Provence, où il peignit cét homme ſi célebre, & la belle Laure dont il eſtoit alors paſſionnément amoureux.

Pendant que Simon travailloit à peindre ces deux illuſtres perſonnes, Petrarque fit à la loûan-

ge du Peintre deux ſonnets, qui ſont dans ſes œuvres. Je croy que ce fut auſſi dans ce meſme temps qu'il compoſa cét autre Sonnet contre Rome, qui commence *de l'empia Babilone*, à cauſe du ſchiſme où elle eſtoit pendant l'Antipape Nicolas V. qui de ſimple Cordelier nommé Pierre Ramuche, fut éleû Pape par la faction de l'Empereur Louïs IV. ennemi juré de Jean XXII. Et comme Avignon eſtoit alors le veritable ſiege des Papes, Simon y demeura juſqu'au temps que Jean eſtant venu à mourir, Benoiſt XI. luy ſucceda; car alors il revint à Sienne, où il fit pluſieurs ouvrages. Mais comme il eſtoit en grande réputation, il fut appellé à Florence, où travaillant dans l'Egliſe *de Santa Maria Novella*, il prit occaſion de repreſenter dans un tableau qu'il y fit, le Pape Benoiſt XI. pluſieurs Rois, Princes, Cardinaux, & autres perſonnes illuſtres, dans les ſciences & dans les arts, entre leſquels on voyoit Cimabué, Petrarque, & Madame Laure.

SIMON MEMMI.

En 1334.

Il travailloit à ce tableau dans le meſme-temps que Petrarque eſtant allé à Rome, y fut couronné Poëte. Car ce fut ſous le Pontificat de Benoiſt XI. qu'il receût dans le Capitole la couronne de laurier que le Comte de l'Anguillare alors Senateur luy mit ſur la teſte en preſence de la Nobleſſe & de tout le peuple de Rome. Et parce que la ville de Florence prenoit beaucoup de part à l'honneur qu'on faiſoit à l'un de ſes Citoyens, Simon, pour les obliger, & pour faire voir à la

En 1338.

SIMON MEMMI.

posterité l'image de celuy qui dans ses vers le rendoit immortel, ne voulut pas manquer de le mettre au nombre des plus grands hommes de ce temps-là. Entre les tableaux que Simon fit dans l'Eglise *de Santa Maria Novella*, il y en avoit un de l'histoire de Saint Reinier de Pise, où il representa le Diable dans une posture qui merite bien d'estre décrite, pour vous faire remarquer de quelle maniere les Peintres exprimoient alors les passions. On y voyoit donc comme Saint Reinier chassoit le Diable qui s'estoit presenté devant luy pour le tenter: & le Peintre, pour faire connoistre la confusion & la honte du demon, le peignit la teste baissée, les épaules hautes, & le visage couvert de ses mains; & pensant exprimer encore plus fortement la douleur interieure de cét Esprit de tenebres, il luy fit sortir un rouleau de la bouche, où estoit écrit, *Ohi me! non posso più.*

En verité, dît alors Pymandre en riant, ces expressions me font avoir une mauvaise opinion des portraits de ce Simon; & pour moy je crois quasi que pour bien connoistre les personnes qu'il vouloit representer, il falloit que leur nom fust au bas, & qu'il écrivist, *Celuy-là est Benoist XI. Celuy-cy est Petrarque*, pour ne pas prendre Madame Laure pour le Pape, & Cimabué pour Madame Laure.

Cette sorte d'écriteaux, luy repartis-je, estoit une coustume introduite de la sorte que je vous

l'ay

l'ay dit; & quoy qu'elle ſoit tres-groſſiere, elle a duré néanmoins aſſez long-temps, meſme parmi les Peintres qui n'eſtoient pas ignorans, & qui peut-eſtre ne pouvoient pas s'en diſpenſer. Car il arrive ſouvent que ceux qui font travailler, obligent les ouvriers à repreſenter les choſes à leur fantaiſie; & ainſi ceux qui ſont trop complaiſans font quelquefois des tableaux où il y a beaucoup à reprendre. Quoy qu'il en ſoit, Simon, aprés avoir vécu ſoixante ans avec aſſez de réputation, mourut l'an 1345. SIMON MEMMI.

Il avoit un frere nommé LIPPO, qui peignit aſſez paſſablement, & qui l'ayant ſurvécu de douze années finit quelques ouvrages qu'il avoit laiſſez imparfaits. LIPPO.

Ce Simon eût pour ami & pour compagnon TADDEO DI GADDO GADDI Florentin, & diſciple de Giotto, lequel ſuivit d'aſſez prés la maniere de ſon maiſtre, & meſme le ſurpaſſa en certaines choſes. Il conduiſit quelques ouvrages d'Architecture à Florence, & fit des tableaux en la compagnie de Simon. Il mourut âgé de cinquante ans, en l'année 1350. TADDEO DI GADDO GADDI.

ANDRE' ORGAGNA DI CIONE auſſi natif de Florence, imitoit la maniere de ces derniers Peintres. Il travailla dans Piſe à de grandes compoſitions d'hiſtoires. Entre autres il peignit ſur une muraille, proche la grande Egliſe, le Jugement univerſel; mais il peignit ce jour terrible d'une façon toute particuliere. Car d'un coſté il repre-ANDRE' ORGAGNA.

ANDRE' ORGAGNA.
ſenta les Grands de la terre comme envelop-pez au milieu des plaiſirs & des délices du ſiecle. Là on voyoit à l'ombre d'une foreſt d'orangers, & ſur l'herbe émaillée de diverſes fleurs, des Papes, des Rois, & une infinité d'autres perſonnes de toutes conditions qui paſſoient agréablement le temps.

Parmi les branches de ces arbres délicieux il y avoit de petits Amours, dont quelques-uns paroiſſant voler autour de pluſieurs Dames qui eſtoient couchées ſur l'herbe, ſembloient les fraper de leurs fléches. De ces Dames il y en avoit qui eſtoient occupées à voir des danſes; quelques-unes eſtoient attentives à écouter le ſon des Inſtrumens; & d'autres preſtoient l'oreille aux cajoleries de quelques galans qui eſtoient aſſis auprés d'elles.

André prit ſujet de repreſenter dans ce tableau pluſieurs perſonnes de qualité qui vivoient en ce temps-là. On y reconnoiſſoit entre autres Caſtruccio Seigneur de Luques, qui tenoit un oiſeau de proye ſur ſon poing.

Ayant ainſi dépeint tous les divers plaiſirs que les perſonnes du monde recherchent le plus, & les ayant exprimez le mieux qu'il luy fut poſſible, il repreſenta dans un autre endroit du meſme tableau un lieu deſert & plein de montagnes, où il fit voir une image de la façon de vivre de ceux qui s'eſtant retirez du monde pour faire penitence, ne s'occupent qu'à prier Dieu, &

à travailler à leur ſalut. Il peignit de pieux Hermites & de ſaints Anacoretes; les uns attachez à la lecture des ſaintes letrres; les autres à la priere & à la contemplation; & quelques-uns encore à travailler de leurs mains à de diférens ouvrages, comme faiſoient anciennement tous les Moines. ANDRE' ORGAGNA.

Parmi ces dévots Solitaires il repreſenta comme Saint Macaire fit voir à trois Rois qui alloient à la chaſſe avec leurs maiſtreſſes, l'eſtat miſerable de la vie humaine, en leur montrant les corps morts de trois autres Princes; & l'on dit que le Peintre exprima ſi bien les diférentes actions de ces Princes vivans qui regardoient ces cadavres, qu'on voyoit ſur leurs viſages l'étonnement & la ſurpriſe que leur cauſoit un ſpectacle ſi affreux. Il repreſenta ſous la figure d'un des Rois cét Uguccion dont je vous ay parlé, lequel ſe bouchoit le nez avec la main pour ne pas ſentir la puanteur de ces corps à demi pourris.

Au milieu de ce tableau André peignit l'image de la Mort veſtuë de noir. Elle tenoit une faux, & faiſoit voir par ſon action comme elle venoit d'oſter la vie à une infinité de perſonnes de toute ſorte d'âge, de ſexe & de conditions, qui eſtoient repreſentez morts & étendus ſur la terre. Il y avoit des Anges & des Diables qui tiroient les ames de la bouche de ces corps; & l'on voyoit que les uns portoient de ces Ames au Ciel, & que les autres en jettoient dans des gouffres de

André Orgagna. flâmmes qui paroiſſoient au ſommet d'une montagne.

Au haut de ce tableau André repreſenta Jesus-Christ aſſis ſur des nuées au milieu des douze Apoſtres, & dans l'eſtat terrible où il doit paroiſtre lors qu'il viendra pour juger les hommes. Il fit voir dans cette gloire comme les Anges & les Ames bienheureuſes joüiſſent d'une joye & d'un plaiſir ineffable ; & du coſté où il peignit l'Enfer, il repreſenta de quelle maniere les damnez y ſouffrent des peines & des tourmens qui ne ſe peuvent exprimer.

Il ſe plaiſoit ſi fort dans ces ſortes de compoſitions, qu'il fit preſque la meſme choſe à Florence dans l'Egliſe de Sainte Croix. Il n'y avoit de diférence que dans les perſonnes qui eſtoient dans l'Enfer & dans le Paradis ; car c'eſtoit par ce moyen qu'il gratifioit ſes amis, ou qu'il ſe vengeoit de ceux qui l'avoient offenſé. Parmi les Bienheureux il peignit le Pape Clement VI. ami des
En 1350. Florentins, & qui peu de temps auparavant avoit célebré le Jubilé, & l'avoit réduit de cent ans à cinquante. Mais il plaça entre les damnez un Guardi & quelques autres qui n'eſtoient pas de ſes amis. Ce Peintre vécut 60. ans, & mourut l'an 1389.

Il y avoit encore alors à Florence un certain Thomas fils d'Eſtienne, lequel fut ſurnommé
Giottino. Giottino, à cauſe qu'il imitoit beaucoup la maniere de Giotto. Il travailla à Florence & à

Rome: toutefois je ne vous parlerois pas de luy, GIOTTINO.
ſi ſa haute réputation n'euſt porté les Florentins, aprés avoir chaſſé de leur ville le Duc d'Athenes, à le choiſir pour repreſenter dans le Palais du Podeſta le mauvais traitement que receût ce Duc, & tous ceux qui avoient ſuivi ſon parti.

Pour bien juger quelle pouvoit eſtre cette peinture, il faudroit vous en rapporter l'hiſtoire qui n'eſt pas moins funeſte que memorable: mais je craindrois qu'un ſi long recit ne vinſt à vous laſſer, & meſme ne nous éloignaſt en quelque ſorte du ſujet dont j'ay entrepris de parler.

Ces conſiderations, dît Pymandre, ne doivent pas vous arreſter. Car bien loin de m'ennuyer, je ſeray bien-aiſe de me rafraiſchir la memoire de cette hiſtoire ſi tragique; & cette relation ſera meſme comme un repos parmi les autres choſes que vous avez à dire. Je repris donc ainſi mon diſcours.

Les Freſcobaldi riches & puiſſans dans Florence ayant eſté chaſſez de la ville par leurs concitoyens au commencement de Novembre 1340. engagerent ceux de Piſe à prendre les armes contre les Florentins dans un temps où ces derniers penſant augmenter leur Eſtat, eſtoient ſur le point d'acheter des Princes de l'Eſcale la ville de Parme. Il s'émeût une guerre ſi forte entre les Florentins & les Piſans, que ceux de Florence furent obligez de rompre leur marché avec les Princes de l'Eſcale, pour employer leur argent à ſecourir la

GIOTTINO. ville de Luques qui eſtoit aſſiegée par ceux de Piſe, & à ſe fortifier d'hommes & de munitions pour leur propre défenſe. Pendant cette guerre ils firent des pertes fort conſiderables: mais Malateſte Seigneur de Rimini eſtant arrivé à Florence avec des troupes toutes fraiſches, il ſe joignit à eux, & leur aida à faire lever le ſiege de Luques. Dans le meſme temps Robert Roy de Naples ami des Florentins, & duquel ils avoient demandé l'aſſiſtance, leur envoya Gautier de Bréne Duc d'Athenes, avec quelques compagnies de gens de guerre pour les ſecourir. Ce Général ſceût ſi bien décrediter Malateſte comme un mauvais Capitaine, & gagner les bonnes graces des Florentins, qu'ils luy donnerent le gouvernement de leur ville & le commandement général de leurs armées.

Cependant comme les hommes ne ſont jamais contens de leur fortune preſente, le Duc porta auſſitoſt ſes penſées plus haut qu'à eſtre ſeulement Gouverneur de la Ville & de l'Eſtat de Florence: il crut qu'il falloit s'en faire Souverain; & il avoit tant de perſonnes auprés de luy, & meſme des Florentins qui le fortifioient dans cette penſée, qu'il ne fit point difficulté d'entreprendre un ſi hardi deſſein.

Voyant donc les peuples dans une diſpoſition aſſez favorable pour luy; comme le temps auquel la magiſtrature des Vingt venoit à changer, il ſceût agir de telle ſorte à l'endroit de quelques

principaux citoyens, & gagna ſi bien le peuple, GIOTTINO.
qu'il ſe fit élire Seigneur pendant ſa vie de la Le 8. Sept.
Ville & de l'Eſtat de Florence nonobſtant la ré- 1342.
ſiſtance des Senateurs.

Auſſitoſt aprés cette élection on ne manqua pas d'arborer ſes armes & des banderoles au haut de la tour du Palais. Il créa de nouveaux Officiers tels qu'il les voulut choiſir. On ordonna des feſtes & des réjoûïſſances publiques pendant huit jours entiers; & dans ce nouveau changement ces peuples firent paroiſtre tant de témoignages de joye, qu'ils ſembloient avoir entieremenr perdu le ſouvenir de tous leurs maux paſſez, & ne penſer plus qu'aux biens dont ils eſperoient de joûïr à l'avenir. L'Eveſque meſme de Florence eſtant monté en chaire ce jour-là, qui eſtoit la feſte de la Naiſſance de la Vierge, s'étendit ſi fort ſur les loûanges de ce nouveau Seigneur, qu'il en fit le principal ſujet de ſon ſermon.

Mais comme les hommes s'aveuglent aiſément dans leurs proſperitez, & que ſouvent lors qu'ils croyent aſſeurer davantage la grandeur de leur fortune, ils la détruiſent entierement, parce qu'en penſant fortifier leur autorité par de nouveaux moyens, ils renverſent les fondemens ſur leſquels ceux qui les ont élevez ont prétendu qu'ils demeuraſſent établis: auſſi le Duc d'Athenes, que les Florentins avoient eux-meſmes choiſi pour eſtre leur Seigneur, ne croyant pas eſtre aſſez bien affermi par la voix & le conſentement du peuple,

Giottino pensa qu'il devoit tout de nouveau jetter luy-mesme les fondemens de sa Principauté, & se faire l'artisan de sa souveraine grandeur ; & que pour cela il pouvoit se servir de toutes les choses propres à parvenir à une si haute entreprise. Mais comme il est tres-difficile qu'un Seigneur étranger, & qui ne fait, pour ainsi dire, que de naistre, puisse estre également agreable à tout un peuple, parce qu'il ne luy est pas aisé d'obliger également tout le monde, & que ne pouvant satisfaire tous ceux qui aspirent aux charges, ni récompenser d'ailleurs ceux qui en sortent, il se trouve toûjours que le parti des mal contens est beaucoup plus grand que celuy de ceux qui sont satisfaits : ainsi le Duc d'Athenes ne fut pas long-temps Seigneur de Florence, qu'il se vit presque autant d'ennemis sur les bras qu'il y avoit d'habitans dans la ville. Les Grands ne manquoient pas de faire remarquer tous ses defauts ; & comme sa conduite & ses mœurs n'estoient pas exemptes de blasme, ils découvroient au peuple le mal qu'il faisoit, & imputoient à son mauvais gouvernement tous les desordres qui arrivoient dans l'Estat.

Le Duc qui n'ignoroit pas les mécontentemens des principaux citoyens n'en témoignoit rien néanmoins ; au contraire, il dissimuloit si bien tout ce qu'il sçavoit, que pour les persuader eux-mesmes qu'il ne les croyoit pas capables de conspirer contre luy, il fit publiquement mourir plu-

sieurs

ſieurs perſonnes, qui penſant luy rendre ſervice, GIOTTINO.
luy avoient donné avis des conſpirations qu'on faiſoit contre luy. Matteo di Marozzo fut l'un de ceux-là : il le fit pendre, & traiſner par les ruës, croyant que la veûë d'un ſpectacle ſi horrible donneroit aux Florentins de plus puiſſans témoignages de la confiance qu'il avoit en eux.

Mais comme il ne changeoit pas pour cela ſa maniere ordinaire d'agir : ſa conduite, & celle de tous ceux qui avoient part aux affaires, éloigna ſi fort l'affection que les peuples avoient eûë d'abord pour luy, & aigrit tellement les eſprits des principales familles, qu'il ſe forma tout d'un coup trois diférens partis, qui, ſans ſe communiquer rien les uns aux autres, conjurerent également ſa ruine ; & ce qu'il y a de remarquable, eſt que le chef d'un des partis eſtoit Angelo Accioli, ce meſme Eveſque qui avoit loûé le Duc avec tant d'excés lors qu'il fut créé Seigneur de Florence.

Tous les conjurez convenoient enſemble de le perdre ; mais tous cherchoient des moyens diférens. Comme cette grande affaire ne put eſtre traitée ſi ſecretement que le Duc n'en euſt avis, il fit prendre deux des conjurez de l'un des trois partis ; & aprés leur avoir fait ſouffrir la geſne, il apprit de leur bouche que leur chef eſtoit Antonio de gli Adimari.

Quoy-que le Duc fut aſſez ſurpris quand il ſceût le nombre & la qualité des conſpirateurs, il crut néanmoins qu'il n'eſtoit pas à propos de

GIOTTINO. témoigner ouvertement tout ce qu'il ſçavoit de cette conjuration; mais qu'il devoit donner ordre à ſa ſeûreté, & ſe rendre le plus fort dans la Ville avant que de rien entreprendre contre ſes ennemis. Il ſe contenta donc de faire citer Antonio, lequel s'aſſeurant ſur ſon mérite, ſur la faveur du peuple, & ſur la grandeur de ſa famille, comparut à l'aſſignation. Les autres ſe cacherent, & ne voulurent pas paroiſtre.

Pendant ce temps-là le Duc ſe fortifia dans ſon Palais, écrivit aux Bourgs & aux Villes voiſines, pour avoir des troupes; & il fut ſi promptement ſervi, qu'ayant découvert la conjuration le 18. Juillet, le 25. du meſme mois il avoit auprés de luy plus de 600. chevaux, & autant de gens de pied, ſans les autres troupes qui luy venoient encore d'ailleurs. De maniere que penſant eſtre en eſtat de faire tout ce qu'il voudroit dans Florence, il ordonna à trois cens des principaux de la Ville de ſe trouver dans ſon Palais le jour ſuivant, qui eſtoit la Feſte de Sainte Anne, afin d'aviſer avec eux ce qu'il falloit faire ſur le ſujet des priſonniers qu'on avoit arreſtez. Mais ſon intention eſtoit toute autre; car en les faiſant venir chez luy, il prétendoit s'en ſaiſir, & ſe rendant plus puiſſant qu'auparavant, détruire tous ceux qui par leur nobleſſe, par leurs biens, ou par leurs amis luy eſtoient ſuſpects, & pouvoient ſervir d'obſtacle à ſes grands deſſeins.

Il y avoit ſur la liſte de ceux qu'il avoit man-

dez, une grande partie des conjurez ; de ſorte que comme chacun y voyoit non ſeulement ſon nom en écrit, mais auſſi celuy de ſes compagnons, & encore de pluſieurs perſonnes qu'ils ſçavoient bien n'eſtre pas amis du Prince, ils ſoupçonnerent qu'il y avoit quelque deſſein formé. D'abord ils n'oſoient ſe découvrir les uns aux autres ; ils ſe regardoient ſeulement plus fixement qu'à l'ordinaire, & taſchoient d'apprendre ſur leurs viſages les ſentimens de leur cœur. Cependant comme ſi par ce ſilence ils ſe fuſſent mutuellement communiquez leurs intentions, ils commencerent à ouvrir la bouche, & à ſe demander ce qu'ils devoient faire dans cette occaſion, puis que déja on voyoit la ville pleine de troupes étrangeres , & que le jour ſuivant il en devoit encore arriver d'autres. Ainſi chacun déclarant ſa crainte, & les paroles paſſant de bouche en bouche, la Ville ſe trouva en peu d'heures dans une apprehenſion terrible. GIOTTINO.

Le peril qui menaçoit les trois partis des conjurez, les obligea de s'unir enſemble pour penſer à leur mutuelle conſervation. Aprés avoir choiſi pour chefs les Adimari, les Medicis, & les Donati , ils réſolurent qu'au lieu de comparoiſtre le jour ſuivant, il falloit faire un ſoulevement général dans la Ville, prendre les armes, barricader les ruës, attaquer le Palais, & s'aſſeurer de la perſonne du Duc.

Le lendemain matin on vit l'éxécution de ce

dessein : toute la Ville fut en armes ; le peuple se saisit des places, des portes & des lieux les plus avantageux ; & tout boüillant de cette fureur ordinaire aux premiers mouvemens d'une populace échauffée, il environna le Palais pour se saisir du Duc, & pour tirer des prisons Antonio de gli Adimari. L'on n'entend par tout qu'un bruit confus de voix & de cris ; & ces peuples transportez de rage contre le Duc, ne le menacent pas moins que de le mettre en pieces, & de le manger tout vivant, luy qu'un peu auparavant ils avoient receû chez eux avec tant d'acclamations, & élevé avec tant d'honneur à la souveraine dignité de leur Estat.

Au commencement de cette rumeur, ceux du Palais se mirent en estat de se défendre, & il se fit entre eux & le parti du peuple de rudes escarmouches qui durerent jusqu'à la nuit, où il demeura de part & d'autre quantité de gens sur la place.

Comme le Duc vit que ses affaires n'alloient pas bien, & que le parti du peuple grossissoit toûjours : il voulut essayer si par douceur il pourroit remedier au mal qui le menaçoit en traitant avec ses principaux ennemis. Mais les choses ne sont plus en estat de remedes : ils ne l'écoutent pas, & sont d'autant plus hardis à poursuivre ce qu'ils ont commencé, qu'ils se voyent secondez d'un puissant secours, que ceux de Sienne leur avoient envoyé, avec six personnes des plus con-

ſiderables de leur ville en qualité d'Ambaſſa- GIOTTINO.
deurs.

Les Florentins ſe voyant donc aſſez forts pour tout entreprendre, & n'ayant beſoin que de chefs pour conduire l'Eſtat de la République : l'Eveſque fit ſonner la cloche, & le peuple s'eſtant aſſemblé, on éleût quatre citoyens pour gouverner avec l'Eveſque. Cependant on ne laiſſoit pas d'attaquer jour & nuit le Palais du Duc, & de faire dans la Ville une exacte recherche de tous ceux qui avoient eſté attachez à ſon ſervice. On trouva trois de ſes créatures qui furent miſes en pieces ; & s'eſtant ſaiſi d'un Henri Feï comme il taſchoit de ſe ſauver en habit de Religieux, on le pendit la teſte en bas. On luy ouvrit le ventre, & aprés avoir eſté quelque temps expoſé en cét eſtat à la veûë de tout le monde, les enfans le traiſnerent par les ruës, & enfin le jetterent dans la riviere.

Le Duc qui voyoit exercer tant de cruautez à l'endroit des ſiens, n'avoit pas peu de ſujet de craindre pour ſa perſonne. Il taſchoit donc d'employer toutes ſortes de moyens pour faire ſon accommodement ; & pour en venir à bout, non-ſeulement il avoit recours aux bons offices des Ambaſſadeurs de Sienne, mais encore à l'entremiſe de l'Eveſque. D'abord le peuple fermoit l'oreille à toutes ſortes de propoſitions ; & comme enfin il conſentit avec beaucoup de difficulté que le Duc ſortiſt de la Ville la vie ſauve, il s'o-

GIOTTINO. piniaſtra toutefois à ne vouloir faire aucun traité avec luy, qu'auparavant il ne leur miſt entre les mains le Conſervateur & ſon fils, & Cerretieri Viſdomini. Cette propoſition parut ſi rude au Duc de voir qu'on l'obligeaſt à livrer luy-meſme ſes amis, que ne pouvant ſe réſoudre d'eſtre ainſi le miniſtre de leur mort, il demeura deux jours ſans y vouloir conſentir. Mais enfin le premier jour d'Aouſt, les Bourguignons qui eſtoient avec luy, ſçachant que ſon accommodement avec les Florentins ne manquoit à ſe faire qu'à cauſe qu'il refuſoit de leur livrer ces trois hommes, ils furent le trouver; & aprés luy avoir repreſenté qu'il n'eſtoit pas juſte qu'ils periſſent tous de faim, pour l'amour de trois ſcelerats qu'il vouloit ſauver, il y en eût quelques-uns d'entre eux qui en murmurant s'échaperent de luy dire, qu'ils eſtoient réſolus non ſeulement de laiſſer perir ces trois perſonnes, mais luy-meſme encore, plûtoſt que de ſouffrir davantage la miſere où ils eſtoient. De-ſorte que le Duc ſe vit contraint de conſentir qu'on les livraſt entre les mains des Florentins; & dés le ſoir meſme les Bourguignons prirent le fils du Conſervateur, & le pouſſant hors du Palais, le jetterent en proye à la rage du peuple.

Ce malheureux n'avoit pas dix-huit ans accomplis; & comme c'eſtoit ſur luy que ſon pere & un de ſes oncles fondoient leurs eſperances, & mettoient toute la grandeur de leur maiſon, le

Duc en leur conſideration l'avoit fait Chevalier il n'y avoit pas long-temps. Mais comme parmi le peuple, il y avoit des parens & des amis de ceux qui avoient eſté mal traitez par le Duc, & par ſes créatures, ou qui avoient eſté tuez & bleſſez les jours précedens, ils n'eurent nul égard ni à l'âge, ni à la bonne mine de ce jeune homme. Ils le receurent comme une victime qu'on leur mettoit entre les mains pour eſtre offerte aux manes des défunts; & aprés luy avoir donné mille coups d'épée & de pique au travers du corps, il ne crurent pas avoir aſſez ſatisfait à leur vengeance, qu'en preſence de ſon miſerable pere, ils ne l'euſſent mis en pieces, & dechiré avec leurs mains & avec leurs dents. GIOTTINO.

Ils n'eurent pas ſitoſt achevé ce cruel carnage qu'ils ſe préparerent pour un autre; & comme ſi le ſang qu'ils venoient de ſuccer, & dont ils avoient les mains & la bouche toutes teintes, les euſt davantage alterez, ils ſe mirent à crier avec plus de force, & à demander le pere qu'on leur livra auſſitoſt, & qu'ils traiterent encore plus cruellement que le fils. Il y en eût que la haine & la fureur rendirent ſi inhumains, & ſi barbares, que non contens de s'eſtre ainſi ſoüillez la bouche & les mains, ils voulurent que leurs entrailles euſſent part au carnage, & qui pour raſſaſier la faim dont leurs cœurs eſtoient tourmentez, mangerent de la chair de leurs ennemis. Mais ce qui eſt de plus difficile à croire, c'eſt que non-ſeulement

GIOTTINO. dans la chaleur de cette vengeance ils devoroient cette chair à demi vivante; mais il y eût mesme des hommes, si on les peut nommer tels, qui en emporterent des morceaux dans leurs maisons, & qui de sens rassis les firent rostir sur les charbons, & les mangerent avec plaisir.

Cependant ce peuple s'estant lassé dans un si horrible massacre, ou plûtost s'estant comme enyvré dans le sang de ces deux miserables, ne se souvint plus de demander le troisiéme qu'on luy avoit promis, lequel se sauva à la faveur de la nuit, & par le moyen de ses amis.

Le troisiéme jour d'Aoust on dressa les articles entre les Florentins & le Duc, qui demeura encore trois jours avec sa famille dans le Chasteau, d'où il sortit de grand matin.

Aprés le recit de cette histoire, & aprés tant de cruautez dépeintes, vous ne devez pas estre surpris quand je vous mettray comme devant les yeux la Peinture que le Giottino en fit dans le Palais du Podesta, par le commandement de ceux qui gouvernoient.

De quelles couleurs, dît Pymandre, put-il se servir pour bien exprimer un si horrible carnage? & quels traits pouvoient assez bien representer la rage d'un peuple irrité, & faire voir comment il avoit si-tost passé de l'amour à la haine?

Il ne pensoit pas, repartis-je, à peindre les actions de ses compatriotes. Il representa le Duc d'Athenes; & comme ce n'estoit pas une person-

ne

ne d'une taille avantageuſe, ni d'une mine fort relevée, il luy fut bien facile d'en former une laide figure, ſans s'éloigner beaucoup de la reſſemblance. Car les Florentins voulant qu'il en fiſt un ſujet de mépris & de riſée, il le peignit d'une taille fort petite, le teint brun, la barbe longue & claire; & pour le rendre plus difforme, il marqua davantage toutes les parties qui pouvoient contribuer à faire voir ſes defauts. GIOTTINO.

Il ne ſe contenta pas de faire ſon portrait tel que je viens de dire, il voulut encore faire une image de ſon eſprit, & repreſenter les qualitez de ſon ame auſſi-bien que les traits de ſon viſage. Pour cela il environna ſa teſte des animaux les plus cruels, & dont les qualitez pouvoient convenir aux mauvaiſes inclinations qu'on luy attribuoit; & les entrelaſſant les uns avec les autres, il le repreſenta couronné de la meſme maniere que l'on peint d'ordinaire les Furies infernales.

L'image de ce Duc eſtoit accompagnée de celles du Conſervateur dont j'ay parlé, de Viſdomini, de Maladiaſſe, de Ranieri da San-Geminiano, & de pluſieurs autres de ſes creatures qui n'eſtoient pas peints d'une maniere moins deſavantageuſe. Car pour leur donner auſſi une coëffure ridicule, mais pourtant diférente de celle du Duc, il leur mit ſur la teſte une eſpece de mitre, dont en Italie l'on marque par opprobre ceux qui ſont convaincus de crimes. Outre cela chacun avoit les armes de ſa maiſon auprés de ſoy; & il y avoit

GIOTTINO. de grands rouleaux où estoient écrites des choses qui avoient rapport aux figures, & aux vestemens qu'on leur donnoit.

Cette Peinture parut admirable à tout le peuple, non seulement à cause que le Peintre avoit pris beaucoup de soin à la bien finir, mais parce que le sujet leur remettoit devant les yeux une action qu'il avoit éxécutée avec beaucoup de plaisir.

Giottino fit quantité d'autres tableaux à Florence; mais il suffit de vous avoir parlé de celuy-cy. Cependant comme il estoit d'un temperament délicat, il mourut âgé de 32. ans, l'an 1356.

Je ne m'arresteray pas à vous parler de plusieurs autres Peintres qui vivoient en ce temps-là, quoyqu'il y en ait eû quelques-uns qui se soient rendus considerables. Car le nombre en estoit si grand dans l'Italie, que dés l'année 1350. ceux qui travailloient à Florence établirent entre eux une Confrairie sous la protection de Saint Luc, afin d'avoir lieu de conferer plus souvent les uns avec les autres; & mesme de temps en temps ils élisoient des Officiers, pour avoir soin de tout ce qui regardoit leur compagnie, dont JACOBO CASENTINO fut un des premiers.

GIOVANNI DA PONTE. AGNOLO GADDI. BERNA de Sienne. DUCCIO aussi Siennois; & ANTONIO VIVITIANO.

JACOBO CASENTINO.

Il ne faut pas que j'oublie de vous parler d'un Peintre qui parut sur la fin du quatorziéme siecle. Il se nommoit SPINELLO, & estoit natif d'Arezzo. Il fit plusieurs tableaux en divers lieux de la Toscane, & c'est de luy dont on raconte une histoire assez plaisante. On dit qu'estant déja

SPINELLO.

âgé de plus de 77. ans il fit dans la ville d'Arezzo un tableau, où il representa comme les mauvais Anges s'estant voulu élever au dessus de Dieu, furent précipitez dans les abismes de l'Enfer. Parmi tous ces Démons, & dans le lieu le plus bas, il peignit Lucifer sous la forme d'une beste monstrueuse, & prit tant de soin à rendre cette figure horrible, que son imagination demeura toute remplie des especes d'un sujet si épouvantable. De sorte qu'une nuit en dormant il luy sembla voir le Diable tel qu'il l'avoit peint, qui l'interrogeoit en quel lieu il l'avoit veû si difforme, & pourquoy il le representoit d'une maniere si offensante. Il s'éveilla aussitost, mais tellement surpris & épouvanté, que ne pouvant ouvrir la bouche pour s'écrier, ce fut par le tremblement de tous ses membres que sa femme qui estoit couchée auprés de luy s'apperceût de la peine où il estoit. Sa frayeur fut si grande qu'il en pensa mourir, & mesme depuis ce temps-là il eût toûjours la veûë égarée, l'esprit à demi perdu, & ne vêcut pas longtemps. SPINELLO.

Il me semble qu'il seroit assez inutile de vous parler d'un GERARDO STARNINA qui alla travailler en Espagne; d'un LIPPO; d'un LORENZO Religieux de l'Ordre de Camaldoli; d'un TADDEO BARTOLO; d'un LORENZO DI BICCI disciple de Spinello; d'un PAOLO, qui fut surnommé UCCELLO, à cause qu'il faisoit fort bien des oiseaux: si ce n'est pour vous GERARDO STARNINA. LIPPO. LORENZO. TADDEO BARTOLO. LORENZO DI BICCI. PAOLO UCCELLO.

PAOLO UCCELLO.

faire remarquer que ce dernier fut un des premiers Peintres qui s'étudia à obſerver exactement la perſpective dans ſes ouvrages ; & le temps qu'il employa à ce travail fut cauſe qu'il n'apprit pas ſi parfaitement les autres parties de la Peinture. Cependant comme il arrive ſouvent que l'on a plus d'envie de faire les choſes qui ſont les plus difficiles, & que l'on ſçait le moins, il entreprit un jour de repreſenter Saint Thomas qui met ſon doigt dans le coſté de Noſtre Seigneur ; & afin qu'on ne viſt pas ſon ouvrage avant qu'il fuſt fait, il fit fermer le lieu où il travailloit. Le Donatelle, qui eſtoit un Sculpteut alors en grande réputation, l'ayant rencontré, luy demanda quel tableau il faiſoit, & qu'il cachoit avec tant de ſoin. Paolo luy répondit qu'il le verroit quand il ſeroit achevé. L'ayant fini, & expoſé au jour, il ne manqua pas d'en avertir le Donatelle, & de luy en demander ſon avis. Mais celuy-cy, aprés l'avoir long-temps conſideré, ne luy dit autre choſe, ſinon qu'il découvroit ſon tableau lors qu'il devoit le cacher. Cét avertiſſement affligea ſi fort ce pauvre homme, qu'il ſe retira tout confus en ſa maiſon, où depuis ce temps-là il ne fit autre choſe que des ouvrages de perſpective. Il mourut l'an 1432.

MASSOLINO.

Outre ceux que j'ay nommez, il y eût encore MASSOLINO, qui fit voir beaucoup de diférence entre ſes tableaux & ceux des autres Peintres qui avoient eſté avant luy : car il donna plus de majeſté à ſes figures, il les veſtit d'habits mieux

agencez ; repreſenta plus de paſſion dans leurs viſages, plus de vie dans leurs yeux ; & enfin peignit avec plus de perfection toutes les autres parties du corps. MASSOLINO.

Il eût pour diſciple MASACCIO, qui le ſurpaſſa, comme il avoit ſurpaſſé les autres ; & c'eſt à luy qu'on donne la gloire d'avoir comme ouvert la porte à ceux qui l'ont ſuivi, pour les faire entrer dans la bonne & veritable maniere de peindre. Il ſurmonta ce qu'il y a de plus rude & de plus difficile dans cét art ; & fut le premier qui fit paroiſtre ſes figures dans de belles attitudes, qui leur donna de la force, du mouvement, du relief, & de la grace. Il repreſenta auſſi les racourciſſemens mieux que tous les Peintres qui l'avoient précedé. Cependant il n'eût preſque pas le loiſir d'éxécuter toutes ſes belles penſées, ni de connoiſtre juſqu'où il pouvoit porter la perfection de la Peinture, parce qu'il mourut l'an 1443. lors qu'il n'eſtoit encore que dans la vingt-ſixiéme année de ſon âge. Son Epitaphe faite par Annibal Caro, eſt un glorieux éloge de ce Peintre, & un monument éternel de ſa vertu. Comme il contient en peu de mots les riches talens qu'il avoit receûs du Ciel, vous ne ſerez pas faſché de l'entendre. La voicy dans ſa langue. MASACCIO.

Pinſi e la mia pittura al ver' fù pari,
L'atteggiai, l'avivai, le diedi il moto,
Le diedi affetto. Inſegni il Buona roto
A tutti gl' altri, e da me ſolo impari.

Masaccio.

Aprés la mort de Grégoire XI. qui transporta à Rome le Siege qui avoit esté si long-temps dans Avignon, Urbain VI. Napolitain fut éleû Pape, & quelques mois aprés les Cardinaux estant sortis de Rome mal contens d'Urbain, nommerent Clement VII. qui tint son Siege dans Avignon, d'où naquit ce Schisme si cruel & si scandaleux, pendant lequel on vit trois Papes partager entre eux cette souveraine puissance que Jesus-Christ a laissée au legitime Successeur de Saint Pierre. Cette division dura prés de cinquante ans dans l'Eglise, qui ne fut dans un parfait repos que quand par une faveur toute particuliere de Dieu Nicolas V. fut éleû Souverain Pontife: car quelque temps aprés la mort

En 1447. d'Eugene IV. Felix IV. s'estant départi de ses prétentions, luy ceda entierement le Siege; & l'on reconnut que Nicolas méritoit d'autant plus cette supresme dignité, que luy-mesme s'en estoit estimé indigne, & qu'il avoit fait tout son possible pour s'en décharger sur un autre. Mais les Cardinaux qui en firent choix, forçant ses inclinations par leurs prieres, le conjurerent de ne s'opposer pas aux mouvemens du Saint Esprit, & de n'arrester point le cours de la Providence divine. Ils publierent hautement au sortir du Conclave, que les hommes n'avoient point eû de part à son élection, & qu'il avoit esté visiblement nommé de Dieu pour gouverner l'Eglise.

En effet, il s'en aquita si dignement, que pen-

dant les huit années de ſon Pontificat il travailla de toute ſa force à procurer le repos à l'Italie, à mettre la paix entre les Rois & les Princes Chreſtiens, & à regler les choſes Eccleſiaſtiques. Il aimoit les hommes doctes & vertueux ; il leur conféroit les premieres charges, & les benefices les plus conſiderables ; & par ce choix ſi judicieux, il taſchoit d'encourager tout le monde à mériter de pareilles récompenſes, en ſe rendant dignes par leur ſcience & par leur vertu. MASACCIO.

Ce fut ſous ſon Pontificat que les belles lettres & les langues Grecque & Latine, qui avoient eſté comme mortes & enſevelies dans l'oubli depuis ſix cens ans, reprirent une nouvelle vie, & parurent avec leur premier éclat. Il eût tant d'amour pour les ſciences, qu'il envoya dans toutes les parties du monde des hommes habiles chercher les livres anciens qui s'eſtoient égarez par les deſordres des guerres, & par l'ignorance des peuples. Il embellit de baſtimens & d'ouvrages publics la ville de Rome, & fit faire pluſieurs peintures dans le Palais du Vatican. PIETRO DELLA FRANCESCA Florentin fut un de ceux qui travaillerent dans les chambres de ce Palais. Il y fit deux tableaux, qui depuis furent mis à bas, lors que par le commandement de Jules II. Raphaël peignit en leur place le miracle du Saint Sacrement arrivé à Bolſene, & Saint Pierre dans la priſon. PIETRO DELLA FRANCESCA.

Je croy, dît Pymandre, qu'on n'avoit pas re-

PIETRO DELLA FRANCESCA.

gret aux ouvrages de Pietro, puis qu'on mettoit en leur lieu ceux d'un si excellent homme. Cependant, repartis-je, il y avoit des testes qui estoient assez belles, & que Raphaël mesme fit copier : mais je croy à dire vray, que ce fut pour garder la ressemblance des personnes de haute qualité que Pietro y avoit peintes. Car on y voyoit Charles VII. Roy de France, lequel en l'an 1449. fit tenir un Concile à Lyon en faveur de Nicolas V. où ce Roy, l'Empereur & le Concile prierent Felix de se départir de ses prétentions, & de ceder entierement la dignité de Pape à Nicolas, afin de faire cesser le Schisme ; ce qu'il fit volontairement, quoy-qu'il y eust plus de neuf ans qu'il possedast cette souveraine charge par l'élection qu'en avoit fait le Concile de Basle, lors qu'il déposa Eugene IV. De sorte que le Pape Nicolas V. avoit fait faire le portrait du Roy, & ceux de plusieurs personnes de marque, en reconnoissance des services qu'ils avoient rendus à l'Eglise en sa personne. Les copies de tous ces portraits que Raphaël gardoit tres-cherement, tomberent aprés sa mort entre les mains de Jules Romain son disciple.

Pietro ayant achevé les ouvrages que le Pape luy avoit commandez, retourna en son païs, où il fit plusieurs tableaux, & laissa quelques éleves qui n'ont pas eû grand nom. Celuy que l'on remarque le plus, est un certain LORENTINO D'ANGELO Aretin, qui finit à Arezzo quelques

LORENTINO D'ANGELO.

peintures

peintures que Pietro avoit commencées, & qui estoient demeurées imparfaites par sa mort. Je ne croy pas que ce Lorentino fust un fort habile homme : néanmoins comme Pietro della Francesca estoit sçavant dans les Mathematiques dont il avoit mesme écrit plusieurs livres, Lorentino s'estoit aussi appliqué à cette étude si necessaire aux Peintres. Mais soit qu'il ne fust pas fort bon praticien, il n'eût pas grande réputation, ou du moins il ne tira pas un grand avantage de son travail. On dit qu'il estoit si pauvre, qu'à peine avoit-il de quoy vivre ; & si je vous rapportois ce qu'on a écrit de luy, vous jugeriez qu'il falloit asseûrément qu'il fust fort necessiteux, & peut-estre fort ignorant. LORENTINO D'ANGELO.

Pendant que Pietro della Francesca travailloit à Rome, il y avoit à Florence un bon Religieux de l'Ordre de Saint Dominique nommé Frere JEAN ANGELIC DA FIESOLE, que l'on mettoit au rang des meilleurs Peintres de ce temps-là. Sa réputation estoit si grande, que le Pape Nicolas V. l'appella auprés de luy pour peindre sa Chapelle, & faire quelques ouvrages de miniature dans des Livres d'Eglise. Frere Jean estant à Rome lors que l'Empereur Frederic III. y arriva avec Eleonor fille du Roy de Portugal, & que le Pape leur donna la Benediction Nuptiale, & leur mit la Couronne sur la teste, il fit le portrait de Frederic ; & dans un tableau où il representa quelque chose de la Vie de JESUS-CHRIST, il prit sujet d'y peindre au naturel, le Pape, l'Empereur, & FRERE JEAN ANGELIC.

Frere Jean Angelic.

plusieurs personnes de qualité. Il y mit aussi Frere Antonin Religieux de son Ordre, & qui par son moyen fut Archevesque de Florence quelque temps aprés.

Car le Pape ayant reconnu que Frere Jean Angelic estoit non-seulement un tres-excellent Peintre, mais un tres-bon Religieux, il voulut luy donner l'Archevesché de Florence qui vint à vaquer. Mais il refusa ce present, qui à tout autre eust paru fort avantageux; & ayant representé à Sa Sainteté avec une humilité sincere, qu'il n'avoit pas les qualitez necessaires à un Pasteur, il la supplia de conferer cette charge si importante à un autre, luy faisant connoistre que Frere Antonin estoit tres-capable de soustenir un si pesant fardeau. Ainsi il trouva moyen de s'en décharger sur les épaules de son ami, auquel le Pape donna cét Archevesché. La nomination que Frere Jean en fit fut tres-avantageuse à l'Eglise de Florence; car ce Prélat y vécut dans une si haute réputation de doctrine & de sainteté, qu'il merita d'estre canonisé aprés sa mort.

Au reste, si nous n'avons pas des ouvrages de Frere Jean Angelic pour les considerer, ce que l'on a écrit de luy est une peinture qui merite d'estre regardée; puis qu'il est encore plus rare de trouver des ouvriers recommandables par leur vertu & par la sainteté de leur vie, qu'il n'est difficile de rencontrer des productions d'esprit dignes d'estre admirées.

Comme il n'y a rien de plus dangereux à une ame qui abandonne toutes les choſes de la terre pour ne penſer qu'aux choſes du Ciel, que la pareſſe & l'oiſiveté ; & que les ſaints Peres ne recommandent rien tant aux perſonnes retirées du monde, que de s'occuper par le travail de leurs mains : ce bon Frere avoit choiſi cét exercice comme le plus conforme à ſes inclinations. Et il l'aimoit d'autant plus, qu'en y employant quelques heures du jour, il trouvoit de quoy s'entretenir dans de ſaintes penſées ; ſes ouvrages meſme luy fourniſſant des ſujets pour élever ſon eſprit à Dieu dans la ſpeculation qu'il faiſoit des beautez de la nature, & des miracles de l'art. FRERE JEAN ANGELIC.

Car Frere Jean eſtoit un veritable Religieux, qui détaché entierement des ſoins & de l'embarras du monde, ſe renfermoit tout en luy-meſme, & ne penſoit en aucune maniere aux choſes du ſiecle.

Il obſervoit ſi exactement ſa Regle, & vivoit dans une ſi grande ſimplicité, qu'un jour le Pape l'ayant arreſté à diſner avec luy, il fit difficulté de manger de la viande, parce qu'il n'en avoit pas la permiſſion de ſon Superieur, ne faiſant pas réflexion ſur l'autorité de celuy qui le traitoit.

Il évitoit toutes les actions qui regardoient les affaires temporelles, hors celles où il pouvoit ſervir les pauvres dans leur neceſſité. Aprés avoir ſatisfait à tous les devoirs auſquels ſa Regle l'obligeoit, il s'occupoit à peindre ; & dans un di-

FRERE JEAN ANGELIC.

vertiſſement ſi innocent, il choiſiſſoit toûjours pour ſon ſujet quelque hiſtoire ſainte. Ce travail luy eſtoit ſi agréable, qu'il le préféroit aux emplois les plus conſiderables de ſon Ordre, à cauſe qu'il y joûïſſoit de la douceur de la ſolitude, & du repos de l'eſprit.

Si ſes amis luy demandoient de ſes ouvrages, il les prioit de le faire trouver bon à ſon Superieur, ne voulant pas diſpoſer de la moindre choſe ſans ſa permiſſion. Enfin comme il fit toûjours paroiſtre beaucoup d'humilité & de modeſtie dans toutes ſes actions, de meſme l'on vit dans ſes tableaux une facilité toute particuliere à bien repreſenter la dévotion & la pieté des Saints; & l'on remarquoit ſur leurs viſages un air & un je ne ſçay quoy de divin que tous les autres Peintres n'exprimoient point ſi dignement. Il achevoit tous ſes ouvrages ſur la premiere idée qu'il en avoit conceûë, & jamais ne réformoit ſes premieres penſées par de nouvelles. Lors qu'il prenoit le pinceau pour travailler, il ſe mettoit en priere; & on l'a veû tout baigné de larmes pendant qu'il travalloit à un Crucifix, dans le ſouvenir qu'il avoit des peines que ce divin Sauveur avoit ſouffertes ſur la Croix.

Ce bon Religieux, aprés avoir ainſi vécu avec beaucoup de ſainteté, mourut âgé de 68. ans, & fut enſeveli dans l'Egliſe de la Minerve à Rome, l'an 1455.

Vous remarquerez, s'il vous plaiſt, que de tous

les Peintres dont j'ay parlé jusqu'à present, il n'y en pas un qui ait eû l'usage de peindre à huile, & que tous leurs tableaux estoient à fraisque ou à détrempe. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien qu'il manquoit quelque chose à la perfection de cét art, & que leur maniere de peindre estoit tres-imparfaite & tres-incommode, parce qu'ils ne pouvoient pas transporter leurs ouvrages, ni les nettoyer sans se metrre au hasard de les gaster. Cependant ils n'avoient pû encore y trouver de remede, bien que plusieurs d'entre eux eussent employé beaucoup de temps à en faire la recherche: lors qu'en Flandre un Peintre qui estoit en assez grande réputation en ce païs-là, & qui se plaisoit dans les secrets de la Chymie, reconnoissant aussi-bien que les autres l'incommodité qu'il y avoit de travailler à détrempe, s'apperceût, aprés plusieurs essais & diverses experiences, qu'en broyant les couleurs avec de l'huile de noix ou de lin, il s'en faisoit une peinture solide, qui non seulement résistoit à l'eau, mais encore qui conservoit une vivacité & un lustre qui n'avoit pas besoin de vernis. Il vit de plus, que le mélange & les teintes des couleurs se faisant bien mieux avec de l'huile qu'autrement, les tableaux avoient beaucoup plus d'union, plus de force & plus de douceur.

FRERE JEAN ANGELIC.

Comme il fut extrémement joyeux d'avoir fait une découverte si utile & si avantageuse, il acheva plusieurs ouvrages dans cette nouvelle manie-

re; entre lesquels il y eût un tableau qu'il jugea digne d'estre presenté à Alfonse I. Roy de Naples. Il estoit composé de plusieurs figures assez bien travaillées: mais son coloris tout extraordinaire fut ce qui agréa le plus au Roy, & qui surprit tous les sçavans de ces quartiers-là.

Antonello da Messina.

Antonello da Messina Peintre assez habile, fut un de ceux qui admira davantage ce beau secret. Il avoit étudié à Rome; & aprés avoir travaillé à Palerme, s'estoit retiré à Messine lieu de sa naissance. Estant venu à Naples pour quelques affaires, il oüit parler du tableau que le Roy avoit receû de Flandre; & comme il avoit beaucoup de curiosité pour tout ce qui regardoit sa profession, ce que les autres Peintres luy raconterent de la maniere dont il estoit peint, luy fit desirer de le voir. Il s'en alla au Palais, où aprés avoir consideré cét ouvrage, il en fut si touché, qu'il résolut d'abandonner toutes ses affaires, & d'aller jusques en Flandre pour en connoistre l'Auteur, & pour apprendre un si beau secret. Il se mit en chemin; & lors qu'il fut arrivé chez Jean de Bruge qui en estoit l'inventeur, il n'épargna rien pour aquerir son amitié, & luy fit si bien la cour, qu'il apprit de luy cette nouvelle maniere de peindre.

Il s'arresta en Flandre jusqu'à la mort de son nouveau maistre, aprés laquelle il retourna en Sicile, où il ne demeura pas long-temps: car il s'en alla à Venise, croyant y pouvoir mener une sorte

de vie plus conforme à ſon humeur. Ce fut-là qu'il fit pluſieurs tableaux pareils à ceux qu'il avoit déja faits en Flandre. ANTONELLO DA MESSINA.

Comme il avoit appris de Jean de Bruge le ſecret de peindre à huile, il y eût auſſi un nommé Dominique Peintre Venitien, qui l'obligea par ſes careſſes, & par l'amitié qu'ils contracterent enſemble, à luy en faire part.

Or comme les Italiens ſont redevables à Antonello d'un ſecret ſi rare, & par le moyen duquel on a depuis perfectionné tant de beaux ouvrages: ils eûrent beaucoup d'eſtime pour luy pendant ſa vie, & en ont toûjours parlé aprés ſa mort.

Alors m'eſtant un peu arreſté; Il me ſemble, dît Pymandre, que juſques-icy vous n'avez fait mention que des Peintres d'Italie, quoy-qu'il y en euſt pluſieurs qui travailloient en Flandre, & que ce fut-là qu'on trouva l'invention de peindre en huile, comme vous venez de dire.

Il eſt vray, repartis-je, que l'art de peindre s'eſtoit répandu en divers endroits de l'Europe, & que les Flamans ont eſté des premiers qui s'y ſont attachez avec beaucoup d'amour. Mais les ouvriers & les ouvrages de ce temps-là n'ont pas eſté aſſez recommandables pour en faire conſerver la memoire; & ce Jean de Bruge n'a eſté mis au rang des excellens, que pour avoir contribué à perfectionner cét art par le ſecret qu'il trouva d'employer les couleurs avec de l'huile.

Je ne vous rapporteray rien à present de luy ni des autres Peintres qui ont travaillé au-deçà les Monts. Je remets à vous en parler quand j'auray achevé ce que j'ay à vous dire de ceux qui ont paru en Italie, dont je ne croy pas devoir interrompre la suite.

Cependant, repliqua Pymandre, j'ay pensé plusieurs fois à vous faire quelque demande sur le sujet des Peintres de Flandre. Mais puis que vous ne faites que differer, & que vous me promettez de satisfaire là-dessus ma curiosité, j'attendray patiemment, & j'écouteray avec plaisir le reste de vostre discours.

Afin, repartis-je, de ne vous pas ennuyer en m'arrestant à plusieurs Peintres Italiens dont les ouvrages ne se voyent plus, & qui mesme ont esté comme effacez par ceux qui ont paru depuis, je vous diray peu de chose de PHILIPPE LIPPI Florentin, qui pour avoir porté quelque temps l'habit de Carme, fut appellé Frere Philippe. Je prendray seulement occasion de vous faire remarquer en la personne de ce Peintre, combien la peinture a de charmes, & qu'elle est capable d'adoucir les esprits mesme les plus barbares, & d'amolir les cœurs les plus endurcis.

FRERE PHILIPPE.

Car un jour que Frere Philippe estoit en la Marche d'Ancone, & qu'il s'estoit mis avec quelques-uns de ses amis dans une petite barque pour se promener le long des costes de la mer, ils se trouverent surpris par des brigantins Mores, qui les

les mirent tous à la chaiſne, & les menerent en Barbarie. FRERE PHILLPPE.

Il y avoit dix-huit mois que Frere Philippe eſtoit dans l'eſclavage, lors qu'il s'aviſa un jour de prendre du charbon, & de tracer contre une muraille le portrait du maiſtre qu'il ſervoit. Il le repreſenta ſi bien, & avec les meſmes habits qu'il portoit d'ordinaire, que ce Barbare en fut d'autant plus ſurpris, qu'il n'avoit jamais veû rien de pareil. De façon qu'admirant ce portrait, il obligea Philippe à luy en faire encore quelques autres, dont il le récompenſa bien; car il luy donna gratuitement la liberté, & le fit conduire ſeûrement juſques dans Naples.

Lors qu'il y fut établi, il travailla pour le Duc de Calabre, qui fut depuis Alfonſe Roy de Naples, & fit enſuite pluſieurs tableaux en divers endroits d'Italie. On remarque qu'il a eſté le premier qui a peint des figures plus grandes que le naturel.

Il fut auſſi employé par le Pape Eugene IV. qui l'eſtimoit beaucoup à cauſe de ſon ſçavoir ſeulement; car n'eſtant pas d'une vie fort reglée, il ternit par ſes mauvaiſes mœurs l'honneur qu'il auroit pû meriter par ſa ſcience. Il eſtoit tellement abandonné aux débauches honteuſes & aux plaiſirs infames, qu'on croit meſme que ce fut la cauſe de ſa mort, & qu'il fut empoiſonné par les parens d'une femme qu'il voyoit trop librement, l'an 1438. eſtant âgé de 57. ans.

ANDRE' DEL CASTAGNO.

Il y avoit encore en ce temps-là ANDRE' DEL CASTAGNO, qui travailla beaucoup à Florence, & qui fut le premier des Peintres de Toſcane qui ſceût la maniere de peindre à huile. Car comme Dominique Venitien qui l'avoit appriſe d'Antonello da Meſſina, & duquel je vous ay parlé, vint à Florence : André del Caſtagno rechercha auſſitoſt ſa connoiſſance, & ne le quitta point qu'il n'euſt appris ſa nouvelle maniere de peindre, que Dominique luy communiqua d'autant plus volontiers, qu'André luy témoignoit une amitié tout-à-fait ſincere. Cependant l'eſtime que les Florentins avoient alors pour les ouvrages de Dominique, fit naiſtre dans l'eſprit d'André une jalouſie ſi horrible, que ſans avoir égard aux obligations qu'il avoit à ce Peintre, ni à l'amitié qu'il luy avoit tant de fois jurée, il réſolut de l'aſſaſſiner.

Un ſoir que Dominique ſe promenoit par les ruës avec une guitarre à la main, ce faux ami s'eſtant déguiſé, alla l'attendre dans un endroit écarté; & comme il vint à paſſer par là, il mit ſi ſecretement à éxécution ſon déteſtable deſſein, que le pauvre Dominique n'ayant point reconnu ſon meurtrier, & ne ſe doutant en aucune façon de l'horrible perfidie d'André, ſe fit porter chez ce cruel ami, où il mourut entre ſes bras. L'on n'auroit jamais ſceû l'auteur de cét aſſaſſinat, ſi André, par le remors de ſa conſcience, ne l'euſt déclaré luy-meſme lors qu'il ſe vit au lit de la mort.

Ce miſerable homme ſe voyant donc comme en poſſeſſion de joûïr tout ſeul de l'honneur & des avantages qu'il croyoit luy avoir eſté oſtez par Dominique, ſe mit à faire pluſieurs ouvrages dans Florence.

ANDRÉ DEL CASTANO.

Ce fut luy qui travailla à cette funeſte peinture que la Republique fit repreſenter contre le Palais du Podeſta, lors qu'en l'année 1478. les ennemis des Medicis éxécuterent contre eux une horrible conjuration.

Il y avoit long-temps que les Medicis eſtoient conſiderables dans Florence, & qu'ils y paroiſſoient comme les protecteurs de la liberté, & les ennemis capitaux de la faction des Gibelins. Coſme avoit aquis par ſa prudente conduite une autorité ſi grande dans la ville, qu'il diſpoſoit à ſa volonté du Senat & de tout le peuple. C'eſtoit un homme liberal & magnifique, qui par ſes baſtimens & ſes autres dépenſes publiques, ſecouroit les pauvres, & ſe rendoit le bienfacteur de toutes les perſonnes de merite. Eſtant mort en 1464. il laiſſa un fils nommé Pierre, qui hérita de ſon credit & de ſon autorité, auſſi-bien que de ſes grandes richeſſes & de ſes nobles inclinations. Ce Pierre eût pour ſucceſſeur dans l'adminiſtration de la République, Laurens de Medicis ſon fils, qui avec Julien ſon frere travaillerent beaucoup à la grandeur de l'Eſtat. Mais comme l'Eſtat ne pouvoit s'accroiſtre ſans que l'autorité des Medicis s'élevaſt en meſme temps, leur élevation ne man-

André del Castagno.

qua pas d'augmenter l'envie de leurs ennemis : de ſorte qu'un nommé Pazzi qui eſtoit le chef de la faction Gibeline, ne pouvant plus ſouffrir leur puiſſance, conjura contre ces deux freres Laurens & Julien.

Il ſçavoit que le Pape Sixte IV. eſtoit leur ennemi, parce que Laurens s'eſtant toûjours oppoſé aux deſſeins que les Papes avoient ſur l'Eſtat de Florence, avoit encore depuis peu preſté de l'argent ſous-main au Seigneur d'Imola, pour empeſcher qu'il ne vendiſt cette ville à Sixte. Ainſi Pazzi, pour mieux autoriſer ſon deſſein, le découvrit au Pape, auquel il fit entendre que les Florentins luy ſeroient fort obligez, ſi par ſon moyen ils pouvoient eſtre delivrez de la tyrannie des Medicis ; & que pourveû que Sa Sainteté vouluſt le favoriſer de ſa protection, & approuver la conjuration formée contre eux, il promettoit de luy livrer dans peu la ville de Florence.

Le Pape écouta volontiers cette propoſition : mais ne voulant pas qu'on cruſt qu'il euſt preſté l'oreille à un ſi laſche attentat, il donna ſecretement la conduite de toute cette affaire à Jeroſme de la Roûere ſon parent.

Les chefs de la conſpiration eſtoient, Frodeſque Salviati Archeveſque de Piſe, & ancien ennemi des Medicis, Franceſque Pazzi, & un Poggio, fils de ce Poggio célebre Orateur ; leſquels appuyez du Cardinal Raphaël de la Roûere, qui alla exprés de Piſe à Florence pour les encourager

par sa presence & par sa dignité, travaillerent à cette entreprise si importante, dans laquelle ils ne trouvoient aucun obstacle.

ANDRE' DEL CASTAGNO.

Le jour fut pris au Dimanche 26. Avril ; & comme Laurens & Julien entendoient la Messe que l'Archevesque de Pise célébroit dans l'Eglise de Sainte Réparée, & dans le temps mesme qu'il levoit la Sainte Hostie, les conjurez se jetterent sur eux, tuerent Julien sur la place, & blesserent cruellement Laurens, qui se sauva dans la Sacristie.

Aussitost le bruit de cét horrible assassinat s'épandit dans la ville ; & les amis des Medicis avec tous les citoyens, estant accourus pour les secourir, ils se saisirent de l'Archevesque de Pise, qu'ils trouverent couvert d'une jaque de maille, de ce Poggio, & de ceux de leur suite, qu'ils pendirent à l'heure mesme aux fenestres du Palais. Ils prirent ensuite Antoine Volateran, un Prestre qui avoit frappé Laurens, & Pazzi qui avoit tué Julien, ausquels ils firent souffrir le mesme supplice.

Montesicco homme d'esprit, & qui estoit un des principaux de la conjuration, ayant esté mis à la torture, découvrit tout le complot; aprés quoy luy & tous ses complices endurerent le mesme genre de mort que les autres.

Jamais Florence n'avoit veû dans ses murailles un spectacle plus funeste. Il y eût plus de trois cens conjurez qui furent tuez sur la place, ou pendus aux fenestres du Palais. Le Cardinal de la

ANDRE' DEL CASTAGNO.

Roûere s'estant jetté à l'Autel, fut sauvé par les prieres de Laurens, en consideration du Pape.

Cependant Sixte n'eût pas plûtost appris cette nouvelle, qu'il employa les foudres de l'Eglise, les armes de l'Estat Ecclesiastique, & celles de Ferdinand Roy de Naples, pour venger la mort de l'Archevesque & des Prestres tuez en cette rencontre; & il y eût une guerre contre ceux de Florence, dont pourtant le succés ne fut pas desavantageux à Laurens. Mais comme cela n'est pas du sujet dont j'ay entrepris de parler, je vous diray seulement qu'André del Castagno, par l'ordre du Senat, representa au naturel tous ceux de cette conjuration, qu'il prit d'autant plus de soin de bien peindre, qu'en cette rencontre il rendoit service aux Medicis, dont il estoit créature. Quoyque le tableau qu'il fit, fust un tableau assez desagreable, puis qu'on n'y voyoit qu'une multitude de gens pendus: toutefois les sçavans en l'art de peinture trouverent dans cét ouvrage des choses qui les satisfirent au-delà mesme de tout ce qu'André avoit fait auparavant. Mais ce travail où il avoit pris tant de peine luy aquit un nouveau nom; car depuis ce temps-là on ne l'appella plus *Andrea del Castagno*, mais *Andrea de gl' Impiccati*.

Ce Peintre vécut 71. ans, & fut toûjours en estime parmi le monde : mais comme l'on apprit à sa mort le crime horrible qu'il avoit commis en la personne de son meilleur ami , ce fut

auſſi avec la haine & l'indignation publique qu'on l'enterra dans l'Egliſe de *Santa Maria la Nuova*, où le pauvre Dominique avoit auſſi ſa ſepulture.

Vaſari rapporte qu'il y eût un VITTORE PISANO ou PISANELLO qui travailla ſous André del Caſtagno, & qui finit quelques ouvrages demeurez imparfaits par ſa mort; & qu'enſuite le Pape Martin V. paſſant à Florence l'emmena à Rome. Mais comme Vaſari n'eſt pas toûjours fort exact en ce qu'il écrit, il n'a pas pris garde qu'André a ſurvécu Martin V. de plus de quarante-cinq ans, puis que ce Pape mourut en 1431. & qu'André travailloit encore à Florence en 1478. Ainſi ce ne fut pas ce Pape qui mena le Piſanello à Rome, ou bien cela arriva longtemps devant la mort d'André. Mais ſans nous arreſter à ces circonſtances qui ſont peu importantes à noſtre ſujet, on ſçait par les écrits de pluſieurs ſçavans hommes, que Piſanello eſtoit eſtimé tres-bon Peintre & tres-excellent Sculpteur, principalement pour les medailles. Il fit celles de quelques Princes & grands Seigneurs de ſon temps. Dans une lettre que Paul Jove écrit à Coſme de Medicis, il luy mande qu'entre les medailles qu'il a de la façon de Piſano, il conſerve tres-cherement celles d'Alphonſe Roy de Naples; du Pape Martin V; de Sultan Mahomet, qui prit la ville de Conſtantinople en ce temps-là; de Sigiſmond Malateſte; de Nicolo Piccinino fameux Capitaine; de Jean Paleologue, qui fut le penultiéme Em- PISANELLO.

Pisanello. pereur Chreſtien de Conſtantinople, & que le Piſano fit lors que cét Empereur ſe trouva au Concile aſſemblé à Florence ſous le Pape Eugene IV.

Gentile da Fabriano. Mais il y eût GENTILE DA FABRIANO, que Martin V. fit travailler à Saint Jean de Latran. Il peignit auſſi dans Sainte Marie Major, proche le tombeau du Cardinal Adimari, une Vierge que Michel Ange eſtimoit beaucoup; & en parlant de Gentil, il avoit accouſtumé de dire que les ouvrages de ſa main convenoient fort bien au nom qu'il portoit. Ce Gentil travailla encore en pluſieurs endroits d'Italie: néanmoins eſtant devenu paralytique ſur la fin de ſes jours, ſes derniers tableaux n'eſtoient pas ſi achevez que ſes premiers. Il mourut âgé de 80. ans.

Gozzoli. Lorenzo. Costa. Il y avoit encore en ce temps-là un GOZZOLI qui a travaillé à Rome & à Piſe; un LORENZO COSTA de Ferrare, qui a peint à Bologne & à Mantouë, & qui eût pour diſciples Hercule de Ferrare, & le Doſſe, dont il y a dans le cabinet du Roy un tableau repreſentant la Nativité de Noſtre Seigneur.

Afin, me dît Pymandre, de mieux remarquer le progrés de la Peinture, dites-moy, je vous prie, ce que vous avez trouvé de plus excellent dans les ouvrages de ces Peintres que vous avez nommez les derniers.

On peut dire, luy repatis-je, qu'ils travailloient d'une maniere moins ſeche & moins barbare que les premiers. Mais à vous dire le vray, il y a eû

de ſi excellens hommes depuis ceux-là, que je ne me ſuis jamais gueres appliqué à conſiderer ce qui reſte d'eux. Et vous voyez bien que ſi je vous en parle, c'eſt plûtoſt pour vous faire ſouvenir de ce qu'ils ont fait, que pour vous faire admirer l'excellence de leurs ouvrages. Mais j'auray bientoſt lieu de vous entretenir de perſonnages plus connus & plus ſçavans. LORENZO COSTA.

Car du temps que ce Dominique qui fut aſſaſſiné par André del Caſtagno, travailloit à Veniſe, il avoit pour concurrent JACQUES BELLIN originaire de Veniſe, & diſciple de Gentil da Fabriano. Ce Jacques eût deux fils, JEAN & GENTIL, auſquels ayant appris les principes de la Peinture, ils y réüſſirent ſi heureuſement, qu'en peu de temps ils ſurpaſſerent de beaucoup celuy qui leur avoit mis le pinceau à la main. JACQUES BELLIN. JEAN & GENTIL BELLIN.

Mais quoy-que ce bon homme ne fuſt plus capable de les enſeigner par l'exemple de ſes ouvrages, il ne laiſſoit pas de les inſtruire par ſes paroles & par ſes bons avis. Il les encourageoit autant qu'il pouvoit à s'avancer dans cét art, qui ſembloit comme leur tendre les bras, leur mettant ſans ceſſe devant les yeux l'exemple des Peintres de Toſcane qui ſe perfectionnoient de jour en jour.

Auſſi ce furent ces deux freres qui eûrent la gloire de faire paroiſtre dans Veniſe les plus beaux ouvrages qu'on y euſt encore veûs. Comme la

JEAN & GENTIL BELLIN.

République reconnut leur merite, elle crut ne devoir pas perdre l'occasion de leur donner de l'employ. Ayant jugé à propos de representer ce que les Venitiens avoient fait de plus glorieux dans la paix & dans la guerre, on choisit Jean & Gentil pour en faire des tableaux dans la grande salle du Conseil, où l'on fit travailler un certain VIVARINO qui estoit alors en réputation, afin qu'à l'envi les uns des autres ils s'efforçassent à mieux faire.

Le sujet qu'on leur proposa, fut ce qui se passa à Venise lors que le Pape Alexandre III. s'y retira durant la cruelle persecution que luy fit l'Empereur Frederic Barberousse.

Aprés la mort subite d'Adrian IV. arrivée l'an 1159. Alexandre III. ayant esté éleû par les Cardinaux contre le consentement de l'Empereur, il se forma aussitost dans l'Eglise un schisme qui dura seize ans, pendant lequel on vit trois Antipapes se succeder les uns aux autres, & posseder la Chaire de Saint Pierre, qu'Alexandre seul avoit droit de remplir. Car l'Empereur ayant fait élire Octavian citoyen Romain, & confirmer son élection dans une assemblée de Prélats tenuë à Pavie, cét Antipape prit le nom de Victor IV. & monté sur un cheval blanc fut conduit en triomphe par toute la ville, & proclamé Souverain Pontife.

Victor. IV. Paschal III. & Caliste III.

Certes quand je pense aux divers troubles qui ont successivement agité l'Italie, & de quelle ma-

niere les guerres & les desordres ont renversé tout ce qu'elle avoit receû autrefois de grand & de magnifique ; je ne puis que je ne déplore ses malheurs & ses disgraces, & que je ne regrette ce qu'elle a perdu dans la destruction & le bouleversement de tant de Palais & de villes entieres, où nous eussions pû voir encore aujourd'huy des marques de l'ancienne grandeur Romaine.

JEAN & GENTIL BELLIN.

Car ce fut au commencement de ce schisme que Milan fut rasée par l'Empereur Frederic, & cette ville si puissante & si riche qui commandoit à tous ses voisins, fut détruite de fond en comble. Il est vray que la grandeur de sa fortune & l'excés de ses prosperitez l'avoient renduë si insolente, qu'elle traitoit toutes les autres villes avec mépris ; & que l'orgueïl de ses habitans avoit déja donné sujet à l'Empereur de leur faire la guerre, & de les chastier par de grands tributs qu'il leur imposa, aprés les avoir défaits proche le lac d'Ise, & contraints de souffrir sa domination, l'an 1160.

Cependant au lieu de devenir plus sages par les maux qu'ils avoient endurez, le déplaisir de se voir privez de leur ancienne liberté entretenoit dans leurs cœurs une si forte haine contre Frederic, qu'un jour l'Imperatrice sa femme ayant eû la curiosité d'aller à Milan pour voir cette ville si fameuse, les ressentimens du peuple se réveillerent de telle sorte dans leur ame, & toute la ville s'émeût d'une si horrible maniere contre cette Princesse ; que l'ayant prise, ils la mirent sur

JEAN & GENTIL BELLIN.

une aſneſſe, le viſage tourné du coſté de la queuë, qu'ils luy donnerent en main au lieu de bride, & en cét eſtat la promenerent par toute la ville. Mais une ſi haute inſolence ne demeura pas long-temps impunie: car l'Empereur juſtement irrité de l'affront fait à ſa femme, les ayant aſſiegez, & forcez de ſe rendre, raſa leur ville juſques aux fondemens, & à peine épargna-t-il les Egliſes. Ainſi ces miſerables peuples furent contraints de s'enfuir comme des vagabonds, & regardant avec larmes la deſolation de leur ville, reconnurent la grandeur de leur faute, par l'excés de leur chaſtiment.

Et parce que Frederic ne crut pas pouvoir réparer l'injure faite à l'Imperatrice, qu'en couvrant d'opprobre & d'infamie la memoire de ces peuples, il fit labourer la ville par des bœufs, comme un champ de terre, où par indignation il fit ſemer du ſel au lieu de bled. Il y a meſme des Auteurs qui ont écrit qu'aprés tout cela, ceux qui furent pris ne purent ſauver leur vie, qu'à cette condition honteuſe, qu'ils tireroient avec les dents une figue du derriere de l'aſneſſe ſur laquelle ils avoient mis l'Imperatrice; & il y en eût qui aimerent mieux ſouffrir la mort, qu'une ſi grande ignominie. C'eſt de là qu'eſt venu cette ſorte d'injure qui ſe pratique encore aujourd'huy parmi les Italiens, lors qu'en ſe montrant un doigt entre deux autres, ils ſe diſent par mocquerie, *Voilà la figue.* Néanmoins de la ma-

Krantzius lib. 6. hiſt. Sax.

niere qu'ils prononcent cette raillerie, il ſemble qu'ils luy veulent donner un autre ſens encore moins honneſte, JEAN & GENTIL BELLIN.

Mais pour revenir à ce qui regarde le Pape Alexandre, aprés avoir eſté contraint de quitter l'Italie, de paſſer en Sicile, de venir en France, & de retourner à Rome; enfin il fut oblige d'en ſortir pour ſe ſauver à Veniſe, où il demeura quelque temps déguiſé dans un Monaſtere en qualité de Cuiſinier. Ayant eſté reconnu, le Duc & le Senat furent le prendre, & le conduiſirent dans l'Egliſe de Saint Marc avec grande ſolennité. C'eſt cette action qui fait le ſujet d'un des tableaux que Jean Bellin peignit dans la ſale du Conſeil.

Or comme l'Empereur eût appris qu'Alexandre eſtoit à Veniſe, il dépeſcha des Ambaſſadeurs pour demander qu'on le miſt entre ſes mains. Mais les Venitiens s'eſtant déclarez pour le Pape, il envoya auſſitoſt contre eux une armée navalle, dont il donna le commandement à Othon ſon fils, avec ordre toutefois de ne pas s'engager dans un combat qu'il ne l'euſt joint. Ce Prince enflammé de cette ardeur de jeuneſſe, qui fait ſouvent faire des actions précipitées, n'eût pas aſſez de patience pour attendre ſon pere: il livra la bataille aux Venitiens ſur la mer Adriatique, où ayant eſté vaincu, il demeura priſonnier.

Cette diſgrace obligea Frederic à faire la paix avec le Pape, & Ziano alors Duc de Veniſe en fut le mediateur.

JEAN & GENTIL BELLIN.

L'on voyoit donc d'un costé de la salle le premier tableau que Gentil Bellin y fit, où il representa le Pape qui donnoit au Doge un cierge beni, pour porter dans la solennité des Processions qui se firent alors. Là il peignit la Place & le Palais de Saint Marc. D'un costé on voyoit quantité de Prélats qui environnoient le Pape, & de l'autre le Doge accompagné des Senateurs & de la Noblesse.

Dans un autre tableau il representa d'un costé, comme l'Empereur receût favorablement les Ambassadeurs de Venise ; & de l'autre il fit voir ce mesme Empereur en colere qui se prépare à faire la guerre. Cét ouvrage estoit d'autant plus agreable, qu'il estoit rempli de plusieurs figures & de divers bastimens fort bien mis en perspectives.

Ce Peintre representa dans le tableau suivant comment le Pape exhorte le Doge & la Noblesse à se bien défendre, lors que pour résister à l'Empereur ils équiperent à frais communs un armement de trente galeres. Alexandre paroissoit assis dans la Place de Saint Marc, environné de plusieurs Seigneurs, & d'une affluence de peuple.

Dans un autre tableau il peignit le Doge couvert de ses armes, qui accompagné de plusieurs Soldats, va recevoir la benediction du Pape. Ce tableau fut estimé un des plus excellens que Gentil eust fait, tant pour l'expression du sujet, que pour la disposition des figures. Néanmoins celuy qui suivoit, & où il avoit representé le combat

naval donné entre l'Empereur & les Venitiens, ne fut pas moins admiré de tout le monde. Car il faiſoit voir les galeres de Veniſe qui attaquoient celles de l'Empereur. On remarquoit la forme des vaiſſeaux, la multitude des ſoldats & des matelots, leurs manieres diférentes de combatre & d'agir, le mouvement de la mer, la fureur des vagues, l'agitation des navires, le débris des mats, des rames & des cordages, la cheute des morts, la fuite des vaincus, la douleur des bleſſez, le courage des victorieux, & généralement tout ce qu'il y a de remarquable dans une pareille occaſion, où la diférente fortune des deux partis luy donnoit lieu d'exprimer une infinité de diverſes choſes.

JEAN & GENTIL BELLIN.

Dans le tableau ſuivant, il peignit de quelle maniere le Pape receût le Doge lors qu'il revint victorieux. On voyoit comme Alexandre luy donna une bague d'or pour épouſer la mer, ce qu'ont fait depuis tous ſes ſucceſſeurs pour marque de la veritable & perpetuelle domination que les Venitiens avoient legitimement meritée ſur cét élement. Dans un autre endroit de ce meſme tableau, le jeune Othon paroiſſoit à genoux devant le Pape, que pluſieurs Cardinaux & Prélats environnoient. Le Doge eſtoit un peu à coſté accompagné de ſes Capitaines & de ſes Soldats. Quoyque le Peintre n'euſt repreſenté dans cette hiſtoire que les poupes de quelques galeres, on ne laiſſoit pas néanmoins de reconnoiſtre celle du Général, où il avoit mis tout au haut une Victoire

JEAN & GENTIL BELLIN.

qui avoit une couronne ſur la teſte, & qui tenoit un ſceptre dans ſa main.

Ces peintures ornoient un des coſtez de la grande Salle du Conſeil, & l'autre coſté eſtoit peint de la main de Jean Bellin, horſmis quelques tableaux que le Vivarino y fit pour continuer l'hiſtoire de Gentil, & qui ſont ceux-cy.

Le premier repreſentoit le Pape dans ſa chaiſe environné de pluſieurs Senateurs. Le Prince Othon eſtoit à ſes pieds, qui s'offrant d'aller luy-meſme trouver l'Empereur ſon pere pour le porter à faire la paix, s'engage par ſerment de revenir bientoſt ſe mettre entre les mains du Pape & des Venitiens.

La peinture qui ſuivoit celle-là, faiſoit voir comme Othon eſtant arrivé auprés de Frederic ſe jette à ſes genoux, & luy baiſe la main; & l'on remarquoit ſur le viſage de l'Empereur avec combien de joye il recevoit ſon fils. Cét ouvrage eſtoit embelli de pluſieurs baſtimens & de quantité de figures qui repreſentoient au naturel les principaux Seigneurs de Veniſe qui avoient accompagné le Prince.

Le Vivarino ne put finir que ces deux tableaux, parce qu'il demeura malade, & mourut peu de temps aprés.

Jean Bellin acheva donc le reſte de cette hiſtoire, & dans le tableau qui ſuivoit ceux dont j'ay parlé, il repreſenta le Pape Alexandre dans l'Egliſe de Saint Marc, lors que Frederic fut enfin

contraint

contraint de s'humilier devant le Successeur des Apostres, & de soumettre à ses pieds cette teste orgueïlleuse, qui pendant dix-sept ans avoit si cruellement persecuté le Chef de l'Eglise.

JEAN & GENTIL BELLIN.

L'on voyoit dans cette peinture le Pape qui presentoit à Frederic son pied pour le baiser; & l'on dit que ce fut dans ce moment qu'Alexandre voyant l'Empereur à ses pieds, & se souvenant de tant de peines qu'il avoit souffertes, prononça avec quelque sorte de colere & de ressentiment ce verset d'un Pseaume de David: *Super aspidem & basiliscum ambulabis, & conculcabis leonem & draconem.* A quoy l'Empereur, avec une presence d'esprit admirable, & un air grave & riant, luy répondit, *Non tibi, sed Petro.* Alexandre luy repartit avec plus d'émotion, *Et mihi, & Petro.* Frederic ne repliqua rien pour n'irriter pas davantage le Pape, mais il receût avec humilité la penitence qu'il luy imposa; & ainsi la paix fut concluë entre eux.

Le tableau qui represente cette action estoit encore plus beau que les autres, parce qu'on dit qu'il avoit esté retouché de la main du Titien disciple de Jean Bellin.

Il y avoit encore trois tableaux qui suivoient ce dernier. Dans le premier, on voyoit le Pape disant la Messe dans l'Eglise de Saint Marc. Dans le second, il estoit representé au milieu de l'Empereur & du Doge, ausquels il donnoit à chacun un ombrelle ou parasol, aprés en avoir réservé

Jean & Gentil Bellin.

deux pour luy. Et dans le dernier, Jean Bellin avoit peint comment le Pape accompagné du meſme Empereur & du Doge, arriva à Rome l'an 1175. & comment le Clergé & le peuple vinrent le recevoir.

Jean & Gentil firent pluſieurs autres ouvrages tres-conſiderables, deſquels néanmoins je ne vous parleray point. Je vous diray ſeulement que Mahomet alors Empereur des Turcs ayant veû des portraits & quelques autres tableaux de la main de Jean Bellin, dont un Ambaſſadeur de Veniſe luy avoit fait preſent, fut ſi ſurpris de la beauté de ces peintures, qu'il admira comment un homme mortel eſtoit capable de faire un ouvrage qu'il regardoit comme une choſe toute divine. Deſirant d'en voir l'auteur, & de le faire travailler, il écrivit à la République, & la pria de le luy envoyer. Mais parce que Jean eſtoit déja fort âgé, & que les Venitiens ne vouloient pas ſe priver d'un ſi excellent homme, ils firent partir Gentil, qui aprés avoir fait pluſieurs portraits pour le Grand-Seigneur, en receût de tres-grandes récompenſes, & retourna à Veniſe avec des lettres de recommandation à la République, qui luy aſſigna une penſion conſiderable pendant ſa vie.

Pour Jean Bellin, il demeura toûjours à Veniſe, où il finit ſes jours auſſi-bien que ſon frere. Gentil mourut l'an 1501. âgé de 80. ans, & Jean qui le ſurvécut en avoit 90.

Je ſçay bien, dît Pymandre, que beaucoup de

ſçavans hommes ont parlé de Jean avec éloge, entre autres le Cardinal Bembo & l'Arioſte : mais je ne croy pas avoir jamais rien veû de la main de ces Peintres, & je penſe que leurs tableaux ſont rares en ce païs. JEAN & GENTIL BELLIN.

L'on voit, repartis-je, dans le Cabinet du Roy les portraits de ces deux freres dans un meſme tableau que Gentil a fait, lors qu'ils eſtoient encore fort jeunes.

Quand Loüis XI. Roy de France alla à Veniſe, on luy fit preſent d'un Chriſt mort, peint par Jean Bellin, & qui eſtoit dans l'Egliſe de Saint François.

Il y a à Rome dans la Vigne Aldobrandine une Baccanale que ce meſme Peintre avoit commencée pour Alfonſe I. Duc de Ferrare : mais ſa mort l'ayant empeſché de la finir, le Titien y fit un païſage admirable. Il eſt vray que les figures de Bellin paroiſſent d'une maniere ſeche auprés de l'ouvrage du Titien, & on voit que Jean n'avoit pas encore aquis cette tendreſſe & cette belle façon de peindre, qui depuis a rendu la pluſpart des Peintres de Lombardie ſi recommandables.

Cependant ce fut dans ce temps-là qu'il s'établit en Italie deux Ecoles de Peinture qui eſtoient aſſez diférentes l'une de l'autre, quoy-qu'elles euſſent de meſmes principes, & une fin toute ſemblable, ne cherchant qu'à ſe perfectionner davantage. L'une eſtoit l'Ecole de Veniſe & de toute

la Lombardie ; l'autre, l'Ecole de Florence & de Rome. Car bien qu'il y ait encore eû de la diférence entre celle de Rome & celle de Florence, ce ne fut néanmoins que du temps de Raphaël que l'Ecole de Rome changea de maniere, & parut comme la plus parfaite & la plus excellente de toutes.

COSME ROSELLI.

Il y avoit donc à Florence COSME ROSSELLI, lequel ayant esté appellé à Rome par le Pape Sixte IV. pour peindre sa Chappelle avec plusieurs autres Peintres, y fit trois tableaux, où il representa Pharaon englouti par les eaux de la mer Rouge, JESUS-CHRIST preschant sur le bord de la mer Tyberiade, & le mesme Sauveur faisant la Cene avec ses Apostres.

Alexandre Boticelle, Dominique Ghirlandaï, l'Abbé de Saint Clement, Luc de Cortone, & Pietre Perugin.

Et parce que le Pape avoit proposé un prix pour celuy qui feroit le mieux, Rosselli qui n'estoit ni abondant en inventions, ni sçavant dans le dessein, pensa qu'il devoit avoir recours à la beauté des couleurs. Il chercha les plus vives, & employa l'azur le plus excellent, qu'il rehaussa encore par l'éclat de l'or qu'il y mit, s'imaginant bien que le Pape qui n'estoit pas assez connoissant dans le dessein, ne jugeroit de ses ouvrages que par leur lustre & la vivacité des couleurs. Ce qui arriva en effet : car Sixte ayant fait découvrir les tableaux de sa Chapelle, ceux que le Rosselli avoit faits le toucherent si fort, que non seulement il les estima incomparablement plus que les autres, mais il obligea mesme les autres Peintres à

retoucher ceux qu'ils avoient faits, voulant qu'ils y missent de l'or & de l'azur, afin de les rendre plus semblables à ceux de Rosselli, dont il ne consideroit pas les autres parties qui estoient beaucoup au dessous de ce que les autres Peintres avoient fait. Il mourut âgé de 68. ans, l'an 1484.

COSME ROSSELLI.

Voyez-vous, interrompit Pymandre, combien il est important à un Peintre d'employer toûjours des couleurs qui soient bien vives & bien éclatantes ?

Remarquez plûtost, luy repartis-je, combien il importe à un excellent homme d'avoir pour juges de son travail des personnes connoissantes, qui sçachent en quoy consiste la perfection de l'art, & qui ne s'arrestent pas à la superficie des choses.

Il y a peu de gens, reprit Pymandre, capables de cette haute connoissance ; & cependant il faut qu'un Peintre fasse des tableaux qui soient agreables à tout le monde.

Je sçay bien, luy dis-je, que tous ceux qui regardent un ouvrage n'en connoissent pas le merite. Mais ne m'avoûerez-vous pas qu'il vaut mieux faire quelque chose dont les sçavans soient satisfaits, que de plaire à une multitude d'ignorans ? Vous sçavez bien que le Poëte Antimachus ayant assemblé un jour quantité de personnes pour lire en leur presence une piece qu'il avoit composée, & voyant que ses Auditeurs l'avoient tous quitté, à la réserve de Platon : *Je ne laisseray pas,*

dît-il, *de continuer ma lecture, parce que Platon vaut tout ſeul des milliers d'Auditeurs.* En effet, un poëme & un tableau ſont des productions dont tous les hommes ne ſçavent pas le prix, qui dépend de l'approbation d'un petit nombre de perſonnes ſçavantes.

Je croy, repliqua Pymandre en riant, qu'en cette autre rencontre le Pape eſtoit le Platon de ce Peintre, puis que travaillant pour luy, il ne cherchoit qu'à luy plaire, pour recevoir la récompenſe qu'il en eſperoit. Mais je ne veux pas vous interrompre, ni m'engager dans un parti que je ne pourrois ſouſtenir long-temps avec honneur. Aprés cela Pymandre m'ayant convié de continuer mon diſcours, je le repris de la ſorte.

DOMINIQUE GHIRLANDAÏ.

DOMINIQUE GHIRLANDAÏ Florentin fut un de ceux que Sixte IV. employa, & qui dans la meſme Chapelle où le Roſſelli avoit travaillé, fit deux tableaux. Dans l'un il repreſenta comme Noſtre Seigneur appella Saint Pierre & Saint André, & dans l'autre il y peignit la Réſurrection du meſme Sauveur. Il eût pour diſciple Michel-Ange; & aprés avoir vécu 44. ans, il mourut à Florence l'an 1493.

D. BARTOLOMEO. GERARDO. ALEXANDRE BOTICELLE. ANDRE' VEROCHIO.

Je ne m'arreſteray pas à vous parler ni de D. BARTOLOMEO Abbé de Saint Clement, ni d'un GERARDO, ni d'ALEXANDRE BOTICELLE: je vous diray ſeulement qu'ANDRE' VEROCHIO fut le premier qui moula les viſages des perſonnes mortes pour en garder la reſ-

ſemblance, & qu'il eût pour diſciples Pietre Perugin & Leonard de Vinci. Ce dernier fut cauſe que ſon maiſtre quitta entierement la palette & les pinceaux pour s'attacher tout-à-fait à la ſculpture. Car comme André Verochio travailloit à un tableau auquel il ſe faiſoit aider par Leonard, celuy-cy, quoy-que fort jeune, fit un Ange ſi bien deſſeigné & ſi bien peint, qu'il effaçoit tout le reſte de l'ouvrage: de ſorte qu'André ſe voyant ſurpaſſé par ſon éleve, réſolut de ne plus faire de tableaux.

ANDRE' VEROCHIO.

Il alla à Veniſe, où la République l'avoit appellé pour faire en bronze une ſtatue équeſtre qu'elle vouloit élever à la gloire de Barthelemi de Bergame vaillant Capitaine. Comme André eût fait le modelle du cheval, & qu'il commençoit à travailler à la ſtatue que l'on devoit poſer deſſus; quelques-uns des principaux Senateurs formerent une cabale dans le conſeil, pour faire qu'un autre Sculpteur nommé Vellano de Padoüe travaillaſt à la figure du Capitaine, & qu'André ne fiſt que celle du cheval. Mais André n'eût pas ſi-toſt appris cette réſolution, qu'il rompit la teſte & les jambes du modelle du cheval qu'il avoit fait, & ſans parler à perſonne ſortit de Veniſe, & s'en alla à Florence. La Seigneurie ſe trouvant offenſée de ſon procedé, luy fit témoigner ſon reſſentiment, & meſme uſant de menaces, luy fit dire qu'il ne fuſt pas ſi hardi que de retourner à Veniſe, parce qu'elle luy feroit couper le col. A

ANDRE' VEROCHIO.

cela André répondit aſſez galamment, qu'il s'en donneroit bien de garde, ſçachant qu'il n'eſtoit pas en leur pouvoir de ratacher la teſte d'un homme quand ils l'auroient une fois ſeparée de ſon corps, & encore une teſte telle qu'eſtoit la ſienne. Mais qu'il avoit cét avantage ſur eux, qu'il pouvoit rejoindre au corps de ſon cheval la teſte qu'il avoit rompuë, & meſme y en mettre une beaucoup plus belle. Cette réponſe ne déplût pas aux Venitiens : au contraire elle adoucit leur eſprit irrité, & s'eſtant raccommodez avec André, ils luy firent une compoſition ſi avantageuſe, qu'eſtant retourné à Veniſe, il acheva ſon premier modelle, & le jetta en bronze. Il ne put néanmoins finir l'ouvrage entier ; car s'eſtant échauffé & refroidi en travaillant, il demeura malade d'une pluresie dont il mourut âgé de *56.* ans.

ANDRE' MANTEGNE.

Mais de tous ces anciens Peintres, celuy qui a le mieux ſceû l'art de la Peinture fut ANDRE' MANTEGNE. Il naquit à Padoüë, & lors qu'il n'eſtoit encore qu'un enfant qui gardoit les brebis dans la campagne, il prenoit plaiſir à deſſeigner. Comme on l'eût mis ſous Jacques Squacione pour apprendre à peindre, il employa ſon temps ſi utilement, que bientoſt aprés non-ſeulement il ſurpaſſa ſon maiſtre, mais ſe rendit égal aux Peintres les plus ſçavans. De ſorte qu'à l'âge de 17. ans il fut choiſi par ceux de Padoüë pour faire le tableau du grand Autel de l'Egliſe de Sainte Sophie.

Entre

Entre les ouurages qu'il a faits, on estime particulierement le triomphe de Cesar, qu'il peignit à Mantoüë dans une salle de Louïs Marquis de Gonzague. Car comme il estoit plus sçavant dans la perspective que les autres Peintres de ce temps-là, tout ce qu'il peignit estoit desseigné, & réduit au point de veüë d'une maniere qui n'estoit pas ordinaire alors. Aussi cette peinture plût si fort à ce Seigneur, qu'outre les récompenses qu'il luy donna, il le fit Chevalier de son Ordre. ANDRE' MANTEGNE.

Ce fut aprés qu'il eût fini ce travail que le Pape Innocent VIII. le fit aller à Rome, où il peignit une petite Chapelle qui est à *Belvedere*, mais avec tant de soin & tant de plaisir, que cét ouvrage paroist de miniature. Aussi s'attachoit-il beaucoup à finir ce qu'il faisoit, & sur tout à mettre exactement tous les corps en perspective. Vous avez pû voir au Palais Mazarin un Christ mort qui paroist couché de son long, & que l'on voit racourci depuis le dessous des pieds jusqu'au haut de la teste. Il y a aussi une Vierge de sa façon dans le Cabinet du Roy ; & vous pourriez remarquer dans ce tableau combien les Peintres de ce temps-là s'attachoient particulierement à finir toutes les parties des corps, & mesme celles qui sont dans l'ombre aussi bien que celles qui sont les plus éclairées. Je ne veux pas les priver de la réputation qu'ils ont aquise par leurs veilles : mais pourtant les tableaux des grands Peintres qui sont venus depuis, effacent extrémement leurs ouvrages,

André Mantegne.

Cependant André Mantegne a merité d'estre mis au nombre de ceux qui ont bien disposé les figures, qui ont desseigné correctement, & qui ont exprimé leurs sujets avec beaucoup de science. Il mourut à Mantoüe âgé de *66.* ans.

Philippe Lippi.

Ce Philippe Lippi qui avoit esté Carme, & duquel je vous parlois tantost, laissa un fils nommé Philippe, qui fut Peintre comme son pere, & qui fit beaucoup d'ouvrages en divers endroits d'Italie.

Pendant qu'il estoit à Florence, il y eût des Peintres & des Sculpteurs qui allerent en Hongrie travailler pour le Roy Matthias Corvinus. Philippe fut sollicité d'estre de la partie: mais aimant mieux demeurer chez luy que d'aller si loin, il se contenta de faire quelques tableaux pour ce Prince, auquel il les envoya avec plusieurs autres raretez. Ce Roy estoit fils de Jean Huniades, autrefois l'effroy & la terreur des Ottomans, & qui dans les fossez de Belgarde fit mourir un si grand nombre de ces Infidelles. Matthias estant parvenu à la Couronne de Hongrie, remporta tant de victoires sur ses ennemis, qu'il s'aquit la réputation d'un des plus grands Princes de son temps. Il avoit une ame vrayement royale, le cœur grand, l'esprit vif, & le jugement solide. Il aimoit les lettres, & les croyoit si necessaires à former un grand Prince, qu'il estimoit que sans elles il estoit presque impossible, quelque experience que l'on eust, de sçavoir jamais ce que les histoires enseignent

PHILIPPE LIPPI.

& font voir en peu de temps. C'eſt pourquoy il attiroit de toutes parts auprés de luy des perſonnes ſçavantes dans les ſciences & dans les arts, & prenoit tant de plaiſir à s'entretenir avec eux, qu'il aſſiſtoit ſouvent à leurs aſſemblées.

Si-toſt qu'il avoit quelque moment de loiſir, il l'employoit à lire des hiſtoires, s'enfermant pour cela dans cette magnifique Bibliotheque qu'il avoit fait baſtir à Bude, où il fit un amas de tous les plus rares & plus excellens livres qu'il put rencontrer. Et meſme dans la grande place de la Ville il avoit fait faire des boutiques pour toutes ſortes d'Artiſans qui venoient là, non-ſeulement d'Italie, mais de tous les autres endroits de l'Europe. Il diſoit ſouvent que la grandeur d'un Roy paroiſſoit en trois choſes; à vaincre l'ennemi commun des Chreſtiens, à faire des actions dignes d'eſtre écrites, & à eſtre liberal envers les perſonnes ſçavantes.

Auſſi c'eſtoit ſur ces belles maximes que ce Prince élevoit la gloire de ſon regne; & par le concours de tant de perſonnes extraordinaires qui rempliſſoient ſa Cour, il rendit ſon Royaume ſi poli & ſi floriſſant, qu'on diſoit alors que le Roy Matthias avoit fait d'un Royaume de plomb, un Royaume d'or. Mais lors qu'il penſoit à rendre ſa vie encore plus illuſtre en faiſant une guerre tres-ſanglanre contre le Turc, il mourut d'une apoplexie dans la 56. année de ſon âge, aprés avoir glorieuſement regné trente-ſix ans.

PHILIPPE LIPPI.

La nouvelle de ſa mort fit ceſſer pluſieurs ouvrages que l'on faiſoit pour luy à Florence: & ce Gerardo dont je vous ay parlé ayant achevé quelques miniatures qu'il avoit commencées pour ce Prince, Laurens de Medicis les acheta avec d'autres pieces de ſculpture & de peinture qu'on avoit faites pour envoyer en Hongrie. Ce Philippe, aprés avoir vécu 45. ans, mourut à Florence le 13. Avril 1505.

PINTURICCHIO.

Mais il faut que je vous parle de BERNARDIN PINTURICCHIO qui a peint dans la Librairie du Dome de Siene l'hiſtoire du Pape Pie II. appellé auparavant Eneas Sylvius.

Le Cardinal François Picolomini ſon neveu qui depuis fut auſſi Pape, & porta le nom de Pie III. fit faire cét ouvrage, qui eſt conſiderable non-ſeulement à cauſe des ſujets qui ſont hiſtoriques & inſtructifs, mais parce que Raphaël en fit la pluſpart des deſſeins. Quoy-qu'il fuſt fort jeune en ce temps-là, & qu'il travaillaſt encore avec le Pinturicchio ſous Pietre Perugin leur maiſtre, on ne laiſſe pas d'y reconnoiſtre beaucoup de cette facilité & de cette grace qui paroiſt dans toutes les choſes que Raphaël a faites, & qui rendent celles-cy tres-agreables. Et de vray, elles me plurent ſi fort en les voyant qu'il me ſemble les avoir encore devant les yeux, tant elles s'imprimerent alors fortement dans ma memoire. Mais je ne vous en parleray pas, de crainte de vous ennuyer, ayant d'ailleurs aſſez d'autres ouvrages à vous faire remarquer.

Je vous prie, me dît Pymandre, que cela ne vous empeſche pas d'en rapporter quelque choſe : car je ne doute pas que le recit de ces peintures ne ſoit tres-agreable & tres-divertiſſant. PINTURICCHIO.

Je vous diray donc, repris-je, puis que vous le ſouhaitez ainſi, que dans le premier tableau le Pinturicchio a traité deux ſujets ; l'un eſt la naiſſance d'Eneas en l'an 1405. Lon y voit ſon pere Sylvius Picolomini & ſa mere Victoria repreſentez au naturel. Mais pour mieux vous expliquer ces peintures, il faut que je vous marque ſuccinctement quelque choſe de la vie d'Eneas Sylvius.

Comme il avoit un naturel admirable pour toutes les ſciences, il eſtoit encore fort jeune lors qu'il compoſa pluſieurs livres de poëſies Latines & Italiennes. Aprés s'eſtre rendu ſçavant dans les belles lettres, il ſe mit à apprendre le Droit : mais il quitta cette étude pour accompagner Dominique Capranicus lors qu'il paſſa par Siene pour aller au Concile de Baſle ſe plaindre du Pape Eugene qui luy avoit refuſé le chapeau de Cardinal, dont le Pape Martin l'avoit honoré. On voit dans ce tableau comme le Cardinal Capranicus & Eneas ſont en chemin, & comme ils paſſent les Alpes couvertes de neges & de glaçons.

Lors qu'Eneas fut arrivé à Baſle, & qu'il eût fait connoiſtre ſon merite & ſa grande capacité, il ne demeura pas long-temps ſans employ : car s'eſtant attaché à l'Eveſque de Novarre, & enſuite au Cardinal de Sainte Croix, il alla en Flandre

Pinturicchio.

avec ce Cardinal. Eſtant de retour à Baſle, il fut choiſi pour Secretaire du Concile qui ſe ſervit de luy dans les negociations les plus importantes.

L'on voit dans le ſecond tableau de cette Librairie comme le Concile l'envoye en qualité de Legat à Straſbourg, à Trente, à Conſtance, à Francfort, & à la Cour du Duc de Savoye.

Vous ſçavez-bien qu'Amedée Duc de Savoye, aprés la mort de ſa femme quitta le titre de Duc, & laiſſa le gouvernement de ſes Eſtats à Louïs ſon fils : que s'eſtant retiré dans un lieu nommé Ripaille ſitué ſur le lac de Lauſane, avec douze anciens Chevaliers, il s'y établit comme dans une eſpece d'hermitage. Ils y gardoient toutes les apparences exterieures de ſolitaires fort devots. Cependant c'eſtoit un ſejour agreable où ils faiſoient bonne chere, & vivoient d'une maniere ſi délicieuſe, que de là eſt venu le mot de *faire ripaille*, pour dire faire une grande chere.

Le Concile de Baſle ayant donc dépoſé Eugene, éleût en ſa place ce Duc de Savoye. Il ſe nomma Felix ; & ayant choiſi Eneas pour ſon Secretaire, il l'envoya en qualité de Nonce Apoſtolique vers l'Empereur Frederic III. Cette Légation fait le ſujet du troiſiéme tableau que le Pinturicchio a peint dans cette Bibliotheque.

L'eſprit & l'humeur d'Eneas furent ſi agreables à Frederic qu'il l'arreſta auprés de luy, luy donna la couronne de Poëte, & le fit l'un de ſes Secretaires & Conſeillers d'Eſtat. Auſſi Eneas faiſoit

paroiſtre tant d'intelligence dans les affaires les plus difficiles où il eſtoit employé, qu'il paſſoit pour un des plus grands hommes de ce temps-là. C'eſt dans le quatriéme tableau que le Peintre a repreſenté comme l'Empereur l'envoya vers le Pape Eugene. Ses amis firent ce qu'ils purent pour le diſſuader de ce voyage, parce qu'ils craignoient qu'ayant combatu comme il avoit fait dans le Concile l'autorité d'Eugene, ce Pape n'en euſt du reſſentiment, & ne le fiſt empriſonner quand il ſeroit à Rome. Mais la crainte de ſes amis n'en fit naiſtre aucune dans ſon ame. Il fut trouver le Pape, ſe preſenta devant luy avec un courage intrepide; & lors qu'il eût juſtifié ſa conduite par un diſcours tres-éloquent, il traita du ſujet de ſon Ambaſſade. PINTURICCHIO.

Aprés la mort d'Eugene il fut nommé à l'Eveſché de Trieſte par le Pape Nicolas V. & en ſuite à celuy de Siene.

Dans le cinquiéme tableau on voit comme Frederic voulant aller à Rome ſe faire couronner Empereur, envoya Eneas à Talamone qui eſt un port de mer ſur l'Eſtat des Sienois, pour recevoir l'Imperatrice Eleonor qui venoit de Portugal.

La ſixiéme hiſtoire repreſente Eneas qui reçoit les ordres de l'Empereur, pour aller vers le Pape Calixte IV. le porter à faire la guerre au Turc. L'on voit dans un endroit de ce tableau le meſme Pape qui l'envoye traiter de la paix entre les

PINTURICCHIO.

Sienois, le Comte de Petigliano, & d'autres Seigneurs, laquelle ayant esté concluë, on résolut de porter les armes du costé d'Orient; & ce fut alors qu'Eneas estant retourné à Rome, receût du Pape le chapeau de Cardinal.

Dans le septiéme tableau on remarque comment aprés la mort de Calixte, Eneas fut éleû Pape, & nommé Pie II. l'an 1458.

Lors que la mort de Calixte arriva, Eneas estoit aux bains de Viterbe où il avoit commencé de travailler à l'histoire de Boheme. Mais il quitta les bains & les livres pour se rendre promptement à Rome, & se trouver à la création d'un nouveau Pape. Sa presence estant desirée universellement de tout le monde, chacun fut au devant de luy; & bientost aprés il fut élevé à la dignité de Souverain Pontife.

Aprés avoir rendu graces à Dieu de sa promotion, & donné ordre aux choses qui regardoient l'Estat Ecclesiastique, il tourna toutes ses pensées à la paix, & à l'avancement des affaires de la Chrestienté. Il convoqua un Concile Oecumenique dans la ville de Mantoûë, pour porter les Princes Chrestiens à faire la guerre aux Infideles. Cette action fait le sujet du huitiéme tableau, où le Peintre a representé comme Loüis Marquis de Gonzague le reçoit avec une magnificence extraordinaire.

La Canonisation qu'il fit de Sainte Catherine de Siene Religieuse de l'Ordre de Saint Dominique

minique, eſt peinte dans le neuviéme tableau. Et dans le dixiéme, qui eſt le dernier, on y voit la mort de ce Pape, laquelle arriva à Ancone le 16. Aouſt 1464. lors qu'ayant par ſes ſoins compoſé une puiſſante armée de toutes les forces de la Chreſtienté, il en attendoit la jonction pour la faire partir. Le Peintre a repreſenté comment un Hermite de Camaldoli homme de ſainte vie, voit dans le meſme moment que le Pape meurt, les Anges qui portent ſon ame dans le Ciel. PINTURICCHIO.

Outre cela il a peint le convoy qui ſe fit du corps de Pie, lors qu'on le transfera d'Ancone à Rome, où il a mis une infinité de Prélats & de Seigneurs qui regrettent la mort d'un ſi grand Pape.

Ce qu'il y a dans tout cét ouvrage de plus digne d'eſtre remarqué, c'eſt la quantité de perſonnes que le Pinturicchio a peintes au naturel qui vivoient de ce temps-là. Et pour ce qui eſt de la peinture elle eſt conſiderable par le ſoin qu'il a eû de finir beaucoup ſes figures, de n'employer que des couleurs fines & éclatantes, & encore de les enrichir d'or dont il a relevé les draperies.

Comme le Pinturicchio avoit travaillé à Rome avec Pietre Perugin du temps du Pape Sixte, il s'eſtoit fait connoiſtre à Dominique de la Rovere Cardinal de Saint Clement: ce fut ce qui luy donna occaſion de faire pluſieurs ouvrages dans le Palais de ce Cardinal. Il fit quelques tableaux à Belvedere ſous le Pontificat d'Innocent VIII.

Pinturicchio. *Les Italiens nomment* loges *les galeries ou coridors qui servent à communiquer à divers appartemens.*

Entre autres il peignit une loge où il representa les villes de Rome, de Milan, de Genes, de Florence, & plusieurs autres, & les accompagna de païsages faits de la mesme maniere que les Flamans travailloient alors, car ces sortes d'ouvrages n'estoient pas encore en usage parmi les Italiens. Néanmoins comme cela parut une chose nouvelle, tout le monde en fut assez satisfait. Il fit plusieurs autres peintures dans le Vatican pendant le Siege d'Innocent; & lors qu'Alexandre VI. eût succedé à Innocent, il choisit le Pinturicchio pour peindre les appartemens où il demeuroit d'ordinaire, & ceux de la Tour Borgia.

Ce Peintre, pour plaire davantage aux personnes qui ne connoissent pas l'excellence de cét art, faisoit de relief tous les ornemens de ses peintures, & outre cela les enrichissoit d'or, afin que ces tableaux eussent & plus de force & plus d'éclat; & mesme quand il representoit des bastimens, il les faisoit relevez comme s'ils eussent esté de basse taille. Je vous laisse à juger de l'effet que cela pouvoit faire, lors qu'on voyoit des choses qui au lieu de paroistre fort éloignées, avançoient beaucoup plus que les figures qui estoient peintes sur le devant du tableau.

Cependant il acheva de la sorte plusieurs ouvrages pour Alexandre VI. qui luy fit peindre son histoire dans un appartement bas qui regarde sur le jardin du Vatican. Ce fut là qu'il representa au naturel quantité de personnes de marque; entre

autres Isabelle Reine d'Espagne, le Comte de Pe- PINTURICCHIO.
tigliano, Jean Jacques Trivulce, & Cesar Borgia : & sur la porte d'une des chambres il peignit dans un mesme tableau Julie Farnese en Vierge, & le Pape Alexandre qui l'adoroit.

Je pourrois vous parler d'une infinité d'autres peintures que le Pinturicchio a faites en divers lieux d'Italie, mais comme cela ne vous seroit qu'ennuyeux, je les passeray sous silence, & vous diray seulement la cause de sa mort comme une chose curieuse à sçavoir.

Estant à Siene, les Religieux de Saint François qui desiroient avoir un tableau de sa façon, luy donnerent une chambre chez eux pour travailler; & pour le loger plus commodément ils prirent soin d'en oster tous les meubles, hormis une vieille armoire qui leur sembla trop difficile à transporter. Le Pinturicchio qui estoit naturellement fantasque, s'en trouvant embarassé, se plaignit si souvent de l'incommodité qu'il en recevoit, qu'enfin les Religieux résolurent de la mettre ailleurs. Mais en voulant la changer de place, il s'en rompit une piece dans laquelle il y avoit 500. écus d'or cachez. Cela surprit tellement le Pinturicchio, & luy causa un tel déplaisir de n'avoir pas découvert & profité de ce tresor, que ne pouvant penser à autre chose, ni oublier cette perte qu'il croyoit avoir faite, il en mourut de déplaisir environ l'an 1513. âgé de 59. ans.

Il falloit, dît alors Pymandre, que ce Peintre

Pinturicchio.

eust beaucoup d'amour pour l'or: & je ne m'étonne plus qu'il prit tant de plaisir à le voir briller dans ses ouvrages, où il y avoit sans doute plus de richesse que de science; car il est bien rare qu'un homme qui aime si fort les biens de la terre, ait autant de passion pour les biens de l'esprit.

Je n'ignore pas, luy repartis-je, qu'il ne soit difficile d'avoir deux grandes passions à la fois, & qu'il ne faille que celle qui nous doit porter à devenir sçavans, commande à toutes les autres: mais je sçay bien aussi qu'il n'y a gueres de personnes exemptes de l'amour des richesses, & que bien des hommes les recherchent pour eux-mesmes, dans le temps qu'ils enseignent aux autres à les fuir, & à les mépriser. Néanmoins je vais vous faire voir que s'il y a eû des Peintres capables de se faire mourir par avarice, il y en a eû d'assez jaloux de leur gloire, pour mourir seulement de la douleur qu'ils ont eûë, lors qu'ils ont cru que leur réputation estoit diminuée par celle d'un autre.

Francia.

François Francia de Bologne fut un de ceux-cy. Quoy-qu'il eust une naissance fort mediocre, il avoit néanmoins l'ame belle, & les sentimens généreux. D'abord il apprit à travailler d'orfevrerie, & à peindre d'émail sur les métaux. Ensuite il se mit à graver des coins pour faire des medailles, à quoy il réussit si bien, qu'il se rendit un des plus recommandables en cét art.

Néanmoins comme il avoit l'eſprit capable de FRANCIA.
plus grandes choſes, il ne pût s'arreſter à un travail où il ſe voyoit borné, & où il n'avoit pas d'autre occaſion de faire connoiſtre ſon génie, qu'en gravant des portraits. Il voulut donc s'adonner à peindre. Deſſeignant fort bien, & ayant pour amis les meilleurs Peintres de ce temps-là, il ſe fit bientoſt inſtruire de quelle maniere il faut employer les couleurs. Il eſtoit âgé pour lors d'environ 40. ans: mais ni ſon âge, ni les difficultez qu'il y a de ſe rendre parfait dans cét art, ne le rebuterent point; au contraire, il travailla avec tant de vigilance & d'amour, qu'il ſe rendit en peu de temps un des plus excellens Peintres d'Italie.

Je ne vous parleray point de tous les tableaux qu'il a faits. Je vous diray ſeulement que pendant qu'il travailloit dans ſon païs, qu'il y gouſtoit un doux repos, & joüiſſoit de la gloire qu'il s'eſtoit aquiſe par ſes études, Raphaël d'Urbin poſſedoit dans Rome toute l'eſtime & toute la réputation qu'un excellent Peintre peut aquerir; de ſorte que tous ceux qui venoient rendre viſite à Francia ne l'entretenoient d'autre choſe que du merite & des ouvrages de Raphaël. Et comme chacun eſt bien-aiſe de loûër ſon païs, ceux de Bologne qui alloient à Rome ne manquoient pas auſſi de dire à Raphaël mille biens de Francia, & de faire valoir l'excellence de ſes peintures. Ainſi les amis de ces deux grands hommes leur donnoient moyen

FRANCIA. de ſe connoiſtre par les images qu'ils en faiſoient ; & meſme ils leur firent concevoir une eſtime ſi particuliere l'un pour l'autre, qu'ils s'écrivirent, & ſe lierent d'une amitié tres-forte.

Francia entendant toûjours parler des tableaux de Raphaël, avoit une extréme paſſion d'en voir : mais eſtant déja vieux & incommodé, il ne pouvoit ſe réſoudre à ſortir de Bologne où il vivoit avec beaucoup de douceur, pour aller juſques à Rome, dont il craignoit les incommoditez du chemin.

Or il arriva une rencontre qui le réjoüït extrémement, parce qu'elle luy donnoit moyen de bien voir ce qu'il avoit tant de fois ſouhaité. Raphaël ayant fait un tableau de Sainte Cecile pour mettre dans une Chapelle à Bologne, il l'adreſſa au Francia comme à ſon ami, le priant de vouloir ſe donner la peine de le placer, & meſme de corriger les defauts qu'il y verroit.

Auſſitoſt Francia tira le tableau de ſa caiſſe avec une joye qui ne ſe peut exprimer, & le mit dans un jour commode pour le bien voir. Mais il n'eût pas jetté les yeux deſſus, que rempli d'admiration, & ſurpris d'étonnement, il connut combien il eſtoit inferieur à Raphaël. Il eſt vray que cét ouvrage eſt un des plus beaux que Raphaël ait faits. De ſorte que le pauvre Francia tout confus & à demi-mort, de voir un tableau dont la beauté ſurpaſſoit ſi fort tous ceux qui ſortoient de ſa main, & qu'il voyoit autour de luy comme

obſcurcis par l'éclat de celuy-là, le fit porter dans l'Egliſe de Saint Jean au lieu où il devoit eſtre poſé. FRANCIA.

Et parce qu'il luy ſembla qu'il ne ſçavoit plus rien dans l'art de la Peinture, luy qui avant cela avoit une ſi bonne opinion de ſon ſçavoir, & que de plus ſon âge trop avancé luy oſtoit toute eſperance de rien apprendre davantage : il s'abandonna tellement à la douleur, que s'eſtant mis au lit quelques jours aprés, il ne fit plus que languir ; & mourut en peu de temps de melancolie, l'an 1518. âgé de 68. ans.

J'admire, me dît alors Pymandre, les divers mouvemens des hommes & leurs diférentes inclinations, meſme dans ce qui regarde une ſemblable profeſſion. Vous voyez qu'en l'un l'avarice l'excitoit à travailler, & qu'en l'autre le deſir de ſurpaſſer tous ceux de ſa profeſſion eſtoit ce qui luy donnoit de l'émulation. Il eſt vray que ce dernier me paroiſt digne de quelque loûange, puis que l'ambition ſervoit à la grandeur de ſon art : mais l'autre faiſoit ſervir l'art à la paſſion qu'il avoit pour les richeſſes.

Cependant, pourſuivis-je, n'admirez-vous pas auſſi comment les hommes arrivent ſouvent à un meſme but par des chemins diférens ? Il y en a que l'amour de la gloire conduit par des voyes plus belles & plus honneſtes : le deſir du gain ou la crainte de la pauvreté mene les autres par des ſentiers plus détournez & des routes plus obſcu-

res, & tous ne laiſſent pas néanmoins d'arriver au lieu qu'ils ſe ſont propoſez, beaucoup de perſonnes meſme ayant aquis du merite & du ſçavoir, en cherchant ſeulement à ſe tirer de l'indigence.

PIETRE PERUGIN.

C'eſt ce qu'on a remarqué dans PIETRE PERUGIN, qui eſtant ſorti de Perouſe ſa patrie dans un eſtat extrémement pauvre & dépourveû de tout ſecours, s'en alla à Florence, où n'ayant pas ſeulement un lit pour ſe coucher, il prit une ſi forte réſolution de ſe perfectionner dans la peinture dont il avoit déja quelques commencemens, qu'il paſſoit les jours & les nuits à étudier. Auſſi aquit-il par ce moyen une ſi forte habitude à travailler, qu'il ne pouvoit eſtre un ſeul moment ſans s'occuper à deſſeigner ou à peindre. Comme il avoit beaucoup ſouffert dans la neceſſité où il s'eſtoit trouvé, il avoit ſans ceſſe devant les yeux l'image affreuſe de ſa miſere paſſée : ainſi, pour n'y pas retomber, il faiſoit des choſes qu'il n'auroit peut-eſtre jamais entrepriſes s'il euſt eû moyen de s'entretenir d'ailleurs.

C'eſt pourquoy il eſt arrivé ſouvent que les biens & les commoditez de la vie ont fermé le chemin de la Vertu à des eſprits capables de grandes choſes, au lieu que la pauvreté les y auroit conduits avec honneur.

Or ce fut la crainte d'eſtre pauvre, & le deſir d'aquerir du bien, qui donnerent tant de courage à Pietre Perugin, qu'il ſe perfectionna dans

ſon

ſon art, & fut un de ceux qui firent les plus beaux ouvrages de ſon temps. Il eſt vray qu'il paſſa les bornes d'une legitime prévoyance, & que ſon trop grand amour pour les richeſſes ſouïlla ſon ame, & ternit beaucoup ſa réputation. Car quoyqu'il euſt aſſez d'affection pour la peinture, on peut dire néanmoins qu'elle n'eſtoit chez luy que la ſervante des richeſſes dont il eſtoit luy-meſme l'eſclave. C'eſt pourquoy bien qu'on fiſt eſtat de ſes tableaux, & qu'ils fuſſent en grande recommandation, on n'avoit pas pour luy toute l'eſtime qu'on auroit eûë, eſtant tellement attaché au gain & à l'intereſt, qu'il euſt fait toutes choſes pour avoir de l'argent qui eſtoit ſon idole. Auſſi dit-on qu'il ne connoiſſoit gueres d'autre Divinité, & que ne croyant point d'autre vie aprés celle-cy, il ne cherchoit qu'à établir toute ſa fortune ſur la terre. Les grands ſoins qu'il y apportoit luy firent aquerir beaucoup de biens en peu de temps. Sa plus grande dépenſe eſtoit pour ſa femme. Eſtant jeune & belle, il l'aimoit avec beaucoup de paſſion, & ſe plaiſoit ſi fort à la voir brave, qu'il prenoit ſoin luy-meſme de la parer. PIETRE PERUGIN.

Je ne ſçay pas ſi ſon amour & tous ſes ſoins réuſſiſſoient fort bien auprés d'elle : mais je ſçay bien qu'il ne fut pas trop aimé de ceux de ſa profeſſion, particulierement de Michel-Ange, avec lequel il avoit toûjours quelque diférend.

Quant à ſes ouvrages, il y en a une infinité en Italie, & meſme vous pouvez en avoir veû à Pa-

Pietre Perugin. ris. Il fit un Saint Sebastien pour un Bourgeois de Florence, qui le vendit depuis au Roy François I. 400. ducats d'or, & qui estoit estimé un de ses meilleurs ouvrages.

Parmi les tableaux du Roy il y a un Saint Jerosme de sa façon. Sa maniere est seche, mais pourtant meilleure que celle de Verochio qui estoit son maistre. Il a fait de grandes compositions d'histoires, & l'on voit des tapisseries tres-belles & tres-riches qui sont de son dessein.

Ce qui a le plus honoré sa memoire est d'avoir eû pour disciple Raphaël d'Urbin. Enfin, aprés avoir vécu 78. ans, il mourut l'an 1524.

Il y avoit alors dans toutes les villes d'Italie une infinité de sçavans hommes, qui sembloient disputer les uns aux autres l'avantage de peindre le mieux. Je serois trop long si je m'arrestois à vous parler de tous ceux qui entroient en lice: car comme le nombre en estoit fort grand, beaucoup sont demeurez bien loin derriere les autres, qui n'ont eû que l'honneur de s'estre voulu signaler par leurs courages. On voyoit à Verone François Turbido, dit le More, qui a fait de fort beaux portraits. Il mourut en 1521. âgé de 81. an.

Le More.

Luc Signorelli.

Il y avoit aussi à Cortone un Luc Signorelli, qui peignit à Rome dans la Chapelle du Pape Sixte deux tableaux que l'on estimoit beaucoup plus que ceux des autres Peintres dont je vous ay parlé.

Mais de tous ceux qui ont paru en ce temps-là, il n'y en a point qui ait possedé une si parfaite connoissance de la peinture que LEONARD DE VINCI; & je ne sçay pas mesme si depuis luy il y en a eû d'aussi sçavans dans la theorie de cét art. Jamais homme ne receût du Ciel tant de graces ensemble. Il estoit bien fait de corps & beau de visage, & avec cela il conservoit un air noble & gracieux; mais sur tout il avoit l'ame belle, & l'esprit rempli de sentimens hauts & relevez. Il estoit si fort & si robuste, qu'il n'y avoit point de mouvement, pour rapide qu'il fust, qu'il n'arrestast. On dit que d'une main il tournoit en façon de vis le batant d'une cloche, & ployoit un fer de cheval comme s'il n'eust esté que de plomb. Ayant un amour particulier pour les plus beaux arts, il apprit en peu de temps la Musique, & à joûër de divers instrumens. Il aimoit la Poësie, & faisoit fort bien des vers; & pour n'ignorer rien de tout ce qu'un jeune homme peut sçavoir, il s'exerça à monter à cheval, & à tirer des armes. Dans toutes ces choses où il ne s'adonnoit que comme en passant, il y réüssit néanmoins si bien, qu'il surpassa de beaucoup ceux-mesmes qui en faisoient une entiere profession.

LEONARD DE VINCI.

Il étudia avec grand soin l'Anatomie & les Mathematiques, particulierement la Geometrie & l'Optique, comme des parties essentielles à la Peinture. Il s'appliqua aussi à l'Architecture, & travailla fort bien de sculpture. Mais à mesure

qu'il s'instruisoit dans les sciences & dans les arts pour se faire grand Peintre, il formoit ses mœurs, & faisoit provision de vertus pour devenir un fort honneste homme. Aussi avoit-il une maniere de traiter avec le monde si douce & si agreable, qu'il charmoit tous ceux qui conversoient avec luy.

Tant de rares qualitez le firent bientost connoistre dans l'Italie; & Louis Sforce, dit le More, alors Duc de Milan, & amateur des beaux arts, l'appella auprés de luy, où il travailla à plusieurs ouvrages.

Ce Duc composa une Academie de Peintres & d'Architectes, dont Leonard eût la direction; & parce qu'il estoit bon ingenieur, & sçavant dans les Mechaniques, ce fut par son moyen & sous sa conduite que l'on fit ce canal qui amene les eaux de l'Adda jusques à Milan; ce qui avoit jusques alors paru une entreprise non seulement tres-difficile, mais comme impossible. Cependant il surmonta toutes les difficultez que d'autres y avoient rencontrées, & trouva le moyen de faire monter & descendre les vaisseaux pardessus les montagnes & dans les vallées.

Il estoit grand observateur des choses naturelles, & ne les consideroit pas seulement pour les representer mieux dans ses ouvrages, mais pour en connoistre les causes. En philosophant ainsi sur toutes sortes de sujets, il s'aquit une connoissance si parfaite de son art, qu'il a surpassé tous

les Peintres qui avoient esté avant luy, & a laissé à la posterité des témoignages de son grand esprit, & des marques de ses continuelles études. Vous avez peut-estre veû ce qu'il a écrit sur la peinture dont je vous parlois tantost, & qu'on a donné depuis quelque temps au public. Il avoit fait outre cela plusieurs autres traitez qui ont esté perdus aprés sa mort, ou qui sont entre les mains de personnes qui les gardent secretement. LEONARD DE VINCI.

M. Jabac qui a travaillé si heureusement à faire un amas tres-considerable de Tableaux rares & excellens, dont l'on peut dire qu'il a enrichi la France & orné le cabinet du Roy, a fait aussi un recueïl d'un tres-grand nombre de desseins de la main des meilleurs maistres. Il y en a entre autres plusieurs qui sont de Leonard, & qu'il conserve cherement. Parmi les Tableaux du Roy l'on en voit trois de ce grand Peintre, sçavoir un Saint Jean au desert, une Vierge & une Sainte Anne, & une autre Vierge à genoux.

Il y a encore de luy dans le cabinet de M. le Marquis de Sourdis une Vierge tenant un petit Jesus entre ses bras. Je ne prétends pas vous en rapporter une infinité d'autres qu'il a faits. Celuy qu'on a le plus estimé, est une Cene qu'il peignit à Milan, où il a representé tant de belles & diférentes expressions sur les visages des Apostres, qu'on regarde ce travail comme son chef-d'œuvre: il y en a une copie dans l'Eglise de Saint Germain de l'Auxerrois qu'on estime beaucoup.

Leonard de Vinci.

Aussi de toutes les parties de la Peinture c'estoit celle de l'expression qu'il possedoit le plus : car comme il avoit l'imagination vive, & qu'il faisoit de profondes meditations sur toutes choses, il entroit si avant dans les passions & dans les sentimens les plus cachez de tous les hommes, & se les representoit si fort devant les yeux, qu'il ne manquoit jamais de les bien figurer quand il entreprenoit de les peindre.

Comme il se formoit toûjours des idées convenables à la dignité de ses sujets, il en avoit une si belle & si haute de l'humanité du Fils de Dieu, que voulant la representer dans cette Cene qu'il fit à Milan, il ne l'acheva point, parce que l'Art & les couleurs ne pouvoient assez dignement exprimer ce qu'il s'estoit figuré de la beauté & de la Majesté du Sauveur du monde.

Il est vray aussi que ces grandes idées qu'il avoit de la perfection & de la beauté des choses, a esté cause que voulant terminer ses ouvrages au-delà de ce que peut l'Art, il a fait des figures qui ne sont pas tout-à-fait naturelles. Il en marquoit beaucoup les contours. Il s'arrestoit à finir les plus petites choses, & mettoit trop de noir dans les ombres. En cela il ne laissoit pas de faire connoistre sa science dans le dessein & dans l'entente des lumieres, par le moyen desquelles il donnoit à tous les corps un relief qui trompe la veûë. Mais sa maniere de travailler les carnations ne represente point une veritable chair, comme le Titien

faisoit dans ses tableaux. On voit plûtost qu'à force de finir son ouvrage, & d'y arrester le pinceau trop long-temps, il a fait des choses si achevées & si polies, qu'elles semblent de marbre. LEONARD DE VINCI.

Bien que l'esprit de l'homme soit limité, & qu'il ne puisse posseder toutes choses souverainement, on doit avoir une haute estime pour Leonard, puis qu'il a eû une connoissance si grande de son Art, qu'il n'a fait de fautes que quand il a voulu mettre les choses dans une trop grande perfection.

Estant fort inventif & fort ingenieux à composer des machines, ceux de Milan le prierent de travailler à quelque chose d'extraordinaire & de magnifique, lors que le Roy Louis XII. fit son entrée dans leur ville. Ce qu'il acheva de plus considerable fut la figure d'un lion remplie de ressorts si bien ajustez, qu'aprés avoir marché plusieurs pas devant le Roy, lors qu'il entra dans la salle du Palais, cét Automate s'arresta tout court, & ouvrant son estomac, fit paroistre les armes de France.

Environ un an aprés arriva la défaite du Duc de Milan, qui fut amené prisonnier en France l'an 1500. où il mourut à Loches. Cette disgrace des Sforces, & les troubles qui estoient alors dans la Lombardie, furent cause que l'Academie qui s'estoit établie à Milan pour la perfection des arts, se dissipa peu à peu. Cependant il y avoit des Peintres qui s'estoient rendus excellens sous

la conduite de Leonard, entre autres François Melzi, Cefar Sefto, Bernard Loüino, André Salario, Paul Lomazzo, & quelques autres Milanois, qui avoient fi bien pris fa maniere, que fouvent l'on a fait paffer leurs ouvrages pour eftre de luy-mefme; & j'en ay veû plufieurs de la main des difciples qu'on difoit eftre du maiftre, afin de les rendre plus confiderables, & de plus grand prix.

Pymandre m'interrompant là-deffus, Il eft vray, me dît-il, que j'ay remarqué fouvent des curieux qui ne confiderent les tableaux que quand ils fçavent le nom de ceux qui les ont faits, & ne les eftiment que par la réputation de leurs Auteurs, fans regarder ce qu'il y a de bon ou de mauvais.

Ce que vous dites, repris-je alors, eft le defaut de ceux qui ne fe connoiffent point ou que fort peu en peinture. Car les bons Peintres, & les perfonnes intelligentes dans cét art ne s'informent pas toûjours fi exactement du nom de celuy qui a fait un ouvrage qu'on leur montre: ils l'eftiment par fon propre merite, & felon les beautez qu'ils y remarquent. Vous avez veû, je m'affeure, cét *Ecce homo* d'André Salario, qui eft dans le cabinet de M. le Duc de Liancourt. Quoy-qu'il ne foit que du difciple de Leonard, néanmoins on en fait beaucoup plus de cas que de plufieurs autres tableaux qui font de la main de Leonard. Mais cét abus qui fe trouve parmi la plufpart des curieux ne fe réformera pas fi toft: il femble mef-

me

me qu'il y a quelque ſorte de raiſon de laiſſer dans l'eſprit des moins connoiſſans l'eſtime qu'ils ont pour le nom de ces grands hommes, quand ils n'ont pas aſſez de lumiere pour juger plus particulierement de l'excellence des ouvrages.

LEONARD DE VINCI.

Les changemens arrivez à Milan obligerent donc Leonard d'en ſortir, & d'aller à Florence. Il y fit pluſieurs portraits, entre autres celuy de Liſe femme de François Gioconde. C'eſt celuy-là meſme qui eſt dans le Cabinet du Roy, & que l'on connoiſt aſſez par la Gioconde de Leonard. Cét ouvrage eſt un des plus achevez qui ſoit ſorti de ſes mains. On dit qu'il prit tant de plaiſir à y travailler, qu'il fut quatre mois à le faire ; & pendant qu'il peignoit cette Dame, il y avoit toûjours quelqu'un auprés d'elle qui chantoit, ou qui jouoit de quelque inſtrument, afin de la tenir dans la joye, & empeſcher qu'elle ne priſt cét air melancolique où l'on tombe aiſément, lors qu'on eſt ſans action & ſans mouvement.

Veritablement, dît Pymandre, ſi j'oſe en dire mon avis, il employa heureuſement le temps qu'il y mit, n'ayant rien veû de plus fini ni de mieux exprimé. Il y a tant de grace, & tant de douceur dans les yeux & dans les traits de ce viſage, qu'il paroiſt vivant ; & il ſemble en voyant ce portrait, que ce ſoit en effet une femme qui prend plaiſir qu'on la regarde.

Il eſt vray, repartis-je, qu'il paroiſt aſſez que Leonard eût un ſoin tout particulier de le bien

LEONARD DE VINCI.

finir. Aussi le Roy François I. considerant ce tableau comme une des choses les plus achevées de ce Peintre, le voulut avoir, & en paya quatre mille écus.

Vers l'an 1501. ceux de Florence ayant fait choix de Leonard pour peindre dans le Palais la grande Salle du Conseil, il fit un dessein qui fut trouvé admirable; & ce fut en ce temps-là que Raphaël vint la premiere fois à Florence. Il n'avoit pas encore vingt ans, & sortoit de dessous Pietre Perugin. Mais comme alors on ne parloit que du dessein de Leonard, dont la réputation estoit répanduë par toute l'Italie, il avoit un desir tres-grand de voir cét excellent homme, qui estoit déja âgé de plus de 60. ans.

Raphaël demeura surpris en voyant les ouvrages de Leonard; & l'on peut dire qu'ils furent pour luy comme une lumiere qui éclaira son esprit, & qui luy faisant discerner le bien d'avec le mal, le porta tout d'un coup à quitter cette maniere seche & dure, qu'il avoit apprise sous Pietre Perugin, & à imiter ces tendresses & cette douceur qu'il remarqua dans les tableaux de Leonard.

Il profita encore beaucoup des diférentes contestations qui arriverent entre Leonard & Michel-Ange, qui n'avoit alors que 29. ans. Car ceux de Florence ayant donné à Michel-Ange un des costez de la Salle où Leonard devoit peindre, afin d'y representer aussi une histoire, Michel-Ange

en fit le deſſein; & comme la jalouſie ſe met aiſément parmi les perſonnes d'une meſme profeſſion, elle s'accrut de telle ſorte entre ces deux ſçavans hommes, qu'ils en devinrent ennemis. Raphaël profitoit de leurs jalouſies, parce que les amis de l'un & de l'autre prenoient à taſche de faire voir les perfections ou les defauts de leurs ouvrages, chacun ſelon le parti qu'il tenoit. LEONARD DE VINCI.

Leonard demeura à Florence juſques en 1513. où il travailla pour pluſieurs particuliers. Ce fut en ce temps-là qu'il fit pour un Gentilhomme du Duc de Florence nommé Camille de gli Albizzi, une teſte de Saint Jean Baptiſte, qui eſt à preſent à l'Hoſtel de Condé dans le cabinet de M. le Prince.

Aprés la mort de Jule II. Leon X. ayant eſté créé Pape, Leonard alla à Rome pour rendre ſes reſpects à Sa Sainteté, qui eſtoit alors le pere & le protecteur des ſçavans. Il accompagnoit le Duc Julien de Medicis; & pour le divertir pendant le chemin, il faiſoit avec une certaine paſte de cire diverſes ſortes de petits animaux qu'il faiſoit voler en l'air, & enſuite deſcendre à terre. Comme il ſçavoit une infinité de ſecrets, & qu'il eſtoit fort ingenieux, il prenoit ſouvent plaiſir à divertir ſes amis par diverſes petites machines qu'il inventoit.

Eſtant arrivé à Rome, on dit que le Pape luy ayant ordonné de travailler, il ſe mit auſſitoſt à diſtiller des huiles pour faire du vernis; ce que

Leonard de Vinci.

Leon X. ayant ſceû, il conceût une mauvaiſe opinion de ſon ſçavoir, & dit qu'il ne croyoit pas que Leonard fuſt capable de rien faire de bien, puis qu'il ſongeoit à finir ſon ouvrage avant que de l'avoir commencé.

Cependant l'émulation qui eſtoit toûjours entre Leonard & Michel-Ange, fit que celuy-cy partit auſſi de Florence pour ſe rendre à la Cour du Pape. Et comme leur inimitié cauſoit tous les jours quelques nouveaux diférends, & que les éleves de l'un & de l'autre travailloient ſans ceſſe à diminuer leur réputation : cela déplût de telle ſorte à Leonard, que ſe voyant appellé en France par le Roy François I. qui avoit veû de ſes ouvrages à Milan, il ſe réſolut de quitter l'Italie ; & quoy-qu'il euſt plus de 70. ans, il ne voulut pas perdre une occaſion ſi favorable & ſi glorieuſe, comme eſtoit celle de ſervir un ſi grand Prince.

L'eſtime que le Roy eût pour ce ſçavant homme, parut par les careſſes que ce Prince luy fit à ſon arrivée, & par les graces qu'il en receût pendant le peu de temps qu'il vécut. Je croy que vous avez oûï dire que le Roy eſtant allé le viſiter dans ſa maladie, il voulut ſe lever à demi ſur ſon lit, & que penſant témoigner à Sa Majeſté le reſſentiment qu'il avoit de l'honneur qu'elle luy faiſoit, il perdit la parole, & expira entre ſes bras, âgé de 75. ans.

Ne vous ſemble-t-il pas, me dît alors Pymandre, qu'il y a des temps, où plus qu'en d'autres,

il paroiſt des hommes excellens en toutes ſortes de profeſſions ; & meſme que quand les uns ſe ſont ſignalez dans les armes par leur valeur, il y en a d'autres qui ſe ſont rendus recommandables dans les ſciences & dans les arts, par la beauté de leur eſprit, & par la force de leur genie ? Hier vous me fiſtes remarquer que les plus ſçavans Peintres de la Grece vivoient du temps d'Alexandre, & vous m'apprenez aujourd'huy que les plus habiles qui ayent travaillé depuis ces anciens, ont paru dans l'Europe, lors qu'elle eſtoit gouvernée par de tres-grands Princes. Car n'eſtoit-ce pas encore dans ce meſme temps qu'Albert Dure eſtoit en credit, & que le Primatice travailloit à Fontainebleau ?

LEONARD DE VINCI.

Ce ſiecle, répondis-je, produiſit en effet les plus grands hommes que nous ayions eûs dans la ſculpture & dans la peinture, & meſme dans tous les autres arts : car comme il eſt conſtant que le deſſein eſt la ſeule regle qui donne la veritable forme aux beaux ouvrages, on voit que tous ceux de ce temps-là eſtoient conduits par cette regle infaillible qui les a rendus ſi recommandables. Les tapiſſeries, les vaſes d'or & d'argent, les émaux, les vitres & les graveûres d'alors, montrent bien que tous les ouvriers cherchoient à ſe perfectionner dans leur profeſſion. Mais pour voir toutes ces choſes dans leur plus beau luſtre, il faut deſcendre encore un peu plus bas ; & vous reconnoiſtrez qu'elles ont receû leur perfection des Ra-

phaëls, des Jules Romains, & des autres Peintres dont nous n'avons rien dit. Je n'oublieray pas le Primatice Abbé de Saint Martin, qui ne vint en France que long-temps aprés la mort de Leonard; & pour vous ſatisfaire je parleray d'Albert & des autres ſçavans Peintres qui ont travaillé avec eſtime au-deçà des Monts.

Demeurons donc encore quelque temps dans l'Italie, pour y remarquer que ſi Florence & Rome poſſedoient de ſi excellens Peintres, Veniſe & les villes de la Lombardie en voyoient auſſi croiſtre, dont la réputation ſe devoit bientoſt répandre de toutes parts.

Je croy vous avoir dit que Jean Bellin avoit comme donné le commencement à une maniere de peindre qui s'eſt beaucoup perfectionnée, & qui a eſté toute particuliere aux Peintres de ces GIORGION. quartiers-là. Mais en 1478. GIORGE, qui depuis fut nommé GIORGION, prit naiſſance à Caſtel-Franco dans le Treviſan. Non ſeulement il ſurpaſſa de beaucoup Jean Bellin, mais il ſe rendit ſi admirable à bien manier les couleurs, qu'il effaça par ſes ouvrages celles de tous les autres Peintres qui travailloient alors. Car aprés avoir veû les tableaux de Leonard, il quitta auſſitoſt la maniere ſeche de ceux qui l'avoient précedé, & apprit par les peintures de cét excellent homme comment il faut perdre & noyer les teintes les unes avec les autres, pour attendrir les carnations, & donner plus de relief aux figures. Il com-

prit ſi bien l'art de bien faire paroiſtre les jours & les ombres, qu'il y joignit encore celuy d'accorder toutes les fortes couleurs enſemble, & de leur conſerver cette vivacité & cette fraiſcheur qui plaiſt ſi fort à la veûë. GIORGION.

Il fit pluſieurs tableaux en divers lieux d'Italie, particulierement des portraits. Celuy de Gaſton de Foix Duc de Nemours, que vous avez veû autrefois dans le cabinet de M. le Duc de Liancourt, & qui eſt aujourd'huy dans celuy du ſieur Jabac, eſt un des plus beaux qu'il ait faits. Vous pouvez voir auſſi dans le meſme lieu deux païſages de ſa main. Et dans le cabinet du Roy il y a un tableau de plus de quatre pieds de long, ſur trois pieds & demi de haut, composé de pluſieurs figures ſi admirablement peintes, qu'on les prend ſouvent pour eſtre du Corege; tant le Giorgion s'eſt ſurpaſſé luy-meſme dans cét ouvrage. Cependant quoy-qu'il fuſt un tres-bon Peintre, il n'eſtoit pas néanmoins excellent, ni dans l'invention ni dans l'ordonnance. On ne voit pas meſme de luy beaucoup de grands tableaux, ſi ce n'eſt quelque choſe à fraiſque qu'il a fait à Veniſe: auſſi ne peut-on pas dire qu'il ait eſté aſſez grand deſſeignateur pour entreprendre de grands ouvrages. Peut-eſtre qu'il ſe fuſt perfectionné davantage s'il euſt vécu plus long-temps: mais eſtant mort à l'âge de 34. ans, l'an 1511. il a ceſſé de travailler lors qu'on ne fait quaſi que commencer à bien juger des choſes. Il laiſſa deux fa-

GIORGION. meux éleves, sçavoir Sebastien de Venise, qui fut nommé à Rome Fratel del Piombo; & le célébre Titien, qui n'ayant pas seulement égalé son maistre, mais l'ayant surpassé de beaucoup, me donnera lieu de vous entretenir de son excellente façon de peindre, lors que je vous auray encore parlé de quelques autres.

Alors Pymandre me dit: Comme j'ay souvent veû admirer les ouvrages de Giorgion & du Titien, & encore ceux du Corege, souffrez que je vous interrompe un moment pour vous demander quelle diférence vous mettez entre ces trois Peintres, & quel avantage les uns ont eû sur les autres; car je les ay toûjours oüi estimer comme les plus excellens de la Lombardie. Cela n'empeschera pas que vous ne me disiez ensuite ce qui regarde l'histoire de leur vie & de leurs ouvrages.

Il est vray, repartis-je, que ces trois Peintres ont esté les premiers qui ont mis l'Ecole de Lombardie dans une haute réputation. Le Giorgion, comme je vous ay dit, surpassa par la beauté & par le maniement de son pinceau tous ceux qui l'avoient précedé. Il sceût si bien mesler les couleurs les unes avec les autres, & en ménager la force, que ses tableaux parurent plus beaux que tous ceux qu'on avoit veûs auparavant. Il disposa, & vestit ses portraits d'une maniere avantageuse; & trouvant l'art de manier les cheveux, il leur donna une molesse & un certain tour qui est assez difficile à bien representer.

Pour

Pour le Titien, non ſeulement il poſſeda toutes ces parties qu'il reconnut en ſon maiſtre, mais il en eût encore d'autres que le Giorgion n'avoit pas, & qui l'ont mis beaucoup audeſſus de luy.

Quant au COREGE, ſa maniere eſt diférente de celle du Titien, en ce qu'il n'a pas ſceû cette harmonie de couleurs, cette belle conduite de lumieres, & cette fraiſcheur de teintes ſi admirable qu'on remarque dans les tableaux du Titien, où il ſemble qu'on voye du ſang dans ſes carnations, tant il les repreſente naturelles. Mais en récompenſe le Corege a eû l'imagination plus forte, & a deſſeigné d'un gouſt beaucoup plus grand & plus exquis; & quoy-qu'il ne fuſt pas tout-à-fait correct dans ſon deſſein, il y a néanmoins de la force & de la nobleſſe dans tout ce qu'il a fait. S'il fuſt ſorti de ſon païs, & qu'il euſt eſté à Rome, dont l'Ecole eſtoit beaucoup plus excellente pour le deſſein que celle de Lombardie, on ne doute pas qu'il ne ſe fuſt formé une maniere qui l'auroit rendu égal à tous les plus grands Peintres de ces temps-là, puis que ſans avoir veû ces belles Antiques de Rome, ni profité des exemples que les autres Peintres ont eûs, il s'eſt tellement perfectionné dans ſon art, que perſonne depuis luy n'a ſi bien peint, ni donné à ſes figures tant de rondeur, tant de force, & tant de cette beauté que les Italiens appellent *morbidezza*, qu'il y en a dans les peintures qu'il a faites. Ce qu'il a peint à fraiſque au dome de Par-

ANTONIO DA COREGIO.

Antonio da Coregio.

me, eſt un de ſes plus grands ouvrages. On voit par le ſoin qu'il a pris de racourcir toutes ſes figures, que c'eſtoit la partie qu'il croyoit eſtre la plus difficile. Il y a encore pluſieurs peintures de luy dans d'autres Egliſes de Parme, parce que c'eſt la ville où il a toûjours travaillé. Il s'en voit auſſi en quelques autres endroits de la Lombardie; mais il eſt vray que le nombre en eſt petit, & que de tous les grands Peintres, il eſt celuy qui en a laiſſé le moins, à cauſe, comme je croy, qu'il eſtoit long-temps à les faire, & qu'il eſt mort à l'âge de 40. ans, environ l'an 1513. La piece la plus finie que j'aye veûë de luy, eſt un petit tableau qui eſtoit à Rome dans le Palais du Cardinal Antoine Barberin. C'eſt une figure nuë repreſentant un des Diſciples de Noſtre Seigneur, qui laiſſe aller ſon manteau entre les mains des Juifs qui le pourſuivent dans le jardin des Olives. Cette peinture m'a paru autrefois ſi belle, que je ne me ſouviens pas d'avoir rien veû de pareil.

Andre' Gobbe.

Il y avoit de ſon temps un Milanois nommé Andre' Gobbe, qui finiſſoit beaucoup ſes ouvrages, dont le coloris eſtoit fort agreable. Mais le grand nombre de Peintres qui travailloient à Florence, m'oblige de retourner de ce coſté-là, pour vous dire que ce Coſme Roſſelli, dont je vous parlois tantoſt, laiſſa trois diſciples qui eurent aſſez de réputation. Le premier fut Mariotto Albertinelli, qui fit pluſieurs tableaux à Florence, & qui ne vécut que 45. ans.

Mariotto Albertinelli.

L'autre ſe nommoit Baccio, autrement Frere Barthelemi de Saint Marc ; & le dernier Pierre de Coſimo.

Aprés que BACCIO eût quitté Roſſelli, il étudia la maniere de Leonard de Vinci, & en peu de temps il ſe perfectionna de telle ſorte, que Raphaël meſme ne negligea pas d'imiter ſon coloris, lors qu'il ſortit de l'école de Pietre Perugin. Néanmoins Baccio n'eſtoit pas en réputation de bien deſſeigner le nud. On remarque qu'il n'a peint de figures nuës qu'un Saint Sebaſtien ; encore eſtoit-ce pour montrer qu'il n'ignoroit pas entierement comment il faut repreſenter un corps. Peut-eſtre que ce fut par un ſcrupule de conſcience qu'il ne fit pas d'autres nuditez ; car il eſtoit fort dévot, & meſme intime ami du Pere Savonarole, qui preſchoit alors à Florence contre les mauvaiſes mœurs de ce temps-là. Et parce qu'il y avoit dans l'Italie un fort grand deſordre, meſme parmi les gens d'Egliſe, on y faiſoit ſervir juſques aux plus beaux arts pour ſatisfaire aux paſſions les plus dereglées. La Muſique & la Peinture qui n'ont rien que de relevé & de divin, eſtoient comme des eſclaves, employées dans des uſages profanes & ſcandaleux, les débauchez s'en ſervant à chatoüiller laſcivement leurs oreilles, & à expoſer continuellement devant leurs yeux des objets les plus deshonneſtes & les plus infames.

FRERE BARTHELEMY.

Ce fut ce qui obligea ce grand Prédicateur d'employer toute la force de ſon éloquence à dé-

FRERE BARTHELEMY.

clamer contre les peintures lascives, contre les airs & les chansons dissoluës, & contre les livres de Romans, qui ne traitant que d'amours & d'aventures chimeriques, ne servent qu'à corrompre les esprits, & y glisser un poison d'autant plus subtil, qu'il est préparé avec plus d'artifice. Il faisoit voir combien il est dangereux de garder dans les maisons de sales nuditez, & de les laisser exposées à la veûë des jeunes gens. Et comme le temps du Carnaval arriva, & qu'en ces jours-là on avoit accoustumé d'allumer des feux de joye dans les ruës, à l'entour desquels il se trouvoit des hommes & des femmes qui en dansant chantoient des chansons dissoluës ; le Pere Savonarole qui avoit converti beaucoup de personnes par la force de ses prédications, fit en sorte qu'il y en eût plusieurs qui porterent aux lieux mesme où les feux estoient allumez, des tableaux & des statues lascives, & des chansons & des Romans deshonnestes, dont ils firent des sacrifices à Dieu.

Baccio fut un des premiers qui brusla tous les desseins qu'il avoit de cette nature, ce que firent aussi un nommé Laurens de Credi, & quelques autres Peintres, que l'on appelloit alors par moquerie les Pleureux : de sorte que ce soir-là il y eût un embrasement fameux de tableaux, de statues, de desseins & de livres.

Pymandre se tournant vers moy, Je m'imagine, me dît-il, que vous ressentez de la douleur de

cette perte, & que tous ceux qui aiment la peinture n'en aiment pas mieux Savonarole. FRERE BARTHELEMY.

Pour moy, repartis-je, quelque eſtime que j'aye pour les belles choſes, je ne condamne point le zele de ce Religieux. Il avoit moins d'amour pour les ſtatues & pour les tableaux que pour la gloire de Dieu, & croyoit en les mettant dans le feu, détruire autant d'idoles de la vanité & de la concupiſcence de ces hommes charnels. J'avoûë que ceux qui ont une forte paſſion pour la peinture, ne pourroient ſans beaucoup de peine ſe priver de ces beaux ouvrages où l'art a mis ſes derniers efforts. Mais auſſi ceux qui ne l'aiment qu'à cauſe d'elle-meſme, en regardent les traits d'une autre maniere que ceux qui n'ont des tableaux que pour y voir des images deshonneſtes.

Je vous diray meſme en paſſant, que les excellens Peintres peuvent faire des figures dont la nudité n'offenſera point les yeux les plus chaſtes ; & que ce ne ſont pas les plus ſçavans dans ce bel art qui s'arreſtent à repreſenter des figures & des actions ſcandaleuſes. Cependant Baccio ſe contenta de peindre des portraits, & de repreſenter des hiſtoires où il n'y avoit aucunes nuditez.

Bien qu'il ſoit aſſez difficile, interrompit Pymandre, que les ſens ne ſoient pas émeûs lors qu'ils voyent ces peintures laſcives : il eſt certain néanmoins qu'il y a des perſonnes qui portent dans le fond de leur cœur la cauſe de toutes leurs mauvaiſes actions. Et ce tableau où le Pape Ale-

FRERE BARTHELEMY.

xandre VI. avoit fait peindre Julie Farnese en Vierge, comme vous disiez tantost, luy estoit un sujet peut-estre beaucoup plus dangereux que toutes les statues & les autres nuditez dont son Palais estoit rempli.

Vous parlez, répondis-je, d'un Pape dont la vie a esté si scandaleuse, qu'on n'oseroit y penser sans un ressentiment de colere & d'horreur. Son exemple avoit tellement corrompu la Cour Romaine, que Dieu ayant suscité Savonarole pour prescher contre les vices qui la deshonoroient, ses prédications ne servirent qu'à irriter davantage les hommes vicieux, particulierement le Pape qui estoit informé de tout ce qu'il disoit. De sorte qu'ayant écrit à ceux de Florence de s'en saisir, & de luy faire son procés comme à un temeraire & un seditieux : un jour que la République estoit assemblée, il s'y trouva plusieurs ennemis de Savonarole, entre autres un Cordelier qui se mit à disputer contre luy, & à le traiter d'hérétique & de seducteur, offrant mesme de le soustenir jusqu'à entrer dans le feu. Comme Savonarole ne vouloit pas répondre de son costé à de si grands emportemens, il ne put empescher le zele de son compagnon, qui pour ne pas abandonner la verité, s'engagea de la défendre par la mesme voye que le Cordelier la vouloit combatre. Et alors le compagnon du Cordelier fit la mesme offre pour le parti contraire. On arresta dans l'assemblée le jour & le lieu que ces deux Freres devoient se pre-

ſenter ; & ils ne manquerent pas de s'y trouver. Mais le Dominiquain ayant apporté avec ſoy la Sainte Hoſtie, le Cordelier & la République voulurent qu'il la quittaſt, diſant que c'eſtoit mettre en compromis la foy que l'on a pour cét auguſte Sacrement, laquelle pourroit diminuer dans l'eſprit des perſonnes ſimples & ignorantes, ſi l'Hoſtie venoit à bruſler. Ce que le Frere ayant réfuſé de faire, chacun retourna dans ſon Convent.

FRERE BARTHELEMY.

Mais les ennemis de Savonarole trouvant dans ce refus un nouveau prétexte d'émouvoir la populace contre luy, obtinrent une Commiſſion de la République pour le prendre dans ſon Monaſtere. Ce fut alors que Baccio ſe retira auprés de luy avec cent cinquante de ſes amis, pour le défendre, & taſcher de luy ſauver la vie. Quoy-qu'ils fiſſent toute la réſiſtance qui leur fut poſſible, & que dans la violence qu'on employa pour s'en ſaiſir il y eût pluſieurs perſonnes tuées de part & d'autre : toutefois ils ne purent long-temps ſouſtenir l'attaque de ceux qui les aſſiegeoient de toutes parts, ni empeſcher que Savonarole & deux de ſes compagnons ne fuſſent pris, & n'enduraſſent de tres-cruels tourmens avant que d'eſtre pendus & bruſlez, comme ils furent enſuite, l'an 1498.

Le peril où Baccio ſe vit dans cette faſcheuſe rencontre, luy fit promettre à Dieu de prendre l'habit de Saint Dominique, & d'en faire les

FRERE BARTHELEMY.

vœux ; ce qu'il accomplit peu de temps aprés, & ſe nomma FRERE BARTHELEMY. Il ne laiſſa pas de s'exercer toûjours dans la peinture ; & ce fut depuis qu'il fut Religieux qu'il fit ce tableau de Saint Sebaſtien dont je vous ay parlé. On dit que l'ayant expoſé dans l'Egliſe de Saint Marc, les Religieux reconnurent qu'il y avoit quelques femmes à qui la beauté de cette image avoit donné occaſion d'offenſer Dieu ; ce qui fut cauſe qu'ils l'oſterent, & le mirent dans leur Chapitre, où il ne fut pas long-temps, parce qu'ils le vendirent à un particulier qui l'envoya en France. Le Roy Louis XII. eût ce tableau avec un autre compoſé de pluſieurs figures que ce Peintre avoit peint dans l'Egliſe de Saint Marc, lors qu'il commençoit à frequenter avec Raphaël. Enfin, aprés avoir fait quelques éleves qui imiterent ſa maniere, il mourut le 8. Octobre 1517. âge de 48. ans.

PIERRE DE COSIMO.

Le troiſiéme éleve de Roſſelli, fut donc ce PIERRE ſurnommé de COSIMO à cauſe de ſon maiſtre. Comme toutes les perſonnes n'ont pas de ſemblables inclinations, on voit auſſi que la pluſpart des Peintres ſe propoſent des ſujets fort diférens les uns des autres. Pierre qui avoit un amour pour les choſes fantaſques, & où l'imagination travaille davantage, repreſentoit ordinairement des Baccanales, afin d'avoir la liberté, en peignant des Faunes & des Satyres, de faire voir des figures & des actions tout extraordinaires.

naires. Il desseignoit des monstres ; & prenoit des corps, & mesme des jours & des ombres, ce qu'il y remarquoit de plus étrange & de moins commun. On le voyoit souvent arresté à considerer dans les animaux, dans les plantes, & dans une infinité d'autres choses, ce qu'il y a de plus particulier, & où il semble que la Nature se joûë quand elle les produit. D'autres fois il demeuroit des heures entieres à regarder des murailles, principalement celles que le temps a rendu pleines de taches ou d'ordures, y cherchant comme dans des nuages ce que le hazard represente de plus bizarre. Son esprit estant toûjours rempli de mille extravagances, il estoit suivi de tous les jeunes hommes de ce temps-là, qui luy faisoient la cour pour avoir des sujets de balets & de mascarades. En effet, il estoit si abondant en ces sortes de choses, qu'encore que les Chars de Triomphe fussent déja en usage dans Florence aux jours de carnaval, ce fut luy néanmoins qui les rendit plus communs, & mieux accommodez qu'ils n'avoient encore esté, & qui sceût disposer les habits, la musique & les autres ornemens selon la nature du sujet, dont la beauté consiste principalement dans l'invention, & dans la bizarrerie des choses qui le composent.

PIERRE DE COSIMO.

On parle d'une sorte de mascarade qu'il inventa sur la fin de ses jours, & qu'il rendit considerable par la representation d'un spectacle tout extraordinaire. Un peu avant le carnaval il s'enfer-

PIERRE DE COSIMO.

ma dans une grande ſalle, où il diſpoſa ſi ſecrettement toutes les choſes neceſſaires à ſon deſſein, que perſonne ne s'en apperceût.

Le jour des réjoûïſſances eſtant venu, ou plûtoſt la nuit qui ſuivit ce jour, devenant fort obſſcure, le Triomphe qu'il avoit préparé commença de paroiſtre dans les ruës de Florence. C'eſtoit un Char peint de noir, & ſemé de croix blanches, & d'os de mort. Il eſtoit tiré par quatre buffles, & tout au haut il y avoit une figure tenant une faulx à la main. Cette figure repreſentoit la Mort qui avoit ſous ſes pieds pluſieurs ſepulcres, d'où ſortoient à demi des corps morts, & tout décharnez. Une infinité de gens veſtus de noir, & couverts de maſques, faits comme des teſtes de mort, marchoient devant & derriere ce Char avec des flambeaux à la main. Comme ces lumieres éclairoient cette machine avec une force ſi juſte, & dans une diſtance ſi bien ménagée, que toutes choſes paroiſſoient naturelles, vous pouvez penſer qu'il n'y avoit rien de plus ſurprenant ni de plus épouvantable.

Je vous avoûë déja, interrompit Pymandre, que l'invention de cette Maſcarade me ſemble fort étrange, & ne tomberoit pas dans l'eſprit de tous les gens qui ne cherchent qu'à ſe divertir.

Ce n'eſt pas tout, repartis-je. Pendant que ce Triomphe cheminoit dans les ruës, on entendoit de temps en temps certaines trompettes ſourdes, dont le ſon lugubre & enroûé ſervoit de ſignal

pour faire arrester ce Char & tout le cortege qui l'environnoit. C'estoit alors qu'on voyoit ces sepulcres s'ouvrir, & qu'il en sortoit, comme par une résurrection, des corps semblables à des squeletes, qui chantoient d'un ton triste & languissant, un air qui commençoit, *Dolor, pianto, e penitenza*, &c. PIERRE DE COSIMO.

Ce Char estoit suivi de plusieurs personnes déguisées en formes de Morts, & montées sur des chevaux les plus maigres qu'ils avoient pû rencontrer. Ces chevaux estoient couverts de housses noires avec des croix blanches ; & chacun des cavaliers avoit autour de luy quatre estafiers aussi déguisez en façon de Morts, qui portoient d'une main un flambeau, & de l'autre un étendart de taffetas noir rempli de croix blanches, d'os, & de testes de mort.

De ce Char sortoient dix autres grands drapeaux noirs qui traisnoient jusques à terre. Aprés que cette troupe avoit fait une pose, & pendant qu'elle marchoit, tous ceux de la suite chantoient d'une voix égale & tremblante, le Pseaume *Miserere*.

Vous pouvez bien vous imaginer qu'un triomphe de cette nature mit l'épouvante dans la ville. Car la premiere fois qu'il parut, on ne s'imagina pas qu'un sujet si triste & si lugubre pust estre un divertissement de carnaval. Toutefois la nouveauté de l'invention, & la maniere ingenieuse avec laquelle toutes choses estoient conduites, ne laisserent pas de plaire à beaucoup de mon-

PIERRE DE COSIMO.

de, qui admira l'eſprit & le caprice de l'Inventeur.

C'eſt, dît Pymandre, que comme il y a certaines choſes aigres & ameres où le gouſt prend quelquefois autant de plaiſir qu'à celles qui ſont douces & délicates, de meſme dans les paſſetemps il ſe trouve certains ſujets qui, quoy-que triſtes, donnent du plaiſir, lors qu'ils ſont conduits avec jugement. Ainſi, quoy-que les tragedies repreſentent des actions funeſtes & faſcheuſes, elles ne laiſſent pas de divertir les ſpectateurs ; & meſme, pour demeurer dans des exemples de peinture, j'ay ſouvent veû des tableaux où il n'y avoit rien que d'affreux & de difforme, qui arreſtoient agreablement les yeux, parce que ces ſortes de choſes eſtoient repreſentées avec beaucoup d'art.

Il y en a qui ont dit, repris-je, que ce Triomphe ſi lugubre cachoit un ſens myſterieux, & n'avoit eſté fait que pour ſignifier le retour des Medicis, qui alors eſtoient bannis de Florence. Car il y avoit déja quelques années que Pierre de Medicis n'ayant ni l'eſprit ni la prudence de ſon pere & de ſes ayeux, avoit perdu par ſa mauvaiſe conduite cette grande autorité que les Coſmes & les Laurens s'eſtoient ſi avantageuſement conſervée dans la ville de Florence. De ſorte meſme qu'au paſſage que le Roy Louïs XII. fit en Italie l'an 1494. les Florentins obligerent Pierre de Medicis à ſortir de leur Eſtat, & à ſe ſauver avec ſes deux freres, Jean Cardinal & Julien. Or leurs

amis souffrant avec douleur un si long exil, se servirent, à ce qu'on prétend, de ce triste spectacle, pour signifier que les Medicis estant morts civilement, devoient bientost ressusciter; & c'estoit dans ce sens qu'ils vouloient qu'on expliquast ces paroles qui estoient dans la chanson: PIERRE DE COSIMO.

Morti siam', come vedete,
Così morti vedrem' voi;
Fummo già, come voi sete;
Voi sarete come noi, &c.

Comme si par là on eust marqué leur retour dans leur maison, & la disgrace de leurs ennemis. Ce qui en effet devoit estre une espece de mort pour leurs ennemis, & une résurrection pour eux.

Mais à vous dire vray, je croy plûtost que comme naturellement les hommes sont portez à rechercher dans les choses passées, des pronostics de ce qu'ils voyent arriver, aussi, aprés le retour des Medicis, leurs amis furent bien-aises de rencontrer dans cette action une espece de prophetie, qui eust prédit le rétablissement de leur autorité. Car en 1512. Jean Cardinal de Medicis, par la faveur du Pape Jule II. rentra dans Florence, déposa Soderin de sa dictature, regla les affaires de la République à sa volonté, & en donna l'administration à son frere Julien.

Je pourrois en vous parlant de Pierre de Cosimo, rapporter plusieurs autres compositions de mascarades dont il fut l'inventeur; & pour vous

PIERRE DE COSIMO. faire voir combien il eſtoit fecond en imaginations, vous décrire des tableaux où il ne peignoit que des monſtres & des choſes groteſques, qu'il faiſoit mieux qu'aucun autre Peintre : mais quelque ſoin que j'apportaſſe à vous en faire un recit bien exact, cela ne vous divertiroit pas.

Je m'imagine, dît alors Pymandre, qu'un homme dont l'eſprit eſtoit rempli de caprices ſi étranges, devoit mener une vie bien extraordinaire.

Il eſt vray auſſi, repartis-je, qu'il vivoit d'une maniere fort particuliere, & ſi je vous avois fait une image de ſes principales actions, vous connoiſtriez que c'eſtoit un homme dont l'humeur n'eſtoit pas moins bizarre que les ouvrages. Mais je me contenteray de vous dire qu'aprés avoir *L'an 1521.* vécu 80. ans, on le trouva mort au pied de ſon eſcalier. Le plus conſiderable de ſes éleves fut André del Sarte.

Je ne vous diray rien d'un autre Peintre que RAPHALINO DEL GARBO. l'on nommoit RAPHAELINO DEL GARBO, qui vivoit en ce temps-là. *Il mourut l'an 1524. âgé de 55. ans.* Je veux à preſent vous entretenir du grand RAPHAEL, & vous parler de cét homme célébre, qui a ſurpaſſé tous ceux qui RAPHAEL D'URBIN. l'ont précedé, & qui n'a point eû d'égal parmi ceux qui l'ont ſuivi.

De la maniere, dît Pymandre, qu'on parle de luy, je ne doute pas qu'il n'ait eſté le plus grand de tous les Peintres. Cependant j'ay ſouvent oûï dire à pluſieurs perſonnes, & à vous-meſme, que Michel-Ange a eſté le plus ſçavant deſſeignateur

qui ait jamais esté; qu'il n'y a point de coloris pareil à celuy du Titien; & que personne n'a si bien peint que le Corege. Ainsi Raphaël n'a donc pas possedé ces autres parties aussi excellemment que les Peintres que je viens de nommer. RAPHAEL D'URBIN.

Il me semble, répondis-je, que quand je vous ay parlé d'Appelle qui a passé pour le premier Peintre de l'Antiquité, je vous ay fait remarquer qu'il cedoit à Asclepiodore dans les proportions, & qu'Amphion le surpassoit dans l'ordonnance. Toutefois Appelle estoit encore dans une autre consideration que ces sçavans hommes, par une infinité d'autres parties qu'il possedoit, ne se trouvant personne qui l'égalast dans ce grand sçavoir & cette haute suffisance qui le rendoient incomparable. De mesme l'on ne peut pas dire que Michel-Ange n'ait esté un excellent desseignateur; que le Titien & le Corege ne fussent admirables dans l'entente des couleurs, & dans la beauté du pinceau: mais Raphaël s'est tellement élevé audessus de tous par la force de son génie, qu'encore que les couleurs ne soient pas traitées dans ses tableaux avec une beauté aussi exquise que dans ceux du Titien, & qu'il n'ait pas eû un pinceau aussi charmant que celuy du Corege; toutefois il y a tant d'autres parties qui rendent ses ouvrages recommandables, que sans avoir égard à tout ce que les autres Peintres ont fait de mieux, il faut confesser qu'il n'y en a point eû de comparable à luy. Car si quelques-uns ont ex-

Raphael d'Urbin.

cellé en une partie de la peinture, ils n'ont sceû les autres que fort mediocrement, & l'on peut dire que Raphaël a esté admirable en toutes.

Pour ce qui est de Michel-Ange, bien que je ne sois pas de ceux qui ont une aversion si forte contre luy, qu'ils ne le croyent pas meriter le nom de Peintre, mais qu'au contraire je l'estime un des grands hommes qui ayent esté : il faut avoûër néanmoins que quelque grandeur & quelque severité qu'il y ait dans son dessein, il n'est point si excellent que celuy de Raphaël, qui exprimoit toutes choses avec une douceur & une grace merveilleuse.

Il ne luy échapoit jamais rien de ce qui pouvoit servir à l'embellissement & à la perfection de ses peintures. Il sçavoit si bien mettre les figures en leur place, que dans la composition de ses tableaux on y voit une beauté d'ordonnance qui ne se rencontre point ailleurs. Il peut bien estre qu'il n'ait point desseigné un nud plus doctement que Michel-Ange; mais son goust de desseigner est bien meilleur, & plus pur. Je sçay bien encore, comme je viens de vous dire, que sa maniere de peindre n'est pas si excellente ni si grande que celle du Corege; & quoy-qu'il ait fort bien entendu la force des lumieres & la beauté des couleurs, il n'a point eû un contraste de clair & d'obscur, ni un choix de teintes aussi fier & aussi net que le Titien. Mais si Raphaël ne possedoit pas ces parties aussi parfaitement que ces Peintres,

Peintres, il en avoit tant d'autres rares & admirables, que le defaut de celles-là ne paroiſt point parmi un ſi grand nombre de beautez qui brillent dans ſes ouvrages. Il ſçavoit faire choix de ce qu'il y a de plus parfait dans les corps pour en former ſes figures; & quoy-qu'il ne recherchaſt pas tant à y faire paroiſtre de la fierté & de la force, que de la grace & de la douceur, il obſervoit néanmoins certaines choſes qui les rendoient grandes & nobles. En ſorte que dans ce qui regarde le choix des ſujets, la compoſition des ordonnances, la diſpoſition des attitudes, les airs de teſte, les accommodemens des draperies, & tous les ornemens qui peuvent enrichir un ouvrage, il y apportoit tant de ſoin, & y travailloit avec tant d'art & de jugement, que c'eſt par là qu'il a ſurpaſſé tous les autres Peintres.

RAPHAEL D'URBIN.

Comme il y a des beautez qui ne conſiſtent pas ſeulement dans la proportion des parties, mais auſſi dans la varieté & dans le contraſte de ces parties les unes auprés des autres, c'eſt de cette varieté agreable & de ce contraſte ſi élegant, que les tableaux de Raphaël reçoivent un éclat merveilleux. Mais outre ces belles qualitez qu'on y remarque, on y voit encore une expreſſion qu'on ne peut aſſez admirer. Comme cette partie eſt compoſée du geſte & de l'action de tous les membres du corps, & particulierement des paſſions qui paroiſſent ſur le viſage, on voit dans toutes ſes figures les actions du corps & les mouvemens

RAPHAEL D'URBIN.
de l'ame ſi bien exprimez, qu'il n'y a perſonne qui ne connoiſſe d'abord tout ce qu'elles veulent repreſenter. Et ce qui eſt tout particulier à cét excellent homme, c'eſt qu'on ne voit rien de luy où l'on ne puiſſe remarquer une ſage conduite, une force de jugement, une beauté & une grace admirable: de ſorte que non ſeulement tout y paroiſt naturel, mais dans un beau naturel.

Je trouve que celuy qui a dit que les hommes ſe peignent eux-meſmes dans leurs ouvrages, a parfaitement bien rencontré à l'égard de Raphaël. Car on rapporte de luy qu'il ſembloit qu'à ſa naiſſance les Graces fuſſent deſcenduës du Ciel pour le ſuivre par tout, & luy ſervir de fidelles compagnes pendant ſa vie; ayant toûjours paru gracieux dans ſes actions & dans ſes mœurs auſſi-bien que dans ſes tableaux: de ſorte que la douceur, la politeſſe & la civilité ne rendoient pas ſa perſonne moins chere à tout le monde, que ſes peintures rendoient ſon nom célébre par toute la terre.

Comme je n'ay pas entrepris de faire exactement la vie de tous ces grands Peintres, mais de remarquer ſeulement la ſuite & le progrés de la peinture, je ne m'étendray pas à parler de Raphaël, autant qu'un ſi beau ſujet ſemble le deſirer. Je vous diray ſa naiſſance, quelque choſe de ſes ouvrages, & enfin ſa mort précipitée.

Raphaël eſtoit originaire de la ville d'Urbin, où il vint au monde le jour du Vendredi Saint

de l'année 1483. Il eût pour pere Jean de Santi Peintre de profeſſion; mais qui jugeant bien n'eſtre pas aſſez capable pour inſtruire ſon fils, dont la beauté de l'eſprit parut dés ſes premieres années, le mit avec Pietre Perugin, qui eſtoit alors en grande eſtime. Ce nouveau diſciple ne fut pas long-temps avec ſon maiſtre, que non ſeulement il l'égala dans la ſcience de ſon art, mais qu'il le ſurpaſſa de beaucoup. Il commençoit de donner des marques de la grandeur de ſon génie, lors que le Pinturicchio, qui eſtoit ſon ami, le mena à Siene, où il travailloit dans la Librairie dont je vous ay parlé. Néanmoins Raphaël n'y demeura gueres, & ne fit pas les cartons de tous les tableaux, comme le Pinturicchio euſt bien deſiré, parce qu'il s'en alla à Florence pour voir ce que Michel-Ange & Leonard de Vinci y faiſoient alors. Comme le ſejour de Florence ne luy parut pas moins agreable que les deſſeins de ces deux grands hommes luy ſemblerent excellens, il réſolut d'y demeurer quelque temps, pendant lequel il fit pluſieurs tableaux. Enſuite il retourna à Urbin, & de là paſſa à Perouſe où il fit quantité d'ouvrages, & puis revint encore à Florence. Ce fut alors qu'il commença à changer de maniere, en voyant les peintures de Michel-Ange & de Leonard.

RAPHAEL D'URBIN.

Je ne doute pas, interrompit Pymandre, que Raphaël ayant l'eſprit auſſi beau que vous le dites, ne profitaſt des exemples de tant d'excellens Peintres qui eſtoient alors à Florence; & que

RAPHAEL D'URBIN.

ces deux grands hommes qui travailloient à l'envi l'un de l'autre, ne luy serviſſent d'un puiſſant éguillon pour l'exciter à bien faire.

Il eſt vray auſſi, pourſuivis-je, qu'il ne perdit point de temps, & que de jour en jour il s'avança de telle ſorte, que quittant tout-à-fait ſa premiere maniere, il fit des tableaux d'un gouſt beaucoup meilleur que ſes premiers. Auſſi à meſure qu'il excelloit dans ſon art, ſa réputation augmentoit par toute l'Italie.

Pendant qu'il peignoit tantoſt à Perouſe, tantoſt à Florence, Bramante ſon parent, & l'un des fameux Architectes de ce temps-là, eſtoit employé à Rome par Jule II. Ce Pape faiſant travailler pluſieurs Peintres, Bramante luy propoſa Raphaël pour peindre au Vatican : ce que le Pape ayant agréé, Bramante en écrivit à Raphaël qui partit auſſitoſt pour ſe rendre à la Cour du Pape, où il fut receû avec beaucoup de careſſes. Il trouva quantité d'ouvrages commencez dans le Palais, où pluſieurs Peintres travailloient alors. Il ſe mit à peindre comme eux, & le premier tableau qu'il fit fut celuy qu'on appelle l'Ecole d'Athenes, qui eſt dans la Chambre de la Signature. Enſuite il en peignit un autre dans le meſme lieu, où l'on voit Jeſus-Chriſt, la Vierge, pluſieurs Saints aſſis ſur des nuages, & au deſſous des Docteurs & des Eveſques qui ſont à l'entour d'un Autel ſur lequel le Saint Sacrement eſt expoſé.

Pietro della Franceſca, Luc de Cortone, Pietro della Gatta, l'Abbé de Saint Clement, & le Bramantin, Milanois.

D'un autre coſté il repreſenta l'Empereur Juſ-

tinien qui donne les Loix à des Docteurs pour les examiner. Et dans un autre tableau, il a peint le Pape Grégoire I X, qui donne les Decretales. C'eſt dans ce tableau qu'il a repreſenté au naturel Jule I I, le Cardinal Jean de Medicis qui fut le Pape Leon X, & pluſieurs autres perſonnes qui vivoient alors. RAPHAEL D'URBIN.

Je ne vous décriray point plus particulierement toutes ces peintures. Je me ſouviens du plaiſir que vous preniez autrefois à les voir, lors que nous paſſions ſi agreablement des heures entieres dans ces ſalles du Vatican.

Je vous avoûë, dît Pymandre, que la penſée m'en eſt encore tout-à-fait douce; & à preſent que vous m'en parlez, il me ſemble que je voy devant moy ces beaux ouvrages, où tout ignorant que je ſuis, je trouvois tant de charmes que bien ſouvent je vous y arreſtois peut-eſtre plus long-temps que vous n'euſſiez voulu.

Tant s'en faut, repartis-je: je ne les voyois qu'à demi, & il me reſte un ſecret déplaiſir de ne les avoir pas encore aſſez bien conſiderez.

Cependant, continua Pymandre, quoy-que je les aye encore comme devant les yeux, je n'ay pas aſſez de lumiere pour y découvrir toutes les choſes que vous m'y faiſiez remarquer. J'attens donc que vous recommenciez tout de nouveau, & comme ſi nous eſtions encore aſſis ſur les bancs qui entourent ces ſalles, que vous en obſerviez toutes les beautez.

RAPHAEL D'URBIN.

Noſtre entretien ſeroit trop-long, repris-je, s'il falloit m'arreſter, comme nous faiſions en ce temps-là, ſur toutes les diverſes choſes que nous regardions. Quel ſoin ne preniez-vous point à conſiderer juſqu'aux lambris & aux feneſtres de ces chambres?

J'avoûë, dît Pymandre, que j'admirois cette menuiſerie, non ſeulement parce qu'elle eſt de marqueterie, & faite de pieces de rapport, mais à cauſe que dans tous les panneaux il y a des perſpectives, & une infinité de choſes que vous-meſme eſtimiez aſſez.

Il eſt vray auſſi, pourſuivis-je, que cét ouvrage eſt fort bien travaillé: car le Pape qui vouloit que la beauté de la menuiſerie répondiſt à l'excellence des peintures, fit pour cela venir de Veronne un Religieux nommé frere Jean, qui pour lors n'avoit point de pareil à bien couper le bois.

C'eſtoit dans cette meſme chambre dont je viens de parler, que vous regardiez un jour ſi attentivement les portraits des anciens Poëtes qui ſont dans un tableau où le Parnaſſe eſt repreſenté; & qu'en conſiderant particulierement Homere, Virgile, le Dante, Petrarque, & quelques autres, vous nous fiſtes un ſçavant diſcours ſur la diférente maniere d'écrire de ces grands perſonnages.

Aprés que Raphaël eût achevé cette chambre, il travailla à d'autres ouvrages pour quelques particuliers. Il fit cette célébre Galatée pour un

marchand de Siene nommé Auguſtin Ghiſi, à qui appartenoit le lieu où elle eſt encore à preſent. Il travailla à ce Prophete qui eſt dans l'Egliſe des Auguſtins; & ce meſme Ghiſi luy fit faire ces belles peintures qui ſont à Noſtre-Dame de la Paix.

RAPHAEL D'URBIN.

Ne ſont-ce pas, dît Pymandre, ces Prophetes & ces Sybilles que l'on voit à main droite en entrant dans l'Egliſe, & qu'on dit que Raphaël avoit faites ou imitées d'aprés Michel-Ange? C'eſt de ces meſmes figures dont je parle, répondis-je; & il eſt vray qu'en ce temps-là les ennemis de Raphaël publierent par tout qu'il ne les avoit peintes qu'aprés avoir veû ce que Michel-Ange avoit fait au Vatican. Car on ſçavoit bien que Michel-Ange s'eſtant retiré à Florence, pour les raiſons que je vous diray en parlant de luy, Bramante qui favoriſoit Raphaël en toutes choſes, luy donna la clef de la Chapelle-Sixte, pour voir ce que Michel-Ange avoit commencé d'y peindre: ce qui donna lieu de dire qu'il en avoit tiré beaucoup d'inſtruction, parce qu'en effet il changea tout d'un coup de maniere, & donna à ſes figures plus de force & plus de grandeur qu'auparavant. Et Michel-Ange ayant ſceû que c'eſtoit par le moyen de Bramante que Raphaël avoit veû & examiné ſes peintures, il en fut faſché contre luy, croyant qu'il l'avoit fait pour luy nuire. Mais quoy qu'il en ſoit, il eſt vray que les figures qui ſont à Noſtre-Dame de la

Paix, ſont des plus belles que Raphaël ait peintes.

M'eſtant un peu arreſté, Pymandre me dît: Pour moy je trouve Raphaël bien loûable de s'eſtre ſi heureuſement ſervi des choſes qu'il avoit veûës; & quand meſme il auroit dérobé la ſcience de Michel-Ange, c'eſt une eſpece de larcin, qui bien-loin d'eſtre puni, meritoit une récompenſe. Car quoy-qu'on laiſſe à cette heure toutes les chambres du Vatican ouvertes, je ne croy pas qu'il y ait beaucoup de voleurs aſſez habiles, pour faire à l'endroit de Raphaël ce dont on l'accuſoit à l'égard de Michel-Ange, & qui au ſortir de ces lieux aillent faire ailleurs des tableaux qui ſurpaſſent en beauté ceux qui ornent ces grandes ſalles. Les amis de Michel-Ange diront ce qu'il leur plaira au deſavantage de Raphaël: mais pour moy je le tiens en cela un homme merveilleux, s'il eſt vray que pour avoir regardé en paſſant les ouvrages de ſon competiteur, il en ait ſi bien profité, qu'auſſitoſt il en a fait d'autres encore plus excellens. Non, non, on peut dire dans une telle rencontre, que l'imitateur eſt plus à priſer que celuy qu'on imite. Hé quoy, Michel-Ange avoit peut-eſtre travaillé cinquante ans aprés l'antique & le naturel, & s'eſtoit rendu un excellent homme: cela eſt digne d'une grande loûange, je l'avoûë. Mais Raphaël n'a fait que découvrir la toile qui cachoit les ouvrages de Michel-Ange; & à l'heure meſme, en le voulant imiter, il l'a ſurpaſſé

passé de beaucoup : c'est ce qui est digne d'admiration, & quasi incroyable. Et pour moy je trouve que la plainte de Michel-Ange estoit un éloge pour Raphaël, qui faisoit paroistre par là l'excellence de son jugement, & la force de son esprit.

Comme Pymandre eût fini ce discours qu'il poussoit avec chaleur, je me mis à sourire, & luy dis : Je voy bien que vous prenez le parti de celuy dont je parle presentement, & que vous donneriez volontiers un arrest décisif contre Michel-Ange, si l'on vous prenoit pour juge de ces deux Peintres. Mais quand je vous diray une autre fois les excellentes parties de Michel-Ange, ne serez-vous point alors pour luy contre Raphael ? Je seray, repliqua-t-il, pour celuy qu'il vous plaira, car j'auray toûjours de l'estime pour tous ceux dont vous direz du bien, & ainsi vous porterez mon esprit de quel costé vous voudrez.

Il faut donc, repartis-je, vous laisser maintenant bien persuadé du merite de Raphaël, qui en effet estoit alors l'admiration de tout le monde. Car ce fut en ce temps-là que s'élevant encore plus haut qu'il n'avoit fait, il acheva cette chambre, qui est la seconde aprés la grande salle. Il y fit l'histoire miraculeuse du Saint Sacrement d'Orviette ; le tableau où Saint Pierre est representé lors que l'Ange le delivre des prisons ; cette autre grande histoire d'Eliodore, qui pilla le Temple de Jerusalem par le commande-

RAPHAEL D'URBIN.

ment d'Antiochus ; & les autres tableaux qui ſont dans la voûte de cette chambre.

Le 21. Février 1513.

Il ſembloit que la mort de Jule II. qui arriva, deuſt interrompre le cours de ces beaux ouvrages. Mais Leon X. qui luy ſucceda, n'ayant pas moins d'amour pour les Arts que ſon prédeceſſeur, obligea Raphaël de continuer ſon travail. Ce fut au commencement de ſon Pontificat qu'il ſe mit à peindre ce beau tableau qui eſt dans la chambre qui ſuit celle dont nous avons parlé, où il a repreſenté l'hiſtoire d'Attila. Cét ouvrage paſſe pour eſtre tout peint de la main de Raphaël, & un des plus beaux qu'il ait faits dans le Vatican. En effet, non ſeulement l'ordonnance en eſt admirable, mais toutes les parties de cette compoſition ſont ſi convenables au ſujet, & l'expriment ſi dignement, qu'il n'y a rien qui ne ſerve à le perfectionner. La ſituation du lieu, la Cour du Pape, celle qui accompagne Attila, leurs habits, leurs chevaux, & généralement tout ce qui paroiſt dans ce tableau eſt exécuté avec un ſoin & une conduite merveilleuſe. Je croy que vous vous ſouvenez bien encore de ces deux figures qui ſont en l'air avec l'épée à la main. Ce ſont celles, me dît Pymandre, qui repreſentent comme Saint Pierre & Saint Paul s'oppoſent à Attila, & dont le Peintre a enrichi ſon ouvrage par une licence qu'il a cru luy eſtre permiſe.

Quand ce ſeroit, pourſuivis-je, une liberté qu'il auroit priſe, je ne croy pas que perſonne y

puſt trouver à redire, puis qu'elle eſt tres-conforme à ſon ſujet, & de celles qui donnent de l'ornement & de la grace à de ſemblables ouvrages. Mais ce n'eſt pas une choſe que Raphaël ait inventée, puis qu'il y a des Hiſtoriens qui l'autoriſent. Car ils rapportent qu'Attila ayant traverſé les Alpes, deſcendit en Italie avec une armée ſi furieuſe, que comme un torrent elle ravageoit tous les lieux par où elle paſſoit. Il n'y avoit que quarante ans qu'Alaric avoit ſaccagé Rome, lors que ce fleau de Dieu ſe diſpoſoit à faire la meſme choſe, ſans que l'Empereur Valentinien qui regnoit alors puſt réſiſter à un ſi puiſſant ennemi. Mais Dieu qui par des moyens ſecrets & inviſibles prend plaiſir à renverſer les puiſſances qui paroiſſent les plus formidables, ſe ſervit alors de ce qui ſembloit le plus foible & le moins propre pour arreſter les progrés d'un Conquerant ſi redoutable. Les prieres & les ſoumiſſions de Saint Leon furent les ſeules armes qui abbatirent l'orgueïl d'Attila, & qui vainquirent cét ennemi qui ſe croyoit invincible. Car Dieu ayant fait connoiſtre en ſonge à l'Empereur que le ſalut de Rome eſtoit réſervé au Pape Leon, qui ſeul pouvoit s'oppoſer à la fureur de ce cruel Tyran, Valentinien alla trouver ce ſaint Pontife, qui ſe diſpoſa auſſitoſt d'obéïr aux volontez divines.

Il ſort de la ville ſans penſer au peril où il s'expoſoit, & accompagné d'un petit nombre d'Eccleſiaſtiques & de citoyens Romains, s'achemi-

Raphael d'Urbin.

na vers l'armée d'Attila. Ce Pape venerable par sa vieilleſſe & par la ſainteté de ſa vie, s'eſtant preſenté devant ce Roy, ſe jetta à ſes pieds; & les larmes aux yeux & les ſanglots à la bouche, le ſupplia avec tant d'inſtance de ne paſſer pas plus outre, que ce Prince, qui un peu devant portoit la terreur de toutes parts, demeura luy-meſme tout épouvanté, ſe ſentant touché interieurement par une puiſſance ſecrette. Il s'adoucit de telle ſorte à la voix de ce grand Saint, qu'il arreſta ſon armée, & content d'un petit tribut qui luy fut accordé, retourna ſur ſes pas, comme ſi les larmes de Leon euſſent formé devant luy une mer capable d'empeſcher ſon paſſage.

Un changement ſi prompt ſurprit tous ceux de ſa ſuite, qui ne pouvoient comprendre comment ce Prince s'arreſtoit de la ſorte à la priere d'un Preſtre, aprés avoir ſurmonté tant d'obſtacles, & dans le temps où ils croyoient tous aller joüir dans Rome de la gloire, & des treſors qu'ils avoient recherchez, & comme aquis par tant de ſanglantes victoires. Et parce qu'ils ne purent s'empeſcher de luy témoigner leur étonnement, il leur dit: Qu'il avoit veû à coſté du Pape deux vaillans Chevaliers, dont la voix & les regards n'avoient rien d'un homme mortel, leſquels tenant chacun une épée nuë à la main, l'avoient menacé de le faire perir, ſi réſiſtant davantage aux prieres de Leon, il prétendoit paſſer outre. Ce fut ce qui fit croire aux Chreſtiens que ces deux gé-

néreux combatans eſtoient Saint Pierre & Saint Paul, qui parurent alors pour la défenſe de l'Egliſe & de la ville de Rome. RAPHAEL D'URBIN.

Cependant admirez, je vous prie, quel eſtoit l'endurciſſement de ce Prince. Cette viſion l'épouvante & l'arreſte; & néanmoins elle ne touche point ſon ame, & ne change point ſa mauvaiſe vie. Au contraire, lors qu'il s'en retournoit, & que les principaux de ſa Cour luy reprochoient, comme une action honteuſe, la paix qu'il avoit accordée au Pape, il leur répondit, ſe moquant de luy: Qu'ils ne devoient pas s'étonner s'il avoit déferé quelque choſe au Roy des beſtes, pour qui tous les autres animaux, parlant des Catholiques, avoient de la crainte & de la veneration. Mais cette raillerie pleine d'impieté, & tant de ſang qu'il avoit ſi cruellement répandu, ne demeurerent pas long-temps impunis: car auſſitoſt qu'il fut de retour en Hongrie, il épouſa une fort belle Dame nommée Hildide; & dés la premiere nuit de ſes nopces, comme il s'eſtoit rempli de viande & de vin, il luy prit un ſeignemenr de nez qui le ſuffoqua.

Or pour revenir à la peinture que Raphaël a faite ſur le ſujet d'Attila, on y voit Saint Pierre & Saint Paul ſouſtenus en l'air; & l'on remarque ſur le viſage de ces Apoſtres une certaine fierté, & une hardieſſe que le zele de la gloire de Dieu répand d'ordinaire ſur le front de ceux qui ſont émeûs d'une ſainte colere. Pour Attila, on le voit

RAPHAEL D'URBIN.

tout ſurpris & tout épouvanté, ayant devant luy des ennemis ſi redoutables. Il les regarde avec un viſage effrayé, & ſe détournant le corps en levant en meſme temps les mains en haut, il ſemble qu'il veuïlle fuir & parer leurs coups. Il ne paroiſt pas moins d'effroy dans l'action que fait ſon cheval. Raphaël a pris plaiſir de bien peindre ce cheval, & quelques autres qui ſont dans ce tableau. Il y en a un iſabel & blanc qui ſemble s'emporter. On voit comme le cavalier qui eſt deſſus s'efforce de le retenir. Ce cavalier eſt veſtu de ces ſortes d'habits faits en forme d'écailles, & tels qu'il y en a dans la Colomne Trajane : car ce ſçavant Peintre ne manquoit jamais de faire ſervir les choſes que l'Antiquité luy fourniſſoit, quand il trouvoit occaſion de les placer à propos, & qu'elles convenoient bien à ſon ſujet.

La plus grande liberté que Raphaël a priſe, eſt de n'avoir pas peint dans ce tableau l'humilité avec laquelle Saint Leon alla trouver Attila : car il eſt bien vray qu'il n'avoit pas un appareil auſſi pompeux qu'il le repreſente. Il eſtoit veſtu de ſes habits Pontificaux ; il avoit ſa Mitre ſur ſa teſte, & faiſoit porter devant luy une Croix d'argent : mais ces grands manteaux, cette pourpre, & cette ſuite d'eſtafiers n'eſtoit point alors en uſage.

En 234. Bien que dés le temps du Pape Pontien, il y euſt trente-ſix Preſtres dans Rome que l'on nommoit Cardinaux, toutefois le titre de Cardinal

n'eſtoit pas une qualité éminente comme elle eſt aujourd'huy. Ce ne fut que ſous Sergius IV. que les Cardinaux commencerent à recevoir de plus grands honneurs: encore n'ont-ils eſté diſtinguez dans l'Egliſe par ces titres & ces marques extraordinaires, que du temps d'Innocent IV. qui ordonna que dans les ceremonies ils iroient à cheval, & porteroient des chapeaux rouges pour ſignifier qu'ils eſtoient preſts de répandre leur ſang pour la défenſe de l'Egliſe. Mais Paul II. qui a ſurpaſſé tous ſes prédeceſſeurs en magnificence dans ſon train, dans ſes habits & dans ſa thiare enrichie de perles, de diamans, & d'autres pierreries d'un prix ineſtimable, voulant auſſi augmenter la pompe des Cardinaux, leur fit porter la robe rouge avec cette ſorte de cape qu'ils mettent pardeſſous leurs chapeaux dans les cavalcades. Comme Raphaël, pour repreſenter Saint Leon, a peint Leon X. & pluſieurs Cardinaux qui vivoient alors, il a voulu les faire paroiſtre avec leur éclat & leur magnificence ordinaire, & non pas dans cette premiere ſimplicité chreſtienne où eſtoit le Pape Saint Leon & les Preſtres qui l'accompagnoient.

RAPHAEL D'URBIN.

En 1242.

Créé Pape en 1464.

C'eſtoit en ce temps-là que Raphaël fit cette Vierge que vous avez veûë dans le Palais Farneſe, ce beau portrait de Leon X. accompagné du Cardinal Jule de Medicis & du Cardinal de Roſſi, & une infinité d'autres tableaux que l'on tranſportoit en pluſieurs lieux d'Italie; & comme ſes

Raphael d'Urbin. biens augmentoient de meſme que ſa réputation, il fit baſtir ſa maiſon qu'on voit *in Borgo.*

Mais le merite de cét excellent homme n'eſtoit pas renfermé ſeulement dans l'Italie : le bruit de ſon nom avoit paſſé les Alpes, & s'eſtoit répandu en France, en Flandre, & en Allemagne. Ce fut ce qui porta Albert Dure, tres-excellent Peintre Allemand, à rechercher ſon amitié, & pour gage de la ſienne, luy envoya ſon portrait avec toutes les pieces qu'il avoit gravées.

Raphaël ayant veû les eſtampes d'Albert, réſolut de faire auſſi graver quelques-uns de ſes deſſeins, connoiſſant bien qu'il n'y a rien de plus avantageux, pour montrer à tout le monde ce qu'un ſçavant homme peut produire, & meſme pour multiplier ſes ouvrages preſque à l'infini.

Il fit donc apprendre à graver à Marc-Antoine de Boulogne, qui ſous ſa conduite mit au jour le martyre des Innocens, un Neptune, une Cene, & pluſieurs autres pieces. On vit enſuite un autre Marc de Ravenne, & Auguſtin Venitien, qui graverent auſſi d'aprés Raphaël. Et Ugo da Carpi homme ingenieux, & plein de belles inventions, s'eſtant mis à graver ſur le bois, trouva le ſecret de faire paroiſtre dans les eſtampes, les demi-teintes, les ombres & la lumiere, comme dans les deſſeins qui ſont lavez de clair & d'obſcur. Nous ſommes redevables à ces premiers Inventeurs de la graveûre de tant de choſes que l'on a miſes au jour depuis ce temps-là, & que nous n'aurions

jamais

jamais eûës, puis que dans ce beau recueïl d'estampes que M. de Marolles Abbé de Villeloin a pris soin de faire avec une dépense considerable, il en compte jusqu'à 740. qui ont esté gravées seulement aprés les tableaux ou les desseins de Raphaël. RAPHAEL D'URBIN.

Il peignit encore alors un Christ portant sa croix, qui fut envoyé en Sicile; & quoy-qu'il s'occupast à divers tableaux particuliers, cela ne l'empeschoit pas de continuer les ouvrages du Vatican, où il travailloit à la chambre qu'on nomme de *Torre Borgia.*

Comme dans l'autre chambre dont je vous ay parlé, il avoit representé le grand Saint Leon; dans celle-cy il peignit Leon IV. qui fut un Pape tres-illustre en sainteté, & que ses vertus éleverent à cette dignité souveraine aprés la mort *En 846.* de Sergius II. Son Pontificat fut recommandable par ses belles actions & par les miracles que Dieu luy fit operer. Il y en eût deux entre autres tres-considerables, & par lesquels il ne sauva pas la vie à une seule personne, mais à une infinité de peuples.

Il y avoit dans la voûte de l'Eglise de Sainte Luce une espece de Basilic, dont l'haleine répandoit un venin si subtil qu'elle infectoit tous les lieux circonvoisins, & portoit la mort dans le cœur de tout le monde. Comme l'on ne trouvoit point de remede à un mal si funeste, Saint Leon implora le secours du Ciel, & s'estant mis en prie-

RAPHAEL D'URBIN.

res chaſſa ce ſerpent, & delivra le peuple de Rome des maux qu'il ſouffroit tous les jours de ce dangereux animal.

L'on connut encore quelle eſtoit la vertu de ce grand Saint, lors qu'un furieux embraſement arriva dans un quartier de Rome appellé *Borgo vecchio*. Le feu avoit déja réduit en cendres pluſieurs maiſons, & menaçoit l'Egliſe de Saint Pierre, ſans qu'on puſt s'oppoſer à un incendie ſi horrible. C'eſt ce dernier miracle que Raphaël a repreſenté dans l'un des coſtez de cette chambre, où Saint Leon eſt aux loges de ſon Palais, qui éteint le feu en donnant ſa benediction.

Avec combien de plaiſir conſiderions-nous autrefois les belles expreſſions qui ſont dans ce tableau? On y voit un jeune homme qui porte un vieillard ſur ſes épaules, qui paroiſt tel que Virgile décrit Anchiſe, lors qu'Enée le ſauva de la fureur des Grecs. Le corps de ce vieillard eſt une des parties les plus conſiderables de ce tableau, car tous les nerfs & les muſcles y ſont exprimez avec une ſcience & une force de deſſein ſi admirable, que cette ſeule figure peut faire connoiſtre combien Raphaël eſtoit ſçavant dans l'Anatomie. Vaſari & ceux de l'Ecole de Florence ne veulent pas avoûër qu'elle ſoit deſſeignée avec autant de force que celles de Michel-Ange: mais je ne feray pas difficulté de dire qu'il y a bien un autre art dans les figures de Raphaël, que dans celles qu'ils vantent ſi fort; & cét art

est d'autant plus merveilleux, qu'il est plus caché que celuy de tous les autres Peintres. RAPHAEL D'URBIN.

On voit dans la mesme chambre le port d'Ostie assiegé par les Sarazins. Leon IV. s'occupoit dans Rome aux soins dignes d'un veritable Chef de l'Eglise, quand il apprit que ces Infidelles estoient en mer avec une puissante armée, à dessein de descendre en Italie, & de venir saccager Rome. Il partit aussitost pour se rendre à Ostie, où il les attendit en résolution de les combatre. Ce qu'il fit en effet, avec le peu de gens qu'il avoit conduits, & le secours des Napolitains & des peuples voisins, qui n'estoit pas fort considerable. Mais il est vray que la seule presence de ce grand Saint valoit beaucoup mieux que des legions de soldats, puis qu'il avoit de son costé l'assistance du Dieu des batailles, dont le bras est invincible.

Lors qu'on vit paroistre les voiles de ces peuples barbares, le Pape se mit à la teste de toutes ses troupes; & par un discours plein d'éloquence & de pieté, anima leurs courages, & remplit leurs cœurs d'une vaillance toute chrestienne. Ensuite il leur distribua le pain des forts, en leur faisant recevoir le Corps de Jesus-Christ. Aprés avoir fait sa priere à Dieu, il donna la benediction à toute l'armée; & le signe qu'il fit de la sainte Croix fut le signal du combat, & l'heureux présage de la victoire qu'il remporta.

On vit donc aussitost les Chrestiens se join-

RAPHAEL D'URBIN.

dre & s'attacher aux Infidelles; & c'eſt cette ſanglante bataille que Raphaël a repreſentée dans ce tableau, où l'on peut remarquer les vaiſſeaux des deux armées qui ſe font une cruelle guerre.

Je ne m'arreſteray pas à vous faire une deſcription exacte de cette peinture: mais je vous diray qu'en penſant à cét ouvrage, je ne puis aſſez admirer combien Raphaël eſtoit habile à repreſenter toutes ſortes de ſujets. Dans ceux où il ne faut que de la grace & de la douceur, il ſurpaſſe tous les autres Peintres; & quand il traite des compoſitions d'hiſtoires, qui demandent des actions plus fortes & plus fieres, perſonne ne l'égale.

Car ſi d'un coſté l'on conſidere dans le tableau dont je parle, avec quelle valeur les Chreſtiens attaquent les Infidelles; ſi l'on obſerve les diverſes poſtures des ſoldats qui traiſnent des priſonniers, leurs mines, & leurs habits diférens de ceux des matelots; & que de l'autre on regarde comme il a bien repreſenté la crainte, la douleur, & la mort meſme ſur le viſage des vaincus: on avoûera que l'art ne peut aller plus loin qu'il l'a porté.

Raphaël s'eſt ſervi du portrait de Leon X. pour repreſenter Leon IV. comme il avoit fait dans le tableau d'Attila pour peindre Leon I.

Il y a encore dans ce meſme lieu deux tableaux. Dans l'un on voit comme Leon X. ſacre le Roy François I. & dans l'autre comme il le

couronne. Le Pape, le Roy, les Cardinaux, les Ambaſſadeurs, & pluſieurs Seigneurs & Officiers y ſont peints au naturel, & veſtus à la mode de ce temps-là. RAPHAEL D'URBIN.

Je ne voy pas, interrompit Pymandre, pourquoy Raphaël a traité ces deux ſujets: car je n'ay pas remarqué que ces ceremonies ayent eſté obſervées à Boulogne, lors que Leon X. & François I. s'y rencontrerent en 1515.

Bien que Vaſari, pourſuivis-je, parle de ces tableaux comme s'ils avoient eſté faits pour repreſenter en effet le Sacre & le Couronnement de François I. je ne doute pas néanmoins qu'il ne ſe ſoit trompé en cela, ainſi qu'il a fait en beaucoup d'autres choſes. L'on peut plûtoſt préſumer que comme Raphaël a repreſenté le Pape Leon X. dans les autres hiſtoires que je vous ay rapportées, il le peignit encore icy, & fit le portrait de François I. qui vivoit alors, pour faire voir, non pas le Sacre de ce Roy, mais ce qui ſe paſſa autrefois dans l'Abbaye de Saint Denis, lors que le Pape Eſtienne II. ayant eſté contraint de venir en France implorer le ſecours de Pepin contre Aſtulphe Roy des Lombards qui le perſecutoit, il le ſacra de nouveau Roy de France, & *En 753.* diſpenſa les François du ſerment de fidelité qu'ils devoient à Childeric, auquel il fit en meſme temps faire les vœux pour eſtre moine.

Dans la peinture qui eſt de l'autre coſté, il a peut-eſtre voulu peindre la ceremonie faite à

Raphael d'Urbin.

En soi.

François I.

Rome le jour de Noël, quand le Pape Leon III. couronna Charlemagne, & le déclara Empereur des Romains. Car comme l'Eglise de Rome, & les Papes en particulier ont receû des Rois de France, non seulement la plus grande partie des biens qu'ils possedent, mais encore toute leur autorité temporelle, & leurs plus beaux privileges : Leon X. fut bien-aise de faire peindre ces deux actions si célébres & si glorieuses à ses prédecesseurs, dans un temps où un grand Roy de France venoit encore de donner à l'Eglise des marques de sa piété & de son obéïssance, & où le Peintre trouvoit occasion de le representer aussi luy-mesme en la personne d'un saint Pape dont il portoit le nom.

La voûte de cette chambre est de la main de Pietre Perugin. Raphaël ne voulut jamais y toucher, croyant estre obligé de la conserver par l'amour & la reconnoissance qu'il devoit à son maistre.

Mais quoy-qu'il fust alors dans une haute fortune, & dans une réputation qui surpassoit celle de tous les Peintres qui avoient esté avant luy : toutefois il ne bornoit pas ses pensées à l'estat present des biens & de l'estime qu'il possedoit, & se contentoit encore moins des connoissances qu'il avoit aquises dans son art. Au contraire, comme il sçavoit que dans le chemin de la vertu celuy-là recule qui n'avance pas, il s'efforçoit d'y faire tous les jours de nouveaux progrés. Il em-

ployoit pour cela les biens qu'il avoit gagnez par ſon travail, & les lumieres qu'il avoit aquiſes par ſes études. Ne pouvant luy ſeul recueïllir comme il euſt bien voulu, tout ce qu'il y a de plus admirable dans les productions de la Nature & dans les ouvrages de l'Art, dont la ſpeculation eſt la principale nourriture de l'eſprit, & dont l'étude eſt ſi neceſſaire à un Peintre : il occupoit diverſes perſonnes à deſſeigner ce qu'il y avoit de plus beau en Italie, ſoit dans les diférentes veûës des païſages & des lieux les plus agreables, ſoit dans les Temples & dans les Palais, ſoit dans les Peintures anciennes, ſoit dans les bas-reliefs & les ſtatues antiques. Car alors on voyoit encore, non ſeulement dans Rome, mais dans les ruines de la ville Adriane proche de Tivoli, à Pouzzole au Royaume de Naples, & en pluſieurs autres endroits, quantité de choſes antiques, tant de peinture que de ſculpture, qui ne ſe trouvent plus, & qui eſtoient d'une beauté excellente. L'on a meſme accuſé Raphaël & d'autres Peintres de ce temps-là, d'avoir briſé beaucoup de bas-reliefs qui eſtoient dans les loges du Coliſée & dans les anciens Palais, aprés en avoir fait des copies, afin d'eſtre les ſeuls poſſeſſeurs de ces richeſſes qui eſtoient comme enterrées ſous les ruines de ces anciens monumens.

RAPHAEL D'URBIN.

On dit meſme que Raphaël envoyoit juſques en Grece deſſeigner ce qui reſtoit encore de beau & de conſiderable, ne voulant pas perdre la moin-

dre des choſes qu'il croyoit pouvoir contribuer à le rendre plus ſçavant.

Il avoit auprés de luy Jean da Udine, qui pour bien repreſenter des animaux eſtoit le plus excellent de tous ſes éleves : il l'employoit à peindre des oiſeaux fort rares, & d'autres beſtes ſauvages que le Pape faiſoit nourrir.

Auſſi quand Raphaël eût fait le deſſein des loges du Vatican, & qu'il eût fait achever ce que Bramante avoit commencé, & qui eſtoit demeuré imparfait par ſa mort: ce fut Jean da Udine qui entreprit tous les ornemens & les groteſques qui embelliſſent ces loges, dont la diverſité ne fait pas une des moindres beautez de tout ce grand ouvrage. Les tableaux, comme vous ſçavez, ſont du deſſein de Raphaël, & ſi dignement éxécutez par ſes * Eleves, qu'il n'y a rien qui ne concoure à une meſme perfection.

** Jule Romain, Jean Franceſque Penni, Perin del Vague, Peligrin de Modene, Vincent de San Geminiano, Polydore de Caravage, &c.*

Auſſi faut-il avoüer qu'encore que tant d'excellens ouvriers ayent contribué à l'accompliſſement de tant de grands travaux que l'on faiſoit dans le Palais du Pape, l'on en doit pourtant attribuer la gloire à Raphaël, qui ayant l'intendance générale de toutes choſes, les diſpoſoit chacune en leur place, & en donnoit l'éxécution aux perſonnes qu'il croyoit les plus capables.

Car non ſeulement il avoit la conduite des peintures, mais il ordonnoit encore de tous les ornemens de ſtuc : il fourniſſoit les deſſeins pour la menuiſerie : enfin il n'y avoit point d'Ouvriers

ſur

ſur leſquels il n'euſt une entiere direction. Auſſi comme il eſtoit le chef de ces divers membres, il les faiſoit agir de telle maniere, que n'ayant tous qu'une meſme intention de bien faire, il ſembloit qu'il n'y euſt qu'un ſeul homme qui travaillaſt, parce qu'en effet c'eſtoit de l'eſprit de ce ſçavant maiſtre que tous les autres tiroient leurs lumieres. Comme ils avoient une déference & une eſtime particuliere pour luy, il n'y en avoit point qui ne fiſt gloire de ſe conformer à ſes ſentimens, & d'exécuter ſes ordres avec plaiſir.

RAPHAEL D'URBIN.

Pendant que Raphaël conduiſoit tous ces grands ouvrages, il ne laiſſoit pas de faire d'autres tableaux de moindre grandeur, dont il en envoya quelques-uns en France, parmi leſquels on peut remarquer comme un ouvrage admirable le Saint Michel qu'il acheva pour le Roy François I. lequel a huit pieds de haut. Il fit auſſi des portraits de femmes, entre autres celuy d'une Dame qu'il aimoit. Car le ſeul defaut qu'on a remarqué en luy, eſt d'avoir eſté trop adonné aux femmes : de ſorte meſme que pluſieurs perſonnes connoiſſant ſon inclination, recherchoient les occaſions de le ſervir dans ſes débauches, employant de ſi laſches moyens pour luy plaire, & pour devenir ſes amis.

Auguſtin Ghiſi l'ayant engagé à peindre cette loge que vous avez veûë dans la meſme vigne où eſt la Galatée, & voyant qu'il ne finiſſoit point ſon ouvrage, parce qu'il eſtoit continuelle-

ment attaché auprés d'une maiſtreſſe qu'il avoit alors, fit tant par ſes prieres, qu'il l'obligea de loger avec elle dans le meſme lieu où il travailloit, ce qui fut cauſe qu'il finit tous les deſſeins de cette loge, où il peignit auſſi luy-meſme quelques figures.

Dans le milieu du plafond il a feint deux pieces de tapiſſeries. En l'une il a repreſenté l'aſſemblée des Dieux; & c'eſt là qu'on peut remarquer dans les viſages & dans les veſtemens de toutes ces Divinitez, comment il ſçavoit bien s'aider des figures antiques, & exprimer toutes choſes ſelon la diférence des ſujets. Dans l'autre, il a peint les Nopces de Pſiché, où Jupiter eſt ſervi par Ganimede, par les Graces, & par les Heures qui répandent des fleurs & des parfums ſur la table.

Il n'eſt pas beſoin que je m'arreſte à vous parler des autres peintures qui embelliſſent cette loge: nous les avons veûës tant de fois enſemble, que je ne croy pas qu'elles ſe ſoient effacées de voſtre ſouvenir. Les feſtons de fleurs & de fruits, & les autres ornemens qui accompagnent les figures, ſont de la main de Jean da Udine.

Cependant Leon X. qui avoit une amitié & une eſtime toute particuliere pour Raphaël & pour ſes ouvrages, l'obligea de travailler dans la grande ſalle du Vatican à l'hiſtoire de Conſtantin. Il commença quelques-uns des tableaux; & le reſte a eſté fait ſur ſes deſſeins par Jule Romain. Il

peignit encore de grands cartons que le Pape envoya en Flandres pour faire des tapiſſeries qui furent richement exécutées. RAPHAEL D'URBIN.

Il ſeroit à ſouhaiter, dît alors Pymandre, que les grands Peintres fiſſent beaucoup de ces deſſeins, puis qu'il n'y a rien qui ſe conſerve mieux que les tapiſſeries, & qu'on voit dans celles que le Roy fait faire une beauté & une fraiſcheur que la peinture meſme a peine à ſurpaſſer.

Il n'y a, luy répondis-je, que des Rois ou de grands Princes qui puiſſent faire travailler à des ouvrages d'une ſi grande dépenſe: encore faut-il que ce ſoient des Princes & des Rois qui aiment les Arts; & il faut pour cela rencontrer des Peintres ſçavans & des Ouvriers capables de bien éxécuter les deſſeins qu'on leur donne. Il y avoit alors en Flandre des Tapiſſiers, non ſeulement tres-habiles à bien employer les laines, mais qui deſſeignoient parfaitement; & ils eſtoient ſi capables, qu'il ſe voit beaucoup de tapiſſeries dont les couleurs ſont de leur invention, & qu'ils ont fabriquées ſur des deſſeins qui n'eſtoient pas meſme bien arreſtez.

Je vous avoûë que c'eſt le moyen le plus aſſeuré pour conſerver long-temps, & meſme pour multiplier les tableaux des plus ſçavans hommes: c'eſt l'ornement le plus riche & le plus commode dont on puiſſe parer les dedans d'un Palais; & c'eſt par là que nous poſſedons en France pluſieurs ouvrages magnifiques, & d'une compoſition excellente.

RAPHAEL D'URBIN.

Faiſant 40. aunes de cours.

Il y a dans la grande Egliſe de Chartres dix pieces de tapiſſeries, qui autrefois ont eſté faites en Flandre ſur les deſſeins que Raphaël fit pour les loges du Vatican, où l'hiſtoire de l'Ancien Teſtament eſt repreſentée. Ces tapiſſeries ſont admirablement exécutées, les bordures en ſont riches, les laines tres-fines, & toutes relevées de ſoye. Ce fut M. de Thou Eveſque de Chartres, qui les donna à cette Egliſe; & l'on peut dire que hors celles du Roy, il n'y en a point de plus belles.

Vous avez veû ces ouvrages merveilleux qui ſont dans le Garde-meuble de Sa Majeſté, & que l'on expoſe ſouvent aux grandes Feſtes. Je ne parle à preſent que des tapiſſeries du deſſein de Raphaël, & je vous demande s'il y a rien de plus beau que les huit pieces de l'hiſtoire de Joſué. *(43. aunes.)* Quels tableaux ſont comparables à la tapiſſerie de Pſiché contenant vingt-ſix pieces? *(106. aunes.)* Les Actes des Apoſtres ne vous ſurprennent-ils pas quand vous les voyez? *(En 10. pieces de 53. aunes.)* Et combien de fois vous ay-je oûï parler de l'hiſtoire de Saint Paul, comme d'un travail que vous ne pouviez aſſez admirer? *(En 7. pieces faiſant 42. aunes.)*

Pymandre m'interrompant en cét endroit, J'ay rémarqué, dît-il, dans les Memoires de M. de Brantoſme, que François I. acheta cette tapiſſerie pour parer ſa Chapelle, aprés avoir eû celle du Triomphe de Scipion qu'on eſtime de Jule Romain. Il dit, parlant de cette tapiſſerie, que c'eſtoit le chef-d'œuvre des Ouvriers Flamans, qui

aimerent mieux la preſenter au Roy de France qu'à l'Empereur Charles-Quint, connoiſſant la magnificence & la liberalité de ce grand Prince, qui en paya vingt-deux mille écus, qui eſtoit alors une ſomme tres-conſiderable.

RAPHAEL D'URBIN.

Ces ouvrages, repris-je, ſont des ouvrages ſans prix; & quoy-qu'ils ſoient tout étoffez de ſoye & d'or, néanmoins la grandeur du deſſein & la beauté du travail ſurpaſſe infiniment la richeſſe de la matiere.

Mais M. de Brantoſme s'eſt trompé, s'il a dit que ce fut le Triomphe de Scipion que François I. acheta : car cette tapiſſerie a eſté faite pour Henri II. dont meſme le portrait ſe reconnoiſt dans toutes les figures qui repreſentent Scipion. Ce fut des batailles de ce fameux Romain dont François I. fit l'aquiſition. Vous pouvez voir dans le cabinet de M. Jabac les deſſeins de ces deux tentures qui ſont de la main de Jule.

Elles ſont enſemble 120. aunes de cours en 22. pieces.

Pour ce qui eſt des tableaux de Raphaël, continuay-je, on ſçait bien que pendant qu'il vivoit, les Cardinaux & les Princes d'Italie retenoient preſque tout ce qui ſortoit de ſes mains. Et quoy-que le Cardinal Jule de Medicis euſt fait faire ce beau tableau qui eſt à Saint Pierre *in Montorio*, à deſſein de l'envoyer en France, nous n'avons pas pourtant eſté aſſez heureux pour le poſſeder; parce que Raphaël mourut auſſitoſt qu'il l'eût achevé; & comme c'eſt aſſeurément le chef-d'œuvre de ce grand Peintre, on ne voulut pas

RAPHAEL D'URBIN.
priver Rome du plus bel ouvrage qu'il eust jamais fait.

Ne vous souvient-il pas de cette riche composition où l'on voit un Possedé au pied d'une montagne avec les Disciples de Nostre Seigneur ? On ne peut sans quelque sentiment de douleur regarder ce jeune enfant que le Démon tourmente, mais qu'il tourmente de telle sorte que tous ses membres patissent. On l'entend, s'il faut ainsi dire, crier de toute sa force ; on luy voit les yeux renversez & presque hors de la teste. Ses veines enflées, & sa peau tenduë d'une maniere & d'une couleur toute extraordinaire, sont des marques des grands efforts qu'il fait, & des peines qu'il endure. Ce vieillard qui le soustient est d'une expression admirable : car si l'on apperçoit sur son visage qu'il n'est pas exempt de crainte auprés de ce possedé, l'on remarque aussi qu'il employe toutes ses forces à le bien tenir. Il regarde fixement les Apostres qui sont prés de luy, comme s'il recevoit toute sa vigueur de leur presence. Cette femme qui est sur le devant du tableau, & l'une des principales figures, ne semble-t-elle pas, en se tournant vers eux, & en étendant les bras du costé de cét enfant, leur en montrer le miserable estat ? Et ne diroit-on pas qu'ils en ont compassion ? Il y a dans cette peinture des figures si belles, & des airs de testes si diférens & si extraordinaires, que ce n'est pas sans raison qu'elle a esté estimée de tous les sçavans pour la

plus parfaite qui ſoit ſortie de la main de Raphaël. RAPHAEL D'URBIN.

Peut-on s'imaginer l'humanité du Fils de Dieu dans ſa gloire, d'une maniere plus divine qu'elle eſt repreſentée dans cét ouvrage ? On y voit Jeſus-Chriſt ſi rempli de lumiere, que Moïſe & Elie qui ſont à ſes coſtez, paroiſſent comme penetrez de cette grande clarté. Les trois Diſciples bien-aimez ſont proſternez contre terre, ébloûïs des rayons de cette lumiere éclatante qui environne leur Maiſtre. Et ce divin Maiſtre, veſtu d'une robe plus blanche que la neige, les bras ouverts & les yeux élevez en haut, ſemble dans cette action merveilleuſe faire voir l'eſſence & la divinité de toutes les trois Perſonnes unies en luy, mais ſi bien exprimées par le pinceau de ce Peintre incomparable, qu'il a employé tout ſon ſçavoir dans la repreſentation de cette image du divin Sauveur, où il a fait un dernier effort pour montrer la puiſſance de ſon art dans les choſes meſme qui ne ſe peuvent exprimer ; & comme s'il ſe fuſt épuiſé pour achever cét ouvrage, il ne travailla plus depuis qu'il l'eût fini. La mort oſtant de ce monde un ſi excellent homme, fit voir que quand une fois on eſt arrivé au plus haut degré de perfection, l'on ne peut plus demeurer icy-bas.

On attribue la cauſe de ſa mort à une débauche de femme ; & l'on dit que n'ayant pas découvert ſon mal aux Medecins, ils le traite-

RAPHAEL D'URBIN. rent comme d'une pluresie, & le firent trop saigner.

Quelque temps auparavant il s'estoit engagé d'épouser une niece du Cardinal de Bibienne. Toutefois esperant que le Pape le feroit Cardinal, & d'ailleurs n'ayant pas beaucoup d'inclination pour le mariage, il en retardoit tous les jours l'accomplissement.

Comme il vit que sa maladie augmentoit, & que ses forces diminuoient, il fit son testament; & aprés avoir obligé la femme qu'il entretenoit de sortir de sa maison, il luy donna de quoy vivre honnestement le reste de ses jours. Il partagea son bien entre ses éleves, dont Jule Romain estoit celuy qu'il aimoit le plus. Enfin, aprés s'estre réconcilié avec Dieu, & avoir donné des marques d'une veritable contrition, il sortit du monde à pareil jour qu'il y estoit entré, qui fut un Vendredi Saint. Il n'estoit âgé que de 37. ans, & sa mort précipitée causa une affliction si générale dans Rome, qu'il n'y eût personne qui n'en ressentist une extréme douleur.

En 1520.

Son corps ayant esté exposé dans la salle où il travailloit pendant sa vie, l'on mit tout proche ce beau tableau de la Transfiguration qu'il avoit achevé nouvellement; & comme l'on vit cét illustre mort auprés de ses figures, qui toutes paroissoient vivantes, il n'y eût personne qui n'eust le cœur rempli de tristesse à la veûë de ce spectacle, où l'on connoissoit encore plus par l'excellence

cellence de ces peintures, quelle perte l'on faiſoit dans la mort de ce ſçavant homme. RAPHAEL D'URBIN.

Outre qu'il eſtoit, comme je vous ay dit, beau & bien fait de corps : il avoit une grace, une bonté, & une douceur qui gagnoit le cœur de tous ceux qui le voyoient, particulierement des Peintres qui avoient pour luy un reſpect & une amitié toute extraordinaire. C'eſtoit à qui luy feroit le mieux ſa cour ; & jamais on ne le voyoit ſortir qu'il n'en euſt pluſieurs avec luy, qui tenoient à grand honneur de l'accompagner. Il eſt vray auſſi que cette deférence qu'ils avoient pour ſa perſonne ne le portoit point à s'élever audeſſus d'eux : il les traitoit comme s'ils euſſent eſté ſes égaux, & cette belle maniere d'agir faiſoit que ſes éleves meſme vivoient tous enſemble avec beaucoup d'union & d'amitié. Il prenoit un ſingulier plaiſir à obliger tous ceux de ſa profeſſion, & s'ils deſiroient quelque choſe de ſa main, il quittoit auſſitoſt ſes autres ouvrages pour leur rendre ſervice.

Comme il donnoit liberalement ſes deſſeins à ſes éleves, & à pluſieurs Peintres, qui eſtant fort habiles s'efforçoient de l'imiter autant qu'ils pouvoient : il s'eſt répandu parmi le monde, & dans les cabinets des curieux beaucoup d'ouvrages qu'on a fait paſſer pour eſtre de ſa main.

Ce qui eſt digne de remarque dans cét excellent homme, eſt le progrés inconcevable qu'il a fait dans ſon art pendant le peu de temps qu'il

Raphael d'Urbin.

a vécu : car auſſitoſt qu'il eût commencé de travailler ſous Pietre Perugin, il ſe rendit capable de le bien imiter. Mais comme il avoit trop de lumiere pour ne pas diſcerner les divers degrez de perfection qui ſe trouvent dans la peinture, il n'eût pas ſitoſt veû les tableaux de Leonard, qu'il reconnut les defauts de ſa premiere maniere, & en prit une autre beaucoup meilleure. Enfin, ſe ſentant aſſez fort pour ne plus s'arreſter à ſuivre les pas des autres Maiſtres, on le vit, non ſeulement comme une Abeille prendre l'eſſor, pour amaſſer de tous coſtez ce qu'il rencontroit de meilleur dans les ouvrages des Anciens, & dans ce que la veûë peut découvrir de plus beau pour s'en faire une nourriture particuliere : mais il parut comme une Aigle généreuſe s'élever audeſſus de toutes les choſes viſibles, pour contempler des idées plus parfaites dont il formoit ſes ouvrages. Auſſi l'on y voit des traits ſemblables à ceux des anciens Grecs, parce qu'ils ont tous puiſé dans une meſme ſource, & ſe ſont ſervis d'exemples pareils, lors qu'ils ont voulu travailler à ces rares chef-d'œuvres de l'Art, où la Nature eſt repreſentée dans une beauté & une perfection qu'elle ſemble n'avoir jamais fait voir qu'à ces grands hommes.

Raphaël connoiſſoit pourtant bien que l'eſprit de l'homme a ſes bornes ; qu'il eſt comme renfermé dans certains ſujets ; & que quelque peine qu'on prenne pour aquerir toutes les parties de

la peinture, il eſt difficile qu'il n'y en ait quelqu'une qui échape, & de laquelle un autre ne ſe rende poſſeſſeur. C'eſt pourquoy il travailla autant qu'il put à les aquerir toutes, afin au moins que ſi quelqu'un excelloit en une choſe, il euſt cét avantage de n'eſtre ſurmonté qu'en une partie, & de ſurpaſſer les autres en tout le reſte. RAPHAEL D'URBIN.

En effet, on voit qu'il deſſeignoit parfaitement; qu'il eſtoit fecond en belles inventions, & ſçavant à bien ordonner; qu'il a peint avec beaucoup d'amour; mais ſur tout qu'il n'a point eû d'égal pour donner de l'expreſſion & de la grace à ſes figures. Il a toûjours conſervé de la force & de la douceur dans tout ce qu'il a repreſenté: il a ſceû traiter ſes ſujets avec toute la convenance neceſſaire, ſoit en repreſentant les couſtumes diférentes des nations, ſoit dans les habits, dans les armes, dans les ornemens, dans le choix des lieux, & enfin dans tout ce qui regarde cette partie de bienſeance, que Caſtelvetro nomme dans ſa Poëtique *il coſtume*, & qui doit eſtre commune aux grands Poëtes & aux ſçavans Peintres.

Vous ſçavez à quel prix l'on met ſes ouvrages, & vous pouvez conſiderer ceux qui ſont au Louvre. Il y a deux petits tableaux ſur bois qui ſont de ſa premiere maniere: l'un repreſente un Saint Michel qu'il fit pour François I. & l'autre un Saint Georges qu'il peignit pour Henri VIII. Roy d'Angleterre. Vous y verrez encore une Vierge

RAPHAEL D'URBIN.

aſſiſe dans un païſage avec le petit Jeſus devant elle, & S. Jean à coſté. Ce tableau eſt de ſa ſeconde maniere. Celuy où il a repreſenté la Vierge, Noſtre Seigneur, Saint Jean, & Sainte Eliſabeth, que le Roy a eû depuis peu de M. l'Abbé de Brienne, eſt d'une maniere plus forte.

N'eſt-ce pas, me dît Pymandre, ce tableau que j'ay veû autrefois chez M. le Duc de Roûanez, & qu'on diſoit n'eſtre que la copie d'un autre que M. le Marquis de Fontenay Mareuïl apporta de Rome lors de ſa premiere Ambaſſade, & dont il fit preſent à M. le Cardinal Mazarin? Il eſt vray que cette copie ne laiſſe pas d'eſtre conſiderable, puis qu'on la croit de Jule Romain: il y a meſme quelque petite diférence dans le païſage & dans les figures.

Pymandre ayant ceſſé de parler, Il n'y a point de tableaux, repris-je, dont l'on ne faſſe quelque hiſtoire; & lors qu'il s'en rencontre deux à peu prés ſemblables, auſſitoſt chacun prend parti pour faire que l'un ſoit l'original, & l'autre la copie. Mais il faut que je vous diſe ce que j'ay appris d'un ſçavant homme en cét art touchant ces tableaux, aprés toutefois que je vous auray rapporté ce que je ſçay de leur origine.

Celuy dont je vous parle, & qui eſt preſentement dans le cabinet du Roy, a eſté long-temps dans la maiſon de Boiſi, où il avoit eſté laiſſé par Adrien Gouffier Cardinal de Boiſi, à qui Leon X. donna le chapeau l'an 1515. & qu'il envoya

Legat en France en 1519. On dit que ce fut un present que Raphaël luy fit en reconnoiſſance des bons offices qu'il luy avoit rendus auprés du Roy François I. Quoy qu'il en ſoit, ce Cardinal le gardoit cherement ; & Raphaël luy-meſme avoit pris ſoin qu'il fuſt bien conſervé, car il eſt couvert d'un petit volet de bois peint, & orné d'une maniere auſſi agreable que ſçavante. RAPHAEL D'URBIN.

Quant à celuy qui eſt aujourd'huy dans le cabinet de M. le Duc de Mazarin, le Chevalier *del Pozzo* que vous avez connu à Rome, le fit acheter par M. le Marquis de Fontenay pendant qu'il eſtoit Ambaſſadeur auprés du Pape Urbain VIII. prétendant que c'eſtoit l'original que Raphaël avoit commencé, & ſur lequel celuy dont j'ay parlé avoit eſté copié par Jule Romain. Mais ce que j'ay ſceû depuis, c'eſt que Raphaël ſur les derniers temps eſtant accablé d'ouvrages faiſoit quelquefois ce que beaucoup d'autres Peintres pratiquent ſouvent, qui eſt d'arreſter un deſſein fort correct, de le donner à leurs éleves pour le peindre, & lors qu'ils l'ont fini autant qu'ils ont pû, de le retoucher eux-meſmes, & en faire un ouvrage qui paſſe pour eſtre de leur main. Il en a eſté ainſi dans cette rencontre. Raphaël a deſſeigné ces deux tableaux, & les a fait peindre par deux de ſes éleves. Mais ayant eû plus d'inclination à finir celuy qui eſt dans le cabinet du Roy, il l'acheva entierement, & laiſſa l'autre imparfait.

Cét ouvrage n'eſt pas le ſeul où il ſe ſoit con-

RAPHAEL D'URBIN.

duit de la ſorte. Celuy qui me l'a fait remarquer garde chez luy un deſſein à la plume de la main de Raphaël : ce deſſein eſt admirablement bien touché, & repreſente Venus, Vulcain & pluſieurs petits Amours. Ce meſme ſujet ſe trouve entre les mains de M. Jabac, peint ſur bois par Jule Romain, de la meſme grandeur que celuy de Raphaël, qui s'en ſervit auſſi pour peindre de blanc & noir la façade d'une maiſon qu'il avoit fait baſtir pour ſes éleves.

Mais ce qu'il faut obſerver, eſt que Raphaël avoit des hommes ſi ſçavans qui travailloient ſous luy, que bien-loin de gaſter ſes deſſeins, ils y ajouſtoient ſouvent de nouvelles beautez. Car Jule Romain ayant beaucoup plus de feu que Raphaël, inſpiroit à toutes ſes peintures certaine vie & certaine action qui manquoit aux deſſeins de ſon maiſtre ; eſtant tres-vray que Raphaël luy-meſme a beaucoup appris de Jule, & que ſes figures eſtoient moins animées, qu'elles n'ont eſté depuis que cét éleve travailla ſous luy.

Je vous diray encore en paſſant une choſe conſiderable touchant les tableaux qu'on croit eſtre de Raphaël, & où l'on voit bien en effet qu'il y a de ſa compoſition & de ſa maniere. C'eſt que ceux qui ſont bien peints, mais moins corrects dans le deſſein, peuvent-eſtre de Timothée d'Urbin ou de Pellegrin de Modene, qui ont fort bien imité ſon coloris, mais qui n'ont pas deſſeigné correctement. Ceux dont le deſ-

ſein eſt plus arreſté, & qui ſont moins agreables dans la couleur, peuvent-eſtre de Franceſque Penni, auſſi l'un de ſes éleves. Pour les tableaux où Jule Romain a touché, on y voit plus de vie dans les actions, & plus de noir dans tout ce qui repreſente la chair. Perin del Vague eſt un de ceux qui a encore bien imité Raphaël; mais dans ce qu'il a fait, il y a plus de douceur & plus de tendreſſe, que de force & de grandeur. J'auray une autre fois lieu de vous parler de luy plus amplement. RAPHAEL D'URBIN.

Ce que vous devez donc conſiderer, ou plûtoſt admirer au Louvre, comme eſtant de la ſeule main de Raphaël, de ſa plus grande maniere, & des plus belles choſes qu'il ait faites, c'eſt le grand tableau de Saint Michel dont je viens de vous parler, où ce que l'art a jamais pû produire de plus parfait, eſt expoſé aux yeux de tout le monde. C'eſt encore cét autre tableau ſi merveilleux où la Vierge & le petit Jeſus ſont environnez de Saint Joſeph, de Saint Jean, de Sainte Eliſabeth, & de deux Anges qui répandent des fleurs. Cette ordonnance eſt ſi noble & d'une maniere ſi forte & ſi admirable, que je diminuerois de ſon excellence ſi je prétendois vous la décrire.

Je vous diray ſeulement qu'entre tant d'excellentes parties qu'on y peut remarquer, on voit ſur le viſage de la Vierge cette pudeur & cette ſageſſe qu'il a toûjours ſi bien exprimée dans tous

RHAPAEL D'URBIN.

les tableaux qu'il en a faits. Aussi personne n'a peint comme luy cette modestie & cette retenuë si bienseante aux femmes, les ayant toûjours representées dans des attitudes, & avec des airs de teste & des mouvemens qui n'inspirent que du respect & de la veneration à ceux qui les regardent.

Outre ces tableaux il y a encore dans le cabinet du Roy quelques portraits de la main de ce grand Peintre, & à Fontainebleau une Sainte Marguerite qui est aussi de sa bonne maniere.

Pour les autres ouvrages de Raphaël qui sont en divers cabinets de cette ville, vous aurez veû sans doute celuy de M. le Marquis de Sourdis: c'est un Saint Georges de la mesme grandeur & maniere que celuy du Roy. Le nom de Raphaël est écrit en lettres d'or au poitrail du cheval. Il vient du Roy d'Angleterre.

Celuy de M. le Président Tambonneau que vous avez veû autrefois chez M. de la Nouë, est de la seconde maniere de Raphaël. Vous sçavez bien qu'il appartenoit autrefois au Comte de Chiverni, & que ce fut Madame la Marquise d'Aumont qui le vendit à M. de la Nouë moyennant 5000. livres, & une copie qu'il en fit faire par un excellent Peintre, pour mettre dans l'Eglise de Port-Royal.

M. de Champagne.

M. le Duc de Saint Simon a aussi une Vierge de la main de Raphaël qu'il conserve avec soin. Je vous ay fait voir un tableau de sa premiere maniere,

maniere, & du temps qu'il travailloit à Perouſe. Il peut y en avoir encore d'autres en quelques endroits de Paris, ſans compter ceux qu'on fait paſſer pour eſtre de luy.

RAPHAEL D'URBIN.

Avant Raphaël on ne parloit que de l'Ecole de Florence; mais il mit celle de Rome à un ſi haut degré de perfection, que depuis ce temps-là elle a toûjours eſté conſiderée comme la premiere de toutes. Il laiſſa pluſieurs éleves, entre leſquels, comme je vous ay dit, il y en eût de tres-ſçavans, & dont je vous parleray dans la ſuite.

M'eſtant arreſté, Pymandre me dît: Aprés ce que vous avez rapporté de Raphaël, je ne croy pas que vous puiſſiez nommer aucun Peintre qui en approche: car vous avez remarqué en luy tant de belles qualitez, qu'il eſt comme impoſſible qu'il y en ait qui puiſſe luy eſtre comparé.

Je ne prétends pas auſſi, continuay-je, vous entretenir doreſnavant d'aucun autre qui l'égale, puis qu'il a paru comme le maiſtre de tous. Mais cela n'empeſchera pas que je ne vous nomme beaucoup d'excellens hommes qui l'ont ſurvécu, & qui ont fait de tres-beaux ouvrages.

Car ſi Raphaël a eſté le maiſtre de l'Art, & qu'il en ait découvert les treſors, on peut dire auſſi qu'il a donné moyen à ſes diſciples & à ceux qui l'ont ſuivi, de s'enrichir de ſa découverte.

Ce fut de ſon temps que tous les Arts qui dé-

Raphael d'Urbin.

pendent du deſſein ſe perfectionnerent. Celuy de peindre ſur le verre, & qui eſtoit fort en uſage en France, fit un progrés conſiderable.

Comme il n'y avoit perſonne en Italie qui ſceuſt employer les couleurs dont on ſe ſert dans cette ſorte de travail, & les faire recuire & calciner ſur le verre auſſi-bien qu'on faiſoit icy: Bramante eût ordre du Pape Jule II. de faire venir de Marſeille un nommé Claude fort habile en cét art, & qui mena avec luy un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique nommé Frere Guillaume, encore plus excellent ouvrier que luy. Ils travaillerent d'abord aux vitres du Vatican; & Claude eſtant mort incontinent aprés qu'il fut arrivé à Rome, Frere Guillaume travailla ſeul, & fit divers ouvrages en pluſieurs égliſes.

Claude.

Frere Guillaume.

Enſuite il alla à Cortone, puis à Arezzo, où vivant doucement d'un Prieuré que le Pape luy avoit donné, & s'appliquant davantage qu'il n'avoit fait à bien deſſeigner, il acheva des choſes encore plus belles que ce qu'il avoit fait à Rome. Il mourut âgé de 62. ans, l'an 1537.

Aprés ce que je viens de rapporter du plus grand de tous les Peintres, je ne vous ſatisferois pas beaucoup ſi je m'arreſtois à un Dominique Puligo Florentin, & diſciple de Guirlandaï. Je ne vous diray rien de Timothée da Urbino qui travailla ſous Raphaël aux Sybilles qui ſont à Noſtre-Dame de la Paix. Il

Il mourut l'an 1525.

Timothée da Urbino.

le quitta bientost pour retourner dans son païs, où s'estant établi, il tascha autant qu'il put d'imiter sa maniere: mais il ne desseignoit pas aussi-bien qu'il peignoit.

Il mourut âgé de 54. ans, l'an 1524.

Je ne vous parleray pas non plus de VINCENT DA SAN GEMINIANO, quoy-qu'il fust disciple de Raphaël, qu'il ait travaillé dans les salles du Vatican, & qu'il ait fait plusieurs ouvrages à fraisque dans les ruës de Rome. Il finit sa vie l'an 1527.

VINCENT DA SAN GEMINIANO.

Peu de temps aprés mourut LORENZO DI CREDI de Florence, âgé de 78. ans. Il estoit disciple d'André Verrochio, & avoit travaillé sous luy avec Pietre Perugin & Leonard de Vinci: mais ayant connu la beauté des ouvrages de Leonard, il quitta la maniere de son premier maistre pour les imiter, & il se mit à les copier avec une exactitude si grande, qu'on prenoit souvent les copies pour les originaux; ce qui est cause, comme je vous ay déja remarqué, qu'il y a bien des tableaux qu'on croit de la main de ces grands maistres, qui ne sont que des copies. Comme le temps en efface les traits & en oste les couleurs, & que d'ailleurs ils sont faits par d'habiles gens, il est assez malaisé de ne s'y pas tromper, & c'est où les demi-sçavans se laissent surprendre; car ceux qui ne regardent qu'à la toile & au bois, n'y trouvent point de diférence.

En 1530.

LORENZO DI CREDI.

Quoy-que Lorenzo ait beaucoup vécu, il n'a pourtant laissé que peu d'ouvrages, parce qu'il

eſtoit long-temps ſur un tableau prenant plaiſir à le bien finir. Il eût quelques diſciples qui n'ont pas eſté aſſez fameux pour m'obliger à vous en parler.

Balthazar Peruzzi.

Encore que Balthazar Peruzzi Sienois n'ait pas fait des tableaux qui meritent d'eſtre remarquez, toutefois comme il a paſſé pour un grand deſſeignateur, principalement dans les choſes qui regardent l'architecture, il me ſemble que je ne dois pas le retrancher du nombre des grands hommes dont vous voulez que je vous entretienne. Je ne vous diray rien de tout ce qu'il a peint dans des ruës de Rome, dans pluſieurs égliſes, & dans la maiſon d'Auguſtin Ghiſi, où il a fait des ouvrages de blanc & noir qui ont eſté tres-eſtimez. Vous ſçaurez ſeulement qu'il ſceût fort bien les Mathematiques, & qu'il entendit parfaitement l'Architecture civile & militaire. Leon X. ſe ſervit de luy en pluſieurs choſes, & lors qu'il voulut faire achever l'Egliſe de Saint Pierre, que Jule II. avoit fait commencer ſur les deſſeins de Bramante, il le choiſit pour en faire un nouveau modelle, parce que le premier luy ſembloit trop grand & trop vaſte. Balthazar en fit un tres-magnifique, dont ceux qui ont achevé l'égliſe de Saint Pierre ſe ſont aidez.

Ce fut luy qui rétablit les anciennes décorations de theatre, dont l'uſage eſtoit comme perdu il y avoit long-temps. Lors que le Cardinal de Bibienne * fit repreſenter devant Leon X. ſa

* *Bernardo Divitio.*

comedie intitulée *la Calandra*, qui eſt une des premieres comedies Italiennes qu'on ait recitées ſur le theatre ; Balthazar en compoſa les Scenes, & les orna de tant de diverſes ſortes de baſtimens, de ruës, de places publiques, & d'une infinité d'autres objets fort bien mis en perſpectives, que cette repreſentation fut admirée de tout le monde. Il prit luy-meſme le ſoin de la conduite, & de tous les changemens de machines; il ordonna des diférentes lumieres ; & toutes choſes réuſſirent ſi heureuſement, que ce ſpectacle ſurpaſſa encore de beaucoup ceux où il avoit travaillé auparavant. Ainſi l'on peut dire que c'eſt luy qui a ouvert le chemin à tous les Ingenieurs & Machiniſtes, qui depuis ce temps-là ſe ſont meſlez de faire de pareilles décorations.

BALTHAZAR PERUZZI.

Aprés la mort de Leon X. & d'Adrien VI. qui ne tint le Siege que vingt mois, Jule de Medicis couſin de Leon, & fils naturel de ce Julien qui fut tué à Florence dans cette horrible conſpiration dont je vous ay parlé, fut éleû Pape, & nommé Clement VII. Balthazar Peruzzi eſtant reconnu pour un des excellens Architectes, fut choiſi pour ordonner du magnifique appareil que l'on fit pour ſolenniſer le couronnement du nouveau Pontife ; & enſuite il travailla à divers ouvrages dans l'Egliſe de Saint Pierre, & ailleurs.

En l'année 1527. les troupes de l'Empereur Charles-Quint ayant aſſiegé Rome, & mis cette grande ville au pillage, Balthazar fut pris par des

Balthazar Peruzzi.

soldats Espagnols, qui aprés luy avoir osté tout ce qu'il possedoit, le tourmenterent encore pour tirer de luy une grosse rançon, parce qu'à sa bonne mine ils le prenoient pour quelque riche Prélat qui s'estoit travesti. Mais enfin ayant sceû qu'il estoit Peintre, ils l'obligerent de faire le portrait de Charles de Bourbon qui avoit esté tué à l'assaut de la ville; & soit qu'il le peignit sur leur relation ou d'aprés ce Prince mort, ce fut par ce moyen qu'il se tira de leurs mains.

Aussitost il alla s'embarquer à *Porto-Hercole* pour passer à Siene, où il arriva dans un estat fort fascheux: car ayant rencontré des voleurs sur le chemin, ils le dépoüillerent tout nud, ne luy laissant que sa chemise. Cependant ses amis le receûrent avec joye; & ce fut sur luy que ceux de Siene se reposerent pour la conduite des fortifications de leur ville, dont ils le prierent de prendre le soin. Il y demeura donc quelque temps: & lors que Clement VII. eût fait sa paix avec l'Empereur, & que leurs troupes allerent assieger Florence, le Pape voulut l'employer en qualité d'Ingenieur; mais il refusa de servir contre son païs, ce qui luy attira l'indignation de Clement. Toutefois aprés que ceux de Florence eurent esté contraints de se rendre, & de recevoir les Medicis qu'ils avoient chassez, & mesme de reconnoistre pour Prince souverain Alexandre de Medicis que l'Empereur instala; Balthazar voyant toutes choses en paix, retourna à Rome, où par l'entremise de ses* amis

En 1530.

** Les Cardinaux Salviati, Trivulce, & Cesarini.*

il trouva moyen d'appaiſer le Pape, & de rentrer en ſes bonnes graces. BALTHAZAR PERUZZI.

Alors il fit le deſſein de la maiſon des Maſſimi qui eſt dans Rome, & de deux Palais que les Urſins firent baſtir proche de Viterbe. Il commença auſſi ſon livre des Antiquitez de Rome, & un Commentaire ſur Vitruve dont il faiſoit les figures à meſure qu'il travailloit ſur cét Auteur. Mais il n'acheva pas ce qu'il avoit entrepris : car il tomba malade, & l'on dit que quelques-uns de ſes ennemis, jaloux de ſa fortune, employerent le poiſon pour avancer la fin de ſa vie, qui arriva l'an 1536. aprés avoir vécu 36. ans. Il fut enterré dans la Rotonde auprés de Raphaël.

Quoy-qu'il euſt beaucoup travaillé, il avoit néanmoins amaſſé fort peu de bien, & meſme il ne joüït pas durant ſa vie de toute la réputation qu'il a eûë aprés ſa mort, eſtant aſſez ordinaire qu'on n'eſtime les perſonnes de merite que quand on ne les poſſede plus. Auſſi quand Paul III. voulut faire achever l'Egliſe de Saint Pierre, on s'apperceût bien de la perte qu'on avoit faite de Balthazar, par le beſoin qu'on avoit de ſon conſeil. Car encore qu'Antonio da San Gallo y travaillaſt alors, & fuſt en réputation d'excellent Architecte, on ne doutoit pas néanmoins que les avis de Balthazar ne luy euſſent eſté d'un grand ſecours. Sebaſtien Serlio hérita de ſes écrits & de ſes deſſeins, dont il s'eſt beaucoup ſervi dans les livres d'Architecture qu'il a donnez au public.

Mais de crainte d'oublier quelqu'un de ceux qui ont contribué à ces belles peintures du Vatican, & de les priver de l'honneur qui leur est deû je vous diray pendant qu'il m'en souvient que JEAN FRANCESQUE PENNI surnommé IL FATTORE, est un de ceux qui avec Jule Romain travailla toûjours sous Raphaël chez qui ils demeuroient, & qui les aimoit aussi tendrement que s'ils eussent esté ses enfans.

JEAN FRANCESQUE PENNI.

Jean Francesque estoit fort jeune lors qu'il entra avec Raphaël; & comme il eût cét avantage d'apprendre d'abord les principes de son art sous un si sçavant maistre, il se fit, en l'imitant, une excellente maniere de desseigner. Il est vray aussi qu'il y prit plus de soin & de plaisir qu'à bien peindre. Il n'avoit point encore manié le pinceau, ni employé de couleurs, quand il travailla aux loges * avec Jean da Udine & Perin del Vague.

* *Du Vatican.*

Cependant il estoit universel en toutes choses: car il sçavoit fort bien faire les ornemens. Il peignoit les païsages avec beaucoup d'entente, les embellissant de bastimens & d'autres choses qui les rendoient agreables. Il travailloit à fraisque, à huile & à détrempe, & en toutes ces manieres il y réussissoit également bien. Il avoit une connoissance si parfaite de son art, & une facilité si prompte & si expeditive, que ce fut pour cela qu'on le nomma *il Fattore*. Et de cette grande pratique qu'il avoit à faire toutes choses, Raphaël tira un secours considerable, soit pour des

desseins

desseins de tapisseries, soit pour les autres ouvrages ausquels il l'employoit.

JEAN FRANCESQUE PENNI.

Il peignit de clair-obscur la façade d'une maison qui est à *Monte Jordano*. Il travailla aussi à Ghise, où il fit le plafond des loges sur les cartons de Raphaël. Aprés la mort de ce grand homme, Jule Romain & luy estant demeurez toûjours ensemble, ils acheverent l'histoire de Constantin dans la grande salle du Vatican, dont veritablement une partie des desseins avoit esté faite par Raphaël.

C'est un quartier dans Rome ainsi nommé.

Pendant ce temps-là Perin del Vague qui avoit aussi peint sous Raphaël, épousa une sœur de Jean Francesque. Cette alliance leur donna occasion de travailler ensemble tous les trois; & mesme ils eurent ordre du Pape Clement VII. de copier ce beau tableau de Raphaël qui est à Saint Pierre *in Montorio*, pour en envoyer la copie en France. Mais ils ne la firent que commencer, car s'estant separez les uns des autres aprés avoir partagé ce que Raphaël leur avoit laissé, Jule Romain s'en alla à Mantouë où il fit plusieurs choses considerables dont je vous entretiendray. Jean Francesque le suivit peu de temps aprés, soit que l'amitié qu'il avoit pour luy l'obligeast à cela, soit qu'il y fust attiré par l'esperance d'y trouver aussi de l'employ. Toutefois Jule ne l'ayant pas si bien receû qu'il avoit esperé, il le quitta aussitost; & aprés avoir passé par la Lombardie, il s'en retourna à Rome, où ayant fini la copie du tableau

de Saint Pierre *in Montorio*, il la porta à Naples au Marquis del Vaste, pour lequel il fit d'autres ouvrages pendant le peu de temps qu'il vécut. Car incontinent aprés il demeura malade, & mourut âgé seulement de 40. ans, environ l'an 1528.

Luca Penni.

Il eût un frere nommé Luca, qui aprés avoir travaillé à Genes, à Luques, & en d'autres lieux d'Italie avec Perin del Vague son beaufrere, s'en alla en Angleterre où le Roy Henri VIII. l'employa, & où il fit quantité de desseins qui furent gravez en Flandre, & dont les estampes se sont répanduës de tous costez.

Pellegrin de Modene.

Il y avoit encore alors Pellegrin de Modene qui fut grand ami de Jean Francesque, & qui ayant demeuré avec Raphaël s'en retourna aprés sa mort à Modene, où il fit plusieurs tableaux.

Gaudence.

Gaudence Milanois vivoit aussi en ce temps-là. Il avoit une grande facilité à peindre; & vous pouvez voir dans le Palais Mazarin un tableau de sa façon, où il a representé la descente du Saint Esprit sur les Apostres. Je ne m'arresteray pas maintenant à vous rien dire de ses autres ouvrages, afin de vous entretenir d'un autre Peintre Florentin, dont le nom ne vous est pas inconnu.

André del Sarte.

C'est d'André del Sarte, ainsi nommé à cause que son pere estoit Tailleur. Il y a long-temps, dît Pymandre, que je l'attendois. Comme j'ay sceû qu'il estoit venu icy sous le Roy

François I. j'estois sur le point de vous interrompre pour vous en demander des nouvelles. ANDRE' DEL SARTE.

Je n'avois garde, repartis-je, de le laisser separé de ces grands hommes dont je vous parle, puis qu'il a tenu parmi eux un rang assez considerable. En effet, il a sceû la peinture, & l'a mise en pratique autant qu'un homme de son temperament estoit capable de faire. Vous vous étonnez peut-estre de ce que j'attribuë à sa complexion ce qu'il y a de beau dans ses ouvrages, ou ce qui manque à leur perfection. Cependant il est vray en quelque sorte, que s'il n'a pas fait voir dans ses tableaux encore plus de beauté, l'on en peut attribuër la cause à son humeur lente & tardive. Car si son dessein est correct & dans la maniere de Michel-Ange, s'il a inventé agreablement, & ordonné les chosesavec bien de l'esprit; il n'a pas eû assez de cette chaleur & de ce beau feu si necessaire aux Peintres pour animer leurs figures, & pour leur donner cette fierté, cette force & cette noblesse qui fait admirer les tableaux. Aussi l'on peut dire en quelque sorte que c'est ce qui manque dans les siens, & qu'on n'y voit pas une diversité d'accommodement, une varieté d'expressions, & une grandeur de pensées qui les auroient rendus infiniment plus recommandables.

Mais au reste si on les examine sans préoccupation, on verra que dans les femmes & les enfans il y a des airs de teste naturels & gracieux;

ANDRE' DEL SARTE.

que les jeunes hommes & les vieillards y ſont peints avec des expreſſions tres-vives & tres-belles, quoy-qu'il n'y ait pas, comme je viens de dire, aſſez de varieté; que les draperies ſont diſpoſées avec une façon agreable; que le nud y eſt bien entendu & bien deſſeigné; & qu'encore que ſa façon de deſſeigner ſoit ſimple, & ne tienne rien de ce grand gouſt, & de cette forte maniere que l'on admire en d'autres Peintres, néanmoins tout ce qu'il a fait eſt aſſez étudié.

André naquit à Florence l'an 1478. Auſſitoſt qu'il ſceût lire & écrire, ſon pere le mit en apprentiſſage chez un Orfévre qu'il quitta pour apprendre à peindre. Son premier maiſtre fut un Jean Barile Peintre aſſez mediocre: mais enſuite il demeura avec Pierre de Coſimo; & aprés il s'aſſocia pour travailler en la compagnie de Francia Bigio auſſi Peintre Florentin, & diſciple de Mariotto Albertinelli.

Pendant qu'ils demeurerent enſemble ils entreprirent pluſieurs ouvrages; & ce fut dans ce temps-là qu'André peignit à fraiſque & de clair-obſcur douze tableaux de la vie de Saint Jean Baptiſte qui ſont à Florence dans un Cloiſtre, & qui ſervirent à le mettre en credit. Car aprés les avoir achevez, il en fit un entre autres pour mettre dans une Chapelle de l'Egliſe de * *San Gallo*, où l'on vit une beauté & une union de couleurs ſi grande, au prix de ce que les autres Florentins peignoient alors, que tous ceux qui le virent en furent ſurpris.

* *Où ſont les Freres de l'Obſervance de l'Ordre de S. Auguſtin.*

Ensuite de cela il fit dans le Convent des Freres Servites de l'Annonciade l'histoire du Bienheureux Philippe de Neri ; & comme il se perfectionnoit toûjours de plus en plus, chacun taschoit d'avoir de ses ouvrages. ANDRE' DEL SARTE.

Il travailla à un tableau d'une Vierge pour envoyer en France : mais lors qu'il l'eût fini il parut si beau à tous ceux qui le virent, que le marchand qui l'avoit fait faire le garda pour luy. Néanmoins comme du costé de France ses correspondans le pressoient de leur envoyer quelques peintures des meilleurs maistres, il pria André de luy en faire encore un ; ce qu'il éxécuta aussitost.

Dans celuy-cy il representa un Christ mort environné de quelques Anges qui le soustiennent, & qui sont dans une action pleine de douleur. Plusieurs de ses amis l'ayant prié de le faire graver, il se servit pour cela d'Augustin Venitien qui estoit à Rome auquel il l'envoya ; mais il fut si mal satisfait de son travail, qu'il résolut de ne plus rien faire graver.

Ce tableau estant arrivé en France, ne fut pas moins agreable à tous ceux qui le virent, qu'il l'avoit esté aux yeux des Florentins : de sorte que le Roy souhaitant plus qu'auparavant d'avoir des ouvrages de ce Peintre, commanda aux marchands d'en faire venir encore d'autres ; ce qui fut cause qu'André par l'avis de ses amis résolut de faire un voyage en France.

ANDRE' DEL SARTE

Comme il eſtoit dans ce deſſein, ceux de Florence apprirent que le Pape Leon X. vouloit les honorer de ſa preſence, & revoir ſon païs. Pour cela ils ſe diſpoſerent à luy faire une magnifique entrée.

Il y avoit alors parmi eux des hommes excellens en architecture, en peinture, & en ſculpture plus qu'il n'y en avoit jamais eû. Ils furent tous invitez à conſtruire des arcs de triomphe, à élever des ſtatues, à baſtir des temples, à décorer les places publiques, & à orner tous les lieux par où le Pape devoit paſſer, d'une infinité de bas-reliefs, de tableaux, & de tout ce qui pouvoit contribuer à l'embelliſſement de la ville.

Les Italiens ſont fort habiles & fort ingenieux, comme vous ſçavez, dans ces ſortes de décorations, auſquelles naturellement ils prennent grand plaiſir. Mais comme d'ailleurs ceux qui furent employez à ces travaux eſtoient d'excellens hommes, ils rendirent cette feſte la plus éclatante & la plus ſomptueuſe qui euſt paru juſques alors.

Il y avoit à la porte appellée *di San Pietro Gattolini*, un arc où Giacomo di Sandro & Baccio di Montelupo avoient repreſenté diverſes hiſtoires. Julien Taſſe en fit auſſi un à *San Felice*, qui eſt dans la place & proche la Trinité. Il dreſſa des ſtatues dans le Marché-neuf, & dans un autre endroit il éleva une colomne ſemblable à la Colomne Trajane.

Antoine frere de Julien de San Gallo, l'un des

Architectes qui a travaillé à l'Eglise Saint Pierre de Rome, bastit un temple à huit faces dans la place qu'on appelle *de' Signori*. Baccio Bandinelle Sculpteur renommé parmi les Florentins, & dont vous regardiez dernierement le portrait * qu'il a fait luy-mesme, representa la figure d'un Geant. Le Granaccio & Aristote de San Gallo éleverent un Palais entre l'Abbaye & la maison du Podesta. Maistre Roux qui a travaillé à Fontainebleau, en fit aussi un qu'il enrichit de plusieurs figures.

ANDRE' DEL SARTE.

** Il est dans le cabinet du Roy.*

Mais de tous ces ouvrages il n'y en eût point qui fust tant estimé que la façade de l'Eglise de *Santa Maria di Fiore*. Jacques Sansovin en conduisit toute l'architecture; & comme elle estoit ornée de plusieurs statues & de quantité de bas-reliefs qu'André del Sarte peignit de clair-obscur, ce travail parut si beau & si bien entendu, que Leon X. qui avoit beaucoup de connoissance en ces sortes de choses, l'estima bien davantage que s'il eust esté de marbre.

Ce mesme Sansovin avoit encore representé dans la place de *Santa Maria Novella* un cheval semblable à celuy de Marc Aurelle qui est dans Rome. Enfin toutes les ruës, les places, & la salle mesme du Palais, estoient remplies de tant de beaux ouvrages, qu'on ne peut rien imaginer de plus magnifique que ce qui parut le jour que le Pape entra dans Florence.

Le 3 Septembre 1515.

Mais pour retourner à André del Sarte, com-

ANDRE' DEL SARTE.
me il eût ordre de faire encore quelques tableaux pour le Roy, il en acheva un où il representa une Vierge qu'on envoya en France. Le Roy en fut fort satisfait; ce qui donna occasion à quelqu'un qui sçavoit bien la disposition où estoit André, de faire entendre à ce Prince que s'il vouloit on pourroit le faire venir en France: ce que Sa Majesté agréa volontiers, & commanda qu'on luy fist donner les choses necessaires pour son voyage.

André apprit cette nouvelle avec d'autant plus de joye, qu'encore qu'il travaillast beaucoup chez luy, il n'estoit pas bien payé de ses tableaux. Ainsi il crut qu'estant appellé par un Roy liberal & magnifique, & dans un païs où l'on traite les étrangers avec estime & civilité, il y seroit receû avec honneur, & trouveroit moyen de mettre sa famille à son aise.

Ayant donné ordre à ses affaires domestiques, il partit de Florence, & se rendit à la Cour. Il n'y fut pas sitost arrivé, qu'il receût de François I. des marques de sa liberalité. On luy meubla un logement, on pourveût à sa dépense & à ses autres besoins: les Tresoriers luy compterent de l'argent: le Roy luy-mesme donna ordre qu'il ne luy manquast rien; & ainsi il n'avoit d'autre soin que celuy de travailler.

Il commença donc de peindre; & se voyant favorisé du Roy, & caressé de tous les Grands de la Cour, qui ne manquent jamais d'applaudir à ceux qui sont bien auprés du Prince, il connut

bien

bien qu'il eſtoit ſorti d'une condition fort pauvre & fort miſerable, pour entrer dans un eſtat commode & plein de bonheur. Un des premiers tableaux qu'il fit fut le portrait du Dauphin qui eſtoit né depuis peu de mois, & qui eſtoit encore dans les langes : il le preſenta au Roy, qui pour marque de l'eſtime qu'il en faiſoit, luy fit un preſent conſiderable.

ANDRE' DEL SARTE.

Aprés cela, il acheva une * Charité qui plut beaucoup à ce Monarque, qui ne ſe laſſoit point de luy faire du bien, taſchant de l'obliger ſans ceſſe par de nouvelles graces, à travailler toûjours avec plus de plaiſir.

Ce tableau eſt dans le cabinet de Sa Majeſté.

Auſſi eſtoit-il fort content des bienfaits du Roy, & des careſſes de tous les principaux Seigneurs qui prenoient plaiſir à le voir peindre & à l'entretenir, parce qu'il eſtoit fort agreable & fort civil, ne manquant jamais de témoigner ſa reconnoiſſance des faveurs qu'il recevoit.

Et certes, s'il euſt toûjours eû devant les yeux l'eſtat preſent de ſa fortune, & qu'il n'euſt point oublié les mauvaiſes années qu'il avoit paſſées en Italie, il ſeroit demeuré le reſte de ſes jours en France, où il auroit aquis beaucoup de bien & d'honneur. Mais comme dans la proſperité on perd aiſément le ſouvenir des miſeres paſſées ; auſſi parmi les douceurs que la fortune luy faiſoit gouſter, il ne ſongea pas à conſerver ſa faveur, & à prévoir ſes diſgraces.

Car un jour comme il travailloit à faire un

André del Sarte.

Saint Jerosme pour la Reine mere du Roy, il receût des lettres de sa femme qui luy donnerent aussitost envie de retourner à Florence. Il demanda permission au Roy d'aller faire un voyage en son païs pour quelques affaires domestiques qui l'y appelloient, luy promettant avec serment d'estre bientost de retour, & mesme de faire venir sa femme avec luy, afin de n'avoir plus d'attache qu'en France, où il travailleroit en repos le reste de ses jours. Et voyant que ce Prince avoit beaucoup d'amour pour toutes les belles choses, il luy fit entendre que dans son voyage il prendroit occasion de chercher des statues & des tableaux des meilleurs Maistres pour les apporter à son retour.

Le Roy se confiant à la parole d'André, luy accorda ce qu'il demandoit, & mesme luy fit donner de l'argent pour l'achat des choses qu'il proposoit. Ainsi estant parti de France, il arriva heureusement chez luy, où il commença à se réjouïr avec sa famille & ses amis, & à passer agreablement le temps ; en sorte que le terme qu'il avoit pris pour demeurer à Florence s'estant écoulé à se divertir & à ne rien faire, il se trouva avoir dépensé, non seulement l'argent qu'il avoit receû des liberalitez du Roy, mais encore celuy qu'on luy avoit confié pour acheter des tableaux.

Nonobstant cela il voulut se mettre en estat de revenir : mais sa femme & ses amis s'y opposerent ; & les larmes de l'une & les prieres des au-

tres, ayant plus de force ſur ſon eſprit que l'intereſt de ſa fortune, & la parole qu'il avoit donnée à un grand Roy, il demeura à Florence. François I. en fut ſi touché, qu'il témoigna ſa colere aux Peintres Florentins qui eſtoient alors en France, & meſme fut long-temps ſans vouloir les voir, proteſtant que ſi jamais André luy tomboit entre les mains, il le feroit reſſentir de ſon ingratitude, & de ſon manque de foy. ANDRE' DEL SARTE.

Mais il n'eſtoit pas beſoin que le Roy employaſt ni ſa juſtice ni ſon autorité pour punir ce parjure. Le changement de fortune où il ſe trouva réduit bientoſt aprés, luy fut un ſupplice d'autant plus douloureux, qu'il le reſſentit le reſte de ſes jours, pendant leſquels il ſouffrit les remords de ſa mauvaiſe conduite, & les incommoditez d'une vie miſerable. Car quoy-qu'il fiſt une infinité de tableaux à Florence, néanmoins n'en eſtant pas payé comme de ceux qu'il avoit faits en France, il regreta pluſieurs fois les douceurs & les avantages qu'il y avoit receûs, & taſcha par toutes ſortes de moyens de rentrer dans les bonnes graces du Roy. Mais comme il vit que les paſſages luy en eſtoient fermez, il réſolut d'aller travailler en divers lieux de l'Italie, où il perfectionna encore beaucoup ſa maniere.

Lors que le Duc de Mantoüë alla à Rome ſous le Pontificat de Clement VII. il paſſa par Florence, où ayant veû le * portrait de Leon X. fait par Raphaël, il en fut ſi charmé, qu'eſtant à

** C'eſt celuy qui eſt dans le Palais Farneſe, où le Cardinal de Roſſi & le Cardinal de Medicis, qui fut depuis Clement VII. ſont repreſentez.*

André del Sarte.

Rome il pria le Pape de luy en faire present. Ce que Clement luy accorda, & fit écrire en mesme temps à Octavien de Medicis de le mettre dans une caisse, & de l'envoyer à Mantoûë. Mais comme Octavien regardoit ce tableau avec beaucoup d'amour & d'estime, il luy sembla que Florence feroit une trop grande perte si on enlevoit un si rare ouvrage. Pour l'empescher, il prit prétexte d'y faire mettre une bordure plus riche; & pendant qu'on y travailloit il fit copier secretement ce tableau par André del Sarte, qui prit tant de soin à le bien imiter, & y réüssit si heureusement, qu'il n'y avoit personne qui pust remarquer de diférence entre l'original & la copie. Cette copie fut portée à Mantoûë; & lors que Jule Romain la vit, il y fut trompé luy-mesme, quoy-qu'il eust veû faire l'original; & il n'eust jamais esté desabusé, si Vasari qui l'avoit veû peindre par André, ne l'eust asseuré que ce n'estoit qu'une copie, & ne luy en eust montré des marques qu'on y avoit mises exprés. Jugez aprés cela si les meilleurs connoisseurs peuvent se méprendre, principalement lors que les copies sont faites dans le mesme temps des originaux, & par des gens fort habiles.

Je ne m'arresteray pas davantage à vous parler des ouvrages d'André, dont le nombre est trop grand. Il en a fait une infinité en plusieurs lieux de la Toscane, principalement lors qu'il sortit de Florence avec sa famille pendant le temps de

la peſte, dont il ne put ſe ſauver. Car quoy-qu'il s'en fuſt garanti la premiere fois que ce mal affligea cette ville: néanmoins, ne s'eſtant pas toûjours ſi bien précautionné, il en mourut un peu de temps aprés que le ſiege qui eſtoit devant la ville eût eſté levé en 1530. & lors qu'il penſoit encore à retourner en France. Il n'eſtoit âgé que de 42. ans; & comme il ſe perfectionnoit tous les jours, chacun eſperoit beaucoup de ſon travail & de ſes études.

ANDRE' DEL SARTE.

En effet, ceux qui s'avancent ainſi peu à peu, & qui raiſonnent ſur ce qu'ils font, n'exécutent pas les choſes avec ce beau feu qui ſurprend les yeux d'abord, mais auſſi ils marchent avec bien plus de ſeureté dans le chemin de l'art; & comme ils en ont ſurmonté par leur patience toutes les difficultez, ils y ſont plus affermis que ceux qui ont prétendu forcer la nature, & vaincre tout d'un coup par la vivacité de leur eſprit les obſtacles qui ſe rencontrent dans le travail. Car ces derniers n'ayant pas aquis une connoiſſance aſſez grande de tout ce qui regarde la ſcience de la peinture, il ſe trouve que cette lumiere qui les éclairoit au commencement de leur entrepriſe vient à s'éteindre, & que leur eſprit demeurant comme au milieu des tenebres, ils ne voyent plus à ſe conduire, & ainſi ne produiſent rien de raiſonnable.

Si André del Sarte euſt demeuré à Rome, & qu'il ſe fuſt donné la patience d'y étudier quel-

ANDRE' DEL SARTE.

que temps, on ne doute pas qu'il ne s'y fuſt beaucoup perfectionné. Car bien que naturellement il n'euſt pas l'imagination prompte & vive, toutefois on croit qu'il auroit aquis cette belle diſpoſition, cette expreſſion, cette force, & cette élegance qui ne ſe trouvent pas dans ſes figures, puis que d'ailleurs il eſt, comme je vous ay dit, aſſez correct dans le deſſein. Mais comme il eſtoit d'un naturel plus timide que hardi, il y a quelque apparence qu'il manqua de courage dans le commencement de ſa courſe; & que les ouvrages qu'il vit à Rome, & les excellens hommes qui y travailloient alors l'étonnerent, & le firent réſoudre à retourner à Florence, pour ſuivre ſon inclination & ſon ſeul génie.

Il laiſſa pluſieurs éleves, entre leſquels fut Giacomo da Punturmo; Andrea Squazzella, qui l'imita beaucoup, & qui a travaillé en France; Giacomo Sandro, Franceſco Salviati, Giorge Vaſari, & pluſieurs autres.

Alors ayant ceſſé de parler, & Pymandre s'appercevant que le jour finiſſoit: Je ne me laſſerois jamais avec vous, me dît-il; mais de peur de vous laſſer vous-meſme, je croy qu'il vaut mieux remettre à une autre fois ce qui reſte à dire de ces grands Peintres.

Nous aurons tout loiſir, luy répondis-je, de continuer nos entretiens, puis que vous voulez bien que nous employions les beaux jours de cette ſaiſon à faire quelques promenades enſem-

ble. Aprés cela, Pymandre s'eſtant levé, ſortit de ma chambre, & en s'en allant me témoigna que nous ne ſerions pas long-temps ſans nous revoir. ANDRE' DEL SARTE.



TABLE



TABLE.

A

S

T

V

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 9. Octobre 1663. signées HERVE', & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à ANDRE' FELIBIEN, sieur des Avaux, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra, *un Traité de l'origine de la Peinture, & des plus excellens Peintres Anciens & Modernes*, &c. & ce durant l'espace de vingt années. Avec défenses, &c.

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXII.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAIESTE'.



ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

SECONDE PARTIE.

TROISIE'ME ENTRETIEN.

QUOI que nous eussions résolu Pymandre & moi de nous revoir bientost, pour continuer les Entretiens que nous avions commencez sur les Vies & sur les Ouvrages des Peintres; néantmoins Pymandre aiant esté obligé de

quitter Paris pour ses affaires particuliéres, nous demeurâmes prés de six mois sans nous voir. Estant de retour de son voyage, vne des premiéres choses qu'il me demanda, ce fut en quel estat estoient les Bastimens du Louvre. Je ne puis, luy dis-je, vous en rien dire: il faut que vous aiez le plaisir de voir ce que l'on a fait aux Tuilleries pendant vostre absence ; & si vous n'avez point d'affaire qui vous retienne, nous pourrons, si vous voulez, employer le reste du jour à visiter cét agréable Palais.

Je n'eus pas si-tost parlé, que me prenant la main, allons, me dit-il, ne tardons pas davantage; il y a trop long-temps que je souhaite de voir ces Bastimens, qui font aujourd'huy l'entretien de tout le monde.

Quand nous fûmes arrivez dans la Place qui est devant les Tuilleries, & que nous pûmes voir toute la face qui est depuis la grande Gallerie jusques au bout de la Sale des Machines, où l'on a déja commencé vne autre Gallerie pareille à celle qui est du costé de la riviére, nous nous arrestâmes pour considérer d'vne seule veûë tout ce grand Ouvrage. Pymandre, qui avoit toûjours esté absent pendant qu'on avoit travaillé à ce Palais, demeura surpris ; & aprés avoir esté quelque temps à

le regarder, ſe tournant vers moi, me dit: Eſt-ce vn charme que ceci? Ne ſuis-je point dans vn lieu enchanté? Et ce Palais peut-il eſtre le Palais des Tuilleries, où quand je ſuis parti de Paris il n'y avoit rien de tout ce que je vois? Ne m'avez-vous point conduit ſans que je m'en ſois apperçû dans cette Sale des machines, où les yeux & la raiſon meſme ſe trouvent ſi fort trompez, que je pourrois bien croire que ces baſtimens, & tout ce que je vois, ſeroit pluſtoſt vn effet des admirables changemens qui s'y font, que de veritables édifices?

Pymandre voiant que je ne lui répondois rien: Hé quoi, pourſuivit-il, en regardant autour de lui; Où eſt cette ruë ſi eſtroite, par où l'on venoit du quartier de S. Honoré? Où ſont ces grands foſſez reveſtus de pierres, qui ſervoient autrefois de clôture au Jardin qui accompagnoit cette Maiſon? Qu'eſt devenuë cette grande Place, où l'on couroit les Teſtes il n'y a que trois ou quatre ans? Qu'a-t-on fait enfin de tout ce qui étoit ici il y a ſi peu de jours, & que je n'y vois plus? Tout cela peut-il avoir ſi promtement changé de forme ſans le ſecours de la magie?

Alors ne pouvant m'empêcher de ſourire: En effet, lui dis-je, tout ce que vous voiez

n'eſt qu'vn enchantement. Vous n'eſtes pas où vous penſiez être : Paris eſt plein de préſtiges, & l'on n'y voit plus ce qu'on y voioit autrefois.

Mais vous ſerez encore bien plus eſtonné, quand vous aurez veû les dedans de ce Palais. Cependant regardez bien, je vous prie, ſa beauté exterieure; obſervez-en toutes les parties; & pour en mieux juger, entrez s'il ſe peut dans les mêmes conſidérations qu'on a euës de les faire de la ſorte qu'elles ſont.

Nous étant approchez de l'entrée du Veſtibule, Pymandre s'apperçût que l'ancien Eſcalier n'y eſtoit plus. Il fut ſurpris de voir, qu'au lieu de deſcendre comme on faiſoit autrefois par vn endroit aſſez difficile & aſſez obſcur, pour traverſer ce Palais, l'on trouve preſentement vn grand lieu ouvert & dégagé, d'où la veuë s'échapant par les arcades qui ſont au milieu du Veſtibule, ſe porte avec plaiſir dans le Jardin des Tuilleries, qui forme vne perſpective ſi agréable, que l'Art & la Nature n'ont jamais rien fait de plus beau ni de plus ſurprenant. Je vois bien, me dit-il, qu'on a eû raiſon d'oſter l'ancien Eſcalier, puiſque quelque excellent qu'il fût, il ne pouvoit ſubſiſter dans le lieu où il eſtoit, ſans gaſter toute

la ſymmetrie de ce Palais, qui paroiſt bien plus noble & plus magnifique de la ſorte que je le vois.

Aprés avoir traverſé le Veſtibule, nous montâmes dans les appartemens d'en haut, où aiant demeuré aſſez long-tems pour en conſidérer la diſpoſition, les ornemens, & les peintures, nous deſcendîmes en bas, où nous euſmes occaſion de faire encore pluſieurs belles remarques.

Mais ce fut dans l'antichambre de l'appartement du Roy que nous nous arreſtâmes le plus, parce que nous eſtant mis à regarder pluſieurs Statuës antiques, & tres-rares, elles nous fournirent vne agréable matiére pour nous entretenir de la beauté du Corps humain, & de quelle ſorte toutes les parties en doivent eſtre compoſées pour le rendre parfait.

Parmi ces antiques l'on y voit deux belles images de la Venus de Medicis, qui eſt le corps le plus beau, & l'Ouvrage le plus accompli que l'Art ait jamais formé; vne femme aſſiſe, & envelopée d'vn manteau; douze buſts de porphire, repreſentans les douze Ceſars; vne Pallas auſſi de porphire; vne Diane, qu'on dit avoir rendu des oracles;

vne Atalante ; & plusieurs autres Figures d'vne singuliére beauté. Mais entre tous ces riches monumens de l'Antiquité, il y a vne teste d'Alexandre d'vn travail admirable.

Vous voiez bien, dis-je à Pymandre, que ceux qui peignent Alexandre ont raison d'en faire vn beau Prince, puisqu'il paroist tel par les médailles, & par tous les marbres qui nous restent de lui ; & qu'vn Peintre ne peut jamais manquer à donner de la bonne mine à ses Héros, principalement lors qu'il est engagé à des ressemblances particuliéres, & connuës de tout le monde ; parce que la beauté a beaucoup de force pour regner sur les esprits, & qu'elle releve les personnes qui la possedent.

Comme cette qualité est rare & précieuse, on a toûjours crû que ceux à qui la Nature a donné vne forme plus parfaite qu'au reste des hommes, ont aussi l'esprit plus grand, & l'ame plus noble ; chacun aiant peine à s'imaginer que dans vn beau corps il y puisse loger vne ame basse, & vn esprit grossier.

Cependant parce qu'vne belle ame & vne haute vertu se rencontrent assez souvent dans vn corps difforme, il semble que l'on

ſupporteroit volontiers les incommoditez de plusieurs perſonnes malfaites, ſi l'on n'avoit remarqué que ſouvent les defauts du corps ſemblent être vn témoignage des vices de l'ame. Et de cette opinion qui n'eſt pas nouvelle, il eſt arrivé qu'on a crû que les Magiciens pouvoient eſtre reconnûs, & portoient ſur leurs viſages quelque choſe de farouche, & d'extraordinaire. C'eſt pour cela, qu'en peignant vn grand perſonnage, s'il a quelques defauts naturels, il faut les cacher autant qu'il ſe peut; comme fît celui qui repreſenta Periclés.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine luſcus; Rem magnam præſtas, Zoïle, ſi bonus es. Mart.

Plut.

Mais outre la Beauté qui vient de la juſte proportion des parties, & cette Grace dont nous avons déja parlé autrefois, il y a encore d'autres qualitez, qui ſe remarquent dans les perſonnes de grande condition, comme ce que l'on nomme Majeſté, qui ne paroiſt pas ſimplement ſur le viſage, mais qui dépend de toute la compoſition du corps. Ciceron, à mon avis, la diſtingue dans les hommes & dans les femmes par deux noms différens. La premiére ſe connoît dans les hommes, lors qu'ils ſe font voir avec vn aſpect plein d'vne veritable nobleſſe; qu'il ſe trouve vn je ne ſçai quoi dans leur taille, dans leur port, &

Dignitas.

ſur leur viſage, qui les fait réverer, & qui remplit d'admiration & de reſpect ceux qui les regardent. L'autre ſe rencontre dans les femmes, quand on y remarque vne contenance noble, & vne certaine bienſeance dans tout ce qu'elles font ; que la taille en eſt grande, bienfaite, & aiſée ; qu'elles portent bien le corps, & font toutes leurs actions avec grandeur ; qu'elles parlent gravement ; rient avec modeſtie ; tiennent, s'il faut ainſi dire, vn certain avantage ſur les autres femmes ; & qu'avec tout cela on voit ſur leur viſage vn air plein de pudeur, & de chaſteté, que Zeuxis avoit ſi bien repreſenté dans vne figure de Penelope.

Venuſtas.

C'eſt encore cét air noble que l'on remarque dans les enfans bien nez, lequel non ſeulement reſulte de cette majeſté entiére de tout le corps, mais qui a particuliérement ſon ſiége ſur le viſage, & qui n'eſt autre choſe, à mon avis, qu'vn certain ſigne, qui découvre la ſanté de l'ame, & la netteté de l'eſprit.

Auſſi lors qu'vn homme nous paroiſt avec vn méchant air, & vne mine funeſte, c'eſt bien ſouvent la malignité de l'ame qui ſemble ſortir au dehors, & donner des marques du deſor-

desordre ou des mauvais desseins qui se passent au dedans.

C'est donc ce bon Air qu'vn Peintre doit figurer, quand il peint des enfans ; & vous pouvez vous souvenir comment Raphaël a doctement observé cela dans ses Ouvrages, de mesme que M. Poussin a fait en diverses occasions. Car comme l'innocence de l'âge laisse aux enfans vne conscience pure, & vn esprit tranquille, l'ouvrier doit s'étudier à bien representer les effets que peuvent imprimer de si nobles causes, soit dans la vivacité des yeux, soit dans vn soûris qui se répand par tout le visage ; soit dans vne fraîcheur de teint, & vn embonpoint, qui est la marque d'vne bonne nourriture ; soit enfin dans des actions aisées, & dans vne vivacité de mouvemens qui marquent vne naissance libre.

Vne des choses, dit Pymandre, qui me paroist la plus difficile, & pour laquelle neantmoins vn Peintre doit estre fort circonspect, c'est, non seulement, de representer sur le visage des jeunes gens cét air gracieux, & cette douce majesté, qui doit distinguer les enfans de qualité & bien eslevez, d'avec ceux qui ne sont pas de grande naissance ; mais encore de marquer ce qui doit paroistre plûtost

ſur le viſage des garçons que ſur ceux des filles, afin qu'on les puiſſe connoiſtre. Car il y a vne ſi grande reſſemblance entre les vns & les autres, quand ils ſont jeunes, qu'il eſt quaſi impoſſible de les reconnoiſtre. Cependant il me ſemble qu'il eſt neceſſaire de faire voir la difference de ces deux ſexes.

Pour ſçavoir, repartis-je, comme l'on y doit proceder, il faudroit examiner les Ouvrages des plus ſçavans Peintres qui ont heureuſement réüſſi dans ces ſortes d'expreſſions. Toutesfois je croy qu'on peut s'en aquiter dignement, en repreſentant dans les filles plus de douceur & plus de délicateſſe, puiſqu'on ne reconnut le changement d'Iphis en garçon, qu'en voyant paroiſtre plus de force dans les traits de ſon viſage. L'on n'y doit pourtant rien voir de trop fier; au contraire, il faut qu'il y demeure toûjours quelque choſe de gracieux & de délicat. Et meſme il arrive ſouvent, que cette difference eſt ſi peu ſenſible entre les garçons & les jeunes filles, qu'on peut prendre les vns pour les autres, comme Horace rapporte d'vn certain Gygés, qui eſtoit d'vne beauté ſi délicate, qu'il euſt pû paſſer parmy les filles ſans eſtre reconnu pour ce qu'il eſtoit.

Cultus erat pueri facies, quam ſive puellæ, Sive dares puero, fieret formoſus uterque. Ovid. Metam. 69.

Hor. Car. 2. Od. 5.

Si les garçons, reprit Pymande, tirent quelque avantage de la reſſemblance avec les filles, je croy auſſi que la beauté des filles s'augmente lors qu'il s'y rencontre quelque choſe de fier, de vigoureux, & de mâle; au moins ſi nous en voulons croire ceux qui nous ont fait les portraits de [a] Paleſtre, d'Athalante [b], & des filles [c] du Roy Lycomedes.

Il faut prendre garde, luy dis-je, de ne pas tomber d'vne extrémité dans vne autre, & ne pas s'imaginer qu'vne fille ſoit belle quand elle a ſeulement quelque choſe de maſle; car ce ſeroit vn grand defaut ſi elles manquoient de cette modeſtie, & de cette pudeur ſi naturelle, & ſi bienſéante à leur ſexe.

Mais ſi nous voulions remarquer toutes les parties qui contribuent à la perfection du corps de l'homme, il ne faudroit pas s'arreſter ſeulement à conſiderer celles qui ſont propres aux jeunes perſonnes; il ſeroit beſoin d'obſerver auſſi celles des hommes & des femmes, & meſme avoir égard aux âges & aux conditions.

Hé bien, dit Pymandre, qui nous empeſche d'employer vne heure de temps dans vn entretien ſi agréable, puiſque nous ſommes

[a] Philoſt. Icon.

[b] Ovid. Metam. 8.

[c] *His decor eſt forma ſpecies permiſta virili.* Stat. 2. Achil.

dans vn lieu commode pour cela, & qu'il y a devant nous des objets tres-favorables pour vn tel desſein.

Pour ce qui regarde, repartis-je, le corps de l'homme, il faut demeurer d'accord qu'il ne merite point le nom de beau, s'il n'y a dans toutes ſes parties cette juſte proportion, & cette parfaite harmonie dont nous avons desja parlé, c'eſt à dire, ſi ſa taille n'eſt plûtoſt grande que moyenne.

Cependant, interrompit Pymandre, l'on remarque qu'Agricola eſtoit vn homme bien fait, quoy qu'il ne fuſt pas grand, mais ſeulement bien compoſé, & ſemblable en cela à Veſpaſien, qui eſtoit d'vne taille que Suetone nomme quarrée, & de membres forts; de ſorte qu'il faut regarder ce qui ſied le mieux. Il eſt vray, répondis-je; mais cette bienſéance ſe trouve dans vn grand homme, lors que tous ſes membres ſont proportionnez. Je n'ignore pas que quelques-vns veulent, qu'vn corps bien fait ſoit quarré, c'eſt à dire, d'vne grandeur moyenne, ny trop menu, ny trop gros; parce qu'ils diſent que la grande taille, qui veritablement eſt belle en jeuneſſe, ſe détruit par l'âge, & ſe courbe: mais ces conſiderations, qui regardent les perſonnes vi-

Decentior quàm ſublimior fuit. Tacit.

In vita Veſpaſ.

Cornel. Celſus. lib. 2.

vantes, & ſujettes aux accidens de la vieilleſſe, ne ſont pas pour les Peintres, qui peuvent tousjours repreſenter leurs Heros dans l'eſtat le plus parfait, & choiſir vne grande taille, comme la plus avantageuſe & la plus convenable pour les bien figurer, pourveu toutesfois qu'elle n'ait rien d'extraordinaire, & qui reſſemble vn Geant. Et meſme Ariſtote ne croit pas qu'vne femme puiſſe avoir rang parmy les belles, ſi elle n'eſt d'vne grande taille.

N'en déplaiſe à Ariſtote, & à vous auſſi, reprit Pymandre, en ſoûriant; ſi c'eſt la proportion qui engendre la beauté, pourquoy voulez-vous qu'vn grand homme ſoit plus parfait qu'vn petit, ou meſme que celuy qui n'eſt que d'vne moyenne grandeur, s'ils ſont tous également proportionnez dans les parties de leur corps?

Eſt-il pas vray, luy repartis-je, que quand nous voulons conſiderer toute la naturelle, pour en admirer la belle compoſition, nous regardons principalement cette admirable proportion qui eſt dans tous les corps, par rapport les vns aux autres, & de quelle ſorte Dieu, ce ſuprême Artiſan, a lié & a rangé toutes les parties de ſes Ouvrages, pour les faire

conſpirer enſemble à former vne ſeule beauté. Or de meſme que les membres d'vn corps doivent eſtre correſpondans les vns aux autres, pour faire vn beau tout ; il y a auſſi vne autre proportion de ce corps particulier, qui eſt relative à tous les autres corps en general, & qui l'oblige à s'accorder harmoniquement avec eux. Ainſi vne teſte qui ſera accomplie dans toutes les parties qui la compoſent, n'empeſchera pas neantmoins qu'vn corps ne ſoit difforme, ſi cette meſme teſte eſt trop groſſe, ou trop petite, & qu'elle ne ſoit pas proportionnée au reſte des autres parties de ce meſme corps. C'eſt pourquoy vne perſonne trop petite dans ſon eſpece ne peut eſtre parfaitement belle, ſi elle eſt trop eſloignée de la grandeur ordinaire des autres. Si toutes les femmes eſtoient petites, vne petite femme ſans doute ſeroit belle, parce qu'elle ſe trouveroit dans l'ordre naturel à toutes celles de ſon ſexe. Mais lors qu'elles ſont au deſſous de la meſure la plus grande, & la plus noble, ce leur eſt vn defaut, non pas par irregularité des parties, mais par la diſſonance, ſi j'oſe vſer de ce terme, où elles ſe rencontrent à l'égard de toutes les autres femmes en general. Pour preuve de

cela, c'eſt que ſi vne petite femme bien proportionnée eſt ſeule, ou avec des enfans; ſa taille paroiſtra moins difforme; mais ſi elle ſe trouve avec de plus grandes perſonnes, alors elle ſemblera vne naine.

Aprés avoir ainſi remarqué combien l'on doit faire eſtat d'vne grande taille, nous vinmes à parler de toutes les parties du corps; & conſiderant tous ces buſts & ces belles teſtes que nous avions devant nous, nous remarquâmes que la teſte, qui eſt la premiere & la plus noble de toutes les parties, doit eſtre d'vne forme preſque ronde, parce qu'il y a de la difformité en celles qui ſont trop pointuës, comme eſtoit celle de Therſite, dont Homere deſcrit les defauts: Et nous nous ſouvinmes, qu'encore que Periclés euſt le corps bien fait, il eſtoit neantmoins deſagréable, à cauſe qu'il avoit la teſte trop longue, & d'vne groſſeur qui n'avoit point de proportion avec le reſte du corps. Ainſi nous concluïons de ces exemples, que la teſte eſtant vne partie ſi conſiderable dans la ſtructure du corps de l'homme, les Peintres qui ne veulent rien repreſenter qui ne ſoit tres-parfait, doivent eſtre fort exacts à bien obſerver ces choſes, lorſqu'ils travaillent à imiter la belle nature, Plut.

&mesme à corriger ses defauts, quand ils en rencontrent dans les hommes qui leur servent de modeles.

C'est ce que faisoit Lysippe, cét excellent Sculpteur, qui cherchoit encore les moyens de surpasser le naturel dans ses Ouvrages. En effet, ce fut luy qui le premier observa combien les petites testes avoient meilleure grace que les grosses, & qui laissa cét enseignement aux Peintres & aux Sculpteurs, de prendre garde, aprés avoir proportionné la grandeur de leurs figures par la mesure de la teste, de diminuer ensuite la grosseur de cette mesme teste selon qu'ils jugeront estre mieux, imitant en cela l'Architecte sçavant, qui aprés avoir arresté l'ordre & les mesures de son bastiment dans son premier dessein, ne laisse pas quand il vient à l'examiner, d'en faire avancer ou retirer quelques membres, selon qu'il le juge à propos, pour le plaisir de la veuë, & la bienséance de son édifice.

Or comme la teste est composée de plusieurs parties tres-considerables, il doit estre soigneux de les estudier toutes; & il a bien falu que ces sçavans Sculpteurs de l'Antiquité ayent parfaitement connû celles qui contribuent

contribuent davantage à la beauté, & celles auſſi qui rendent vne perſonne difforme, pour avoir fait des Ouvrages auſſi parfaits que ceux qu'ils nous ont laiſſez.

Le front, qui eſt la partie la plus avancée, ne doit pas eſtre trop grand; au contraire, Pymandre en regardant celuy de la Statuë de Venus me fit remarquer par pluſieurs paſſages de l'Hiſtoire & des Poëtes anciens, que pour former le viſage d'vne belle femme, il faut que le front ſoit petit, la chair d'vn blanc lumineux; que la forme n'en ſoit ny trop plate, ny trop relevée, mais qu'en s'arondiſſant doucement des deux coſtez, il paroiſſe vni, & ſans tache; & c'eſt ce qu'ils appelloient ſerain : car c'eſt vn deffaut tres-grand dans cette partie, d'eſtre ou ridé, ou trop enflé, ou trop grand. Il faut prendre garde néantmoins, que ſi l'on eſtime quelquefois vn petit frond, ce n'eſt pas qu'il ſoit neceſſaire que l'eſpace qui eſt entre la racine des cheveux & les ſourcils ſoit trop ſerré, mais il doit paroiſtre moins grand, lors qu'on y laiſſe tomber les cheveux.

Sur cela Pymandre me demanda, ſi je croyois qu'anciennement les femmes ajuſtaſſent leurs coiffures avec autant de ſoin com-

me elles font aujourd'huy, puis que nous voyons dans les bas reliefs, & dans les medailles, que leurs cheveux eſtoient negligemment reſſerrez autour de leur teſte; & meſme vous voyez, me dit-il, en me montrant celle de la Venus de Medicis, combien, pour faire paroiſtre cette partie du col qui s'attache à la jouë au deſſous de l'oreille, les Sculpteurs affectoient de retrouſſer les cheveux des femmes.

Il ne faut pas douter, repartis-je, qu'ils n'imitaſſent tout ce qu'ils voyoient de plus beau, & de plus avantageux pour l'accommodement des coiffures. Mais je ſçay bien auſſi que les femmes de ce temps-là ſe coiffoient en bien des maniéres, & qu'elles eſtoient auſſi curieuſes que celles d'à preſent, puis que c'eſt en effet le plus bel ornement que la teſte puiſſe recevoir, & Iliad. qu'Homere ne trouve pas de plus belle Epithete pour Helene, que de la nommer Helene à la belle chevelure.

L'on a bien raiſon, dit Pymandre, de faire cas des beaux cheveux; car il n'y a ny or, ny pierreries capables de reparer ce deffaut, principalement en vne femme. C'eſt pourquoy, repris-je, nous voyons que de tout

temps, & preſque parmy tous les peuples, les beaux cheveux ont eſté en grande eſtime. Vous ſçavez de quelle ſorte il eſt parlé de ceux d'Abſalon dans l'Eſcriture Sainte; combien Scipion, ce grand Capitaine, eſtoit curieux d'ajuſter les ſiens; & il faloit que cette Reine d'Egypte, qui offrit ſa chevelure dans le Temple de Venus pour le retour de ſon mary, n'en fiſt pas peu de cas, puis qu'elle la donna comme la choſe la plus précieuſe qu'elle euſt. En effet, elle eſtoit vn ornement ſi neceſſaire à ſa beauté, que Ptolomée eſtant de retour, les Mages ne trouvérent point de meilleur moyen pour le conſoler de l'eſtat où il trouva ſa femme, qu'en luy perſuadant que les cheveux de la Reine avoient eſté ſi eſtimez des Dieux, qu'ils les avoient enlevez du Temple, pour les placer dans le Ciel, & changez en ces ſept eſtoilles, qui paroiſſent à la queuë du Lion, & qu'ils appellérent depuis la chevelure de Berénice.

Dans cét entretien nous ne nous contentions pas de dire combien l'on a toûjours fait cas des beaux cheveux; mais parce que dans les chambres où nous avions eſté, il y a des figures, dont les airs de teſte, & les coiffu-

res eſtoient aſſez differentes, la variété de ces agréables Peintures nous donna encore plus d'occaſion de nous étendre davantage ſur cette matiére, & de raporter de quelle façon les hommes & les femmes portoient anciennement leurs cheveux, & quels eſtoient ceux qu'on priſoit davantage : car il eſt certain qu'il y a differens gouſts, ſelon les differens Païs. En France l'on aime les blonds, quoy que les noirs n'y ſoient pas mépriſez. Les femmes d'Italie font ce qu'elles peuvent, pour paroiſtre d'vn blond doré; & il y a des lieux où l'on porte les cheveux plus grands qu'en d'autres. C'eſt pourquoy, aprés avoir examiné ces differences, nous remarquâmes premiérement, que pour eſtre bien arrangez, ils doivent paroiſtre aux hommes vn peu ſur le front. Il ne faut pas qu'ils deſcendent ſi bas, qu'ils le cachent entiérement; mais ils doivent eſtre de cette belle maniére, dont Philoſtrate repreſente ceux de Patrocle; & que Caliſtrate dépeint ceux de Cupidon & de Narciſſe, qui brilloient, dit-il, comme de l'or, & qui tombant ſur le haut du viſage, eſtoient bouclez, & faits par petits anneaux. C'eſt pour cela que Lucien voulant repreſenter les cheveux d'vne laide femme, remarque

In Heroïcis.

In 2. Prax. Cup. deſcrip.

Dialog. Meret.

qu'ils eſtoient courts, plats, & comme collez deſagréablement ſur ſon front. Et Anacréon parlant de ces vieilles qui n'ont point de cheveux, dit qu'elles ont le front nud.

Ainſi la chevelure épaiſſe a toûjours eſté fort recommandable; & les femmes portoient d'ordinaire les cheveux ſeparez par le milieu, & renverſez de part & d'autre. Quand l'on conſidere bien toutes les ſtatuës, les bas reliefs antiques, & les peintures des plus grands Maiſtres, on y voit des exemples de toutes ces differentes maniéres.

Spiſſæ te nitidum coma. Puro te ſimilem Telephe veſpero. Horat. Car. l. 3. Od. 19. *Ecce Corinna venit,* &c. Ovid. Am. l. 1. El. 5.

Pour ce qui regarde leur couleur, il eſt certain que les Anciens ont toûjours eſtimé davantage les blonds, & les attribuoient à Bacchus, à Venus, & à Apollon; & à meſure qu'ils tiroient ſur le noir, ſur le chaſtain, ou ſur le roux, ils leur donnoient des noms particuliers, pour en marquer la difference.

Ovid. Am. l. El. 14.

Ce n'eſt pas vne choſe qui ſoit peu neceſſaire aux Peintres, d'étudier dans les Poëtes de quelle ſorte de cheveux ils ont repreſenté les divinitez, & les perſonnes les plus conſiderables, dont ils ont décrit les actions, afin de les peindre de meſme. Car la faute ne ſeroit pas petite, ce me ſemble, de peindre Apollon & l'Aurore avec des cheveux noirs,

puis qu'ils ſont toûjours deſcrits par les Poëtes avec vne chevelure blonde, auſſi bien qu'Achiles [a], Atalante [b], Aléxandre [c], Ptolomée Philadelphe [d], Ariadne [e], Europe [f], Didon [g], Lucrece [h] & Oenone [i]; ſi on les repreſentoit d'vne autre façon, ceux qui ſont ſçavans dans la fable & dans l'hiſtoire ne les connoiſtroient pas.

[a] Iliad.
[b] Ælian, Var. Hiſt. 13. 1.
[c] Idem 12. 14.
[d] Theocr. Id. 17.
[e] Ovid. de Art.
[f] Id. Faſt. 5.
[g] Virg. Æn. 4.
[h] Ovid. Faſt. 2.
[i] Id. Heroï. Ep. 5.

Il y a des perſonnes qui s'imaginent, que quand les Peintres & les Poëtes parlent d'vn jaune doré, c'eſt vne couleur rouſſe, pour laquelle tout le monde a de l'averſion; mais il y a bien de la difference entre ces deux ſortes de cheveux: Car nous entendons par ce beau jaune vne couleur, ou plus forte, ou plus paſle, qui ſe fait en diminuant, ou en augmentant la blancheur. Quand Ovide dit que la chevelure de Phaeton eſtoit d'vn jaune * brillant, c'eſt d'vn jaune plus vif, à cauſe de la lumiére qu'il répand, mais ce n'eſt pas ce roux dont parle Martial. Néantmoins encore que les Poëtes tiennent ordinairement les cheveux blonds pour les plus agréables, les noirs ne laiſſent pas d'avoir leur beauté, & de convenir parfaitement bien, non ſeulement aux hommes, mais encore aux femmes. Leda & Panthée, qui n'eſtoient pas des moindres

2. Metam.

* *Rutili Capilli.*

Crine ruber.

Ovid. Am. l. 2. El. 4. Philoſt.

beautez de leur temps, avoient les cheveux noirs. Et ils ſont quelquesfois d'autant plus avantageux, qu'ils font paroiſtre la blancheur du col, parce que les couleurs claires ont meilleure grace auprés celles qui ſont plus obſcures, ce contraſte des vnes & des autres donnant d'ordinaire vn merveilleux éclat à vn beau viſage.

Sur cela je fis remarquer à Pymandre, que les Peintres évitent ſouvent de faire des cheveux trop noirs dans leurs Tableaux, diſant qu'il y a certains ſujets où il ne faut pas mettre le noir prés du blanc, parce qu'eſtant oppoſez l'vn à l'autre, ce ſont deux couleurs qui en certaines rencontres tranchent trop, & font comme des piéces détachées. Or dans la Peinture il faut que les choſes ſe nouënt, & ſe joignent l'vne à l'autre inſenſiblement, & non pas qu'elles ſe ſeparent tout d'vn coup; & meſme vous remarquerez qu'vne femme blonde a quelque choſe de plus doux à la veuë, à cauſe que le blanc & le blond s'vniſſent tendrement enſemble. Ce n'eſt pas que je n'approuvaſſe le ſentiment de Pymandre, qui rapporta que ſi les noires n'ont ni tant de douceur, ni tant de délicateſſe, elles ont plus de force, & plus de fierté,

& qu'on ne puiſſe dire, que ſi les vnes nous attirent avec douceur, les autres nous forcent avec empire à les aimer. Cependant, parce qu'il faut varier les chevelures auſſi bien que les airs de teſte, les Peintres ſe servent bien ſouvent d'vne couleur qui eſt moyenne, comme eſt celle des cheveux que nous appellons cendrez & chaſtains, qui font vn aſſez bel effet dans les Tableaux, & que les anciens meſmes eſtimoient beaucoup. Les
Hor. Car. 3. Od. 14. Poëtes Latins nomment cette couleur *Mirrheus* & *Mirtheus*, que les Commentateurs interpretent, pour ce qui eſt entre le noir & le blond. Elle eſtoit ſi eſtimée anciennement, que les femmes, pour la donner à leurs cheveux, ſe ſervoient d'vne teinture faite avec des noix encore vertes. Ælian. Varon. Plin. Mart.

Aprés avoir examiné ce qui regarde les cheveux, nous vinmes à diſcourir des parties du viſage; & Pymandre prenant preſque toûjours pour modelle cette belle figure de Venus : J'admire, dit-il, avec combien de ſcience & de beauté le Sculpteur a fini cét Ouvrage. Voyez ces yeux à couvert du front & des ſourcils, mais ſi bien placez à fleur de teſte, & ſi bien fendus, qu'on ne peut rien imaginer de plus beau.

Auſſi

Aussi est-il tres-certain, luy répondis-je, que l'œil est la partie la plus précieuse de tout le corps, puis que par sa lumiére il met la difference entre la vie & la mort. Du moins, repartit Pymandre, c'est dans les yeux que consiste le plus grand éclat de la beauté, & que paroissent aussi quelquefois, repris-je, les plus grandes taches de la laideur. Il y a bien des choses qui les rendent difformes; & pour ne pas tomber dans ces deffauts, il est necessaire que les Peintres & les Sculpteurs sçachent quelle en doit estre la grandeur & la couleur. Des Yeux.

Pour ce qui est de la grandeur, repliqua Pymandre, je sçay bien que si les Peintres sont du sentiment des Poëtes, ils n'estimeront pas les petits yeux; car Homere * voulant montrer que Junon les avoit beaux, dit qu'elle a des yeux de bœuf; & Panthée *, & Aspasie *, ont esté loüées, à cause de la grandeur de leurs yeux.

* Libavius in Progym.

* Philostr. Icon. l. 2.

* Ælian, Var. Hist. l. 12. 1.

Ce sont aussi, continuay-je, les grands yeux qui sont les plus parfaits. Si vous regardez toutes les Statuës antiques, & les Tableaux des plus excellens Maistres, vous n'en verrez point d'autres; & si vous lisez la sixiéme Satyre de Juvenal, vous pourez remarquer combien il

méprise les petits yeux. Quant à la forme, elle dépend du dessein, & de la belle proportion; mais pour la couleur, il y a diverses choses à observer. Philostrate en remarque trois principales. La premiére est celle qui tire sur vn jaune verdastre, ou tané. La seconde est celle qui rend les yeux gris, pers, ou bleûs; & la troisiéme est noire. Pour bien comprendre la nature de ces trois couleurs, il faut se souvenir que dans le Latin *Ravus color* est vne couleur rousse, & tanée; & que *Cæsius* dans les Poëtes se prend diversement pour vn bleu de la couleur du Ciel, pour celuy que l'on nomme pers, & pour celuy qui tire vn peu sur le vert. Car Homere * appelle Minerve aux yeux verts; & * Ciceron qui luy donne vne Epithete, qui a la mesme signification, dit que Neptune a les yeux bleus. Or *Cæsius*, à l'égard de Minerve, se prend pour verts, quoy qu'il signifie aussi bleu; & cette sorte de vert, selon mon avis, est ce que nous appellons pers, qui est vn bleu pasle, & vn peu verdastre. Les Poëtes appellent encore cette couleur *Flavus color*, qui signifie blond. Il faut donc remarquer, que les yeux qui sont d'vn bleu foible sont beaux; mais ceux qui sont d'vn bleu trop fort & trop azuré, sont

In Proem. Icon.

* Iliad.

* lib. 1. de Natura Deor. *Cæsios oculos Minervæ, Cæruleos Neptuni.*

toûjours difformes ; c'est ce que les Poëtes appellent *Ravidus color*.

Les yeux noirs sont fort agréables, & d'ordinaire les plus vifs. Homere en parle souvent comme d'vne beauté ; & Philostrate les attribuë à Patrocle, de mesme qu'Anacréon à son Bathille, & Horace à Lycus. Mais ce n'est pas assez que la couleur des yeux soit agréable, il faut encore qu'ils soient clairs & nets, & qu'il y ait vn brillant, qui témoigne de la vivacité. Auguste les avoit si clairs & si beaux, qu'il estoit bienaise qu'on les crûst remplis d'vne force toute divine ; & il prenoit plaisir lors qu'on le regardoit, comme si l'on se fust exposé, en considerant ses yeux, à soustenir l'éclat des rayons du Soleil.

Iliad.

Il y a des yeux, dit Pymandre, que vous n'approuverez pas, qui sont d'vn blanc verdastre, & que les Latins appellent *Herbei*.

Quis hic est homo cum collativo ventre atque oculis herbeis ? Plaut. Curcul. act. 2. sc. 1.

Pour ces yeux-là, luy répondis-je, je croy qu'ils ne seroient pas trop beaux à peindre : Car ce qui donne de la force & de la vivacité à l'œil, c'est quand l'orbe principal est d'vn blanc tirant vn peu sur le gris-de-lin, mais si peu, que cela ne paroist presque pas ; que le milieu de la prunelle est noir & lui-

ſant ; ce petit contraſte de clair & d'obſcur, eſtant la ſeule cauſe de ce brillant & de cette grace , qui ſe trouve dans les plus beaux yeux. Outre la force & la netteté qui doit eſtre dans cette partie, il me ſemble qu'on y peut encore deſirer vne certaine joye, & vne gayeté pour les rendre accomplis ; mais cependant c'eſt vne choſe à quoy le Peintre doit bien prendre garde, & qu'il doit meſnager avec beaucoup de diſcretion. Car en penſant donner cette gayeté , il y en a qui bien ſouvent repreſentent ſur le viſage des femmes trop de hardieſſe, pour ne pas dire effronterie, & qui font paroiſtre les hommes trop effeminez , par l'afeterie & la douceur des yeux. Enfin pour les faire beaux , il faut qu'ils ſoient vifs, doux , brillans, & couverts d'vn ſourcil, qui commençant auprés du nez, vienne à ſe courber doucement en forme d'vn demy cercle , juſqu'à l'angle exterieur de l'œil ; car la defformité des ſourcils arrive ſouvent de ce qu'ils ſont de travers. Les noirs ont beaucoup de grace ſur vn front blanc; c'eſt pourquoy Homere dépeint Jupiter de la ſorte. Pour les ſourcils roux ils ne ſont pas mieux reçûs que les cheveux qui ſont de cette couleur. Il faut prendre garde auſſi qu'ils

DES SOVRCILS.

ne ſoient pas rangez comme ceux de ces femmes qui ſe les raſent, mais qu'ils ſoient plus épais ſur le milieu, venant à diminuer aux deux extrémitez; car il n'y a point de ſi petite partie dans le viſage, qui ne doive eſtre conſiderée exactement.

Les jouës contiennent vn eſpace ſi ample, qu'il s'y trouve mille differentes beautez; & ſi nous en croyons Philoſtrate, elles doivent eſtre eſtimées lors qu'elles ſont convenablement pleines d'embonpoint; qu'vne fermeté délicate s'y rencontre; que le rouge & le blanc y ſont bien meſlez, & qu'il s'y remarque vne gayeté admirable, jointe à vn certain éclat, qui procede de la blancheur & de la fraiſcheur du teint: Car la blancheur eſt vne qualité qui les rend ſi recommandables, que les Peintres ne doivent non plus obmettre à la bien repreſenter, que les Hiſtoriens ſont exacts à la bien décrire. Il me ſouvient qu'Heliodore parlant de Théagene, qui eſtoit tout couvert de ſang, dit que la blancheur de ſon viſage en recevoit vn plus grand éclat. Je voudrois que nous pûſſions voir l'original de ce Tableau du Titien, où il a peint cette belle femme qui dort. J'ay appris de pluſieurs ſçavans hommes, que tout ce qu'on a écrit de

DES JOVES.

Icon. l. 2.

* Ælian Var. Hiſt. 12. 1. la beauté d'Aſpaſie *, ni ce qu'on a pris plaiſir de dire des jouës de la belle Iſmenie *, n'approche point de ce que Titien a repreſenté dans cette belle dormeuſe. C'eſt ſur ſon viſage qu'on peut remarquer ce beau meſlange de blanc & d'incarnat, qu'Ovide compare aux pommes & aux raiſins qui commencent à meurir.

* Euſt. l. 3. de Amor. Iſm. & Iſin.

Metam. 3.

Pour moy, dit Pymandre, je ne ſçay ſi je me trompe; mais il me ſemble que ce ſont les jouës qui forment ce beau tour, ſi agréable dans la compoſition du viſage. Je croy meſme que les Peintres, qui découvrent d'ordinaire les oreilles, y trouvent quelque choſe qui ne doit pas eſtre caché.

DES OREILLES.

Puiſque Suetone, repartis-je, a remarqué la beauté de celles d'Auguſte, il faut bien qu'elles cauſent vn ornement à la teſte, quand elles ſont bien faites, comme d'avoir vne grandeur mediocre avec tous ces petits tours & replis colorez d'vn vermeil agréable, principalement ſur ce qui eſt le plus relevé. Ælian décrivant la beauté d'Aſpaſie, dit qu'elle avoit les oreilles courtes; & Martial met au nombre des difformitez celles qui ſont trop grandes.

Var. hiſt. lib. 12. 1.

Mart. 6. 9.

Je voy bien, dit alors Pymandre en ſoûriant, que nous ferons icy l'anatomie de

toutes les parties du corps; mais puisque nous avons si bien commencé, & que nous en sommes venus si avant, il faut vn peu examiner la beauté du nez, ce n'est pas, comme vous sçavez, ce qui paroist le moins. Et il est vray qu'vn vilain nez est capable de rendre vne personne tres difforme, encore qu'il y ait dans son visage d'autres parties qui ne soient pas laides. C'est pourquoy Catule voulant parler de la laideur d'vne fille, commence par son nez.

DV NEZ.

Ista turpiculo puella naso. Cat.

Il faut remarquer, luy dis-je, que les anciens avoient beaucoup d'aversion pour les petits nez, & ne trouvoient jamais difformes les grands nez, que quand il y avoit de l'excés. Mais ils estimoient sur tous vn nez aquilin, que [a] Platon nomme par excellence vn nez royal. C'est ainsi que Martial [b] represente aussi celuy d'vn beau garçon; & qu'on a dépeint celuy d'Aspasie [c], ceux d'Achiles & de Paris [d]. Les Perses mesme avoient vne estime particuliere pour ceux dont le nez estoit aquilin, à cause que Cyrus [e] l'avoit de la sorte.

[a] Lib. 5. Polit.
[b] Lib. 4. Epig. 42.
[c] Ælian. Var. Hist. 12. 1.
[d] Philost. in Her.
[e] Plut. in Apops. Reg.

Cependant, reprit Pymandre, si vous avez pris garde dans Plaute, il y a vn endroit où il blâme ces sortes de nez.

Heaut. Act. 5. sc. 5.

Cela eſt bon, repliquay-je, quand ils ſe courbent tout d'vn coup, & avec difformité, alors on les appelle des nez de Perroquet; mais les autres ſont des nez d'Aigle, qui ſont doucement courbez, non pas tout d'vn coup, mais par vn doux, & preſque inſenſible penchement. Cependant vn nez droit & quarré eſt tenu pour le plus parfait, lors que divisant le viſage en deux parties égales, l'on voit les yeux poſez dans vne juſte diſtance, & qu'il eſt taillé en ſorte, que s'élevant vn peu ſur le milieu, il donne vne certaine grace, que je ne vous puis bien dire, mais que vous pouvez voir en cette ſtatuë de Venus, & que l'on reconnoiſt dans les belles Antiques, & dans les beaux Tableaux, où les Ouvriers ont pris plaiſir à bien exprimer la nobleſſe de cette partie.

Pollux Onomaſt. l. 2.

Il me ſouvient, reprit Pymandre, que Platon, & pluſieurs autres Eſcrivains ne mépriſent pas les nez camus, & qu'ils les appellent gracieux.

Quelqu'autorité, répondis-je, que ces Meſſieurs ayent parmy les perſonnes doctes, les Peintres vous diront qu'ils ne peuvent ſouffrir cette ſorte de nez dans la compoſition d'vne beauté parfaite. Ils ne s'en ſervent que

que pour repreſenter des Satyres , ou des Faunes.

Une partie, dit Pymandre, qui accompagne bien le nez, c'eſt la bouche. Conſidérez donc, luy dis-je, combien celle de cette Venus eſt agréable. Vous voyez que pour eſtre belle, elle ne doit pas eſtre grande; mais auſſi il ne faut pas qu'elle ſoit trop petite. Il doit y avoir vne proportion entre la grandeur de ſon ouverture, & la forme des lévres, qui doivent eſtre bien tournées, petites, délicates, & teintes d'vne couleur vive. On remarque aſſez la difformité de la bouche, quand elle eſt trop grande, & que les lévres ſont trop petites, trop groſſes, ou paſles. L'on compare vne belle bouche à vne roſe qui commence à s'épanouïr; & lors qu'en s'ouvrant on y apperçoit des dents fort blanches, on peut dire qu'elle eſt d'vne beauté achevée. DE LA BOVCHE.

Il me ſemble, dit Pymandre, que dans les ouvrages de la Peinture, il arrive rarement qu'on repreſente les dents. Cela s'obſerve, repartis-je, dans des figures dont les actions ſont extraordinaires, comme quand des ſoldats crient avec effort, ou bien lors qu'on repreſente des perſonnes mortes; car les nerfs DES DENTS.

venant à ſe retirer, les lévres ſe retirent auſſi, & laiſſent les dents découvertes : ce qui arrive encore, & preſque toûjours à ceux qui rient. Lucien faiſant le portrait de Panthée, dit que lors qu'elle ſe mettoit à rire, elle découvroit des dents extrêmement blanches, mais ſur tout ſi bien faites, & d'vne grandeur ſi égale, qu'elles reſſembloient à vn rang de perles, dont le luſtre tiroit vn grand avantage du vermeil de ſes lévres : Et ſans doute que la beauté des dents n'eſt pas vn ornement qui ſoit peu conſidérable dans les belles perſonnes, puiſqu'encore qu'on n'éxamine guere ces ſortes de choſes dans les hommes, qui ſe rendent recommandables par des qualitez plus excellentes, on n'a pas laiſſé de remarquer qu'Auguſte avoit les dents tres-deſagréables, en ce qu'elles eſtoient éloignées les vnes des autres, trop petites, inégales, & raboteuſes.

In Imag.

Suet. in Aug.

Ce n'eſt pas encore vn petit deffaut de les avoir noires ou jaunes, d'en avoir de manque, ou de les avoir trop grandes : Mais il eſt vray qu'on ne particulariſe ces choſes-là que tres-rarement, comme dans des combats, où l'on repreſente des ſoldats, qui, comme je viens de dire, crient, & ouvrent la bouche

en mourant, & encore dans quelques autres occaſions, où la laideur eſt vne beauté dans la compoſition d'vn Ouvrage.

En effet, dit Pymandre, je croy qu'il n'eſt pas neceſſaire que les Peintres & les Sculpteurs s'eſtudient ſi fort pour bien repreſenter les dents, & qu'ils doivent encore moins, continua-t-il en riant, ſe mettre en peine de mettre vne langue dans la bouche de leurs figures, puiſque cette partie-là n'eſt ſouvent que trop incommode en pluſieurs femmes.

Je ne ſçaurois ſouffrir, interrompis-je, que vous maltraitiez ainſi vn ſexe ſi doux, & ſi paiſible. Quel ſujet avez-vous d'en dire du mal ? A-t-on jamais reconnu que cette Venus, ny la Flore ayent fait autant de bruit que Paſquin, & Marfore ? Cependant il me ſemble qu'elles auroient meilleure grace à parler que ces miſerables eſtropiez, qui tout mutilez, & contrefaits, ſe font ſouvent entendre de toutes parts, & ſont cauſe de mille querelles.

Pymandre me regardant, Je voy bien, dit-il, qu'il n'eſt pas neceſſaire que les Sculpteurs ſe mettent trop en peine de faire vne langue à aucune de leurs ſtatuës, puis qu'elles ſont ſi enclines à cauſer. Mais aymez vous

mieux qu'ils apprennent à bien faire la barbe; car ſi nous voyons des figures qui ont de grandes barbes, comme le Moïſe de Michel-Ange, il y en a auſſi pluſieurs autres qui n'en ont point du tout.

DE LA BARBE.

Ne penſez pas vous railler, luy repartis-je; ils doivent en cela ſurpaſſer les meilleurs Barbiers : car il faut qu'ils ſçachent de quelle ſorte les hommes de toutes les nations portoient leurs barbes & leurs cheveux. C'eſt vne faute dont l'on reprend Albert Dure, qui dans toutes ſes Hiſtoires repreſentoit les hommes avec des mouſtaches de Suiſſe, n'ayant pas penſé qu'vn Peintre qui entreprend de traiter vn ſujet, doit obſerver la condition, le Païs, & les couſtumes de ceux qu'il figure.

Conſiderez, je vous prie, ces teſtes antiques, vous verrez qu'elles ſont toutes différentes les vnes des autres. Celle d'Ariſtote, que voila devant nous, repreſente ce Philoſophe avec vne barbe, telle que les Sages de ce temps-là affectoient d'en porter. Vous pouvez voir encore dans ces Empereurs, qu'il y en a quelques-vns qui ne paroiſſent qu'avec vn peu de coton aux jouës, & dont la pluſpart ſont raſez. Regardez, je vous prie,

de quelle ſorte les Ouvriers ont travaillé à faire le menton. C'eſt vne partie qui eſt conſidérable, pour former vn beau viſage. Si vous prenez bien garde à ceux des hommes, des femmes, & des enfans qui ſont bien faits, vous verrez qu'ils ſont d'vne grandeur mediocre, d'vne chair délicate & blanche, d'vne forme ronde, & non pas pointuë, ny quarrée. DV MENTON.

Pour ce qui eſt du col, dit Pymandre, pourveû qu'il ſoit bien droit, & bien blanc, je penſe que c'eſt tout ce qu'on peut ſouhaiter. DV COL.

Il faut encore ajoûter à cela, luy dis-je, qu'il ne doit eſtre ny court, ny de travers; ny roide, comme eſtoit celuy de * Tibere; ny trop gras, comme celuy de * Caïus Ceſar, dont vous voyez icy les images; ny enflé, comme celuy de * Vatinius. Un homme bien fait le doit avoir nerveux, plein de chair, droit, & facile à ſe mouvoir: pluſtoſt long que court, principalement aux femmes; car outre que la blancheur & la délicateſſe du col leur eſt tres-recommandable, il leur ſied bien quand il eſt vn peu long. Helene l'avoit de la ſorte; & c'eſt à quoy on a dit aſſez plaiſamment, que l'on voyoit bien qu'elle eſtoit fille d'vn Cigne. Ne vous ſouvient-il

* Suet.
* Id.
* Cic. in Vat.
Intonſi crines longa cervice fluebant. Tibul.

pas que je vous fis remarquer vn jour cette beauté dans la Danaé du Titien qui eſt à Farneſe ?

Il m'en ſouvient fort bien, dit Pymandre, & je vous avouë que je n'ay jamais rien veû de ſi beau, ny de ſi naturel. Je ne m'eſtonne pas ſi les Peintres retrouſſent preſque toûjours les cheveux, pour découvrir cette partie qui eſt ſi agréable.

Puiſque vous jugez ſi à propos, continuai-je, que nous examinions toutes les parties du corps; il faut donc que je vous die encore, que pour connoiſtre ſi vn col eſt parfaitement beau, il doit eſtre plus menu auprés de la teſte, & s'élargir doucement vers les épaules, & ne pas ſortir du corps tout droit comme vn pieu, ce qui eſt tres-deſagréable.

La blancheur & la délicateſſe du col ſe doit eſtendre particuliérement à la gorge, & aux épaules, où l'on commence à juger de la beauté de tout le reſte du corps.

Je voy, dit Pymandre, des Tableaux, où il y a tant de ſortes de coloris, & des carnations ſi différentes, que je n'oſerois quelquefois dire leſquelles ſont les plus belles, de crainte de me méprendre. Il y a des corps

qui ſont fort blancs; il y en a d'autres d'vne couleur plus rouge; quelques-vns ſont olivaſtres; d'autres ſont encore plus bruns; & enfin il s'en trouve qui ſont preſque noirs. Ce qui m'embaraſſe eſt, que je voy des amateurs de Peinture, qui eſtiment davantage les Tableaux, dont les figures ſont d'vne couleur brune, que ceux où il y en a qui ſont blanches, leſquels cependant plaiſent bien plus au reſte des hommes.

La plus grande perfection dans la Peinture, luy repartis-je, c'eſt de faire que toutes les qualitez du corps conviennent à la perſonne qu'on veut repreſenter, ſoit dans la force des membres, ſoit dans la couleur de la chair. Par exemple, vne belle femme, ou vn jeune homme de condition, doivent avoir le corps blanc, délicat, & gratieux, comme dans le Tableau du Corege, dont je vous ay déja parlé, où il y a vn Saint Jean tout nud, qui s'enfuit du Jardin des Olives, & dans celuy du Titien, qui eſt à l'Hoſtel de Sourdis, où Venus retient Adonis. Car ſi vous remarquez le Coloris de cette Déeſſe, vous y verrez vne grande tendreſſe, & dans celuy du Chaſſeur vous y connoiſtrez comme vn homme moins délicat, & qui s'adonne

aux exercices penibles, doit avoir la chair plus haute en couleur : Mais vn vieillard qui sera representé plus maigre, & plus décharné, doit avoir la chair plus basannée, & plus brune, de mesme qu'vn Soldat, & vn Marinier, qui sont ordinairement dans le travail, & qui ont le corps nud, & exposé à l'air, & au Soleil : Ce que l'on peut remarquer dans les personnes qui se plongent souvent dans
Plin. l. 31. c. 9. la mer, & qui mesme, selon Pline, ont la peau si seche, & si dure, qu'elle semble de la corne, à cause du sel, & du Soleil qui l'endurcit.

Metam. 3. Apulée a bien exprimé vn beau corps, quand il a dit que la peau en estoit comme de plume & de lait, c'est à dire, blanche, & douïllette, parmy laquelle doit paroistre vn peu de rouge. Mais, comme je viens de dire, ce qui doit marquer vne grande différence entre les conditions des hommes & des femmes, est la force, la douceur, ou la grace, qui se trouve dans les membres du corps. La taille d'vn homme bien fait consiste principalement dans les épaules, ainsi que Virgile
1. Æn. l'a dignement exprimé en parlant d'Enée.
Iliad. Homere remarque comme vn grand deffaut, que Thersiste avoit les épaules courbées, & l'on

represente Apollon * & Diane * avec de belles épaules. Pour estre parfaites, il faut qu'elles soient blanches, & larges. Les hommes les doivent avoir encore plus larges, & plus marquées ; & pour bien connoistre la difference qui s'y trouve, il ne faut que regarder à present celles de cette Venus, & quelque jour vous remarquerez encore celles de l'Hercule, de l'Antin, & de l'Apollon, qui sont les plus beaux modelles qu'on vous puisse donner. C'est dans toutes ces figures que vous pourrez voir comme les bras, pour estre bien composez, doivent estre nerveux, principalement dans la partie qui est entre l'épaule, & le coude, qu'on appelle le petit bras, & l'endroit que les Latins nomment *Lacerti*.

*Valer. Flac. l. 2. Arg.

*Claud. de Nup. 3. & Mar.

DES ESPAULES.

DES BRAS.

Le Sculpteur qui a fait l'Hercule de Farnese, dit Pymandre, ne pouvoit manquer d'en representer la force par cette partie, puisque c'est dont les Poëtes l'ont toûjours loüé, & que c'estoit vn homme d'vne force extraordinaire. Mais vn Peintre ne commettroit-il pas vne faute, s'il representoit cette mesme force de bras dans vn corps plus délicat?

Il n'y en a point, répondis-je, où cette partie que je viens de marquer ne doive

Senec in Hyp.

eſtre puiſſante. Elle l'eſtoit dans Hypolite, bien qu'il fuſt jeune, & délicat. Et pour mieux connoiſtre cela par l'exemple des plus excellens Peintres, il ne faut que vous ſouvenir de ce que Raphaël a fait à Ghiſe, où il a peint Mercure, Ganimede, & Cupidon; & qu'elle difference il y a entre ces figures & celles de Jupiter, de Neptune, & des autres Divinitez, qui ſont dans la voûte de cette loge. Si vous conſiderez bien encore la Nature, vous verrez comme dans les jeunes gens la force des bras paroiſt principalement, par la fermeté d'vne chair délicate; & aux hommes plus forts & plus vigoureux, par l'apparence des nerfs & des muſcles, qui pourtant doivent toûjours eſtre marquez tendrement. Quand aux bras des femmes, ils ſont beaux lors qu'ils ſont ronds, fermes, blancs, & couverts d'vne peau déliée, particuliérement depuis le coude juſques à la main, qui doit ſe joindre inſenſiblement au bras: & elle eſt bien faite, lors qu'elle eſt ſemblable à celles de cette Venus.

Alors Pymandre ſe levant de ſon ſiége, Approchons-nous, dit-il, de cette figure, afin d'en remarquer mieux toutes les belles parties.

M'eſtant auſſi levé, pour conſiderer avec luy cette ſtatuë: Voyez-vous, luy dis-je, combien le Sculpteur, pour rendre ſon ouvrage accompli, a eſté ſoigneux de ne rien oublier de toutes les choſes qui peuvent ſervir à former de belles mains? Regardez, je vous prie, comme elles ſont longues & délicates. Conſiderez-les tant qu'il vous plaira, vous n'y trouverez nulle apparence de ſechereſſe, ny de dureté, ſoit au lieu où ſont les nerfs, ſoit dans les jointures, ſoit aux endroits où paroiſſent ordinairement les veines. Il ſemble qu'elles ſont couvertes d'vne chair tres-blanche, & tres-délicate. Eſt-il pas vray que s'il y avoit vn peu de rouge mêlé parmi la blancheur de ce marbre, elles paroiſtroient de veritables mains? Car il faut, comme vous ſçavez, que cette blancheur ſoit relevée d'vne couleur vermeille, principalement dans le creux de la main, & au bout des doigts. C'eſt pourquoy Homere appelle l'Aurore aux doigts de roſe. Pour eſtre beaux, ils doivent donc eſtre vn peu rouges, longs, de forme ronde, & couverts de chair, en ſorte qu'ils ne ſoient ny trop gras, ny trop ſecs; menus par le bout, & dont les ongles vn peu longs couvrent agréablement la chair.

Des Mains.

Iliad.

Des Doigts.

Ovid. 3. De Art.

Comme j'eûs cessé de parler, nous demeurâmes quelque temps sans rien dire. Mais ensuite, reprenant la parole: Une des grandes differences, dis-je alors, qui se trouve entre le corps de l'homme & celuy de la femme, c'est dans l'estomac. Il faut que celuy de l'homme soit large, & qu'il avance vn peu plus que le ventre. L'on represente toûjours Mars & Hercule avec vne poitrine fort large; & mesme à cause que Pallas est d'vne nature guerriere, & plus robuste que les autres femmes, les Poëtes ont dit qu'elle avoit la poitrine large. Mais le plus grand avantage que les femmes reçoivent de cette partie, & qui rend leur forme plus recommandable, c'est à cause qu'elle est le lieu où paroist la beauté de leur sein, qu'on peut nommer en elles le charme des yeux.

DE L'ESTOMAC.

DV SEIN.

Vous avez raison, dit Pymandre, de dire que cette partie est le charme des yeux, puis que Phryné estant accusé d'impiété devant le Sénat d'Athenes, Hyperide qui la deffendoit voyant que ny la force de ses raisonnemens, ny tout ce que l'art de bien dire a de plus touchant, ne pouvoit émouvoir ses Juges, il ordonna à cette fameuse Courtisane de découvrir sa gorge: ce qu'elle fit avec vn

ſuccés ſi favorable, que ceux qui avoient reſiſté à l'éloquence de ce celebre Orateur, & aux larmes de cette belle ſuppliante, ſe trouvérent charmez par la beauté de ſon ſein, & tellement épris, qu'ils luy donnérent la vie, & l'envoyérent abſoute du crime dont elle eſtoit accuſée.

Une gorge, repris-je, eſt parfaitement belle, lors que les deux principales parties qui la forment ſont égales en rondeur, en blancheur, & en fermeté; qu'elles ne ſont ny trop hautes, ny trop baſſes; qu'elles s'élevent inſenſiblement comme deux petites colines, qui ſont ſeparées d'vn eſpace conſiderable, qui les empeſche de ſe toucher; enfin qu'elles ſont ſemblables à ce que vous voyez dans cette admirable figure de Venus, & à ce que Raphaël à peint dans ſa Galathée, où toutes les parties du corps d'vne belle femme ſont dignement exprimées.

DES COSTEZ. *Fœmina per longum conſpicienda latus.* Ovid. 3. de Art.

C'eſt dans ces Ouvrages que l'on peut voir ce que les Poëtes ont tant eſtimé dans les belles femmes, & qui ſert ſi fort à former vne belle taille, à ſçavoir les coſtez longs & amples. Les femmes ont d'ordinaire les hanches vn peu plus larges que les épaules, au contraire des hommes, qui ont les épau-

les plus larges que les hanches. Mais ſi vous prenez bien garde à ces ſtatuës, & aux peintures dont je vous parle, vous verrez comme les cuiſſes paroiſſent fermes, & pleines de chair, diminuans peu à peu lors qu'elles viennent s'attacher au genoüil. Il y a de la rondeur, & de la délicateſſe. On y voit vn jaret tendu, vn genoüil vni, & bien tourné, des jambes proportionnées au corps. Elles ſont rondes & blanches ; & le molet qui eſt vn peu enflé, empeſche qu'elles ne paroiſſent trop droites, & la rendent d'vne forme tres-agréable. Ces qualitez qui ſont eſſentielles à la beauté du corps d'vne femme, ne conviennent pas toutes aux hommes. Il n'eſt pas neceſſaire que dans leurs cuiſſes & dans leurs jambes il y paroiſſe tant de rondeur & de délicateſſe. Il faut y voir des muſcles & des nerfs, qui marquent de la force & de la vigueur. Cependant n'admirez-vous point, que pour ſouſtenir le corps de l'homme, ce bel ouvrage de la nature, où tant de parties ſont neceſſaires à ſa compoſition, il faut que le pied ſoit petit, ſi l'on veut garder vne juſte ſimmetrie, & faire vne beauté parfaite.

Des Cuisses.

Des Jambes.

Des Pieds.

L'on n'a, interrompit Pymandre, qu'à regarder les pieds de cette Venus, pour juger

combien ils ſont beaux lors qu'ils ſont petits, & ſe ſouvenir de ce que dit Ovide, parlant d'vne belle fille. Et pour témoigner encore que la blancheur n'eſt pas moins recommandable dans les pieds que dans les mains, c'eſt qu'Homere nomme Thetis aux pieds d'argent.

Pes erat exiguus. Amor. lib. 3. ep. 5.

Enfin, luy dis-je, il n'y a rien qui ne ſoit merveilleux dans la ſtructure de l'homme. Il n'eſt pas juſques aux doigts des pieds qui ne meritent d'eſtre conſidérez. L'arangement en eſt ſi admirable, qu'eſtans joints les vns aux autres, & diminuans peu à peu de grandeur, on voit qu'ils ont eſté ordonnez de la ſorte par le ſouverain Artiſan, tant pour la beauté du pied, que pour la commodité de marcher: Car encore qu'il ne ſemble pas neceſſaire que le doigt qui eſt le plus grand ſoit différend des autres; néanmoins ſi l'on examine la compoſition de tous les doigts enſemble, on la trouvera ſi belle, & ſi vtile, qu'on jugera aiſément, que la maniére avec laquelle ils ſont rangez ne ſert pas d'vn petit ſecours à l'action que font les pieds, quand ils cheminent; puiſqu'il eſt impoſſible de courir, ſi auparavant les doigts ne preſſent la terre, & en faiſant violence contre elle, ne font qu'on

s'élance avec quelque ſorte d'effort. Cependant, comme j'ay dit aſſez de fois, il faut en toutes choſes conſidérer la condition, l'âge, & le ſexe des perſonnes que l'on veut peindre: Car en repreſentant des gens forts, & ruſtiques, on ne doit pas les figurer dans cette grande délicateſſe, mais obſerver vn caractere qui convienne à leur employ.

Comme j'eûs ceſſé de parler: Enfin, dit Pymandre, c'eſt qu'il y a tant de parties neceſſaires à former vne beauté parfaite, & tant de choſes à eſtudier pour eſtre ſçavant, qu'il ne faut pas s'eſtonner s'il y a ſi peu de beaux Ouvrages, puiſque la Nature meſme ne produit que rarement des corps qui ſoient accomplis.

Aprés cela nous ſortîmes du lieu où nous eſtions; & ayant traverſé la ſalle des Gardes, & les Veſtibules qui la ſeparent de l'Eſcalier, nous allâmes dans le Jardin, à deſſein de nous y promener, & d'y paſſer vne partie du jour,

Comme nous fumes ſur cette grande Terraſſe, qui contient toute la face du Baſtiment, Pymandre, qui vit des baſſins de fontaines, des routes & des allées nouvelles, fut tout ſurpris de ces grands changemens. Et

aprés

aprés avoir esté quelque temps sans parler, il se tourna vers moy, & me dit:

Je suis hors de moy-mesme, & mes sens éperdus,
Par tant de grands sujets se trouvent confondus:
Je ne puis concevoir que les lieux où nous sommes,
Si beaux & si délicieux,
Soient bastis de la main des hommes,
Et non pas de la main des Dieux.

Quoy, dis-je, en le regardant, quel feu divin vous inspire? Vous croyez donc aussi n'estre plus parmy les mortels, & devoir parler le langage des Divinitez?

Pymandre, en souriant, Que voulez-vous, me repliqua-t-il; il faut des termes extraordinairement forts, pour exprimer ce qu'on ressent à la veuë de tant de grandes choses. Quand je pense à ces murs abbatus, à ces chemins changez; & quand je considere ces grands Edifices élevez si promptement, je défie Apollon & Neptune, qui bastirent Troye, de faire de pareils Ouvrages en aussi peu de temps. Je leur donnerois bien encore Mercure & Vulcain pour les servir, & qui plus est, le Dieu des richesses, dont

le ſecours n'eſt pas moins neceſſaire pour baſtir, que l'eau & le beau temps, dont Neptune & Apollon diſpoſent comme il leur plaiſt.

Mais quel Jardinier aſſez adroit a ſceû ſi bien careſſer la Nature, pour l'obliger à faire en ſa faveur les miracles que je voy ? Quoy, des Jardins tous neufs, dont les arbres cependant ſemblent y avoir toûjours eſté !

Pymandre ſe retournant du coſté du Palais, & voulant s'arreſter à le conſiderer : Ce n'eſt pas d'icy, luy dis-je, qu'il faut regarder vn Ouvrage d'vne ſi grande eſtenduë. En diſant cela nous deſcendîmes ſix marches, pour entrer dans le Parterre ; & comme je l'eûs conduit juſques au de-là des quatre grands quarrez, & à l'endroit où le Jardinier induſtrieux a formé comme vn demy cercle, dans vne diſtance commode, pour bien conſiderer toute la face de ce ſuperbe Edifice: C'eſt de-là, luy dis-je, l'ayant fait retourner, que vous devez regarder le Chaſteau des Thuilleries ; & quand vous l'aurez bien conſideré, vous me direz ſi vous avez rien veû de plus grand, & de plus magnifique.

Alors Pymandre s'eſtant arreſté, & aprés avoir demeuré quelque temps ſans rien dire :

Où eſtes-vous, s'écria-t-il, Catherine de Medicis? Où eſtes-vous ſon celébre Architecte, qui penſiez avoir fait des Ouvrages d'vne grandeur, & d'vne beauté ſi extraordinaire, que ceux qui viendroient aprés vous ſe contenteroient de les admirer, ſans jamais y toucher, ny oſer entreprendre d'y faire le moindre changement?

Vous voyez bien, luy repartis-je, qu'ils n'auroient pas ſujet de ſe plaindre, puiſque bien loin de changer ce qu'ils ont fait, on y a ſeulement ajoûté des beautez & des ornemens, qui font voir l'eſtime qu'on en fait, & luy donnent vn nouvel éclat.

Je voy bien, repliqua Pymandre, que les Colonnes qui font le premier ordre du Dôme du milieu, & celles des Galleries, ſont les meſmes que j'y ay veuës autrefois; & je m'eſtonne de ce qu'on ne les a pas oſtées, pour en mettre qui fuſſent pareilles à ces autres Colonnes canelées, qui me ſemblent beaucoup plus agréables. Car quelque habile que fuſt l'Architecte qui les a fait faire, je penſe néantmoins que ſon gouſt n'eſtoit pas des plus exquis, & qu'il ne poſſedoit pas vne aſſez parfaite connoiſſance de cette beauté, qu'on voit dans les Ouvrages d'Italie.

Sans doute, repartis-je, vous trouvez à redire de ce que les grosses Colonnes du Portail, & celles des Galleries sont ornées de bandes.

C'est en effet, répondit Pymandre, que cét ornement ne me paroist pas ordinaire, & je n'en ay point veû de semblable dans les bastimens anciens.

Ne reconnoissez vous pas, luy dis-je, que ces Colonnes ont esté faites ainsi, parce qu'estant les premiéres, & ayant à porter vn plus grand fardeau, elles doivent estre plus fortes.

Mais on pouvoit, répondit Pymandre, leur donner plus de force, sans leur donner cette figure, qui me paroist bizarre.

Si les Anciens, continuay-je, ont trouvé les ordres de l'Architecture par la lumiére de la raison, qui ensuite les a conduits dans la parfaite connoissance de cét Art, & qui leur a enseigné à se servir d'ornemens convenables à chaque chose : Ne demeurerez vous pas d'accord, que tout ce qui est fait par le secours de cette mesme raison, doit estre bien; & que ne nous estant pas moins favorable aujourd'huy, qu'elle l'a esté à nos prédecesseurs, nous ne pouvons faillir, quand, à

leur imitation, nous la prendrons pour noſtre guide ?

C'eſt, me repartit auſſi-toſt Pymandre, vne choſe dont perſonne ne peut douter.

Si cela eſt ainſi, repris-je, & qu'on vous faſſe voir que le premier Architecte de ce Palais n'a rien fait ſans la conſulter ; vous avouërez donc qu'il n'y a point de deffaut dans ſes Ouvrages, & que quand il auroit changé, ou adjouſté quelque choſe à la maniere des Anciens, il n'eſt tombé pour cela dans aucune faute. Les Grecs, à qui l'on attribuë l'invention de la belle Architecture, ne l'ont pas miſe tout d'vn coup dans l'eſtat de perfection. D'vn ordre groſſier ils ont paſſé à vn ordre plus poli. Ils ont trouvé l'ordre Dorique ; enſuite ils ont inventé l'Ionique, pour des Ouvrages plus délicats ; & pour ceux où ils ont voulu encore plus de beauté, ils ont formé le Corinthien. Les Romains meſme ne ſe contentans pas d'imiter les Grecs, de tous leurs ordres en ont compoſé vn, pour adjouſter encore plus de richeſſe & de magnificence à leurs Edifices.

Je ne m'arreſte pas à vous rapporter les diverſes raiſons, que les vns & les autres ont euës dans l'inſtitution de ces ordres differens ;

des meſures qu'ils leur ont données, ny des rapports qui s'y rencontrent. Vous en avez entendu parler; & il me ſemble qu'aſſez ſouvent nous avons eû occaſion d'en faire des remarques, pour connoiſtre qu'ils ne faiſoient rien au hazard. Mais ce que je veux dire maintenant eſt, que ſi ces Anciens ont eû la liberté de choiſir, & d'accommoder les choſes comme ils ont voulu, lors que la raiſon ne s'y oppoſoit point; Pourquoy ſerions-nous aujourd'huy ſi eſclaves de leurs ſentimens, que de ne rien faire de nous-meſmes, ſi nous avons auſſi bien qu'eux des lumiéres qui nous empeſchent de faillir; & que la raiſon, bien loin de condamner nos penſées, approuve nos nouvelles inventions?

Or jugez, ſi vous plaiſt, ſi l'Architecte, qui a le premier baſti ce Palais, a manqué en quelque choſe, pour avoir fait ces Colonnes de la ſorte que vous les voyez? N'ayant point icy de marbre comme en Grece & en Italie, il a eſté obligé de ſe ſervir de la pierre du Païs: Mais parce que pluſieurs des Colonnes ſont d'vne piéce, il ne s'en trouve pas d'aſſez grande, qui ſoit taillée ſur ſon lit, ſans quoy elle n'a pas aſſez de force, & eſt ſujette à ſe fendre; il a falu faire ces Colonnes de plu-

ſieurs morceaux ; & c'eſt dont il y a lieu de loüer l'induſtrie de l'Ouvrier : Car comme il eſt difficile d'empeſcher que les joints ne paroiſſent, ce qui rend vn Ouvrage pauvre & deſagréable, il a crû avec raiſon qu'en garniſſant les Colonnes avec ces ſortes de bandes ſi artiſtement gravées, non ſeulement il en repareroit tous les deffauts, mais qu'il en rendroit encore l'invention plus riche. En effet, ſi vous voulez vous dépoüiller de toute préoccupation, vous verrez que cette compoſition de Colonnes ſi legeres & ſi aigaïées, eſt belle, & agréable ; & que les ornemens qu'on a taillez, tant ſur le plein que ſur les bandes, & qui ſont faits avec ſoin & avec amour, leur donnent beaucoup de grace.

Si les premiers Architectes, au rapport de Vitruve, ont tiré de la nature des choſes toutes les raiſons des divers membres de l'Architecture, en ſuppoſant que les Colonnes repreſentent les troncs des arbres, dont les premiers hommes ſouſtenoient leurs maiſons; que l'Architrave figure ces piéces de bois qui portent les ſolives; que les modillons ſont comme les bouts des chevrons, & ainſi des autres choſes qui ont rapport aux piéces de charpenterie, dont l'Architecte, en les imi-

tant en quelque ſorte, compoſe la beauté de ſes ordres ; & meſme que la baſe des Colonnes, & le deſſous de leurs Chapiteaux, où l'on voit des ornemens ronds, que ceux de l'art appellent aſtragales & tores, ſont mis là pour repreſenter les anneaux & les cercles de fer dont on fortifioit les extrémitez de ces troncs d'arbres, de crainte qu'ils ne vinſſent à ſe fendre : Ne peut-on pas encore aujourd'huy en ſuppoſer d'autres dans le milieu des groſſes Colonnes, pour leur donner plus de force, principalement quand cela ſe fait avec tant de jugement & de bienſéance, qu'au lieu d'y cauſer de la difformité, on les embellit davantage, & on les rend plus magnifiques ?

Auſſi, quoy que les Anciens ne ſe ſoient pas ordinairement ſervis de Colonnes tout-à-fait ſemblables à celles-cy, parce, comme je vous ay dit, qu'ils avoient le marbre, dont ils les faiſoient d'vne ſeule piéce ; toutefois il s'en trouve en Italie qui en approchent, & qui ſont ſi belles, & ſi excellentes, qu'elles pourroient ſervir d'excuſe à Philbert de Lorme, s'il en avoit beſoin, auſſi bien que d'exemple à d'autres Architectes, pour en faire de pareilles. Car il y a pluſieurs

Portes

Portes dans Rome, où non ſeulement l'ordre Dorique eſt joint avec le ruſtique, mais encore l'ordre Ionique. Il ne faut que voir celles de la Vigne Farneſe, qui ſont de Michel-Ange : Et Jule Romain, qui a ſoigneuſement imité tout ce qu'il y a de plus grand & de plus noble parmy les Baſtimens antiques, en a auſſi fait à Rome, & à Mantouë, où les Colonnes ſont fortifiées de diverſes bandes, qui tiennent au corps du Baſtiment, pour mieux joindre le tout enſemble.

Il ne ſert de rien de dire qu'ils ont pratiqué cette maniére en des Ouvrages, où il eſt neceſſaire que les choſes ſoient fortes & ſolides, puiſque, ſi l'on fait voir qu'ils ont joint les ordres les plus délicats avec le ruſtique, cela ſuffit pour mettre Philbert de Lorme à couvert du blâme qu'il pourroit recevoir, ſi en cela la nouveauté eſtoit blâmable. Ayant beſoin de Colonnes puiſſantes dans le bas de ce Dôme, & dans ces Galleries, il remedia au deffaut de la pierre, par la forme qu'il leur a donnée; & meſme il ſatisfit par ce moyen en peu de temps à l'intention de la Reine qui le preſſoit de travailler, & qui l'obligea de faire ces Colonnes beaucoup plus riches que n'eſtoient celles

qu'il avoit marquées dans ſon premier deſſein.

Je vous prie donc de conſidérer, que noſtre Architecte François n'eſtoit pas ſi peu entendu dans ſon Art, que quelques-vns ont voulu faire croire: Mais comme les François ont naturellement cette coûtume, de n'eſtimer pas aſſez les hommes ſçavans qui naiſſent parmi eux, & d'eſtimer trop ce qui vient des Païs eſtrangers, pluſieurs croyent qu'ils ne paroiſtroient pas habiles connoiſſeux, s'ils ne trouvoient à redire à ce que l'on fait icy: Et pour donner des marques qu'ils ont beaucoup de diſcernement, & de connoiſſance des bonnes choſes, ils ſacrifient volontiers l'honneur de leur Païs, pour priſer davantage les Ouvrages de leurs voiſins.

Cependant je voudrois que ces Critiques me fiſſent voir ailleurs vn Palais auſſi accompli que celuy-cy. De la maniére que le Roy entreprend les grandes choſes, & qu'il eſt ſervy par Celuy qui s'applique avec tant de ſuccés à faire exécuter ſes volontez, j'eſpere que bientoſt, non ſeulement nous guerirons ces perſonnes-là d'vn mal qui dure il y a trop long-temps parmy eux, mais que reconnoiſſant de bonne foy les avantages que nous

avons ſur tous les autres peuples, ils ne ſeront plus ſi injuſtes à leur patrie, de croire que les François ſoient incapables de faire de grandes choſes, & de ſe paſſer des autres nations dans toutes ſortes d'Arts.

Ne diriez-vous pas que de Lorme, en bâtiſſant ce Palais, fut heureuſement inſpiré de le faire d'ordre Ionique, comme s'il euſt prévû que le Roy y devoit loger, & qu'vn jour l'image du Soleil y eſtant repreſentée de toutes parts, cette Maiſon ſeroit comme le Palais d'Apollon; à qui l'ordre Ioniqne eſtoit autrefois particuliérement dédié?

Ce fut, dit Pymandre, la Reine Catherine qui connut cela, puiſqu'on dit qu'elle donna les deſſeins de cette Maiſon. Il eſt vray, repartis-je, que de Lorme a écrit luy-meſme qu'elle en fut le principal Architecte, ſoit qu'il vouluſt alors la flater de cét honneur, ſoit peut-eſtre qu'il ait voulu l'écrire, pour empeſcher qu'on ne luy imputaſt les deffauts qu'on auroit pû remarquer dans la diſtribution des appartemens, & dans l'élevation de l'édifice: Car il dit qu'elle ne luy avoit donné que la conduite de ce qui regarde l'ordre & la beauté de l'Architecture, & la convenance des ornemens, auſquels on ne peut pas

trouver à redire. Auſſi n'ignoroit-il rien de toutes les choſes qu'vn veritable Architecte doit ſçavoir. Et ſi nous conſidérons ce que Serlio a fait à Fontainebleau dans la Cour de l'Ovale, & au vieux Chaſteau de Saint Germain en Laye, nous pourrons faire avoüer que les Italiens n'eſtoient pas plus ſçavans que les François: Car c'eſtoit en ce temps-là que la belle Architecture commençoit à paroiſtre de nouveau; & de Lorme a eſté le premier des François qui luy a oſté ſon habit Gottique, s'il faut ainſi dire, & qui nous l'a fait voir veſtuë à la Grecque, & à la Romaine. Il avoit fait vne longue étude de cét Art; il avoit veû en Italie ce qui reſte de plus beau des anciens Edifices; il en avoit obſervé toutes les proportions, & meſuré exactement les parties; il poſſedoit vne parfaite connoiſſance de la Géometrie; & le trait qu'il avoit donné pour l'Eſcalier qui eſtoit icy; ce qu'il a baſti a Villers-Cotrets, à Anet, & en pluſieurs autres endroits, fait bien voir qu'il a égalé les plus habiles de ſon temps, qu'il a peut-eſtre meſme ſurpaſſé les Anciens, dans ce qui regarde la coupe des pierres, & dans l'art de bien faire les Voûtes.

Il paroiſt qu'il eſtoit ſçavant dans l'Optique;

qu'il n'ignoroit pas de quelle maniére il faut donner les proportions aux divers membres d'Architecture : l'on voit mesme qu'il a observé de ne pas mettre ensemble dans vne mesme Corniche des modillons, & des denticules, bien qu'ils se trouvent en beaucoup d'anciens bastimens de Rome, où les Ouvriers commençoient à s'éloigner des regles des premiers Maistres, & de ce que Vitruve enseigne. Que s'il n'a pas eû cette grande délicatesse, & ce beau choix des parties qui perfectionne entierement vn ouvrage, il ne faut pas s'en étonner, sortant comme il faisoit d'vn siécle, où la maniére de bastir estoit si differente de la belle Architecture. Il y a mesme dans cét Art, comme dans la Peinture, ce qu'on appelle goust ; & chaque Ouvrier a le sien. C'est vne disposition de l'esprit, qui, selon sa force, & la netteté de ses pensées, regarde les choses d'vne telle maniére, qu'il en voit toûjours le plus beau, & donne vn tour agréable à tout ce qu'il veut faire. Ainsi il arrivera que de deux hommes qui tailleront, si vous voulez, deux Colonnes, bien qu'ils travaillent sur vne mesme mesure, & sur vne mesme matiere ; toutefois l'Ouvrage de l'vn aura beaucoup plus de grace que celuy

de l'autre : mais ce qu'vn excellent Architecte eſt indiſpenſablement obligé de ſçavoir, eſt l'effet que chaque choſe doit faire ſelon le lieu où elle eſt poſée, par les regles de l'Optique, & par les raiſons naturelles; comme de connoiſtre que les colonnes Iſolées, & qui ſont à l'air, doivent eſtre vn peu plus groſſes & plus renflées que celles qui ſont contre vne muraille, par ce que l'air qui les environne diminuë toûjours de leur groſſeur; qu'il faut avoir égard au poids qu'elles portent, à leur élevataion, à la diſtance d'où elles ſont veuës, & faire toûjours que celles des extrémitez ſoient vn peu plus groſſes que les autres, eſtans plus éloignées du point de l'œil, & diminuées par l'air qui les termine.

Ces differences ont eſté la cauſe de tant de meſures diverſes, que les Architectes modernes ont trouvées dans les ordres, & ce qui embaraſſe ſi ſouvent ceux qui ne travaillent que de pratique. Auſſi l'on me diſoit il y a quelque temps, qu'il y avoit vne perſonne qui s'étonnoit, de ce que parmy ces Colonnes Ioniques que vous voyez, il s'en rencontre vne plus belle que les autres, veû qu'aprés l'avoir meſurée, il n'avoit pas trouvé qu'elle euſt les proportions qu'elle devoit avoir.

Si cette perſonne euſt bien ſçû les raiſons de l'Art, il euſt regardé d'abord quelles proportions elle avoit ; & de là il euſt conclu que ces proportions eſtoient celles qui luy eſtoient neceſſaires, & qui luy eſtoient propres dans le lieu où elle eſtoit placée, puiſqu'elle y paroiſſoit avec plus de beauté que les autres.

D'où vient, interrompit Pymandre, que cette Colonne eſt ſinguliére en beauté, puiſqu'elle eſt parmy celles qui compoſent ce Bâtiment, qui vrayſemblablement ſont toutes d'vne meſme meſure ?

C'eſt, repartis-je, qu'il y a, comme je viens de vous dire, des Ouvriers qui travaillent avec plus d'art, & de lumiére les vns que les autres. L'Architecte, peut-eſtre, avoit donné vn deſſein genéral des Colonnes qui devoient paroiſtre à la face de ſon Baſtiment. Il ſe rencontra vn Ouvrier, qui ayant conſideré l'endroit où l'on devoit placer la Colonne qu'il tailloit, connut l'effet qu'elle y devoit faire. Pour cela il luy donna vn peu plus ou moins de groſſeur dans les parties qu'il jugea neceſſaires, & c'eſt ce qui la renduë plus gracieuſe que les autres : Car comme dans la Peinture le mélange des couleurs s'y doit faire avec tant de diſcrétion, qu'vn peu

plus de clair, ou vn peu plus d'obſcur, fait differents effets; & que dans la Muſique vn ton, ou vn demi ton plus haut ou plus bas cauſe vne diſſonance capable de gaſter tout vn concert ; de meſme dans l'Architecture, vn peu plus de groſſeur à vne Colonne, plus de ſaillie à vne Corniche, plus de hauteur à vne Friſe, engendre beaucoup de grace, ou apporte beaucoup de difformité. Mais il eſt vray que tous ceux qui ſont employez à tailler la pierre ne ſçavent pas ces régles ; & les Architectes ne prennent pas toûjours la peine d'avoir l'œil ſur eux, & de regarder exactement ce qu'ils font.

Il faloit, dit Pymandre, que ce Tailleur de pierre en ſçût plus que les autres. Il y a bien apparence, repliquay-je; & peut-eſtre que c'eſtoit quelque homme hors du commun, qui voulut laiſſer icy des preuves de ſa ſcience. Car on remarqua dés lors qu'il ne fiſt que cette ſeule piéce, & qu'aprés l'avoir finie, on ne le vit plus. Quelques-vns croyent pourtant qu'elle eſt de la main de Jean Gougeon, ce celebre Sculpteur, qui a fait la Fontaine de S. Innocent.

Ayant ceſſé de parler, nous demeurâmes encore quelque temps à conſidérer ce Palais,

ſans

ſans rien dire. Enfin Pymandre ſe tournant tout d'vn coup vers moy, me dit : C'eſt trop long-temps regarder ces belles choſes, qui ont cela de commun avec la lumiére, qu'enfin on en demeure ébloüi. Entrons, je vous prie, dans ces allées couvertes, où, ſi voús le voulez bien, nous acheverons la journée d'vne maniére convenable à ce que nous avons fait juſques à cette heure.

Ce ne ſera pas, luy dis-je, en examinant des Baſtimens & des Figures ; car l'on n'a pas encore eû le temps d'embellir ces promenoirs de toutes les Fontaines, & de toutes les Statuës qui les doivent rendre vn jour encore plus beaux & plus charmans.

Si nous ne voyons pas, dit Pymandre, des Edifices, ny des Figures de marbre, nous pourrons, ſi vous voulez, y voir, au moins en idée, des Tableaux qui ne laiſſeront pas de nous remplir agréablement l'eſprit. Et pour cela vous n'avez qu'à continuer les remarques ſur les ouvrages des Peintres anciens, dont vous vous engageaſtes de rapporter la ſuite, lors que vous euſtes achevé ce qui regarde André del Sarte.

Il ne faut pas, continua-t-il, voyant que je le regardois, que cela vous ſurprenne, puiſ-

que vous me l'avez promis, & qu'il y a long-temps que j'attens cette occaſion pour nous en entretenir enſemble. Comme vous eſtes toûjours aſſez préparé ſur cette matiére, je croy que nous ne pouvons prendre vne heure, ny vn lieu plus favorable pour cela.

Ayant témoigné à Pymandre que j'eſtois diſpoſé à faire tout ce qu'il deſiroit, nous cherchâmes vn endroit pour nous retirer à l'écart; & nous eſtans aſſis au bout d'vne allée, je repris ainſi le diſcours que j'avois quitté autrefois.

Encore que le ſujet que vous venez de me propoſer, ſoit aſſez capable de fournir à noſtre converſation, toutefois ne croyez pas, s'il vous plaiſt, qu'ayant encore à vous parler d'vne infinité de Peintres qui ont veſcu juſques à ce jour, & d'vne tres-grande quantité d'ouvrages qu'ils ont faits, j'aye la memoire aſſez heureuſe, ny l'eſprit aſſez preſent, pour vous les rapporter avec tout l'ordre que vous pourriez deſirer. Quand meſme je me ſerois préparé pour cela, il me ſeroit aſſez difficile de vous ſatisfaire, puiſque je dois remarquer pluſieurs perſonnes qui ont veſcu en meſme temps, & en differents lieux. Mais ce que je tâcheray de fai-

re, ce ſera de garder vne certaine conduite, où en vous nommant les Peintres de chaque Païs vous puiſſiez voir auſſi dans quel temps ils ont veſcu, ſans eſtre trop exact à parler de tous, mais ſeulement des plus fameux.

Pendant qu'André del Sarte travailloit à Florence avec beaucoup de reputation, LE DOSSE, dont je vous ay déja dit quelque choſe, eſtoit en crédit auprés d'Alfonſe Duc de Ferrare. Il avoit vn frere nommé Baptiſte; & s'eſtans tous les deux adonnez à la Peinture dans le meſme temps que l'Arioſte eſtoit en grande eſtime parmi les Poëtes, on peut dire qu'ils contribuérent tous à rendre le lieu de leur naiſſance encore plus conſiderable par l'excellence de leurs Ouvrages. LES DOSSES.

Bien que ces deux Peintres entrepriſſent toutes ſortes de travaux, la partie néanmoins dans laquelle ils excelloient eſtoit le Païſage; & j'en ay veû de leur façon dans la Vigne Aldobrandine, d'vne maniére ſi belle, qu'ils approchoient fort de ceux du Titien.

Cependant ils ne s'arreſterent pas à faire ce qu'ils ſçavoient le mieux: Car lors que François Maria Duc d'Urbin fit baſtir ſon Palais

LES DOSSES. de l'*Imperiale*, ils furent employez avec plusieurs autres Peintres, à travailler dans les appartemens de cette Maiſon. Le Genga eſtoit celuy qui en conduiſoit l'Architecture, & qui ordonnoit de tous les ornemens, dont on devoit l'embellir. Les Doſſes ne furent pas pluſtoſt arrivez à l'*Imperiale*, qu'ils commencerent à blaſmer la plus grande partie des choſes qu'on avoit déja faites, & ne manquerent point de promettre au Duc de faire des Ouvrages beaucoup plus excellens que tout ce qu'on voyoit. Le Genga, qui eſtoit habile & diſcret, ne dit rien à cela; & jugeant bien de ce qui arriveroit, il leur donna vn appartement particulier, où s'eſtans mis à peindre, ils employerent toute leur induſtrie, pour faire voir ce qu'ils ſçavoient. Mais ſoit qu'ils euſſent formé vn deſſein beaucoup au deſſus de leurs forces, & que leur ambition, & le deſir de paroiſtre, leur euſt fait entreprendre vn trop grand travail, ſoit que pour vne juſte punition du mépris qu'ils avoient fait des autres, ils ſe fuſſent eux-meſmes aveuglez, il eſt certain que cét Ouvrage parut le moindre de ceux qu'ils avoient faits. Et le Duc d'Urbin en fut ſi mal ſatisfait, que les ayant renvoiez honteu-

ſement, il fit effacer ce qu'ils avoient peint, & commanda au Genga de faire des deſſeins pour d'autres Tableaux que l'on mit à la place. Les Dosses.

Laiſné des Doſſes ne laiſſa pas de conſerver les bonnes graces du Duc de Ferrare, qui luy donnoit vne penſion conſiderable. Il demeura toûjours à Ferrare, où il mourut fort vieil. Et Baptiſte, qui luy ſurveſcut, fit encore pluſieurs Ouvrages depuis la mort de ſon frere. L'on ne voit pas en France beaucoup de leurs Tableaux. Il y en a vn néanmoins dans le Cabinet du Roy, repreſentant la Nativité de Noſtre Seigneur. Il a quatre pieds & demy de haut, ſur ſept pieds de large. J'en ay veû encore vn autre, preſque de pareille grandeur, chez Monſieur le Préſident Ardier.

Il y avoit dans ce meſme temps vn BERNAZZANO de Milan, excellent Païſagiſte, & qui faiſoit fort bien les Animaux: Mais parce qu'il ne pouvoit deſſeigner de Figures, il s'eſtoit aſſocié avec vn certain Céſar da Seſto, qui travailloit d'vne maniére aſſez agréable. L'on dit que Bernazzano imitoit ſi bien des fruits, qu'ayant peint quelques Païſages à fraiſque contre vne muraille, où Bernazzano.

BERNAZZANO. il avoit auſſi repreſenté des fraiſes, les vnes meures, & les autres encore en fleur, il y eût des Paons, qui trompez par l'apparence de ces fruits, allerent ſi ſouvent les bequeter, qu'enfin ils rompirent la muraille.

Mais comme nous avons lieu de remarquer de plus grandes beautez dans les autres Ouvrages de ce temps-là, & qu'il y avoit des Peintres plus conſiderables, dont nous pouvons parler, je ne m'areſteray pas à ceux dont le nom à peine eſt venu juſques à nous.

JEAN-MARTIN. PELEGRIN DA SAN DANIELO. Je ne vous diray donc rien d'vn JEAN MARTIN da Udine, ny de PELEGRIN DA SAN DANIELO, tous deux diſciples de Jean Belin, & qui imiterent beaucoup ſa maniére de peindre, ny de quelques autres qui ont eſté leurs diſciples. Mais je n'oublieray pas vn Peintre qui a travaillé avec reputation dans pluſieurs lieux d'Italie, particuliérement à Veniſe, où meſme il prétendoit aller d'égal avec le fameux Titien. C'eſt Jean

PORDENONE. Antoine Regillo, dit LICINIO DE PORDENONE, à cauſe d'vn Bourg ainſi appellé, où il eſtoit né, & qui eſt dans le Frioul, à huit lieuës d'Udine. Quelques-vns diſent qu'il eſtoit de la famille des Sacchi, encore qu'on l'appellaſt Licinio, & meſme quelquefois

Cuticello, n'ayant pris le nom de Regillo, que quand l'Empereur l'honora du titre de Chevalier, renonçant à celuy de sa famille, par la haine qu'il portoit à vn de ses freres, qui avoit voulu l'assassiner d'vn coup d'arquebuse, dont il fut blessé à la main.

PORDENONE.

Il commença à desseigner d'aprés les Tableaux que Pelegrin da San Danielo avoit faits dans l'Eglise Cathedrale d'Udine; mais ensuite il alla à Venise, où il estudia sous Giorgion, & y prit vne bonne maniére de peindre. A quelque temps de là estant retourné en son Païs, il fit plusieurs Ouvrages à fraisque & à huile. Il alla à Trevigi, où il peignit la Tribune de la grande Eglise.

Ensuite le Cardinal Marino Grimani l'ayant engagé à travailler à Ceneda, il y fit dans le lieu où l'on plaide trois Tableaux à fraisque, dans lesquels il representa trois jugemens memorables. Le premier est celuy de Daniel, lors qu'il sauva Suzane de la fausse accusation des deux vieillards.

Le second represente Trajan, qui donne son fils à vne femme, qui tient entre ses bras le corps mort de son enfant. Et il fit cela sur ce que quelques-vns ont écrit, que lors que cét Empereur faisoit la guerre aux Da-

PORDENONE.

ces, ſon fils ayant de ſon cheval malheureuſement tué le fils vnique d'vne pauvre veuve, cette mere affligée vint ſe jetter aux pieds de Trajan, & luy demander juſtice. Que ce Prince mit pied à terre pour l'écouter, & fut ſi touché de ſes larmes, que ne ſçachant de quelle ſorte reparer aſſez ſon malheur, aprés luy avoir accordé tout ce qu'elle demandoit, luy donna encore ſon propre fils, pour prendre la place de celuy qu'elle avoit perdu.

Dans le troiſiéme Tableau, le Pordenone, en repreſentant le jugement de Salomon, fit voir les differentes actions, qui vrayſemblablement parurent dans cette occaſion.

Ce Peintre travailla long-temps en divers endroits du Frioul. Mais enfin Martin d'Anna, qui eſtoit vn riche Marchand natif de Flandre, & qui demeuroit à Veniſe, l'ayant mené chez luy, il peignit d'abord la Façade de ſa Maiſon. Ce fut cét Ouvrage qui commença à donner à Pordenone vne grande reputation dans Veniſe; & Michel-Ange en ayant oüi parler comme d'vne choſe extraordinaire, fut exprés le voir, & reconnut qu'en effet ce qu'on luy en avoit dit d'avantageux, n'eſtoit point vne exageration.

Le

Le Pordenone avoit vne maniére de peindre tres-agréable, de ſorte que par la beauté de ſes couleurs, il charma les yeux de beaucoup de perſonnes, qui devenus ſes amis, & ſes protecteurs, luy procurerent de l'employ dans les meilleures maiſons de la ville. Je ſerois trop long, ſi je rapportois tous les Ouvrages qu'il fit à Veniſe. Les plus conſiderables furent douze Tableaux à fraiſque, qu'il peignit dans le Cloiſtre de S. Eſtienne. C'eſtoit en ce temps-là que le Titien & luy, travailloient à l'envi l'vn de l'autre ; & meſme l'on dit que leur jalouſie eſtoit telle, que le Pordenone, craignant quelque inſulte de la part du Titien, ſe tenoit toûjours ſur ſes gardes ; & que pendant qu'il travailloit à S. Eſtienne, il avoit l'épée au coſté, & vn rondache auprés de luy. PORDENONE.

Ces deux ſçavans Peintres firent deux Tableaux dans l'Egliſe de Saint Jean *de Rialto.* Le Pordenone repreſenta Sainte Catherine, Saint Sebaſtien, & Saint Roch; mais quoy que ſon travail fuſt jugé tres-excellent, il ne diminua rien de la haute eſtime que l'on eut pour celuy du Titien, qui peignit Saint Jean l'Aumônier. Le Senat ayant arreſté que l'on acheveroit de peindre

PORDENONE. les ſales du Palais de la Republique, le Pordenone eut en partage le Lambris du lieu qu'ils appellent *Scrutinio*.

Aprés avoir travaillé à Veniſe, il alla à Cremone, où il fit pluſieurs Tableaux dans l'Egliſe Cathedrale. Il paſſa enſuite à Mantouë, & y laiſſa des marques de ſon ſçavoir. De là il ſe rendit à Gênes, où il peignit encore pour le Prince Doria. Enſuite eſtant allé à Plaiſance, il y fit pluſieurs Ouvrages. Mais enfin las de courir de Ville en Ville, il retourna à Veniſe, où entre autres choſes il fit pour Hercules II. Duc de Ferrare, des deſſeins de tapiſſeries, dans leſquels il repreſenta les Travaux d'Uliſſe. Et comme il n'avoit pas dans Veniſe tout le temps neceſſaire à finir ſes deſſeins, le Duc l'obligea d'aller à Ferrare, pour les achever: mais à peine y fut-il arrivé, qu'il y demeura malade, & mourut avant que d'avoir fini ſon Ouvrage. Quelques-vns ont crû qu'il avoit eſté empoiſonné par des perſonnes jalouſes des graces que le Duc luy faiſoit. Quoy qu'il en ſoit, eſtant L'an 1540. mort âgé de cinquante-ſix ans, le Duc luy fit faire de ſomptueuſes funerailles. La pluſpart de ſes Tableaux ne ſe voient qu'en Italie. Il y en a pourtant vn dans le Cabinet du

Roy, repreſentant vn Saint Pierre à demy corps.

Il eut pour diſciple POMPONIO AMALTEO, qui eſtoit ſon gendre ; & pour imitateurs vn BERNARDINO LICINIO, & quelques autres qui ont peint dans le Frioul. Amalteo. Bernardino Licinio.

C'eſtoit preſque dans ce meſme temps que JEAN ANTOINE SOLIANI Florentin travailloit auſſi à Gênes pour le Prince Doria. Je ne diray rien de tout ce qu'il a fait à Gênes, à Piſe, & en d'autres endroits d'Italie. Il ſuffit de remarquer, qu'aprés avoir demeuré vingt-quatre ans avec Lorenzo di Credi, il fut employé à des Ouvrages conſiderables, & qu'il eut pour diſciple vn certain BENEDETTO, qui vint en France avec ANTOINE MIMI diſciple de Michel-Ange. Soliani. Benedetto, Mimi.

Comme il y avoit vne infinité de Peintres en Italie, pluſieurs d'entre eux paſſoient en France, en Allemagne, & en divers autres lieux. JEROSME DE TREVISI, aprés avoir long-temps travaillé en ſon Païs & à Veniſe, fut enfin conduit en Angleterre par quelques-vns de ſes amis, qui le preſenterent au Roy. Ce fut là qu'il fit pluſieurs Tableaux; qu'il s'appliqua à l'Architecture civile & militaire ; & qu'aprés avoir baſti quelques mai- Trevisi. Henry VIII.

TREVISI. ſons en Angleterre, il fut employé comme Ingenieur dans l'armée du Roy. Il n'exerça pas long-temps cette Charge, car les Anglois ayant aſſiégé Boulogne en Picardie, il y fut tué d'vn coup de Canon, l'an 1544. en la 36. année de ſon âge.

Mais ſans nous arreſter davantage à des Peintres, qui bien que recommandables, ſe trouvent neantmoins comme obſcurcis par de plus grandes lumiéres, il vaut mieux que je vous parle à preſent de deux hommes qui ont paru dans Rome, avec d'autant plus d'éclat, qu'ils s'y ſont élevez d'vne maniére toute ſurprenante. C'eſt de POLIDORE de Caravaggio en Lombardie, & de MATHURIN natif de Florence. L'on peut dire du premier, que les longues eſtudes n'ont point eû de part dans les belles choſes qu'il a faites: & que la Nature ſeule a montré, combien, quand elle veut, elle eſt capable de faire des miracles en vn moment. Polidore vint à Rome, pendant que le Pape Leon X. faiſoit travailler au Vatican, & lors que Raphaël avoit l'intendance de ſes Baſtimens. Il n'eſtoit alors qu'vn ſimple Manoeuvre, qui portoit le mortier aux Maſſons, & qui les ſervit dans ce penible meſtier juſques

POLIDORE & MATHURIN.

à l'âge de dix-huit ans. Mais s'estant rencontré que Jean da Udiné peignoit alors à fraisque; Polidore à qui la nature avoit donné toutes les dispositions necessaires pour la Peinture, commença à considerer attentivement ses Ouvrages, parce qu'il le connoissoit particuliérement; & en mesme temps fit amitié avec tous les jeunes gens qui travailloient au Vatican, afin d'avoir occasion de les voir peindre, & d'apprendre d'eux les regles de l'Art. Entre ceux qu'il hantoit, il choisit pour son camarade Mathurin, qui peignoit dans la Chapelle du Pape, & qui estoit en reputation de bien imiter les choses antiques. Communiquant souvent avec luy, il devint si passionné pour la Peinture, & se mit à travailler avec vne si grande application, qu'en peu de mois il fit des choses qui surprirent tout le monde; particuliérement ceux, qui peu de temps auparavant l'avoient veû dans vn employ si bas, & si éloigné d'vn Art si noble & si relevé. Il travailla aux loges du Vatican; mais en mesme temps se rendit si sçavant, que ce grand Ouvrage estant fini, il remporta la gloire d'estre vn des plus forts & des plus beaux genies de tous ceux qui avoient contribué à l'achever.

POLIDORE & MATHURIN.

POLIDORE & MATHURIN.

Cette haute eſtime qu'on eut pour Polidore fit auſſi que l'amitié que Mathurin avoit pour luy augmenta davantage ; & comme Polidore de ſon coſté répondoit à l'affection de ſon camarade, ils reſolurent de vivre doreſnavant comme deux freres, ſans jamais ſe ſeparer. Pour cét effet, ayant mis enſemble tout ce qu'ils poſſedoient, & n'ayant plus qu'vne meſme volonté, ils entreprirent pluſieurs Ouvrages. Et parce qu'alors il y avoit à Rome beaucoup de Peintres, qui avoient aquis de la reputation, & dont les Tableaux eſtoient recherchez pour la beauté du coloris, & qui avoient en effet des graces que les leur ne poſſedoient pas, ils penſerent qu'ils devoient s'attacher entiérement à ce qui regarde la grandeur du deſſein. Baltazar Peruzzi avoit déja peint de clair & d'obſcur quelques Façades de maiſons en pluſieurs endroits de Rome ; de ſorte que trouvant cette maniére de peindre en vſage, ils reſolurent de l'imiter. Ils commencerent d'en faire l'épreuve proche Saint Sylveſtre à Monte-Caval ; & ce premier eſſay qu'ils firent, conjointement avec Pelegrin de Modene, leur reüſſit ſi bien, qu'il leur donna plus de hardieſſe pour d'autres entrepriſes. Ayant

donc ensuite achevé plusieurs Ouvrages, voyant l'estime qu'on en faisoit, ils penserent que pour se rendre encore plus considerables en cette sorte de travail, dont l'excellence consistoit dans la force du dessein, & dans la belle expression des sujets, ils devoient faire vne estude tres-exacte de toute l'antiquité. Ils recherchérent ce qu'il y avoit dans Rome de plus beau & de plus ancien, soit dans les bas reliefs, soit dans les statuës, soit dans les médalles, à quoy ils s'appliquerent si fort, qu'il n'y avoit ny colonne, ny statuë, ny mesme pas vn vase antique qu'ils ne desseignassent avec vn soin tout particulier. Aussi c'est dans leurs Ouvrages qu'on peut remarquer quantité d'armes, de vestemens, & d'autres choses qu'ils ont tirées des monumens les plus anciens, & qui mesme rendent ce qu'ils ont fait considérable, par la belle representation de beaucoup d'ornemens & d'habits, dont nous sçavons les noms, mais dont l'on auroit peine à connoistre la forme & l'vsage, s'ils n'en avoient laissé des marques dans ces belles Frises qu'il ont peintes.

POLIDORE & MATHURIN.

Leur estude n'estoit pas seulement de remettre au jour des choses qui estoient à demi ensevelies dans les ruines des anciens Edifices;

POLIDORE & MATHURIN.

ils ſe formoient tellement l'eſprit ſur l'idée de ces belles ſtatuës & de ces bas reliefs antiques, qu'on voit vne force, vne grandeur, & vne majeſté ſi bien exprimée dans leurs figures, qu'il ne ſemble pas qu'ils ayent travaillé aprés les excellens Sculpteurs, qui ont autrefois taillé ces rares Ouvrages; mais on diroit plûtoſt qu'ils eſtoient de ce temps-là, & qu'vn meſme eſprit les a également conduits dans toutes les choſes que les vns & les autres ont miſes au jour.

Bien que Mathurin ne fuſt pas ſi avantageuſement pourvû des dons de la nature que Polidore; eſtant néanmoins toûjours enſemble, ils ſe conformoient tellement l'vn à l'autre dans vne ſemblable maniére de peindre, qu'il ſemble que leurs Ouvrages ſortent d'vne meſme main, y ayant ſi peu de difference dans leur travail, qu'on ne s'en apperçoit pas.

Vous vous ſouvenez bien de ces belles Friſes que nous avons veuës autrefois dans Rome, & qui ne ſont que les reſtes de tant d'autres Ouvrages qu'ils ont faits. Le raviſſement des Sabines, l'hiſtoire de Porcena, celle d'Ancus Martius, & tant d'autres, dont il y en a pluſieurs de gravées; ſont encore aujourd'huy d'excellens modelles pour ceux qui veulent

eſtudier

eſtudier ce qu'il y a de plus particulier dans les choſes antiques. Combien de beautez dans l'hiſtoire de Niobé, où l'on voit non ſeulement vne curieuſe recherche de Vaſes, & d'autres ornemens antiques, mais encore d'admirables expreſſions de triſteſſe & de douleur? Je vous ennüirois, ſi je voulois faire vn détail de ces belles choſes, dont il eſt vray que j'ay l'eſprit encore plus rempli, que de beaucoup d'autres que j'ay veuës à Rome, à cauſe de tant de grandes & nobles parties qu'on y voit, qui plaiſent à l'imagination, & qui ne s'effacent que difficilement de la memoire, lors qu'vne fois elles y ont fait impreſſion.

POLIDORE & MATHURIN.

Comme il n'y a rien, interrompit Pymandre, qui nous donne vne plus belle idée du merite des grands hommes, & qui nous entretienne plus agréablement, que la lecture de leurs hiſtoires; il n'y a rien auſſi qui nous repreſente ſi bien les ſiécles paſſez, & qui nous mette mieux devant les yeux les grandes actions qui s'y ſont faites, que ces excellentes Peintures, & ces reſtes de l'Antiquité.

C'eſt pour cela, luy repartis-je, que je prens vn plaiſir ſingulier, à repaſſer dans mon eſprir les Triomphes que ces deux ſçavans

POLIDORE & MATHURIN.

Peintres ont repreſentez, parce qu'en effet il y a des beautez de l'art qui ſont incomparables, & de certaines choſes qui ne ſe voient point ailleurs : Mais, outre cela, je ſens que ces images me donnent vne haute idée de la grandeur de l'Empire Romain, parce qu'elles forment dans l'imagination d'autres figures encore plus veritables, & qui me repreſentent ce que j'aurois veû, ſi j'avois veſcu du temps de Paul Emile, ou de Camille. Je me figure ces deux grands Capitaines, avec le meſme air de viſage qu'ils avoient au milieu de cette grande foule de gens qui les accompagnoit ; & j'y vois ces anciens & genéreux Romains, dont le courage ſubjuguoit tous les autres Peuples. Si vous avez quelque ſouvenir de ces Peintures dont je parle, il me ſemble que vous pouvez vous en divertir encore preſentement.

Je ne l'ay pas ſi bien conſervé que vous, me repliqua Pymandre, mais neantmoins pour peu que vous m'aidiez, je pourray me les remettre comme devant les yeux ; & j'ay vne ſi grande eſtime pour tout ce qui ſe faiſoit autrefois dans Rome, que je n'ay pas moins de joye que vous lors que j'y penſe.

Allons y donc en eſprit, luy repartis-je, pour y revoir ces belles Friſes de Poli-

dore ; mais en considerant ces Triomphes qu'il a si bien peints, faisons encore quelque chose de plus. Rappelons les siécles passez, & figurons-nous de voir ces vaillans Hommes, qui aprés avoir vaincu leurs ennemis, entrent dans la Ville, précedez & suivis de tout ce grand cortege, qui faisoit la magnificence de leur Triomphe. POLIDORE & MATHURIN.

Il me souvient qu'vn jour, estant avec deux de mes amis, au logis du Cavalier del Pozzo, dont vous avez connu la personne & le merite, entre vne infinité de rares desseins qu'il nous fit voir, & dont il avoit fait vne recherche toute particuliére, il nous en montra plusieurs de Polidore & de Mathurin faits à la plume, & lavez avec vne netteté admirable. Il y avoit des vases, des trophées, & particuliérement tout ce qui regarde les Triomphes. Et comme les personnes avec qui j'estois, prenoient vn tres-grand plaisir à examiner toutes ces choses, pour y considerer ce que les Historiens en ont escrit, & ausquelles ils ont donné des noms si differens, que cela ne sert bien souvent qu'à embarrasser l'esprit, & confondre les idées qu'on en peut avoir : le Cavalier del Pozzo, qui en avoit fait vne estude particuliére, en conferant ce que

POLIDORE & MATHURIN.

les Auteurs en ont dit, avec les medailles & les bas reliefs, nous donnoit là-dessus tous les éclaircissemens que nous pouvions souhaiter. Car sur les figures mesmes il nous rapportoit les differens noms que les anciens donnoient, soit à leurs vases, soit à leurs armes, soit à leurs vestemens; mais ce qui fut de plus curieux, & de plus particulier dans cette rencontre, c'est qu'il nous montra dans vne longue suite des desseins faits & lavez par ces deux excellens Peintres dont je parle, l'ordre qui s'observoit anciennement dans les Triomphes. De sorte que depuis ce jour-là il m'en est demeuré vne image si vive dans l'esprit, qu'il me semble voir Rome dans sa splendeur, & mesme y voir entrer ces Conquerans dans l'estat pompeux & magnifique où ils paroissoient alors.

Comme je n'estois pas vn de ceux, dit Pymandre, qui vous accompagnerent dans cette visite, vous pouvez me faire part du plaisir que vous y receustes; & le recit que vous en ferez aujourd'huy, ne me sera pas moins agréable & avantageux que si j'y eusse esté alors.

D'abord, repris-je, il nous mit devant les yeux plusieurs desseins de Trophées antiques,

où l'on voyoit des cottes d'armes, des casques, & de ces grands boucliers à huit pans, tout cela desseigné d'vne maniére admirable. Mais il nous fit remarquer en mesme temps l'origine des Trophées, & comme quoy les Grecs commencerent à s'en servir, pour honorer leurs Capitaines, lors qu'ils avoient mis en fuite leurs ennemis. Car ostant les branches du premier arbre qu'ils rencontroient dans le lieu où la déroute estoit arrivée, & ne laissant que le tronc, ils y attachoient les boucliers, les casques, les cuirasses, & les autres sortes d'armes que l'ennemy avoit abandonnées en s'enfuiant, de mesme qu'Enée arbora les dépoüilles de Mesence à vn chesne. Or ces armes ainsi appenduës, & qui estoient vn témoignage de la honte du vaincu, & de la gloire du victorieux, demeuroient là l'espace de quelques jours, jusques à ce que les deux partis se fussent accordez : Car alors on ostoit ce Trophée, pour ne pas laisser plus long-temps cette marque de la confusion de son ennemy, qui n'auroit fait qu'entretenir la güerre. C'est pourquoy Plutarque blâme les Grecs, qui les premiers changerent cét vsage, pour élever des Trophées de marbre & de bronze, qui

POLIDORE & MATHURIN.

Æn. 12.

POLIDORE & MATHURIN. demeurant toûjours en estat, ne servent qu'à nourrir vn desir de vengeance, par le ressouvenir des maux soufferts, & des injures qu'on a receuës.

Cependant les Romains, imitant ces derniers Grecs, en élevoient de semblables, comme on peut voir par les restes de ceux de Marius, que Sylla avoit fait abbatre, mais que Cesar fit redresser.

Le Cavalier del Pozzo nous en ayant fait voir vn dessein fort net, il nous montra ensuite des Triomphes, & nous fit observer, qu'il y en a eû de deux sortes; le petit, & le grand Triomphe. Le premier s'appelloit Ovation; c'est dont ils honoroient ceux qui avoient remporté la victoire sur des Esclaves ou des Corsaires, ou bien sur des ennemis lâches, qui ne s'estoient pas défendus. Le Genéral qui jouïssoit de ce Triomphe, entroit à pied dans la Ville, la teste couronnée de Myrthe, & seulement accompagné du Senat, qui marchoit aprés. Ce que l'on nous fit bien remarquer, parce qu'il y en a qui ont écrit, qu'il entroit à cheval, suivi de son armée, qui l'accompagnoit jusques au Capitole, où l'on immoloit vne brebis, à la difference du grand Triomphe, où l'on sacrifioit vn taureau.

Aul. Gell.

Il me ſemble, interompit Pymandre, que Pline rapporte, que Poſthume Tuberte fut le premier qui receût dans Rome l'honneur du petit Triomphe, aprés avoir vaincu les Sabins: Que M. Marcellus receût le meſme honneur à ſon retour de Syracuſe; & qu'Auguſte triompha deux fois de la meſme maniére. Mais laiſſant à part cette façon particuliére de triompher chez les Romains, voyons, je vous prie, ce que vous remarquaſtes touchant le Triomphe en genéral, & l'ordre qu'on y obſervoit.

POLIDORE & MATHURIN. Liv. 15. c. 9.

Suet.

Vous ſçavez, repartis-je, que pour ſon origine elle eſt fort ancienne, ſi nous en croyons pluſieurs Auteurs, puis qu'ils diſent que ce fut Bacchus qui en fut l'inventeur, & que depuis il y eut pluſieurs Princes qui le voulurent imiter, comme fit Alexandre, qui à ſon retour des Indes, ordonna à ſes Soldats de ſe couvrir la teſte de couronnes de lierre, ainſi que Bacchus avoit fait. Nous voyons auſſi que l'vſage de triompher a eſté pratiqué en Europe, en Aſie, & en Afrique, puiſqu'Adruſbal avoit triomphé quatre fois dans Carthage lors qu'il mourut. Mais comme il n'y a point eû de Nation ſi floriſſante, & qui ait eſtendu ſon Empire auſſi loin que les Romains;

Plin. liv. 7. Diod. 5. Solin in Polib.

Juſt. l. 9.

POLIDORE & MATHURIN.

ils ont esté de tous les Peuples ceux qui ont le plus triomphé, & avec davantage de magnificence.

Denis Dalicar. l. 2.

Le Fondateur de Rome fut le premier qui joüit de la gloire du Triomphe; car Romulus, aprés avoir vaincu Acron Roy des Ceniniens, rentra dans la Ville sur vn chariot tiré par quatre chevaux avec vne couronne de laurier sur la teste.

Eutropius liv. 1.

Il est vray que comme nous parlions de toutes ces choses, il y eut vne personne de la compagnie, qui soutint que Titus Tatius triompha le premier; & vn autre encore rapporta quelques autoritez, pour prouver que ce fut le premier Tarquin, aprés avoir vaincu les Sabins. Mais soit que Romulus ait triomphé le premier, ou Tatius, ou Tarquin, il est certain que depuis ce dernier jusques à ce que les Romains eussent chassé leurs Roys, il n'y eut point de Triomphe dans Rome, & que Valerius Publicola Consul, fut le premier qui receut cét honneur de la Republique. On remarqua mesme que dans les commencemens ils n'accordoient le Triomphe qu'à ceux qui estoient déja dans les Charges de Dictateur, de Consul, ou de Préteur. Mais comme nostre intention estoit principalement

ment de voir par ces deſſeins tirez la pluſpart des bas reliefs antiques, de quelle maniére les victorieux triomphoient : nous apprîmes que ceux qui entroient en Triomphe eſtoient aſſis ſur vn chariot à deux rouës; ce que nous remarquâmes par pluſieurs medailles, & comme on le peut voir encore dans l'arc de Tite, où le chariot de cét Empereur eſt tiré par quatre chevaux. POLIDORE & MA-THURIN.

Si nous voulons en croire Plutarque, Camille fut le premier qui triompha de la ſorte, aprés avoir vaincu Vejus. Il y en eut auſſi aprés luy, qui au lieu de chevaux ſe firent tirer par des Taureaux blancs; & d'autres qui ſe ſervirent d'Elephans, comme fit Pompée à ſon retour d'Afrique; & C. Ceſar, qui monta de nuit au Capitole, à la lumiére des flambeaux, que portoient quarante Elephans. Aurelian triompha dans vn chariot tiré par deux Cerfs. In vit. Camil. T. Liv. l. 5. Suet.

La ſuite de ces Triomphes eſtoit quelquefois ſi grande, qu'on y employoit pluſieurs journées, comme il arriva à ceux de T. Quintius Flaminius, de C. Ceſar, & d'Auguſte. Quelquefois auſſi les enfans du Triomphant eſtoient avec luy dans ſon chariot, comme l'on vit ceux de Paul Emile.

POLIDORE & MATHURIN.

Pline rapporte, que les premiers qui triompherent dans Rome avoient vn anneau de fer au doigt, & qu'à la mode des Toſcans ils eſtoient couronnez d'vne couronne d'or, ſoûtenuë par vn eſclave, qui eſtoit derriére eux. Ce que nous remarquâmes ſur cela par les médailles & les bas reliefs, c'eſt qu'on repreſente toûjoûrs vne figure, ayant des ailes au dos, qui d'vne main tient vne couronne d'olivier, & de l'autre vne branche de l'aurier. Et l'opinion commune eſt que cette figure eſtoit faite exprés, & de Sculpture au derriére du chariot, pour repreſenter la Victoire. Cependant vous pouvez voir dans le cabinet du Roy vn tableau de Jule Romain, où Veſpaſien & Tite eſtant peints triomphans dans vn meſme chariot, la figure qui eſt derriére eux, & qui les couronne, eſt repreſentée au naturel, quoy qu'elle ait des ailes au dos. Ce que les Peintres & les Sculpteurs ont pû faire, pour donner plus de grace à leurs Ouvrages, & peut-eſtre meſme qu'anciennement cela ſe pratiquoit de la ſorte, attachant au dos de leurs eſclaves des ailes poſtiches.

Il me ſeroit malaiſé de vous rapporter tout ce qui fut dit alors, pour marquer la ſuite de

tant de Triomphes qui ont paru dans Rome, & dont la magnificence augmentoit, à meſure que la Republique ſe rendoit plus puiſſante. Ces cerémonies devinrent ſi conſidérables parmi eux, que les jours qu'on y employoit paroiſſoient pluſtoſt des feſtes ſolennelles, où l'on adoroit des Dieux, que de ſimples réjoüiſſances publiques deſtinées à recevoir des hommes.

POLIDORE & MATHURIN.

Le Triomphe de Camille que Polidore a peint, n'a pas eſté vn des plus conſidérables pour la magnificence. Mais cette Peinture eſt digne de remarque, pour les belles expreſſions qu'on y voit. Celuy de Papirius Curſor parut quelques années aprés avec plus d'éclat, à cauſe de la beauté des écus dorez, que les ſoldats Romains avoient remportez ſur leurs ennemis.

L'on vit enſuite en divers temps ceux de Q. Fabius, & de Papirius Curſor, Conſul, fils de cét autre Papirius Dictateur. Ce dernier fut le plus celebre, tant par les dépoüilles des ennemis, que par vn grand nombre de priſonniers, entre leſquels il y en avoit de tres-grande qualité. Il y eut auſſi beaucoup de richeſſes, & de couronnes murales & civiles, qui furent diſtribuées aux ſoldats.

POLIDORE & MATHURIN. Je ne vous parleray pas des autres ; je vous diray ſeulement que celuy de T. Quintius Flaminius dura trois jours, & qu'on vit paſſer devant ſon chariot parmi les priſonniers Demetrius fils du Roy Philippes, & Armene fils de Nabite tyran de Lacedemone. Cornelius Naſica triompha auſſi par aprés; mais ſon triomphe ne fut pas vn des plus conſiderez. Celuy de M. Fulvius parut bien autrement ; car outre la grande quantité d'or & d'argent, qu'il rapportoit de l'Etolie, & de Cephalonie, il fit montre de deux cens quatre-vingts-cinq Statuës de bronze, de deux cens trente figures de marbre, & d'vne grande quantité d'armes, & de machines de guerre. Cn. Manlius Volſonius triompha auſſi des Gaulois qui eſtoient dans l'Aſie ; & ce fut luy qui répandit dans Rome les premiéres ſemences de tout le luxe, & de la diſſolution qui s'y accrût bientoſt aprés, parce qu'il apporta d'Aſie ces beaux lits garnis de bronze, ces grands tapis en broderie, ces tables de marqueterie, ces vaſes, où l'art ſurpaſſoit encore de beaucoup le prix de la matiére, quoy que tres-riches, & vne infinité d'autres choſes précieuſes, qu'on n'avoit point encore vûës à Rome, & qui n'é-

T. Live.

toient en vſage que parmi les peuples les plus mols, & les plus effeminez. Il fut meſme le premier, qui, à l'exemple des peuples d'Orient, commença de ſe faire ſervir dans les feſtins par de jeunes filles, qui par le ſon de divers inſtrumens, & par des chanſons laſſives, divertiſſoient la compagnie. Tous ces Triomphes eſtoient d'agréables ſpectacles, mais pourtant ce n'eſtoit encore rien au prix de ceux qui ſuivirent. POLIDORE & MATHURIN.

Il me ſemble, interrompit Pymandre, que vous en parlez vn peu trop ſuccinctement. Eſt-ce que vous craignez de me faire part de ce que vous remarquiez de ſingulier dans ces agréables ſpectacles?

Je ne vous ay pas voulu particulariſer toutes ces choſes, répondis-je, croyant qu'il ſeroit trop ennüieux de s'y arreſter. Mais ſi vous le deſirez, je vous diray plus amplement ce qui ſe paſſa au Triomphe de Paul Emile, duquel je voulois vous parler, quand vous m'avez interrompu; & vous verrez comme alors la Republique Romaine eſtoit dans vne telle opulence, qu'encore que Paul Emile fuſt le plus modeſte de tous les hommes, & le moins deſireux d'honneurs & de richeſſes, neantmoins cette action parut vne des plus écla-

POLIDORE & MATHURIN.

tantes, & des plus magnifiques qui ſe ſoit veuë.

Mais pour en faire vn recit qui vous puiſſe plaire, permettez-moy de me ſervir de ce que je remarqué alors parmy tous les deſſeins du Cavalier del Pozzo, & de tout ce que j'entendis dire à ceux avec qui j'eſtois, afin que faiſant vn amas de toutes ces choſes, je puiſſe vous en former vne image d'autant plus agréable, qu'elle ſera fidellement tirée ſur de bons originaux.

Imaginez-vous donc de voir, non pas vn deſſein fait à la plume, ou vne de ces grandes Friſes faites par vn des plus excellens Peintres, mais pluſtoſt la Ville de Rome meſme baſtie comme elle eſtoit avant que ces ſuperbes Edifices, dont nous avons tant de fois admiré les ruines, fuſſent abbatus, & à demy enterrez comme ils ſont aujourd'huy. Repreſentez-vous tout le peuple Romain paré de ſes plus riches habits, s'aſſembler en foule dans les places où la ceremonie devoit paſſer. Figurez-vous les feneſtres des Palais remplies de monde, les Temples ornez de feſtons, & fumans de parfums. Et afin que la multitude du peuple ne cauſe pas de confuſion, imaginez-vous pluſieurs Officiers, qui le baſton

doré à la main font ranger le peuple, & mettent l'ordre par tout. Mais diſpoſez-vous à regarder pendant trois jours entiers toutes les richeſſes que le victorieux fait porter devant luy. Durant la premiére journée il ne paroiſtra que des chariots chargez d'vne infinité de rares Statuës, & d'excellens Tableaux que l'on a conquis, & que l'on portera au Capitole. Le ſecond jour vous verrez ſur d'autres chariots les belles armes des Macedoniens diſpoſées d'vne maniére negligée, mais pourtant il y a de la beauté dans cette confuſion. Enſuite trois cens hommes ſeront chargez de ſept cens cinquante Vaſes remplis de l'argent monnoyé, & qui peſent chacun trois talens. Il y en a qui porteront de riches coupes, & d'autres vaiſſeaux tres-agréables & tres-précieux.

POLIDORE & MATHURIN.

Le troiſiéme jour, avant que le Soleil ſoit levé, les trompettes & les autres joüeurs d'inſtrumens commenceront à cheminer vers le Capitole, faiſant retentir l'air d'vn bruit, non pas ſemblable à celuy des fanfares douces & agréables qui marquent les actions de joye & de divertiſſement, mais au bruit éclatant & terrible qui anime les Soldats au plus fort du combat, ou lors qu'on donne l'aſſaut à

POLIDORE & MATHURIN.

quelque Place. Derriére eux marcheront six-vingts Bœufs blancs, ayant les cornes dorées, & d'où pendent des voiles de lin, & des guirlandes de fleurs. Ils seront conduits par de jeunes hommes bienfaits, & qui estant préposez pour les sacrifier, auront devant eux des tabliers faits à l'éguille. Plusieurs autres jeunes garçons, qui les doivent accompagner, porteront les haches d'or servans au sacrifice.

Ensuite vous allez voir passer ceux qui portent l'or monnoyé dans 77. grands vases, pesans trois talens chacun. Aprés cela cette grande coupe sacrée, que Paul Emile fit faire d'or massif, enrichie de pierres précieuses, & du poids de dix talens, pour en faire vne offrande aux Dieux.

Imaginez-vous encore de voir ceux qui portent les vases d'or de Persée, d'Antigone, & de Seleucus, suivis du char de Persée, dans lequel sont ses armes & son diadême. Les Enfans de ce malheureux Prince vont aprés, accompagnez de leurs Gouverneurs, & de leurs Officiers.

Bien que la magnificence de ce Triomphe donnast en ce temps-là beaucoup de joye aux Spectateurs, la veuë neantmoins de ces Prin-

ces

ces infortunez, & d'vne infinité de jeunes enfans, compagnons de leur malheur, ne laiſſoit pas de faire naître dans le cœur des honneſtes gens des ſentimens de compaſſion.

Polidore & Mathurin.

Aprés eux doit ſuivre Perſée, veſtu de noir, couleur lugubre, & répondant à l'eſtat preſent de ſa mauvaiſe fortune; & derriére luy, vn grand nombre de ſes amis, qui pleurent leur eſclavage.

Vous allez voir paroiſtre quatre cens couronnes d'or, dont les Villes de Grece avoient honoré Paul Emile, à cauſe de ſes grandes vertus; & enſuite ce vaillant Capitaine, infiniment plus conſidérable par le ſeul merite de ſa perſonne, que par la richeſſe de ſes ornemens. Il eſt dans vn char d'vn ouvrage précieux. Son manteau eſt tiſſu d'or, & de pourpre; & de la main droite il tient vne branche de laurier. Les ſoldats qui le ſuivent portent auſſi chacun vne branche de laurier, & en marchant, chantent pluſieurs ſortes de chanſons.

Par ce que je viens de vous dire, vous pouvez juger de tous les autres Triomphes, qui n'eſtoient differens que par la diverſité des conqueſtes. Car l'ors qu'on avoit

POLIDORE & MATHURIN.
subjugué des Provinces remplies de plus grandes richesses, & de quelques raretez particuliéres, le spectacle en estoit plus ou moins magnifique. Ainsi les Triomphes de Pompée eurent quelque chose d'extraordinaire, puisque aprés avoir vaincu Mytridate, il entra dans vn char tiré par quatre Elephans. On vit la Statuë de Pharnaces toute d'argent. On y vit des chariots d'argent ; & sur des tables d'or trente-trois couronnes de perles, avec vn nombre infini d'autres raretez d'vn prix inestimable.

Le Triomphe de Cesar ne parut pas moins grand, aprés qu'il eut vaincu les Gaulois. Il alla au Capitole, à la lumiére des flambeaux, qui estoient portez par quarante Elephans. Cependant, si nous en voulons croire Joseph, le Triomphe de Vespasien & de Tite surpassa encore tous ceux-là. Celuy d'Aurelian parut long-temps aprés. Il y avoit vingt Elephans qui marchoient les premiers, & deux cens animaux feroces amenez de Lybie, & de la Palestine, lesquels estoient apprivoisez. Il y avoit quatre Tigres, des Camelopards, & quantité d'autres bestes sauvages que l'on conduisoit avec vn ordre merveilleux. On y vit six cens Gladiateurs, & vne

infinité d'Esclaves de toutes Nations. Aprés cela suivoient trois chariots, dont deux luy avoient esté donnez par Odenat, & par le Roy de Perse. Ils estoient d'or & d'argent, enrichis de pierres précieuses. Le troisiéme estoit le char que Zenobie avoit fait faire, à dessein de s'en servir pour aller à Rome, ce qui luy arriva en effet, mais Esclave, & non pas Triomphante, comme elle avoit pensé. Il y avoit vn autre char tiré par quatre Cerfs, qui estoit le char du Roy des Goths, & dans lequel Aurelian monta au Capitole, pour y sacrifier les Cerfs à Jupiter.

POLIDORE & MATHURIN.

L'an 274.

Parmi le grand nombre de prisonniers qui parurent à ce Triomphe, on vit des femmes vestuës en hommes, lesquelles avoient esté prises combatant genéreusement parmi les Goths. Tetricus leur Roy y estoit couvert d'vn manteau d'écarlate, & d'vne espece de haut de chausse à la mode de son Païs. Il estoit accompagné de son fils, qu'il avoit vn peu auparavant déclaré Empereur. Mais ce qui attiroit davantage les yeux de tout le monde, estoit la Reine Zenobie. Elle estoit richement vestuë, & chargée de chaînes d'or; qu'elle s'estoit fait elle-mesme.

POLIDORE & MATHURIN.

Ce Triomphe fut ſuivi les jours d'aprés de chaſſes, de comedies, de combats de gladiateurs, de combats ſur l'eau, & d'autres jeus publics.

De tous les Empereurs qui triompherent dans Rome, Probus fut le dernier. Je ne me ſouviens pas à preſent des particularitez de ſon Triomphe, & je ne croy pas meſme qu'il ſoit neceſſaire de vous arreſter davantage ſur cette matiére, où je ne me ſuis déja que trop eſtendu. Mais comme je ne la croy pas inutile à ceux qui ſont curieux de l'antiquité, & particuliérement lors qu'on veut voir avec plaiſir les bas reliefs, & les peintures qui en repreſentent quelques-vns, je n'ay pas fait difficulté de vous en parler, parce qu'en voyant quelques deſſeins de ces anciennes Cerémonies, cela vous les fera obſerver plus exactement : Car pour moy je vous avouë que je prens vn grand plaiſir à voir dans ce qui ſe trouve de gravé, ou de peint, la longue ſuite de gens qui accompagnoit ces Empereurs. Jule Romain, qui a fait les deſſeins de cette belle Tapiſſerie du Roy, où l'on voit le Triomphe de Scipion, n'a pas manqué de repreſenter ce qui ſe paſſoit dans ces occaſions. Vous y pou-

vez remarquer le meſme ordre, & les meſmes ajuſtemens dont je vous ay parlé.

POLIDORE & MATHURIN.

Comme ces Triomphes, dit alors Pymandre, faiſoient vne Feſte publique, & tres-ſolennelle dans toute la Ville, vous pourriez bien dire encore ce que la Ville faiſoit de ſon coſté, pour témoigner ſa joye, & ſa reconnoiſſance à l'Empereur ; car cela eſtant aſſez conſidérable, je m'imagine que vous en avez fait des remarques.

Il eſt vray, luy dis-je, qu'il ſe faiſoit des ſacrifices, dont je ne vous ay rien dit, quoy que cette Cerémonie ſoit repreſentée dans les bas reliefs, dans les medailles, & dans pluſieurs excellens deſſeins que nous viſmes. Outre cela, le Senat, & le Peuple contribuoient beaucoup à la grandeur du ſpectacle. Et puiſque vous ne vous ennüiez pas d'vn ſi long recit, je vous en repreſenteray encore quelque choſe, le plus brévement que je pourray.

Le jour du Triomphe arrivé, l'Empereur ſe rendoit hors de Rome, proche le Temple d'Iſis. Toutes les Compagnies eſtant en bon ordre, le Triomphant faiſoit vn Sacrifice, la teſte couverte. Le Sacrifice achevé, l'ordre des Preſtres commençoit à marcher, faiſant porter devant eux les Images de leurs Divi-

POLIDORE & MATHURIN.

nitez. Aprés cela ſuivoient les Tenſes, ou Chariots à deux rouës, qui eſtoient d'argent; & ſur leſquels eſtoient les Ancilles, ou petits boucliers, le Palladium, & les autres choſes ſacrées. Les Preſtres Saliens marchoient les premiers devant les Tenſes. C'eſtoient des perſonnes venérables, & des principaux de la Ville. Leurs habits eſtoient de grands manteaux tombans juſques à terre, de ſoye bleuë, avec de petites raies blanches. Ils portoient chacun vne ancille au bras, comme s'ils euſſent eſté au combat. Trois ou quatre de ces Saliens ſe détachoient du rang des autres, & ſe mettant au milieu de tous, faiſoient des ſauts en danſant & en chantant certains vers rudes & mal faits, auſquels tout le reſte de la troupe répondoit. Ces actions, qui devoient paroiſtre ridicules en des perſonnes ſi graves, n'avoient rien néanmoins de meſſéant en cette occaſion; au contraire, il eſtoit glorieux de bien ſauter, & de bien danſer. Les plus ſerieux ſe piquoient d'y paroiſtre diſpos, & de belle humeur: Et Fabius, ce grand perſonnage, à l'âge de quatre-vingts ans, ſe vantoit de ſurpaſſer encore les plus jeunes de ſon Collége à bien danſer, & à bien ſauter.

Il me feroit difficile de vous rapporter tous ceux qui ſuivoient les Saliens. Je me contenteray de dire, que tous les Temples de Rome ayant leurs Preſtres, il y en avoit vne grande quantité, qui augmentoient l'aſſemblée, & qui marchoient en chantant d'vne maniére toute extraordinaire. Mais ce qui eſt de plus remarquable, c'eſt que chaque ordre de Preſtre, & ceux qui conduiſoient les chariots chargez de Tableaux & de Statuës, avoient leurs Baſteleurs, leurs Muſiciens, leurs *Pantomimi* ou Farceurs, qui les ſeparoient les vns des autres, & en marquoient la difference. Parmy les vns on voyoit cette ſorte de bouffons, qu'ils nommoient *Petreiæ* ou Mimes, qui repreſentoient de vieilles femmes yvres. Il y avoit des ordres de Preſtres des plus riches, qui pour rendre la pompe de leur College plus agréable, faiſoient aller devant eux certains Bouffons, dont la teſte paroiſſoit d'vne groſſeur prodigieuſe. Ils avoient des maſques, dont les jouës eſtoient fort enflées, & les dents d'vne grandeur extraordinaire. Avec ces dents ils faiſoient vn bruit eſtrange, & en ouvrant la bouche feignoient d'avaler pluſieurs ſortes de choſes; ce qui ſervoit fort à divertir le peuple, & à faire fuir les enfans.

POLIDORE & MATHURIN.

Les Italiens les nomment *Manduchi*.

POLIDORE & MATHURIN.

Dans cette Pompe l'on voyoit encore des hommes veſtus en femmes, mais qui avoient des teſtes poſtiches, & fort diſproportionnées au reſte du corps; toutefois il ſembloit que les paroles qu'ils prononçoient ſortoient de leurs feintes bouches, tant elles eſtoient bien articulées. Ils alloient de coſté & d'autre railler vn chacun, & dire quelques paroles piquantes, de meſme que l'on fait encore à Rome aux jours de Carnaval. Dans cette Pompe l'on voyoit vne troupe de Sonneurs de cornet & d'autres inſtrumens, leſquels ils nommoient Lydiens. Ils eſtoient veſtus de ſoye & d'or, avec des couronnes ſur la teſte. Parmy ceux-cy il y en avoit d'autres qui chantoient, & danſoient tout enſemble; & au milieu de tous vn Baſteleur, qui faiſoit mille tours de ſouppleſſe. Il eſtoit veſtu d'vne longue robbe, bordée d'vne bande en broderie d'or, qui traînoit juſqu'à terre.

Les Veſtales meſmes ſe trouvoient à cette Cerémonie, accompagnées de femmes qui ne marchoient qu'en ſautant, & en contrefaiſant les foles.

Les Bacchantes, qui ſuivoient les Preſtres de Bacchus, faiſoient des actions encore plus eſtranges; car elles avoient les cheveux épars,

les

les épaules découvertes, & n'allant que par bonds, & par saults, sembloient marcher moins à terre qu'en l'air. Polidore & Mathurin.

Enfin, c'estoit à qui feroit le plus d'actions extravagantes, & ridicules; toute cette feste ne consistant qu'en vne vraye mascarade, où le Peuple témoignoit sa joye, & contribuoit à la solennité du Triomphe.

Mais il est temps de finir ces remarques, où je me suis peut-estre vn peu beaucoup arresté, par le plaisir que je sens encore, en pensant aux agréables momens, que j'ay autrefois passez chez les curieux de ces belles choses, & particuliérement dans le cabinet de ce digne amateur des beaux Arts, le Cavalier del Pozzo.

Pour revenir donc à ces deux amis, Polydore & Mathurin, vous sçaurez qu'apres avoir demeuré assez long-temps ensemble, ils furent contraints de se separer, lors qu'en l'an 1527. l'armée de l'Empereur, commandée par le Duc de Bourbon, mit le siége devant Rome. Mathurin s'estant retiré d'vn costé, pour éviter les desordres de la guerre, fut attaqué de la peste, dont il mourut. Quant à Polydore, il prit le chemin de Naples, où il trouva si peu de personnes cu-

POLIDORE. rieuſes de la Peinture, qu'il penſa y mourir de faim. Il fut obligé de travailler pour des Peintres de la Ville, afin d'avoir ſeulement dequoy ſubſiſter. Neantmoins, aprés avoir demeuré chez eux quelque temps, & s'eſtre fait connoiſtre, il fit des Tableaux d'Egliſe; mais comme il n'y avoit pas dequoy l'employer, & qu'il voyoit que toute la Nobleſſe du Païs eſtoit alors portée à monter à cheval, & ne faiſoit pas grand cas de la Peinture, il s'en alla en Sicile, où ayant eſté mieux receû, il prit auſſi plus de plaiſir à travailler. Ce fut là qu'il fit pluſieurs Ouvrages, qui en ſuite ſe ſont répandus en divers endroits de l'Europe.

Comme il eſtoit ſçavant dans l'Architecture, il fut employé à dreſſer des Arcs de Triomphe, lors que l'Empereur Charles-Quint paſ-
En 1539. ſa à Meſſine, à ſon retour de Thunis.

Son dernier Tableau fut vn Chriſt qui porte ſa Croix. Il y repreſenta vne multitude de Figures ſi bien peintes, & dans vne diſpoſition ſi admirable, qu'il ſembloit alors que la nature euſt fait en luy vn dernier effort, pour montrer ce qu'elle eſtoit capable de produire. Deſirant retourner à Rome, & n'eſtant arreſté que par

les careſſes d'vne femme qu'il aimoit, il retira l'argent qu'il avoit à la banque, & ſe mit en eſtat de partir : Mais ſon valet voyant tout cét argent amaſſé, fut tenté de s'en ſaiſir; & ne pouvant reſiſter à ſa tentation, ni exécuter luy ſeul le deſſein qu'il avoit formé de voler ſon Maiſtre, il chercha des gens auſſi méchans que luy, avec l'eſquels s'eſtant aſſocié, ils reſolurent enſemble de tuer Polydore, pendant qu'il dormiroit; ce qu'ils effectuerent bien-toſt : Car dés la nuit ſuivante l'ayant ſurpris dans ſon lit, ils l'étranglerent avec vne ſerviette, & le percerent de coups de poignard. Aprés avoir commis cét horrible aſſaſſinat, ils porterent le corps de Polydore proche la porte de la femme qu'il aimoit, pour faire croire que les parens de cette femme, ou quelques autres de ſes rivaux l'avoient tué dans ſa maiſon. Cependant leur deſſein ne réüſſit pas de la ſorte qu'ils l'avoient projetté, & le crime de ce miſerable valet ne demeura pas caché long-temps. Ayant eſté pris par la Juſtice, il avoüa de quelle ſorte la choſe s'étoit paſſée, & reçût la punition deûë à vne action ſi énorme. Polydore fut regretté de toute la Ville, & enterré dans l'Egliſe Cathe-

POLIDORE.

drale de Meſſine, l'an mil cinq cens quarante-trois.

Entre les Peintres qui eſtoient dans Rome, lors que la Ville fut ſaccagée par l'armée de l'Empereur Charles-Quint, il s'en rencontra vn, dont vous avez aſſez oüi parler, & que l'on appelloit en France Maiſtre

Me Roux. ROUX.

Voulez-vous parler, dit Pymandre, de celuy qui a travaillé à Fontainebleau ?

C'eſt de luy-meſme, repartis-je. Il eſtoit natif de Florence, bien fait de corps, & agréable dans la converſation. Il ſçavoit la Muſique, eſtoit aſſez bon Philoſophe ; & ce qui eſt plus neceſſaire à vn Peintre, il eſtoit fecond dans l'invention, & deſſeignoit facilement. Dans ſa jeuneſſe il étudia ſeulement aprés les Cartons de Michel-Ange, & ne voulut point d'autre maiſtre pour le conduire que ſon ſeul genie. Auſſi avoit-il vne maniére toute particuliére, & qu'il n'avoit empruntée d'aucun autre. Il eſtoit, comme je viens de remarquer, abondant en inventions, & repreſentoit aiſément ſes penſées. Mais auſſi l'on peut dire de luy, qu'il y a plus d'imagination, & de feu dans ce qu'il a fait, que de vrayſemblance, travaillant

beaucoup plus de caprice que de jugement. Mᵉ Roux.
La grande facilité qu'il avoit à desseigner estoit cause qu'il n'estudioit pas assez l'antique & le naturel. Aussi toutes ses Figures sont, pour vser des termes de l'Art, maniérées, & ne sont pas naturelles. Il travailla beaucoup à Rome du temps de Raphaël, & mesme il a fait quelques Ouvrages dans l'Eglise de la Paix, qui sont les moindres que l'on voye de luy. Ayant esté pris, lors que les troupes de l'Empereur entrerent dans la Ville, il fut assez maltraité par les Allemans, qui non contens de l'avoir mis tout nud, s'en servirent encore, & luy firent porter les meubles qu'ils enlevoient de differens lieux. S'estant échapé d'eux, il se tetira à Perouse, & y fut favorablement reçû d'vn Peintre nommé Dominique de Paris. Il travailla ensuite en plusieurs endroits d'Italie; mais ayant dessein de passer en France, où il esperoit trouver vne meilleure fortune qu'en son Païs, ce qui est ordinaire à ceux de sa Nation, qui ont toûjours esté bien reçûs des François, il eut vn démeslé qui luy fit haster son voyage. De sorte qu'estant allé à Venise, & aprés y avoir desseigné pour l'Aretin, l'Histoire de Mars, & de Venus, dont l'on voit

Mᵉ Roux. les Eſtampes, il vint enſuite en France, où il trouva pluſieurs Peintres Florentins.

Il fit d'abord pour François I. quelques Tableaux, qui luy pleurent fort, & luy-meſme ſe rendit agréable à ce grand Prince. Car outre qu'il eſtoit, comme je vous ay dit, bien fait de corps, il avoit vn air noble, parloit bien, & conduiſoit ſes actions avec plus de grace & de jugement que ſes Ouvrages. De ſorte que le Roy luy donna vne penſion conſidérable, avec la direction de tous les ouvrages de peintures, que l'on faiſoit alors à Fontainebleau, où il avoit ſon logement. Il y fit beaucoup de choſes qui ne ſe voient plus, parce qu'aprés ſa mort le Primatice les fit abbatre, pour en mettre d'autres à la place. Cependant il en reſte aſſez pour juger du merite de ce Peintre. Lors que l'Empereur Charles-Quint vint en France, en l'année 1540. le Roy, pour honorer ſon entrée, fit dreſſer quantité d'Arcs de Triomphe, & décorer les ruës de Paris par où il devoit paſſer. Roux & le Primatice en eurent toute la conduite, & s'en aquiterent dignement.

Le Roy, qui prenoit plaiſir à recompenſer les perſonnes de merite, particuliérement ceux qui eſtoient attachez à ſon ſervice, luy donna

vne Chanoinie de la Sainte Chapelle, & avec cela il joüissoit de ses pensions, & de tant d'autres bienfaits, qu'il menoit vne vie tres-douce. Me Roux.

Il avoit sous luy plusieurs personnes, dont les vns travailloient aux ornemens de Stuc, & les autres exécutoient en peinture tous ses desseins. Les plus remarquables furent vn Lorenzo Naldino Florentin, François d'Orleans, Simon & Claude, qui estoient de Paris, Laurent natif de Picardie. Mais les plus sçavans de tous, estoient Dominique del Barbieri Peintre, & excellent Stucateur, lequel desseignoit fort bien, comme on peut voir, par ce qu'il a gravé; Luca Penni, frere de Jean Francesque surnommé *Il fattore*, qui fut disciple de Raphaël, & dont je croy vous avoir parlé; vn Flamand nommé Leonard, qui exécutoit en couleurs les desseins de Roux, & quelques autres encore, dont il se servit pendant que le Primatice alla à Rome par l'ordre du Roy, pour faire mouler le Laocoon, l'Apollon, & plusieurs autres Statuës antiques, qu'on devoit jetter en bronze.

Outre les grands Ouvrages que Roux à faits à Fontainebleau, & dont je ne vous fe-

Me Roux. ray point le détail, il fit plusieurs Tableaux particuliers, entre lesquels il y en eut vn representant vn Christ mort, qu'il peignit pour mettre à Equan, dans le Chasteau du Connestable de Montmorancy.

Il fit aussi pour le Roy plusieurs Ouvrages de Miniature, & outre cela quantité de desseins pour des Vases, des Bassins, & d'autres piéces d'Orfevrerie, ausquelles on travailloit alors,

Enfin, ce Peintre, qui estoit dans vne grande réputation, fort aimé du Roy, possedant beaucoup de bien, joüissant d'vne santé vigoureuse, se priva luy-mesme de tous les avantages qui rendent aux hommes la vie si douce, & si agréable. La cause ne vous en paroistra pas considérable, mais la maniére vous en semblera horrible. Ayant esté volé d'vne somme assez notable, il crût que ce ne pouvoit estre autre qu'vn Florentin de ses plus intimes amis, nommé François Pellegrin, qui estoit souvent chez luy. Sur ce soupçon il fut arresté, & mis à la question: mais l'accusé qui fit voir son innocence, fut delivré incontinent aprés; & pour se venger de celuy qui l'avoit traité si cruellement, publia contre luy vn libelle, dont

dont Mᵉ Roux fut si touché, & d'autant plus encore, qu'il sçavoit avoir donné vn juste sujet à son ami de le traiter de la sorte, que desesperé de pouvoir jamais reparer le mal qu'il luy avoit fait, ny oster de l'esprit de tout le monde la mauvaise estime qu'on pouvoit avoir conceuë de luy, il resolut de s'empoisonner. Pour cét effet, ayant envoyé à Paris prendre des drogues propres à composer vn venin fort subtil, sous prétexte de faire quelque vernix, il exécuta son mauvais dessein à Fontainebleau, où il mourut miserablement lan 1541. Mais ne nous arrestons pas davantage à parler de la mort de ce Peintre, puisqu'elle a deshonoré sa vie. Le Roy fit achever ce qu'il avoit commencé par le Primatice, qui estoit desja en grande consideration. Nous parlerons de luy en son lieu. Retournons en Italie, afin de n'interrompre la suite des temps que le moins qu'il nous sera possible. Mᵉ Roux.

Il y avoit quantité de Peintres, dont je ne vous diray rien. Leurs Ouvrages sont si peu recherchez, qu'il ne nous serviroit de guere d'en faire des remarques, n'ayant pas dessein de parler d'vne infinité de gens presque inconnus, s'il n'y a quelque chose digne

d'estre observé dans leur vie, ou dans leurs tableaux.

Laissons donc là vn BARTOLOMEO da Bagnacavallo Romain, qui a peint du temps de Raphael; vn FRANCIA BIGIO Florentin, concurrent d'André del Sarte; vn MORTO DA FELTRO, qui rechercha curieusement parmy les antiquitez d'Italie, tout ce qu'il y avoit de plus beau: Car bien qu'il ait eû vn talent particulier, pour ce qui regarde les ornemens & les grotesques, il me semble que nous ne devons pas nous y arrester, puisque nous avons des choses plus importantes à observer.

Je viens de vous dire, que quand l'armée de l'Empereur Charles V. saccagea la Ville de Rome, il s'y rencontra plusieurs Peintres, qui eurent part aux maux que les habitans souffrirent dans cette occasion. FRANÇOIS MAZZUOLI Parmesan fut vn de ceux là. Il n'estoit alors âgé que de 23. ans, & néantmoins ayant déja donné des marques de son excellent genie, il avoit esté introduit par vn de ses Oncles auprés du Pape Clement VII. pour faire plusieurs Tableaux.

Mazzuoli.

Lorsque les Troupes de l'Empereur entrerent dans la Ville, & que les Soldats se jet-

toient confuſément dans les Palais, & dans les maiſons particulieres pour y piller, ce Peintre, ſans s'eſtonner du bruit & du deſordre qu'ils faiſoient, demeura dans ſa chambre, où les Alemans le trouverent, qui à l'exemple de cét ancien Peintre de Grece, travailloit avec toute la tranquillité poſſible à finir vn tableau; de ſorte qu'ils furent eux-meſmes ſurpris. Ils regarderent ſon Ouvrage; & au lieu de le prendre priſonnier, le laiſſerent achever, & meſme le protegerent, & firent en ſorte qu'il n'eut aucun mal. Il paya ſeulement cette courtoiſie avec quelques deſſeins qu'ils luy firent faire, s'en eſtant rencontré parmy eux qui avoient de l'eſtime pour cét Art. Néantmoins comme l'on changea la garniſon, il fut pris par d'autres Soldats, auſquels il fut obligé de donner le peu d'argent qu'il avoit, pour ſe tirer de leurs mains.

MAZZUOLI.

Protogene.

Son Oncle le voyant dans vn ſi fâcheux eſtat, & conſiderant encore celuy où la Ville eſtoit reduite, & le Pape meſme priſonnier des Eſpagnols, le renvoya à Parme, où il ſe diſpoſa de faire graver par vn certain Antonio da Trento pluſieurs pieces en taille de bois, de clair obſcur. Il n'exécuta

MAZZUOLI. pas néantmoins alors ſon deſſein, ayant eſté obligé de faire quelques Tableaux qu'on luy demanda.

Lors que Charles V. fut à Bologne, où Clement VII. le couronna, François Mazzuoli ne manqua pas de ſe trouver à cette Cerémonie; & vn jour il obſerva ſi bien l'Empereur, pendant qu'il dînoit, qu'eſtant de retour chez luy, il en fit vn Portrait parfaitement reſſemblant. Il accompagna la figure de l'Empereur d'vne Renommée, qui luy mettoit vne Couronne de laurier ſur la teſte, & d'vn jeune enfant, en forme d'vn petit Hercule, qui luy preſentoit vne Boule, comme s'il luy euſt offert toute la terre à gouverner. Ce Tableau ne fut pas ſitoſt fini, qu'il le fit voir au Pape, qui envoya ſon Dataire, l'Eveſque de Vaſona, vers l'Empereur, pour luy preſenter l'Ouvrage & le Peintre tout enſemble. Ce Prince le reçut fort-bien; & voulant garder le Tableau, le Mazzuoli fut ſi mal conſeillé, que de luy dire qu'il n'eſtoit pas achevé; & ainſi l'ayant remporté, il perdit la recompenſe qu'il en euſt receuë de l'Empereur. Ce Portrait tomba enſuite entre les mains du Cardinal Hypolite de Medicis, qui le donna au Cardinal de Mantouë.

En 1530.

Mazzuoli, aprés avoir travaillé en plusieurs lieux d'Italie, se retira en son Païs avec beaucoup d'honneur, mais peu de bien. Et comme il avoit autrefois leû quelque chose de Chimie, il voulut en faire des espreuves, & ensuite négligea si fort la Peinture, que ne s'occupant presque plus à autre chose qu'à des fourneaux, il y consomma le peu d'argent qu'il avoit, & passa ainsi le reste de ses jours, qui ne furent pas longs, car il mourut l'an 1540. âgé seulement de 36. ans. MAZZUOLI.

Ce que je vous puis dire de ses ouvrages, c'est qu'il y paroist beaucoup de grace & de facilité : Et quoy que dans sa maniére de peindre, il ait toûjours suivi la maxime des Lombards, & qu'il se soit attaché à la partie du coloris plus qu'à toute autre, il n'a pas néantmoins negligé celle du dessein, ayant d'abord beaucoup consideré les Tableaux de Michel Ange, & particuliérement ceux de Raphael, dont il tâchoit d'imiter cette agréable expression, qui les rend si recommandables. Il se trouve peu de Tableaux de ce Peintre en France ; néantmoins vous en pouvez voir dans le cabinet du Roy : & comme il y a beaucoup d'estampes gravées d'aprés ses desseins, vous pouvez bien juger en les voyant

MAZZUOLI. qu'il a esté vn des plus gracieux Peintres de toute la Lombardie. Il eut vn cousin nommé JEROSME MAZZUOLI, qui imita beaucoup sa maniére. S'il ne donna pas vn air aussi agréable à ses Figures ; il ne laissa pas pourtant d'estre fort estimé, & de faire beaucoup d'Ouvrages.

Mais vn de ceux qui a peint dans ces temps-là avec plus de force, de dessein, & d'vne plus grande beauté de couleurs, fut

LE VIEUX PALME. JACQUES PALME, qu'on nomme d'ordinaire le Vieux Palme. Dés ces premiéres années il s'adonna à la Peinture ; & ayant fait connoissance avec le Titien ; il reçût de luy des enseignemens, dont il ne tira pas vn petit avantage. D'abord il fit paroistre dans ses Ouvrages tout ce qu'il avoit reçû de la Nature, & ce qu'il avoit acquis par son travail. Comme il mourut à quarante-huit ans, & lors qu'il estoit dans vne haute reputation, l'on peut croire qu'il se fust perfectionné encore beaucoup davantage.

Un des plus beaux Tableaux que vous puissiez voir icy de la main de ce Peintre, est dans le Cabinet des Tableaux du Roy : c'est vne Vierge, avec plusieurs autres Figures, qui l'accompagnent, entre lesquelles il y a vn S.

François fort bien peint. Ce Tableau estoit autrefois au Cardinal Mazarin. Il y en a encore vn autre dans le mesme lieu, qui a esté à M. Jabac, où est representé le corps de Nostre Seigneur, que l'on porte au tombeau. LE VIEUX PALME.

Lors que M. du Houssay Ambassadeur à Venise, & depuis Evesque de Tarbe, revint de son Ambassade, il apporta deux Tableaux de ce Peintre. Il y a en a aussi vn à l'Hostel de Condé, representant la Vierge, le petit Christ, & Saint Joseph, avec vn Païsage, lequel estoit autrefois dans le cabinet de M. Lope.

Dans ce mesme temps vivoit encore LORENZO LOTTO, qui ayant imité d'abord la maniére de Jean Belin, s'arresta en suite à celle de Georgion. Il travailla beaucoup à Venise, lors qu'vn nommé Rondinello, aussi disciple de Jean Belin, y estoit en quelque sorte de consideration. LOTTO.

L'Italie estoit si fertile alors en sçavans Ouvriers, qu'il n'y avoit point de Ville qui n'en eust de recommandables. Il sortit de Veronne vn nommé JOCONDE, qui fut si vniversel, & d'vn esprit si excellent, qu'il merite bien qu'on fasse mention de luy, encore que ses Tableaux n'ayent pas rang parmy F. JOCONDE.

F. JOCONDE. ceux des plus grands Peintres. S'étant fait Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, où il porta toûjours le nom de Frere Jean Joconde, il s'appliqua à l'eſtude de la Philoſophie, & de la Theologie, & ſur tout il apprit la Langue Greque, qu'il ſçût en perfection : ce qui alors eſtoit d'autant plus rare & plus eſtimable, que les belles Lettres ne commençoient qu'à renaiſtre en Italie. Lors qu'il fut à Rome, il y fit vne recherche tres-particuliere de toutes les antiquitez, non ſeulement pour ce qui regarde l'Architecture, & la Sculpture, mais auſſi pour les inſcriptions, dont il compoſa vn Livre, qu'il envoya à Laurent de Medicis. Il écrivit auſſi ſur les Commentaires de Ceſar certaines obſervations qui ſont imprimées, & fut le premier qui deſſeigna le Pont que cét Empereur fit faire ſur le Roſne, & dont la deſcription ſe voit dans ſes Commentaires.

Comme il eſtoit ſçavant Architecte, l'Empereur Maximilien le retint à ſa Cour; & pendant le temps qu'il y demeura, il enſeigna les Langues Latines & Greques au ſçavant Scaliger. Budée reconnoiſt auſſi qu'il fut ſon Maiſtre dans l'Architecture; qu'il luy expliqua les Livres de Vitruve, où il luy fit

remarquer

remarquer plusieurs fautes, que sa grande connoissance dans le Latin, & dans le Grec, luy avoit fait découvrir. Que ce fut par son moyen, qu'on trouva dans vne ancienne Biblioteque de Paris la plus grande partie des Epistres de Pline, qui furent depuis imprimées par Alde Manuce, estant alors au service du Roy Louïs XII. Il bastit le Pont Nostre-Dame, & celuy qu'on appelle le Petit-pont, où l'on voit encore écrit sur vne table de marbre ce distique, que Sanazar fit à son honneur. F. IOCONDE.

Jocondus geminum imposuit tibi Sequana pontem,
Hunc tu jure potes dicere Pontificem.

Il fit outre cela quelques autres ouvrages pour le Roy. S'estant rencontré à Rome, lorsque Bramante mourut, on luy donna la conduite de S. Pierre conjointement avec Raphael d'Urbin, & Julien da san Gallo, avec vn ordre particulier, pour faire achever ce que Bramante avoit commencé. Ceux de Venise se servirent aussi de ses desseins, & de ses conseils en plusieurs rencontres fort considerables. Je ne puis vous dire quand il mourut, mais il vescut long temps, & en reputation d'vn tres-bon Religieux. Il eut pour amis Paul

F. IOCONDE. Emile, Sanazar, Alde Manuce, Budée, & tous les ſçavans hommes de ce temps-là, & pour ſon diſciple Jules Ceſar Scaliger.

Verone eſt vne des plus agréables Villes d'Italie, & qui dans ſa ſituation & dans ſes couſtumes reſſemble beaucoup à Florence. Auſſi dans le meſme temps qu'il paroiſſoit beaucoup d'excellens Peintres dans celle-cy, il s'en élevoit dans l'autre pluſieurs, qui n'ont pas eû vne mediocre reputation; & l'on peut dire, que non ſeulement en Peinture, mais dans toutes ſortes d'autres profeſſions, il en eſt ſorti des hommes tres-ſçavans. Cependant, comme nous n'avons à preſent deſſein que de parler des plus grands Peintres, je ne m'arreſterai pas ſur d'autres ſujets. Vous ſçaurez donc que dans ce temps-là il y avoit encore à Verone vn Peintre, appelé LIBERALE, (LIBERALE.) qui imita la maniére de Jacques Belin; JEAN FRANCESCO CARATO (CARATO.); FRANCESCO TORBIDO, dit le MORE (LE MORE.), dont je vous ai déja parlé, qui ſuivit de fort prés la maniére de Georgion; FRANCESCO MONSIGNORI (MONSIGNORI.), qui peignit beaucoup à Mantoüe, & qui a fait quantité de Portraits fort eſtimez; & pluſieurs autres Peintres, dont quelques-vns travaillerent parfaitement bien de Miniature.

Lors que le Pape Leon X. alla à Florence, il y avoit vn Peintre nommé GRANACCI, qui fut employé aux décorations que l'on fit pour ſon entrée ; mais ſur tout il eſtoit ingenieux à bien ordonner des ſortes de Maſcarades, qui eſtoient alors en vſage à Florence aux jours de Carnaval. Il en compoſa vne par l'ordre de Laurent de Medicis, qui fut le premier Inventeur de celles où l'on repreſente des actions heroïques & ſerieuſes ; ce que ceux de Florence nommoient *Canti*. Le Triomphe de Paul Emile luy ſervit de ſujet ; & bien qu'il fuſt encore fort jeune, neantmoins il y conduiſit toutes choſes avec tant d'eſprit & de jugement, qu'il en receût beaucoup de loüange. En 1503. GRANACCI.

Alors Pymandre m'interrompant, Je m'imagine, dit-il, que cette Maſcarade eſtoit plus agréable que celle dont vous me parliez il y a quelque temps, où l'on ne voioit que des morts, & des objets lugubres.

Il n'en faut pas douter, luy repartis-je ; car eſtant vne imitation de ce qui ſe pratiquoit autrefois dans les Triomphes, l'on n'y voyoit rien que de fort divertiſſant. Mais ce qu'il fit pendant que Leon X. demeura à Florence, ſurpaſſoit encore les autres choſes qu'on

GRANACCI.

avoit veuës de luy. Il fit vne repreſentation du Triomphe de Camille ; & Jacques Nardi, homme docte, & qui avoit part à la conduite de toutes ces magnificences, compoſa vne chanſon, qui commençoit :

Contemplà in quanta gloria ſei ſalita
Felice alma Fiorenza,
Poi che dal Ciel diſceſa. &c.

Ce Granacci travailla ſous Michel Ange à ſes cartons, & mourut l'an 1543.

L'Art de peindre eſt vn champ ouvert à toutes ſortes de perſonnes ; & bien qu'elles n'y remportent pas vn ſemblable honneur, ou vne pareille recompenſe, ceux neantmoins qui ont aſſez de courage pour entrer en lice, ne laiſſent pas d'éterniſer leur nom. Entre les Ouvriers qui ont tâché d'acquerir vn honneur qui duraſt long-temps, je n'en voy point qui ayent mieux réüſſy dans leur deſſein, que ceux qui jugeant bien n'avoir pas aſſez de force pour devancer tous les autres dans cette carriére, ſe ſont contentez de ſuivre les plus habiles, & de ſe mettre comme ſous leur protection, pour avoir part dans leurs avantures. J'appelle ainſi vne infinité d'excellens Graveurs, qui n'ayant pas reçû de la nature aſſez de talens pour produire, comme

ils euſſent bien voulu, de nobles idées, & de belles inventions, ont mieux aimé mettre au jour celles de ces grands hommes qu'ils voyoient plus favoriſez du Ciel, parce qu'en travaillant à multiplier leurs Ouvrages dans le monde, ils ſe ſont rendus en quelque ſorte compagnons de leur gloire. Car c'eſt par vne infinité d'Eſtampes faites aprés les deſſeins de Raphaël, de Jules Romain, de Michel Ange, & de tous les plus ſçavans Peintres, que quantité de Graveurs ſe ſont faits connoître, & ont trouvé le moyen d'éterniſer leur memoire, en mettant leur nom au bas des Ouvrages de ces excellens hommes.

Comme l'invention de la Graveure a ſuivi celle de la Peinture à huile, & a paru quelque temps aprés, peut-eſtre ne ſerez-vous pas fâché que je vous marque ſon commencement, & que je vous diſe ceux qui ont les premiers contribué à cette découverte, & à qui on a l'obligation de tant de belles choſes que nous poſſedons. GRAVEURS EN PIERRES.

Il eſt certain, que comme les Grecs ont travaillé de Sculpture d'vne maniére qu'on peut preſque dire inimitable, puiſque juſques à preſent l'on n'a rien fait qui égale leurs Ouvrages; il eſt vray auſſi que pour ce qui

GRAVEURS EN PIERRES.

regarde la Graveure des Pierres, comme de ces belles Agathes, & de ces Criſtaux dont vous avez peû voir vne aſſez grande quantité dans le Cabinet du Roy, je ne dis pas de ceux qui ſont élevez en boſſe, je parle de ces figures gravées dans la pierre, il eſt vray, dis-je, qu'il n'y a rien de ſi beau que ce qui reſte de ces anciens Maiſtres. Cependant, comme la Sculpture & la Peinture ſe ſont relevées dans l'Italie, auſſi cét Art de graver ſur les pierres a commencé d'y renaiſtre : Et ſi ces derniers n'ont pas réüſſi auſſi excellemment que les Anciens, toutefois ce ne leur eſt pas peu de gloire d'avoir remis au jour vn Art qui eſtoit comme perdu.

Pluſieurs s'eſtoient donc adonnez à graver ſur des Cornalines, ſur des Agathes, & autres pierres précieuſes, auſſitoſt que l'on vit renaiſtre l'Art de peindre, & de tailler des figures de marbre; mais on peut dire que ces ouvrages ne commencerent à ſe perfectionner que du temps du Pape Martin V.

Cependant, comme l'eſtime qu'on a pour les Ouvriers, leur donne auſſi plus de courage pour bien faire, & pour ſe rendre habiles; Laurent de Medicis & Pierre ſon fils, qui avoient vne curioſité particuliére pour

les pierres gravées, & qui en faisoient vn grand amas, donnerent occasion à plusieurs personnes de s'occuper dans cette sorte de travail, & d'en apprendre l'Art de quelques Estrangers, que Laurent de Medicis avoit fait venir chez luy.

GRAVEURS EN PIERRES.

Un des premiers qui s'y adonna, fut vn jeune homme de Florence, appellé JEAN DELLE CORGNIUOLE, à cause qu'en effet il grava excellemment ces sortes de Pierres. Il eût ensuite pour concurrent DOMINIQUE DE' CAMEI Milanois, qui grava sur vn Rubi balais le portrait du Duc Loüis, surnommé le More. Et sous Leon X. il y eût vn PIERRE MARIA da Pescia, & vn MICHELINO qui furent recommandables dans ces sortes d'ouvrages. Ce furent eux qui mirent davantage en lumiére cét Art si difficile, & si caché. Car dans cette sorte de graveure il semble qu'on n'y travaille que dans l'obscurité, & comme à tâtons, puisqu'il faut de moment en moment voir avec de la cire mole ce que l'on fait. Cependant ils surmontérent ces difficultez, & donnérent moyen aux autres de les suivre, & d'aller encore plus avant. JEAN da Castel Bolognese, VALERIO VINCENTINO, MATHEO DAL

GRAVEURS EN PIERRES.

NASARO, & quelques autres commencérent à faire paroiſtre des piéces tres-achevées. Je ne vous diray point tous les Portraits, & les autres Ouvrages encore plus délicats que Jean da Caſtel Bologneſe fit pour Alphonſe Duc de Ferrare, pour Clement VII. & pour l'Empereur Charles-Quint. Jugez ſeulement de ſon ſçavoir, & de ſon induſtrie, en apprenant que dans de fort petites pierres il y gravoit, non pas vn ſeul portrait, ou quelque figure entiére, mais de grandes compoſitions d'Hiſtoires, comme le raviſſement des Sabines, qu'il fit pour le Cardinal Hypolite de Medicis, des Baccanales, des combats ſur mer, la priſe de la Goulette, la guerre de Thunis, & pluſieurs autres grands ſujets qu'il grava aprés les deſſeins de Michel Ange, de Perrin del Vague, & d'autres excellens hommes. Il mourut à Faence âgé de ſoixante ans, l'an 1555.

Pour Mathieu dal Naſaro il eſtoit natif de Verone. S'eſtant rendu fort excellent Graveur, il vint en France, où il preſenta pluſieurs de ſes ouvrages à François I. qui les reçût agréablement, & le retint à ſon ſervice. Il fit meſme quelques deſſeins pour des draps d'or & de ſoye, & pour des tapiſſeries

que

que le Roy faiſoit faire en Flandre, où Sa Majeſté l'envoya pour en prendre la conduite. Quelques mois aprés il retourna en ſon Païs porter l'argent qu'il avoit amaſſé icy. C'eſtoit dans le temps que le Roy & l'Empereur ſe faiſoient vne forte guerre, & qu'il arriva malheureuſement que François I. fut pris devant Pavie, & conduit en Eſpagne. Lors que ce Prince fut de retour à Paris, il fit revenir Mathieu del Naſaro, & le fit Maiſtre de la Monnoye. Comme il ſe vit ſi bien eſtabli, il réſolut de s'eſtablir en France; & pour cét effet il y prit femme, & y veſcut juſques vn peu aprés la mort de François I. qui arriva le dernier jour de Mars 1547.

GRAVEURS EN PIERRES.

En 1525.

Quant à Valerio Vincentino, il eſt cetain que s'il euſt eſté auſſi bon deſſeignateur qu'il eſtoit habile à graver nettement, il auroit égalé les anciens dont il imitoit autant qu'il ſe peut la plus belle maniére. Il fit pour Clement VII. vne caſſette de criſtal de roche, où il grava toute l'hiſtoire de la Paſſion de Noſtre Seigneur. Lors que ce Pape vint en France pour le mariage de ſa niéce Catherine de Medicis avec le Duc d'Orleans, qui fut depuis Henry II. il en fit preſent au Roy,

GRAVEURS EN PIERRES. qui en eſchange luy donna vne bague de tres-grand prix, & vne riche tapiſſerie de Flandre.

Outre cela, Vincentino repreſenta pour le meſme Pape ſur pluſieurs vaſes de criſtal diverſes hiſtoires, dont Sa Sainteté faiſoit preſent aux Princes. Il grava les douze Empereurs, & fit tant de medailles, & d'autres ſortes d'ouvrages, que c'eſt vne choſe eſtonnante, de ce qu'vn ſeul homme en ait pû faire vne ſi grande quantité, veû la longueur & la difficulté de ce travail. Il veſcut ſoixante-huit ans, & laiſſa vne fille heritiére d'vne infinité de deſſeins, & de recherches antiques, laquelle grava auſſi parfaitement bien.

Il mourut l'an 1546.

MARMITA natif de Parme, aquit encore beaucoup de reputation dans ce genre de travail. Et depuis ceux-là, il en a paru d'autres, qui n'ont pas fait de moindres ouvrages. Car on a veû à Veniſe LUIGI ANICHINI de Ferrare, dont la délicateſſe du travail a eſté tout-à-fait admirable. Il fit vne medaille pour le Pape Paul III. où d'vn coſté l'ayant repreſenté d'vne maniére tout-à-fait animée, il grava dans le revers Alexandre le Grand, lors qu'il fut à Jeruſalem, & qu'il ſe jetta aux pieds du Grand-Preſtre. Ces

figures estoient si admirables, que Michel Ange les considerant avec estonnement, dit que cét art estoit arrivé à sa derniére perfection, estant impossible qu'il pust aller plus avant.

Graveurs en Pierres.

Il fit encore vne medaille du Pape Jule III. pour l'année du Jubilé 1550. où dans le revers il representa les prisonniers qu'on avoit accoustumé de delivrer anciennement. Il fit aussi le Roy Henry II. dans vne medaille, qui est vne des plus belles qui soit sortie de ses mains.

Il y eût encore vn nommé JEAN ANTONIO DE ROSSY Milanois; vn BENEVENTO CELLINI, qui estoit Orfévre, & qui travailloit à Rome du temps de Clement VII. & dont l'on voit vn traité de l'art d'Orfévrerie; vn PIETRO PAOLO GALEOTTO Romain; vn PASTINO de Siene, & plusieurs autres dont je ne parleray pas, voulant passer à ceux qui ont gravé sur le cuivre, & ausquels nous sommes redevables des belles Estampes, que nous avons encore aujourd'huy, & qui sont la cause en partie de ce que je vous ay parlé des Graveurs en Pierres, qui en effet ont esté les premiers Inventeurs de ce que l'on nomme la Taille-douce.

Graveurs sur Cuivre et sur Bois.

Car ſon origine vient de MASO FINIGUERRA Florentin, qui travailloit d'Orfévrerie en 1460. Il avoit de couſtume de faire vne emprainte de terre de toutes les choſes qu'il gravoit ſur de l'argent, pour émailler. Et comme il jettoit dans ce moule de terre du ſouffre fondu, ces derniéres empraintes eſtant frotées d'huile & de noir de fumée, elles repreſentoient la meſme choſe que ce qui eſtoit gravé ſur l'argent. Il trouva enſuite moyen d'avoir les meſmes figures ſur du papier, en l'humectant, & paſſant vn rouleau bien vni pardeſſus l'emprainte : ce qui luy réüſſit ſi bien, que non ſeulement ces figures paroiſſoient imprimées, mais meſme deſſeignées avec la plume. Comme en toutes choſes il n'y a que les premiéres inventions qui ſoient difficiles, & auſquelles il eſt aiſé d'ajouſter, quand elles ſont ſeulement à demy découvertes ; auſſi Maſo n'eût pas plûtoſt divulgué ſon ſecret, qu'vn autre Orfévre de la meſme Ville, nommé BACCIO BALDINI, non ſeulement trouva moyen de le bien imiter, mais fit encore paroiſtre quelque choſe de mieux ; parce qu'il ſe ſervit des deſſeins de Sandro Boticelli pour faire ſes graveures. Neantmoins tout ce qu'ils

avoient fait juſques alors n'eſtoit pas encore aſſez conſidérable; mais André Mantegne en ayant eû connoiſſance, commença à faire graver pluſieurs de ſes ouvrages, qui donnerent plus de vogue à cét art qu'il n'avoit eû juſques alors. Et comme cette nouvelle invention ſe répandit bien-toſt de tous coſtez, il y eût vn Peintre d'Anvers, nommé MARTIN, qui ſe mit auſſi à graver ſes propres ouvrages, & envoya pluſieurs eſtampes en Italie, qui eſtoient marquées d'vne M. & d'vn C.

GRAVEURS SUR CUIVRE ET SUR BOIS.

Je ne m'arreſteray point à vous rapporter les diverſes piéces qui parurent de ſa façon. Je vous diray ſeulement qu'elles ſemblerent ſi bien gravées, qu'il y eût vn nommé GHERARDO de Florence, qui ſe mit à les contrefaire.

Depuis ce Martin, Albert Dure s'adonna auſſi à graver; & comme il eſtoit meilleur deſſeignateur, & qu'il travailloit avec beaucoup plus de ſcience & de jugement, ſes eſtampes furent bien plus recherchées. En l'an 1503. il grava vne petite Vierge, où l'on connut auſſi-toſt de combien il ſurpaſſoit tous ceux qui avoient paru auparavant.

J'aurois de la peine à vous dire toutes les piéces que fit Albert. C'eſt aſſez que vous

GRAVEURS SUR CUIVRE ET SUR BOIS.

sçachiez, qu'aprés avoir desseigné trente-six piéces representans l'histoire de la Passion de Nostre Seigneur, & aprés les avoir gravées sur du bois, il s'accorda avec Marc-Antoine de Boulogne pour en faire le débit. Comme celui-cy les eût apportées à Venise, plusieurs les voulurent imiter. Il y eût entre-autres MARC-ANTOINE, surnommé Franci, à cause qu'il estoit élevé de François Francia de Boulogne, qui se mit à les contrefaire, & à les graver sur du cuivre, d'vne maniére aussi forte qu'Albert les avoit gravées en bois; & il y reüssit si bien, que les ayant marquées de mesmes lettres que les originaux, tout le monde y fut trompé, & les achetoit pour estre d'Albert: De sorte que comme l'on en transporta quelques-vnes en Flandre, Albert Dure en fut si fâché, qu'il partit aussi-tost, & s'en alla à Venise, où il se plaignit à la Republique de ce que Marc-Antoine avoit contrefait ses ouvrages. Ce qu'il pût obtenir fut, que Marc-Antoine ne mettroit plus le nom d'Albert aux choses qu'il graveroit.

Aprés cela ils partirent tous deux de Venise. Marc-Antoine fut à Rome, où il s'adonna entiérement à desseigner; & Albert estant retourné en Flandre, y trouva Lucas de Ho-

lande, qui s'estoit mis aussi à graver. Bien qu'il ne fust pas si bon desseignateur qu'Albert, néantmoins il sçavoit mieux manier le burin, & travailloit avec plus de délicatesse. Ses premiers ouvrages parurent en 1509. & ce qu'il fit depuis, monte à vne si grande quantité de piéces, que je ne puis vous les dire. Je retourneray seulement à Marc-Antoine, qui estant à Rome, grava sur du cuivre vn dessein de Raphaël, où estoit representé Lucrece. Cette piéce parut si belle, & d'vne maniére si agréable, que Raphaël l'ayant veuë, se resolut de faire graver quelques autres desseins. Il commença vn Jugement de Pâris, dont l'excellence surprit aussitost tous ceux qui le virent; & ensuite il grava le Martyre des Innocens; vn Neptune, autour duquel on voit l'histoire d'Enée, & plusieurs autres piéces.

Graveurs sur Cuivre et sur Bois.

Raphaël avoit auprés de luy vn garçon nommé Baviére, qui servoit à broyer ses couleurs. Il l'employa à imprimer les Estampes que Marc-Antoine gravoit; & ainsi il les occupoit tous deux à mettre au jour plusieurs de ses ouvrages. Dans les Estampes gravées d'aprés Raphaël il y avoit vne S. & vne R. pour signifier Raphaël Sanzio; & dans celles de Marc-

Antoine vne M. & vne S. Raphaël en envoya plusieurs à Albert Dure, qui les estima beaucoup, & qui en eschange luy fit present de toutes celles qu'il avoit gravées, & de son portrait, qu'il avoit peint luy-mesme.

Comme Marc-Antoine fut en reputation de bon Graveur, plusieurs jeunes gens se mirent sous luy, pour apprendre ce nouvel art. Ceux qui réüssirent le mieux, furent Marc de Ravennes, & Augustin Venitien. Le premier marqua ses planches du nom de Raphaël avec vne S. & vne R. & l'autre avec vn A. & vn V. Outre les estampes qu'ils firent d'aprés les desseins de Raphaël, ils en graverent encore d'autres d'aprés Jule Romain. Il s'en voit quelques-vnes marquées d'vne M. & d'vne R. à cause que le Graveur se nommoit Marc Ravignano.

Aprés la mort de Raphaël Baccio Bandinelle Sculpteur entretint chez luy Augustin, & luy fit graver plusieurs de ses desseins; Et Marc-Antoine grava pour Jule Romain, qui avoit eû ce respect pour Raphaël, de ne rien mettre au jour pendant la vie de son maistre, pour ne paroistre pas vouloir entrer en concurrence avec luy. Marc-Antoine grava donc d'aprés les desseins de Jule

vingt

vingt planches ; & Laretin fit vn Sonnet pour chacune de ses planches, aussi deshonneste que l'estoient les actions representées, qui auroient attiré sur Jule vn tres-rigoureux chastiment, s'il eust esté à Rome lors que le Pape Clement VII. en fut averti. L'on saisit tout ce qui s'en pût rencontrer, & Marc-Antoine ayant esté mis en prison, estoit en danger de perdre la vie, si le Cardinal de Medicis, & Baccio Bandinelli n'eussent employé tout leur credit pour le sauver.

GRAVEURS SUR CUIVRE ET SUR BOIS.

Quelque temps aprés Rome ayant esté prise, & pillée par les troupes de l'Empereur, comme je vous ay déja dit, Marc-Antoine perdit tout ce qu'il avoit, & aprés estre sorti de la Ville, il n'y retourna plus ; & mesme on ne voit pas qu'il ait gravé beaucoup de choses depuis. Augustin Venitien & Marc de Ravenne s'associérent ensuite, pour travailler ensemble. Il y a eû plusieurs autres Graveurs qui les ont imitez, & qui se sont rendus considérables par quantité d'ouvrages qu'ils ont mis au jour. Vgho da Carpi, dont je vous ay déja parlé, se mit en réputation. Baltazar Peruzzi imita sa maniére de graver dans quelques planches qu'il mit en lumiére. Francesque Parmesan a aussi gravé plusieurs piéces, où l'on

GRAVEURS SUR CUIVRE ET SUR BOIS.

voit qu'il s'eſt ſervi du burin & de l'eau forte. La maniére de graver à l'eau forte que l'on trouva alors eſt vne invention tres-avantageuſe, & d'vne grande vtilité; car quoy que les Eſtampes n'en ſoient pas ſi nettes que des planches qui ſont gravées avec le burin, neantmoins il y a beaucoup plus d'art & d'eſprit.

Je pourrois vous nommer aprés ceux-là vn Baptiſte Peintre Venitien ; vn Baptiſte del Moro de Verone ; Jerôme Cock Flamand; Baptiſte de Veniſe ; Baptiſte Franc, & vne infinité d'autres, qui parurent preſque en meſme temps. Car ce fut alors que Baviére, dont je vous ay parlé, fit graver pluſieurs ouvrages d'aprés Mᵉ Roux, & d'aprés Perin del Vague, par Jean Jaques Caraglio de Bologne, qui tâchoit, autant qu'il pouvoit, d'imiter la maniére de Marc-Antoine. Il y eût auſſi Jean Baptiſte Mantuan, diſciple de Jule Romain, dont les Eſtampes ſont marquées par vn B, vn I, & vne M, Eneas Vicus de Parme, & vne infinité d'autres, dont l'on pourroit faire vn juſte volume, ſi l'on vouloit s'arreſter à la recherche de leurs noms & de leurs ouvrages.

Je vous diſpenſe, me dit Pymandre, de ce travail; car aprés avoir veû le catalogue des

Eſtampes de M. l'Abbé de Marolles, il faudroit avoir vne furieuſe memoire pour ſe ſouvenir de tous ceux qui ſe ſont meſlez de graver; & j'avouë que le Recueïl genéral qu'il a fait de leurs Ouvrages, & de tout ce qui a jamais eſté gravé, meritoit bien d'entrer dans la Bibliotheque du Roy, où j'ay appris qu'il eſt depuis peu.

Puiſque vous avez veû ce catalogue, repartis-je, il n'eſt donc pas neceſſaire de vous parler davantage des Graveurs, ny de ce qu'ils ont fait. Je vous entretiendray de JULE ROMAIN, pendant qu'il m'en ſouvient, & je vous diray que de tous les diſciples de Raphaël, il n'y en a point eû qui l'ayent ſi bien imité, ſoit dans l'invention, ſoit dans le coloris, ny qui ayent approché de cette fierté, de ce correct, de ces beaux caprices, de cette abondance, & de cette varieté de penſées qu'on voit dans ſes ouvrages. Les beaux talens de Jule, ſon humeur douce & affable, ſa converſation plaiſante & gracieuſe, furent cauſe que Raphaël n'eût pas moins d'amitié pour luy que s'il euſt eſté ſon propre frere. C'eſt pourquoy il l'employa toûjours dans les plus importantes entrepriſes, comme l'on voit particuliérement

JULE ROMAIN.

JULE ROMAIN.

dans ces belles loges qu'il fit pour Leon X. Raphaël ayant fait tous les desseins de l'architecture, des ornemens de Stuc, & des peintures, laissa l'exécution de plusieurs tableaux à Jule, entr'autres ceux de la création d'Adam & d'Eve, & des Animaux; celuy où Noé est representé lors qu'il fait bastir l'Arche, & celuy où il sacrifie; celuy encore où Moyse est retiré des eaux par la fille de Pharaon, & dont le païsage est si agreable, & quelques autres, où l'on voit assez la maniére de Jule Romain.

Il travailla encore avec Raphaël dans la chambre de *Torre Borgia*, & fit la plus grande partie de ce qui est à Fraisque dans la loge de Ghisi. Il peignit aussi vn tableau à huile, representant Sainte Elisabeth, que Raphaël acheva pour François I. & fit presque entiérement la Sainte Marguerite, qui est encore à Fontainebleau, & que Raphaël envoya au Roy avec le portrait de la Vice-Reine de Naples, dont il ne fit que la teste, le reste estant de la main de Jule.

Raphaël estant mort, Jule Romain demeura le principal heritier de tous ses biens, avec Jean Francesque, surnommé *Il Fattore*, comme je vous ay déja dit, & furent choisis pour

finir les ouvrages que Raphaël avoit commencez, dont ils s'aquittérent tres-dignement. JULE ROMAIN.

Ensuite de cela, le Cardinal Jule de Medicis, qui fut depuis Clement VII. ayant dessein de faire bastir vn Palais hors de Rome, choisit vn endroit proche de *Monte-Mario*, dont la situation est tres-avantageuse, à cause des eaux, du couvert, & de la belle veuë, qui y sont plus agréables qu'en aucun lieu des environs de Rome. Il en donna toute la conduite à Jule, qui bastit ce Palais, & l'orna de diverses peintures. Vous pouvez vous en souvenir; car c'est cette vigne, qu'on appelle la Vigne Madame, & que l'on nommoit autrefois la Vigne de Medicis. Ce Palais estoit rempli de tres-belles Statuës antiques, entre lesquelles il y avoit vn Jupiter qui fut envoyé à François I. C'est dans ce lieu, & au bout d'vne loge que Jule Romain, à l'imitation de cét ancien Peintre de Grece, a representé vn Polipheme, qui paroist d'vne grandeur prodigieuse, estant comparé aux Satyres, & aux petits enfans qui se jouënt autour de luy. Le Pape Leon X. estant mort pendant que Jule travailloit à ces ouvrages, ils furent interrompus: car Adrian VI. ayant esté créé Pape, le Cardinal de Medicis s'en L'an 1522.

Jule Romain.

alla à Florence ; & non ſeulement ce qu'il faiſoit faire demeura ſans eſtre achevé, mais encore tous les autres ouvrages publics qui eſtoient commencez à Rome. Jule & Jean Franceſque avoient fini beaucoup de choſes, que Raphaël en mourant avoit laiſſées imparfaites dans le Vatican, & ſe diſpoſoient encore à travailler d'aprés les cartons qu'il avoit faits pour la grande ſale du Palais du Pape, où il avoit déja commencé de peindre quatre tableaux de l'hiſtoire de Conſtantin : Mais voyant qu'Adrian n'avoit aucun amour pour la Peinture, ny pour la Sculpture, ils abandonnérent tout.

Ce Pape, interrompit alors Pymandre, ſe trouva chargé d'autres ſoins, lors qu'il fut mis dans la Chaire de Saint Pierre. Vous ſçavez quelle eſtoit ſon origine, & comme ſon grand ſçavoir l'ayant rendu digne d'eſtre précepteur de Charles V. il fut enſuite promeû à la dignité de Cardinal, gouverna l'Eſpagne en l'abſence de Charles, & enfin fut élevé à la plus haute de toutes les dignitez, lors qu'on y penſoit le moins, & qu'il y avoit peu d'apparence que dans le Conclave on éluſt vne perſonne de de-là les Monts, & qui n'avoit point encore eſté à Rome.

Il eſtoit natif d'Utrec en Holande.

Il eſt vray auſſi, repartis-je, que cette élection ſurprit tellement ceux de Rome, & leur déplût ſi fort, que tout le peuple crioit aprés les Cardinaux lorſqu'ils ſortirent du Conclave, de ce qu'ils avoient nommé pour Pape vn Eſtranger. Et comme ils paſſoient de compagnie ſur le Pont Saint Ange, & que la populace leur diſoit mille injures, le Cardinal de Gonzague la remercia, de ce qu'elle ne les aſſommoit pas à coups de pierre, tant cette canaille eſtoit irritée de n'avoir pas vn Pape de leur Païs. Mais voulez-vous vne plus grande marque du peu de ſatisfaction qu'en avoient tous les Italiens; il ne faut que lire ce qu'écrit Vaſari dans la Vie d'Antonio da San Gallo, où il ne peut s'empeſcher de dire, que ſous le Pontificat d'Adrian tous les Arts, & toutes les Vertus, c'eſt à dire les Sciences curieuſes, eſtoient tellement abbatuës, que s'il euſt veſcu plus long-temps, il ſeroit arrivé dans Rome pendant ſon Pontificat, ce qui arriva autrefois, lors que les Goths ruinérent toutes les Statuës antiques, & mirent le feu dans la Ville, parce que le Pape avoit déja parlé de faire abbattre les Peintures de Michel Ange, qui ſont dans la Chapelle du Vatican, diſant que ce lieu reſ-

JULE ROMAIN.

IULE ROMAIN.
sembloit à vne estuve remplie de personnes nuës ; & n'ayant aucune estime pour les tableaux, ny pour les belles statuës, il ne les regardoit que comme des choses lascives, qu'il nommoit mesme des sujets abominables.

Je vous diray, repliqua Pymandre, qu'Adrian n'ayant pas esté élevé dans vne famille aussi éclatante, & qui eust autant d'amour pour les beaux Arts que celle des Medicis, & que s'estant toûjours appliqué à l'estude de la Philosophie & de la Theologie, & ensuite attaché à des emplois fort éloignez de ceux de la Cour de Rome, il ne faut pas s'étonner si les inclinations en estoient fort differentes. Outre cela estant arrivé d'Espagne, où il estoit quand il fut éleû Pape, d'abord il employa tous ses soins à s'aquitter de ses veritables obligations. Il y avoit alors tant d'occasions qui l'engageoient à travailler pour le bien de la Chrétienté, qu'il ne faut pas trouver étrange, s'il pensoit si peu à la décoration de son Palais, pendant que l'Eglise souffroit si cruellement dans tous ses membres. Les Princes Chrétiens estoient en guerre les vns contre les autres. Luther infectoit vne partie de l'Europe de sa nouvelle herésie ; & Soliman

Soliman qui venoit de prendre par force la ville de Bellegrade, aſſiégeoit Rhodes avec deux cens mille combatans. Vous ſçavez qu'il n'y eût jamais de ſiége plus conſidérable. Les aſſiégeans & les aſſiégez y firent paroiſtre vne fermeté & vn courage que l'on a de la peine à s'imaginer : Et il eſt certain que la valeur & la patience des Chevaliers auroit ſurmonté la force & l'opiniâtreté de tout l'Empire Ottoman, ſi la jalouſie d'vn particulier n'euſt lâchement trahi ces genéreux défenſeurs de la Foy : Car lors que les Turcs eſtoient laſſez d'avoir ſi long-temps ſouffert devant vne Place, où ils recevoient ſans ceſſe des pertes conſidérables, & que Soliman qui eſtoit venu en perſonne, pour obliger ſes troupes à demeurer fermes, ne pouvoit plus retenir ſes Soldats, il eut avis par vn Medecin Juif, qui eſtoit entré dans la Ville pour ſervir d'eſpion, & par des lettres meſmes du * Chancelier de l'Ordre, que la pluſpart des Soldats Chrétiens eſtoient morts, & que la Place eſtoit en tres-mauvais eſtat ; ce qui le fit demeurer encore, & obligea le Grand-Maiſtre, qui avoit pendant tout ce ſiége donné des marques d'vne valeur, & d'vne generoſité ſans exemple, de compoſer

IULE ROMAIN.

* André Amaral Portugais, Commandeur de Caſtille.

IULE ROMAIN.

avec le Grand-Seigneur ; mais ce fut d'vne maniére si avantageuse , qu'il n'eût guere moins de gloire d'avoir esté vaincu , que s'il eust esté vainqueur. Avant que de traiter, il découvrit la trahison du Chancelier, qui fut puni comme il meritoit : Et ce qui est remarquable dans cette rencontre , est que le serviteur qu'il employa dans sa trahison estant Juif de religion , & ne s'estant fait baptiser que pour mieux couvrir son jeu , mourut bon Catholique ; & ce miserable Chevalier, qui avoit receû la grace du baptesme dés sa naissance , perdit la vie impenitent, & dans vn estat pire que celuy d'vn Turc.

Il se nommoit Philippes de Villiers, François, & de l'ancienne maison de l'Isle-Adam.

La vertu du Grand-Maistre parut avec tant d'éclat dans cette funeste occasion, qu'elle se fit mesme admirer de ses plus grands ennemis ; & Soliman estant entré dans Rhodes , luy fit toutes sortes de carresses , & luy demanda son amitié.

Estant sorti de l'Isle, il passa en Sicile , & de là à Rome , où il fut fort bien receû du Pape. Mais il est vray pourtant , qu'on accusoit Sa Sainteté de n'avoir pas fait tout ce qu'elle pouvoit pour secourir Rhodes, ayant préferé les interests de Charles V. à ceux de toute la Chrétienté , en luy donnant ce qu'il y avoit

de forces dans l'Eſtat Eccleſiaſtique, pour aller contre les François, au lieu d'en aſſiſter les Chevaliers. Quoy qu'il en ſoit, pendant qu'Adrian demeura dans la Chaire de Saint Pierre, il y parut avec les ſentimens d'vn tres-bon Pape, ne cherchant qu'à remedier aux maux dont l'Egliſe eſtoit affligée.

IULE ROMAIN.

Pymandre ayant ceſſé de parler, je repris la parole. Pendant, luy dis-je, qu'Adrian renfermoit donc tous ſes ſoins aux devoirs de ſa charge, Jule Romain, Jean Franceſque, Perin del Vague, & vne infinité de tres-excellens Peintres & Sculpteurs demeurerent ſans travailler dans Rome: Mais comme ce Pontificat ne dura pas long-temps, & qu'Adrian eſtant venu à mourir vingt mois aprés ſon exaltation, Jule de Medicis fut éleû Pape, & nommé Clement VII. l'on vit en vn moment tous les Arts qui commencerent à revivre.

A la fin de l'année 1523.

Jule & Jean Franceſque eurent auſſi-toſt ordre du Pape de finir la grande Salle du Vatican. D'abord ils commencerent à faire abbattre l'endroit qui avoit eſté préparé pour peindre à huile, ne laiſſant que deux figures, dont l'vne repreſente la Juſtice, & l'autre la Charité, qu'ils avoient déja peinte quelque temps auparavant, & enſuite tra-

IULE ROMAIN.

vaillerent à ces grands ſujets, que Raphaël avoit diſpoſez avant ſa mort, & que Jule exécuta ſi bien, qu'il ne ſe peut rien voir de mieux.

Il eſt vray que dans les ouvrages de Jule, il faut encore plûtoſt conſiderer la grandeur des conceptions, & la force du deſſein, que la beauté des couleurs, & la grace du pinceau. Et meſme l'on voit dans ſes deſſeins encore plus de fierté, de vivacité, & d'action, que dans ſes tableaux; à cauſe, peut-eſtre, que comme il faiſoit vn deſſein en fort peu de temps, il y répandoit plus de feu que dans ſes peintures, ſur leſquelles s'arreſtant pluſieurs mois à travailler, cette ardeur qui l'échauffoit d'abord, venoit à diminuer peu à peu. Ainſi il ne faut pas s'étonner, ſi dans ſes tableaux il y a moins de feu que dans ſes deſſeins, qui ſont les premiers & les plus forts mouvemens de ſon eſprit.

Il ſe diſpoſa donc à faire quatre grands Tableaux dans les quatre coſtez de cette Salle, pour y repreſenter quatre principales actions de Conſtantin premier Empereur Chrétien.

Ce Prince, qui eſtoit né en Angleterre de Conſtantius & de Sainte Helene, fut éleû Empereur des Romains l'an trois cens ſix,

& choisi de Dieu pour abolir le Paganisme.

IULE ROMAIN.

L'histoire rapporte, que pour cét effet il entreprit la guerre contre Maxence, & ne fit qu'obeïr aux ordres du Ciel, dont il apprit la volonté, par vne apparition merveilleuse, en presence de toute son armée. Un jour qu'il estoit au milieu de ses Soldats, & lorsque le Soleil commençoit à pancher vers le couchant, il vit au milieu de cét Astre vne lumiére encore plus éclatante que celle du Soleil, qui formoit vne Croix avec ces mots: ΕΝ ΤΟΥΤΩι ΝΙΚΑ. Comme il demeura surpris d'vne vision si extraordinaire, la nuit suivante Nostre Seigneur luy apparut avec le mesme Signe, luy commanda d'en faire fabriquer de semblables, & de le porter dans ses Enseignes. Ce qu'il fit aussi-tost, mettant vne Croix au bout d'vne pique, avec ces deux lettres Grecques X. P. au haut de la Croix, pour marquer le nom de Nostre Seigneur.

Surmonte par ce Signe.

Cette apparition, par laquelle IESUS-CHRIST jetta dans l'ame de Constantin les premiers traits de sa grace, fait le premier sujet des Tableaux de cette Salle.

Celuy qui suit est la bataille où cét Empereur vainquit Maxence. Il avoit déja éprou-

vé le ſecours du Ciel en pluſieurs autres rencontres, comme à Turin, à Breſſe, & à Verone, où il avoit remporté de ſignalées victoires ſur les troupes que Maxence avoit envoyées au devant de luy. Mais enfin eſtant arrivé à Rome, ce fut aux bords du Tibre qu'il acheva de ſurmonter entiérement ce Tyran.

Maxence qui eſtoit ſorti de Rome avec vne armée de plus de cent ſoixante-dix mille combatans, fut contraint de donner bataille. Il avoit fait faire vn pont ſur le Tibre, à l'endroit meſme où eſt à preſent *Ponte-Mole*; & il avoit fait conſtruire ce pont de telle ſorte, que Conſtantin venant à y paſſer, il y avoit certaines machines diſpoſées à s'ouvrir, & à faire tomber dans l'eau tous ceux qui ſeroient deſſus, auſſi-toſt qu'on en lâcheroit les reſſorts. Mais ce piége qu'il avoit tendu à ſon ennemi, ne ſervit qu'à le précipiter luy-meſme. Car Conſtantin ayant vigoureuſement attaqué ſon armée, il la mit ſi fort en déroute, que Maxence eſtant contraint de ſe retirer parmy les fuyards, il tomba du haut du pont dans le Tibre, où il ſe noya; ſoit que la machine euſt fait ſon effet, ou que le pont eſtant trop chargé, ſe rompit de luy-

meſme. Le corps de Maxence fut auſſi-toſt retiré par les plongeurs, qui luy coupérent la teſte, la mirent au bout d'vne pique ; & aprés l'avoir fait voir dans Rome, on la porta juſques en Affrique, pour conſoler cette Province des maux que ce Tyran y avoit faits.

IULE ROMAIN.

Aprés cette inſigne victoire, Conſtantin entra triomphant dans Rome. On luy dreſſa cét Arc magnifique, qu'on voit encore auprés du Colliſée, entre le Mont Celius & le Mont Palatin. Et parce qu'alors il n'y avoit plus de Sculpteurs dans Rome, on l'embellit de pluſieurs bas reliefs, & de divers ornemens, qu'on prit en differens endroits, comme il eſt aiſé de juger qu'on en oſta, qui avoient eſté autrefois élevez à l'honneur de Trajan & de Marc-Aurelle.

Dans cette Bataille que Jule Romain a peinte ſur les deſſeins de Raphaël, l'on voit d'vn coſté *Monte-Mario*, & toute l'armée de Conſtantin, où il paroiſt des premiers avec vne javeline à la main, pourſuivant les ennemis fuyans devant luy, & qui tâchent de paſſer le pont. Mais au milieu du Tibre on reconnoiſt Maxence monté ſur vn cheval qui commence à ſe noyer.

IULE ROMAIN.

C'eſt vne choſe admirable de voir la diverſité des actions qui ſe rencontrent dans ce Tableau, ſoit que l'on conſidére le parti des Victorieux qui attaquent les Soldats de Maxence, ſoit qu'on regarde ces Soldats qui ſe défendent contre ceux de Conſtantin, ſoit que l'on examine encore le nombre des corps morts, ceux qui ſont bleſſez, leurs veſtemens, leurs armes, & juſques aux moindres choſes qui ſe rencontrent dans de pareilles occaſions. Auſſi l'on peut dire, que cét ouvrage, où Jule Romain a pris vn ſoin tout particulier, a ſervi depuis d'vn excellent modelle à tous ceux qui ont voulu repreſenter de ſemblables ſujets, parce qu'il eſtudia dans la Colonne Trajane, dans celle d'Antonin, & dans tous les Monumens antiques, les diverſes armeures, les machines, & les autres choſes dont les Romains ſe ſervoient anciennement dans la guerre. Et il eſt certain que cette eſtude eſt tres-neceſſaire à vn Peintre, puis que les armées Romaines eſtant ſi nombreuſes, & compoſées de toutes ſortes de nations, il y avoit vne tres-grande diverſité d'armes & d'habits parmy tant de combatans.

Penſez-vous, dit Pymandre, que Jule Romain euſt connoiſſance de toutes les ſortes d'armes

d'armes, dont chaque peuple ſe ſervoit, & qu'il ſongeaſt à faire vne aſſez grande difference entre vn Soldat Trace & vn Soldat Gaulois ? Je croy bien qu'il imitoit dans ſes Tableaux ce qu'il voyoit dans les Antiques, mais il ne ſe mettoit pas en peine d'autre choſe. Il me ſouvient de vous avoir dit autrefois, en regardant cette bataille de Conſtantin, que je trouvois fort à redire, que dans vn combat comme celuy-là il euſt repreſenté les deux Empereurs la teſte nuë, & avec vne ſimple couronne, qui environne leurs cheveux. IULE ROMAIN.

N'entrons pas à preſent, luy repartis-je, dans vne critique de ce Tableau, dont les belles parties ont aquis vne ſi haute reputation, que nous aurions mauvaiſe grace de nous arreſter à y reprendre ſi peu de choſe. Diſons ſeulement, que ſi Jule a emprunté des armes & des veſtemens antiques, pour couvrir ſes figures, il les a receuës de gens qui auroient bien ſceû rendre raiſon de ce qu'ils ont fait, & qu'il n'ignoroit pas luy-meſme la raiſon que les Anciens ont eûë de faire les choſes comme nous les voyons. Mais il eſt vray, que quand vn Peintre entreprend ces ſortes d'ouvrages, il doit ſçavoir, ou du

moins ſe faire inſtruire des differentes façons de s'armer, ſelon qu'elles ſe pratiquoient parmi toutes ſortes de Nations. Car ne ſeroit-ce pas vne faute groſſiére d'armer les Perſes comme les Romains, & de repreſenter les Indiens de la meſme ſorte que les Grecs? Ne vous ſouvient-il plus des obſervations que nous faiſions il y a quelque temps ſur toutes ces differentes façons de ſe veſtir, en conſidérant ces beaux ouvrages que Monſieur Colbert fait faire pour le Roy, & de ce que je vous faiſois remarquer dans cette bataille de Conſtantin, que l'on a gravée d'aprés M. le Brun? Je ne parle pas ſeulement du Caſque qu'il a mis ſur la teſte de Conſtantin, dont vrayſemblablement elle eſtoit couverte, ſur lequel meſme l'on dit qu'il fit mettre vne Croix, enſuite de celle qui luy apparut au Ciel; mais je dis encore de la machine du pont, qui eſt repreſentée dans cette bataille, où l'on voit certaines piéces de bois qui forment vne baſcule, laquelle venant à manquer, cauſe la cheûte de Maxence, & de pluſieurs de ſes Soldats. De ces Enſeignes Romaines, où Conſtantin fit mettre au deſſus le ſigne de la Croix; de ce *Labarum* qui eſtoit en forme de Banniére, & comme le Drapeau Royal,

dans lequel il y avoit vne Croix, & de mille autres circonſtances qu'vn Peintre ne peut avoir repreſentées ſans vne recherche toute particuliére de l'antiquité.

IULE ROMAIN.

Quelque ſoin, dit alors Pymandre, que les Peintres apportent dans leur travail, il eſt malaiſé qu'ils réüſſiſſent ſi bien, qu'on n'y trouve toûjours quelque choſe à reprendre: Car ce qu'ils tirent des bas reliefs, ou des medailles, peut ſervir ſouvent à les condamner, lors qu'on examine leurs ouvrages avec rigueur, à cauſe, comme vous diſiez tantoſt, que les meſmes armes, & les meſmes veſtemens qui peuvent ſervir dans vn ſujet avec bienſéance, ne ſeront pas propres dans vn autre.

C'eſt pourquoy, luy repartis-je, quand on penſe bien à toutes les parties qui doivent rendre vn ouvrage accompli, ſi d'vn coſté l'on a vne haute eſtime pour ceux qui ſont dans cette perfection, d'autre coſté il ne faut pas mépriſer entiérement les autres qui n'ont pas toutes ces belles parties: Car il eſt vray que la Peinture embraſſe tant de choſes à la fois, qu'il eſt difficile qu'vn meſme eſprit poſſede au derniér degré toutes les connoiſſances neceſſaires à cét Art.

Quel temps, & quel travail ne faut-il point employer pour voir, & pour bien considerer toutes les medailles, & les restes de l'antiquité, lorsqu'on veut sçavoir ce qui regarde seulement les differentes façons de s'armer? Car bien que cette recherche ne semble pas si difficile à quelques-vns, à cause des images qui en restent en divers endroits, vous m'avouërez neantmoins, que quand on veut examiner les temps & les lieux ausquels on s'est servi des differentes sortes d'armes que nous voyons, il faut beaucoup d'application & de travail pour en faire la difference, & les distinguer les vnes des autres, dans cette confusion où elles se trouvent depuis qu'on fait la guerre.

Il est vray que des Peintres n'auroient pas beaucoup de peine à mettre des ouvrages au jour, qui dans vne bataille des derniers siécles ne se se soucieroient pas d'armer les soldats à la façon des anciens Romains, & qui dans la maniére de vestir les figures n'auroient nul égard à l'vsage des temps & des lieux. Mais vn excellent Genie, qui veut que dans ses Tableaux l'on reconnoisse aux armes, & à la maniére de vestir ses figures, en quel païs, & en quel siécle vne action s'est passée, & qui veut encore qu'on

y remarque la coûtume des peuples qu'il represente, celuy-là ſans doute doit faire vn grand fond de ſcience. N'eſtoit que nous nous détournerions trop de noſtre diſcours, je vous ferois voir juſqu'où cette connoiſſance peut s'étendre, & meſme cela ne nous ſerviroit pas peu, pour remarquer avec encore plus de plaiſir tout ce qu'il y a de conſiderable dans les Tableaux de ces ſçavans hommes.

IULE ROMAIN.

Bien loin de ſortir de noſtre ſujet, en faiſant cette obſervation, dit Pymandre, il me ſemble qu'elle en fait vne partie, & que ces remarques non ſeulement ſont tres-neceſſaires aux Peintres, mais auſſi à ceux qui veulent s'inſtruire en voyant leurs Ouvrages.

J'avouë, repartis-je, que la plus grande ſatisfaction qu'on puiſſe recevoir en conſiderant vn Tableau, c'eſt qu'au meſme temps que les yeux voient avec joye le beau mélange des couleurs, & l'artifice du pinceau, l'eſprit apprenne quelque choſe de nouveau dans l'invention du ſujet, & dans la fidelle repreſentation de l'action que le Peintre a prétendu faire voir. Et l'on ne peut bien s'inſtruire, ſi l'action n'eſt repreſentée avec toute la vrayſemblance poſſible. Or cette vrayſemblance conſiſte à rappeler vne idée des choſes paſſées,

& en former vne image, où tout ce qui se pouvoit rencontrer alors soit exactement observé.

Puisque nous en sommes sur la maniére dont l'on s'armoit anciennemrnt, je diray en premier lieu, que celui qui entreprend de representer de tels sujets, doit sçavoir que tous les peuples ne se sont pas servis de casques & de cuirasses de fer comme les Grecs & les Romains. Les Egiptiens avoient des corselets, qui n'estoient que de lin retors: ce qui a esté aussi en vsage chez les Grecs, puisque nous voyons qu'Ajax, Adraste, & Alexandre mesme s'en sont servis. Les Troglodites & la pluspart des Scythes marchoient presque nuds, quand ils alloient au combat, & n'avoient point d'autres armes que des frondes & des dards. Les Massagetes estoient vétus de la mesme sorte que les Scythes, & combattoient à pied & à cheval. Ceux d'entr'eux qui portoient vn arc & vne lance se servoient aussi de marteaux & de haches, employant l'or & le cuivre dans la fabrique de leurs armes, plus que tous les autres métaux: Car la pointe de leurs fleches, le tour de leurs carquois, & leurs marteaux estoient de cuivre pur, & les autres choses qui ser-

voient d'ornement à leurs armes eſtoient d'or. Leurs chevaux meſmes, qui eſtoient couverts de plaſtrons d'airain, avoient des brides & des harnois d'or pur, le fer & l'argent n'eſtant point en vſage chez eux. Les Amazones meſmes, qui avoient toûjours vne partie de la gorge découverte, ne ſe battoient qu'avec des dards & des pierres. Leur habit eſtoit d'vne étoffe fort legére, & par deſſus elles ſe couvroient le corps d'vn corſelet de cuir, ou d'écaille de poiſſon, ne ſe ſervant jamais de lances ny d'épées.

IULE ROMAIN.

Herodot. in Clio.

Dans la Colonne Trajane, l'on voit que les Daces eſtoient tous veſtus d'vne meſme ſorte, & n'avoient à la guerre que leurs habits ordinaires. Les ſoldats Grecs, ſelon Homere, avoient de fortes cuiraſſes. Ils portoient vne lance, vne épée, & vn bouclier; & ſe couvroient la teſte d'vn caſque orné de grandes plumes teintes de diverſes couleurs. Mais il faut remarquer qu'il n'y avoit que les gens de pied qui ſe ſervoient de cuiraſſes, & que les Macedoniens portoient des piques de dix-huit pieds de long, & de grands Pavois, ſur leſquels ils mettoint leur bagage, lors qu'il leur faloit paſſer quelque riviére.

IULE ROMAIN.

Pour bien connoiſtre, dit Pymandre, ces differentes ſortes d'armeures, il ne faut conſiderer de toutes les Nations que la Romaine.

Il eſt vray, répondis-je, qu'on pourroit s'étonner, de voir parmy ce peuple tant de différens habits, & tant de ſortes d'armes offenſives & défenſives, puis qu'il ſemble qu'il ne devroit pas eſtre ſi diſſemblable dans ſes veſtemens. Mais ceux qui ont connoiſſance de la milice des Romains, & de quelle ſorte elle eſtoit gouvernée, ſçavent bien qu'elle eſtoit compoſée de leurs Citoyens, & de leurs Alliez; Que les vns ſervoient à leurs propres dépens, & les autres aux frais de la Republique; Que le nombre des Alliez, & meſme des Provinces tributaires eſtant fort grand, ils n'en tiroient pas vn petit ſecours; & que ce renfort de peuples eſtrangers eſtoit ſans doute ce qui faiſoit paroiſtre tant de difference dans leurs armes: Car employant leurs ſoldats à ce qui leur eſtoit le plus convenable, ces ſoldats portoient auſſi des armes conformes à leur employ, & ſelon l'vſage de leur Païs.

Il n'eſt pas neceſſaire de dire de quelle ſorte ils eſtoient diviſez chez les Romains; que leurs Legions compoſées de leurs Citoyens, faiſoient

faiſoient comme vn corps ſeparé, & que leurs Alliez en faiſoient vn autre de cavalerie & d'infanterie, qu'ils appelloient extraordinaires : mais pourtant il eſt bon de ſe ſouvenir, que dans les Legions Romaines il y avoit des gens de pied, & des gens de cheval; que les premiers eſtoient diviſez en ceux qu'ils appelloient *Velites*, *Haſtati*, *Principes*, & *Triarij*. Je ne pretens pas remarquer tout l'ordre & le nombre de ces differens Soldats, ny pourquoy ils les diviſerent de la ſorte, & leur donnérent ces différens noms; je les nomme ſeulement, pour vous dire quels vêtemens, & quelles armes leur eſtoient propres. Premiérement, ceux qui eſtoient nommez *Velites*, c'eſt à dire, prompts & legers, ſe ſervoient d'vne longue épée à l'Eſpagnole, d'vne lance de trois pieds de long, & de ces petits boucliers ronds, qu'ils appelloient *Parma tripedalis*. Ils ſe couvroient la teſte d'vne eſpece de bonnet, nommé *galea*, qui eſtoit fait de cuir, ou de la peau de quelque animal; comme l'on voit en pluſieurs endroits d'Homere, que les Grecs en avoient de peau de belette, de chevreau, de chien, & d'autres ſortes de beſtes; & ces bonnets, à mon avis, pouvoient reſſembler à ceux dont ſe ſervent

IULE ROMAIN.

JULE ROMAIN. aujourd'huy les Polonois, & ne differoient
Isidore. de ceux qu'ils appelloient *caßis*, ſinon dans la matiére, ceux-cy eſtant de metail.

Ces *Velites*, qui eſtoient les Soldats les plus diſpos, eſtoient choiſis parmy toutes les
T. Liv. l. 26. troupes, pour ſuivre la cavalerie dans les plus promptes & les plus perilleuſes entrepriſes. Mais afin de ne ſe pas méprendre, il faut ſe ſouvenir que ces ſortes de gens-d'armes ne furent inſtituez que dans la ſeconde guerre Punique; & peut-eſtre les Romains firent-ils
Cæſ. l. 1. Gall. cela à l'exemple des Gaulois & des Allemans, qui avoient auſſi des fantaſſins armez à la
T. Liv. l. 7. Dec. 4. legére pour ſuivre leur cavalerie, comme Ceſar & Tite Live l'ont remarqué.

Parmy les *Velites* ſont compris ceux qui lançoient le dard, les Archers, & les Frondeurs.

Ceux qu'ils nommoient *Haſtati Principes*, & *Triarij*, portoient vn bouclier long de
Scutum. quatre pieds, & large de deux. Leur épée
Gladius Hiſpanienſis. eſtoit à l'Eſpagnole, c'eſt à dire, longue, à deux tranchans, & ferme de pointe. Leur caſ-
Galea ærea cum criſtis. que eſtoit d'airain, avec ſa creſte de meſme
Ochrea. matiére. Ils avoient vne eſpece de bottes, qui couvroit particuliérement le devant de la jambe; & de la maniére qu'elles paroiſſent dans ces

bas reliefs, elles sembloient des plaques de fer, ou de cuivre, qui s'attachoient avec des couroyes. Ils portoient deux javelines, l'vne plus grande, qui estoit ronde ou carrée; & l'autre plus petite, semblable à celles dont l'on se servoit à la chasse. Leurs corselets, qu'ils appelloient *Lorica*, estoient de diverses façons. Les vns estoient de fer, les autres d'airain; quelques-vns estoient faits de petites mailles, de mesme nos anciennes Jaques de mailles, ou mesme par petites écailles, & ceux-cy se nommoient *Hamata*. Il n'y avoit ordinairement que les plus riches qui en portoient.

Quant à la Cavalerie, elle avoit pour armes offensives vne javeline & vne épée; & pour se défendre des ennemis elle estoit couverte d'vne cuirasse, d'vn casque, & d'vn écu. Vous pourrez observer toutes ces choses, lors que vous verrez la bataille de Constantin, & que vous prendrez la peine de regarder les figures de la Colonne Trajane. C'est là que vous remarquerez tous ces differens Soldats dont je viens de parler. Vous y verrez les Porte-Enseignes, les vns appellez *Imaginiferi*, à cause de l'Image du Prince qu'ils portoient; les autres *Aquiliferi*, à cause qu'ils portoient vn Aigle au bout d'vne pique;

d'autres encore qui portoient vne main en ſigne de concorde; d'autres appellez *Draconiferi*, ou *Draconarij*, à cauſe qu'ils portoient vn Dragon, dont la teſte eſtoit d'argent, & le reſte de taffetas. Vous y verrez ce *Labarum* dont je vous parlois tantoſt, qui eſtoit l'Enſeigne particuliére de l'Empereur, & qui ne paroiſſoit que quand il eſtoit dans le Camp. Elle eſtoit de couleur de pourpre, bordée d'vne grande frange d'or, & enrichie de pierreries. Vous y verrez des gens à cheval, qui portoient vne lance à la main droite, & vn écu à la gauche. Ils ſont couverts d'vne cotte de maille, qui deſcend juſques aux genoux. L'on en voit encore d'autres, qui ſont les Archers à cheval, qui portoient vn arc, vn carquois, & des fléches. Les Officiers, que nous appellons Cornettes de Cavalerie, portoient vn aigle au bout d'vne lance, & pardeſſus leur caſque ſe couvroient de la dépoüille d'vn Lion, d'vn ours, ou de quelque autre beſte ſauvage, comme faiſoient auſſi ceux qui portoient les Enſeignes dans l'Infanterie. Il y avoit de trois ſortes de Trompettes. Les vnes eſtoient toutes droites, les autres courbées, preſque comme vn cor de chaſſe, & les autres n'eſtoient que de petits cornets. Cette difference d'in-

ſtrumens eſtoit cauſe que l'on donnoit diffe- rens noms à ceux qui en joüoient, leſquels avoient auſſi la teſte couverte de peaux, ſemblables à celles des Porte-Enſeignes, le corps armé d'vne cuiraſſe, de petites chauſſes, & vn poignard au coſté droit.

IULE ROMAIN.

Tubicines.
Liticines.
Cornicines.

Je pourrois vous parler des divers ornemens, dont les armes de tous les gens de guerre eſtoient enrichies, comme d'animaux, de feüillages, de maſques, de groteſques, & d'autres ſortes de choſes, que chacun faiſoit faire à ſa fantaiſie. Mais il vaut mieux laiſſer cela pour vne autre fois, que nous pourrons les remarquer d'aprés les Tableaux, ou les Eſtampes qu'on a tirées des anciens bas reliefs.

Toutes ces obſervations, dit Pymandre, ſont en effet tres-neceſſaires aux Peintres; mais il me ſemble, que pour s'en ſervir vtilement, il faudroit encore donner quelque petit éclairciſſement à ce que vous venez de rapporter, pour mieux connoître la mode, & les differens vſages de chaque ſiécle; car les Romains n'ont pas toûjours eſté armez de la ſorte que vous venez de dire.

Il eſt vray, repartis-je, que la forme des armes, non ſeulement a changé dans la ſui-

IULE ROMAIN.

te des temps, mais encore qu'elles ont esté faites de differentes matiéres. Les premiéres, dont les Grecs se servoient, estoient de cuivre; & Plutarque dit, que les playes faites par ces sortes d'armes offensives, sont plus aisées à guerir que celles qui sont faites par le fer, le cuivre ayant vne proprieté naturelle à guérir les playes.

Plut. in Thes.

Homere.

Lucrece liv. 5.

3. Symp.

C'estoit peut-estre, interrompit Pymandre, de ce métail, dont la lance d'Achilles estoit faite.

Ceux, repartis-je, qui veulent davantage relever la vertu des anciens Heros, disent, que dans toutes leurs entreprises ils n'avoient dessein que de surmonter leurs ennemis, & non pas de les faire mourir. Et sans avoir recours à l'antiquité, si nous considérons l'histoire des derniers temps, nous trouverons que ce genéreux Chevalier Bayard, qui vivoit sous Louys XII. & François I. & dont la veritable bravoure ne cherchoit que les belles avantures, ne pardonnoit jamais à ceux qui se servoient d'armes à feu, quand ils tomboient entre ses mains, ayant vne haine mortelle pour des hommes qui ne se portoient point au combat par vne noble valeur, & qui employoient des armes, dont le plus lâ-

che peut tuer de loin le plus vaillant homme du monde. IULE ROMAIN.

Mais pour reprendre noſtre diſcours, il eſt certain que chaque Nation a mis quelque difference dans les armes. Ceux de Caris ont eſté les premiers à porter des creſtes ſur leurs caſques, à peindre leurs boucliers, & les garnir d'anſes & de poignées pour les tenir; car avant cela, les Soldats ſe contentoient de les pendre à leur col. Herod. in Clio.

Quant aux Romains, ils ne portoient au commencement que de petites rondaches, mais bien-toſt aprés ils apprirent des Samnites à ſe ſervir de ces grands écus de forme quarrée, qui d'abord n'eſtoient que de bois, ou d'oziers couverts de peau : ce qui ſe pratiquoit encore, non ſeulement parmy les Perſes, & les Partes, parmy les Allemans & les Gaulois, mais auſſi parmy les Macedoniens, avant qu'ils les euſſent changez en argent pendant les grandes conqueſtes d'Alexandre. Vous avez pû remarquer comme les Juifs, eſtant aſſiégez par Veſpaſien, & ne trouvant pas dequoy ſoulager l'extrême faim qui les tourmentoit, dechiroient le cuir de leurs boucliers pour le manger, faiſant leur nourriture de ce qui ne pouvoit plus ſervir à les *Clypei.* Plut. in Rom. *Scutum.* Plin. l. 16. c. 40. Euſtatius. Eunapius. Tacit. 2. Ann. Comm. Cæſ. Quint. Curſ. l. 10. Hegeſipus.

IULE ROMAIN. défendre. Or les Romains voyant que ces sortes d'écus n'estoient pas d'vne assez forte matiére, ils y remediérent. Premiérement, ils les garnirent tout autour d'vne bande de fer, pour empescher qu'ils ne se gâtassent contre terre. Il y en a qui disent, que ce fut Camille qui en donna la premiére invention dans la guerre contre les Gaulois, à cause que ceux-cy avoient de grands coutelas, dont les Romains craignoient la décharge. Quoy qu'il en soit, l'vsage vint ensuite d'y mettre dans le milieu vn petit rond élevé, qu'ils appelloient *vmbo*, comme qui diroit éminence. L'on peut voir dans les anciens Historiens à quoy ces *vmbones* servoient, & l'avantage qu'ils en tiroient contre leurs ennemis, soit en attaquant, soit en défendant. Comme cela n'est pas de nostre sujet, je ne m'y arresteray pas. Je diray seulement, que ces boucliers estant de figures fort differentes, les Romains en portoient de ronds, comme ceux qu'ils appelloient *Clypei & Parmæ*; & d'autres qui estoient quarrez & longs, nommez *Scuta*. Cependant ceux des Samnites, dont Cesar veut que les Romains ayent pris leurs armes, estoient larges par le haut, pour couvrir l'estomac & les épaules, & venoient en diminuant par le bas, comme

Suidas. Polybe. Plut. in Camil. Suet. in Iul. Q. Curs. l. 3. T. Liv. l. 9. & 30. Saluste.

comme ceux des Lyguriens & des Gaulois. Quant à leur épée, j'ay remarqué en plusieurs figures antiques, qu'ils la portoient au costé droit; ce qui paroist vne façon assez incommode pour s'en servir.

IULE ROMAIN.

T. Live liv. 44. Diod. l. 6.

Il faut bien, interrompit Pymandre, qu'il y ait eû des changemens, parce que Joseph écrit qu'ils avoient deux épées, l'vne longue au costé droit, & l'autre courte au costé gauche.

Liv. 3.

Pour les Casques, repris-je, nous avons déja remarqué qu'il y en avoit de plusieurs sortes; & que les Grecs, les Allemans, & les Romains, les ornoient de differentes figures, de panaches, & de longues jubes ou crinières, pour paroître davantage, & donner quelque terreur à leurs ennemis.

Quant à ce qui regarde les armes qui couvrent le corps, l'vsage en est fort vieux; & les anciens en ont eû non seulement de plus de différentes sortes qu'il n'y en a aujourd'huy, mais presque de semblables. Il est vray qu'avant qu'ils eussent employé les metaux à faire des cuirasses, ils ne se couvroient le corps que de bandes de cuir.

Et non seulement les Romains & les Grecs se sont servis de ces armes, mais encore les

IULE ROMAIN. Perses. L'on remarque qu'Alexandre ne donna à ses Soldats que le devant des corps de cuirasse, voulant bien qu'ils fussent armez pour faire teste à leurs ennemis, mais qu'ils fussent découverts par derriére, & en danger, si leur lâcheté les faisoit fuir. Il y avoit donc des cuirasses de plusieurs matiéres. Les Grecs & les Romains en portoient, qu'ils appelloient *hamata*, c'est à dire, faites de petites chaînes, de mesme que nos cottes de mailles, comme nous avons déja dit. Ils en avoient d'autres, qui estoient de petites lames de fer, en façon d'écailles de poisson, semblables à celles dont Lucullus estoit couvert lors qu'il combatit contre Tigrane. On appelloit aussi ces sortes de lames *Pluma*; & chez les Partes, non seulement les hommes, mais aussi leurs chevaux en estoient armez.

Polyænus liv. 4.

Plut. in Lucul.

Ammianus liv. 24.

Iust. l. 4. Q. Cur. l. 4.

Il faloit, interrompit Pymandre, que toutes ces petites parties fussent jointes ensemble avec vne admirable industrie, pour ne pas oster aux chevaux la liberté du mouvement. La premiére fois que je consideray ces sortes d'armes dans les Tableaux de Raphaël, & dans les figures de la Colonne Trajane, je ne pouvois comprendre, que des Soldats eussent des habits de fer si justes sur leurs corps,

qu'on puſt remarquer tous leurs mouvemens; & je penſois que ce fuſt vne licence du Peintre & des Sculpteurs, qui euſſent trouvé plus de beauté à les repreſenter de la ſorte, qu'à imiter la veritable forme des armes. IULE ROMAIN.

En cela, repartis-je, ny Raphaël, ny les Sculpteurs n'ont pas entiérement ſuivi le naturel; mais trouvant plus de beauté dans cette maniére d'ajuſtement, ſe ſont vn peu éloignez de la verité, pour donner plus de grace à leurs ouvrages, en faiſant paroiſtre le nud au travers des veſtemens.

Non, non, repliqua Pymandre, ils ne ſe ſont pas ſi éloignez que je me l'eſtois imaginé. Car, aprés avoir bien penſé à ces ſortes d'habits, où d'abord je trouvois à redire, il m'eſt ſouvenu d'avoir leû autrefois, qu'il y en avoit de ſi artiſtement faits, & ſi propres à ceux qui les portoient, qu'ils n'eſtoient nullement empêchez dans aucun mouvement: Au contraire, tout y eſtoit ſi délicatement obſervé, que ces armes n'eſtoient pas ſimplement des armes miſes ſur le corps d'vn homme, mais les hommes qui en eſtoient couverts reſſembloient à des Statuës de metail, ou plûtoſt paroiſſoient des hommes de fer. Ammianus l. 16.

IULE ROMAIN. Valer. Flac. l. 6. Les Parthes, repris-je, n'ont pas esté seuls qui se sont servis de ces sortes d'armes : les Sarmathes en avoient aussi qui n'estoient pas travaillées avec moins d'industrie ; & ce qui est de remarquable, est que non seulement Ammianus l. 17. elles estoient faites de lames de fer, mais aussi de la corne des chevaux. Car comme ces Pausanias. peuples en nourrissoient quantité pour s'en servir à la guerre, & pour leurs Sacrifices, estant obligez d'en immoler souvent à leurs Dieux, ils amassoient la corne des pieds de tous leurs chevaux ; & aprés l'avoir fait secher, la coupoient en forme d'écailles de serpent, ou d'écorce de pommes de pin. Ayant percé toutes ces petites piéces, ils les cousoient ensemble, pour en former des armes, qui estoient à l'épreuve des coups, & qui n'avoient point mauvaise grace sur le corps d'vn gendarme. Je trouve encore que les fantassins se servoient de bottes ; mais j'ay observé que ceux qui en ont écrit, ne parlent que d'vne L. 2. c. 15. botte, comme fait Vegece, qui dit que les gens de pied estoient obligez de porter vne L. 19. botte à la jambe droite ; & Tite-Live rapporte que les Samnites la portoient à la gauche. Neantmoins nous voyons dans des anciens bas reliefs qu'ils en avoient aux deux jambes.

Il faut encore remarquer que les Anciens n'avoient point d'estriers pour monter à cheval, & que les Chefs & grands Seigneurs avoient toûjours auprés d'eux vn Palfrenier, qui leur aidoit à monter & à descendre ; & mesme on leur portoit vne espece de degré, que les Gres cappelloient *Anaboleus.* IULE ROMAIN. Eustathius in Hom. Ody. v. 155.

Mais, dis-je, en regardant Pymandre, toutes ces remarques ne vous sont-elles point ennuïeuses, & ne vous semble-t-il pas que nous soyons sortis des Salles du Vatican, & que nous ayons abandonné les Ouvrages de Jule Romain?

Au contraire, repartit Pymandre, il me semble que j'y suis encore; & je m'imagine de voir dans cette grande bataille de Constantin toutes ces differentes choses dont vous venez de parler : neantmoins, pour ne vous pas lasser davantage sur cette matiére, je consens volontiers que vous repreniez la suite de vostre premier discours.

Ensuite de la Bataille, repris-je, Jule a representé le Baptesme de Constantin. Vous sçavez bien qu'aprés cette grande victoire qu'il remporta sur Maxence, avec le secours du Ciel, il fit profession du Christianisme; & qu'aprés avoir élevé au milieu de Rome vne

IULE ROMAIN.

A cause de Plantius Lateranus, à qui cette maison appartenoit, & que Neron fit mourir. *Tac. ann. 15.*

figure tenant vne Croix, & par des inscriptions publiques reconnu les graces qu'il avoit receuës du vray Dieu, il fit present au Pape Melchiade de son Palais, appellé Latran; & protegeant hautement les Chrestiens, les favorisa dans toutes sortes de rencontres. Neantmoins quelque temps aprés, oubliant tant de graces qu'il avoit receuës de Dieu, il tomba dans l'Idolatrie, & consulta les Démons. Ce crime abominable attira sur luy la colére du Ciel; & ce Prince fut tellement abandonné à ses passions, qu'il fit mourir Crispe son fils, Licinius son neveu, & sa femme Fauste; Et tombant d'vn abysme dans vn autre, ne pensant plus à la vraye Religion qu'il avoit professée avec tant de zele, il ne fit plus que des actes de Payen. De sorte que les Chrétiens se virent de nouveau persecutez dans Rome; & comme il vouloit mesme les obliger à consulter les Augures, le Pape Sylvestre fut contraint d'en sortir, & de se cacher dans vn lieu fort retiré. Cependant, Dieu qui permit vne si grande chûte, ne voulut pas souffrir la perte entiére de ce Prince, qu'il avoit élevé sur le trône de l'Empire, pour estre le Protecteur de la Religion Chrestienne. Il le frappa d'vne lepre si horrible, que ne sça-

chant quel remede y apporter, il consulta les Augures & les Prestres Payens, pour sçavoir de quelle maniére il pourroit se purger des crimes qu'il avoit commis, & dont il voyoit bien que son mal estoit vne juste punition. Zozime a écrit que ces Prestres luy firent réponse, qu'ils ne sçavoient point de moyen pour purger des fautes aussi énormes que les siennes; mais qu'ils avoient appris d'vn certain Magicien Espagnol, venu nouvellement d'Egypte, que la Religion Chrestienne avoit vn secret infaillible pour effacer toutes sortes de pechez. L'on croit que cét Espagnol estoit le sçavant Ozius Evesque de Cordouë, qui le porta à se faire baptiser. Quoy qu'il en soit, les meilleurs Auteurs attribuent la guerison de sa lepre au baptesme qu'il receût. Et ce n'est pas de merveille si Constantin fut frappé de la lepre, Dieu ayant puni plusieurs fois les grands crimes par cette maladie, particuliérement ceux des Roys superbes. Les actes du Pape Sylvestre portent, qu'il avoit eû pour réponse des Augures, que pour guerir son mal, il faloit qu'il se baignast dans le sang de petits enfans; & que pour cét effet, en ayant fait chercher vn grand nombre de ceux du menu peuple, les meres de ces innocentes vi-

IULE ROMAIN.

Hincmar. in vit. S. Remig.
Greg. Tur. 2. hist. 31.

Nomb. 12. & 4. Reg. 5.
Paralip 26

ctimes faiſant de tous coſtez retentir l'air de leurs cris lamentables, il fut touché de pitié, & commanda qu'on ne les fit point mourir. Qu'en recompenſe de cette bonté Saint Pierre & Saint Paul luy apparurent la nuit, & luy commanderent de faire venir Sylveſtre du lieu où il s'eſtoit retiré, & qu'il gueriroit ſa lépre. Qu'on chercha auſſitoſt le Pape, lequel ayant fait voir à l'Empereur les Images des Apoſtres, il les reconnut ſemblables à ceux qui luy eſtoient apparus, & demanda la remiſſion de ſes pechez, & le Sacrement de Bapteſme. Le Pape Sylveſtre luy enjoignit de demeurer au moins ſept jours tout ſeul, ſelon la coûtume, pour faire penitence. Il ordonna vn jeune & des priéres publiques, & le Samedy ſuivant Conſtantin entra reveſtu d'vne robe blanche dans les fonds baptiſmaux, qui furent auſſitoſt éclairez d'enhaut d'vne lumiére divine, au milieu de laquelle l'Empereur témoigna avoir veû Noſtre Seigneur qui luy tendoit la main, & au meſme inſtant qu'il eut eſté baptiſé par le Pape, il fut gueri de ſa lépre.

C'eſt dans ce Tableau de Jule qu'on voit Saint Sylveſtre ſous la figure de Clement VII. qui baptiſe Conſtantin dans les meſmes

mes fonds qui ſont encore aujourd'huy à S. Jean de Latran, que l'Empereur fit faire exprés.

JULE ROMAIN.

De l'autre côté de la Salle, au deſſus de la cheminée, Jule Romain a mis en perſpective l'Egliſe de Saint Pierre, où l'on voit toute la cerémonie qui ſe fait lors que le Pape tient Chapelle. L'on y remarque les Chantres & les Muſiciens, l'ordre des Cardinaux & des Prélats, & le Pape Clement dans ſa chaire, repreſentant S. Sylveſtre, aux pieds duquel Conſtantin eſt à genoux, qui luy offre la figure d'vne femme d'or, qui repreſente la ville de Rome, pour ſignifier la donation que ceux de Rome tiennent avoir eſté faite de l'Eſtat de l'Egliſe par cét Empereur. Il eſt vray, qu'aprés avoir eſté regeneré dans les eaux ſalutaires du Bapteſme, il ne penſa plus qu'à conſerver les nouvelles graces qu'il avoit receuës par ce Sacrement, à proteger les Chrétiens, & augmenter la Foy, ſans toutesfois vſer pour cela de violence, ny contraindre perſonne. Il fit des Edits pour l'avantage de la Religion, le bien de l'Eſtat, & le ſoulagement des pauvres. Il bâtit des Temples magnifiques au vray Dieu, & renverſa autant qu'il pût ceux des fauſſes

IULE ROMAIN.

Divinitez, pour lesquelles il conçût vne si grande horreur, qu'estant arrivé vn jour de Feste, auquel selon la coûtume l'armée devoit monter au Capitole, il encourut la haine du Senat, & du Peuple, à cause du mépris qu'il fit de leurs Idoles.

Zozime l. 2.

Dans cette Peinture, qui est remplie d'vne infinité de personnes de toutes conditions, Jule prit plaisir à representer au naturel plusieurs de ses amis, & s'y peignit luy-même.

Pendant qu'il estoit occupé à ces grands Ouvrages, il ne laissoit pas d'en faire encore d'autres. Il envoya vn Tableau à Pérouze, representant l'Assomption de la Vierge, auquel Jean Francesque avoit travaillé avec luy. Depuis qu'ils furent separez, & que Jule fut seul, il fit ce beau Tableau que vous avez veû dans le cabinet du Palais Farnése, où il representa vne Vierge; & parce qu'il y a peint vn chat qui semble vivant, tant il a pris de soin à le bien faire, on a toûjours nommé cét Ouvrage *il Quadro della Gatta*.

Il fit encore dans le mesme temps vn Tableau du Martyre de Saint Estienne, qui est d'vne beauté admirable, & qui fut porté à Gênes.

Je ne puis me ſouvenir de tous les autres qu'il acheva pour des particuliers, & de ceux qui ſont encore dans pluſieurs Egliſes de Rome. Il avoit des gens auprés de luy qui le ſoulageoient dans cette multitude d'ouvrages. Ceux dont il ſe ſervoit volontiers, & qui travaillérent beaucoup à la Salle de Conſtantin, & aux autres Tableaux qu'il fit en meſme temps, furent Jean de Lion & Raphaël dal Colle, qui eſtoient fort pratiquez à bien imiter ſa maniére. IULE ROMAIN.

Jule ne s'arreſtoit pas ſeulement à la Peinture, il s'adonnoit encore à l'Architecture, qu'il ſçavoit excellemment. Il bâtit ſur le Janicule vn petit Palais d'vne beauté admirable. Il en orna les chambres d'ouvrages de Stuc, & de Tableaux conformes au lieu & aux appartemens. C'eſt-là qu'il peignit l'hiſtoire de Numa Pompilius; & dans les bains de cette maiſon il repreſenta les fables de Venus, de Cupidon, d'Apollon, & d'Hyacinte, dont l'on voit les Eſtampes. Il fit auſſi pluſieurs deſſeins de bâtimens. Et comme le Comte Baltazar Caſtillon ſon intime ami eut ordre du Marquis de Mantouë, dont il eſtoit Ambaſſadeur prés du Pape, de luy envoyer quelque ſçavant Architecte, & de tâcher que ce fuſt Frederic Gonzague.

JULE ROMAIN. Jule Romain, qui depuis la mort de Raphaël tenoit le premier rang dans Rome ; le Comte l'en ſollicita ſi inſtamment, qu'enfin par priéres & par promeſſes il s'engagea d'aller avec luy, pourveû qu'il en euſt la permiſſion du Pape. Ce que le Comte ayant obtenu, ils allerent enſemble à Mantouë, où Jule fut receû avec toutes ſortes de careſſes.

Aprés que le Marquis l'eût regalé de pluſieurs preſens, il le mena hors la Ville dans vn lieu appellé le T, où au milieu d'vne prairie il y avoit de grandes écuries pour ſes haras. Luy ayant témoigné, que ſans démolir les vieux bâtimens il euſt ſouhaité qu'on euſt fait quelques appartemens propres pour aller s'y divertir, Jule en leva auſſitoſt le plan, & fit vn deſſein, où ſans rien rompre des murailles anciennes il diſpoſa vne grande Salle dans le milieu, avec vne ſuite de chambres des deux coſtez. Et parce qu'il n'y avoit pas moyen de ſe ſervir de pierre pour les portes & pour les feneſtres ſans faire de grands arrachemens, il n'employa que de la brique, qu'il reveſtit de Stuc, dont il fit des colonnes, avec tous les autres ornemens d'vn travail & d'vne beauté admirable.

Cét Ouvrage fut cauſe que dans ce lieu, qui eſtoit peu conſidérable auparavant, le Marquis réſolut de pourſuivre vn plus grand édifice, & d'en faire vn magnifique Palais: De ſorte que Jule en ayant fait le deſſein, on y travailla avec tant d'application, qu'il fut achevé en peu de temps. IULE ROMAIN.

Il eſt certain que ce fut vn grand bonheur au Marquis de Gonzague d'avoir rencontré Jule Romain; mais ce ne fut pas vn moindre avantage à Jule de trouver vn Prince amateur des beaux Arts, qui luy donna lieu de faire connoiſtre la force de ſon eſprit, & de montrer en meſme temps dans ſes Ouvrages de Peinture & d'Architecture des choſes que tous les autres grands Peintres n'ont point eû occaſion d'expoſer au jour.

Car c'eſt dans ces grands travaux qu'on peut remarquer toutes les belles parties qui font vn excellent Peintre.

L'on voit combien celuy dont je parle eſtoit fécond dans l'invention, agréable dans l'ordonnance, & ſçavant dans la convenance des choſes néceſſaires à ce qu'il traitoit, qui ſont trois parties, d'où dépend principalement la belle compoſition d'vn ouvrage.

La fecondité de ſes penſées, & la nobleſſe des inventions paroiſſent dans ce Palais juſques aux moindres ornemens, ſoit de Stuc, ſoit de Peinture, où l'on voit qu'il n'y a rien qui ne convienne au lieu, & aux Tableaux qui l'embelliſſent.

On peut conſiderer l'invention d'vn Tableau en deux maniéres; ſçavoir, celle qui vient purement de l'eſprit du Peintre, & celle qu'il emprunte de quelqu'vn. La premiére eſt, quand il invente luy-meſme quelque ſujet, qui n'a lieu ny dans la fable, ny dans l'hiſtoire, & qu'il diſpoſe entiérement à ſa fantaiſie. La ſeconde, eſt celle qu'il emprunte de quelqu'vn, & qui n'eſt pas vn entier effet de ſon imagination, comme la repreſentation de choſes allegoriques, hiſtoriques, ou fabuleuſes; & encore de celles qui ſont mixtes, c'eſt à dire, où la fable, l'hiſtoire, & l'allégorie ſont meſlées. Or comme il eſt certain que ces ſujets doivent eſtre traitez differemment, chacun ſelon les endroits où ils ſont placez, le jugement de l'Ouvrier paroiſt davantage, lorſqu'il ſçait diſpoſer chaque choſe en ſorte qu'elle ait rapport au lieu où elle eſt miſe, & qu'elle y cauſe vn ornement & vne beauté convenable.

Car dans les grands Palais ces différentes ſortes d'inventions ſemblent chacune en particulier y avoir vn lieu, qui leur eſt naturellement propre. C'eſt pourquoy il eſt du devoir d'vn bon Peintre de conſiderer quels ſujets il traite , & dans quels appartemens il doit les repreſenter. IULE ROMAIN.

Les anciens eſtoient ſi exacts à cela, qu'ils ne manquoient point d'orner leurs maiſons de peintures differentes, ſelon les differens logemens qu'ils occupoient. Ceux où ils demeuroient au Printemps eſtoient enrichis de Tableaux conformes à la ſaiſon ; & ceux qui leur ſervoient pendant l'Hyver eſtoient peints d'vne autre maniére. Comme l'intention des premiers Peintres eſtoit de repreſenter par la force de leur art ce qui n'eſtoit pas en effet , & de ſuppléer par les couleurs au défaut des choſes réelles, dans les lieux meſmes où elles devoient eſtre ; il eſt certain qu'ils commencérent d'abord à feindre des corps d'Architecture dans les appartemens qui eſtoient ſimples, comme vous avez veû que Jule Romain a fait dans la Salle de Conſtantin dont nous parlions tantoſt, où il a repreſenté vn lambris tout autour, au deſſus duquel cette grande Bataille, & ces autres Tableaux forment vne eſpece de tapiſſerie.

Dans les Galleries, à cauſe de leur longueur, ils feignoient des pilaſtres ou des colonnes d'eſpace en eſpace, afin que la veuë fuſt bornée, & peuſt mieux conſiderer les mers & les païſages où ils prenoient plaiſir de peindre des naufrages, des bâtimens, & d'autres objets qui divertiſſent les yeux. Enfin, dans les lieux les plus importans, ils y repreſentoient de plus grands ſujets, comme d'hiſtoires & de fables.

Cependant vous remarquerez que Vitruve ſe plaint, de ce que l'on péchoit de ſon temps contre la vrayſemblance, qu'il vouloit ſur toutes choſes qu'on gardaſt dans l'invention; les Ouvriers d'alors s'arreſtant plûtoſt à figurer des monſtres, & des chiméres dans les ornemens qu'ils faiſoient, que des images de quelque choſe de ſolide, & de vrayſemblable.

Si Vitruve, interrompit Pymandre, vivoit encore, il auroit beau écrire contre cét abus, puis que non ſeulement dans l'Architecture, mais auſſi dans la Peinture, l'on voit bien des Ouvrages, où le jugement n'a gueres eû de part. Pour moy, je croy qu'il en a eſté de tout temps de la ſorte; car dans tous les ſiécles les Doctes ont toûjours déclamé contre les ignorans; & je penſe même que l'ignoran-
ce

ce eſt en quelque ſorte neceſſaire, pour faire connoiſtre les ſçavans. Hé, que ſeroit-ce, ſi tout le monde avoit vn eſprit égal? Si tous les Peintres eſtoient auſſi intelligens que Jule Romain, eſt-il pas vray qu'il n'auroit pas eſté diſtingué d'eux par cette réputation que ſon grand merite luy a acquiſe? Et ſi j'eſtois bien informé de tous les ſecrets de cét art, ajoûta-t-il, je ſerois privé à preſent du plaiſir que je reçois à vous entendre parler, & à m'inſtruire de beaucoup de choſes que j'ignorois auparavant. JULE ROMAIN.

Pour continuer donc à vous donner quelque ſorte de ſatisfaction, repartis-je en le regardant, je vous diray comme quoy Jule Romain a ſceû dignement obſerver toutes les choſes que nous avons remarquées neceſſaires à vn ouvrage accompli. Ayant vne parfaite connoiſſance de l'Architecture, il a conduit ces bâtimens de telle ſorte, que les pilaſtres, les colonnes, & tous les ornemens s'accordent parfaitement avec les peintures, & ont vne vnion admirable les vns avec les autres.

Le Palais du T, eſtant, comme je vous ay dit, vne Maiſon de campagne, où le Marquis de Mantouë prenoit plaiſir à élever des che-

JULE ROMAIN.
vaux, & à nourrir des chiens, Jule repreſenta dans vne grande Salle baſſe, qui ſembloit ouverte de tous côtez, les plus beaux chevaux qui fuſſent dans le haras, avec les chiens de la plus belle race, mais ſi bien colorez à Fraiſque par Benedette Pagni & Rinaldo Mantoüano ſes Eleves, qu'il y avoit beaucoup de plaiſir de voir tous ces animaux en differentes actions, & qui ſembloient paroître dehors par les ouvertures que l'on avoit feintes. Enſuite de cette Salle il y a vne chambre, dont la voûte composée d'ornemens de Stuc parfaitement bien travaillez, eſtoit encore enrichie de filets d'or. C'eſt là que Jule Romain repreſenta en pluſieurs Tableaux toute l'hiſtoire de Pſiché. Ceux qui ſont peints dans la voûte ſont à huile, & de la main des deux Eleves que je viens de nommer; mais les autres grandes piéces qui ſont contre les murailles ſont à Fraiſque. D'vn coſté on y voit Pſiché dans le bain, environnée d'vne troupe d'Amours, qui verſent ſur elle des eſſences & des parfums. De l'autre coſté l'on voit Mercure qui prépare le feſtin. Il y a vn buffet admirable, à cauſe de la grande diverſité de baſſins, de coupes, & de vaſes dont il eſt composé. Vous pouvez voir l'Eſtampe que Baptiſte Franc Venitien en

a gravée, & vous aurez plus de plaisir à considerer la beauté de ce dessein, que du recit que j'en pourrois faire. IULE ROMAIN.

Bien que ces Peintures ayent esté exécutées par Benedette & Rinaldo, néantmoins estant toutes retouchées de la main de Jule, on peut les regarder comme son propre ouvrage. Aussi les faisoit-il travailler sur ses desseins, à l'exemple de Raphaël; ce qui n'est pas peu vtile aux jeunes hommes, qui estant conduits par vn excellent Maistre, en deviennent beaucoup plus sçavans. Car si quelquefois il s'en rencontre d'assez présomptueux, pour s'imaginer d'estre aussi capables que ceux qui les conduisent, néantmoins pour peu qu'on les abandonne à leur genie, ils reconnoissent bientost le besoin qu'ils ont d'estre soûtenus par vn autre.

De cette chambre où est peint l'histoire de Psiché l'on passe dans vne autre, ornée de bas reliefs de Stuc, faits sur les desseins de Jule par Francesque Primatice de Boulogne, & par Jean Baptiste de Mantouë. L'on y voit tout ce qui est representé dans la Colonne Trajane. Proche de cét appartement il y a vne antichambre, où dans le plafonds est representé la cheûte d'Icare, & les douze mois.

JULE ROMAIN.
Là on voit les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent pendant toute l'année. Enfin, comme Jule avoit vne liberté toute entiére d'exécuter ses pensées de la maniére qu'il vouloit, il remplit ce Palais de tant de choses agréables & divertissantes, qu'il n'y a point de lieu qui n'ait des beautez differentes. Mais entre tous les Ouvrages que l'on voit au Palais du T, rien n'est comparable à la Salle où il a peint la cheûte des Geans. C'est là qu'il a employé tout ce que l'art & l'industrie d'vn sçavant Peintre peut produire de plus grand & de plus accompli. Car voulant faire quelque chose dont l'invention, c'est à dire la maniére de traiter son sujet fust rare & surprenante, il choisit vn endroit dans le Palais semblable à celuy où il avoit peint l'histoire de Psiché; mais il voulut que la maçonnerie en fust disposée de telle sorte, qu'elle contribuast à l'artifice qui devoit paroître dans sa peinture. C'est pour cela, qu'aprés avoir fait jetter les fondemens de tout l'édifice, il fit faire vne muraille tres-forte, qui en s'élevant formoit vne figure ronde, & composoit vne voûte surbaissée en maniére de four. Les portes, les fenestres, & la cheminée estoient de pierres rustiques, mal ordonnées, & jointes

enſemble de telle ſorte, qu'il ſembloit que tout allaſt tomber. IULE ROMAIN.

C'eſt dans cette chambre qu'il prit vn ſoin extraordinaire de repreſenter vne fable, dont le ſujet eſt tout-à-fait convenable à la diſpoſition du lieu. Car il a feint que le haut de la voûte eſt percé; & par cette ouverture feinte on voit au plus haut du Ciel vn Temple composé d'ordre Ionique, dans lequel paroiſt le Trône de Jupiter. Ce Dieu eſt vn peu blus bas, tenant vn foudre à la main, qu'il lance contre les Geans. Junon eſt au deſſous, qui ſemble le ſecourir. Proche d'eux ſont les Vents, qui de leurs bouches extraordinairement enflées ſoufflent vers la terre, pendant qu'au feu épouvantable des Foudres & des Tonnerres qui luiſent, & qui ſemblent éclater de toutes parts, on voit la Déeſſe Opis tirée par ſes Lions, & qui toute effrayée ſe détourne d'vn autre coſté. Pluſieurs autres Divinitez font la meſme choſe, parmy leſquelles on remarque Venus qui eſt proche de Mars, & Mome, qui les bras étendus, & comme immobile, ſemble craindre la ruine de tout l'Univers.

Là on voit encore les Graces & les Heures qui ſe retirent pleines de fraieur. Enfin l'é-

pouvante paroist si grande parmy ces Divinitez, que la plusspart prennent la fuite. Diane, Saturne, & Janus, montent vers la partie du Ciel la plus sereine, pour s'éloigner du bruit & de l'horreur des tempestes. Neptune en fait de mesme. On diroit qu'il tâche de se tenir ferme sur son trident, & de vouloir arrester ses Dauphins; car la mer est tellement agitée, que ses vagues s'élevent jusques aux nuës. Pallas, qui est avec les neuf Muses; semble moins timide. Elle regarde fixement quelle sera la fin d'vne entreprise si teméraire.

D'autre costé l'on voit Pan, qui tient vne jeune Nymphe toute tremblante de frayeur, & qui veut se sauver des feux & des foudres dont le Ciel est comme embrasé.

Apollon est dans son char, autour duquel sont quelques-vnes des Heures occupées à retenir ses chevaux effrayez. Bacchus & Silene sont environnez de Satyres & de Nymphes. Vulcain, qui tient vn gros marteau sur son épaule, regarde Hercule qui parle à Mercure. Pomone est auprés d'eux toute tremblante de peur, aussi bien que le reste des autres Dieux; & c'est vne chose admirable de voir comme sur les visages de tant de sortes de Divinitez Jule Romain a exprimé la crainte & la frayeur

en tant de maniéres differentes, que non ſeulement il ne ſe voit rien de plus beau, mais qu'il eſt meſme difficile de rien imaginer de plus parfait. IULE ROMAIN

Dans les coſtez de la chambre, au deſſous de l'endroit où la voûte prend ſon cintre, les Geans ſont repreſentez. Il y en a qui portent ſur leurs épaules des montagnes & de gros rochers qu'ils ſemblent rouller, & mettre les vns ſur les autres pour eſcalader le Ciel, au meſme temps qu'on voit leur ruine qui s'approche. Car Jupiter lançant ſes foudres ſur eux, & tout le Ciel paroiſſant en feu, il ne ſemble pas ſeulement qu'il aille renverſer les orgueilleux deſſeins de ces Geans, en les accablant ſous les montagnes qu'ils ont entaſſées les vnes ſur les autres, mais on diroit que par vn tel bouleverſement il va mettre le Ciel & la terre en confuſion.

Parmi ces Geans, dont les vns paroiſſent déja accablez, & les autres bleſſez ſous les ruines des montagnes, on reconnoiſt Briarée preſque tout couvert de morceaux de roche.

Il y a vn endroit qui repreſente l'ouverture d'vne grotte, au travers de laquelle on découvre vn lointain, qui eſt peint avec vn artifice tout particulier: Car on y voit comme

dans vne fort grande diſtance pluſieurs Geans bleſſez du tonnerre, & qui fuient, craignant encore d'eſtre comme les autres renverſez ſous les montagnes.

D'vn autre coſté on en voit d'accablez par la chûte des Temples & des Palais. C'eſt dans cét endroit, & parmi des murailles & des colonnes qui ſemblent tomber, que Jule a placé la cheminée de la chambre; ce qu'il a fait pour rendre encore ſon ouvrage plus ſurprenant: Car lors qu'on allume du feu, non ſeulement on voit des Geans qui paroiſſent brûler au milieu des flâmes, mais on apperçoit Pluton tiré dans ſon chariot par des chevaux fort décharnez, & accompagné des Furies, lequel ſe précipite au fond des Enfers.

Outre cela, pour rendre cette compoſition plus terrible, le Peintre a fait que les Geans les plus grands, & d'vne taille plus haute eſtant diverſement frapez de la foudre, ſont renverſez à terre; de ſorte qu'on s'imagine les voir les vns plus proches, & les autres plus loin, les vns morts, les autres bleſſez, & d'autres à demy enſevelis ſous les ruines des bâtimens. Et certes je ne croy pas qu'il ſoit poſſible de rien faire en peinture qui ſoit plus ſurprenant, & où la vrayſemblance ſoit mieux obſervée.

Car

Car lors qu'on entre dans cette chambre, & qu'on voit les feneſtres, les portes, & les autres endroits des murailles qui ſemblent tomber, auſſi bien que ces montagnes, & ces colonnes feintes, l'on demeure tout ſurpris, & il eſt bien difficile en les conſidérant de n'avoir pas quelque ſorte d'apprehenſion de leur chûte. IULE ROMAIN.

Mais ce qui eſt particuliérement digne d'eſtre obſervé dans tout ce magnifique Ouvrage, c'eſt que toutes les parties en ſont ſi vniformes, & ſi bien attachées les vnes avec les autres, qu'il n'y a nulle ſeparation d'ornement; que toute la chambre n'eſt qu'vne ſeule peinture; que les choſes proches ſemblent d'vne grandeur prodigieuſe; que celles qui doivent paroître éloignées ſe perdent, & diminuënt de telle maniére, que cette Salle paroiſt vne campagne, & vn païs fort ſpacieux.

Enfin, c'eſt là que Jule Romain ayant donné l'eſſor à ſes belles imaginations, ſemble avoir répandu comme par vne plenitude & par vn débordement de ſon ſçavoir, vne infinité de nobles penſées, qu'on voit bien ne ſortir que d'vne abondance de belles notions, qu'il avoit acquiſes dans toutes les choſes de la nature, & dans les ſecrets de ſon art.

IULE ROMAIN.

M'eſtant arreſté pour prendre haleine, Je comprens bien, dit alors Pymandre, que toute la ſcience de la Peinture n'eſt pas enfermée, comme la pluſpart des autres arts, dans des limites reſſerrées, mais qu'elle embraſſe tout ce que l'antiquité nous a laiſſé dans les Poëtes & dans les Hiſtoriens, pour apprendre à bien repreſenter les choſes paſſées; & outre cela, tout ce que la nature produit de plus parfait, pour en former des images qui luy reſſemblent. C'eſt pourquoy vn Peintre, à mon avis, réüſſit toûjours mieux, lorſqu'il tire de la fable ou de l'hiſtoire les ſujets qu'il repreſente, parce que nous les comprenons plus facilement que nous ne faiſons ceux qui ſont emblématiques, leſquels ayant beſoin d'vne explication particuliére pour eſtre bien entendus, ne donnent pas d'abord toute la ſatisfaction qu'on en peut deſirer.

Vous me repartirez peut-eſtre, que je ſuis vn de ceux qui ne demandent qu'à ſçavoir l'hiſtoire d'vn Tableau pour eſtre ſatisfait, & qui ne remarquant que les moindres parties, laiſſe conſiderer à d'autres ce qui regarde l'ordonnance & le deſſein.

Je vous diray, repliquay-je, que vous n'eſtes pas le ſeul de ce ſentiment, & qu'il y a

beaucoup de perſonnes qui aiment mieux les Tableaux d'hiſtoires, que ceux dont il faut deviner les ſujets, & dont le ſens eſt allégorique. Et pour moy, je ne trouve pas cela tout-à-fait étrange; car comme nous cherchons plûtoſt à nous entretenir avec des perſonnes que nous connoiſſons, & dont nous entendons la Langue, qu'avec des gens inconnus, & que nous n'entendons pas; de meſme nous prenons plus de plaiſir à regarder dans des Tableaux les hiſtoires que nous ſçavons déja, que non pas à conſiderer vne compoſition de figures où nous ne comprenons rien, & dont il faut deviner ce qu'elles repreſentent.

IULE ROMAIN.

Cependant il y a des ſujets traitez miſtiquement, dont l'on ne doit pas faire peu d'eſtat, principalement quand le Peintre a eſté aſſez ingenieux pour y cacher les ſecrets de la Philoſophie. Et meſme il ſemble que cette maniére de repreſenter les choſes eſt particuliérement propre à la Peinture, & qu'elle a cela de commun avec la Poëſie, qui ſous le voile de ſes belles fictions couvre vne ſçavante moralité. Mais auſſi il faut que ce ſoit dans vne excellente compoſition d'Ouvrage que cette Philoſophie ſoit exprimée; & que le Peintre faiſant l'office d'vn Poëte

muet, expoſe dans la noble invention d'vn beau ſujet, toutes les parties d'vn Poëme bien entendu.

Pour rendre cette compoſition parfaite, il faut que l'ordonnance en ſoit magnifique, que toutes les figures ne tendent qu'à repreſenter vne ſeule action. Si c'eſt vn lieu où il y ait diverſes actions repreſentées dans des Tableaux ſeparez, il faut qu'elles ſe rapportent toutes à vn ſeul ſujet; & c'eſt dequoy les Ouvrages que Jule Romain a faits à Mantouë, & dont je vous ay parlé, peuvent ſervir de parfaits modelles.

C'eſt-là qu'on peut voir comment vn Peintre doit faire vne exacte recherche de ce qu'il y a de plus rare dans la nature pour embellir ſon Ouvrage, & ne faire choix que d'vn nombre convenable de figures, afin de ne pas incommoder la veuë qui ſe trouve embaraſſée, lors que les choſes ſe preſentent à elle avec confuſion. C'eſt-là qu'on peut apprendre à donner vne grandeur aux figures, qui ſoit proportionnée à la grandeur du lieu, & à la diſtance de l'œil. Enfin c'eſt dans la belle ordonnance de toutes ces choſes qu'on peut connoiſtre quel eſtoit le genie & l'eſprit de ce ſçavant homme, puiſque dans

ces Ouvrages on voit combien il eſtoit abondant en penſées, & en belles imaginations, naturel & aiſé dans la diſpoſition de ſes figures, fecond en vne diverſité de mouvemens, qui tous paroiſſent beaux & naturels; à quel point il ſçavoit bien exprimer les paſſions, & donner de la force, de la beauté & de la grace à ſon Ouvrage. On y peut remarquer ſon adreſſe à bien placer toutes les choſes qui entrent dans la compoſition de ſes Tableaux, en ſorte qu'elles ne ſe nuiſent point les vnes aux autres. Car il n'y a rien de confus; toutes les figures agiſſent, & font bien ce qu'elles doivent faire. Les principales ſont toûjours dans les endroits les plus apparens; & l'on voit que les autres ne ſont là que pour les accompagner, & que toutes ſervent, & ont rapport au principal ſujet. Comme il n'y a rien de ſuperflu qui cauſe de l'embaras, il n'y a rien auſſi de trop vuide qui marque de la pauvreté. On n'y voit point de figures chargées de veſtemens, qui cachent trop le nud. Tout le plan de l'Ouvrage ſe remarque ſans peine. Et certe l'on peut juger par ces travaux, que quand vn Peintre en veut entreprendre de ſemblables, il faut qu'il emploie toutes les forces de ſon eſprit pour ſe bien re-

IULE ROMAIN.

IULE ROMAIN. presenter l'action qu'il veut peindre, comme s'il la voyoit en effet devant ses yeux ; & quand il vient à l'exécution, qu'il déploie tout ce qu'il a de science, rompant la digue, s'il faut ainsi dire, à ses riches imaginations, & les laissant répandre comme vne eau, qui aprés avoir esté retenuë, vient à se déborder avec impétuosité, & inonde la campagne.

Ce n'est pas que je veüille dire que les Peintres se doivent laisser emporter à la violence de leur premier feu. Car comme les grands efforts ne durent quelquefois qu'vn moment, on voit aussi qu'encore que les Tableaux qui sont faits avec furie ayent je ne sçay quoy de plaisant, & qui surprend d'abord : neantmoins lors qu'on vient à les examiner, on s'en lasse bientost ; parce qu'on reconnoist que toutes les choses y estant faites & mises au hazard, & sans jugement, il n'y a pas tant de beauté qu'on s'estoit imaginé. Et s'il y paroist quelque art, il semble qu'on l'ait dérobé pour l'y mettre par force & par violence.

C'est pourquoy ce n'est pas assez qu'vn Peintre ait l'esprit plein de feu, & l'imagination vive. Dans la Peinture, aussi bien que

dans les autres Sciences, le jugement doit avoir la principale conduite de l'ouvrage, qui aprés cela aura cét avantage, que plus on le considérera, & plus on y trouvera de science & de beauté.

IULE ROMAIN.

Michel Ange admirant la profondeur de son art, confessoit ingenuëment qu'il y avoit encore beaucoup de choses qu'il ignoroit. Il est vray aussi que quelque sçavant qu'il ait esté, on ne peut pas luy donner rang parmi ceux qui ont traité leurs Ouvrages avec ce parfait raisonnement, que nous admirons dans les Tableaux de Raphaël & de Jule Romain. Il avoit ce feu & cette furie, qui à la verité engendre le terrible & le surprenant; ce qui souvent a fait produire à quantité d'autres Peintres qui l'ont voulu imiter, beaucoup de choses fort mauvaises & fort desagréables, n'ayant pas les autres excellentes qualitez qu'il possedoit.

Mais pour revenir à Jule, aprés avoir fini le Palais du T, il rétablit encore celuy où le Marquis faisoit sa demeure ordinaire dans Mantouë; & ce fut-là qu'il peignit dans vne Salle l'histoire du siége de Troye, & que dans vne Antichambre il fit douze Tableaux à huile, au dessus des portraits des douze Empe-

reurs que le Titien avoit peints; & qui ayant esté pris au sac de Mantouë, & depuis portez en Angleterre, y furent enfin brûlez dans les derniers desordres arrivez en mil six cens quarante-huit.

Jule fit encore à Marmiolo, qui est distant de Mantouë environ deux lieuës, des bastimens & des tableaux, qui n'estoient pas d'vne moindre beauté que ceux du Palais du T. Et dans vne Chapelle de l'Eglise de S. André de Mantouë il representa la Nativité de Nostre Seigneur avec S. Jean & S. Longis, qui sont debout sur le devant du Tableau. Cette peinture, qui est à huile, & d'vne beauté singuliére, se voit maintenant dans le cabinet du Roy.

Je serois trop long, si je m'arrestois à vous parler de tous les Tableaux de Jule, & de tous les desseins qu'il a faits, dont vous en pouvez voir quantité de tres-excellens dans le cabinet de M. Jabac; car il n'y a gueres eû de Peintre qui ait mis au jour tant d'Ouvrages. Il fit plusieurs cartons de tapisseries pour le Duc de Ferrare, qui furent exécutez en Flandre par vn nommé Nicolas & Jean Baptiste Roux, excellens ouvriers.

Voit-on

IULE ROMAIN.

Voit-on rien de plus beau que celles qui ſont au Louvre du deſſein de ce ſçavant homme ? C'eſt dans les Batailles & le Triomphe de Scipion qu'on peut remarquer ce que je vous diſois tantoſt des armes, & de toute cette magnificence qui paroiſſoit dans Rome aux Triomphes des Empereurs. Ces deux tentures de Tapiſſeries, qui contiennent ſix-vingts aulnes en vingt-deux piéces, ſont toutes relevées d'or, & la beauté du travail répond bien à l'excellence du deſſein.

Une autre tenture qui repreſente l'hiſtoire de [a] Lucrece ; celle des triomphes de [b] Bacchus ; celle [c] d'Orphée ; les [d] groteſques ; les [e] douze mois, qui eſtoient autresfois à Mr de Guiſe ; & le [f] raviſſement des Sabines, ſont des ouvrages tous tiſſus de ſoye & d'or. Il y a encore dans le Gardemeuble du Roy trois autres tentures de Tapiſſeries, qui repreſentent [g] l'hiſtoire de Scipion, les [h] fruits de la guerre, & le [i] triomphe de Venus ; & l'on peut dire que toutes ces grandes compoſitions ſont autant de chefs-d'œuvres, où l'on voit encore aujourd'huy, plus qu'en aucun autre endroit de l'Europe, des marques de la beauté & de la grandeur du genie de cét excellent Peintre.

[a] Contenant 21. aulne en 5. pieces.
[b] 21. aulne en 7. pieces.
[c] 28. aulnes en 8. pieces.
[d] 43. aulnes en 10. pieces.
[e] 45. aulnes en 12. pieces.
[f] 28. aulnes en 5. pieces.
[g] Contenant 57. aulnes en 10. pieces.
[h] 55. aulnes $\frac{1}{2}$ en 8. pieces.
[i] 15. aulnes en 3. pieces.

IULE ROMAIN.
Si Jule Romain exécutoit ſi heureuſement toutes les choſes qu'il entreprenoit, ce n'eſtoit pas ſans vne grande eſtude, & vn long travail; auſſi ſçavoit-il bien rendre raiſon de tous ſes Ouvrages, & connoiſſoit d'autant mieux les choſes antiques, qu'il avoit toûjours fait vne curieuſe recherche de toutes ſortes de médailles.

Lors que l'Empereur Charles V. paſſa à Mantoüe, Jule donna des marques de ſon ſçavoir, & de cette grande facilité qu'il avoit à bien inventer. Car il ordonna pluſieurs arcs de triomphe, des décorations de theatre, & quantité d'autres galanteries, pour leſquelles meſme il avoit vne naturelle inclination, n'y ayant jamais eû perſonne qui ait mieux ſceû trouver ces differens caprices dont l'on ſe ſert dans les maſcarades, dans les tournois, & dans de ſemblables Feſtes, où l'on affecte des habits & des ornemens tout nouveaux & tout particuliers.

Enfin, ſi Jule rendit recommandable la ville de Mantoüe, en la décorant d'vne infinité de beaux Ouvrages, & en remédiant au débordement du Po, dont les eaux l'inondoient ſouvent; il ſe fit auſſi beaucoup conſiderer du Marquis de Gonzague, qui eût pour luy vne

eſtime & vne amitié toute particuliére. Lorſque ce Prince mourut, Jule en eût vn tel déplaiſir, que dans la douleur qu'il reſſentit, il auroit quitté la Ville, & s'en ſeroit allé à Rome, ſi le Cardinal de Gonzague, qui prit le gouvernement de l'Eſtat, à cauſe du bas âge de ſes neveux, ne l'euſt obligé de demeurer; luy faiſant connoiſtre qu'il ne devoit pas quitter vn lieu où il eſtoit tout eſtabli, & où il avoit non ſeulement vne femme & des enfans, mais pluſieurs amis, & des biens conſidérables : Ce que le Cardinal luy repreſentoit auſſi par ſon intereſt particulier, eſtant bienaiſe de conſerver auprés de luy vne perſonne d'vn ſi grand merite, & dont l'eſprit n'eſtoit pas moins agréable que les Tableaux. IULE ROMAIN.

Quand Vaſari paſſa à Mantouë, en allant à Veniſe, il fit amitié avec Jule; & il écrit, qu'eſtant vn jour enſemble, le Cardinal de Gonzague ſurvint, qui luy demanda ce qu'il luy ſembloit des Ouvrages de Jule. A quoy il fit réponſe, qu'il les eſtimoit tels, que leur auteur meritoit qu'on luy élevaſt des Statuës dans toutes les ruës de la Ville, puiſqu'en ayant renouvellé plus de la moitié, tout l'Eſtat n'eſtoit pas ſuffiſant de recompenſer ſon travail & ſa vertu. A quoy le Cardinal repar-

IULE ROMAIN.

tit obligeamment, que Jule en eſtoit plus maiſtre que luy.

Jule continuoit toûjours de travailler à Mantouë, lorſqu'Antonio da San Gallo eſtant mort à Rome, on jetta les yeux ſur luy pour conduire le baſtiment de l'Egliſe de Saint Pierre; & pour cét effet, on luy fit des offres tres-avantageuſes. Mais le Cardinal Gonzague ne voulut jamais permettre qu'il s'en allaſt; & ſa femme, ſes enfans, & ſes parens le ſecondoient ſi bien par leurs priéres, que Jule reſolut de demeurer à Mantouë, où il ne veſcut pas long-temps aprés: Car eſtant tombé malade, il y mourut ſeulement âgé de cinquante-quatre ans. Il laiſſa vn fils nommé Raphaël, & vne fille qui fut mariée à Hercule Malateſte. Il eût pluſieurs diſciples, dont les plus conſidérables furent Jean de Lion, Raphaël dal Colle, Benedetto Pagni, Figurino da Faenza, Fermo Guiſoni, Rinaldo, & Jean Baptiſte de Mantouë.

Le 1. Novembre 1546.

SEBASTIEN, dit FRATE DEL PIOMBO.

Dans le temps que Jule Romain travailloit à Rome avec beaucoup d'eſtime, & qu'il eſtoit conſideré comme le premier Eleve de Raphaël, Michel Ange de ſon coſté tâchoit d'élever autant qu'il pouvoit le merite & les Ouvrages de SEBASTIEN DE VENISE,

qui a esté mieux connû sous le nom de FRA SEBASTIEN DEL PIOMBO. Celuy-cy avoit appris de Jean Belin les principes de la Peinture, & ensuite il s'estoit formé vne maniére encore meilleure sous Giorgion : De sorte que s'estant mis en crédit à Venise, où il fit plusieurs Ouvrages, Augustin Ghisi, qui estoit vn riche Banquier de Rome, & qui avoit beaucoup de correspondance à Venise, trouva moyen de le faire venir pour travailler chez luy. D'abord il luy fit faire quelques Tableaux dans la même loge, ou Baltazar de Sienne avoit déja peint. Et aprés que Raphaël eut achevé l'histoire de Galathée, qui est dans vne autre loge du mesme Palais de Ghisi, Sebastien y fit aussi vn Tableau, où il peignit à Fraisque vn Poliphême, & ensuite il travailla à d'autres Ouvrages à huile qui le rendirent recommandable ; parce qu'ayant appris sous Giorgion vne maniére de peindre assez gracieuse, tous ceux qui recherchoient la beauté du coloris en estoient fort satisfaits.

SEBASTIEN, dit FRATE DEL PIOMBO.

C'estoit dans ce temps-là que la reputation de Raphaël, & de Michel Ange, causoit dans Rome deux differens partis entre les amis de l'vn & de l'autre, particuliérement

SEBASTIEN, dit FRATE DEL PIOMBO.

parmy les Peintres. Comme Sebaſtien avoit vne haute opinion de luy-meſme, & qu'il croyoit ne meriter pas moins que Raphaël, il ne fut pas de ceux qui favoriſérent ſon parti. C'eſt pourquoy Michel Ange, pour l'engager davantage à prendre le ſien, luy témoigna toute ſorte d'affection, & le protegea en toutes rencontres, croyant que ſi vne fois il pouvoit l'attirer auprés de luy, pour le faire travailler ſur ſes deſſeins, il luy feroit exécuter des Ouvrages d'autant plus beaux, que ſa maniére de peindre eſtoit déja tres-agéable. En effet, s'eſtant vnis d'amitié, Sebaſtien commença à ſe mettre en reputation par le moyen de Michel Ange, qui publioit par tout ſon merite; & ce fut dans ce temps-là qu'il fit vn Tableau pour porter à Viterbe, où il repreſenta vn Chriſt mort. Cét Ouvrage fut beaucoup eſtimé; mais auſſi l'on dit que Michel Ange en avoit fait le deſſein, de meſme que de quelques autres que Sebaſtien peignit enſuite.

Cependant il oſa bien entrer en concurrence avec Raphaël; car lors que celuy-cy commença de travailler au Tableau de la Transfiguration, qui eſt à S. Pierre In Montorio, & que le Cardinal de Medicis devoit envoier

en France, Sebaſtien entreprit auſſi d'en faire vn de meſme grandeur, où il repreſenta la reſurrection du Lazare. L'ayant fini, veritablement en partie ſur le deſſein & ſous la conduite de Michel Ange, il l'expoſa en public, pour eſtre comparé à celuy de Raphaël: Et bien que celuy de la Transfiguration ſoit ſi accompli en toutes ſes parties, qu'il n'y a rien de comparable à cét ouvrage; néantmoins le travail de Sebaſtien ne laiſſa pas d'eſtre eſtimé; & c'eſt ce Tableau qui eſt encore aujourd'huy à Narbonne, où le Cardinal Jule de Medicis, qui en eſtoit alors Archeveſque, l'envoya. Cét Ouvrage, & les autres qu'il faiſoit tous les jours dans Rome, luy aquirent tant de credit, que Raphaël eſtant venu à mourir, il fut conſideré de quelques-vns comme le premier Peintre d'alors; la faveur de Michel Ange eſtant cauſe que beaucoup le préferoient à Jule Romain, & aux autres Eleves de Raphaël. De ſorte qu'Auguſtin Ghiſi, qui avoit fait faire dans l'Egliſe de Sainte Marie del Popolo vne Chapelle pour ſa ſepulture, par l'avis de Raphaël, traita avec Sebaſtien pour en faire les Tableaux. Mais quoy que ce Peintre euſt fait dreſſer tous les échafaux pour y travailler, il n'a-

SEBASTIEN, dit FRATE DEL PIOMBO.

SEBASTIEN, dit FRATE DEL PIOMBO.

vança pas pour cela davantage l'ouvrage, & le haut de cette Chapelle demeura couvert jusques en l'an 1554. que Loüis, fils d'Augustin, resolut de la faire achever par Salviati, qui en peu de temps la conduisit dans sa perfection, & luy donna vne forme, que la paresse & la négligence de Sebastien n'avoit pû faire depuis long-temps, encore qu'il eust esté fort largement recompensé par Augustin & par ses heritiers, du peu de travail qu'il avoit commencé à y faire. Il est vray aussi qu'il entreprenoit beaucoup d'Ouvrages, qu'il ne finissoit jamais ; soit qu'il n'eust pas assez de force pour poursuivre de luy-mesme vne grande entreprise, & que son genie l'abandonnast trop tost ; ou bien que ce fust par vne paresse & nonchalance qui luy estoit naturelle. C'est ainsi qu'il n'acheva pas vn grand Tableau de S. Michel pour le Roy François Premier, qui en avoit déja vn de la main de ce Peintre. Ce qu'il finissoit plûtost, & avec plus d'amour, c'estoit des Portraits. Il fit celuy d'Adrian VI. lors qu'il vint à Rome prendre possession de la Chaire de S. Pierre, & en suite il representa aussi son successeur Clement VII. Un des plus beaux qu'il ait faits fut celuy d'vn Gentilhomme de Floren-

ce,

ce, nommé Antoine François de gl' Albizi, & celuy encore de Pierre Arétin.

SEBASTIEN, dit FRATE DEL PIOMBO.

Dans ce temps-là l'Office de Fratel del Piombo estant venu à vaquer, il en fut pourvû par le Pape, à la charge d'vne pension de trois cens écus, qu'il devoit donner à Jean da Udiné. Ayant pris vn habit sortable à sa condition, & se voyant en estat de vivre commodément, il ne se soucia plus de travailler, mais regardoit comme vn grand plaisir, de pouvoir alors passer le temps à rien faire. Ce qui prouve bien que si les richesses & les commoditez sont vtiles à quelques-vns, & leur donnent moyen de s'avancer davantage, comme elles avoient fait à l'endroit de Raphaël, & d'autres grands Peintres; elles font vn effet tout contraire en d'autres, qui au lieu de s'en servir vtilement, demeurent dans l'oisiveté & dans la paresse, puisque pendant que Sebastien eut moins de revenu, & vne fortune plus basse, il travailla continuellement, & tâchoit mesme de surpasser Raphaël; & depuis qu'il fut à son aise, il ne se mettoit au travail qu'avec peine. Il fit pourtant encore quelques Tableaux; entre autres le portrait de Catherine de Medicis, niéce du Pape Clement, lors qu'elle fut à Rome,

SEBASTIEN, dit FRATE DEL PIOMBO.

& avant que d'eſtre Reine de France: Il eſt vray qu'il ne l'acheva pas entiérement. Il fit auſſi le portrait de Julie de Gonſague pour le Cardinal Hypolite de Medicis, lequel fut depuis envoyé au Roy François I.

Ce Peintre fut le premier qui s'aviſa de peindre ſur des pierres de diverſes couleurs, dont il faiſoit ſervir le fond dans la compoſition, & dans les ornemens de ſes Tableaux. Comme cette nouvelle maniére plût d'abord à beaucoup de monde, & qu'il en eſtoit bien payé; afin de la rendre encore plus eſtimable, il chercha vn moyen pour empêcher que les couleurs à huile ne ſe gâtaſſent, eſtant employées ſur des pierres, & contre les murailles: ce qui eſtoit arrivé à celles de Dominique, d'André dal Caſtagno, & d'autres Peintres, qui ont eſté les premiers à peindre à huile, leſquelles devenoient noires, & s'effaçoient en peu de temps. Pour remedier à cela il ſe ſervoit d'vne compoſition de poix & de maſtic fondus & meſlez enſemble, dont il faiſoit enduire les murs avec la chaux vive; & qu'ainſi ſes Ouvrages ne ſouffrant rien de l'humidité, conſervoient la beauté des couleurs, ſans qu'il y arrivaſt aucun changement. C'eſt avec

cette meſme compoſition qu'il a travaillé ſur les pierres les plus dures, où par ce moyen la couleur peut demeurer long-temps. N'ayant pas d'inclination pour la Peinture à Fraiſque, il perſuada le Pape d'obliger Michel Ange de peindre à huile la Façade de la Chapelle, où eſt à preſent le Tableau du Jugement; ce que Michel Ange n'ayant pas voulu faire, il encourut la diſgrace du Pape, & demeura quelque temps ſans rien faire: Mais enfin eſtant de nouveau ſollicité par le Pape, il déclara qu'il ne travailleroit point autrement qu'à Fraiſque; & que la Peinture à huile eſtoit vn ouvrage de femme ou d'hommes lents & pareſſeux, tels que Fra-Baſtiano: De ſorte qu'ayant fait rompre tout l'enduit que Sebaſtien avoit déja diſpoſé pour peindre à huile, il le fit préparer à ſa maniére, mais il n'oublia jamais l'injure qu'il crût avoir receuë de Sebaſtien en cette rencontre.

SEBASTIEN, dit FRATE DEL PIOMBO.

Cependant, celuy-cy avoit tellement négligé la Peinture, qu'il ne vouloit plus s'attacher qu'à ce qui regardoit l'exercice de ſa charge, faire bonne chére, & ſe divertir avec ſes amis. Eſtant demeuré malade, âgé de ſoixante-deux ans, il mourut à Rome l'an 1547. & fut enterré dans l'Egliſe de No-

SEBASTIEN, dit FRATE DEL PIOMBO.
ſtre-Dame del Popolo. Vous pouvez voir dans le cabinet du Roy vn Tableau de ſa façon, repreſentant la Vierge & Sainte Elizabeth. Sa maniére de peindre a beacoup de celle de Michel Ange, & tient plus de l'Eſcole de Florence que de celle de Lombardie, encore qu'il y euſt appris les premiers commencemens de ſon art.

Comme j'eûs ceſſé de parler, Pymandre me dit: Je voy bien par ce que vous avez rapporté de Sebaſtien, & ce que vous avez dit auparavant de Jule Romain, qu'il y avoit vne grande difference entre ces deux Peintres; & je croy que ſi le credit de Michel Ange fit préferer pour quelque temps ſon amy aux diſciples de Raphaël, l'on ne demeura guere ſans connoiſtre le merite de ceux-cy, particuliérement de ce Franceſque, qui travailla avec luy aux Salles du Vatican.

Quoy que tous les Eleves de Raphaël, repartis-je, n'ayent pas eſté ſi favorablement traitez de la fortune, que Fra-Sebaſtien del Piombo, l'honneur qui ſuit toûjours le merite n'a pas manqué de les recompenſer d'vne gloire qui a ſurpaſſé celle de Sebaſtien: Car quelque reputation qu'il ait acquiſe, il y a vne grande difference entre l'eſtime qu'on en

fait aujourd'huy, & celle que l'on a pour Jule, pour Polidore, & pour Perrin del Vague. Bien que ce dernier n'ait pas fait des Ouvrages comparables à ceux des deux autres, les choses néantmoins qui se voient de luy sont d'vn goust si exquis, & tiennent si fort de la maniére gracieuse de Raphaël son maistre, qu'il n'y a rien qui ne plaise aux yeux, & qui ne touche l'esprit de ceux qui les voient.

Perrin del Vague estant né de parens pauvres, & delaissé fort jeune de tout secours, il se jetta entre les bras de la Peinture, qui le receût comme vne bonne mere; & il se donna tellement à elle, qu'il l'honora toute sa vie, & ne l'abandonna jamais. PERRIN DEL VAGUE.

Du temps que Charles VIII. passa en Italie, il y avoit à Florence vn Jean Buonacorsi, qui avoit toûjours suivi le Roy dans ses armées, & qui mesme y perdit enfin la vie, aprés avoir perdu au jeu vne partie de son bien, & avoir dépensé l'autre partie à s'équiper. Il eût vn fils nommé *Piéro*, dont la mere mourut de la peste, deux mois aprés l'avoir mis au monde. Il fut élevé fort pauvrement dans vn village, & allaité par vne chevre, jusques à ce que son pere s'estant remarié à Bologne à vne veuve, dont le mari &

PERRIN DEL VAGUE.

les enfans eſtoient morts de la contagion, cette belle-mere acheva de l'élever ; & parce qu'il eſtoit fort agréable & fort enjoüé, il fut ſurnommé *Piérino*. Son pere voulant retourner en France le mena à Florence, où il le laiſſa entre les mains de ſes parens, qui pour s'en décharger le mirent auſſitoſt en apprentiſſage chez vn Eſpicier : Mais n'ayant pas d'inclination à la Marchandiſe, il alla demeurer avec vn certain Peintre nommé *Andrea*, & ſurnommé *de' Ceri*, parce qu'il travailloit ordinairement à peindre les Cierges, que ceux de Florence offrent tous les ans le jour de S. Jean ; & c'eſt pour cela que noſtre jeune Piérino fut auſſi appellé *Périno de' Ceri*.

André le garda quelque temps chez luy ; mais voyant l'excellent naturel de ce jeune enfant, & ne ſe ſentant pas aſſez capable pour l'inſtruire dans la perfection de ſon art, il chercha à le placer avec vn Maiſtre plus ſçavant. Il n'avoit qu'onze ans lors qu'il le mit avec Ridolpho, fils de Dominique Ghirlandaio. Comme ce Peintre avoit d'autres jeunes hommes qui travailloient chez luy, cela donna encore à Perrin plus d'émulation : Mais entre les autres il y avoit vn certain *Toto*

del Nuntiata, qui depuis s'en alla en Angleterre, où il fit plusieurs Ouvrages de Peinture & d'Architecture, avec lequel Perrin fit amitié, & à l'envi l'vn de l'autre s'efforçoient à bien faire. Aussi Perrin s'estant mis à desseigner d'aprés les cartons de Michel Ange, avec plusieurs autres jeunes hommes, il réüssit le mieux de tous: De sorte que dés ce temps-là il donna des marques de ce qu'il devoit faire vn jour. Ce fut alors que le Vaga, Peintre Florentin, qui peignoit à Toscanella, petite Ville proche Viterbe, & du costé de la Mer, estant venu à Florence, y vit Perrin au logis d'André, & fut si touché de son esprit, & de sa bonne grace, qu'il le demanda à son Maistre. Aprés l'avoir tenu quelque temps à travailler, il le mena à Rome, où Perrin avoit grand desir d'aller. L'ayant recommandé à ses amis, il retourna à Toscanella; & Perrin estant alors connu sous le nom de PERRIN DEL VAGUE, à cause de son dernier Maistre, il fut depuis ce temps-là toûjours nommé de la sorte. D'abord il se mit à considerer ce qu'il y avoit de plus excellent dans les Bastimens, dans les Statuës, & dans tous les Ouvrages des plus excellens hommes. Le grand amour qu'il avoit pour toutes ces cho-

PERRIN DEL VAGUE.

Perrin del Vague.

ſes, & le deſir de s'avancer, le portoient à copier tout ce qu'il trouvoit de beau. Mais comme il avoit beſoin auſſi de penſer à ſa ſubſiſtance, il réſolut d'employer la moitié de la ſemaine à peindre en boutique pour les Maiſtres, afin d'avoir dequoy vivre ; & les autres jours, de deſſeigner pour luy, paſſant meſme la pluſpart des nuits à étudier. Ayant ainſi diſpoſé ſon temps, il commença par les Ouvrages que Michel Ange avoit faits dans la Chapelle du Pape Jule, tâchant neantmoins d'imiter toûjours, autant qu'il pouvoit, la maniére de Raphaël. En ſuite il copia tout ce qu'il pût rencontrer de bas reliefs, de ſtatuës, & d'ornemens dans les anciens Edifices & dans les grottes: Et parce que la mode de faire des groteſques eſtoit alors toute nouvelle, il apprit à travailler de Stuc, & il n'y avoit rien qu'il ne fiſt pour s'inſtruire, & pour devenir ſçavant. Auſſi ne fut-il pas long-temps ſans paroiſtre vn des meilleurs deſſeignateurs de tous ceux qui étudioient alors dans Rome, particuliérement pour ce qui regarde l'art de bien repreſenter vn corps nud, & en bien marquer tous les muſcles: Ce qui fit, que non ſeulement les Peintres & les Sculpteurs, mais encore toutes les perſonnes

nes de condition, & les amateurs des beaux Arts, commencerent à faire eſtime de luy. Jule Romain, & Jean Franceſque, ſurnommé il Fattore, en parlerent ſi avantageuſement à Raphaël, qu'il voulut le connoiſtre. Ayant veû de ſes ouvrages il en fut tres-ſatisfait, & jugea bien qu'il deviendroit vn excellent homme. Auſſi lors qu'il fit travailler aux loges du Vatican par l'ordre de Leon X. il ſe ſervit de Perrin del Vague, & le donna à Jean da Udiné, qui eſtoit vn de ceux auſquels il en avoit laiſſé la conduite. Il ne travailla pas long-temps dans ce lieu, qu'il ſe rendit vn des plus conſidérables de tous les Peintres qu'on y avoit employez. Il ſe rendit meſme plus agréable que les autres dans les ornemens & dans les hiſtoires qu'il peignoit ſur les deſſeins de Raphaël. Ce qui paroiſt aſſez dans les Tableaux, où il a repreſenté les Iſraëlites qui paſſent le fleuve du Jourdain avec l'Arche, où les murs de Jerico tombent d'eux-meſmes à la veuë de l'Arche; où Joſüé arreſte le Soleil, lors qu'il combat contre les Amoréens; & encore dans ceux où il a peint la naiſſance de Noſtre Seigneur; ſon Bapteſme; la Cene qu'il fit avec ſes Apoſtres; & dans pluſieurs bas reliefs feints de bronze, où

PERRIN DEL VAGUE.

PERRIN DEL VAGUE.

on voit Abraham qui se dispose à sacrifier Isaac ; Jacob qui lutte contre vn Ange ; Joseph qui reçoit ses freres ; le feu qui tombe du Ciel sur les fils de Levi. Tous ces Ouvrages, qui sont des plus beaux & des plus finis, luy aquirent beaucoup d'estime ; & parce que la vraie vertu va toûjours en augmentant, aussi Perrin del Vague, bien loin de s'arrester aux loüanges qu'on luy donnoit, s'efforçoit de faire encore mieux, pour meriter legitimement les mesmes honneurs, qu'il voyoit rendre à Raphaël & à Michel Ange. Mais ce qui l'obligeoit encore davantage à travailler avec plaisir & avec amour, estoit l'estime particuliére que Jean da Udiné & Raphaël faisoient de luy, & le soin qu'ils avoient de l'employer dans les choses les plus considérables.

Dans ce mesme temps Leon X. donna ordre qu'on achevast de peindre la voûte de la Salle qu'on appelle des Papes, qui est celle par où l'on passe au sortir des loges, pour entrer dans les appartemens d'Alexandre VI. & où le Pinturichio avoit déja fait quelques Tableaux. Perrin del Vague, & Jean da Udiné entreprirent cét Ouvrage. Ils l'ornerent de figures de Stuc, de Grotesques, & de diver-

ſes Peintures. Cette voûte eſt diviſée en plusieurs compartimens, où il y a ſept places de figure ronde & ovale, pour les ſept Planettes repreſentées par les Divinitez qu'on leur attribuë. La pluſpart de ces figures ſont peintes de la main de Perrin, & d'vne maniére tres-agréable. PERRIN DEL VAGUE.

Je ne m'étendray point à rapporter tous les autres Ouvrages qu'il a faits, ſoit d'aprés les deſſeins de Raphaël, ſoit de ſon invention. Je vous diray ſeulement, qu'à l'imitation de Polidore & de Mathurin il peignit de clair obſcur la façade d'vne maiſon qui eſt à Rome proche de Paſquin. Que s'eſtant trouvé à Florence, lors que Leon X. y alla, il fit vne grande figure pour la décoration d'vn des Arcs de triomphe qu'on avoit élevez à l'arrivée du Pape. Qu'eſtant de retour à Rome il fit pluſieurs Tableaux pour des particuliers, dans des Egliſes & dans des Vignes. Et que s'eſtant retiré à Florence, pendant que la peſte eſtoit à Rome en 1523. il y entreprit pluſieurs Ouvrages, qu'il ſeroit inutile de rapporter.

Aprés que Clement VII. eut eſté créé Pape, les Arts, qui ſembloient avoir eſté delaiſſez ſous le Pontificat d'Adrian VI. com- En 1523.

PERRIN DEL VAGUE. me je vous ay dit, commencerent à reparoître ; de ſorte que les Eleves de Raphaël s'étant raſſemblez à Rome, chacun eſtoit dans l'attente du choix qu'on feroit de ceux qui conduiroient les Ouvrages du Vatican, comme Raphaël avoit fait autrefois. On délibera long-temps ſi l'on ſe ſerviroit de Jule Romain, & de Jean Franceſque pour ordonnateurs, & pour avoir la direction ſur les autres Ouvriers. Mais parce que Perrin avoit déja fait quelques choſes pour le Pape, & que ſa maniére de peindre eſtoit fort agréable ; les deux autres craignant qu'on ne le préferaſt à eux, reſolurent de s'allier avec luy, & de luy donner pour femme vne ſœur de Jean Franceſque, afin d'entretenir mieux leur amitié par ce parentage. En 1525.

Il continüoit toûjours à travailler à S. Marcel, où il avoit déja achevé quelques Ouvrages fort eſtimez : Mais à peine eut-il mis fin à ce qu'il avoit entrepris, que le ſiége de Rome arriva en 1527. où il fut fait priſonnier. Ayant perdu le peu de bien qu'il avoit, & n'ayant pas dequoy vivre, & entretenir ſa famille, il s'adonna à faire pluſieurs deſſeins, qui furent gravez par Jacob Caralgio, où il repreſenta vne partie de l'hiſtoire des

Dieux, lors que pour ſatisfaire à leurs deſirs amoureux, ils ſe ſont transformez ſous diverſes formes. PERRIN DEL VAGUE.

Comme il eſtoit dans cette neceſſité, que Rome eſtoit encore dans le deſordre, & que le Pape meſme s'eſtoit retiré à Orviette, vn de ſes amis, domeſtique du Prince Doria, luy perſuada d'aller à Gênes, l'aſſûrant que ce Prince, qui eſtoit amateur de la Peinture, luy donneroit de l'employ. Ayant eſté fort bien receû du Prince Doria, ils arreſterent le deſſein d'vn Palais, orné de Stucs, & de diverſes Peintures à fraiſque & à huile. C'eſt-là que ce Peintre a donné les plus grandes marques de ſon ſçavoir. Il y a vne Salle, où il a repreſenté Jupiter qui foudroie les Geans; & dans d'autres chambres il a peint pluſieurs ſujets tirez des Metamorphoſes d'Ovide. Il peignit auſſi vne chambre dans le Palais de Gianetin Doria; fit pluſieurs Tableaux dans des Egliſes, & deſſeigna toute l'hiſtoire d'Enée pour faire des Tapiſſeries.

Pendant qu'il travailloit à Gênes, il acheta vne maiſon à Piſe, où ayant fait venir ſa famille qui eſtoit à Rome, il y fit vn voyage: Mais comme il ſe plaiſoit davantage à Gênes, il y retourna bientoſt. Neantmoins quelques an-

PERRIN DEL VAGUE. nées aprés il resolut de retourner à Rome, où il demeura assez long-temps sans employ, bien qu'il se fust fait connoistre d'abord au Pape Paul, & au Cardinal Farnese. Enfin Pierre de Massimi le fit travailler dans vne Chapelle de la Trinité du Mont; & en suite ayant fait quelques Ouvrages au Vatican, & pour le Cardinal Farnese, le Pape & le Cardinal luy donnérent vne pension.

Parce qu'il estoit vn des plus excellens Ouvriers qui fust alors, pour les figures & les ornemens de Stuc, il fut choisi pour faire le Plafond de la Salle des Rois qui est au Vatican, vis-à-vis la Chapelle de Sixte IV. & il s'en aquita si dignement, qu'il n'y a rien de mieux pour ces sortes d'Ouvrages. Durant
L'an 1546. ce temps-là le Titien arriva à Rome. Il avoit autrefois fait le portrait du Pape; & ainsi estant connû de Sa Sainteté, & de toute la Cour Romaine, il en fut fort bien reçû. Il s'éleva mesme vn bruit parmi les Ouvriers, qu'il estoit venu pour peindre dans la Salle des Rois, dont Perrin faisoit les Ouvrages de Stuc, & dont il s'attendoit aussi de faire les Tableaux. De sorte que la presence de Titien n'estoit pas fort agréable à Perrin, qui craignoit qu'on ne luy ostast son Employ pour le

donner à ce nouveau venu ; non pas qu'il crûst que dans vn grand travail à Fraiſque le Titien fuſt capable de le ſurpaſſer, mais parce qu'il n'eſtoit point bienaiſe de voir vn concurrent auprés de luy, & d'eſtre privé d'vn Ouvrage tel que celuy-là, où il voyoit de quoy s'occuper pluſieurs années. Il fut dans cette appréhenſion tout le temps que le Titien demeura à Rome ; ce qui fut cauſe qu'il ne le vit point, & qu'il en fut toûjours jaloux. PERRIN DEL VAGHE.

Cependant il n'exécuta pas tout ce qu'il avoit propoſé de faire ; car peu de jours aprés il mourut ſubitement, n'eſtant encore que dans ſa quarante-ſeptiéme année. L'an 1547. Il fut enterré dans l'Egliſe de la Rotonde, où ſa femme & ſon gendre luy firent dreſſer vn Epitaphe. Il eut pluſieurs diſciples. Celuy dont il ſe ſervoit d'ordinaire, & qui eſtoit le plus capable, fut Girolamo Siciolante da Sermoneta. Marcello Mantuano travailla auſſi ſous luy, & fit ſur ſes deſſeins quelques Ouvrages à Fraiſque dans le Chaſteau Saint Ange.

Lors que Perrin rencontroit de jeunes gens capables de travailler, il s'en ſervoit volontiers pour avancer ſes Tableaux, qu'il retouchoit enſuite, ne faiſant pas difficulté de peindre

PERRIN DEL VAGUE.

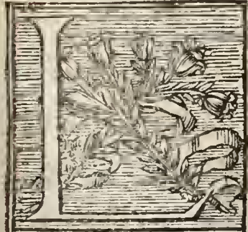
luy-mesme plusieurs choses assez basses, & mesme indignes du pinceau d'vn si excellent homme. Mais la necessité qu'il avoit si souvent éprouvée l'avoit rendu facile à travailler pour tout le monde, en sorte qu'il n'y avoit point d'ouvrage qu'il n'entreprist. Depuis sa mort on a gravé plusieurs Estampes d'aprés ses desseins, entre autres la défaite des Geans, qu'il a peinte à Gênes, & huit piéces de l'histoire de S. Pierre, qu'il avoit desseignées pour broder vne Chappe pour le Pape Paul III.

Il y a vn petit Tableau de la main de ce Peintre dans le cabinet du Roy, où il a representé le Parnasse avec les Piérides d'vn costé, & les neuf Muses de l'autre.



ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.
SECONDE PARTIE.

QUATRIE'ME ENTRETIEN.



ORSQUE j'achevois de parler des Ouvrages de Perrin del Vague, nous fûmes interrompus par deux de mes amis, qui nous engagérent à faire enſemble le tour du Jardin des Tuilleries, & avec leſquels nous en ſortîmes, mais avec réſolution d'y retourner le jour meſme Pymandre & moy, pour pourſuivre ce que

nous avions commencé. Eſtant donc revenus ſur le ſoir, & traverſant vne allée pour nous rendre au meſme endroit que nous avions choiſi le matin, nous apperceûmes vn homme aſſis, qui du bout de ſa canne marquoit contre terre certaines figures, qu'il ſembloit faire en rêvant. Cela me donna ſujet de dire à Pymandre, qui me le fit remarquer: Ne ſemble-t-il pas que tous les hommes ont vne inclination naturelle pour la Peinture; car je n'en voi gueres, qui, meſme ſans y penſer, & en ſongeant à d'autres choſes, ne tracent quelques figures, & ne tâchent de repreſenter ce qu'ils voient? Auſſi je ne m'étonne pas ſi parmi le grand nombre de Peintres dont nous avons parlé, pluſieurs ont eſté tirez de la campagne, où l'on les rencontroit deſſeignant les troupeaux qu'ils gardoient. DOMENIQUE BECCAFUMI fut encore vn de ceux-là; car eſtant fort jeune, & conduiſant les moutons de ſon pere Laurenzo Beccafumi, qui eſtoit vn habitant de Sienne, l'ayant trouvé au bord d'vne riviére qui deſſeignoit ſur le ſable, le jugea auſſitoſt capable d'vn autre employ que celuy de Berger. Il le demanda à ſon pere; & lors qu'il fut à ſon ſervice, il

Domenique Beccafumi.

l'envoioit tous les jours chez vn Peintre apprendre à desseigner. C'estoit dans le temps que Pietre Perugin vint à Sienne; & comme il estoit en estime, & que sa maniére agréoit beaucoup à Domenique, il s'efforçoit de l'imiter. Mais quelque temps aprés ayant oüi parler de ce que Michel Ange & Raphaël faisoient à Rome, il prit congé de Laurenzo son Maistre pour y aller, & en partant de Sienne quitta le nom de Mecherino, que ses parens luy avoient donné dés son enfance, & garda avec celuy de Domenique le surnom de Beccafumi, qui estoit celuy de son Bienfacteur, dans la famille duquel il s'allia ensuite.

DOMENIQUE BECCAFUMI.

Je ne prétends pas vous faire vn long détail de tous les Ouvrages qu'il a faits. Je vous diray seulement, qu'aprés avoir travaillé quelques années dans Rome avec vn heureux succés, il retourna à Sienne, où il acquit beaucoup de réputation. Ce fut luy qui acheva ce beau Pavé de marbre que vous avez veû dans l'Eglise Cathedrale de Sienne, qu'vn nommé DVCCIO Peintre de ce Païs-là avoit commencé; mais Domenique en augmenta de beaucoup la beauté, en ajoûtant au marbre blanc vn autre marbre grisastre, qui fait

DOMENIQUE BECCAFUMI paroître tout cét Ouvrage comme s'il estoit peint de clair-obscur, & dont les contours des figures sont si bien gravez, qu'il ne s'est jamais rien fait de mieux en cette sorte de travail. Il alla aussi à Gênes, où il peignit pour le Prince Doria; Enfin estant revenu à Pise, & ensuite à Sienne, il y passa le reste de ses jours, & mourut âgé de soixante-cinq ans, l'an 1549. le 18. de May.

GIOVAN ANTONIO LAPPOLI. Je ne croy pas qu'il soit besoin de vous parler d'vn GIOVAN ANTONIO LAPPOLI, qui étudia la maniére du Pontorme, & qui mourut l'an 1552. âgé de soixante ans; d'vn NICOLO SOGGI. NICOLO SOGGI, disciple de Pietre Perugin: il avoit déja plus de quatre-vingts ans, lors En 1550. que Jule III. fut créé Pape; d'vn GIULIANO GIUL. BUGIARDINI. BUGIARDINI Florentin, qui mourut l'an 1556. âgé de soixante-cinq ans; d'vn CRIST. GHERARDI. CRISTOPHE GHERARDI, qui a fait quantité d'Ouvrages, mais qui ne sont pas assez considérables pour s'y arrester.

En effet, dit Pymandre, je n'ay jamais oüi nommer tous ces Peintres-là: ce n'est pas qu'il ne puisse y en avoir de tres-sçavans qui me soient inconnus; mais comme vous en dites peu de chose, je juge par là que vous n'en faites pas grande estime.

Je vous avouë, luy repartis-je, que je ne vous en dirois rien du tout, n'eſtoit qu'ayant déja parlé, non ſeulement des plus excellens, mais encore de pluſieurs qui ont eû place dans l'hiſtoire des Peintres, il me ſemble qu'au moins je dois marquer le temps auquel ils ont veſcu, & m'arreſter davantage à ceux qui ſont les plus celebres.

LE PONTORME n'eſt pas encore de ces grands Hommes dont nous admirons les ouvrages, bien qu'il ait eû du credit parmy les Florentins. Il étudia ſous Leonard de Vinci, ſous Mariotto Albertinelli, ſous Pierre de Coſimo, & enfin ſous André del Sarte, & ſe fit vne maniére qui n'a rien de tous ſes Maiſtres. Il voulut meſme imiter quelque choſe d'Albert Dure, aprés avoir veû les Eſtampes qu'il avoit gravées; mais cela ne ſervit qu'à diminuer encore davantage la maniére qu'il s'eſtoit faite. Quoy qu'il y ait dans Florence vne infinité de ſes Ouvrages, je ne vous en parleray pas; vous ſçaurez ſeulement que dans les réjouïſſances publiques qui ſe firent au Carnaval la meſme année que Leon X. fut créé Pape, il fut vn de ceux qui travaillérent aux préparatifs. Les principaux Seigneurs de Florence fi-

JACOPO DA PUNTORMO.

LE PONTORME.

rent deux Compagnies , dont Julien & Laurent de Medicis estoient les chefs. L'vne fut nommée le Diamant par Julien frere du Pape , à cause que le vieux Laurent de Medicis leur pere portoit pour devise vn Diamant. L'autre avoit pour nom & pour enseigne en Langue Italienne *Il Broncone*. Laurent, qui estoit fils de Pierre de Medicis, avoit pris cette devise, qui representoit vn tronc de laurier sec , mais dont les feüilles reverdissoient , pour marquer que le nom de son ayeul, & la grandeur de leur Maison recevoit vn nouvel éclat par la promotion de Leon à la dignité de Souverain Pontife. Ceux de la Compagnie du Diamant priérent Andrea Dazzi, qui estoit sçavant dans les Langues Grecque & Latine , de leur choisir vn sujet de Triomphe , qui peust satisfaire l'attente qu'on avoit de voir quelque chose d'ingenieux & de riche. Aussi en ordonna-t-il vn semblable à ceux des anciens Romains. Il estoit composé de trois Chars artistement travaillez, & embellis de Tableaux & d'Ornemens tres-riches. Dans le premier Char paroissoit l'Enfance suivie d'vne troupe de jeunes Enfans ; Dans le second l'Age Viril, accompagné de plusieurs personnes considé-

rables, & qui dans leur temps s'estoient signalez par quelques grandes actions; Et dans le troisiéme la Vieillesse, aussi environnée d'vne multitude de vieillards, dont la réputation estoit connuë. Ceux qui accompagnoient les Chars estoient richement vestus; de sorte qu'il ne se pouvoit rien desirer davantage, pour rendre ce Cortege magnifique.

LE PONTORME.

Je vous ay déja fait remarquer en deux occasions differentes, combien les Florentins estoient ingenieux pour ces sortes de Festes, & avec quel amour & quel soin ils s'y appliquoient: C'est pourquoy vous ne devez pas vous étonner si dans cette occasion ils firent choix des Architectes les plus sçavans, des Sculpteurs les plus celébres, & des Peintres qui estoient le plus en estime, & mesme pour les vestemens, des Tailleurs & des Brodeurs les plus habiles: De sorte qu'André de Cosimo & André del Sarte furent de ceux qui travaillérent à l'invention de ces Chars; mais ce fut le Pontorme qui les orna de Peintures, & qui representa tout au tour diverses histoires de la Metamorphose des Dieux. Au premier Char estoit écrit en grosses lettres, ERIMUS; au second, SUMUS;

LE PONTORME.

& au troisiéme, FUIMUS. La Chanſon que l'on fit commençoit, *Volano gl'anni, &c.*

Laurent, qui eſtoit chef de la ſeconde Compagnie appellée *del Broncone*, ayant veû paroiſtre ce Triomphe, voulut faire encore quelque choſe de plus. Pour cét effet il employa Jacopo Nardi, homme docte & entendu dans ces ſortes de divertiſſemens, qui compoſa ſix Chars au lieu de trois, pour ſurpaſſer la Compagnie du Diamant. Le premier, qui eſtoit tiré par deux bœufs couverts de diverſes ſortes d'herbes, repreſentoit l'Age de Saturne & de Janus, appellé l'Age d'or. On voyoit au plus haut du Char Saturne tenant ſa faux, & ſous ſes pieds la fureur enchaînée, avec vne infinité de choſes convenables à Saturne, que le Pontorme avoit peintes, & diſpoſées d'vne maniére tres-agréable. Ce Char eſtoit accompagné de douze Bergers preſque nuds, n'ayant qu'vne partie du corps couverte de peaux de Marthe & d'Hermines. Leurs chauſſûres eſtoient des brodequins à l'antique de differentes ſortes. Ils avoient des panetiéres penduës en écharpes, & la teſte couronnée de divers feüillages. Les chevaux ſur leſquels ils eſtoient montez, avoient au lieu de ſelles

des

des couvertures de peaux de Lion, de Tigre, de Loups-Cerviers, dont les extrémitez garnies d'or pendoient de part & d'autre avec beaucoup de grace. Les eſtriers eſtoient faits en forme de teſte de Bellier, de Chien, ou d'autres animaux; les rênes, & tout ce qui ſert à la bride eſtoient des cordons d'argent meſlez de diverſes ſortes de feüillages, & tous les ornemens d'or. Chacun de ces Bergers eſtoit accompagné de quatre Eſtafiers, auſſi vêtus d'habits champêtres, mais moins riches que les autres. Ils portoient vn flambeau à la main, qui reſſembloit à vn tronc d'arbre ſec.

LE PONTORME.

Le ſecond Char eſtoit tiré par quatre bœufs couverts d'étoffe tres-riche. De leurs cornes dorées pendoient des guirlandes de fleurs, & de petites boulles, ſemblables à celles qu'on voit repreſentées dans les anciens baſreliefs. Sur ce Char eſtoit Numa Pompilius, ſecond Roy des Romains, avec les Livres de leurs Lois, les ornemens des Preſtres, & les inſtrumens propres aux Sacrifices, à cauſe qu'il fut le premier qui ordonna dans Rome des choſes de la Religion. Ce Char eſtoit ſuivi de ſix de ces anciens Preſtres montez ſur chacun vne mulle, la teſte couverte de peti-

LE PONTORME. tes mantes de toille tres-fine, & brodées d'or & d'argent, avec de grandes feüilles de lierre. Le reste de leurs habits estoit semblable à ceux que ces Prestres portoient anciennement, bordez de deux bandes d'étoffes, & de franges d'or qui tournoient tout au tour. Les vns tenoient à la main vne cassolette remplie de parfums; les autres vn vase d'or, ou quelque chose de semblable. A costé d'eux marchoient de ces sortes de Ministres qui servoient aux Temples, lesquels portoient des chandeliers antiques, mais travaillez avec vn artifice singulier.

Le troisiéme Char representoit le Consulat de Titus Manlius Torquatus, qui aprés la premiére guerre contre les Cartaginois gouverna la ville de Rome, la rendit florissante en vertus, & la fit joüir d'vne heureuse prosperité. Ce Char, dans lequel paroissoit Manlius, estoit orné de diverses Peintures de la main de Pontorme, & tiré par quatre chevaux. Douze Senateurs marchoient devant, montez sur des chevaux couverts de housses de toille d'or, & accompagnez d'vn grand nombre d'Estafiers, qui representant les anciens Licteurs, portoient les faisseaux, les haches, & les autres marques de la

Juſtice. Quatre Buffles accommodez de telle ſorte qu'ils paroiſſent quatre Elefants, tiroient le quatriéme Char, où eſtoit repreſenté Jule Ceſar triomphant. Ce Char eſtoit embelli de Peintures, où le Pontorme avoit figuré les plus fameuſes actions de ce Conquerant. Douze hommes à cheval marchoient aprés. Ils eſtoient armez de pied en cape; & leurs armes d'vn acier tres-fin & tres-luiſant, eſtoient enrichies d'or. Ils tenoient chacun vne lance appuyée ſur la cuiſſe. Leurs Eſtafiers, qui n'eſtoient armez que de ceinture en haut, portoient des torches faites en façon de differens trophées. LE PONTORME.

Le cinquiéme Char eſtoit tiré par des chevaux aîlez, qui avoient la forme de Griffons. Ceſar Auguſte eſtoit dedans, ſuivi de douze Poëtes fameux, montez à cheval, couronnez de meſme que l'Empereur de couronnes de Laurier, & veſtus à la mode de leur Païs. Ils ſuivoient Auguſte, à cauſe qu'il eût toûjours beaucoup d'amour pour eux, & que leurs Ouvrages ont contribué à immortaliſer ſon nom: Et afin qu'on les reconnuſt, ils avoient vne eſpece d'écharpe, ſur laquelle leurs noms eſtoient écrits.

LE PONTORME.
Trajan eſtoit dans le ſixiéme Char, tiré par huit Geniſſes richement ornées. Devant luy marchoient à cheval douze Docteurs ou Juriſconſultes veſtus de longues robbes. Les Eſtafiers, qui tenoient chacun vn flambeau d'vne main, & des livres de l'autre, repreſentoient les Ecrivains & les Copiſtes.

Enſuite de ces ſix Chariots venoit le grand Char & le vray triomphe du Siécle d'or, diſpoſé d'vne maniére tres-riche & tres-ingénieuſe. Il eſtoit peint par le Pontorme, & orné de pluſieurs figures de relief, de la main de Baccio Bandinelle fameux Sculpteur. Entre ces figures il y en avoit quatre repreſentant quatre Vertus, dont l'ouvrage fut fort admiré. Au milieu de ce Char paroiſſoit vn Globe terreſtre, ſur lequel eſtoit la Figure d'vn homme mort, couché de ſon long, & veſtu d'armes toutes roüillées. Il avoit le coſté ouvert; & de cette ouverture ſortoit vn jeune Enfant d'or tout nud, pour repreſenter la naiſſance ou reſurrection de l'Age d'or, & la fin du Siécle de fer, dont il ſortoit, & venoit au monde par la nouvelle exaltation de Leon X. au Pontificat. Mais je vous diray que dans cette Feſte ils eurent vn mauvais

présage de la durée de ce Siécle d'or : car l'Enfant qui le representoit, & que l'on avoit si bien doré, mourut incontinent aprés, de la peine qu'il avoit soufferte dans cette occasion. La Chanson que l'on chanta commençoit : LE PONTORME.

Colui che da le leggi alla natura,
Et i varij stati, e secoli dispone,
D'ogni bene è cagione:
Et il mal quanto permette al modo dura,
Onde questa figura,
Contemplando si vede;
Come con certo piede
L'vn secol dopo l'altro al mondo viene,
E muta il bene in male, & il male in bene.

Il me semble, continuay-je, en regardant Pimandre, que c'est assez parler de mascarades; mais comme les Ouvrages de Pontorme m'ont donné occasion de vous remarquer celle-cy, j'ay pensé qu'elle pourroit servir à vous divertir, & vous faire connoistre l'esprit des Italiens, naturellement fecond dans ces sortes de réjoüissances, & à vous dire aussi que le Pontorme s'estant dignement acquité de ce qui luy avoit esté com-

mis, il en acquit encore plus d'eſtime. Cependant je ne vous parlerai pas de ce qu'il fit enſuite. Je paſſeray à GIROLAMO GENGA, natif d'Urbin. Il étudia ſous Pietre Perugin, dans le meſme temps que Raphaël commençoit auſſi d'apprendre les principes de la Peinture. Il fut enſuite à Florence, où il demeura quelque temps. Enfin, aprés eſtre retourné à Urbin, il alla à Rome, & y demeura juſques à la mort de Guidobaldo Duc d'Urbin: Et Franceſco Maria luy ayant ſuccedé, le fit revenir en ſon Païs, où il l'occupa à des Arcs de Triomphe, & à des Décorations de Theatres, lors qu'il épouſa Leonord Gonzague, fille du Marquis de Mantoüe, & encore à d'autres Ouvrages, tant pour l'embelliſſement de ſon Palais de *l'Imperiale*, que de pluſieurs autres lieux, dont il s'aquitta tres-dignement, eſtant auſſi intelligent dans l'Architecture que dans la Peinture. Il veſcut 75. ans, & mourut l'an 1551. laiſſant vn fils nommé BARTOLOMEO, & vn gendre appellé GIOVANBASTISTA S. Marino, qui tous deux travaillérent auſſi de Peinture.

Girolamo Genga.

Le Sodoma.

Dans le meſme temps GIOVANNANTONIO DA VERZELLI eſtoit au rang des Peintres mediocres; car encore qu'il fit des Ta-

bleaux aſſez eſtimez, il eſtoit néanmoins ſi inégal dans ſes Ouvrages, qu'il n'en a pas fait beaucoup, qu'on puiſſe mettre au rang des bonnes choſes. Il aimoit à repreſenter des actions laſcives; & en cela il ſuivoit ſon inclination ſi deshonneſte, qu'il fut ſurnommé le SODOMA, & n'eſt bien connu que ſous ce nom. Il peignit du temps du Pape Nicolas V. vne chambre au Vatican, lors que Pietre Perugin y travailloit: Mais quand Jule II. employa Raphaël, il ordonnā qu'on jettaſt à bas tout ce qui eſtoit de la main de ces deux Peintres. Raphaël néanmoins eût tant de reſpect pour les Ouvrages de ſon Maiſtre, qu'il les conſerva, & meſme ne ſouffrit pas qu'on ruinaſt entiérement tout ce que le Sodoma avoit peint. Auguſtin Chiſi le fit travailler auſſi dans ſa Vigne, où il repreſenta dans vne des principales chambres Alexandre & Roxane; & ce fut par ſon moyen qu'il fut connu de Leon X. qui le fit Chevalier. Cependant ſon humeur bizarre, & ſa conduite deshonneſte ne luy acquirent ny eſtime ny richeſſes: De ſorte qu'aprés avoir veſcu 75. ans, il mourut dans l'Hoſpital de Sienne, auſſi pauvre de biens que de réputation.

LE SODOMA.

L'an 1554. âgé de 60. ans.

Je ne m'arresteray point à vous parler d'vn Bastiano, surnommé ARISTOTILE, qui mourut à Florence l'an 1551. D'vn GAROFALO, d'vn GIROLAMO da Carpi son disciple, qui imita la maniére du Correge, ny d'autres Lombards, qui peignoient en ces temps-là, & parmi lesquels il y avoit alors des femmes qui se sont signalées. Car Amilcar Angusciola gentilhomme Crémonois eût quatre filles, qui toutes s'adonnoient à la Peinture. L'aisnée, qui s'appelloit SOPHONISBE, se rendit si excellente à bien faire des Portraits, que le Duc d'Alve l'ayant menée en Espagne pour demeurer auprés de la Reyne, le Pape Pie IV. desirant d'avoir le Portrait de cette Princesse de la main de Sophonisbe, luy en fit parler par son Nonce. L'on voit dans Vasari la lettre qu'elle écrivit au Pape, en luy envoyant le portrait de la Reine d'Espagne, & la réponse qu'il luy fit, où l'on peut remarquer l'estime qu'il faisoit du merite & de la vertu de cette fille, dont les trois autres sœurs ont aussi laissé des Ouvrages assez considerables.

Aristotile.

Garofalo.

Girolamo da Carpi.

Domenique Ghirlandai, dont je vous ay autrefois parlé, & qui peignit au Vatican avec le Rosselli, du temps du Pape Sixte IV. eût

eût deux freres, DAVID & BENEDETTE. Ce dernier demeura quelque temps en France, d'où, aprés s'estre enrichi, il retourna à Florence, & y mourut âgé de 50. ans. Pour David il vescut 65. ans. Celuy-cy eût soin d'élever RODOLPHE son neveu, fils de Domenique, qui estoit contemporain de ces autres Peintres dont je viens de vous parler: Car il ne mourut qu'en 1560. âgé de 65 ans. Mais laissons là ceux que nous ne pourrions loüer que d'avoir esté Peintres, & revenons à ces Ouvriers illustres, qui ont contribué à la perfection des Arts.

Je suis bien de cét avis, dit Pymandre; car il me semble que vous m'avez témoigné plusieurs fois que vous ne vouliez parler que des plus fameux, & non pas de tous ceux qui ont manié le Pinceau.

Je sçay bien, luy repartis-je, que je fais mention de plusieurs qui ne meritent pas d'estre mis au rang des plus excellens Peintres; mais aussi peut-estre que j'en oublie quelques-vns qui meriteroient bien qu'on les remarquast, & que j'en parlasse avec honneur. Que si en cela je ne leur rends pas justice, c'est innocemment, & parce qu'ils me sont inconnus. Car pour ceux dont j'ay veû

les Ouvrages, je n'en oubliray pas vn ſeul qui ait eû aſſez de merite pour eſtre mis au rang des bons Peintres.

JEAN DA UDINE.

JEAN DA UDINE' eſt de ceux que l'on peut bien remarquer. Il nâquit l'an 1494. & apprit les commencemens de la Peinture ſous le Giorgion. En ſuite il alla à Rome, où Baltaſſar Caſtillon, Secretaire du Duc de Mantouë, le mit avec Raphaël. Ce fut ſous vn ſi grand Maiſtre qu'il apprit les principes de ſon Art, prenant d'abord vne excellente maniére : ce qui n'eſt pas peu important à ceux qui embraſſent cette profeſſion, parce qu'il eſt difficile, lors qu'vne fois l'on s'en eſt fait vne mauvaiſe, de la quiter. Il ſe rendit en peu de temps ſi habille, qu'il ſurpaſſa tous les autres Peintres, en ce qui eſt de bien repreſenter des Animaux, des Draperies, toutes ſortes d'inſtrumens, des Vaſes, des Païſages, des Baſtimens, des Fleurs & des Fruits; mais il fut particuliérement recommandable dans le travail des ornemens de Stuc, dont le ſecret eſtoit encore inconnu, & qu'il trouva de la maniére que je vas vous dire. Pendant qu'il ſe perfectionnoit de jour en jour ſous la conduite de Raphaël, on foüilloit dans les ruines du Palais de Tite,

pour y trouver quelques Statuës & d'autres antiquitez ; & en remuant la terre on découvrit certaines chambres peintes de Groteſques, c'eſt à dire, de petites figures, qui n'ont pas toûjours vne entiére reſſemblance aux hommes & aux animaux qu'on veut repreſenter, mais qui ont quelque choſe de chimerique. On y trouva auſſi de petits Tableaux d'hiſtoires, accompagnez d'ornemens en baſſe taille, faits de Stuc. Jean da Udiné eſtant allé les voir avec Raphaël, ils furent ſurpris de la beauté de ce travail, que le temps n'avoit pû gaſter, parce que l'air n'y eſtant point entré, toutes les couleurs s'eſtoient conſervées. Auſſi-toſt Jean commença de copier ces ſortes de Peintures, qui pour avoir eſté trouvées ſous terre dans des grottes, ont depuis ce temps-là eſté appellées Groteſques, & à l'imitation de celle-là en fit pluſieurs autres ; Mais il luy manquoit le ſecret de faire le Stuc tel qu'il le voioit dans ces reſtes de l'antiquité. Il experimenta tant de ſortes de compoſitions pour le découvrir, qu'enfin il trouva que la chaux faite de travertin tres-blanc, qui eſt vne pierre dure, meſlée avec de la poudre de marbre bien broyée, faiſoit le meſme Stuc qu'il voioit dans ces Ouvrages antiques.

JEAN DA UDINE.

JEAN DA UDINE.
Ainſi il commença de cette matiére à faire des Ornemens Groteſques ; & embelliſſant ſon travail de nouvelles inventions , il en orna par l'ordre du Pape Leon X. les Loges du Vatican , où l'on peut dire que non ſeulement ce qu'il a fait égale en beauté & en excellence les Ouvrages des Anciens , mais ſurpaſſe de beaucoup tout ce que l'on en voit.

Y a-t-il rien de plus agréable à voir que tous les differens oiſeaux qu'il a repreſentez contre les Pilaſtres & dans les friſes de ces Loges ? La nature n'a point produit de poiſſons , de monſtres marins , de fleurs , de fruits , & mille autres ſortes de choſes, que l'on ne les y voie ſi parfaitement peintes , qu'elles ſemblent vraies. Je ne ſçai s'il vous ſouvient encore de ces Baluſtres , ſur leſquels il y a des tapis ſi bien contrefaits, qu'on dit qu'vn jour comme il ſe haſtoit d'en achever vn , à cauſe que le Pape alloit voir ſon travail, il y eût vn des Palefreniers qui accourut pour le lever , penſant que c'eſtoit vn veritable tapis qui cachoit quelque Tableau.

Jean s'eſtant rendu le premier homme du monde dans cette maniére de peindre des Groteſques , & de faire le Stuc , travailla à Florence dans le Palais du grand Duc, & dans

la Sacriſtie de S. Laurent ; à Rome dans le Palais du Pape , dans la vigne du Cardinal Jule de Medicis , dans celle d'Auguſtin Chiſi, & en pluſieurs autres lieux, qu'il ſeroit trop long de ſpecifier. Il ſuffit de dire que ce qu'il a fait eſt d'vne beauté excellente , & qu'on luy eſt obligé du Stuc & des Groteſques , dont l'vſage & l'invention eſtoient perduës. JEAN DA UDINE.

Enfin ayant veſcu juſques à l'âge de 70. ans avec beaucoup d'honneur , & dans l'eſtime d'vn homme de bien , il mourut à Rome l'an 1564. & fut enterré dans l'Egliſe de la Rottonde , auprés de Raphaël ſon Maiſtre. Son plus grand divertiſſement pendant ſa vie eſtoit la chaſſe. L'on dit que ce fut luy qui s'aviſa le premier de faire vn bœuf de toille peinte , pour ſe mettre à couvert , & pour approcher plus facilement du gibier.

Aprés m'eſtre vn peu arrêté pour reprendre haleine , je dis à Pymandre : Je ne puis pas vous parler auſſi avantageuſement d'vn des diſciples de Michel-Ange , lequel travailloit en meſme temps que Jean da Udiné , & qui tâchoit d'imiter la maniére de ſon Maiſtre. C'eſt de BAPTISTA FRANCO , natif de Veniſe : Car quoy qu'il ait fait vne infinité d'Ouvrages en pluſieurs endroits d'Italie , BAPTISTA FRANCO.

BAPTISTA FRANCO. néanmoins comme ſa maniére eſtoit trop ſeche, elle n'a pas eſté eſtimée.

Pendant que le Genga travailloit pour le Duc d'Urbin, ce Baptiſte fut choiſi pour faire la voute d'vne Chapelle qui joint le Palais du Duc: Mais lors qu'il l'eût finie, on remarqua qu'il n'avoit preſque fait que les meſmes figures, que l'on avoit déja veuës dans ſes autres Ouvrages: ce qui ſurprit beaucoup le Duc & tous les Peintres, qui s'attendoient de voir quelque choſe qui répondît au deſſein qu'il en avoit montré avant que de travailler. Car il eſt vray, que pour bien deſſeigner, Baptiſte ſurpaſſoit pluſieurs Peintres de ce temps-là. C'eſt pourquoi le Duc ne trouva pas à propos de le faire peindre davantage; mais parce qu'il avoit alors à *Caſtel Durante* des Ouvriers qui faiſoient des vaſes de terre, & qui pour cela ſe ſervoient des Eſtampes de Raphaël & des plus excellens Maiſtres, il crût que les deſſeins de Baptiſte pourroient réüſſir dans ces ſortes d'Ouvrages. En effet, il fit faire pluſieurs Vaſes, qui parurent ſi beaux quand on les vit exécutez ſur les deſſeins de Baptiſte, que le Duc d'Urbin en envoya à l'Empereur Charles-Quint de quoy garnir deux grands Buffets, & au Car-

dinal Farneſe, frere de la Ducheſſe ſa femme, aussi dequoy parer vn buffet. Ces vaſes, quant à la qualité de la terre, reſſembloient beaucoup à ceux que l'on faiſoit anciennement à Arezzo ; Et meſme l'on peut dire que pour ce qui regarde les Ouvrages de Peinture, dont ces derniers eſtoient ornez, les anciens n'avoient rien qui en approchaſt, ſelon qu'on en peut juger par ceux qui ſont demeurez, dont les figures ne ſont que comme égratignées, & remplies d'vne ſeule couleur en quelques endroits ; mais n'ont point ce beau luſtre d'émail, ny cette agréable diverſité de couleurs que l'on voit dans les autres. BAPTISTA FRANCO.

Quoy que l'on ait fait pluſieurs ſortes de ces Ouvrages en divers lieux d'Italie, c'eſt néanmoins à *Durante*, qui dépend du Duché d'Urbin, & à Fayence, que les plus beaux ſe travailloient alors, la terre s'y eſtant trouvée plus propre par ſa blancheur & ſa propre nature qu'en aucun autre endroit. Enfin Baptiſte eſtant retourné à Veniſe, il y mourut l'an 1561. Ce qui luy a donné davantage de reputation, ont eſté pluſieurs de ſes deſſeins dont l'on voit les Eſtampes.

Mais parlons d'vn Peintre qui vint en France du temps du Roy François I. C'eſt

SALVIATI. FRANCOIS SALVIATI né à Florence l'an 1510. Son pere le voyant dés ses plus jeunes années porté à desseigner, le mit en apprentissage chez vn Orfévre; En suite il apprit à peindre sous differens Maistres, & enfin sous André del Sarte. Un des premiers Tableaux qu'il fit, & qui luy aquit de la reputation, fut celuy où il representa Dalila qui coupe les cheveux à Sanson, & que dés lors on envoya en France. Quelque temps aprés il alla à Rome, où le vieil Cardinal Salviati le fit travailler, & le logea dans son Palais; ce qui fut cause qu'on luy donna le nom de Salviati, qui luy est demeuré depuis.

Ayant fini ce qu'il avoit commencé pour ce Cardinal, il fit plusieurs Ouvrages à fraisque & à huille. Il peignit dans l'Eglise de la Paix, & dans celle de la Misericorde proche le Campidoglio, où il representa comme la Vierge va visiter sainte Elisabeth. Ce Tableau est vn des plus beaux qu'il ait faits. Il fit aussi pour le Seigneur Loüis Farnese, sur de grandes toilles à détrempe, l'histoire d'Alexandre le Grand, qu'on envoya en Flandre pour faire des Tapisseries. Il alla en suite à Venise, où il fit le Portrait de l'Aretin, que

cét

cét excellent Poëte envoya au Roy François I. comme vn ouvrage rare, avec des vers de ſa façon. Eſtant retourné à Rome en 1541. il travailla auſſi à celuy d'Annibal Caro, & d'vn Gaddi, ſes intimes amis. SALVIATI.

Aprés avoir fait pluſieurs autres ouvrages, il fut appellé à Florence par le Duc Coſme de Medicis. Ce fut là qu'il fit vne infinité de Tableaux, & qu'il peignit celuy qui eſt à Lion dans la Chapelle des Florentins, où Jeſus-Chriſt montre ſes playes à S. Thomas, pour convaincre ſon incrédulité. Eſtant encore retourné à Rome, entre les ouvrages qu'il y fit, il peignit pour le Seigneur Alamano Salviati, frere du Cardinal, Adam & Eve dans le Paradis Terreſtre, qui eſt vn des plus beaux Tableaux que l'on voit de luy, & qui eſt preſentement dans le Cabinet du Roy. En 1554. il vint en France, pour travailler à Fontainebleau; mais il n'y demeura pas long-temps, parce qu'eſtant d'vne humeur mélancolique, & aſſez bizarre, il ne s'accordoit pas avec le Primatice, & les autres Peintres. Pendant ſon ſejour il peignit ſeulement à Dampierre pour le Cardinal de Lorraine vn Cabinet, & quelques autres Tableaux ſur des cheminées, dont l'on ne fit pas

SALVIATI.

alors assez d'estime. Estant retourné en Italie, aussi mal satisfait des Peintres qui estoient en France, qu'ils l'estoient de luy, il fut employé en diverses occasions jusques en l'an 1563. qu'il mourut âgé de cinquante-quatre ans.

Il estoit naturellement amoureux de luy-mesme, facile à croire tout ce qu'on luy disoit, jaloux de la réputation des autres Peintres, blâmant toûjours leurs ouvrages, & mesme traittant trop aigrement ses propres amis. Cependant il avoit l'esprit vif & subtil, comprenant aisément tout ce qu'il voyoit; laborieux, & sans cesse attaché à l'étude de son Art. Il estoit abondant en pensées, fertile en belles inventions. Il travailloit également bien à fraisque, à huille, & à détrempe; enfin l'on peut dire qu'il estoit vn de ceux qui pratiquoient plus facilement la Peinture.

DANIEL DE VOLTERRE.

DANIEL DE VOLTERRE, qui vivoit dans le mesme temps, estoit aussi d'vne humeur mélancolique, & fort retirée; mais sa conversation estoit plus honneste & plus traitable. Le nom de sa famille estoit RICCIARELLI. Il apprit d'abord à dessigner sous le Soddoma; mais il s'avança beaucoup davantage sous Baltazar de Sienne. Ce n'est pas que dans tous les ouvrages qu'il fit dans les commencemens,

on ne voie bien qu'il travailloit avec peine, parce qu'il n'y a ni bonne maniére, ni grace, ni invention, quoy que d'ordinaire il paroiſſe toûjours quelqu'vne de ces parties dans les premiérs eſſais de ceux qui ſont naturellement Peintres. Cependant il aquit par ſon application continuelle, & ſon grand travail, ce que la nature ne luy avoit pas donné, & ſe rendit ſi excellent deſſignateur, qu'il y a des ouvrages de luy dans Rome, qui ſont des plus conſidérables. Vous vous ſouvenez aſſez des Tableaux qu'il a faits dans vne Chapelle de la Trinité du Mont, puis que celuy de l'Autel vous agréa ſi fort, que vous en fites faire vne copie pour apporter en France.

DANIEL DE VOLTERRE.

Il eſt vray, dit Pymandre, que j'y trouve des expreſſions admirables: car croyez-vous qu'on puiſſe mieux repreſenter vn ſemblable ſujet? Peut-on rien faire de plus beau & de mieux diſpoſé, que le Corps de Jeſus-Chriſt que l'on détache de la Croix, & que ceux qui ſont occupez à cét office? La douleur dont la Vierge eſt ſaiſie & qui la fait paroiſtre dans vn évanoüiſſement; l'affliction des Maries, qui ſoûtiennent la Mere du Fils de Dieu, & tant d'autres expreſſions me ſemblent ſi belles & ſi naturelles, que j'avouë n'avoir rien trouvé

DANIEL DE VOLTERRE. qui m'ait touché davantage. Il me ſemble auſſi que quand on parloit des plus beaux Tableaux qui ſont dans les Egliſes de Rome, l'on contoit entre les premiers celuy de Raphaël, qui eſt à Saint Pierre *in Montorio;* vn Saint Jerôme que le Dominiquin a fait proche Forneſe, & cette deſcente de Croix qui eſt à la Trinité du Mont: Mais il ne me ſouvient point ſi dans la meſme Chapelle où je l'ay veuë il y en a d'autres de la main de ce Peintre.

Il fit cette Chapelle, luy répartis-je, pour vne Dame de la famille des Urſins; & parce qu'elle ſe nommoit Helene, en donnant à cette Chapelle le nom de la Croix de Noſtre Sauveur, elle voulut qu'on y repreſentaſt l'invention de ce Sacré Bois, & l'hiſtoire de Sainte Helene mere de Conſtantin. C'eſt pourquoy Daniel ayant repreſenté dans le Tableau de l'Autel le ſujet dont nous venons de parler, il peignit à fraiſque deux Sibylles, qui ſont au coſté de la feneſtre qui donne la lumiére à la Chapelle. Le haut de la voute eſt diviſé en quatre parties, par vn agréable compartiment de Stuc, orné de figures Groteſques, & de Feſtons d'vne maniére nouvelle. Dans l'vne de ces quatre par-

ties de la voute l'on voit les Juifs qui travail- DANIEL DE VOLTERRE.
lent à faire la Croix, où ils devoient attacher Jesus-Christ; Dans la deuxiéme, comme sainte Helene fit venir des Juifs, & leur commanda de luy montrer l'endroit où la Croix estoit cachée; Dans la troisiéme, comme ne voulant pas luy obeïr en découvrant ce sacré Tresor, elle fait descendre dans vn puits celuy qu'elle sçavoit bien en avoir connoissance; Et dans la quatriéme, l'on voit enfin ce miserable, qui, pour sauver sa vie, montre le lieu où estoient enterrées les trois Croix qui furent faites au temps de la Passion de Jesus-Christ. Ces quatre Tableaux sont peints avec beaucoup d'art.

Au dessous du cintre de la voute, & des deux costez de la Chapelle, il y a quatre autres Tableaux, sçavoir deux de chaque costé. L'vn represente comme sainte Helene fait tirer de terre la sainte Croix avec les deux autres; & l'autre, le Miracle qui arriva au mesme temps, d'vn malade qui fut gueri par l'attouchement de la vraie Croix. De l'autre costé on voit comme la Croix où nostre Sauveur fut crucifié, fut reconnuë par la resurrection d'vn corps mort que l'on mit dessus.

DANIEL DE VOLTERRE.

Vous sçavez que sainte Helene ayant esté visiter les lieux saints de la Palestine, où elle bastit plusieurs Eglises, fut inspirée de rechercher la sainte Croix; & qu'estant arrivée en Golgotha, elle y fit foüiller, & trouva les trois Croix par le moyen d'vn Juif, qui découvrit le lieu où elles estoient cachées: Car sçachant que leur coûtume estoit d'enterrer avec les criminels, ou proche d'eux, les instrumens de leur supplice, l'on chercha aux environs du sepulchre de Nostre Seigneur. Saint Ambroise dit que la veritable Croix fut reconnuë par le titre que Pilate y avoit fait attacher; mais tous les Auteurs anciens ne sont pas de son avis, entr'autres Saint Paulin Evesque de Nole, & Severe qui vivoit au mesme siécle, lesquels témoignent que ce fut par la resurrection d'vn mort qu'on coucha nud dessus, qui estoit demeuré immobile à l'attouchement de celles où les deux larrons avoient esté attachez. D'autres Auteurs disent que ce fut par la guerison d'vne femme qui estoit à l'agonie. Mais Nicephore rapporte que tous ces deux miracles arriverent; & c'est apparemment sur ce témoignage que Daniel de Volterre les a representez tous deux de la sorte que je vous ay dit.

En l'an 326 selon le témoignage de S. Cyrille Evesque de Jerusalem.

Orat. in fun. Theodos.

Ep. 11. ad Sever.

Sev. Sist. l. 2.

Pour le quatriéme Tableau, on y voit comme l'Empereur Heraclius porte ſur ſes épaules la vraie Croix dans la Ville de Jeruſalem, & non pas à Rome, comme Vaſari l'a écrit, qui ſe méprend ſouvent en beaucoup de choſes.

DANIEL DE VOLTERRE.

Lors que la Croix de Noſtre Seigneur eût eſté recouvrée, il en demeura vne partie à Jeruſalem, & l'autre partie fut envoyée à Conſtantin, qui, ſelon le témoignage de Socrate, la fit enfermer dans ſa propre Statuë, qui eſtoit élevée ſur vne haute Colonne dans la Place de Conſtantinople, ſe promettant qu'vne ſi ſainte Relique ſeroit la ſauvegarde de la Ville. Et comme l'on n'en mit qu'vne portion dans cette Statuë, le reſte fut porté à Rome dans l'Egliſe que Conſtantin fit baſtir ſur les ruines du Temple de Venus, que l'on appelle aujourd'huy Sainte Croix en Jeruſalem. Mais la Ville de Jeruſalem ayant eſté priſe, & pillée en 614. par Coſrhoës Roy des Perſes, il enleva tous ſes treſors, & particuliérement le Bois de la vraie Croix, que l'on y conſervoit précieuſement. Cependant quelque impie que fuſt ce Prince, il eût vn tel reſpect pour ce ſacré Bois, qu'il n'oſa pas ſeulement découvrir la Chaſſe dans laquelle il eſtoit enfermé. Il la fit porter en Perſe, où elle fut gar-

DANIEL DE VOLTERRE.

dée avec autant de ſoin que dans l'Egliſe de Jeruſalem, juſques à ce qu'enfin l'Empereur Heraclius la rapporta l'an 628. Car ayant pluſieurs fois défait l'armée des Perſes, auſquels le Bois de la Croix n'eſtoit pas moins fatal, que l'Arche le fut autrefois aux Philiſtins, il obligea Coſrhoës de s'enfuir à Seléucie, où eſtant tombé entre les mains de Syroës ſon fils aiſné, il fut conduit priſonnier dans la maiſon qu'il avoit fait baſtir pour enfermer ſes treſors. Il y ſouffrit toutes ſortes d'affrons, & enfin vne mort cruelle, par vn juſte châtiment de Dieu, contre lequel il avoit commis mille impiétez. Syroës ayant pris poſſeſſion du Royaume, fit la paix avec Heraclius, luy rendit tous les captifs que ſon pere avoit faits, entre leſquels eſtoit Zacharie Eveſque de Jeruſalem, & le Bois de la vraie Croix, qui fut d'abord porté à Conſtantinople, & l'année d'aprés à Jeruſalem. Mais cette tranſlation ſe rendit memorable par vn ſignalé miracle: Car Heraclius s'eſtant reveſtu pompeuſement de ſes habits Royaux, & ayant chargé ſur ſes épaules la Sainte Croix pour la porter au meſme lieu d'où les Perſes l'avoient enlevée, il fut contraint de s'arreſter tout court à la porte de la Ville, n'eſtant pas en ſa puiſſance

puiſſance d'avancer vn pas, & demeura ainſi ſans paſſer outre, juſques à ce que le Patriarche Zacharie luy donnant avis de quitter les habits ſuperbes dont il eſtoit reveſtu, il ſe couvrit d'vn ſimple veſtement, & déchauſſa ſes ſoulliers, pour mieux imiter l'humilité de Noſtre Seigneur, aprés quoy il ne trouva aucune difficulté à marcher, & acheva aiſément le reſte du chemin qu'il avoit à faire. C'eſt dans cét eſtat que Daniel a repreſenté cét Empereur, que l'on voit ſuivi d'vn grand cortége, & environné d'vne infinité de perſonnes de tout ſexe & de toutes conditions, qui adorent la Croix.

DANIEL DE VOLTERRE.

Dans la meſme Egliſe de la Trinité du Mont, il y a encore vne Chapelle vis-à-vis celle dons je viens de parler, du deſſein & de l'ordonnance de Daniel; mais n'ayant eſté peinte que de la main de ſes diſciples, elle n'approche pas de la beauté de la premiére. Il travailla encore au Vatican, à la Salle des Rois. Il fit cette grotte que l'on voit à Belvedere. Il peignit meſme quelque choſe au Jugement de Michel Ange, que Paul III. eût pluſieurs fois deſſein de faire abbatre, parce qu'il n'eſtoit pas bienaiſe de voir tant de figures nuës dans vn lieu ſi Saint. Mais

DANIEL DE VOLTERRE.

comme vn si excellent ouvrage avoit pour protecteurs plusieurs Cardinaux, & tous les amateurs de la Peinture, qui luy firent connoître que ce seroit vne perte trop considérable, il se contenta que Daniel en couvrît quelques parties; ce qu'il fit avec des Draperies fort déliées: Et sous le Pontificat de Pie IV. il retoucha la figure de sainte Catherine, & celle de saint Blaise, qui ne paroissoient pas assez modestement disposées. Ce fut aussi luy, qui quelque temps aprés fit le Cheval de Bronze que vous voyez icy dans la Place Royale. Car la Reine Catherine de Medicis, aprés la mort funeste de Henry II. ayant envoyé le sieur Strozzi en Italie, elle luy donna charge de conférer avec Michel Ange, pour dresser quelque monument à la memoire du feu Roy son mari: Et comme Michel-Ange n'estoit plus en estat d'entreprendre de grands travaux, ils traitérent avec Daniel de Volterre, pour faire vne statuë équestre du feu Roy. Cependant il ne fit pas l'ouvrage entier; car incontinent aprés avoir achevé la figure du Cheval, il mourut l'an 1566. âgé de cinquante-sept ans.

TADDEE ZUCCHERO.

TADDE'E ZUCCHERO mourut dans la mesme année. Il estoit originaire d'vn lieu,

que l'on nomme Saint Ange *in Vado*, dans le Duché d'Urbin. Son pere, qui s'appelloit Octavien, estoit aussi Peintre. Il l'éleva jusques à l'âge de quatorze ans, qu'il l'envoia à Rome, où il souffrit beaucoup d'incommoditez, avant que d'estre en estat de pouvoir gagner de quoy vivre: Car n'ayant pas mesme le moyen de se loger, il estoit quelquefois obligé de coucher dans la Vigne d'Augustin Ghisi, où il estoit le plus souvent à estudier aprés les Tableaux de Raphaël. Cependant s'estant rendu fort capable, il trouva de l'employ; & les premiers ouvrages qui luy aquirent de la réputation, furent deux histoires qu'il peignit de clair-obscur, au devant de la maison d'vn Gentilhomme Romain, nommé Jacopo Mattei, & qu'il acheva en 1548. n'ayant pour lors que dix-huit ans. Il fit ensuite plusieurs autres travaux dans Rome, que je ne puis vous dire à present. Il avoit vn frere nommé Frederic, plus jeune que luy, auquel ayant donné les premiéres instructions de la Peinture, il fit part de tous les ouvrages qu'il entreprenoit, & mesme c'est Frederic qui a achevé ce que Taddée avoit commencé de plus considérable: Car celuy-cy estant mort fort jeune, & à l'âge de

TADDEE ZUCCHERO.

TADDEE ZUCCHERO.

trente-ſept ans, il laiſſa imparfait ce qu'il avoit entrepris à la Trinité, & à Caprarole, où l'on voit tout ce que ces deux freres ont fait de plus excellent. Cette Maiſon eſt ſituée à vne journée de Rome, & fut baſtie par Jacopo Barozzi, que l'on connoiſt mieux ſous le nom de VIGNOLE.

Eſt-ce pas luy, interrompit Pymandre, qui a auſſi baſti le Chaſteau de Chambor?

C'eſt luy qui en a donné le deſſein, repartis-je. Il eſtoit originaire de Boulogne; & eſtant allé fort jeune à Rome, il s'adonna à la Peinture: mais ayant beaucoup plus d'inclination pour l'Architecture, il deſſeignoit ſouvent pluſieurs morceaux d'édifices pour Jacopo Melighini, qui eſtoit alors Architecte de Paul III. Et meſme comme il y avoit dans Rome vne Academie de perſonnes de qualité, qui s'appliquoient à la lecture des Livres de Vitruve, entre leſquels eſtoit le Seigneur Mattei, M. Marcello Cervini, qui fut depuis Pape, & pluſieurs autres, le Vignole s'attacha à leur ſervice. Il meſuroit les baſtimens antiques, & deſſeignoit pour eux toutes les choſes qu'ils ſouhaitoient d'avoir: ce qui luy fut beaucoup avantageux, tant pour ſon étude particuliére, que parce qu'il trouvoit par là vn honneſte

moyen de ſubſiſter. Cela fut cauſe de ce que le Primatice eſtant allé à Rome, ſe ſervit de luy pour mouler vne grande partie des ſtatuës antiques qu'il apporta en France pour jetter en Bronze; & meſme de ce qu'il l'amena pour luy aider dans cette grande entrepriſe, & pour travailler dans les choſes d'Architecture, dont il s'aquita avec beaucoup de ſoin & de jugement.

TADDEE ZUCCHERO.

Aprés avoir demeuré deux ans en France, il retourna à Boulogne, où il baſtit vne Egliſe; & lors que Jule III. fut créé Pape, il le fit venir à Rome, & luy donna des emplois, mais veritablement peu avantageux à ſa fortune. Enfin le Cardinal Farneſe, qui connoiſſoit ſon eſprit & ſa capacité, ayant reſolu de faire baſtir ſon Palais de Caprarole, le rendit Maiſtre abſolu de cette entrepriſe, & voulut que tout ce qu'on feroit fût de ſon invention, & ſous ſa conduite. Ceux qui ont veû cette Maiſon avoüent qu'il ne pouvoit mieux choiſir, & qu'elle a beaucoup de grandeur & de nobleſſe. Elle eſt de figure Pentagone, & diviſée en quatre appartemens, ſans comprendre le coſté de devant, où eſt la principale entrée. C'eſt dans ces diverſes Chambres que Taddée & Fréderic Zucchero ont

TADDEE ZUCCHERO. fait vne infinité de Peintures conformes aux lieux qu'ils ont voulu embellir.

Dans vne des Salles eſt repreſenté en pluſieurs Tableaux tout ce qui regarde l'hiſtoire de la maiſon Farneſe ; les hommes illuſtres, & les alliances de cette famille avec les plus grands Princes de l'Europe. L'on voit d'vn coſté comme le Duc Octave Farneſe épouſe Madame Marguerite d'Autriche. D'vn autre coſté le Duc Horace, qui prend pour femme la ſœur du Roy Henry II. avec cette inſcription au bas du Tableau: *Henricus II. Valeſius, Galliæ Rex, Horatio Farneſio Caſtri Duci, Dianam filiam in matrimonium collocat anno ſalutis* 1552.

Dans ce Tableau ſont repreſentez au naturel cette Princeſſe, ornée d'vn Manteau Royal, le Duc ſon époux, la Reine Catherine de Medicis, M. Marguerite ſœur du Roy, le Roy de Navarre, le Conneſtable, le Duc de Guiſe, le Duc de Nemours, l'Amiral, le Prince de Condé, le Cardinal de Lorraine encore jeune, le Cardinal de Guiſe, mais qui n'eſtoit pas encore Cardinal, le Seigneur Pierre Strozzi, Madame de Montpenſier, & Madamoiſelle de Rohan. D'vn autre coſté le Portrait du Roy Henry II. paroiſt

avec cette inſcription : *Henrico Francorum Regi Max. Familiæ Farneſiæ Conſervatori.* TADDEE ZUCCHERO.

Dans vn autre Tableau eſt repreſenté le Pape Paul III. qui reveſt d'vn habit Sacerdotal le Duc Horace à genoux devant luy, & le fait Préfet de Rome. Le Duc Pierre Louïs Farneſe eſt à coſté, avec pluſieurs autres Seigneurs. Cette inſcription eſt au deſſous du Tableau : *Paulus III. P. M. Horatium Farneſium nepotem, ſummæ ſpei adoleſcentem, Præfectum Urbis creat anno* 1549.

Il y a encore dans la meſme Salle d'autres Portraits & d'autres Tableaux d'hiſtoires qui regardent la maiſon Farneſe. On y voit comme le Pape Jule III. confirme le Duc Octavien & le Prince ſon fils dans le Duché de Parme & de Plaiſance ; Et comme le Cardinal Farneſe fut envoyé Legat vers l'Empereur Charles V.

Dans le Salon qui ſuit eſt peint comme Paul III. aprés avoir eſté éleû Pape, fut couronné le mois de Novembre 1534. Comme enſuite il benit les Galeres à Civittavecchia pour aller à Thunis, en 1535. Comme il excommunie le Roy d'Angleterre, en 1537. Comme l'on équipe vne flotte aux frais de l'Empereur & des Venitiens, qui devoit aller con-

TADDEE ZUCCHERO. tre le Turc, ſous l'autorité du Pape, en 1538. Comme ceux de Perouſe implorent le pardon de Sa Sainteté, en 1540. aprés s'eſtre révoltez contre le Saint Siége.

L'on voit encore dans le meſme lieu, & dans des Tableaux plus grands que ceux dont je viens de parler, l'Empereur Charles V. qui à ſon retour de Thunis baiſe les pieds du Pape Paul III. en l'an 1535. La Paix faite par l'entremiſe de Sa Sainteté entre l'Empereur & le Roy François I. Comme le Pape envoie le Cardinal *de Monte* Legat au Concile de Trente; Et enfin comme le meſme Pape eſt au milieu des Cardinaux, & diſpoſe les choſes neceſſaires pour la convocation du Concile.

Enſuite de ce Salon eſt vne chambre de parade, embellie de Peintures, & d'ouvrages qui ſeroient trop longs à ſpecifier. De cette chambre l'on paſſe dans vne autre à coucher; Et comme c'eſt vn lieu conſacré au ſommeil, c'eſt là que Taddée entreprit de repreſenter ces belles inventions qu'Annibal Caro luy fournit par l'ordre du Cardinal Farneſe. Je ne vous en parlerai pas; vous pouvez voir dans les Lettres de Caro ce qu'il en écrivit alors; & l'excellent diſcours qu'il en a fait

ne

ne vous ſera pas moins agréable que les Peintures. Vous y trouverez meſme quelque choſe de plus que dans les Tableaux : Car Taddée & Frederic ne pûrent pas repreſenter mille choſes ingenieuſes & agréables qui ſont dans ces lettres, parce que le lieu n'eſtoit pas capable de contenir vne ſi grande abondance de ſujets. TADDEE ZUCCHERO.

A coſté de cette chambre il y en a vne autre conſacrée à la Solitude. Jeſus-Chriſt paroiſt dans le deſert, enſeignant ſes Apoſtres; & à coſté on voit S. Jean Baptiſte, le modelle des ſolitaires. Vis-à-vis de cette Peinture il y en a vne autre, où ſont repreſentées pluſieurs perſonnes, qui ſe retirent dans les foreſts pour fuïr la compagnie des hommes ; & pendant que d'autres tâchent de les en empêcher, & les pourſuivent à coups de pierre, il y en a qui ſe crevent les yeux, pour ne plus rien voir. A coſté de ce Tableau eſt le Portrait de Charles-Quint avec cette inſcription au bas : *Poſt innumeros labores ocioſam quietamque vitam traduxit.*

A l'oppoſite de ce Portrait eſt celuy de Soliman Empereur des Turcs qui vivoit alors, & aimoit beaucoup la retraite. Ces mots ſont au deſſous : *Animum à negocio ad ocium revo-*

TADDEE ZUCCHERO.

cavit. Tout proche eſt repreſenté Ariſtote, & au deſſous eſt écrit : *Anima fit, ſedendo & quieſcendo, prudentior.* Sous vne autre figure de la main de Taddée eſt écrit : *Quemadmodum negocij, ſic & ocij ratio habenda.*

Sous vne autre ſont ces mots : *Ocium cum dignitate, negocium ſine periculo.*

D'vn autre coſté eſt encore écrit au bas d'vne figure : *Virtutis & liberæ vitæ magiſtra optima ſolitudo.*

Sous vne autre : *Plus agunt qui nihil agere videntur.* Enfin pour comble de loüanges à l'honneur de la ſolitude & du repos, on voit ſous la derniére figure ces paroles : *Qui agit plurima, plurimum peccat.*

Tous ces divers lieux ſont enrichis d'ornemens de Stuc, de Peintures, & d'or, d'vn ouvrage tres-exquis.

Outre les Tableaux, auſquels Frederic travailla du vivant de ſon frere, & ſous ſa conduite, & ceux qu'il acheva aprés ſa mort, il en a fait vne infinité en ſon particulier, tant à Rome, à Veniſe, à Florence, qu'en pluſieurs endroits d'Italie. Il vint en France, où il peignit pour le Cardinal de Lorraine. Enſuite il alla en Flandres, où il fit quelques deſſeins pour des Tapiſſeries. De là il paſſa en Angle-

terre, où il fit le Portrait de la Reine Elizabeth. Il alla en Espagne, où il travailla à l'Escurial pour Philippe II. Enfin estant de retour en Italie, il fit encore plusieurs ouvrages à Florence pour le Grand Duc, à Rome pour le Pape Gregoire XIII. en Savoye, à Urbin, & en d'autres lieux. Ce fut luy qui fonda l'Academie des Peintres dans Rome; mais parce que je tâche de garder l'ordre des temps que j'ay observé jusques icy, je ne vous en diray rien que je n'aye parlé des autres Peintres qui sont morts avant cét établissement, & qui estoient contemporains de Taddée; car MICHEL-ANGE vivoit encore alors. Il est vray que sa mort préceda celle de Taddée d'environ deux ans; & quoy que son grand âge ne luy permist plus de travailler comme il avoit fait, son sçavoir neantmoins le rendoit toûjours considérable, & l'on suivoit ses avis dans toutes les entreprises les plus importantes.

TADDEE ZUCCHERO.

Je vous ay parlé de beaucoup de Peintres; mais de tous ceux que je vous ay nommez, il n'y en a point eû dont la réputation ait esté aussi grande, & le merite aussi connu que le sien. Comme il nâquit dés l'an 1474. & qu'il vescut prés de 90. ans, il fut connu de plu-

MICHEL-ANGE.

MICHEL-ANGE. ſieurs Papes, & de quantité de Souverains, qui tous eûrent de l'eſtime pour ſa vertu, & luy donnérent occaſion de faire paroiſtre ce qu'il ſçavoit dans la Peinture, dans la Sculpture, & dans l'Architecture, où l'on peut dire qu'il a excellé. Car encore que dans celuy de la Peinture nous ayons fait voir la difference qui eſtoit entre luy & Raphaël, dont quelques diſciples meſmes avoient des qualitez que Michel-Ange ne poſſedoit pas, il eſt pourtant vray qu'il eſt le premier des modernes qui a fait paroiſtre ce qu'il y a de plus grand dans cét Art, & qui a peut-eſtre donné la hardieſſe à ceux qui l'ont ſurpaſſé de pouſſer plus avant qu'ils n'auroient fait, s'il ne leur en avoit pas montré le chemin. Jamais perſonne n'a plus travaillé que luy pour aquerir la parfaite connoiſſance de tout ce qui compoſe le corps de l'homme. Auſſi a-t-il deſſeigné le plus ſçavamment, & mieux ſceû les attachemens des os & des muſcles, qu'aucun Peintre dont nous ayons les Ouvrages. Je ne ſçay pas s'il euſt pû ſe rendre auſſi parfait dans toutes les autres parties de la Peinture, en s'y appliquant; mais peut-eſtre qu'il a préferé de tenir le premier rang dans le deſſein, en quoy il eſt certain qu'il a heureuſement réüſſi, puis

qu'en cela il a ſurpaſſé tous les Peintres modernes. MICHEL-ANGE.

Quoy qu'il ne fuſt pas d'vne famille fort accommodée des biens de la fortune, il eſtoit néanmoins noble. Son pere ſe nommoit Louïs Buonarruoti Simoni, de l'ancienne maiſon des Comtes de Canoſſe. Il nâquit dans vn Château appellé Chiuſi, dans le Païs d'Arezzo, où ſon pere & ſa mere demeuroient alors: Et quelque temps aprés eſtant retournez à Florence, ils le mirent en nourrice à trois milles de là, dans vn Village nommé *Settignano*, dont les Habitans pour la pluſpart eſtoient Sculpteurs & Tailleurs de Pierre. C'eſt pourquoy il diſoit quelquefois qu'il avoit, avec le lait de ſa nourrice, qui eſtoit femme d'vn Sculpteur, ſuccé l'Art de la Sculpture.

Auſſitoſt qu'il fut capable d'apprendre, on l'envoia aux Eſcoles: Mais il avoit vne ſi forte inclination au deſſein, qu'il déroboit le temps de ſes eſtudes pour s'y appliquer; ce qui le faiſoit ſouvent châtier de ſes Maiſtres, & de ſon pere, qui n'ayant peut-eſtre pas aſſez de connoiſſance de la grandeur de l'Art, dont ſon fils tâchoit d'apprendre les principes, le conſideroit comme vne choſe indigne de la Nobleſſe de ſa maiſon. Cependant Michel-

MICHEL-ANGE.

Ange ayant fait connoiſſance avec Franceſque Granacci, qui travailloit ſous Domenique Ghirlandaio, tiroit par ſon moyen pluſieurs deſſeins, qu'il copioit inceſſamment; de ſorte que ſon pere ne pouvant l'en détourner, fut conſeillé de le mettre en apprentiſſage avec le Ghirlandaio, qui eſtoit en grande eſtime, non ſeulement à Florence, mais par toute l'Italie. Michel-Ange avoit pour lors quatorze ans; & ſe voyant en liberté de travailler, il s'y appliqua de telle ſorte, que ſon Maiſtre eſtoit eſtonné de voir combien il s'avançoit dans ſa profeſſion. A l'âge de ſeize ans il ſe mit à tailler des figures de marbre, qui ſurprirent tous ceux qui les virent, & furent cauſe que Laurent de Medicis, qui en ce temps-là eſtoit le Protecteur des gens vertueux, le prit chez luy, où il travailla juſques à la mort de ce digne Amateur des beaux Arts, aprés quoy il quitta Florence, pour faire quelques voiages à Veniſe & à Boulogne. Comme ſa réputation ſe répandoit par tout, il alla à Rome, où il demeura environ vn an avec le Cardinal de S. George, & où il s'avança de telle ſorte dans ſon Art, que tout le monde admiroit la facilité avec laquelle il exécutoit ſes hautes penſées. Il fit en ce temps-là pour le

Cardinal de Roüanois vne Noſtre - Dame de Pitié de marbre, qui eſt dans l'Egliſe de Saint Pierre. MICHEL-ANGE.

Il eſt vray que l'on ne peut rien voir de mieux que le Corps du Chriſt, dont la beauté & le ſoin qu'il a pris à en rechercher & bien exprimer toutes les parties, m'arrêteroient trop long-temps, ſi je voulois vous en faire vne exacte deſcription. Il fit enſuite pluſieurs autres ouvrages; & comme il fut invité par quelques-vns de ſes amis de retourner à Florence, il s'y en alla, & y fit pluſieurs ſtatuës, & des deſſeins de Tableaux qu'il devoit peindre en concurrence de Leonard de Vinci. Mais le Saint Siége eſtant venu à vaquer par la mort d'Alexandre VI. Jule II. qui luy ſucceda le fit venir à Rome pour travailler à ſon Tombeau. Michel-Ange n'avoit alors que vingt-neuf ans; & cette entrepriſe eſtoit vne des plus grandes que l'on euſt jamais veuë. Car ce Tombeau devoit eſtre de forme quarrée, iſolé de toutes parts, afin que l'on viſt les quatre coſtez, qui devoient eſtre ornez de quarante figures de marbre, de pluſieurs enfans, de feſtons, & d'vne infinité d'autres ornemens. Il ſe paſſa pluſieurs mois avant que le Pape euſt encore rien arreſté. En-

MICHEL-ANGE.

fin il résolut de faire commencer cette Sepulture. Mais comme il arrive souvent que les grands desseins ne s'accomplissent pas, & qu'ils sont d'ordinaire interrompus, ou par la mort de ceux qui les entreprennent, ou par des changemens inopinez, cét ouvrage n'a point esté achevé. Michel-Ange finit seulement quelques figures, entr'autres vne Victoire, vn Moïse, & deux Esclaves, dont il fit present à Robert Strozzi, qui les envoia au Roy François I. & qui aprés avoir esté long temps à Equan, furent enfin portez à Richelieu, où ils sont maintenant.

Comment, dit Pymandre, cét ouvrage demeura-t-il imparfait, puis que le Pape vescut assez long temps aprés qu'il fut commencé?

Plusieurs choses, repartis-je, contribuérent à cela; l'humeur prompte du Pape, & celle de Michel-Ange, qui n'estoit pas capable de rien souffrir, outre les grands emplois qui se presentoient tous les jours à luy.

A peine eût-il fait venir de Carare le marbre necessaire pour ce Tombeau, qu'il abandonna toutes choses, & s'en retourna à Florence, prétendant avoir esté maltraité du Pape:

Pape : Car ayant fait conduire dans la Place de Saint Pierre tous les marbres qui eſtoient arrivez, il alla pour parler au Pape, afin de faire payer les Voituriers ; mais n'ayant pû avoir audience, il retourna chez luy les payer de ſon argent. A quelques jours de là eſtant allé pour voir le Pape, il fut arrêté par vn Palefrenier, qui luy dit vn peu rudement d'attendre, & qu'il n'avoit pas charge de le laiſſer entrer. Et comme il ſe rencontra vn Eveſque, qui voulant rendre office à Michel-Ange, dit au Palefrenier qu'il priſt garde à ce qu'il faiſoit, & que peut-eſtre ne connoiſſoit-il pas celuy auquel il refuſoit l'entrée : Il luy fit réponſe qu'il le connoiſſoit bien, & qu'il obéïſſoit aux ordres de ſes Superieurs, & du Pape meſme. Michel-Ange entendant cela fut ſi piqué, voyant qu'on le traittoit d'vne maniére extraordinaire, que ſans penſer s'il perdoit le reſpect, il dit au Palefrenier qu'il pouvoit aſſûrer le Pape, que quand il le chercheroit, il ne le trouveroit pas. Et au ſortir du Palais il retourna chez luy, où ayant donné charge à ſes gens de vendre ſes hardes, il partit à deux heures de nuit, pour s'en aller à Florence. MICHEL-ANGE.

MICHEL-ANGE.

Eſtant arrivé à Pongibonci, il s'y arreſta pour ſe repoſer, ſe croiant en ſûreté: Mais il n'y fut pas long-temps, que pluſieurs Courriers luy apportérent des Lettres du Pape, pour l'obliger de retourner: ce qu'il ne voulut jamais faire, quelques priéres qu'on luy fit; & tous ces Meſſagers s'en allérent ſans autre réponſe de luy, ſinon qu'il prioit Sa Sainteté de luy pardonner, s'il s'en eſtoit allé de la ſorte; que l'ayant fait chaſſer comme vn coquin, pour récompenſe de ſes fideles ſervices, elle pouvoit en chercher d'autres qui priſſent ſa place. Il fut pourtant contraint à quelque temps de là de retourner à Rome, parce que Jule envoya trois Brefs à la Seigneurie de Florence, pour l'obliger de le renvoyer; Mais ce fut avec tant de répugnance, que craignant qu'on ne luy joüaſt quelque mauvais tour, s'il s'opiniâtroit à demeurer à Florence, il eût pluſieurs fois deſſein d'aller en Turquie, où Soliman luy propoſoit de baſtir vn Pont pour paſſer de Conſtantinople à Pera. Cependant s'abandonnant au conſeil de ſes amis, il réſolut d'aller trouver le Pape, qui eſtoit alors à Boulogne.

Pierre Soderin Gonfalonier de la Seigneurie de Florence, afin de luy donner plus de ſû-

reté, l'envoya comme perſonne publique, avec la qualité d'Ambaſſadeur, & écrivit au Cardinal Soderin ſon frere, de le preſenter luy-meſme au Pape. MICHEL-ANGE.

On rapporte encore d'vne autre maniére le ſujet de ſa ſortie de Rome, diſant que Jule s'eſtoit fâché contre luy, parce qu'il ne vouloit pas ſouffrir qu'il vît ce qu'il faiſoit; Et qu'vn jour ayant donné de l'argent aux gens de Michel-Ange pour entrer dans la Chapelle de Sixte, où il travailloit, Michel-Ange, qui s'eſtoit caché pour voir s'ils luy eſtoient fideles, voyant entrer le Pape, & ne ſçachant pas que ce fuſt luy, laiſſa tomber vne planche d'vn échaffaut ſur l'autre: ce qui donna vne telle fraïeur au Pape, qu'il s'enfuit plein de crainte & de colére. Mais de quelque façon que la choſe ſe ſoit paſſée, il eſt certain qu'il ſe retira de Rome.

Eſtant arrivé à Boulogne, il fut conduit aux pieds de Jule; & parce que le Cardinal Soderin eſtoit alors malade, il envoya vn Eveſque de ſa maiſon pour accompagner Michel-Ange. Jule le regardant d'vn air dédaigneux, luy dit en colére: Enfin, au lieu de venir nous « trouver, vous avez attendu que nous ayons « eſté nous meſme vous chercher: ce qu'il di- «

MICHEL-ANGE.

ſoit à cauſe que Boulogne eſt plus prés de Florence, que n'eſt pas la Ville de Rome. Michel-Ange, ſans s'étonner, repartit au » Pape, Qu'il prioit trés-humblement Sa Sainteté » de luy pardonner; que ce qu'il avoit fait » eſtoit par vn mouvement de déplaiſir, ne » pouvant ſouffrir qu'on le traittaſt mal; qu'il » ſçavoit bien qu'il avoit failli, mais qu'il ſup- » plioit encore vne fois Sa Sainteté de luy par- » donner.

Le Vaſari en cét endroit de la vie de Michel-Ange remarque vne choſe aſſez plaiſante, & qui fait bien connoître le caractere & l'humeur prompte de Jule. Il dit que l'Eveſque qui avoit conduit Michel-Ange aux pieds du Pape, de la part du Cardinal Soderin, repreſentant à Sa Sainteté, pour excuſer Michel-Ange, qu'elle devoit luy pardonner, parce que les perſonnes de ſa profeſſion ſont d'ordinaire ignorantes, & que hormis ce qui regarde leur Art, ils ſont incapables de toute autre choſe. Le Pape ſe mit ſi fort en colére, qu'il frappa l'Eveſque d'vn » baſton qu'il tenoit, luy diſant: Vous eſtes vous » meſme vn ignorant, & vous luy faites injure, » lors que nous ne voulons pas l'offencer: Qu'ainſi l'Eveſque fut mis honteuſement hors

de la chambre ; & le Pape ayant déchargé sur luy toute sa colére, donna sa benediction à Michel-Ange, auquel il fit plusieurs presens, & promit encore de plus grandes récompenses. MICHEL-ANGE.

Pendant que Jule demeura à Boulogne, il luy commanda de faire sa Statuë de la hauteur de cinq brasses, & de la jetter en bronze. Si-tost qu'il en eût fait le modelle de terre, il le montra au Pape. Cette figure haussoit vn bras, dans vne action si fiére, que le Pape demanda à Michel-Ange si elle donnoit la benediction ou la malediction. A quoy il fit réponse, qu'elle avertissoit le peuple de Boulogne qu'il fût plus sage à l'avenir; Et comme il demanda au Pape s'il mettroit pas vn livre dans l'autre main : Mettez-y plûtost vne épée, « luy repartit le Pape, car je ne suis point « vn homme de lettres : réponse veritablement « peu conforme à vn Pape, mais bien à l'humeur de Jule.

Michel-Ange ne fut pas plus de seize mois à mettre cette figure dans sa perfection, aprés quoy on la plaça au frontispice de l'Eglise de *San Petronio*, où elle ne demeura pas long-temps, car elle fut ensuite renversée, & mise en piéces par les Bentivoglio, & venduë au

Duc de Ferrare, qui conſerva ſeulement la teſte, & du reſte de la matiére en fit faire vne piéce d'Artillerie, qu'on nomma la Julienne.

Pendant que Michel-Ange travailloit à cette Statuë, Bramante voyant le credit qu'il prenoit auprés du Pape, par le moyen de ſes ouvrages de Sculpture, fut des premiers à perſuader à Sa Sainteté de ne point hâter la ſtructure de ſon Tombeau, parce qu'il ſembloit qu'il vouluſt preſſer ſa mort, & que cela eſtoit d'vn mauvais augure; Qu'il faloit mieux occuper Michel-Ange à peindre la voûte de la Chapelle que Sixte ſon oncle avoit fait faire dans le Vatican; eſperant par ce moyen de procurer à Michel-Ange vn employ, dont il ne pourroit pas ſi bien s'aquiter, & qu'ainſi il n'auroit pas tant de crédit auprés du Pape. Quoy qu'il en ſoit, Michel-Ange eſtant de retour de Boulogne, le Pape luy fit ſçavoir qu'il vouloit remettre le travail de ſa Sepulture à vn autre temps, & qu'il deſiroit qu'il peigniſt la voûte de la Chapelle Sixte. L'on dit que ſouhaitant beaucoup plus de travailler à ce tombeau, il fit ce qu'il pût pour ne point mettre la main aux couleurs, & tâcha de ſe décharger ſur Raphaël;

mais ſa reſiſtance ne ſervoit qu'à rendre encore le Pape plus réſolu dans ſon deſſein : De ſorte qu'il fut obligé de commencer cét ouvrage, qui n'eſtoit pas à moitié fait, que le Pape impatient de ſon naturel, le voulut voir ; & ayant fait abbatre les échaffauts, tout Rome y courut. Enfin Michel-Ange ſe mit à l'achever ; & quoy qu'il travaillaſt ſeul, n'eſtant pas ſeulement aſſiſté d'vne perſonne qui broyaſt ſes couleurs, il n'y employa que vingt mois de temps. MICHEL-ANGE.

Il eſt vray qu'il ſe plaignoit ſouvent de l'impatience du Pape, qui luy oſtoit les moyens de le pouvoir finir autant qu'il euſt voulu ; & meſme comme il luy demandoit vn jour avec empreſſement, quand il auroit achevé : Michel-Ange luy répondit, que ce ſeroit lors qu'il ſeroit ſatisfait de ſon travail, dans ce qui regardoit ſon Art. « Et nous voulons, luy repliqua le Pape, que vous nous « contentiez auſſi, dans le deſir que nous avons « que vous le finiſſiez promptement ; « luy diſant enfin que ſi ce n'eſtoit bientoſt, il le feroit jetter de deſſus ſes échaffauts à bas : Ce qui obligea Michel-Ange, qui connoiſſoit l'humeur du Pape, & qui craignoit ſa furie, de peindre toutes ſes figures au premier coup, ſans

MICHEL-ANGE. retoucher à ſec pluſieurs endroits, auſquels il euſt donné plus de grace & de tendreſſe, & meſme enrichi d'or & de couleurs plus éclatantes certains ornemens, comme avoient fait ceux qui avoient peint avant luy dans la meſme Chapelle. Ce que le Pape luy recommandoit ſouvent de faire, diſant que ce qu'il peignoit luy ſembloit pauvre, auprés de l'or qui paroiſſoit dans les autres Tableaux. Mais Michel-Ange voyant que cela l'euſt occupé bien du temps, & que le Pape le preſſoit ſans ceſſe de finir, il luy diſoit quelquefois avec aſſez de liberté, que ceux qu'il repreſentoit ne portoient point d'or en ce temps-là; que c'eſtoit des hommes Saints, qui avoient mépriſé les richeſſes.

Cependant le Pape fut tres-ſatisfait de Michel-Ange; & quoy qu'il le traitaſt quelquefois aſſez rudement, & meſme avec injure, il avoit néanmoins beaucoup d'eſtime & d'amitié pour luy, & ſouvent luy en donnoit des marques par des largeſſes & des bienfaits, comme il fit vn jour, tâchant par là de reparer ſes emportemens: Car Michel-Ange luy ayant demandé permiſſion d'aller
» à Florence, il luy répondit : Et cette Cha-
» pelle, quand ſera-t-elle finie? Quand je pourray,
Saint

Saint Pere, luy répondit-il. Quand je pour- « MICHEL ANGE.
ray, quand je pourray, repartit le Pape: Je «
te la feray bien finir; & dans le meſme temps «
luy donna d'vn baſton qu'il tenoit. Michel-Ange ſe retira auſſi-toſt chez luy; mais à peine y fut-il arrivé, que le Camerier du Pape luy apporta cinq cens eſcus, afin de l'appaiſer, luy faiſant connoître que les promptitudes de Sa Sainteté eſtoient des témoignages de ſon amitié, & plûtoſt des faveurs & des marques de privauté, que des offenſes. Auſſi Michel voyant que cela réüſſiſſoit à ſon avantage, ne ſe fâchoit plus, & n'en faiſoit que rire.

Aprés qu'il eût fini la voûte de la Chapelle Sixte, il voulut s'appliquer tout de bon à la ſepulture de Jule: mais Dieu qui prend ſouvent plaiſir à renverſer les deſſeins orgueïlleux des hommes, ne permit pas qu'on élevaſt alors dans ſon Temple vn Mauſolée ſi ſuperbe, pour couvrir vn corps qui devoit eſtre la paſture des vers: Car la mort de Jule eſtant ſurvenuë, ce grand deſſein fut abandonné; & Leon X. qui luy ſucceda, voulant laiſſer aprés luy des marques de ſa magnificence, dans le lieu meſme où il eſtoit né, fit travailler Michel-Ange à Florence. Ce fut là qu'il fit

MICHEL-ANGE. quantité d'ouvrages pendant le Pontificat de Leon & d'Adrian VI. Mais aprés la mort En 1523. d'Adrian, Clement VII. qui fut éleû Pape, n'ayant pas moins d'amour pour les beaux Arts, que Leon X. & ses prédécesseurs, obligea aussi-tost Michel-Ange de venir à Rome.

Je serois trop long, si je voulois m'arrester à vous dire tout ce qu'il fit sous le Pontificat de Clement, soit à Rome, soit à Florence, où les guerres & les divers évenemens arrivez de son temps interompirent souvent ses desseins. Enfin ce fut pourtant sous ce Pape qu'il fit la Chapelle des Ducs de Florence, & les belles figures qui ornent leurs Tombeaux. Vous sçavez bien qu'outre celles de Laurent & de Julien de Medicis, il y en a quatre autres qui representent le Jour, la Nuit, l'Aurore, & le Crépuscule, qui sont d'vne beauté admirable. Il me souvient de quatre vers que l'on fit en ce temps-là sur la figure de la nuit, qui peut-estre ne vous déplairont pas.

La Notte, che tu vedi in si dolci atti
Dormir, fu da vn Angelo scolpita
In questo sasso, e perche dorme ha vita;
Destala se n'ol credi, e parleratti.

Michel-Ange, pour y répondre, fit ceux-cy, où il feint la Nuit, qui replique : MICHEL-ANGE.

Grato m'è il ſonno, e più l'eſſer di ſaſſo
Mentre che il danno, e la vergogna dura:
Non veder, non ſentir m'è gran ventura;
Pero non mi deſtar; deh parla baſſo.

Il acheva encore pluſieurs autres Statuës que vous aurez pû voir à Florence. Il fit auſſi quelques Tableaux, entr'autres celuy d'vne Leda, que François Mimi, qui avoit demeuré long-temps avec luy, apporta en France, & vendit à François I. Clement VII. luy fit faire auſſi le deſſein du Jugement de la Chapelle Sixte; mais la mort de ce Pape eſtant ſurvenuë en 1533. ce fut ſous Paul III. ſon ſucceſſeur qu'il commença ce grand ouvrage que vous avez veû, & qu'il acheva ſur la fin de l'année 1541. aprés y avoir travaillé huit ans.

Enſuite il fit le Tombeau de Jule II. non pas ſelon ſon premier deſſein, mais tel qu'on le voit à Rome dans l'Egliſe de Saint Pierre aux liens. Il peignit auſſi au Vatican dans la Chapelle Pauline, deux grands Tableaux, dont l'vn repreſente la Converſion de S. Paul,

MICHEL-ANGE. & l'autre le Martyre de S. Pierre ; & lors que Antonio da San Gallo, qui avoit la conduite
En 1546. de la Fabrique de S. Pierre, vint à mourir, le Pape donna sa place à Michel-Ange, qui fit alors paroistre dans ce magnifique Bastiment, & dans ce qu'il fit au Campidoglio, au Palais Farnese, & en plusieurs autres endroits, combien il estoit grand Architecte. Enfin ayant glorieusement vescu quatre-vingt-huit ans onze mois, aimé & desiré des Papes Jule II. Leon X. Clement VII. Paul III. Jule III. Paul IV. estimé de François I. de Charles-Quint, de Cosme de Medicis, des Venitiens, & mesme de Soliman Empereur des Turcs, & de tout ce qu'il y avoit de Princes & de grands Seigneurs dans l'Europe, il mourut dans Rome le 17. Février 1564. comblé d'honneur, & peu de temps aprés fut transporté à Florence, où tout ce qu'il y avoit de beaux esprits dans les Arts, & dans les Sciences, travaillérent à luy faire des obseques magnifiques.

Comme j'eûs cessé de parler, Pymandre me regardant, L'on voit bien, dit-il, que vous voulez vous mesnager avec les disciples de Michel-Ange, & qu'en cachant ses défauts, vous vous contentez de parler de ses Ouvrages,

& du grand credit qu'il a eû pendant ſa vie: Car aprés ce que vous m'avez dit de Raphaël, je ne vois pas, quelque réputation que Michel-Ange ait euë, qu'il luy ſoit comparable.

MICHEL-ANGE.

Les comparaiſons, repartis-je, ne peuvent jamais eſtre juſtes. Il eſt vray que Raphaël tient le premier lieu parmi les Peintres; mais les grandes qualitez qu'il avoit ne peuvent pas détruire celles des autres, ni l'honneur qu'il a aquis, effacer celuy que tant de grands perſonnages ont merité.

Alors Pymandre m'interrompant, Pouvez-vous, me dit-il, mettre Michel-Ange au rang des plus grands perſonnages, luy dont la réputation eſt plus fondée ſur la faveur de ceux de ſa nation, que ſur ſon propre merite, & que tant de Papes meſmes n'ont conſidéré qu'à cauſe qu'il eſtoit Florentin comme eux; qui n'a ſurpris les eſprits de ce temps-là, que par la bizarrerie & l'extravagance de ſes penſées, la grandeur de ſes deſſeins, & la hardieſſe qu'il avoit de les mettre à exécution? Vous eſtes ſurpris ſans doute, continua-t-il en me regardant, de m'oüir parler de la ſorte; mais ne vous en eſtonnez-point. J'ay veû il n'y a pas long-temps des gens qui n'eſtoient pas de ſon Païs, & qui jugeant de ſes Ouvrages avec

MICHEL-ANGE. liberté, ne ſe meſnageoient pas comme vous pour en dire leur avis. Ils eſtoient bien éloignez, non ſeulement de le mettre au rang des Raphaëls, & des Jules Romains, mais par vn judicieux examen de ſes Tableaux faiſoient voir qu'il eſtoit ſi peu digne de leur eſtre comparé, que s'il euſt paru dans ces temps libres, où la Grece jugeoit équitablement du merite des grands hommes, il n'euſt eſté conſidéré parmi les Peintres, que comme vn Sophiſte parmi les vrais Philoſophes, ou comme vn Tailleur de Pierres, & vn Maçon dans les Atteliers des Architectes.

Pymandre voyant que je le regardois aſſez fixement, Il ne faut pas, pourſuivit-il, que vous faſſiez l'étonné; car ne demeurerez vous pas d'accord que ce qu'il a deſſeigné eſt mal plaiſant, & d'vne maniére dont je ne puis pas trouver les veritables termes pour me bien exprimer; qu'il n'a repreſenté que des Païſans; & qu'à voir ſes figures, il ſemble qu'il n'ait travaillé qu'aprés des Portefaits? Dites-moy, je vous prie, que peut-on dire pour défendre ſon Tableau du Jugement? A-t-il obſervé cette partie du Coſtume ou bienſéance, que je vous ay oüi dire eſtre ſi neceſſaire dans les grands Ouvrages? Celuy dont je

parle n'eſt-il pas vn Ouvrage tout profane, & rempli d'vn infame libertinage, vne compoſition où il n'y a rien qui repreſente ce grand jour du Jugement, tel qu'il doit paroiſtre, ni qui ſoit conforme à ce que l'Eſcriture nous en dit? MICHEL-ANGE.

Quelle confuſion de corps nuds n'y voit-on point? Ce lieu ne reſſemble-t-il pas à vne eſtuve, comme vous diſiez tantoſt que l'appeloit vn Pape? Peut-on dire que ce Peintre ait eû le moindre talent de la Peinture, puis qu'il ne ſçait ni obſerver la verité de l'Hiſtoire, ni garder vne agréable convenance dans les figures, & moins encore l'honneſteté, ſi neceſſaire à vn tel ſujet, ni enfin ce grand mode dans l'Art d'exprimer les choſes? Il n'a pas ſeulement peint les Anges avec des ailes, pour les diſtinguer des Saints & des Démons, & les rendre reconnoiſſables parmi les Eleûs, & les Réprouvez qui réſuſcitent: Mais y a-t-il rien de plus inſolent, que d'avoir repreſenté vne fable du Paganiſme, en peignant Caron dans vne barque ſur les bords du Styx? N'eſt-ce pas vne impiété qui ne peut eſtre défenduë? Combien d'actions & de choſes ridicules n'a-t-il point fait voir ſous la figure des Démons? Enfin, vous avoüerez qu'il n'y a

MICHEL-ANGE.

que de la bizarrerie & de l'extravagance dans tout ce qu'il a fait, & qu'il n'a point esté vn aussi grand personnage que les Florentins l'ont voulu faire croire.

Pymandre parloit avec tant de chaleur, que je ne voulus ni l'interrompre, ni le contredire en aucune des choses qu'il avançoit: Mais comme il eût cessé de parler, & que je vis qu'il attendoit ma réponse, je luy dis, Je vois bien que vous avez oüi parler des personnes qui ne sont pas amis de Michel-Ange: Car si les Florentins ont parlé en sa faveur, il y en a d'autres * qui ne l'ont pas épargné, & qui ont dit il y a long-temps vne grande partie des choses que vous venez de luy reprocher. Je ne prétens pas prendre son parti contre Raphaël, ni mesme excuser ses défauts. Je demeureray d'accord, si vous voulez, qu'il a esté bizarre en beaucoup de choses; qu'il a pris des licences contre les regles de la Perspective; qu'il a esté quelquefois trop hardi dans les expressions des figures; que dans les accommodemens des draperies qu'il a faites, on n'y voit pas toute la grace qu'on peut souhaiter; que son coloris n'est pas toûjours ni vray ni agréable; qu'il n'a pas encore sceû l'artifice du clair & de l'obscur. Voilà bien des

* M. Ludovico Dolcé dans son Dialogue de la Peinture.

des choſes que j'ajouſte à ce que vous venez de dire ; mais cependant l'on ne peut pas ſouſtenir qu'il n'ait eû aucun talent de la Peinture, puis qu'il eſt certain que jamais homme n'en a mieux poſſedé les principes, perſonne n'ayant mieux deſſeigné que luy, & le deſſein eſtant le fondement de cét Art. Que penſez-vous que ſoient en comparaiſon du deſſein toutes les autres parties, dont vous avez parlé avec tant d'éclat ; comme la bienſéance, c'eſt à dire, la maniére de traitter l'Hiſtoire avec toute la vrayſemblance qu'elle demande ; la Perſpective meſme, ſi vous voulez ; & j'y ajouſteray encore les couleurs, & la maniére de traitter les jours & les ombres que j'eſtime beaucoup ? Toutes ces choſes ne ſont rien au prix du deſſein, parce qu'elles ne ſubſiſtent que ſur cette premiére partie, ſans laquelle vn Ouvrage ne peut eſtre plein que de grands défauts. On voit aſſez de gens, qui ſans grande étude mettent des Baſtimens en Perſpective : il ne faut pour cela qu'vne regle & vn compas ; l'étude, non pas de pluſieurs années, mais de peu de jours, voire de quelques heures, & vn peu de pratique les rend aſſez habiles. Combien de Peintres trouvent les veritables teintes des corps, & trait-

MICHEL-ANGE.

MICHEL-ANGE.

tent les jours & les ombres ſi parfaitement, qu'il n'y a rien de plus naturel? Cependant il y a bien de ces ſortes d'Ouvrages qui ne ſont d'aucune conſidération; la bienſéance qu'on demande dans les Tableaux, & qui eſt en effet neceſſaire pour la belle expreſſion, & pour l'intelligence de l'Hiſtoire, eſt vne partie purement de ſpeculation, ou plûtoſt de lecture & de memoire. Tout le monde y peut eſtre auſſi ſçavant que les Peintres, auſquels il n'eſt pas plus malaiſé d'armer vn ſoldat à la Romaine, qu'à la Gauloiſe, ou veſtir vne femme à la Turque, qu'à la mode d'Italie, quand on ſçait de quelles armes ces differens peuples ſe ſervoient, & quels eſtoient leurs habits. Le grand effort de cét Art eſt lors que la main exécute heureuſement, & par des traits bien formez, ce que l'eſprit a conceû, en ſorte que ces traits & ces figures expoſent à la veuë les vraies images des choſes qu'on veut repreſenter; mais de telle ſorte, qu'il y ait vne belle proportion dans les corps, & vne vive expreſſion dans leurs actions, & dans leurs mouvemens. Voilà en quoy conſiſte le deſſein: c'eſt luy qui marque exactement toutes les parties du corps humain, qui découvre ce qu'vn Peintre ſçait dans la ſcience

des os, des muſcles, & des veines; c'eſt luy qui donne la ponderation aux corps pour les mettre en équilibre, & empeſcher qu'ils ne ſemblent tomber, & ne pas ſe ſouſtenir ſur leur centre; c'eſt luy qui fait paroiſtre dans les bras, dans les jambes, & dans les autres parties, plus ou moins d'effort, ſelon les actions plus fortes ou plus foibles qu'ils doivent faire ou ſouffrir; c'eſt luy qui marque ſur les traits du viſage toutes ces differentes expreſſions qui découvrent les inclinations & les paſſions de l'ame; c'eſt enfin luy qui ſçait diſpoſer les veſtemens, & placer toutes les choſes qui entrent dans vne grande ordonnance, avec cette ſymmetrie, cette belle entente, & cét Art merveilleux, que l'on admire dans les travaux des plus grands hommes, ſans que les couleurs meſmes ſoient neceſſaires pour faire comprendre ce qu'ils ont voulu repreſenter. Jugez donc, je vous prie, ſi vn homme qui a poſſedé cette partie, au point que tout le monde doit demeurer d'accord que Michel-Ange a fait, ne doit eſtre compté parmi les Peintres que comme vn Tailleur de Pierres parmi les Architectes? MICHEL-ANGE.

Quand il y auroit dans ſon Tableau du Jugement quelques défauts de bienſéance, il

MICHEL-ANGE.

ne doit pas pour cela paſſer pour vn ignorant dans ſon Art. Le Titien, pour avoir peint vn des Pelerins d'Emaüs avec vn chapelet à ſa ceinture, doit-il eſtre eſtimé vn méchant Peintre? S'il y a quelque Ouvrage où Raphaël ait manqué dans la Perſpective, perdra-t-il pour cela ſa réputation? Paul Veroneſe a-t-il eſté égal dans toutes les parties de la Peinture? Cependant il a du merite & de l'eſtime. Je demeureray ſi vous voulez d'accord que Michel-Ange euſt pû choiſir vn ſujet plus convenable pour le lieu où il a repreſenté ſon Jugement; mais s'il n'a pas réüſſi dans ſon choix, peut-on dire qu'il ait fait vn mauvais Ouvrage, & blaſmer ſi fort la maniére dont il l'a traitté? S'il a peint les Démons en pluſieurs ſortes d'actions extraordinaires, elles ſont conformes à leur malheureux eſtat. Il y en a vn qui conduit vne barque, & qui reſſemble, dites vous, au Caron des Payens: ſi c'eſt vne faute, il ne l'a commiſe qu'aprés le Dante, qui dans la Deſcription de ſon Enfer, aprés avoir parlé des ames qui ſont aux bords du Fleuve d'Acheron, repreſente vn Batelier qui vient dans ſa barque pour les paſſer.

MICHEL-ANGE.

Ed ecco verſo noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo,
Gridando, guai a voi anime prave. Infer. Cant. 3.

Et enſuite:

Caron dimonio con occhi di tragia
Loro accenando, tutte le raccoglie,
Batte col remo qualunque ſi adagia.

Le Dante eſtoit vn Poëte Chreſtien, qui parloit de la ſorte; & comme la Peinture eſt vne Poëſie muette, Michel-Ange n'a pas crû faire vn crime, en imitant vn Poëte qui n'avoit point eſté condamné pour s'eſtre ſervi de ces ſortes d'expreſſions, & qui dans vn autre endroit repreſente encore les Furies infernales de la meſme ſorte que les Payens.

Queſt' è Megera dal ſiniſtro canto:
Queſta che piange dal deſtro, è Aletto;
Teſifone è nel mezzo, &c. Cant. 9.

Quoy que l'Ecriture Sainte ne repreſente les Damnez que dans des flâmes, parmi les pleurs & les grincements de dents, il y a eû

MICHEL-ANGE.

néanmoins des Peres de l'Eglise qui ont encore exprimé leurs peines avec plus de force. Quand Saint Chrisostome parle d'vne Ame que Dieu rendra participante de sa glôire, il dit,
» Qu'elle n'éprouvera point le feu de l'Enfer,
» le ver qui ronge & qui ne meurt point, les
» grincemens de dents, les chaînes qui ne se
» peuvent rompre, les tourmens, & les mise-
» res, les tenebres profondes, les FLEUVES
» DE FLAME, qui ne s'éteindront jamais, les
» blasphémes horibles, & les lieux de dou-
» leurs & de tortures effroiables.

Mais supposé que Michel-Ange n'eust aucun exemple de ce qu'il a fait; qu'il eust mesme manqué en quelque sorte contre la bienséance du lieu, par l'exposition d'vn sujet rempli de trop de nuditez, devez-vous pour cela le traitter d'impie, & de libertin; luy dont la vie a toûjours esté tres-Chrestienne, & les mœurs tres-reglées; qui n'a jamais esté acusé d'aucunes débauches; qui aimoit la beauté dans les Ouvrages de l'Art, mais qui n'avoit aucuns desirs deshonnestes; Qui vivoit mesme d'vne maniére si austére & si retirée, qu'étant jeune, il se passoit d'vn peu de pain & de vin, employant tout son temps au travail, & à la lecture des bons Livres,

particuliérement de l'Ecriture Sainte, & qui dans tout ses Ouvrages n'a pensé qu'à bien faire ce qui regardoit son Art? Aussi comme on luy dit vn jour, que Paul IV. trouvoit que les figures de son Jugement estoient trop découvertes, & qu'il desiroit qu'on y retouchast; il fit réponse à celuy qui luy parloit de la part du Pape, que cela estoit peu de chose, & qu'il pouvoit aisément y remedier; que Sa Sainteté remediast aux desordres qui se passoient dans le monde, & que pour ses Peintures il les auroit bientost corrigées. Ce n'estoit donc pas par vn mouvement deshonneste qu'il exposoit des figures nuës; mais parce qu'elles ne faisoient dans son esprit aucune mauvaise impression, & qu'il ne croioit pas que ces images fussent capables de donner de mauvaises pensées à des Chrestiens, lors qu'en les voyant dans la composition d'vn sujet qui les doit remplir de crainte & de frayeur, ils se representeroient le jour épouvantable de leur dernier jugement, qu'il avoit peint plûtost qu'aucune chose, pour avoir lieu de faire paroistre sa science dans la representation du corps humain, que l'on y voit en toutes sortes d'attitudes. Enfin, quand son intention ne seroit pas approuvée, peut-on

MICHEL-ANGE.

MICHEL-ANGE.

dire pour cela qu'il ait esté vn ignorant, lui qui pendant vne si longue vie a tenu le premier rang parmi les Peintres, les Sculpteurs, & les Architectes, & dont les Ouvrages sont encore des marques de son grand sçavoir, & parleront en sa faveur tant qu'ils subsisteront, principalement le superbe Temple de S. Pierre de Rome, qu'il a mis dans l'estat où il est? Car ce fut luy qui rectifia tous les desseins que Bramante, & les autres Architectes, qui vinrent aprés, en avoient fait, & qui par vne force d'esprit, & vne grandeur de dessein, inconnuë mesme aux anciens, dit sans s'estonner à ceux qui loüoient le Bastiment de la Rotonde, qu'il en vouloit faire vn de mesme grandeur encore plus admirable, puis qu'au lieu que celuy-là estoit basti sur la terre ferme, il éleveroit le sien en l'air: Ce qu'il exécuta en effet, en bastissant la Coupe de S. Pierre, qui n'est portée que sur quatre pilliers à vne hauteur prodigieuse, & dont le diametre n'est pas moindre que celuy de la Rotonde.

Alors Pymandre prenant la parole, Quoy que je crûsse, dit-il d'vn ton vn peu bas, avoir quelque connoissance des qualitez de Michel-Ange, par ce que vous m'en aviez dit autrefois, & par ce que j'en ay oüi dire encore

depuis,

depuis, j'avouë néanmoins que je n'en jugeois pas comme je dois, & qu'en luy donnant vn rang aſſez conſidérable parmi les Peintres, je ne laiſſois pas de luy faire peut-eſtre tort, par la trop grande difference que je mettois entre luy & Raphaël. MICHEL-ANGE.

Ces deux perſonnages, luy répartis-je, ont eſté les plus excellens hommes qui ayent paru depuis que les Arts ſe ſont renouvellez en Italie; & ce ſont eux qui les ont élevez à la gloire qu'ils poſſedent aujourd'huy. Rien n'échapoit à Raphaël de toutes les choſes qui peuvent ſervir à l'excellence d'vn Ouvrage: Mais ſi Michel-Ange n'avoit pas cette beauté & cette grace qui paroiſſent dans les Tableaux de Raphaël, il poſſedoit vne grandeur de deſſein, qui donnoit vne merveilleuſe force à tout ce qu'il faiſoit.

Pymandre m'interrompant, Je voy bien, dit-il, qu'en termes de Peinture, le mot de deſſein a diverſes ſignifications. C'eſt pourquoy, afin que je tire de noſtre entretien toute l'vtilité que je deſire, ſouffrez que je vous demande ce que vous entendez particuliérement par le mot de deſſein, lors qu'il ſemble que vous en attribuez toute la perfection à Michel-Ange.

Il eſt vray , répondis-je , que ce mot eſt pris en divers ſens parmi les Peintres; car ils appellent deſſein , l'eſquiſſe d'vn Tableau , ou le projet de quelque Ouvrage, repreſenté ſeulement ſur du papier avec le crayon , ou à la plume. On appelle encore deſſein la penſée, ou la volonté qu'on a de faire quelque choſe: ainſi avant que d'arreſter quelque hiſtoire , vn Peintre dit qu'il en a formé le deſſein dans ſon eſprit. Mais le mot de deſſein , dans ſa plus ordinaire ſignification, & comme je m'en ſuis ſervi en parlant de Michel-Ange , eſt proprement les traits avec leſquels le Peintre repreſente les choſes qu'il doit imiter , indépendamment du coloris , des jours & des ombres , & cét aſſemblage de lignes diverſement contournées, par le moyen deſquelles on forme les figures. Or il ne faut pas douter que cette partie ne ſoit, comme je vous ay dit, la premiére & la plus eſſentielle de la Peinture, puis qu'en vain vn Peintre auroit appris ce qui regarde l'hiſtoire, la fable & les expreſſions, s'il ne ſçavoit les repreſenter dignement par le moyen du deſſein. Il y a, comme je vous ay dit, pluſieurs choſes dans cét Art qui concernent la Theorie , & leſquelles , pour peu de jugement qu'vn Pein-

tre puiſſe avoir, il luy eſt aiſé de s'en ſervir quand il ſçait bien deſſeigner: Mais le deſſein dépend de la pratique ; il faut que la main agiſſe avec l'eſprit ; & c'eſt vne choſe tellement difficile, qu'il ſe trouve des perſonnes ſi malheureuſes, qu'encore qu'elles ayent vne paſſion tres-grande de bien faire, & qu'elles paſſent les jours & les nuits à étudier, elles ont néanmoins vne main ſi lourde, & qui répond ſi peu à la volonté, qu'elles ne peuvent repreſenter ce qui eſt devant leurs yeux, ou dans leur eſprit, de la maniére qu'elles le voient, ou qu'il doit eſtre.

Ce n'eſt pas, interrompit Pymandre, vne choſe extraordinaire, de ne pas toûjours bien exprimer nos penſées. L'eſprit conçoit & enfante avec vne promptitude ſi grande, que ſouvent l'image des choſes qu'il produit eſt plûtoſt effacée de noſtre memoire, que nous n'avons le loiſir de la faire connoiſtre: Mais je ne croy pas que la difficulté qu'on rencontre dans le travail vienne de la main, qui eſt l'inſtrument dont l'on ſe ſert, ny du ſujet qu'on veut imiter ; c'eſt plûtoſt des moyens que l'on garde, & de la mauvaiſe conduite qu'on obſerve. Car j'ay peine à croire qu'vne perſonne, qui recherche quelque

chose avec passion, emploie inutilement son temps, puis qu'il est certain que les Sciences, aussi bien que la Vertu, se communiquent à ceux qui les aiment avec ardeur, & qui les recherchent avec perseverance.

Il y a bien eû des Peintres, repartis-je, qui les ont recherchées avec autant de passion que Michel-Ange, lesquels n'en ont pas esté favorisez comme luy. Pour devenir excellent dans cét Art, il faut avoir le veritable genie de la Peinture. Je veux dire qu'il ne faut pas y estre porté malgré soy, ny mesme estre de ceux qui se contentent d'vne legere & simple inclination; & qui ne voulant connoistre que les commencemens, apprehendent vn trop grand travail. Les Atheniens avoient raison de laisser à leurs enfans la liberté de choisir les Sciences & les Arts, qui devoient occuper le reste de leur vie; car l'esprit qui n'est point contraint s'attache toûjours plus volontiers à ce qui est conforme à sa nature. C'est pourquoy j'ay bonne opinion d'vn jeune homme qui se porte de luy-mesme à l'étude. De combien de Peintres avons nous parlé qui se sont appliquez d'eux-mesmes à desseigner, lors qu'ils n'estoient encore que de jeunes enfans? Quand la nature s'est déclarée de la sorte, il ne reste

plus qu'à ſe bien conduire, & ne pas ſe détourner du droit chemin, ſi l'on veut courir dans cette carriére, & parvenir au terme de la perfection.

Alors Pymandre m'interrompant, N'eſt-ce pas, me dit-il, la nature qui doit nous mettre elle-meſme dans ce veritable chemin? Car Michel-Ange & Raphaël ayant de beaucoup ſurpaſſé leurs Maiſtres, n'avoient pas appris d'eux vn ſecret & vne ſcience qu'ils ignoroient eux-meſmes.

Il ne faut pas douter, repris-je, que la belle nature, c'eſt à dire vn eſprit bien éclairé, ne trouve de luy-meſme les voyes les plus faciles, & les ſentiers les plus courts; mais il eſt certain auſſi qu'il peut recevoir vn grand ſecours des lumiéres & du travail des autres, & qu'vn beau naturel trouve bien du ſoulagement, quand il rencontre dabord vn guide qui le conduit dans vn Païs où il n'a jamais eſté. Annibal Carache, aprés avoir veû ce que Leonard de Vinci a écrit ſur la Peinture, eſtoit fâché de n'avoir pas eû plûtoſt entre les mains ces excellens préceptes, parce, diſoit-il, qu'ils luy auroient épargné vingt années de travail, s'il les euſt leûs dés ſa jeuneſſe.

Je croy auſſi, dit Pymandre, qu'vn jeune homme, auquel on feroit comprendre de bonne heure quantité de choſes dont nous avons parlé dans nos converſations, en tireroit vne vtilité conſidérable.

Il peut bien eſtre, repartis-je, que parmy les remarques que nous avons faites, il y en ait qui pourroient profiter à ceux qui ont de l'amour pour la Peinture: Mais c'eſt l'ordre & la conduite qu'on garde aujourd'huy dans l'Academie Royale des Peintres, qui eſt trés-avantageuſe à ceux qui vont y prendre des Leçons. Les Conferences qu'on y fait, les prix qu'on y propoſe, & que la magnificence Royale répand, ſont d'vne vtilité ſi grande, qu'on en voit déja des marques dans le merveilleux progrés que font les jeunes Eleves.

Comme tous ceux, repartit Pymandre, qui aiment la Peinture, ne peuvent pas ſe trouver dans cette celébre Academie, pour y recevoir des Leçons, vous me diriez bien ſi vous vouliez voſtre ſentiment ſur la maniére dont l'on doit ſe gouverner pour inſtruire quelqu'vn, ou pour s'inſtruire ſoy-meſme.

Vous pourriez, luy repartis-je, apprendre cela des ſçavans hommes, qui enſeignent dans

cette illuſtre Aſſemblée, bien mieux que de moy. Mais pour ne vous pas refuſer ce que vous demandez, je vous en diray volontiers mon avis. Suppoſé qu'vne perſonne ait tout l'amour qu'on peut avoir pour la Peinture, & qu'il ait avec cela vne volonté déterminée de s'y perfectionner, la premiére choſe qu'il doit faire, eſt de commencer à deſſeigner d'aprés de bons deſſeins toutes les parties du corps humain, juſques à ce qu'il les ſçache parfaitement. Si c'eſt vn jeune homme qui ait vn Maiſtre qui le conduiſe, ce Maiſtre doit avoir la diſcretion de ne le pas charger d'vn trop grand travail, mais plûtoſt luy donner des préceptes qui ſervent à rendre ſon travail plus facile ; & à meſure qu'il profitera, luy donner d'autres deſſeins, non ſeulement ſçavans, mais agréables, afin que ſa veuë eſtant ſatisfaite par la nouveauté, & par la grace des choſes qu'il aura pour objet, il prenne plus de plaiſir à les copier. L'on peut meſme montrer aux jeunes gens diverſes façons de deſſeigner. Comme ils trouvent du plaiſir dans la variété, ils ſe perſuadent que l'Art eſt plus facile qu'il n'eſt, & ainſi ſe perfectionnent peu à peu.

Ces particularitez vous ſembleront peut-

eſtre baſſes & inutiles; mais il faut s'y arreſter avant que de paſſer à d'autres: Et meſme comme il y a quantité de choſes neceſſaires à cét Art, il eſt beſoin que celuy qui enſeigne, meſnage l'eſprit de ſes diſciples, de crainte de les rebuter, ne leur montrant dans les commencemens que ce qu'il y a de plus facile & d'agréable; la nature par aprés les portera à rechercher ce qui eſt de plus malaiſé, & leur découvrira les moyens de bien réüſſir, chacun faiſant des obſervations particuliéres en mille rencontres qui n'ont pas eſté faites par d'autres, & qui demeurent propres à celuy qui les a trouvées.

Lors qu'on commence de ſe plaire dans le travail, & d'y trouver de la facilité, il ne faut pas ſe laſſer, ny ſe rendre trop aſſidu; il ſuffit de bien connoiſtre, & de bien choiſir ce qu'on veut imiter.

Il me ſemble pourtant, interrompit Pymandre, qu'on ne ſçauroit trop s'exercer, parce que le travail eſt la nourriture de l'Art, & qu'il eſt meſme difficile, ſelon le dire d'vn Ancien, de conſerver ce que nous avons appris, ſi nous ne l'entretenons par vn exercice continuel.

Pl. lib. 8. Ep. 14.

Je n'entens pas, repartis-je, interdire le travail,

travail, quand je le modere ; au contraire, lors qu'on ne desseigne pas, il faut s'appliquer à la considération de tout ce qui concerne cét Art ; examiner ce qu'on veut imiter, en observer toutes les parties, s'affermir dans les premiers traits du dessein, & avant que de former des figures entiéres, sçavoir bien faire les plus petites parties d'vn membre, parce que les moindres choses negligées dans les commencemens, donnent par aprés beaucoup plus de peine à apprendre, & sont de grandes fautes, si l'on vient à ignorer la maniére de les faire. Sur tout il est bon d'avertir ceux qui commencent de ne se point haster dans leur travail ; mais au contraire, de donner tout le temps necessaire pour bien terminer vn dessein.

Il est certain, dit Pymandre, que les choses faites avec loisir sont les plus nettes & les mieux arrestées, & que celles qui sont faites à la haste ont plus de confusion & d'obscurité. J'avois crû néanmoins qu'en Peinture il estoit bon d'estre diligent, & de se faire vne maniére prompte. Il me semble mesme d'avoir veû quelques Ouvrages où l'on estime plus l'Art & l'entente, que le soin & la peine qui se remarquent en d'autres.

Cette diligence, repris-je, eſt conſidérable dans quelques Tableaux des meilleurs Maiſtres, où l'on voit la grandeur de leurs idées, & la force de leur imagination. Il eſt meſme vray qu'vn homme ſeroit digne d'vne grande loüange, qui pourroit en beaucoup moins de temps qu'vn autre, mettre vn Tableau en ſa perfection. C'eſt dont l'on eſtima extrê-
Nicomaque. mement cét Ancien Peintre, que je vous ay nommé autrefois, qui ayant entrepris vn Ouvrage pour Ariſtratus Prince de Sicione, & le temps qu'il avoit pris pour le livrer eſtant fort proche, ſans qu'il y euſt commencé, travailla avec tant de diligence, & le fit d'vne maniére ſi prompte & ſi expeditive, qu'il trompa l'attente de tout le monde, & par la beauté meſme de ſon travail appaiſa la colére de ce Prince, qui dans la crainte qu'il avoit que le Peintre ne luy manquaſt de parole, l'avoit déja fait menacer d'vn mauvais traittement.

Mais nous ne parlons pas icy de ces grands hommes, qui ſont comme les Maiſtres de l'Art; nous parlons de ceux qui s'inſtruiſent encore, & qui voulant terminer vn Tableau, doivent y employer tout le temps neceſſaire. C'eſt pourquoy, aprés avoir deſſeigné quel-

que temps aprés les desseins des meilleurs Maistres, il faut étudier les Statuës antiques, les Basreliefs, & le naturel, & s'y attacher plûtost qu'aprés les Tableaux, quelques excellens qu'ils puissent estre. Car si vn jeune homme a l'ambition de devenir vn grand personnage, pourquoy ira-t-il consulter les Escoliers plûtost que le Maistre? Et pourquoy ne s'addressera-t-il pas à la nature mesme, qui est celle qui a donné les leçons à tous les Peintres qui ont jamais esté?

A ce conte, interrompit aussi-tost Pymandre, vous ne voulez pas qu'on aille étudier sous Raphaël, & sous les autres Peintres anciens, & vous condamnez les disciples de ces grands hommes.

Je voudrois, repris-je, que l'on consultast Michel-Ange, Raphaël, Jule Romain, & les plus grands Peintres, pour apprendre d'eux comment l'on doit desseigner le naturel, & se servir de l'antique; de quelle sorte ils ont sceû corriger les défauts de la nature mesme, & donner de la beauté & de la grace aux parties qui en ont besoin; Mais que l'on s'attachast entiérement à l'antique & au naturel, afin qu'en prenant sur le corps de l'homme la veritable forme de tous ses membres, &

ſur les Statuës antiques la belle proportion, l'on ne tombaſt point dans la maniére d'vn autre Peintre. Car qu'elle apparence, je vous prie, de vouloir imiter des perſonnes, qui, quoy que tres-ſçavantes, auroient toûjours quelques défauts, & auſquels celuy qui les voudroit ſuivre, ne feroit qu'ajoûter encore les ſiens.

Eſt-il pas vray que ſi le Valentin n'euſt point pris pour Maiſtre le Caravage, il ne ſeroit pas tombé dans vne maniére ſi noire? Les Caraches qui ont ſuivi la nature, ont bien mieux réüſſi; & s'ils euſſent plûtoſt veû l'antique, leurs Ouvrages auroient toute la perfection que l'on peut deſirer.

Si l'on veut donc imiter les grands hommes, il ne faut pas que ce ſoit dans leur maniére de travailler, mais dans leur conduite. Conſiderons les bonnes qualitez qu'ils poſſedoient, les connoiſſances qu'ils ont aquiſes, quelle grandeur paroiſt dans leurs Ouvrages, quel raiſonnement, quel choix, quelle diſpoſition, & enfin examinons en détail les parties qui compoſent vn beau tout; gardons-en vne image dans noſtre memoire, qui ſerve enſuite à nous conduire dans la repreſentation des ſujets que nous aurons choiſis.

Le PRIMATICE est vn de ceux qui avoit beaucoup consideré les Ouvrages des plus grands Maistres, particuliérement de Jule Romain sous lequel il avoit travaillé: Mais parce qu'il s'estoit trop attaché à vne maniére particuliére, l'on voit dans les grandes compositions qu'il a faites, qu'il y manque encore quelque chose, pour estre dans la derniére perfection. Vous avez veû ce qu'il a peint de plus considérable: Car bien que ces premiers Ouvrages soient en Italie, il n'y a rien néanmoins qui approche de ceux qui sont à Fontainebleau. On le nomme quelquefois Boulogne, à cause qu'il estoit natif de Boulogne en Italie. Il travailloit à Mantouë, lors que François I. le fit venir en France, où Me Roux estoit déjà arrivé, & avoit commencé de travailler dés l'année précedente.

LE PRIMATICE.

En 1531.

Mais ce fut le Primatice qui fit les premiers Ouvrages de Stuc & de Peinture à fraisque, & neuf ans aprés le Roy l'envoya à Rome pour acheter des marbres antiques, où en peu de temps il amassa vn grand nombre de busts & de figures entiéres. Il y fit mouler par le Vignolle & quelques autres Sculpteurs le cheval de Marc-Aurelle, qui

En 1540.

LE PRIMATICE.

fut long-temps exposé en plastre dans la grande Cour de Fontainebleau, qu'on appelle encore, à cause de cela, la cour du Cheval blanc. Il fit aussi mouler vne grande partie de la Colonne Trajane, le Laocoon, le Tibre, le Nil, & la Cleopatre, qui est à Belvedere, dont il apporta tous les creux en France, & fit jetter en bronze plusieurs de ces figures.

En ce temps-là Me Roux estant venu à mourir, le Primatice acheva vne Gallerie qu'il avoit laissée imparfaite, & eût la conduite de tous les Ouvrages de Fontainebleau. Comme le Roy estoit satisfait de luy, il le recompensa d'vne Charge de Valet de Chambre; & en l'an 1544. luy donna l'Abbaye de S. Martin de Troye en Champagne, dont il le jugea digne, tant à cause de ses merites, que pour sa naissance, qui estoit trés-noble.

Les grands biens que le Roy luy fit ne l'empescherent point de continuer ses travaux. Il avoit auprés de luy plusieurs Peintres excellens, qui travailloient sur ses desseins, entr'autres Giovambatista Bagnacavallo, Ruggieri da Bologna, Damiano del Barbieri, Prospero Fontana, Nicolo de Modene, que

l'on connoiſt aſſez ſous le nom de MESSER NICOLO, & qui ſurpaſſoit de beaucoup tous les autres: Car c'eſt luy qui ſur les deſſeins du Primatice a peint à Fontainebleau la grande Salle du Bal, & la grande Gallerie, où il a repreſenté l'Hiſtoire des travaux d'Ulyſſe, à ſon retour du Siége de Troye, dont les ſujets ſont tirez de l'Odyſſée d'Homere; mais qu'il travailla d'vne maniére ſi particuliére, qu'il n'y avoit rien alors de plus beau que cette fraiſque, parce qu'il ne ſe ſervoit que de terres pures, avec peu de blanc, & ne retouchoit point ſon Ouvrage à ſec, comme les autres ont accoutumé de faire. Il peignit encore la Chambre, qu'on appelle de S. Louïs, où dans huit Tableaux on voit les principales actions d'Ulyſſe, qu'il prit de l'Iliade d'Homere: Et dans vne autre Chambre, qui eſt entre la Salle du Bal & la Salle des Gardes, il a repreſenté quelques actions particuliéres d'Alexandre le Grand. Il y a pluſieurs autres endroits de cettte Royale Maiſon qui ſont enrichis de ſes Peintures. Il travailla auſſi à Meudon pour le Cardinal de Lorraine, aprés les deſſeins du Primatice. Damiano del Barbieri faiſoit les Ornemens de Stuc, avec vn autre Sculpteur Florentin, nommé

LE PRIMATICE ET NICOLO.

LE PRIMATICE ET NICOLO.

Ponce, qui a fait plusieurs Ouvrages dans Paris. Nicolo peignit aussi à l'Hostel de Guise & à l'Hostel de Montmorency, qui est à present à Monsieur le Président de Mesme, & dans vne maison proche les Bernardins.

On voit encore plusieurs Ouvrages de sa main dans le Chasteau de Beauregard, proche de Blois, qui appartient à Monsieur le Président Ardier. Les plus considérables sont dans la Chapelle qu'il a peinte à fraisque sur les desseins du Primatice. Il y a au dessus de l'Autel vne descente de Croix. Ce Tableau est composé de sept figures grandes comme le naturel. La principale est celle du Corps mort de Nostre Seigneur Jesus-Christ étendu contre terre, & soûtenu par Joseph d'Arimathie. La Magdelaine est aux pieds de son Maistre, qu'elle baise & arrose de ses larmes. La Vierge & les deux Maries sont tout proche, & au-de-là de toutes ces figures, on voit celle de S. Jean, qui occupe vne place considérable: ce que le Peintre voulut faire, à cause que celuy à qui appartenoit alors cette maison, se nommoit Jean du Thier *. Le haut de la Croix, qui est dans ce Tableau, se termine dans la voute de la Chapelle, qui estant en croix d'Ogive, a dans chacune

* Il estoit Secretaire d'Estat sous Henry II.

chacune des quatre parties du pendentif, ou espaces qui sont entre les arestiers, six figures d'Anges, qui portent les instrumens de la Passion de Nostre Seigneur. Au tour de la Chapelle sont peints les Mystéres de la Resurrection. Dans le premier Tableau est representé Nostre Seigneur, qui sort glorieux du Tombeau où les Juifs le gardoient. Dans le second, on voit comme l'Ange est assis à l'entrée du Sepulcre, & parle aux femmes qui alloient pour embaûmer le Corps du Fils de Dieu. Dans le troisiéme, comme Nostre Seigneur apparut à la Magdelaine en forme de Jardinier. Dans le quatriéme, comme il s'entretient avec les deux Pellerins qui vont en Emaüs. Et dans le cinquiéme, comme il fait toucher son costé à S. Thomas. PRIMATICE ET NICOLO.

Tous ces differens Ouvrages ont esté commencez sous le Regne de François I. & continuez sous Henry II. sous François II. & sous Charles IX.

Lors que François II. vint à la Couronne, le Primatice eût l'Intendance generale des Bastimens, qui estoit déja vne Charge considérable, & qui avoit esté exercée par le Pere du Cardinal de la Bourdaisiére, & par Monsieur de Villeroy. Et aprés la mort de ce Prince, il commença à

PRIMATICE ET NICOLO.

S. Denys, par l'ordre de Henry III. & de la Reine Catherine, la ſepulture de Henry II. ornée de Statuës & de baſreliefs, de bronze, & de marbre d'vne ſi grande beauté, que ſi elle euſt eſté finie, comme il en avoit fait le deſſein, il n'y auroit rien de plus magnifique.

Ce que je vous puis dire, c'eſt que nous ſommes redevables au Primatice, & à Meſſer Nicolo, de pluſieurs beaux Ouvrages; & l'on peut dire qu'ils ont eſté les premiers qui ont apporté en France le gouſt Romain, & la belle idée de la Peinture, & de la Sculpture antique. Avant eux tous les Tableaux tenoient encore de la maniére Gottique, & les meilleurs eſtoient ceux, qui à la maniére de Flandre, paroiſſoient les plus finis, & de couleurs plus vives. Mais comme le Primatice eſtoit fort pratiqué à deſſeigner, il fit vn ſi grand nombre de deſſeins, & avoit ſous luy, comme je vous ay dit, tant d'habilles hommes, que tout d'vn coup il parut en France vne infinité d'Ouvrages d'vn meilleur gouſt, que ceux qu'on avoit veûs auparavant. Car non ſeulement les Peintres quittérent leur ancienne maniére, mais meſme les Sculpteurs, & ceux qui peignoient ſur du verre, dont le nombre eſtoit fort grand. C'eſt

pourquoy l'on voit encore des vitres d'vn goust tres-exquis, comme aussi quantité de ces Emaux de Limoge, & des vases de terre, peints, & émaillez, qu'on faisoit en France, aussi-bien qu'en Italie. Il se trouve mesme des Tapisseries du dessein du Primatice. Il y en a vne Tenture à l'Hostel de Condé, peinte sur de la toille d'argent avec des couleurs claires, qui estoit autrefois à Monsieur de Montmorancy. Pour des Tableaux à huille de Messer Nicolo, il s'en trouve plusieurs dans Paris. Vous avez veû ceux de Monsieur le Marquis d'Alluye, que Monsieur le Duc de Liancour avoit amassez avec grand soin. Il est vray que dans les Ouvrages du Primatice, & de Messer Nicolo, il y a encore quelque chose à desirer; car s'estans fait vne maniére particuliére & expeditive, comme je vous ay dit, ils n'ont pas pris assez de soin de rendre leurs Ouvrages accomplis dans toutes les parties de la Peinture: Et ceux qui travailloient sous eux ne tachans qu'à les imiter, sont tombez dans les défauts que les jeunes gens doivent éviter, lors qu'ils ont assez de courage pour ne pas vouloir demeurer de simples copistes, ou du moins les imitateurs de leurs Maistres.

PRIMATICE ET NICOLO.

PRIMATICE ET NICOLO.

Comme j'eus cessé de parler, Je croy, dit Pymandre, qu'il est necessaire qu'il se rencontre des personnes qui copient les Tableaux des autres, afin de renouveller ce que les anciens ont fait, & n'en pas laisser perdre la memoire. Ne m'avez vous pas autrefois parlé d'vn Peintre de Grece, qu'on estimoit beaucoup, à cause des choses antiques qu'il prenoit plaisir de copier pour les faire revivre?

Nicophane.

Je demeure d'accord avec vous, repris-je, qu'il faut qu'il y ait toutes sortes de Peintres, parce que tous ne peuvent pas avoir vn mesme genie; mais ayant à donner des avis à quelqu'vn, je ne luy conseillerois pas de demeurer sans cesse à copier les Ouvrages des autres, puis qu'il a, comme je vous ay déja dit, devant les yeux le mesme modelle qu'avoient les plus sçavans Peintres, qui est la Nature.

Il ne seroit donc pas besoin, dit Pymandre, en m'interrompant, d'aller en Italie pour devenir plus excellent Peintre?

Il est certain, repartis-je, que l'on peut étudier la Nature en toutes sortes de Païs. Il y a eû de grands hommes en France, en Allemagne, & ailleurs, qui n'ont jamais veû

les beautez de Rome. Mais comme les Universitez ſont d'vn grand ſecours, pour former l'eſprit des jeunes gens dans les Lettres humaines, & pour les perfectionner dans les ſciences; de meſme, il eſt avantageux d'étudier les beaux Arts dans les lieux où l'on s'y exerce davantage, parce que parmi vn grand nombre de perſonnes qui aſpirent à vne meſme fin, il y en a toûjours qui excellent en quelque partie, & dont l'on peut beaucoup apprendre, & encore dans les lieux où il reſte des exemples de ce qui a jamais eſté fait de plus beau. Albert Dure, Lucas & Holben, ſans parler de pluſieurs autres, ont aquis beaucoup de reputation: Néanmoins parce qu'ils n'avoient point veû les differens Ouvrages des anciens, ils ne ſe ſont pas rendus parfaits dans toutes les parties de la Peinture. Les Peintres meſmes d'Italie, comme les Lombards, qui n'ont pas veû les belles antiques, n'ont point poſſedé cette grande reputation qu'ont eû ceux de l'Eſcole de Rome, où il ſe trouve vne infinité de belles choſes qu'y enſeignent les Maiſtres, & donnent encore de nouvelles lumiéres aux eſprits les plus éclairez. Auſſi depuis que les François, & ceux des autres Païs ont eſté en Italie obſerver ce qu'il y a

de plus beau, ils se sont rendus encore plus sçavans dans la Peinture: Car ce n'est pas vn Art que les Italiens ayent inventé, ny mesme qu'ils ayent déterré eux seuls. Lors que Crimabué & Giotto commencerent à le faire revivre, on le pratiquoit au-deçà des Monts aussi-bien qu'en Italie, où l'on peut dire que depuis Constantin les Ouvrages de Sculpture & de Peinture n'estoient pas d'vn meilleur goust dans Rome que ceux qu'on faisoit icy.

Il m'est tombé depuis peu entre les mains vn vieux livre en parchemin d'vn Auteur François, dont les caracteres & le langage témoignent estre du douziéme siécle. Il y a quantité de figures à la plume, qui font connoistre que le goust de desseigner estoit alors aussi bon que celuy d'Italie l'estoit du temps de Crimabué. Aussi a-t-on veû que les Arts ne se sont pas plûtost perfectionnez sous Raphaël & sous Michel-Ange, qu'ils ont en mesme temps commencé à paroistre en ces quartiers avec plus de beauté qu'auparavant; & l'on peut dire qu'en cela les graces du Ciel furent en mesme temps également distribuées presque par toute l'Europe, puis qu'en Allemagne, en Holande & Flandre, il parut de grands hommes, dont la reputation alloit jusques à Rome, comme

celle des Peintres Italiens ſe répandoit ailleurs. Il y a long temps que l'on pratique la Peinture en France ; nos anciennes vitres en ſont des preuves, & je vous ay meſme dit que le premier qui fut peindre à Rome ſur du verre eſtoit natif de Marſeille. Auſſi comme les Peintres de France travailloient beaucoup ſur le verre, & qu'ils eſtoient tout enſemble Peintres & Vitriers, on voit que dés l'an 1520. il ſe faiſoit beaucoup de vitres dans les Egliſes d'vn gouſt tres-excellent, & dont nos couleurs ſont admirables ; je ne dis pas ſeulement pour la beauté & l'éclat de la matiére, j'entens pour le mélange des couleurs, & ce que les Ouvriers nomment l'appreſt. Les noms néanmoins de ces excellens hommes ne ſont point venus juſques à nous, & l'on ne ſçait pas quels eſtoient ceux qui travailloient avant que le Roy Francois I. euſt fait venir d'Italie Me Roux, & les autres Peintres que j'ay nommez. Les Flamans ont eû plus de ſoin de conſerver la memoire de leurs Peintres ; & quoy qu'ils n'en ayent pas cherché l'origine ſi loin que Vaſari a fait de ceux d'Italie, on trouve que dés l'an 1366. HUBERT VAN-EYCK naſquit à Maſcyh, Ville ſituée ſur la riviére de Meuſe. On préſume qu'il eſtoit fils d'vn Peintre, parce que toute

HUBERT ET JEAN VAN-EYCK.
ſa famille embraſſa cette profeſſion, & qu'il avoit meſme vne ſœur nommée Marguerite, qui pour excercer cét Art avec plus de liberté, ne voulut jamais eſtre mariée. Hubert eût vn frere plus jeune que luy, qui fut ſon diſciple, & duquel je vous ay déja parlé ; car c'eſt luy qu'on nomme JEAN DE BRUGE, qui trouva l'invention de peindre en huille, & qui eût la gloire de faire de cette maniére les premiers Ouvrages que l'on ait jamais veûs. Je vous ay dit comme vn Peintre de Meſſine partit exprés de Naples pour venir en Flandre, où il apprit ce ſecret, qu'il porta en Italie.

Hubert & Jean firent enſemble pluſieurs Tableaux, & entr'autres pour le bon Duc Philippes de Bourgogne, Comte de Flandre, celuy que l'on voit encore dans l'Egliſe de S. Jean de Gand, où eſt repreſenté l'Agneau de l'Apocalypſe au milieu des quatre animaux & des vingt-quatre Vieillards.

Ce fut le dernier Ouvrage auquel Hubert travailla avec ſon frere, & meſme il ne
l'an 1426. le vit pas dans ſa perfection, car il mourut avant qu'il fuſt achevé. Jean le finit, & repreſenta dans l'vn des volets ce Duc à cheval, & à coſté ſon frere & luy.

Il

Il fit aussi Adam & Eve, que l'on conserve cherement dans le mesme lieu ; & ensuite il alla demeurer à Bruges, où il se plaisoit davantage qu'à Gand. Il peignit dans l'Eglise de S. Donat vne Vierge avec plusieurs Saints. Il fit aussi vn Tableau pour la Prevosté de Saint Martin d'Ipre ; & comme il travailloit d'vne maniére toute nouvelle, il n'y eût gueres de Princes en Europe qui ne voulussent avoir de ses Ouvrages. HUBERT ET JEAN VAN-EYCK.

Il envôya vn Saint Jerôme à Laurent de Medicis, & vn autre Tableau au Duc d'Urbin, où il avoit representé vne Estuve. Le Duc Philippes fit tant d'estat de son merite, qu'il luy donna place dans son Conseil. Il mourut à Bruges, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Donat, où il avoit choisi sa Sepulture.

Ce fut environ ce temps-là que nâquit à Nuremberg ALBERT DURER, dont le nom ne s'est pas moins répandu par tout le monde, que ceux des plus grands Peintres dont je vous ay parlé. Son pere, qui estoit Orfevre, luy fit apprendre à desseigner dés ses plus jeunes années, & le retint assez long-temps dans sa boutique, avec intention de le faire Orfevre comme luy. Mais Albert ayant En 1470.

ALBERT DURER. fait connoiſſance avec vn certain Hupſe Martin, apprit de luy à graver, & à manier les couleurs. Ne voulant rien faire voir qui ne fuſt excellent, il chercha à ſe perfectionner avant que de mettre ſes Ouvrages au jour. Comme il n'avoit fait aucunes études, il s'appliqua à celles qu'il crût les plus neceſſaires pour la profeſſion qu'il embraſſoit. Il apprit l'Arithmetique, la Géometrie, la Perſpective, & l'Architecture; & ayant fait de ces ſciences vn fondement, ſur lequel il peuſt baſtir avec ſeûreté, il ſe mit à travailler, & ne commença qu'à l'âge de vingt-ſept ans à mettre ſes Ouvrages en lumiére. Auſſi ne vit-on rien paroiſtre de luy qui reſſentiſt ſon Apprentif; on y remarqua vne maniére faite, & des coups de Maiſtre. La premiére piéce qui parut gravée au burin, fut celle où il a repreſenté les trois Graces, portant vn globe ſur leurs teſtes.

En 1497. Enſuite il fit pluſieurs autres Figures, comme l'Hiſtoire de la Paſſion; les Portraits du Duc de Saxe, de Mélanthon, & pluſieurs autres, tant en cuivre qu'en bois, avec vne infinité de deſſeins, parce qu'il eſtoit fertile en penſées, & travailloit avec facilité.

Pour des ouvrages de Peinture, il n'en a

pas fait vn ſi grand nombre. Ceux d'entre ſes Tableaux qu'on a les plus eſtimez, ſont l'Adoration des trois Rois, qu'il fit en 1506. En 1507. il peignit Adam & Eve d'vne ſi grande beauté, qu'vn Gaſpard Urſinus Velius prit occaſion de faire ces deux vers en voyant ce Tableau: ALBERT DURER.

Angelus hos cernens miratus dixit: Ab horto
Non ita formoſos vos ego depuleram.

En 1508. il repreſenta noſtre Seigneur en Croix, & le Martyre de pluſieurs Saints. Il s'y peignit auſſi tenant vne banniére, dans laquelle ſon nom eſt écrit. Il fit encore vn ſemblable ſujet de Jeſus en Croix, où ſont le Pape, l'Empereur, pluſieurs Cardinaux, & où il paroiſt luy-meſme tenant vn rouleau, où eſt écrit: *Albertus Durer, Noricus, faciebat anno de Virginis partu* 1511.

La pluſpart de ces Tableaux-là eſtoient à Prague, dans le Cabinet de l'Empereur. Ceux de Nuremberg ont auſſi conſervé cherement ce qu'ils ont pû avoir de luy.

Lors qu'il fut en Hollande pour y voir Lucas, que ſa grande reputation luy donna envie de connoiſtre, il fit ſon portrait; & pour lier amitié avec Raphaël d'Urbin, il luy envoya le ſien, car il avoit vne eſtime parti-

ALBERT DURER. culiére pour tous les gens de merite. Il n'y eût jamais homme plus accort, plus charmant, ny plus agréable que luy. Ses vertus & son sçavoir luy acquirent l'amitié de l'Empereur Maximilien, qui pour luy en donner des marques l'annoblit.

Enfin, aprés avoir glorieusement vescu cinquante-huit ans, il mourut à Nuremberg, au mois d'Avril 1528. & fut enterré dans le Cimetiére de Saint Jean, sous vne tombe de marbre, où est son Epitaphe. Outre les Tableaux & les Estampes que l'on voit de luy, il a laissé des Traittez d'Architecture, & de Perspective; mais entre autres, quatre livres de la Symetrie, & des proportions du corps humain.

Dites-moy, je vous prie, dit alors Pymandre, quelle estime vous faites d'Albert & de ses Ouvrages, & quelle difference vous mettez entre luy & les meilleurs Peintres d'Italie dont vous avez parlé ?

Albert, repartis-je, estoit de ceux qu'on peut dire avoir vn beau naturel pour la Peinture, & qui ne manquant pas de jugement pour se conduire, avoit exactement observé la Nature, & desseignoit parfaitement bien les choses comme il les voyoit : Mais s'estant

trouvé comme renfermé dans ses propres connoissances, & ne voyant rien au tour de luy qui luy donnast des idées plus nobles & plus hautes, il ne s'est pas apperceû qu'il y a dans la Peinture vne infinité d'autres parties, qu'il faut sçavoir pour s'y rendre parfait: Ainsi il n'a pas connû ce qui est necessaire pour les grandes & nobles ordonnances, selon la difference des sujets.

ALBERT DURER.

Il a ignoré le choix qu'il faut faire des plus belles parties, la noblesse des expressions, les divers accommodemens des draperies; & quoy qu'il sceust la Perspective, il ne la pas néanmoins pratiquée dans toute son étenduë, n'ayant pas sceû celle qu'on appelle aërienne, ny cét affoiblissement des couleurs, des jours & des ombres, s'attachant vniquement à bien desseigner toutes les parties d'vn Tableau, à les finir avec soin, & à employer de belles couleurs. Il n'a pas pensé en étudiant chaque chose en particulier, qu'elles font vn autre effet toutes ensemble; & que dans vne grande ordonnance de plusieurs figures, la distance qu'il faut à l'œil pour les considerer, les fait paroistre d'vne autre maniére que quand on les regarde de prés, & separément. Il ne s'est pas mis non plus en peine de representer

ALBERT DURER.

d'autres veſtemens que ceux de ſon temps, & n'a point choiſi d'autres proportions que celles des corps qu'il voyoit. Car il ne faut pas, comme je vous ay dit, ayant la nature pour modelle, ſe contenter de la copier comme on la voit. Il faut la connoiſtre dans toute l'étenduë de ſes parties, quoy que l'on n'en repreſente ſouvent que ce qui eſt découvert, & qu'il reſte beaucoup de choſes cachées. C'eſt pourquoy dans le meſme temps qu'on deſſeigne les parties d'vn corps, il faut ſçavoir le rapport & la belle proportion qu'elles doivent avoir les vnes avec les autres, afin de ne pas manquer dans la compoſition du tout enſemble.

Si Albert, dit Pymandre, a fait vn Traitté des proportions, pouvoit-il manquer d'obſerver luy-meſme ce qu'il enſeignoit aux autres ?

Ce qu'il en dit, repartis-je, ne peut pas ſervir de regle aſſeûrée ; car ce ſont des meſures qu'il a priſes veritablement ſur la Nature, mais il n'a pas fait choix de la belle Nature.

Il n'y a donc pas, interrompit Pymandre, vne meſure arreſtée pour toutes ſortes de corps ?

Non asseûrément, repliquay-je ; car premiérement il n'y en a point pour les enfans, dont toutes les parties changent à mesure qu'ils croissent. La Nature, qui dés leur naissance leur donne vne teste plus grosse à proportion que tout le reste des membres, comme si elle se hastoit de former le lieu qui doit estre la demeure de l'esprit, ne donne pas à cette teste dans la suite des temps vn accroissement égal aux autres parties. Il se trouve que dés l'enfance la teste a autant de hauteur que les deux épaules ensemble ont de largeur, quoy que dans les hommes faits il n'y ait d'vne épaule à l'autre que la mesure de deux faces : de sorte que jusqu'à ce qu'on soit hors de l'enfance, il n'y a point de proportion certaine. C'est sur cela qu'Albert Durer, & quelques autres ont fait plusieurs remarques, ausquelles il ne faut pas s'arrester, si l'on veut suivre l'avis de Leonard de Vinci, qui conseille aux Peintres de faire eux-mesmes des observations sur la Nature, & de considerer de temps en temps de quelle sorte elle travaille dans la formation, & dans l'accroissement du corps de l'homme. ALBERT DURER.

Lors qu'il est dans sa perfection, Vitruve qui le mesure par la grandeur de son pied,

ALBERT DURER.

veut que pour eſtre d'vne belle proportion, il en ait dix de hauteur. Il y en a d'autres, qui prennent la teſte pour meſurer les autres parties, comme d'autres encore ſe ſervent de la grandeur du viſage, c'eſt à dire de l'eſpace qui eſt depuis le bas du menton juſques au haut du front, où commence la racine des cheveux. Et parce qu'il y a des corps de diverſes tailles & grandeurs; que les vns ſont plus courts, les autres plus hauts, & déchargez; ils ont auſſi donné plus ou moins de meſure à ces corps. Car ils en ont fait qui n'ont que ſept teſtes de haut, d'autres huit, d'autres neuf; & il y en a meſme qui ont eſté juſques à dix, & cela tant à l'égard des hommes que des femmes, comme l'on peut voir dans Albert Durer & dans Lomazzo.

Cependant, ceux qui ont ſoigneuſement meſuré les plus belles antiques n'y trouvent point toutes ces diverſes meſures. Leur difference ne conſiſte que dans les largeurs qui les rendent plus groſſes ou plus menuës, & les fait paroiſtre ou plus ſueltes ou plus ramaſſées. Et j'ay appris des plus excellens hommes en cét art, qu'il n'y a dans toutes les Antiques qu'vne ſeule meſure pour les hauteurs, tant des hommes

mes que des femmes, qui eſt de huit teſtes ou dix faces.

Et de quelle ſorte, interompit Pymandre, ont-ils diſtribué toutes ces meſures?

Ce ſeroit, repartis-je, vn diſcours qui ſeroit ennuieux, ſi j'entreprenois de vous les rapporter toutes. Je vous diray ſeulement en peu de mots, que le corps d'vn homme & d'vne femme ſe diviſe en dix faces; c'eſt à dire, dix meſures, qui ſont chacune de la grandeur du viſage, à prendre, comme je viens de dire, depuis la racine des cheveux juſques au bas du menton. La premiére comprend l'eſpace qui eſt depuis le haut de la teſte juſques au bout du nez. La deuxiéme, depuis le nez juſques au haut de l'eſtomac. La troiſiéme, depuis le haut de l'eſtomach juſques au creux de la poitrine. La quatriéme, depuis le creux de la poitrine juſques au nombril; d'où juſques au bas du ventre, l'on compte la cinquiéme, & où ſe trouve le milieu du corps. Car de là juſques au genouïl il y a deux hauteurs de viſage, & trois autres du genouïl juſques à la plante des pieds. La main eſt de la longueur du viſage; & depuis la jointure de la main juſques à celle de l'épaule, il y a trois faces. D'vne épaule à l'autre,

il y en a deux : de ſorte que de l'extrémité d'vne main à l'autre , il ſe trouve la meſme longueur, que depuis les pieds juſques au haut de la teſte.

La teſte ſe diviſe en quatre parties. Le viſage en contient trois , dont la premiére comprend l'eſpace qui eſt entre le haut du front, ou la racine des cheveux, & les ſourcils. La deuxiéme, celuy qui eſt depuis les ſourcils juſques ſous les racines. Et la troiſiéme, depuis les narines juſques ſous le menton. Je ne penſe pas qu'il ſoit neceſſaire que je vous faſſe vn détail de toutes les autres parties du viſage; cela ſeroit trop long , & inutile à preſent.

Je ne croy pas meſme , dit Pymandre , qu'on en puiſſe rien dire de fort certain, puiſque la Nature les rend ſi differens, que de tous ceux que nous voyons, il n'y en a point qui ſe reſſemblent.

Vous ſçavez bien, repliquay-je, qu'en parlant ce matin des parties qui ſervent à la compoſition d'vn beau corps, nous n'avons conſideré que celles qui peuvent contribuer à former vne ſeule & vnique beauté De meſme, quand je vous parle de la meſure que doivent avoir ces parties pour engendrer vne par-

faite ſymetrie, je m'arreſte ſeulement à la meſure que les plus grands Maiſtres ont gardée, quand ils ont formé ces anciennes Statuës, qui ſont les vrais modelles de la belle proportion.

Cependant, vous remarquerez, comme vne choſe conſidérable, que quand on étudie cette parfaite beauté, & ces belles proportions, ce n'eſt pas pour les mettre continuellement en pratique ; c'eſt afin de connoiſtre ce qu'il y a de plus beau & de plus noble dans le corps humain, mais non pas pour repreſenter les corps d'vne meſme maniére : il faut que les Figures ayent rapport aux ſujets que l'on traitte, & les changer ſelon les perſonnes que l'on repreſente ; Hercule ne devant pas eſtre peint comme Appollon, ny Bacchus comme Syleme.

Il me ſemble, interrompit Pymandre, avoir autrefois ouy dire à quelques Peintres, que pour bien donner ces differentes beautez, il faut conſiderer chaque corps ſelon l'influence des ſept Planettes.

Ce ſont, repris-je, les méditations de quelques Auteurs Italiens, dont je veux bien vous expliquer la penſée. Pour donner de la beauté à vn Ouvrage, il eſt beſoin, comme je

viens de dire, qu'il ſoit diverſifié dans toutes ſes parties, & non ſeulement dans les actions des Figures, mais encore dans leurs airs de teſte, dans leurs grandeurs, & dans leurs proportions, parce que les Peintres doivent imiter la Nature, qui n'eſt pas égale dans tous les hommes. S'ils donnoient vne meſme proportion à tous les corps, & vne pareille beauté à tous les viſages, il ſembleroit qu'ils n'auroient imité qu'vne ſeule figure, & que leurs peintures ſeroient faites ſur vn meſme modelle. Il faut qu'il y ait vne difference viſible & aiſée à connoiſtre entre vn Roy & vn Soldat, vn homme de la Cour & vn villageois, ſi l'on veut rendre vn Ouvrage vray-ſemblable & dans ſa perfection : & c'eſt, à vous dire vray, ce qui ne ſe trouve pas dans les Ouvrages d'Albert ; l'on a meſme fort bien remarqué le défaut de Perrin del Vague, qui donnoit à toutes les figures de femmes qu'il peignoit, vn air de viſage tout ſemblable, parce qu'il ne prenoit jamais que ſa femme pour modelle. Or il y a des Peintres Italiens qui ont écrit, que pour trouver toutes ces differences, il faut conſiderer quatre choſes dans le corps de l'homme ; ſçavoir les quatre élemens, ou les quatre humeurs principales dont il eſt com-

Commme a fait Lomazzo.

posé : Car si ce sont les quatre humeurs qui émeuvent les passions, elles font encore d'autres effets dans la substance des corps. Ils disent premiérement, que ceux qui tiennent le plus du feu, ont vn temperament chaud & sec, dont les propriétez sont d'accroistre & d'endurcir ; ainsi les personnes dominées par la Planette de Mars, & qui tiennent de ce temperament, sont d'ordinaire plus puissantes que les autres, & qu'elles ont les parties du corps rudes, nerveuses, & couvertes de poil. Ceux qui tiennent de l'air chaud & humide ne sont pas si forts, & ont les parties du corps délicates au toucher. Ceux de ce temperament sont dominez par Jupiter.

Le temperament de ceux qui sont gouvernez par la Lune tient de l'eau froide & humide: ce qui fait que leur taille n'est pas si haute que celle des seconds, leurs proportions si justes, les parties du corps si fortes, ny si vigoureuses.

Pour les corps qui tiennent de la terre, & qui sont attribuez à Saturne; comme ils participent beaucoup du froid & du sec, les membres en sont d'ordinaire plus rudes, & plus resserrez que ceux qui dépendent de Mars, mais n'ont pas tant de force.

Du mélange de ces quatre élemens, ou qualitez principales, ſe forment tous les autres corps, dont les vns tiennent du Soleil; les autres de Venus, & les autres de Mercure.

Ils diſent encore que ceux qui ſont dépendans du Soleil, n'ont pas les parties du corps ſi rudes que ceux qui tiennent de Mars, mais auſſi vn peu plus que ceux qui dépendent de Jupiter, & qu'ils ſont d'vne moindre taille.

Les perſonnes dominées par Venus ont la taille belle & grande, bien proportionnée. Ils ont rapporté ces obſervations, pour montrer que la beauté d'vn Tableau dépend de bien former toutes ces ſortes de corps, chacun ſelon le temperament des perſonnes, & la Nature du païs que l'on veut repreſenter. Car il y a vne grande difference entre la taille & la mine d'vn Anglois, & celle d'vn Armenien; entre vn Allemand & vn Eſpagnol. Si vous avez bien pris garde dans les baſ-reliefs de la Colonne Trajane, dans ceux de l'arc de Conſtantin, & dans quelques autres qui nous reſtent, vous verrez que les Sculpteurs anciens obſervoient cela tres-ſoigneuſement, & qu'on remarque dans leurs Ouvrages la difference qu'il y a entre vn Romain & vn

Barbare ; de ſorte que le Peintre doit par les Hiſtoires, & les lumiéres de la raiſon, apprendre à bien marquer toutes ces differences.

Le temperament le plus convenable à vn Roy eſtant celuy qui tient du Soleil, il doit donner à la Figure qu'il en fait vne proportion de membres, qui ait rapport aux corps ſujets à cette Planette, tâchant d'imprimer en luy toute la majeſté & la grace qui ſe doit rencontrer en la perſonne d'vn Prince.

Et parce que la proportion la plus propre à vn Soldat eſt celle qui eſt attribuée aux corps ſujets à la Planette de Mars, il fera conſiſter ſa principale beauté dans la force de ſes membres, & dans la vigueur de ſes actions. Pour celuy qui eſt ſujet aux influences de Venus, ſa beauté doit paroiſtre dans vne grace & vne délicateſſe amoureuſe, qui ſe remarquera dans la conſtitution de ſon corps, & dans l'expreſſion de ſes actions.

Quand vn Peintre ne ſe ſent pas aſſez fort pour entreprendre les grandes compoſitions, qui demandent vne recherche exacte de toutes ces parties, il vaut mieux qu'il ſe borne dans de moindres ſujets : car pourveû qu'il exécute bien ce qu'il entreprend, il aura toûjours la gloire d'avoir bien réüſſi.

Dans le meſme temps qu'Albert Durer travailloit en Allemagne, il y avoit en Flandres vn Peintre en reputation, & dont les Tableaux eſtoient fort eſtimez, parce qu'en effet, n'entreprenant pas de grandes Ordonnances, il exécutoit aſſez heureuſement ce qu'il faiſoit. Vous en avez ſans doute oüi parler; car c'eſt ce fameux Mareſchal, dont les Tableaux ſont encore ſi eſtimez par ceux de ſon Païs.

QUINTIN MESIUS.

Il ſe nommoit QUINTIN MESIUS ou MATSIS, & naſquit à Anvers ſur la fin du quatorziéme ſiécle. Dés ſon enfance il eût beaucoup d'inclination pour le deſſein; mais ſon pere ne voulant pas qu'il s'y arreſtaſt, le contraignit d'apprendre le meſtier de Mareſchal, qu'il exerça encore aprés la mort de ſon pere, afin de gagner ſa vie, & pouvoir nourrir ſa mere. Cependant, comme il n'eſtoit pas d'vne complexion aſſez forte pour vn travail ſi rude, il tomba dans vne longue & perilleuſe maladie; & n'ayant pas moyen de ſe faire aſſiſter, fut porté à l'Hoſpital.

Entre les perſonnes charitables qui le viſiterent, il y en eût vne qui luy donna vne Image en taille de bois; & ne ſçachant à quoy ſe divertir pendant qu'il revenoit en convaleſcence, il luy prit envie de la peindre, &

en-

enſuite il en fit encore quelques autres. Mais ayant recouvré ſa ſanté, il retourna dans ſa boutique, & prenant le marteau continua ſon travail ordinaire. Néanmoins ayant vn eſprit qui ne pouvoit s'arreſter à de gros Ouvrages, il entreprit de couvrir, & d'environner de fer vn puits qui eſt proche la grande Egliſe d'Anvers, où il fit paroiſtre l'excellence de ſon eſprit, par l'artifice & la délicateſſe de ſon travail: car le fer eſt ſi bien manié dans vne infinité de feüillages & d'ornemens qu'on y voit encore, que dés lors tout le monde jugea avantageuſement de l'Ouvrier, & connût bien qu'il eſtoit capable d'vn autre emploi que de celuy où il s'occupoit. Il fit de la meſme maniére vn Baluſtre qui eſt à Louvain; & peut-eſtre auroit-il continué dans ce penible meſtier, ſi l'amour ne ſe fuſt point mêlé de ſes affaires.

QUINTIN MESIUS.

Il avoit environ vingt ans, lors qu'il devint éperduëment amoureux d'vne fille de ſa condition, qu'vn Peintre recherchoit en mariage. Elle témoigna à Quintin qu'elle avoit plus d'inclination pour luy que pour le Peintre; mais qu'elle avoit beaucoup d'averſion pour ſon meſtier de Mareſchal: De ſorte que ſe voyant obligé de le quitter, s'il vouloit poſſeder cet-

QUINTIN MESIUS.

te fille, & ayant ſceû d'elle que la profeſſion de Peintre luy eſtoit tres-agréable, il reſolut d'apprendre cét Art, quelque difficile qu'il fuſt, & s'y appliqua dés ce moment avec tant de ſoin & d'aſſiduité, qu'en peu de temps il ſe rendit comparable aux meilleurs Maiſtres qui fuſſent en Flandres. Ainſi il épouſa celle qu'il recherchoit avec tant de paſſion, & donna en meſme temps vne marque du pouvoir de la beauté ſur vn eſprit ſenſible à ſes charmes.

Depuis que l'Amour luy eût mis le pinceau à la main, il ne le quitta point. Il continua aprés eſtre marié dans l'exercice de la Peinture, & fit quantité d'excellens Tableaux qui donnerent de l'étonnement à tout le monde, principalement à ceux qui l'avoient veû auparavant dans vn travail ſi rude, & ſi different de celuy de la Peinture.

Son Chef-d'œuvre fut vne deſcente de Croix, qu'il fit pour la Confrairie des Menuiſiers d'Anvers, qui la mirent dans vne Chapelle de l'Egliſe Cathedrale. Ce Tableau eſt couvert de deux volets. Dans l'vn eſt repreſenté le Martyre de Saint Jean l'Evangeliſte; & dans l'autre Hérodias qui danſe tenant la

teste de S. Jean Baptiste. Lors que le Roy d'Espagne Philippes II. alla en Flandres, il eust bien voulu emporter ce Tableau, mais on luy témoigna qu'on ne pouvoit l'oster du lieu où il estoit. Toutefois dans les troubles qui arriverent ensuite, lors que les Héretiques briserent quantité d'Images, Martin de Vos Peintre, qui craignoit que cette Peinture ne fust perduë, persuada aux Magistrats de l'acheter des Maistres de la Confrairie pour la mettre en seûreté : ce qu'ils firent, & en payerent quinze cens livres, dont les Maistres acheterent vne maison pour faire leurs assemblées. QUINTIN MESIUS.

Ce Peintre a fait quantité d'autres Tableaux, qui ont esté répandus de tous costez. Il y avoit dans le Cabinet du feu Roy d'Angleterre Charles I. les Portraits d'Erasme & de Petrus Ægidius dans vne mesme Ovale; le dernier tenoit vne Lettre, que Thomas Morus, qui estoit intime amy de tous les deux, luy avoit écrite. Il y a des Vers de ce Chancelier d'Angleterre sur le sujet de ces deux Portraits que j'ay appris autrefois d'vn de mes amis, amateur des belles Lettres, & qui a fait plusieurs recherches sur les vies des personnes illustres dans toutes les sciences *. C'est aussi de luy que j'ay sceû plusieurs choses qui regar-

* *M. Ballart d'Aras.*

QUINTIN MESIUS. dent quelques Peintres Flamans. Je vas vous dire les Vers, ſi je puis m'en ſouvenir.

C'eſt le Tableau qui parle.

Quanti olim fuerant Pollux & Caſtor amici,
Eraſmum tantos Ægidiúmque fero,
Morus ab his dolet eſſe loco ſejunctus amore,
Tam prope quàm quiſquam vix queat eſſe ſibi.
Sic deſiderio eſt conſultum abſentis vt horum
Reddat amans animum littera, corpus ego.

Et aprés Morus parle luy-meſme à Quintin en cette ſorte :

Quintine, ô veteris Novator artis
Magno non minor artifex Appelle!
Mire compoſito potens colore
Vitam adfingere mortuis figuris
Hei! cur effigies labore tanto
Factas tam benè, talium virorum
Quales priſca tulere ſecla raros,
Quales tempora noſtra rariores,
Quales, haud ſcio, poſt futura, an vllos
Te juvit fragili indidiſſe ligno
Dandas materiæ fideliori
Quæ ſervare datas queat perennes:
O ſi ſic poteras tuæque famæ, &
Votis conſuluiſſe poſterorum
Nam ſi ſæcula quæ ſequentur, vllum
Servabunt ſtudium artium bonarum

Nec Mars horridus obteret Minervam, QUINTIN MESIUS.
Quanti hanc posteritas emat tabellam.

Il y avoit chez le Duc de Bouquingan, & chez le Comte d'Arondel plusieurs Portraits de la main de Quintin. Les plus beaux qui se voyent encore de luy estoient il n'y a pas long-temps chez vn Marchand d'Anvers nommé Stenens, dont l'vn represente vn Banquier & sa femme qui comptent & pesent de l'argent, & qui fut fait dés l'an 1514. Il y en a d'autres, où l'on voit des gens qui jouënt aux Cartes. Le sieur Corneille Vander-Geest avoit aussi vne Vierge que l'on estimoit beaucoup. Il y a dans l'Eglise de Saint Pierre de Louvain vn Tableau de Sainte Anne; & ceux de cette Ville qui en font grand estat ont soûtenu que ce Peintre estoit né chez eux: mais ceux d'Anvers leur disputent cét honneur. Il y mourut l'an 1529. & fut enterré dans l'Eglise des Chartreux, qui estoit dans les fossez de la Ville, d'où cent ans aprés ses os ont esté retirez par les soins de ce Corneille Vander-Geest, qui les fit mettre au pied de la Tour de l'Eglise Cathedrale de Nostre-Dame d'Anvers, & au dessus fit élever l'Image de Quintin taillée de Marbre blanc avec cét Epitaphe.

QUINTIN MESIUS.

QUINTINO MATSYS
INCOMPARABILIS ARTIS
PICTORI, ADMIRATRIX
GRATAQUE POSTERITAS
ANNO POST OBITUM
SÆCULARI
CIϽ IϽCXXIX. *Posuit.*

Et plus bas est écrit sur vn Marbre noir en lettres d'or.

CONNUBIALIS AMOR DE MULCIBE
FECIT APELLEM.

Il fit beaucoup mieux les Portraits que les autres Tableaux d'Histoires. Il laissa de son mariage vn fils nommé Jean, qui fut aussi Peintre, & imita la maniére de son pere.

Comme ces Peintres n'avoient pas vn grand fond de science, ils ne s'adonnoient d'ordinaire qu'à faire des Portraits, prenant plaisir à representer des visages de Vieillards ou de Vieilles, & quelques actions communes & basses, parce qu'il est bien plus aisé de representer les défauts de Nature, que de bien imi-

ter l'eſtat de ceux auſquels il ne ſe trouve rien à reprendre.

Il y avoit encore dans le meſme temps vn Peintre d'Anvers nommé JOOS VAN-CLEEF, qui faiſoit des Portraits, & repreſentoit des Banquiers comme faiſoit Quintin, mais il donnoit plus de force à ſa Peinture. Un JEROSME BOS natif de Bolduc, qui faiſoit des Groteſques & des Figures boufonnes. Il y a vne tanture de Tapiſſerie de ſon deſſein dans le Gardemeuble du Roy.

VAN-CLEEF.

JEROSME BOS.

Mais pendant qu'Albert ſe rendoit conſiderable en Allemagne, & que Quintin eſtoit eſtimé par ceux de ſon païs., LUCAS travailloit en Hollande avec vne grande approbation. Il eſtoit de Leyden, & porta toûjours le nom de cette Ville, où il vint au monde l'an 1494. Son pere, qui ſe nommoit Hugo Jacob, eſtoit vn fort mediocre Peintre: Ce fut luy néanmoins qui le premier ſeconda par ſes enſeignemens les inclinations de ſon fils, & qui d'abord luy apprit à deſſeigner. Enſuite il le mit ſous Corneille Engelbert Peintre, qui alors avoit quelque reputation. Il eſtoit tellement attaché au travail, qu'il ne prenoit pas ſeulement le temps de ſe repoſer pendant la nuit, de ſorte que ſa mere eſtoit

LUCAS.

LUCAS. obligée de luy oster la chandelle pour l'empeſcher de veiller.

Dés l'âge de neuf ans il grava quelques piéces qu'il donna au Public. A douze ans il peignit vn Tableau à détrempe qui fut aſſez eſtimé. A quinze ans il en fit vn autre plus conſidérable, où il repreſenta comme Mahomet eſtant yvre, tua vn Moine de ſa Secte. Ce fut dans ce meſme temps qu'il grava pour les Vitriers de Leyden neuf piéces de l'Hiſtoire de la Paſſion de Noſtre Seigneur. Il repreſenta auſſi la tentation de Saint Antoine, & la Converſion de Saint Paul. Il n'avoit que ſeize ans lors qu'il fit vn *Ecce Homo* , Adam & Eve chaſſez du Paradis Terreſtre, & pluſieurs autres piéces.

Il ſe maria fort jeune, & épouſa vne fille de la noble famille de Boſthuiſen. Eſtant richement pourveû, il vivoit ſplendidement; & quoy qu'il aimaſt la bonne chere, il ne perdoit pas pour cela vn moment du temps deſtiné à ſon travail ; il ſembloit meſme quand il avoit plus beû qu'à l'ordinaire, que le vin luy donnoit davantage d'eſprit: ce qu'on remarquoit dans quelques piéces qu'il avoit gravées au ſortir de la débauche, qui paroiſſoient meilleures que les autres, comme l'Hiſtoire de Saül, qui lance

lance vn javelot contre David, qui jouë de la Harpe; vn Païſant à qui vne femme tire l'argent de ſa bourſe, pendant qu'vn Charlatan luy arrache vne dent de la bouche; vne autre piéce, où l'on voit vn Vieillard & vne femme qui accordent chacun vn inſtrument de Muſique; celuy de l'homme eſt monté de groſſes cordes de Luth, & celuy de la femme eſt vn Ciſtre. On dit que par là il vouloit repreſenter ce que Plutarque écrit, que pour faire vn bon accord dans vne famille, l'homme doit tenir vn ton haut & grave, & la femme le plus bas & le plus doux. LUCAS.

Il fit auſſi le Portrait de l'Empereur Maximilien, lors qu'il fit ſon entrée à Leyden. Il avoit appris à graver au burin d'vn Orfevre, amy de ſon pere; & à l'eau forte d'vn Armurier qui gravoit fort bien des armes. Comme Albert Durer eſtoit alors en reputation d'eſtre le plus excellent Graveur de ce temps-là, Lucas ayant veû quelques vnes de ſes piéces, les copia, & fit en ſorte par aprés qu'elles tomberent entre les mains d'Albert, qui fut ſurpris de voir vn ſi excellent Competiteur. Néanmoins au lieu d'en eſtre jaloux, il témoigna de la joye; & aprés avoir beaucoup loüé les Ouvrages & l'Ouvrier, il n'eût point de

LUCAS. repos qu'il ne l'euſt veû, & n'euſt fait amitié avec luy: ce fut pour cela, comme je vous ay dit, qu'il fit le voyage de Hollande. Ces deux excellens hommes s'eſtant rencontrez, comme firent autrefois Appelle & Protogene, & rendus des témoignages d'eſtime & d'amitié, par des careſſes mutuelles, firent encore le Portrait l'vn de l'autre.

Quant aux Tableaux de Lucas, on a eſtimé beaucoup celuy où Noſtre Seigneur guerit vn Aveugle. Goltius l'acheta vne ſomme conſidérable: il eſtoit couvert de deux volets, ſur leſquels Lucas peignit d'vn coſté le Portrait d'vn homme, & de l'autre celuy d'vne femme, avec les Armes de leur maiſon. Il fit auſſi vne Venus grande comme Nature, tenant vn petit Amour par la main, où l'on mit des Vers Grecs & Latins; il me ſouvient encore des Latins:

Oceani quondam ſpumis Venus orta ferebar:
Nunc ſpumis, Luca vivo renata tuis.

Il y a encore dans l'Hoſtel de Ville de Leyden vn Tableau, où Lucas a repreſenté le Jugement dernier; & ſur les deux volets, il a peint Saint Pierre & Saint Paul. L'Empereur Rodolphe, amateur des belles choſes, avoit vn

Tableau de luy, qu'il eſtimoit beaucoup. On y voyoit la Vierge à demy corps, tenant le petit Jeſus, & à coſté la Magdeleine, & vne femme à genoux, & ſur les volets qui le cachoient vne Annonciation; il n'avoit que vingt-deux ans lors qu'il le fit. Il y a vne infinité d'autres Tableaux de ſa main, diſperſez en pluſieurs endroits d'Allemagne, & des Païs-Bas; comme chez vn Marchand d'Amſterdam l'Hiſtoire du Veau d'or; à Leyden l'Hiſtoire de Rebecca; & à Delft en Hollande chez vn Bourgeois l'Hiſtoire de Joſeph, lors qu'il eſt en priſon avec l'Eſchançon, & le Pannetier de Pharaon. Il a auſſi fait pluſieurs Portraits de ſes amis; car il ne voulut pas ſe captiver à peindre d'autres perſonnes. Il a encore peint ſur du verre; mais comme c'eſt vne matiére fragile, il ſe trouve peu de ces morceaux là: Goltius néanmoins avoit conſervé vne piéce où eſtoit repreſenté David victorieux, & pluſieurs filles qui vont danſant audevant de luy. LUCAS.

Lucas ſe voyant comblé d'honneurs & de biens, reſolut d'aller viſiter les Provinces de Brabant, de Flandres, & de Zelande, pour ſe divertir; & par tout où il paſſoit, il traitoit ſplendidement ceux de ſa profeſſion. Eſtant à

LUCAS. Middelbourg, il fit connoissance avec vn Peintre nommé Jean de Maubuge, & firent plusieurs fois la débauche ensemble.

Il y avoit entre eux beaucoup de jalousie, parce qu'ils estoient égaux en reputation & en richesses; de sorte que c'estoit à qui paroistroit avec plus d'éclat. Lors qu'ils se virent, Maubuge estoit vestu d'vn habit de drap d'or, & Lucas d'vne robe de Camelot de Soye fort riche. Ils entrerent dans vne si grande défiance l'vn de l'autre, que Lucas se persuada qu'il avoit esté empoisonné; & cette opinion fit vn tel effet dans son esprit, qu'estant retourné chez luy, il tomba malade, & fut six ans au lit, toûjours languissant. Il ne laissoit pas néanmoins de peindre, & de desseigner continuellement; & mesme ayant fait faire des instrumens propres pour s'en servir sur son lit, il grava au burin plusieurs Piéces encore plus étudiées qu'auparavant.

On trouva sous le chevet de son lit, aprés qu'il eût expiré, vne planche, où estoit representée vne Pallas, qu'il avoit achevée peu d'heures avant sa mort.

Il ne laissa qu'vne fille richement mariée. Il mourut l'an 1533. âgé de trente-neuf ans, avec la reputation du plus artiste Graveur, & du

meilleur Peintre que l'on connût dans les Païs-Bas. Ce fut luy qui perfectionna l'Art de peindre ſur le verre.

LUCAS.

Outre tous les Ouvrages dont je vous ay parlé, Lucas a encore fait des deſſeins de Tapiſſeries. Il y en a douze Piéces * dans le Garde-Meuble du Roy, où ſont repreſentez les douze mois de l'année; & * vne autre tanture qui repreſente les ſept Ages.

* De 37. aunes de cours.

* Contenant 28. aunes ½ en ſept Piéces.

Le Roy n'a-t-il pas auſſi, dit Pymandre, des Tapiſſeries du deſſein d'Albert Durer? Il y a quatre Tantures, repartis-je, qui ont toûjours paſſé pour eſtre de luy, dont l'vne * repreſente l'Hiſtoire de Saint Jean; * vne autre, la Paſſion de Noſtre Seigneur; * la troiſiéme, ſont ces belles Chaſſes de l'Empereur Maximilien, qui eſtoient autrefois à Monſieur de Guiſe: elles ſont toutes relevées d'or. Il n'y a que la quatriéme *, qui n'eſt que de ſoye, & qui repreſente la vie humaine; mais il eſt vray que pour les Chaſſes, il n'y a point d'apparence qu'elles ſoient d'Albert. Auſſi l'on m'a aſſeûré qu'elles eſtoient de la main d'vn Peintre de Bruxelles, nommé BERNARD VAN-ORLAY, qui travailloit du temps de Raphaël, & qui a fait exécuter toutes les Tapiſſeries que les Papes, les Empereurs, & les

*De 25. aunes en 8. Piéces.

*De 9. aunes en 5. Piéces.

* De 60. aunes ½ en 12. Piéces.

* De 27. aunes ⅔

BERNARD VAN-ORLAY.

BERNARD VAN-ORLAY. Roys faisoient faire en Flandres d'aprés les desseins d'Italie. D'abord sa maniére estoit gottique ; mais à force de voir des Ouvrages de Raphaël , & de Jule , il la changea, & mesme il y en a qui ont voulu dire que les Tapisseries de l'Histoire de Saint Paul , qui sont dans le Garde-Meuble du Roy, & qui ont toûjours passé pour estre de Raphaël, sont de son dessein : ce qui n'est pas vray-semblable ; car on y voit trop la maniére de ce grand Maistre. Peut-estre ce Bernard les a-t-il conduites sur de legers desseins de Raphaël, y ayant en effet quelques parties, qu'on voit bien n'estre pas tout-à-fait arrestées. Car c'estoit luy qui prenoit le soin de tous les Ouvrages de Peintures & d'étoffes que l'Empereur Charles V. faisoit faire , & mesme des Vitres qui sont dans les Eglises de Bruxelles. Il avoit sous luy vn nommé TONS , grand Païsagiste, qui a travaillé aux Chasses de l'Empereur Maximilien ; & vn autre de ses Eleves nommé

Il est mort en 1550. PIERRE KOECK, natif d'Alost, fort bon Peintre & Architecte. Celuy-cy alla en Turquie, d'où il apporta le secret des belles couleurs pour les teintures des Soyes & des Laines.

Je ne m'estonne pas , dit Pymandre , si les Tapisseries de ce temps-là sont si belles , puis

que l'on prenoit tant de ſoin à les rendre parfaites, & par les deſſeins des plus excellens Maiſtres, & par la bonté de la matiére. Il eſt vray auſſi qu'il n'y a rien de plus beau que ces Chaſſes dont vous parlez ; & quoy que ce Peintre-là ne fuſt pas d'Italie, je ne voy pas qu'il en merite moins d'honneur : Car il me ſouvient qu'il y a des figures ſi animées, des viſages ſi naturels, des veſtemens ſi riches, & des Païſages ſi agréables, qu'il n'y a rien à mon ſens de plus beau ; & pour moy je vous avouë que je n'y apperçois pas ce qui peut tenir du gouſt que vous nommez gottique. Pour ce qui eſt des Ouvrages d'Albert & de Lucas, il eſt vray que vous m'en avez fait voir autrefois, dont les habits & la maniére de peindre ne me plaiſoit pas ; mais où il y avoit auſſi certaines choſes, que je trouvois bien faites.

Ce ſont, repris-je, ces differences qui diſtinguent ſi fort les grands Peintres Italiens d'avec ces Maiſtres dont je viens de parler, qui ne ſe ſont eſtudiez qu'à bien faire quelques parties, mais qui n'ont point travaillé à la recherche des autres. Vous voyez dans leurs Tableaux des teſtes bien peintes & bien finies ; mais les jours, les lumiéres, les beaux

contraſtes de membres, & les grandes diſpoſitions ne s'y rencontrent pas. Leurs figures ſont couvertes d'habits riches, mais à la mode de leur païs, & comme on les portoit en ce temps-là, parce qu'ils n'étudioient point la belle maniére de les veſtir, quoy que cela leur fuſt aſſez neceſſaire, n'ayant gueres fait de compoſitions où l'on voye beaucoup de nuditez.

J'avouë, dit Pymandre, qu'on ne peut pas les en accuſer, comme Michel-Ange; auſſi n'avoient-ils pas beſoin de ſe rendre ſi ſçavans dans l'Anatomie.

C'eſt pourtant, repartis-je, vne des principales choſes qu'vn Peintre doit ſçavoir, quand meſme il ne repreſenteroit jamais que des figures veſtuës.

Quoy-que Michel-Ange en euſt fait ſa premiére & principale eſtude, il ne laiſſoit pas de s'y attacher continuellement; & pour s'y perfectionner davantage, faiſoit ſouvent diſſequer des corps morts, afin de voir la conſtruction & l'origine de tous les os, leur incaſtrature, les ligatures des muſcles & des nerfs, les diviſions des veines, & enfin tout ce qui compoſe le corps de l'homme, & qui ſert à donner mouvement à toutes ſes differentes

differentes parties. Non ſeulement il faiſoit ces obſervations ſur le corps humain, mais encore dans les animaux, particuliérement dans les chevaux : auſſi jamais Peintre ne l'a égalé dans la connoiſſance de l'Anatomie, qu'on peut dire tres-neceſſaire à cét Art.

Comme l'on ne repreſente gueres de ſquelettes, dit Pymandre, ny de corps décharnez, je ne m'eſtois pas imaginé que cette eſtude fuſt auſſi neceſſaire à vn Peintre que celle de bien repreſenter la chair, & de ſe perfectionner dans le beau coloris : c'eſt pourquoy j'aurois excuſé les Peintres Flamans dont nous avons parlé, de ne l'avoir pas ſceûë, n'ayant voulu repreſenter que des figures veſtuës.

C'eſt, repartis-je, que vous ne jugez des choſes que par les apparences, & ne conſiderez dans vn Ouvrage que ce qu'il y a de plus éclatant. Cependant il ſe rencontre dans vn beau Tableau beaucoup de choſes que l'on n'y apperçoit pas, & qui ſont pourtant les plus difficiles à bien exécuter, & les plus importantes dans vn ouvrage.

Car il faut conſiderer le corps de l'homme comme le corps d'vn navire. Vous ſçavez bien que ce ne ſont pas les planches qui

le couvrent, & les ornemens dont il eſt enrichi qui le compoſent entiérement. Les groſſes piéces de bois, dont on forme d'abord comme vn ſquelette, en font le corps principal, & ſont comme les os qui le ſoûtiennent. Si dans la figure d'vn homme la chair n'eſt ſoûtenuë des os, c'eſt vn corps qui n'a nulle fermeté : Et de meſme que la perfection d'vn horloge, & la juſteſſe de ſes mouvemens dépendent de la bonté des reſſorts; auſſi le corps des animaux & leurs mouvemens dépendent de la fabrique des os, & de la ſituation des muſcles & des tendons qui les ſoûtiennent, & les font agir.

Comme il y a vne infinité de parties dans le corps qui ſont diſſemblables, & qui toutes, ou la pluſpart agiſſent differemment, il eſt neceſſaire que le Peintre remarque, avec vn ſoin tres-exact, leurs divers effets; Et lors qu'il les a bien compris, il faut qu'il travaille encore à les bien repreſenter, & à leur donner la forme, la force, & la grace qui leur eſt neceſſaire.

Je ne croy pas, dit Pymandre, qu'il ſoit ſi difficile à vn Peintre de s'inſtruire de ce qui regarde les os, que de ce qui dépend des nerfs & des muſcles; parce qu'il me ſemble

que les os ſont toûjours les meſmes, & ſervent comme d'eſſieux aux membres du corps.

Il faut néanmoins, repartis-je, conſiderer attentivement leur incaſtrature ou enchaſſement: car c'eſt par là qu'on connoiſt que quelque effort que les bras & les jambes faſſent, elles ne peuvent ployer que du coſté où les os ont leurs mouvemens libres. Comme les muſcles & les nerfs ſont plus ſouples & plus obeïſſans, & qu'ils ſe retirent & s'allongent, ſelon l'effort que l'on fait, ils changent en toutes ſortes de rencontres; de ſorte qu'il eſt neceſſaire de connoiſtre ces divers changemens, qui groſſiſſent ou étreſſiſſent les parties du corps.

Ce qui apporte du changement dans les nerfs & dans les muſcles, eſt le mouvement que fait le corps, ou le poids dont il ſe trouve chargé: ainſi dans vne jambe qui poſe à terre, & qui porte le corps, l'on voit des nerfs & des muſcles plus marquez & plus reſſentis que dans l'autre jambe qui ſera levée, & qui ſe ſoulagera. Mais je ne m'arreſteray pas à vous parler de ces differens effets, puis que tout ce que j'en pourrois dire ne vous inſtruiroit pas aſſez. Il faut les obſerver ſur le natu-

rel, dans les temps aufquels le corps agit plus librement. Et c'eſt pourquoy Leonard de Vinci conſeille ſi ſouvent aux Peintres de n'eſtre jamais ſans tablettes, afin de remarquer ce qu'ils voyent dans vne infinité de rencontres, eſtant impoſſible de poſer vn modelle dans vne attitude auſſi naturelle que celle où nous voyons les perſonnes qui travaillent, ou qui ſont touchées de quelque forte paſſion.

Je comprens bien, dit Pymandre, que les mouvemens du corps ſont tres-neceſſaires dans les Tableaux, & ſervent ſi fort à l'expreſſion des ſujets, qu'vn Peintre n'eſt pas habile homme, s'il ne ſçait les repreſenter tels qu'ils doivent eſtre.

Non ſeulement, repris-je, il n'eſt pas habile, mais il peut paſſer pour ignorant, quand il péche dans cette partie, qui dépend du deſſein, comme je vous ay dit.

Leon Baptiſte Albert.

Un de ceux qui ont le mieux écrit de la Peinture, parlant des mouvemens & de la ponderation des corps, dit que pour bien repreſenter la ſituation des membres, & leurs differentes actions, il faut conſiderer ce que la nature nous apprend elle-meſme, en remarquant premiérement que le milieu du corps eſt toûjours ſoumis à la teſte. Que ſi

quelqu'vn ſe tourne & ſe ſoûtient ſur vn pied, ce meſme pied ſe trouve directement ſous la teſte, comme s'il eſtoit la baſe de tout le corps; que la teſte eſt preſque toûjours tournée du meſme coſté que le pied qui la ſoûtient, c'eſt à dire, dans les actions naturelles, & qui ne ſont point forcées. Mais cét Auteur a obſervé que la teſte n'eſt preſque jamais tournée d'vn coſté, qu'il n'y ait en meſme temps vne partie du corps qui faſſe le meſme effet, comme pour la ſoûtenir, ou qui ne s'abandonne & ne ſe jette de l'autre coſté pour faire l'équilibre. Il dit encore que la teſte ne ſe renverſe en arriére pour regarder en haut, qu'autant qu'il eſt neceſſaire, pour voir le milieu du Ciel, & qu'elle ne ſe tourne jamais davantage d'vn coſté ou d'vn autre, que pour toucher du menton les os des épaules. Quant à ce qui eſt des efforts que nous faiſons en tournant le corps depuis la ceinture en haut, ce détour ne va tout au plus qu'à faire qu'vne épaule ſe rencontre en droite ligne ſur le nombril. Les mouvemens des jambes & des bras ſont vn peu plus libres; toutesfois dans les actions ordinaires les mains ne s'élevent gueres plus haut que la teſte; le poignet plus haut que l'épaule; le pied

plus haut que le genoüil, & vn pied ne s'éloigne gueres plus de l'autre que d'vn pied de distance. Lors qu'on éleve vn des bras, aussitost toutes les parties de ce costé-là suivent le mesme mouvement, en sorte que le talon qui est du mesme costé, s'élevera de terre par l'action que fera le bras.

Si tous ceux qui se meslent de peindre, interrompit Pymandre, avoient bien fait ces remarques, je m'asseûre qu'ils se corrigeroient de beaucoup de défauts; car il y en a qui font des figures si forcées & si contraintes, qu'on en voit l'estomac & le dos en mesme temps: ce qui estant impossible dans la Nature, est encore plus desagréable dans les Tableaux.

Pour ne se pas tromper dans ces sortes de mouvemens, repris-je, & pour bien connoistre ceux dont le corps est capable, il le faut considerer d'abord comme immobile. Parmy les Peintres, bien qu'vne figure n'agisse point, & qu'elle paroisse en repos, on ne laisse pas de dire qu'elle est dans vne belle attitude: Car comme ils appellent l'ordonnance d'vn Tableau, cét assemblage de toutes les figures qui le composent, ils nomment aussi l'*attitude* de la figure, la situation & la disposition de tous ses membres.

Il me ſemble, dit Pymandre, qu'on devroit plûtoſt nommer cela ſa poſture lors qu'elle n'agit point, puiſque le mot d'*attitude* ſignifie quelque mouvement.

Il eſt vray, repartis-je, que par le mot d'attitude l'on entend principalement la diſpoſition d'vne Figure qui fait quelque action. Néanmoins l'on dit auſſi quelquefois l'attitude d'vn Portrait, quoy-que bien ſouvent il n'y ait que la teſte & les épaules, & meſme d'vn corps mort ; ce mot s'eſtant mis en vſage, & ayant pris la place de celuy de diſpoſition qui eſt commun à ce qui ſe meut, & à ce qui eſt en repos.

Or dans quelque attitude que l'on conſidere vn homme, il faut remarquer ſa ſituation, pour voir s'il eſt bien planté ; ſi les parties de ſon corps ſont poſées dans vn tel équilibre, ou contrepoids, qu'il ſe puiſſe tenir ferme ſur ſes membres ; qu'il ne ſoit point contraint, & qu'il agiſſe facilement ſans ſortir de ſon centre, ou du moins hors du cercle de ſon activité, & des termes preſcrits à ſes forces, & aux mouvemens qu'il eſt capable de faire. Si vn Peintre veut repreſenter vne Figure toute droite, & dans la meſme diſpoſition que l'Hercule de Farneſe, il conſiderera ſur quel pied elle doit eſtre poſée ; & ſi c'eſt ſur le pied

droit, il faut que toutes les parties du costé droit tombent ſur ce pied-là, & qu'à meſure qu'elles viennent à baiſſer, & à décroiſtre en ſe ramaſſant enſemble, celles du costé gauche qui leur ſont oppoſées augmentent & ſe hauſſent à proportion. La clavicule du col doit répondre directement ſur le pied droit, qui devenant le centre de tout le corps, en porte le faix, comme je diſois tantoſt. Il faut concevoir la meſme choſe d'vn homme qui marche, puiſqu'en cette action les parties qui ſe trouvent appuyées ſur la jambe où poſe tout le corps, ſeront toûjours plus baſſes que les autres, comme j'euſſe pû vous faire remarquer dans la ſtatuë d'Atalante que nous avons veûë ce matin. Néanmoins dans les mouvemens prompts, cette difference de hauteur & de baſſeſſe n'eſt pas ſi grande, ny meſme ſi remarquable, que dans les mouvemens lents & tardifs, parce que les mouvemens prompts donnant au corps vn balancement continuel, & comme imperceptible, ils empeſchent que toutes les parties ne deſcendent juſqu'au centre de leur gravité : ce que nous voyons dans vn homme qui court ſur du ſable, lequel n'imprime jamais ſi avant les marques de ſes pieds que celuy qui va lentement, à cauſe que l'effort qu'on

qu'on fait en courant donne au corps quelque eſpece de legereté.

Or comme l'équilibre vient du repos que tous les membres reçoivent quand ils ſont ſoûtenus ſur leur centre, auſſi cét équilibre venant à manquer, il faut que le mouvement ſuive, & qu'il ſe porte en quelque lieu ; ou bien ſi vous aimez mieux, il faut que le mouvement commence auſſi-toſt que les parties ceſſent d'eſtre en équilibre; non pas néanmoins de telle ſorte, que l'équilibre abandonne entiérement les agitations, & les diverſes actions des corps: car le mouvement ſe ruineroit luy-meſme, ſi l'équilibre ne demeuroit toûjours comme ſa guide & ſon gouvernail pour le conduire, & le redreſſer lors qu'il paſſe d'vn lieu à vn autre, & comme vn contrepois dans les mains d'vn homme qui danſe ſur la corde. Ainſi vn homme qui leve le pied gauche ne ſe peut ſouſtenir ſur le pied droit, ſi l'équilibre ne s'y rencontre: & s'il veut changer, & ſe mettre ſur le pied gauche, il faut en quittant l'équilibre qui le maintient ſur le pied droit, qu'il en trouve vn autre ſur le gauche.

C'eſt encore ainſi qu'vn homme qui lance vn dard, ou vne pierre, ſe renverſe pour avoir

plus de force, & met le centre de ſa peſanteur ſur le pied qu'il tire en arriére; puis s'abandonnant à l'effort qu'il fait en jettant ſon trait, ou ſa pierre, quitte par ce mouvement cét équilibre, & en trouve vn autre ſur le pied de devant, où il rencontre ſon repos. Il en arrive encore de meſme à vn homme qui frappe ſur quelque choſe avec violence.

Si l'équilibre vient de l'égale peſanteur qui ſe rencontre ſur la partie qui ſert de centre aux autres, & ſi ſans cette juſte ponderation le corps ne peut ny agir ny ſe ſoûtenir; il eſt donc important que le Peintre prenne garde à charger la partie qui ſert de centre & de baſe à ſa Figure, en ſorte qu'elle ſe ſouſtienne avec fermeté, par la poſition de tous les membres du corps qui doivent s'entre-aider à ſoulager la partie la plus chargée, ou à charger celle qui ne le ſeroit pas aſſez. Il eſt facile d'éprouver que nous ne pouvons agir avec force, ſi la partie qui ſert de ſoûtien à l'action que nous faiſons n'eſt également chargée, parce qu'autrement elle ſeroit emportée d'vn coſté ou d'vn autre.

Conſiderez, je vous prie, vn homme qui ſe bat l'épée à la main, eſt-il pas vray qu'au meſme temps qu'il s'abandonne pour fraper ſon enne-

my, s'il n'avance le pied pour ſoûtenir ſon corps, il faut indubitablement qu'il tombe par terre. C'eſt ce qu'on peut voir dans cette belle Statuë antique, qui repreſente vn Gladiateur. Conſiderez quelqu'vn qui a vn fardeau ſur l'épaule droite, vous verrez que l'épaule gauche & les parties de ce coſté-là baiſſent pour prendre leur part de la charge que le coſté droit ſoûtient, & faire par ce moyen que le balancement du pois ſoit toûjours égal à l'entour de la ligne du centre qui ſe trouve dans l'vn des pieds.

Pour concevoir encore cecy plus facilement, prenez garde que vous ne ſçauriez avancer la partie ſuperieure du corps, de quelque coſté que ce ſoit, qu'au meſme temps vne des parties inferieures ne recule ou n'avance pour le ſoûtenir; comme ſi vous vous panchez en arriére, il faut qu'vne des jambes recule. Enfin la démonſtration de cela eſt ſi évidente, & chacun la peut ſi-bien remarquer en ſa perſonne, que je m'eſtonne de ce que pluſieurs Peintres ont manqué dans ces obſervations, faiſant voir des Figures qui ſemblent tomber, & dont les jambes ſont ſi éloignées l'vne de l'autre, & les actions ſi violentes, qu'elles n'ont aucune force ny beauté dans leur expreſſion.

Il y a quatre choſes qui me ſemblent encore aſſez neceſſaires à obſerver, lors qu'on veut repreſenter vne perſonne qui remuë vn fardeau : car il faut conſiderer s'il le leve de bas en haut ; ſi c'eſt quelque choſe qu'il tire en bas, comme vne corde attachée à vne poulie ; ou bien qu'il pouſſe en avant, ou qu'il traiſne derriére luy.

Quand l'on peint ces ſortes d'actions, l'effort doit paroiſtre d'autant plus grand, que la partie du corps qui s'abandonne pour tirer, ou pour pouſſer, ſera éloignée du centre de l'équilibre. Par exemple, ſi pour traiſner quelque choſe de fort peſant, j'avance le corps en pouſſant la terre des deux pieds, & me roidiſſant ſur la corde que je tiens, je ne ſois ſoûtenu que par cette meſme corde, qui venant à rompre, cauſeroit ma chûte ; n'eſt-il pas vray qu'alors la peſanteur du fardeau que je traiſne me ſert d'équilibre & de ſoûtien, & que je marque d'autant plus la difficulté qui ſe rencontre à le tirer, que je fais paroiſtre d'abandonnement dans tout mon corps ? Car il n'y a perſonne qui ne voye bien, qu'eſtant éloigné de l'appuy de mes jambes, je n'en ay point d'autre que celuy que je trouve dans la reſiſtance de la choſe que je traiſne. Et c'eſt ainſi que

l'on fait voir l'effort de ceux qui tirent ou remorguent vn vaiſſeau, & que l'on exprime plus ou moins de force dans des gens qui travaillent à élever quelque fardeau. Il y a d'autres ſortes de mouvemens qui ne ſont point cauſez par vn corps étranger, mais qui ſont lents ou prompts ſelon les mouvemens de l'eſprit, ou la paſſion qui les fait agir.

Quand il n'y a que l'eſprit qui agit, le corps exerce ſes actions ſimplement, & avec facilité, ſans qu'il paroiſſe rien de contraint dans ſes membres, parce que les paſſions n'y ayant point de part, les ſens font leurs fonctions ſans trouble, & avec tranquillité.

Vous n'eſtes pas d'avis, je m'aſſeûre, continuay-je en regardant Pymandre, que j'examine en particulier tous les mouvemens que l'eſprit fait faire au corps; & peut-eſtre meſme ne pourrois-je pas m'en aquiter: Car ayant rapport aux penſées & aux imaginations des hommes, il y en a de tant de ſortes, ſelon le temperament, l'âge, le ſexe, & la condition des perſonnes, qu'il ſeroit bien difficile de s'en ſouvenir.

C'eſt pour cela, comme je vous ay dit, qu'il faut que le Peintre étudie avec grand ſoin le temperament, & les diverſes inclina-

tions des hommes, afin que ſçachant les effets qu'elles produiſent, il ait moins de peine à les comprendre ſur le naturel; qu'il connoiſſe par avance comment l'air des viſages change ſelon la diverſité des penſées qui occupent l'eſprit; les paſſions qui l'agitent; la qualité des humeurs qui dominent; les accidens auſquels les hommes ſont ſujets, ſoit dans le travail, ſoit dans le repos, ſoit dans la ſanté, ſoit dans la maladie; qu'il conſidere les principaux endroits où ces mouvemens paroiſſent le plus ſur le viſage qui change, comme diſoit le premier des Orateurs, à toutes les differentes paſſions que l'homme reſſent.

Cic. 3. de Orat.

Cette partie eſt celle qui engendre la beauté, & qui donne la vie aux Ouvrages de la main. Raphaël l'a poſſedée ſi parfaitement, qu'on voit ſur le viſage de toutes ſes Figures ce qu'elles ſemblent avoir dans l'eſprit.

Pour les mouvemens du corps engendrez par les fortes paſſions de l'ame, le Peintre ne ſçauroit jamais les mieux apprendre qu'en conſiderant le naturel. Si par hazard il ſe rencontre dans vn lieu où des gens ſe battent, c'eſt-là qu'il peut voir tous les effets de la colere, & qu'il peut examiner de quelle ſorte vn homme en cét eſtat a le viſage compoſé,

& toutes les parties de ſon corps diſpoſées, ſelon l'agitation de ſon eſprit. Il remarquera les actions differentes de ceux qui ſont preſens, qui les regardent, ou qui tâchent de les ſeparer. Il verra la difference qu'il y a entre les mouvemens des jeunes hommes & ceux des perſonnes plus âgées; il s'y trouvera peut-eſtre quelques femmes affligées, quelques enfans épouvantez, des gens qui en paſſant leur chemin, s'arreſtent inopinément à la rencontre de ces deſordres; enfin c'eſt dans ces occaſions où Leonard de Vinci veut que le Peintre faſſe proviſion d'expreſſions naturelles, pour s'en ſervir dans le beſoin, parce qu'il ne peut en avoir de plus vrayes, & qu'alors il peut conſiderer aiſément de quelle ſorte tous les membres ſe meuvent, & font des actions naturelles, & conformes à l'agitation de leur eſprit : Car la diverſité des expreſſions, qui donne la grace aux choſes, ne conſiſte pas ſimplement à mettre des figures en differentes poſtures.

Les Peintres qui ſe ſont le plus tourmentez l'eſprit pour en inventer, n'ont pas laiſſé beaucoup de marque de leur jugement dans les autres parties de la Peinture qui ſont plus neceſſaires & plus nobles.

Si l'on veut imiter les Maiſtres de l'Art, j'entens les Raphaels, les Jules Romains, les Polidores, & ceux de leur Eſcole, il faut non ſeulement éviter tous les mouvemens forcez, qui fatiguent les yeux, mais prendre ceux qui ſont les plus naturels ; & pour cét effet les étudier dans toutes ſortes de perſonnes, en conſiderant de quelle ſorte elles font leurs actions differemment les vnes des autres, lors qu'elles agiſſent ou qu'elles ſouffrent : Car il eſt certain que la colere paroiſt autrement exprimée ſur le viſage d'vn honneſte homme, que ſur celuy d'vn païſan ; qu'vne Reine s'afflige d'vne autre maniére qu'vne villageoiſe ; & que dans les mouvemens du corps, auſſi-bien que dans ceux de l'eſprit des perſonnes qu'on peint, il doit y avoir de la difference.

M. Pouſſin a peint la femme de Germanicus d'vne maniére convenable à la grandeur & à la generoſité d'vne Princeſſe qui voit mourir ſon mari. S'il euſt repreſenté vne Païſane touchée d'vne ſemblable douleur, il l'auroit peinte dans vne poſture plus deſeſperée, parce que le ſimple peuple, qui ne prévoit jamais les maux, s'abandonne au deſeſpoir quand ils arrivent; Mais la douleur des perſonnes de condition & d'eſprit

d'eſprit n'eſt jamais accompagnée de meſéance, & de trop d'emportement.

Le Peintre qui aura donc remarqué la difference qui ſe rencontre dans les mouvemens des hommes, ſelon leur qualité, conſiderera celle qui ſe trouve dans les differens âges. Il obſervera de quelle maniére les enfans expriment, par leurs petites actions, les paſſions de leurs ames; comment ils s'abandonnent à la joye dans leurs jeux & dans leurs divertiſſemens. Le Titien a peint dans vn Tableau pluſieurs Amours, où l'on peut remarquer de quelle ſorte il a exprimé la promptitude de leurs mouvemens, & la liberté de leurs geſtes. Il faut encore prendre garde qu'ils ſont ordinairement timides en preſence des perſonnes âgées, faciles à pleurer pour les moindres déplaiſirs, & qu'ils portent auſſi-toſt les mains à leurs yeux, lors qu'ils ſont fâchez, ou qu'ils ſouffrent quelque douleur.

Les jeunes filles doivent eſtre modeſtes & gracieuſes; toutes leurs actions plûtoſt tranquilles qu'agitées; bien qu'Homere, dont Zeuxis ſuivoit, à ce qu'on dit, les penſées, aimaſt à voir dans les femmes de l'enjouëment & de la gayeté.

Quant aux jeunes hommes, il faut les re-

presenter avec des mouvemens plus vifs, qui marquent vne promptitude d'esprit, vne liberté & vne force de corps. Dans les hommes faits, il faut faire paroistre des mouvemens plus fermes & plus posez, des attitudes nobles, & propres à remuer les bras & les jambes, avec force & facilité. Leonard de Vinci observe que les vieilles femmes doivent paroistre audacieuses & promptes ; qu'il doit y avoir dans leurs actions quelque chose d'extraordinairement animé ; mais que ces expressions doivent estre sur leurs visages & dans leurs bras & leurs mains, plûtost que dans leurs jambes. Les vieillards au contraire seront peints avec des mouvemens lents & tardifs. Il faut qu'il paroisse dans leurs membres vne foiblesse & vne lassitude, en sorte que non seulement ils soient ordinairement posez sur les deux pieds, mais encore appuyez sur quelque chose qui les soûtienne.

Je vous diray de plus que ce n'est pas seulement dans les hommes & dans les femmes qu'vn Peintre doit observer les actions & les mouvemens ; il faut qu'il étudie ceux des autres animaux, pour les representer conformément à leurs especes. Et comme la partie la plus élevée de ceux qui ont quatre pieds,

reçoit beaucoup de changement lors qu'ils marchent, à cause de l'agitation des quatre jambes, il doit prendre garde que ce changement eſt d'autant plus conſidérable, que l'animal eſt grand.

Il doit conſiderer encore le mouvement des choſes inanimées, comme des arbres, dont les branches, lors qu'elles ſont agitées du vent, font divers tours, & ſe ployent en pluſieurs maniéres, ſelon qu'elles ſont pouſſées, tantoſt d'vn coſté, tantoſt d'vn autre; quelquefois ſe renverſant en arriére contre le tronc, & d'autrefois ſe jettant en dehors, & ſe baiſſant vers la terre. Les plis des draperies ont preſque les meſmes agitations : Car comme il ſort diverſes branches d'vn arbre, de meſme il ſort d'vn veſtement pluſieurs plis, qui ſe répandent & ſe jettent en differentes maniéres, ſelon que le vent ou le mouvement du corps les agite.

Je ne puis m'empeſcher de repeter encore que tous ces divers mouvemens doivent eſtre repreſentez doux, moderez & agréables, auſſi-bien que ceux des figures, en ſorte qu'ils ſe faſſent moins admirer par le travail & le ſoin qu'on aura pris à les bien finir, que par la grace & la facilité qui doit y paroiſtre.

Et à cauſe que les habits ſont ordinairement peſans, & tendent contre terre, il faut, quand on veut faire joüer les plis, qu'il y ait dans la perſonne qui les porte, vn mouvement plus fort, ou bien vn vent qui les agite & les ſouleve; Mais auſſi il faut que ce vent ſouffle également ſur toutes les autres Figures du Tableau, lors qu'elles ſont dans vn lieu propre pour le recevoir, & ne pas faire des draperies, dont les vnes ſoient emportées d'vn coſté, & les autres d'vn autre, ny auſſi que leurs plis ſoient trop rompus & trop arrangez: Car il s'en voit qui paroiſſent comme des tuiaux d'orgues; d'autres qui vont diminuans de groſſeur, comme les cordes d'vne harpe; & enfin d'autres ſi caſſez, qu'ils reſſemblent à de la carte, ou à du papier plié.

Ce n'eſt pas vne petite ſcience que de bien draper vne Figure. Les grands Peintres ont toûjours conſideré les veſtemens comme vne choſe tres-malaiſée; & meſme, ce qui vous paroiſtra incroiable, comme plus difficile que le nud. Annibal Carache, qui, aprés Raphaël, a eſté vn de ceux qui a le mieux ſceû les accommodemens des draperies, prenoit plus de peine à les faire, qu'à repreſenter vne Figure nuë: Et quand il eſtoit obligé d'y travailler,

il les desseignoit toûjours, ou les faisoit desseigner par ses disciples sur des personnes mesmes, & ensuite les accommodoit sur vne de ces Figures de bois, que les Peintres appellent Manequins, pour les peindre avec plus de loisir. L'on dit aussi que Raphaël desseignoit souvent ses draperies d'aprés les Peintres qui travailloient sous luy, parce qu'ils sçavoient mieux que d'autres personnes s'accommoder d'vne maniére qui fist paroistre de beaux plis.

Il me vient en pensée, dit Pymandre, que les Italiens se sont plus portez à donner de l'action à leurs Figures que les Flamans, parce que naturellement ils ont l'esprit plus vif, & le geste plus animé.

Il est certain, luy dis-je, que les Peintres se peignans eux-mesmes, ceux d'Italie, qui en effet ont l'esprit plus prompt, se sont portez à des entreprises plus extraordinaires que les autres, qui n'ont representé que des actions ordinaires. Ce n'est pas qu'il n'y ait eû des Peintres Flamans, qui ont sceû donner de l'action & du mouvement à leurs Figures. Ce Pierre Koeck, dont je vous ay tantost parlé, disposoit agréablement vne composition d'Ouvrages. Au retour de ses voyages il grava en

bois toutes les cérémonies qui s'obſervent parmy les Turcs, où l'on voit dans toutes ſes Figures vne grande facilité, & beaucoup d'expreſſion. Il y a des cheveux fort bien deſſeignez; & les habits, & les ornemens y ſont exécutez avec beaucoup d'entente. Le VIEVX BRVGLE, dont vous avez tant ouy parler, eſtoit ſon diſciple; il ſe nommoit Pierre, & eſtoit natif d'vn village nommé Brugle, proche Breda.

Le Vieux Brugle.

Entre les Peintres qui ont encore eû de la reputation au deçà des Monts, il y en eût vn, qui du temps d'Albert, & de Lucas, travailla avec grande eſtime; mais que la Nature ſeule avoit vray-ſemblablement élevé au point où il a paru. C'eſt JEAN HOLBEN, natif de la ville de Baſle. Sa maniére de peindre toute particuliére fait conjecturer que ce fut par ſon travail, & par ſon propre jugement, qu'il ſe perfectionna luy ſeul dans cét Art, n'ayant jamais eſté en Italie, ny veû ailleurs des exemples ſur leſquels il ait pû ſe former. Les premiéres Piéces qui le firent connoiſtre fut vne danſe des Morts, qu'il peignit dans l'Hoſtel de Ville de Baſle, où ſous pluſieurs Figures il a repreſenté des perſonnes de tous âges, & de toutes conditions. Lors

Jean Holben.

qu'il travailloit à cét Ouvrage, il fit amitié HOLBEN.
avec Erasme de Roterdam, qui estoit à Basle, où il faisoit imprimer ses Oeuvres. Holben fit son Portrait; & Erasme fâché qu'vn si excellent homme demeurast dans vn Païs, où l'on ne connoissoit pas assez son merite, le publia par tout, & luy persuada d'aller en Angleterre, où le Roy Henry VIII. traitoit favorablement les hommes extraordinaires, & leur faisoit part de ses liberalitez. Le desir d'aquerir du bien & de l'honneur le firent aisément resoudre à ce voyage; & d'autant plus volontiers, que ce luy fut vn honneste sujet pour se separer d'avec sa femme, dont la mauvaise humeur l'incommodoit plus que toutes choses: Ce qui luy faisoit souvent repeter, que ce que dit vn Poëte Grec est bien veritable, *Euripide.*
que les Dieux ont donné aux hommes des remedes contre les bestes, mais qu'il n'y en a point pour se défendre contre vne mauvaise femme. Il crût que le seul, dont il pouvoit se servir, estoit l'éloignement; & ainsi prenant l'occasion qui se presentoit, il partit de Basle pour aller en Angleterre. Erasme luy donna des lettres de recommandation pour Thomas Morus, Grand Chancelier d'Angleterre, son intime ami, auquel il envoya aussi son Por-

HOLBEN. trait qu'Holben avoit fait. Comme Erasme mandoit par ses lettres le merite d'Holben, Morus le receût avec beaucoup de joye, & fit grande estime de son Ouvrage. Il le logea chez luy, sans le faire connoistre à personne, afin de pouvoir l'entretenir plus commodément, & posseder les premiers fruits de son travail. Il fit d'abord plusieurs Portraits, entr'autres ceux de Morus, de sa femme, & de ses enfans, lesquels il plaça dans vne salle: Et le Roy s'estant trouvé quelques jours aprés à vn magnifique festin, où Morus l'avoit invité avec les principaux Seigneurs de la Cour, ils furent tous surpris lors qu'ils virent dans cette salle tant de Portraits, qui leur parurent comme autant de personnes vivantes. Morus voyant que le Roy prenoit plaisir à les regarder, le supplia de vouloir les recevoir: ce qu'il fit, & demanda s'il ne pouvoit point avoir le Peintre qui les avoit faits. Morus l'ayant fait venir, le presenta au Roy, qui luy fit beaucoup de caresses, & laissa à Morus ses Portraits, luy disant que puis qu'il avoit celuy qui les avoit peints, il en pouvoit avoir d'autres; Et déslors le Roy prit Holben en si grande affection, qu'il luy en donna bien-tost des témoignages, & mesme cela parut à la

Cour

Cour par vne rencontre aſſez fâcheuſe. Comme Holben faiſoit le Portrait d'vne femme, & qu'il ne vouloit pas qu'on le viſt travailler, il y eût vn Seigneur des principaux de la Cour, qui demanda à entrer dans ſa chambre. Holben vſa de toutes ſortes de priéres pour l'en empeſcher : mais plus il faiſoit de difficulté, & plus ce Seigneur le preſſoit ; en ſorte que voulant vſer de violence, Holben le repouſſa ſi rudement, qu'il le fit tomber de l'eſcalier en bas. Il s'écria auſſi-toſt, & ſes gens eſtans accourus, & le voyant bleſſé, ſe mirent en eſtat de rompre la porte pour entrer, afin de venger leur Maiſtre. Holben ſe baricada ſi bien, qu'ils n'en pûrent venir about ; & s'eſtant ſauvé par le haut de la maiſon, il alla ſe jetter aux pieds du Roy, qui luy pardonna, ayant ſceû comme la choſe s'eſtoit paſſée. Un peu aprés le Seigneur qui avoit eſté bleſſé s'eſtant fait porter chez le Roy en l'eſtat qu'il eſtoit, luy fit ſa plainte, & demanda que l'on puniſt exemplairement celuy qui l'avoit oſé traitter de la ſorte, impoſant à Holben pluſieurs choſes fauſſes, pour aigrir davantage le Roy contre luy : Mais comme il eſtoit informé de la verité, & que d'ailleurs il avoit de l'affection pour Holben, il fit connoiſtre à ce Sei- HOLBEN.

HOLBEN. gneur qu'il ne pouvoit le ſatisfaire de la maniére qu'il deſiroit, dont il fut ſi irrité, que perdant tout d'vn coup le reſpect, il jura hautement qu'il ſçauroit bien ſe venger luy-meſme. Le Roy en colere luy dit, que puis qu'il eſtoit aſſez hardi pour mépriſer ſon autoté en parlant de la ſorte, que c'eſtoit à luy qu'il auroit affaire, & non plus à Holben; & qu'il vouloit bien qu'il ſceuſt qu'il pouvoit faire quand il voudroit des Comtes comme luy, mais qu'il ne pouvoit pas faire vn Holben, & que pour cela il luy commandoit de quitter le deſir de vengeance qu'il avoit. Ce Seigneur ſurpris de la colere du Roy, modera la ſienne, & luy promit de faire ce qu'il luy commanderoit; ainſi cette affaire demeura entiérement aſſoupie.

Holben continuant à travailler fit le Portrait du Roy, grand comme nature, qui parut vne choſe admirable, tant il repreſenta bien la mine de ce Prince, & les veritables traits de ſon viſage. Il peignit auſſi le Prince Edoüard, & les Princeſſes Marie & Elizabeth, qui eſtoient encore fort jeunes. Ces Portraits ont eſté long-temps dans le Palais de Withal.

Il fit encore pour la Confrairie des Chirurgiens de Londres vn Tableau, où le Roy

Henry VIII. eſtoit repreſenté aſſis dans vne chaiſe, donnant les Privileges aux Chirurgiens qu'on voit à genoux devant luy. On croit pourtant que ce Tableau n'eſt pas entiérement de ſa main, & qu'il fut achevé par vn autre Peintre qui imita ſa maniére. HOLBEN.

Il y avoit encore dans la maiſon des Oſtrelins, dans la ſalle du Convive, deux Tableaux à détrempe, qu'on a veûs icy depuis quelques années, & qu'on avoit envoyez de Flandres.

L'vn repreſente le triomphe de la Richeſſe, & l'autre celuy de la Pauvreté. La Richeſſe eſt figurée par le Dieu Plutus, qui eſt vn vieillard chauve, aſſis ſur vn char à l'Antique, & magnifiquement orné. Ce char eſt tiré par quatre chevaux blancs ſuperbement harnachez, & conduits par quatre femmes, dont les noms ſont écrits au deſſus. Le Dieu des Richeſſes ſe baiſſe pour prendre de l'argent dans vn coffre & dans des ſacs, afin de le répandre parmi le peuple. On voit auprés de luy la Fortune & la Renommée, & à coſté Creſus & Midas. Il y a autour de ſon char pluſieurs perſonnes, qui s'empreſſent pour amaſſer l'argent qu'il répand.

Dans l'autre Tableau eſt la Pauvreté, repreſentée par vne vieille femme maigre, aſſiſe ſur

HOLBEN. vne gerbe de paille. Son char eſt rompu en divers endroits , & tiré par vn cheval & par vn aſne fort décharnez. Devant ce char marchent vn homme & vne femme, les bras croiſez, & le viſage triſte ; & toutes les figures qui l'environnent ne repreſentent que pauvreté , & que miſere. Il y a quelque choſe de ſingulier dans la diſpoſition & dans l'exécution de ces Tableaux ; & l'on dit meſme que Frederic Zuccaro eſtant en Angleterre en 1574. ſe donna la peine de les copier ; mais ce qu'il eſtima beaucoup, fut le Portrait d'vne Dame Angloiſe veſtuë de ſatin noir, qui eſtoit à l'Hoſtel de Pembroc.

Holben appelloit ſa piéce d'honneur le Tableau à détrempe, où il avoit repreſenté Thomas Morus , ſa femme, & ſes anfans, grands comme nature , parce que ce fut le premier ouvrage qu'il fit en Angleterre pour ſe mettre en reputation. On voit plus de Portraits de luy que d'autres ſortes d'ouvrages. Il fit le ſien par deux fois ; mais outre ce qu'il a peint, il a fait quantité de deſſeins pour des Graveurs, des Sculpteurs, & des Orfévres. Il y a de luy des Figures de la Bible en taille de bois, qui ſont gravées avec beaucoup de netteté, comme auſſi cette danſe des morts qu'il a peinte à Baſle.

Il estoit gaucher, & ne pouvoit travailler de la main droite; ce qu'il a eû de commun avec Turpilius, cét ancien Peintre, & Chevalier Romain, qui pour cela estoit admiré de son temps. Enfin, Holben ayant embelly l'Angleterre de ses Ouvrages, & porté sa réputation par toute l'Europe, fut attaqué de la peste, dont il mourut à Londres l'an 1554. âgé de cinquante-six ans. L'année d'aprés JEAN MOSTAR mourut. Il estoit d'Harlem en Holande, & faisoit des Païsages & de petites Figures. HOLBEN.

Mais je ne me souvenois pas de vous parler d'vn Peintre de Bruxelles, contemporain d'Albert Dure, & qu'on peut dire avoir esté vn des plus sçavans de tous ceux qui paroissoient alors dans les Païs-bas. Il se nommoit ROGER VANDERVVYDE, & a peint dans l'Hostel de Ville de Bruxelles plusieurs Tableaux, où il a representé des exemples de justice les plus memorables que l'Histoire luy a pû fournir; entre lesquels il y en a vn qui a grand cours en Flandres, & que plusieurs * Autheurs ont rapporté. La beauté de cette Peinture merite bien que je vous en fasse le recit. Erchenbaldus de Burban, homme illustre & puissant, & que quelques-vns quali- ROGER VANDERVVYDE.

* *Cesarius l. 9. c. 38. Cantipratensis l. 2. c. 36. part. 6. Fulgos. l. 1. c. 6. Del Rio disq. mag. l. 4. c. 6. quæst. 3.*

VANDERVVYDE.

fient de Comte, avoit vn ſi grand amour pour la juſtice, que ſans faire acception de perſonne, il ne pardonnoit aucun crime. Comme il eſtoit malade, & en danger de mort, vn de ſes neveux, fils de ſa ſœur, ayant attenté à la chaſteté de quelques femmes, il commanda auſſitoſt qu'on s'en ſaiſiſt, & qu'on le menaſt au ſupplice. Ceux qui receûrent cét ordre, eûrent compaſſion de la jeuneſſe de ſon neveu; & l'ayant ſeulement averti de s'abſenter, ne laiſſerent pas de faire ſçavoir au malade qu'ils avoient exécuté ſes commandemens. Mais cinq jours aprés, le jeune homme qui croyoit la colére de ſon oncle déja paſſée, alla imprudemment dans ſa chambre pour le viſiter. Le malade l'appercevant, diſſimula ſon courroux, & luy tendant les bras, l'invita par des paroles obligeantes à s'approcher de luy; mais lors qu'il pût l'embraſſer, il luy paſſa vn de ſes bras ſur le col, & le ſerrant de toute ſa force, luy donna de l'autre main d'vn coûteau dans la gorge, & luy oſtant la vie, devint luy-meſme l'exécuteur de la juſtice, qu'il avoit ordonné de faire. Le corps mort, & tout ſanglant ayant eſté emporté, le peuple vit avec horreur vn ſpectacle ſi tragique, & ſi cruel. Cependant la maladie d'Erchenbaldus

commença d'augmenter; & l'Evesque du lieu estant venu pour le confesser, fut tout surpris de voir que le malade s'accusant avec vne douleur extrême de tous ses pechez, il ne parloit point du meurtre de son neveu, qu'il venoit de commettre: de quoy l'ayant averti, il soûtint qu'en cela il n'avoit commis aucun mal, n'ayant rien fait que par la crainte qu'il avoit de Dieu, & pour le zele de la Justice: ce qui fâcha si fort l'Evesque, qu'il luy refusa l'absolution, & remporta le sacré Viatique: Mais à peine estoit-il sorti de la maison, que le malade le fit appeller, & le pria de voir si la sainte Hostie estoit dans le Ciboire; & comme l'Evesque l'eût ouvert, & qu'il fut tout estonné de n'y trouver rien: Voilà, dit le malade, celuy que « vous m'avez refusé qui s'est donné luy-mesme « à moy; Et ouvrant la bouche, montra la sain- « te Hostie sur sa langue. De quoy l'Evesque fut si surpris, qu'il fut obligé d'approuver ce qu'il avoit condamné auparavant, & de faire sçavoir à tout le monde vn si grand miracle, qui arriva environ l'an mil deux cens vingt.

Cette Histoire est representée par ce Vandrewyde, qui a fait voir dans ses Figures des expressions qui surpassent tout ce que les au-

tres Peintres, dont je viens de parler, ont jamais fait de plus beau. Il mourut en mil cinq cens vingt-neuf.

SCHOOREL. Quelques années aprés JEAN SCHOOREL commençoit à paroiſtre avec eſtime en Holande, où alors il y avoit quantité de Peintres, auſſi-bien que dans toutes les autres Provinces des Païs-Bas. Jean fut nommé Schoorel, à cauſe d'vn Village qui eſt proche d'Almaer en Holande, où il prit naiſſance en l'an 1495. Il eſtudia d'abord à Amſterdam chez Jacob Cornille Peintre; mais eſtant devenu amoureux de ſa fille, qui n'avoit alors que douze ans, il alla demeurer chez Jean Maubuge, en attendant que cette fille fuſt en âge d'eſtre mariée; & afin que le temps luy ennüiaſt moins, il réſolut de voyager; de ſorte qu'il alla en Allemagne, où il vit Albert Dure. De là il paſſa à Veniſe, d'où il partit avec pluſieurs autres, pour faire le voyage de la Terre Sainte. Il n'avoit alors que vingt-cinq ans; & afin de profiter de ſes voyages, il deſſeigna preſque tous les lieux où il ſe rencontra, particuliérement ceux de la Terre Sainte, la ville de Jeruſalem, & tout ce qu'il y avoit de plus remarquable. Il deſſeigna auſſi les Coſtes & les Iſles par où il paſſa; entre autres

autres celles de Candie & de Cypre. Eſtant de retour à Veniſe, il alla à Rome, où il copia tout ce qu'il trouva de plus beau, & meſme y travailla pour le Pape Adrian VI. qui le retint à ſon ſervice. Enſuite il retourna en Hollande, où ayant appris que ſa Maiſtreſſe eſtoit mariée, il pourſuivit vn Canonicat dans l'Egliſe de Noſtre Dame d'Utrech ; & l'ayant obtenu, y établit ſa demeure. Il ne laiſſa pas de faire pluſieurs Tableaux, qui avoient plus du gouſt d'Italie, que ceux qu'on avoit faits juſqu'alors dans les Païs-Bas. Le Roy François I. tâcha de l'attirer en France ; & comme il avoit pluſieurs bonnes qualitez, il eſtoit cheri de toutes les perſonnes de condition. Il eſtoit Poëte, Muſicien, & joüoit fort bien de pluſieurs inſtrumens. Antoine More qui eſtoit ſon diſciple, fit ſon Portrait deux ans avant ſa mort, qui arriva l'an 1562. eſtant pour lors dans ſa ſoixante-ſeptiéme année.

Il y avoit en ce temps-là dans la Ville d'Anvers vn fameux Païſagiſte nommé MATHIAS COCK ; & dans celle de Liége vn Peintre nommé LAMBERT LOMBART, qui avoit voyagé en Italie, & qui fut Maiſtre de Hubert Goltius, de François Floris, & de quelques autres.

M. COCK.

LAMBERT LOMBART.

Ce François Floris, que l'on nomme d'ordinaire FRANC-FLORE, nâquit à Anvers l'an 1520. Son pere avoit nom Cornille Floris, Tailleur de pierre. Aprés avoir étudié à Liége sous Lombart, il s'en alla à Rome, où il dessseigna beaucoup d'aprés les Ouvrages de Michel-Ange. Estant revenu à Anvers, il y vivoit splendidement, & souvent dans la débauche; il avoit mesme la réputation d'vn des plus grands beuveurs de son temps. Il travailloit avec facilité, d'vne maniére vn peu dure & chargée. Il a fait les travaux d'Hercules, que l'on voit gravez. Il laissa plusieurs Ouvrages, & beaucoup d'Eleves, & mourut âgé de 50. ans, l'an 1570.

FRANC-FLORE.

MARTIN HEEMSKERKE.

MARTIN HEEMSKERKE, ainsi nommé à cause d'vn Village de Holande d'où il estoit, estudia d'abord sous vn Jean Lucas, puis sous Schoorel. Il mourut à Haerlem l'an 1574. âgé de 76. ans.

Vous parlez d'vn Peintre, dit Pymandre, dont peut-estre ne sçavez-vous pas tout ce qu'il a fait durant sa vie?

J'avouë, repartis-je, que je ne m'en suis pas beaucoup mis en peine, non plus que de beaucoup d'autres qui vivoient alors dans ces Païs-là, parce que je n'ay recherché que les

Ouvrages de ceux, dans lesquels on voit quelques parties qui meritent d'estre considerées.

Ce n'est pas de ses Tableaux dont je veux parler, repliqua Pymandre; mais comme vous avez remarqué dans quelques Peintres Italiens des actions particuliéres pour me faire connoître leur humeur & leur maniére de vie, je vous feray part de ce que j'ay appris sur les lieux de ce Peintre Holandois. Ayant beaucoup travaillé pendant qu'il vivoit, il mourut assez riche; & pour laisser quelque memoire de luy, il legua par son Testament de quoy marier tous les ans vne fille du Village d'où il estoit; mais ce fut à condition que le jour des nopces le Marié & la Mariée, avec tous les conviez, iroient danser sur sa fosse: ce qui se pratiquoit si religieusement, à ce qu'on m'asseûra, qu'encore que le changement de Religion arrivé en ces Païs-là eust fait démolir & abbattre toutes les Croix des Cimetiéres, les Habitans néanmoins de Heemskerke n'ont jamais voulu permettre qu'on ostast celle qui est sur la fosse de ce Peintre, laquelle est de cuivre, & leur sert comme d'vn titre pour joüir du dot & de la donation faite à leurs filles.

J'avouë, répondis-je, que je ne ſçavois pas cette particularité, qui fait voir que s'il y a eû des Peintres qui aimoient beaucoup les richeſſes, comme nous en avons remarqué parmi les Italiens; il y en a eû d'autres qui ont recherché la danſe, & des divertiſſemens juſques aprés leur mort, & qu'ils ſont tous differens dans leurs mœurs, auſſi-bien que dans leurs ouvrages.

Par tout ce que vous m'avez dit, repliqua Pymandre, je voy que la difference qu'il y a dans leurs Tableaux ne vient que de ce grand nombre de parties qui ſont neceſſaires dans la Peinture; & que ſi l'on connoiſſoit les difficultez qu'il y a pour s'y perfectionner, je ne croy pas qu'il ſe trouvaſt tant de Peintres que nous en voyons.

Il n'eſt pas beſoin, repartis-je, que tous ceux qui commencent quelque étude connoiſſent la peine qui s'y rencontre; c'eſt aſſez qu'ils ſe mettent dans le bon chemin, & qu'ils ſe laiſſent conduire par la forte inclination qui les entraîne. Celuy qui veut s'appliquer à la Peinture ne doit pas s'étonner, ſi d'abord il trouve beaucoup d'obſtacles, & s'il n'exécute pas aiſément toutes choſes. Il arrivera meſme qu'il ne pourra

pas en acquerir vne connoiſſance génerale, comme nous avons dit tantoſt, ou que l'ayant aquiſe il en trouvera la pratique tres-difficile. Cependant je ne conſeillerois pas à cét homme-là de quitter le pinceau ; je l'exhorterois plûtoſt à ſe fortifier dans ce qui luy eſt le plus facile, s'il n'a pas vn genie aſſez grand pour ſe rendre vniverſel. Par exemple, s'il n'eſt pas abondant en inventions, qu'il tâche au moins de poſſeder parfaitement la connoiſſance de ſon Art, afin de ne rien faire que de correct & de judicieux ; s'il n'a pas le talent de donner à ſes figures toutes la grace qu'il voudroit, qu'il les rende conſidérables par la force & par la majeſté. Si quelqu'vn le ſurpaſſe dans la gentilleſſe, & dans l'agréement de ſes Ouvrages, qu'il s'efforce de le vaincre par ſon ſçavoir & par ſa diligence. Quoy que tout le monde ne puiſſe pas monter au degré de perfection, où les plus grands hommes ſont arrivez, on peut néanmoins ſe rendre conſidérable en quelque partie.

M'eſtant arreſté, Pymandre demeura auſſi quelque temps ſans parler ; & aprés avoir repaſſé dans ſon eſprit ce que je venois de dire, Vous venez, dit-il en me regardant, de remarquer autant qu'il ſe peut toutes les beau-

tez de la nature ; & il me ſemble que vous m'avez ſuffiſamment fait connoiſtre les choſes qu'on doit apprendre pour ſe perfectionner dans la Peinture ; mais ſi par ces remarques vous avez donné des enſeignemens propres à choiſir ce qui eſt beau, & rejetter ce qui eſt difforme ; dites moy, je vous prie, de quelle maniére vn Peintre ſe doit conduire dans ſon travail.

Ne vous ay-je pas fait voir, repartis-je, que le deſſein eſtant le fondement & la baſe de toute cette grande machine de la Peinture, il faut qu'il s'y fortifie autant qu'il pourra ; qu'il deſſeigne ce qu'il y a de plus beau parmi les Antiques ; qu'il les confére avec le naturel, pour en corriger les défauts ; qu'il examine tout ce qu'il y a de grand, de noble, & de gracieux dans les bas-reliefs ; & qu'il ne laiſſe rien de ce qu'il trouvera de plus excellent, ſans en faire des memoires. Raphaël eſtoit ſouvent parmi les ruines du Coliſée, & des vieux Palais, où il conſideroit ces beaux reſtes de l'Antiquité, pour s'en former vne parfaite idée : Auſſi eſt-il vray qu'il l'a eûë ſi belle, que toutes ſes figures ont la grace & la majeſté des plus belles Statuës que les Grecs nous ont laiſſées.

Ce n'eſt pas qu'vn Peintre doive copier toutes les Statuës qu'il voit, ny tous les Tableaux qui ſont en eſtime : il y employeroit trop de temps ; il ſuffit qu'il les regarde, qu'il les obſerve, & qu'il faſſe vn choix judicieux des plus belles parties. Il doit imiter les abeilles dans l'ordre de ſes études. Quand elles vont en queſte, elles ne s'attachent qu'à vne ſorte de fleurs ; & avant que d'eſtre déchargées du butin qu'elles y ont fait, on ne les voit point voller à celles d'vne autre eſpece.

Ainſi il partagera ſon temps, tantoſt à deſſeigner, tantoſt à remarquer ce qui eſt beau dans Raphaël, & tantoſt à copier l'Antique, ſans jamais abandonner le naturel, qui doit eſtre ſon principal objet, afin de ne ſe point faire de maniére.

Ariſt. hiſt. de Animal. l. 9. c. 40.

Et lors qu'il ſera bien inſtruit de toutes ces choſes, repliqua Pymandre, comment doit-il exécuter ſes penſées, & pratiquer ce qu'il a appris ?

Il y a pour cela, repartis-je, deux moyens ou deux inſtrumens principaux qui luy ſont propres, qu'il ne cherche point hors de luy-meſme, & dont il ſe doit ſervir d'abord. L'vn eſt la veûë, l'autre eſt la raiſon, ou le jugement. Quoy que ces inſtrumens concourent

tous deux à repreſenter les meſmes choſes, ils y arrivent néanmoins fort ſouvent par des voyes differentes. Le jugement qui ſe conduit avec retenuë, & qui cherche toûjours le chemin le plus aſſeûré, ſe ſert des moyens les plus certains pour exécuter ſon ouvrage, tâchant meſme de profiter des inventions & du travail d'autruy.

Les yeux aux contraire ne ſe fient qu'à eux-meſmes, ne croyent que les choſes qui les touchent, & ne veulent repreſenter les objets que de la ſorte qu'ils les voyent. Cependant il n'y a rien, comme vous ſçavez, qui ſe trompe ſi aiſément que noſtre veûë; car pour peu qu'il y ait d'alteration, & de changement, ou dans noſtre œil, ou dans l'objet que nous regardons, ou dans l'eſpace qui eſt entre cét objet & noſtre œil, il ſe trouvera vne notable difference entre l'original & la figure que nous en ferons. Nonobſtant cela l'œil ne laiſſe pas d'avoir la meilleure part aux choſes que nous faiſons; c'eſt luy qui le premier les approuve, ou qui les condamne; & nous voyons ſouvent qu'il l'emporte ſur la raiſon, quand les choſes ont le bonheur de luy plaire. C'eſt pourquoy il faut que le Peintre tâche, autant qu'il peut, d'accorder enſemble

la

la veûë & la raiſon, afin qu'il ne faſſe rien qui ne ſoit au gré de toutes deux.

Pour cét effet il doit étudier la Géometrie, & la Perſpective, principalement cette derniére, qui eſt comme vne regle certaine pour meſurer les Ouvrages, ou plûtoſt vne lumiére tres-claire, qui luy découvrira ſes défauts, & l'empeſchera de tomber dans pluſieurs manquemens inévitables à ceux qui l'ignorent.

Vous ſçavez bien qu'il n'y a point de difference entre pluſieurs Figures qui compoſent l'ordonnance d'vn Tableau, & pluſieurs corps d'Architectures, pour ce qui regarde le moyen de les mettre en Perſpective; & que le cadre d'vn Tableau n'eſt conſideré que comme le chaſſis d'vne porte ou d'vne feneſtre, par laquelle on découvre pluſieurs objets, qui doivent eſtre repreſentez ſur vne toille, comme ils paroiſtroient dans la nature.

Il ſeroit veritablement difficile de réduire toutes les parties du corps humain dans leur raccourcy avec des lignes, comme l'on feroit vn membre d'Architecture, parce qu'il y auroit vn grand embarras des différentes lignes qu'il faudroit tirer pour tracer le géometral de tous les corps qui ſe trouveroient en diverſes attitudes dans vn meſme Tableau.

DDd

Les Peintres néanmoins doivent réduire les principales parties dans leur juste hauteur & grosseur ; & qui voudroit se donner la peine, & prendre le temps necessaire pour cela, il n'y a rien de si particulier qu'on ne pûst bien faire. Mais la veûë & la raison suppléent au défaut de la regle, & doivent exempter ceux qui travaillent, d'vne quantité de lignes qui leur causeroient vn travail presque infiny.

On desseigne mesme bien souvent à veûë d'œil, non seulement vne disposition de figures, mais encore des bastimens ; & en cela celuy qui a l'œil le plus juste réüssit le mieux, les choses se trouvant en Perspective quand elles sont bien faites : Mais comme il est difficile d'y estre toûjours assez exact, parce que l'œil se peut aisément tromper ; ceux qui veulent estre fort correcĳs, aprés les avoir desseignées à veûë d'œil sur le naturel, les réduisent encore en leur place par les regles de la Perspective ; & ces regles sont si necessaires, qu'il y a mesme des personnes qui se servent, ou d'vn petit treillis, ou d'vn verre, pour avoir la veritable place des objets qu'ils veulent peindre. Leonard de Vinci, & Leon Baptiste Albert conseillent au Peintre de se servir de ces deux moyens, pour desseigner aprés la bosse,

parce qu'on ne peut ſe mouvoir ſi peu, que les ſuperficies d'vne figure ne changent auſſi.

C'eſt donc pourquoy, dit Pymandre, j'ay veû des Peintres ſe ſervir d'vn compas, pour meſurer toutes les parties du viſage, lors qu'ils font des Portraits; & en effet, quand l'on en prend ainſi les grandeurs, je croy qu'on ne ſe peut tromper.

Encore qu'il importe fort peu, repris-je, de quelle façon l'on ait agy, lors qu'on a mis ſon ouvrage dans vn eſtat tout-à-fait accomply; il ne faut pas néanmoins s'accouſtumer dans les commencemens à ces ſortes de réductions, parce qu'il eſt beaucoup plus avantageux de comprendre les choſes par la force de l'eſprit, & la juſteſſe de l'œil, que d'employer ces inſtrumens, dont le ſecours meſme embaraſſe, & ne fait que rendre les ouvriers plus negligens. Auſſi Michel-Ange avoit accoûtumé de dire que la proportion doit eſtre dans les yeux des Peintres, afin qu'ils ſçachent par eux-meſmes juger de ce qu'ils voient.

Mais, continuay-je, en regardant Pymandre, je croyois ne m'entretenir avec vous que des Peintres qui ont eſté en réputation, & vous dire mon ſentiment ſur leurs ouvrages: Cependant vous m'engagez inſenſiblement à vous parler des regles de l'Art.

Pymandre m'interrompant auſſi-toſt, Nous n'avons pas beſoin, dit-il, pour nous entretenir, de prendre tant de précautions : nous ne quittons pas pour cela noſtre ſujet ; & puiſque l'occaſion s'en preſente, je ſeray bien-aiſe d'apprendre comment il faut ſe conduire dans la pratique de la Peinture, lors que l'on commence à s'y appliquer.

Quand vn Peintre, repris-je, ne deſſeigne que pour ſon étude particuliére, ſoit aprés la boſſe, ſoit aprés le naturel ; il importe peu de quelle lumiére il ſe ſerve, c'eſt à dire, du jour, ou de la lampe : il doit néanmoins faire en ſorte que ſon modelle ſoit diſpoſé de telle façon, que les ombres y tombent doucement, & ne cauſent point de difformitez, parce qu'il ne faut pas s'accoûtumer à rien faire qui ne ſoit beau. Pour cét effet, s'il deſſeigne à la clarté d'vne lampe, il peut mettre vn chaſſis huilé entre la lumiére & ſa figure, afin que les ombres en ſoient moins tranchées ; & s'il deſſeigne dans le grand jour, prendre vne lumiére qui tombe d'enhaut, & qui ne faſſe pas des ombres trop fortes. Que s'il travaille à faire vn Portrait, il faut conſiderer le lieu où il eſt ; car les parois peuvent donner des reflais ſi forts & ſi deſagréables ſur le viſage de la

perſonne qui ſe fait peindre, que l'Ouvrier travailleroit en vain, pour faire quelque choſe de beau.

C'eſt pour cela que Leonard de Vinci veut que le Peintre accommode vn lieu tout exprés. Quand donc il veut deſſeigner ſeulement pour ſon étude, il n'importe pas de quelle ſorte il donne le jour à ſes Figures, comme nous avons dit ; mais lors qu'il veut s'en ſervir dans la compoſition d'vn Tableau, alors il faut vſer d'autres précautions. Il doit avoir égard au lieu où ſe paſſe ſon hiſtoire ; ſi c'eſt à la campagne, ou dans vn endroit fermé, afin de donner des lumiéres propres & convenables à toutes les Figures.

Il n'y a point de doute qu'vne lumiére diffuſe qui vient d'enhaut, & qui n'eſt point trop forte, eſt tres-avantageuſe, & fait paroiſtre avec grace juſques aux moindres parties du corps.

Les Peintres ne deſſeignent pas d'abord avec juſteſſe toutes les parties qui entrent dans vn ouvrage ; ils en font vne legere eſquiſſe, où ils établiſſent ſeulement l'ordre de leurs penſées pour s'en ſouvenir. Car les images des choſes qui ſe preſentent à nous, & des paſſions que l'on veut repreſenter, paſſent

avec vn mouvement ſi ſubit, qu'elles ne donnent pas le loiſir à la main de les figurer: Et lors qu'vne fois elles ſont diſſipées, les idées ſi fortes & ſi nettes que l'on avoit dans l'eſprit, ne pouvant plus eſtre bien exprimées, il eſt difficile de donner à vn ouvrage cette beauté, & cette grace qu'on y demande: Et quelque ſoin qu'on prenne à bien diſpoſer toutes ſes parties, on verra néanmoins qu'elles ne ſont point conduites avec vn meſme feu. C'eſt ce feu pourtant qu'il ne faut pas laiſſer éteindre, mais le bien meſnager. Virgile, à ce qu'on dit, compoſoit dans ſa chaleur poëtique les beaux Ouvrages qu'il nous a laiſſez, attendant à polir ſes Vers, qu'ils fuſſent tous enfantez; aprés quoy il les perfectionnoit, les formant, s'il faut ainſi dire, peu à peu, comme l'Ourſe fait ſes petits.

L'on ne peut point dire de quelle ſorte le Peintre doit produire ſes penſées; cela dépend de la force de ſon imagination. Je diray ſeulement que la verité en doit eſtre le fondement; c'eſt à dire, que la vraye-ſemblance doit paroiſtre dans toutes les parties qui compoſent vne hiſtoire; Mais il faut que ce ſoit vne verité, dont les beautez ſurprenantes ſemblent eſtre cachées aux yeux du peuple, & que les eſprits du commun n'appercevroient

pas, ſi d'autres plus élevez ne les découvroient: Car il y a quelquesfois des choſes qui ſont ridicules pour eſtre trop vraies, & qui pourroient rendre vn ouvrage défectueux, ſi elles n'y paroiſſoient d'vne maniére extraordinaire. Il faut que les Peintres, auſſi-bien que les Poëtes, embelliſſent celles qui ſont trop ſimples d'elles-meſmes, & qu'il y ait dans leurs Tableaux quelque nouvelle invention, qui n'ait point encore eſté veûë. Or toute la force de ces belles inventions conſiſte dans la faculté imaginative, quoy que pourtant nous ſoyons redevables de la premiére connoiſſance que nous avons des choſes, au ſens de la veûë, qui porte dans l'eſprit les figures & les couleurs de tous les objets qui ſe preſentent à nous. Et bien que l'Art donne ſouvent à ce qu'il fait quelque choſe qui n'eſt pas toûjours dans la nature, il n'y doit rien ajoûter néanmoins qui offenſe la verité, ou qui bleſſe les yeux. Quand Horace parle du pouvoir qu'ont les Poëtes & les Peintres de feindre quelque choſe, il n'entend pas que cette fiction ſoit trop licentieuſe, mais conduite avec artifice.

Fingendi poteſtas debet eſſe artificioſa, non etiam immoderata.

Il y a bien des Peintres, dit Pymandre, qui ne ſçavent pas quelles licences leur ſont permiſes, ni juſques où ils peuvent porter la fi-

ction. C'eſt pourquoy ils doivent prendre garde, qu'en voulant trop enrichir leurs penſées, ils ne les défigurent. Car ſi vn Poëte doit cacher les choſes veritables qu'il raconte ſous des figures indirectes & obliques, avec vne certaine grace & vne beauté qu'vn Hiſtorien ne doit pas rechercher, il me ſemble auſſi que le Peintre doit ſuivre la meſme conduite.

Dans la Peinture, comme dans la Poëſie, repris-je, les Ouvrages que l'on veut faire paroiſtre auſſi-toſt qu'ils ſont enfantez, ſont rarement corrects & achevez dans toutes leurs parties : Car ce n'eſt pas toûjours la raiſon qui les produit, c'eſt ſouvent, comme j'ay dit, vn certain feu caché, qui échauffe les Poëtes & les Peintres, & qui les porte impetüeuſement à peindre & à faire des Vers. Auſſi n'y en a-t-il point qui réüſſiſſent avec plus d'éclat, que ceux que l'on y voit pouſſez par vn ſecret ſentiment de leur ame; d'où il arrive que chaque Peintre paroiſt encore davantage dans les choſes qu'il aime. Et à dire le vray, c'eſt vne grace du Ciel toute ſinguliére d'eſtre bon Peintre, auſſi-bien que bon Poëte; il faut que tous les deux ſoient pourveûs d'vn beau naturel; qu'ils apportent en naiſſant vne diſpoſition aiſée à l'vn & à l'autre de ces

beaux

beaux Arts: & comme tous les hommes ſont d'humeurs & de complexions differentes, auſſi leurs maniéres & leurs façons de faire ne ſont point ſemblables. Ce ſont ces divers temperamens qui font que les Peintres ſont ſi differens dans ce qu'ils font; que les vns ſont agréables, les autres terribles; les vns doux & gracieux, les autres pleins de majeſté & de grandeur; que les vns prennent plaiſir à traiter des ſujets nobles & relevez, les autres à repreſenter des actions ſimples, & les choſes les plus communes. Ainſi l'on a remarqué d'vn certain Ardrocydes, qu'il ne peignoit que des poiſſons; que Dioniſius fut ſurnommé Antropographe, à cauſe qu'il ne repreſentoit que des hommes; que Paraſius ſe plaiſoit à peindre des choſes laſcives; que Nicias Athenien s'appliquoit particuliérement à bien peindre des femmes; que Pauſias prenoit vn ſingulier plaiſir à exprimer la variété des fleurs; & ainſi beaucoup d'autres, qui ont parfaitement réüſſi dans les choſes pour leſquelles ils avoient vne inclination particuliére.

Car il faut que l'eſprit d'vn Peintre entre, s'il faut ainſi dire, dans le ſujet meſme qu'il repreſente. Il ne peut bien peindre vne action, s'il ne la met tellement dans ſon eſprit, qu'il

la voye comme devant ses yeux, & s'il ne prend les mesmes sentimens des personnes qu'il veut figurer, comme faisoit autrefois ce Polus Comedien, dont vous avez oüi parler. Ce qui a fait dire à Horace, Si tu veux que je pleure, il faut que tu commences le premier, parce que ceux qui sont veritablement passionnez, & ausquels la nature mesme fait dire ou representer quelque chose, ne font & ne disent que ce qui convient à la passion qu'ils expriment, & ainsi sont capables d'émouvoir les autres plus puissamment, que ne peuvent faire tous les secrets de l'Art.

Aul. Gel. noct. att. l. 7.

C'est pour cela que je vous ay dit, qu'il faut s'accoustumer à bien remarquer dans toutes les occasions ce qui est digne d'estre observé, & s'en imprimer fortement les images dans l'esprit, afin d'avoir dans la memoire, comme vn magasin de diverses espéces, qui fournissent par aprés à toutes les choses dont on aura besoin. Elles serviront mesme à fortifier l'imagination, & luy aideront à produire de nouvelles Images : Car elle est si puissante, que comme a fort bien dit vn sçavant Empereur, non seulement elle donne à l'esprit à juger des choses qui sont devant nous, mais elle luy represente encore celles qui sont éloignées de

Julian. Orat. 8.

plusieurs lieuës, & les fait voir plus clairement, que ce qui est devant nos yeux, & que nous touchons.

Mais ces moyens dont je vous parle dépendent en premier lieu du genie du Peintre : Car s'il est grand, il se sent porté à rechercher plûtost les belles actions, & les beaux effets de la nature, que les choses basses & communes : En second lieu, de la force de son esprit, qui le fera entrer plus avant dans les passions des hommes, pour les bien exprimer dans ses Tableaux : Et en dernier lieu, de la netteté de son jugement, qui luy fera choisir ce qu'il y a de plus beau, & rejetter ce qui est vil & superflu. Ces trois qualitez sont necessaires, pour entreprendre & achever les grands Ouvrages ; mais comme elles sont vn don de nature, & que celuy-là est le plus favorisé du Ciel, qui les possede plus parfaitement ; tout ce que l'on peut dire sur cela ne peut, à mon avis, profiter de gueres à ceux qui n'ont pas vn esprit déja disposé à les bien comprendre. Cependant je ne laisseray pas d'ajoûter, que quand vn Peintre a comme enfanté son ouvrage ; qu'il en a desseigné la composition ; qu'il en a fait mesme differentes esquisses, comme faisoit autrefois Raphaël, s'il est assez fecond

pour cela ; il doit enſuite raiſonner ſur toutes les choſes qu'il a eſquiſſées ; conſiderer s'il n'y a point trop ou trop peu de figures pour le ſujet qu'il traite ; ſi elles agiſſent conformément à ce qu'elles doivent repreſenter ; ſi le plan ou ſcit eſt ſpacieux, & ſans embarras ; ſi les lumiéres & les ombres ſont données à propos, ſelon la diſpoſition des figures, & l'arrengement des couleurs, afin que l'ordonnance génerale produiſe vn bel effet.

Quand il a fait cét examen, il doit réduire en Perſpective tout l'eſpace de ſon Tableau, afin de mettre ſes Figures dans leur juſte diſtance ; puis les prenant les vnes aprés les autres, les deſſeigner toutes d'aprés nature, le plus correctement qu'il pourra ; & n'oubliant rien de ce que nous avons déja dit, qui regarde la ſcience des os, des nerfs, des muſcles, & les proportions convenables, donner à ſon modelle les meſmes actions, les meſmes jours, & le placer au meſme point de veûë que la Figure doit avoir dans ſon Tableau, pour ne pas tomber dans les fautes de pluſieurs Peintres, qui font voir les parties d'vne Figure qui ne peuvent eſtre apperceûës, parce qu'ils les ont deſſeignées dans vne autre diſtance que celle qu'elle occupe dans leur ouvrage.

Quand le Peintre aura marqué les contours de ſes Figures avec force, & avec grace, il en formera peu à peu les ombres, obſervant ſoigneuſement les endroits où elles viennent à ſe ſeparer des clairs.

Nous avons dit, qu'outre qu'il doit toûjours avoir la nature pour objet, il doit encore imiter les Anciens dans le beau choix qu'ils en ont fait ; néanmoins il faut qu'il ſe conduiſe, à l'égard des Statuës antiques, avec jugement; car il pourroit ſe ſervir d'vne tres-belle Figure antique, qui pourtant n'auroit pas de grace dans ſon Ouvrage, comme s'il vouloit donner à toutes ſes figures d'hommes, les meſmes proportions de l'Apollon, & à celles des femmes, celles de la Venus de Medicis. Il y a meſme des Peintres qui tombent dans vn excés de beauté, s'il faut ainſi dire, faiſant des choſes, qui dans vne rencontre ſeroient belles, mais qui ne conviennent pas aux ouvrages qu'ils traitent; D'autres qui repetent toûjours les meſmes choſes, comme de faire toutes leurs figures ſveltes & égayées, & de leur donner les marques des Antiques, juſques aux plis de leurs draperies.

Je ne ſçay ſi les Peintres approuveroient ma penſée; mais il me ſemble que quand ils

travaillent à faire vn Tableau, ils ne doivent point ſonger aux choſes qu'ils ont veûës, ſoit de Peinture, ſoit de Sculpture: Il faut, ce me ſemble, laiſſer agir ſon genie dans la production, & l'ordonnance de ſes Figures, juſques à ce qu'on ait diſpoſé tout ſon ſujet; & lors qu'on en a arreſté la compoſition, on peut revoir ſes deſſeins, & ſe ſervant de ſes études, corriger ce qu'on a fait ſur l'exemple des belles choſes qu'on aura remarquées.

Les Antiques doivent eſtre aux Peintres comme des verres au travers deſquels ils puiſſent voir la nature; ou bien des miroirs qui luy en découvrent les défauts; & non pas s'en ſervir, comme je viens de dire, en l'eſtat qu'on la trouve. Il y a bien de la difference entre vne ſtatuë & le corps d'vn homme vivant; les jours & les ombres ne font pas ſur le marbre les meſmes effets qu'ils font ſur la chair. Il y a des choſes dans le naturel qui ne ſe trouvent pas dans les ouvrages de Sculpture, comme les cheveux, la barbe, le poil des ſourcils, & pluſieurs autres particularitez.

Je ne repeteray point le ſoin qu'on doit prendre de donner à chaque Figure la proportion, la grace, la paſſion, le mouvement, & les habits qui luy ſont propres. Je diray

ſeulement qu'il faut varier toutes les choſes qui entreront dans vn Tableau, ſi l'on en veut rendre la compoſition agréable ; mais cette diverſité doit eſtre naturelle, ſans qu'il y ait rien d'affecté, ny de contraint. Il faut que toutes les Figures ſemblent s'eſtre rangées & poſées d'elles-meſmes ſans trop de ſoin & d'étude ; & c'eſt ce qui fait la grace dans la diſpoſition, de meſme que dans les membres du corps. Il y en a, qui pour donner plus de vie à leurs Figures, les font turbulentes, & dans des actions trop emportées, comme ſi les hommes ne paroiſſoient vivans, que quand ils agiſſent avec vehemence. Il faut fuïr ces défauts, & marquer le mouvement où il eſt neceſſaire, & le repos où il ne doit pas y avoir d'action.

Ce que j'aurois encore à dire, c'eſt qu'vn Peintre ne doit jamais contraindre ſon eſprit quand il veut produire quelque ordonnance. Il doit attendre que ſon feu ſoit allumé, s'il faut ainſi dire, pour exprimer ſes conceptions ; & lors qu'il eſt en belle humeur, ſe laiſſer emporter doucement au courant de ſes belles imaginations. Car il arrive preſque toûjours que le beau feu qui nous échauffe, lors qu'il ſeconde nos affections, & qu'il éclaire nos penſées, nous eſt plus favorable, & plus avan-

tageux que tout le ſoin, & toute la diligence que nous pouvons apporter dans noſtre travail, pourveû que nous ne nous trompions pas nous-meſmes, par vn trop grand amour de nos propres Ouvrages. Il faut auſſi s'accoûtumer de bonne heure à faire de grandes choſes, parce que dans les petites figures les défauts ne s'y voyent pas ſi bien, mais dans les grandes, on y découvre les moindres imperfections.

Il me ſemble, interrompit Pymandre, que Galien parle pourtant comme d'vn Chef-d'œuvre de l'Art, d'vne pierre enchaſſée dans vn anneau, où il avoit veû Phaëton repreſenté dans vn char tiré par quatre chevaux, dont les plus petites parties eſtoient terminées avec vn artifice merveilleux.

Il faut, repartis-je, que les grands Peintres laiſſent cét avantage aux Graveurs, & qu'ils cherchent de la gloire à faire de plus grands ſujets. Ceux qui ſçavent exécuter les grandes choſes, feront encore aiſément les plus petites. Il eſt vray que s'il y en a qui s'arreſtent trop à de petits ſujets, il y en a auſſi qui entreprennent trop librement les plus grands ouvrages. Quand ils ont quelque facilité à inventer, ils forment auſſi-toſt de grandes ordonnan-

ces,

ces, qui demeurent imparfaites, parce qu'ils n'ont pas la force de les achever.

Mais ne vous ſemble-t-il pas, dis-je à Pymandre, en me levant d'auprés de luy, qu'il y a aſſez long-temps que je vous parle de ce qui regarde le deſſein; & ſi nous nous eſtions encore autant arreſtez à remarquer ce qui appartient au coloris, je croy que nous aurions touché les principales parties de la Peinture.

Il ne tiendra qu'à vous, répondit Pymandre, de dire tout ce qui concerne cét Art, puiſque je n'ay pas de plus grand plaiſir que de m'en inſtruire.

Il vaut mieux, luy dis-je, remettre cela à vne autre fois. Nous fîmes encore vn tour dans les Tuilleries, & enſuite nous nous retirâmes, avec deſſein de nous revoir bientoſt.

F I N.

TABLE.

A

B

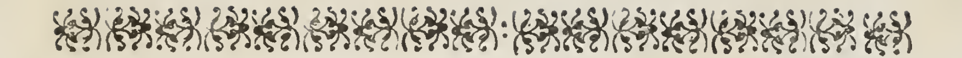
C

D

FIN.

Corrections.

PAG. 17. *lig.* 19. frond, *lisez* front. *pag.* 33. *lig.* 22. de la Peinture, *lis.* de Peinture. *pag.* 39. *lig.* 18. gratieux, *lis.* gracieux. *pag.* 44. *lig.* 21. accusé d'impiété, *lis.* accusée. *pag.* 55. *lig.* 12. si aigrïées, *lis.* esgaïées. *pag.* 38. *lig.* 11. connoisseux, *lis.* connoisseurs. *pag* 62. *lig.* 12. élevitaion, *lis.* élevation. *pag.* 78. *lig.* 18. de clair & d'obsur, *lis.* de clair-obscur. *pag.* 84. *lig.* 10. des desseins, *lis.* de desseins. *pag.* 129. *lig.* 11. il resolut de s'établir, *lis.* de demeurer. *pag.* 167. *lig.* 5. Ceux de Carie, *lis.* Carie. *pag.* 210. *lig.* 17. dal Castagno, *lis.* del Castagno. *lig.* 24. & qu'ainsi, *lis.* ainsi. *pag.* 238. *lig.* 14. Leonord, *lis.* Leonore. *pag.* 239. à la marge, âgé de 60. ans, *lis.* de 75. ans. *pag.* 262. *lig.* 11. la sœur du Roy, *lis.* la fille du Roy. *pag.* 281. *lig.* 12. Michel voyant, *lis.* Michel-Ange voyant. *pag* 293. *lig.* 5. *occhi di tragia*, *lis.* *di bragia*. *pag.* 298. *lig.* 25. il y a, comme je vous ay dit, *lis.* il y a plusieurs choses. *pag.* 318. *lig.* 4. & *lig.* 17. Ctimabué, *lis.* Cimabué. *pag.* 319. *lig.* 11. & dont nos couleurs, *lis.* & dont les couleurs. *pap.* 331. *lig.* 18. Syleme, *lis.* Sylene. *pag.* 339. à la marge M. Ballart, *lis.* M. Bullart. *pap.* 393. *lig.* 13. d'Architectures, *lis.* d'Architecture.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 9. Octobre 1663. signées HERVE', & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à ANDRE' FELIBIEN, sieur des Avaux, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra, *vn Traité de l'origine de la Peinture, & des plus excellens Peintres Anciens & Modernes*, &c. & ce durant l'espace de vingt années. Avec défenses, *&c.*



